This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

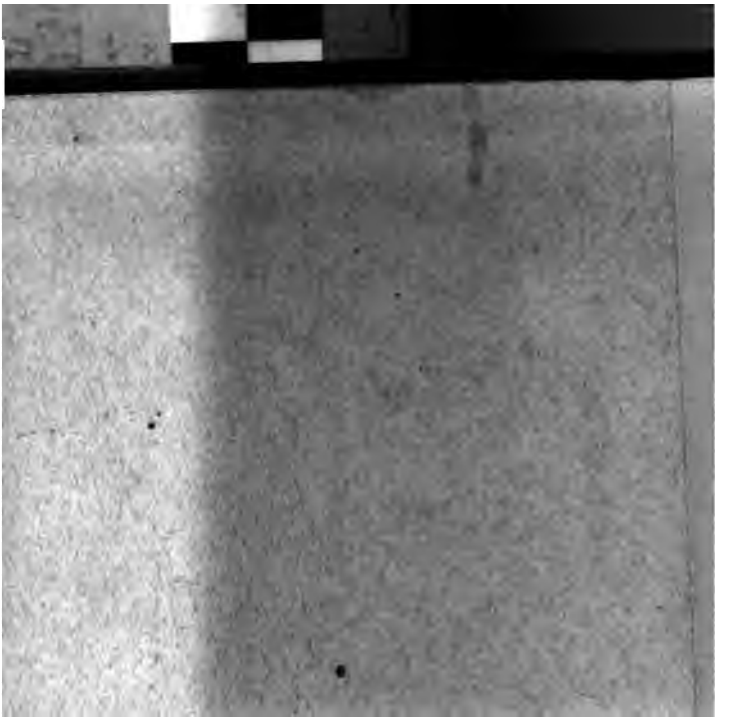
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SCIENCE SOCIALE

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, rue Jacob, 56

COLINS

SCIENCE SOCIALE

ADSIT MENS POPULIS !

TOME TROISIÈME.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

BESTEL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE LA BOURSE, 7.

1857

Droit de traduction et de reproduction reservé.

4779
OCT
3
1888
NEW YORK

SCIENCE SOCIALE.

SUITE DU § Ier, ET DE LA PREMIÈRE OBJECTION.

La fin du premier volume de M. Blanqui traite longuement : des ministères de Sully et de Colbert, comparativement considérés. Le premier protecteur exclusif de l'agriculture, de la rusticité ; le second protecteur spécial de l'industrie, du commerce, de l'urbanité. M. Blanqui reconnaît à ces deux ministres : du génie, de la probité ; mais, il préfère Colbert, tout en le condamnant d'avoir, malgré lui, dit-il, donné trop de protection au système mercantile ou de prohibition.

Avant, de discuter ces différentes critiques ; disons d'abord : que, personne moins que nous ne respecte les grands hommes, dans les torts qu'ils peuvent avoir eu. Mais, nous disons : que, pour les critiquer justement, il faut se placer au-dessus d'eux ; monter sur

leurs épaules; et, prouver qu'on le mérite. Sinon : ce n'est plus connaissance de sa propre valeur ; ce n'est plus orgueil ; mais, vanité.

Lorsqu'une discussion, sur des points qui intéressent le bonheur général, dure des siècles sans obtenir de solution ; il est certain : que, chaque parti a raison, sous un certain point de vue ; et, que dans l'état respectif des choses, leur conciliation est impossible. Si, alors, une solution devient nécessaire à l'existence de la société ; la conciliation des partis ne peut avoir lieu : que, par une révolution sociale. Nous allons voir : que, tel est le cas : pour la protection exclusive de l'agriculture; pour la protection spéciale de l'industrie et du commerce, système mercantile ou des prohibitions ; etc.,

Pendant, toute la période d'ignorance primitive, il n'y a de possible que deux espèces de droit : le droit divin ; et, le droit des majorités ; l'un, est la compression de l'examen ; l'autre, en est la liberté.

La compression de l'examen nécessite : les entraves aux communications ; une *force centrale* immense, source *alors* nécessaire de la puissance militaire ; et, une grande simplicité de mœurs, qui *alors* (nous disons *alors* ne l'oublions pas), ne peut exister : qu'en l'absence du luxe ; et, par conséquent des développements de l'industrie ; qu'en l'absence du commerce, en dehors duquel : tout développement d'industrie est impossible.

La liberté d'examen, est la suite nécessaire : de la liberté des communications ; ou, de l'impossibilité de les empêcher.

La liberté des communications, est la suite nécessaire : de la protection de l'industrie. Car, quand l'industrie est protégée, si les prohibitions gênent le commerce, la contrebande produit les communications; ou, l'industrie périt.

Maintenant, des embarras sociaux immenses vont s'élever. La liberté des communications, le développement de l'industrie, amène, nécessairement, au sein de l'ignorance primitive, la domination du capital. Car, alors : la domination de l'intelligence en dehors de la vérité, basée sur la dominàtion du sol, est devenue impossible en présence de l'examen; et, la domination de l'intelligence, basée sur la vérité, n'est pas encore possible. Ici, nous ne considérerons la domination du capital; que, dans ses conséquences matérielles; sans nous occuper : du scepticisme, qu'il amène nécessairement.

La domination du capital, rend maîtresse universelle de l'industrie, la nation qui a le plus fort capital. Et, la nation qui opprimera davantage le travailleur; la nation qui pourra *produire à meilleur* marché; aura le plus fort capital. Il s'ensuit : qu'au bout d'un certain temps, les travailleurs des autres nations par impossibilité d'avoir du travail, deviendront s'il est possible, plus malheureux que la nation qui a le plus fort capital; et, qui n'a pu l'avoir : que, par le malheur de ses propres travailleurs. Ici, nous ne sommes pas inventeurs; nous ne faisons que répéter les leçons : que, M. Blanqui fait lui-même, au Conservatoire des arts et métiers.

Nous pourrions, ici, donner mille exemples : des supplices que l'on fait subir aux malheureux prolétaires. Celui que nous allons donner est le premier, qui nous tombe sous la main ; et, il est loin d'être le plus atroce. Si, l'on osait nous interpeller, à cet égard, nous en donnerions d'autres.

— « L'*Athæneum*, dit la *Réforme* du 3 décembre 1843, donnait dernièrement, sur la condition des enfants pauvres en Angleterre, des détails qu'on ne pourra lire sans frissonner. Ces détails, empruntés à un rapport de la *commission du travail des enfants dans les manufactures*, ont un caractère d'authenticité tout à fait irrécusable, et il faut bien y croire en dépit de l'horreur qu'ils inspirent. Après avoir parlé des duretés sans nombre qu'ont à souffrir les enfants employés chez les modistes et les couturières de Londres, le rapporteur s'exprime ainsi :

« Des marchands de modes de Londres passons aux fabricants de lacets de Nottingham.

« La fabrication des lacets est un procédé mécanique qui demande l'attention la plus constante et la plus soutenue. La plus grande partie des métiers sont encore aujourd'hui mis en mouvement par la main. En 1835, la valeur de la fabrication s'est élevée à 2,212,000 livres sterling ; et la quantité énorme que représente un tel produit a dû s'accroître encore, depuis qu'un machinisme plus parfait a permis d'*abaisser beaucoup* le prix de la vente. Chaque métier fait tourner environ dix-huit cents bobines, et il est à peine croyable de dire qu'on emploie à ces métiers des enfants de trois à quatre ans qui travaillent avec leurs mères douze et même quatorze heures par jour.

« Or, pour obtenir de ces pauvres petits êtres une tranquillité qui n'est pas de leur âge, on leur administre une certaine mixture ajoutée à la liqueur de Godfrey (Godfrey's cordial). Un apothicaire de Nottingham a déclaré au coroner qu'il en avait délivré lui seul plus de *treize cents* potions dans une année. Non-seulement cette mixture est du *laudanum*, c'est-à-dire de l'opium dissous et suspendu d'une façon particulière, mais encore le chimiste ajoutait qu'il était obligé d'employer du laudanum d'une bien plus grande force que la pharmacopée anglaise ne l'indique, et de préparer en outre le cordial beaucoup plus énergique que celui qu'on vend à Londres, autrement *ses pratiques se seraient plaintes*.

« Voici maintenant comment l'empoisonnement procède. Il doit commencer le plus tôt possible après la naissance. La mère débute par le sirop de rhubarbe et de laudanum mêlés ensemble ; puis elle passe au cordial de Godfrey pur, et ensuite au laudanum pur, à mesure que les effets

paraissent diminuer par l'habitude. Une demi-cuillerée à thé du mélange est d'abord donnée à l'enfant, une cuillerée à thé de cordial succède, et finalement on arrive à *quinze ou vingt gouttes* de laudanum à la fois. Quand l'enfant est suffisamment accablé, il tombe immobile, stupide sur les genoux de sa mère, qu'il n'empêche alors par aucun mouvement de poursuivre le dévidage des bobines. Le résultat d'un pareil régime ne tarde pas à apparaître. Les petites victimes deviennent pâles, blêmes; leur face présente un caractère d'émaciation tout à fait particulier, et la destruction marche assez rapidement pour qu'en *deux ans* la mort puisse saisir le plus grand nombre.

« En lisant cet effroyable exposé, continue le journal de l'infanticide industriel, le premier besoin qu'éprouve notre âme soulevée, c'est de nier; le second, c'est de maudire. Comment des mères ont-elles pu concevoir un si infâme sacrifice, des chimistes s'en faire les instruments, des négociants en profiter? Qu'y a-t-il de plus accusateur pour une époque et pour un peuple, de cette misère des uns ou de cette cupidité des autres? La mère tue son enfant pour vivre, la malheureuse; si elle le soignait, s'il vivait, ces soins, cette vie lui prendraient du temps, à elle, et elle mourrait de faim sans doute, car sa journée ne serait pas assez longue! Horreur! etc., etc. »

— Toutes ces déclamations sont fort belles; mais, un remède vaudrait mieux... peut-être. Que le gouvernement empêche ces atrocités, et le capital passera à une autre nation; puis celle qui aura été humaine mourra de faim. Sous le régime bourgeois, le peuple doit mourir de faim; ou, vivre d'assassinats et d'empoisonnements. Si, les journalistes, au lieu de faire de la sensiblerie sur le malheur des masses, non-seulement reconnaissaient : que, le gouvernement bourgeois, aussi bien républicain que monarchique, en est la source nécessaire; et, qu'ils engageassent à rechercher l'organisation rationnelle, qui doit remplacer l'infâme organisation bourgeoise; ils feraient beaucoup mieux.

De la nécessité, d'empêcher la nation qui a le plus

gros capital, comme étant la plus inhumaine, de venir faire concurrence et annihiler l'industrie des autres nations ; naissent : les prohibitions ; les guerres de douanes ; et l'impossibilité de pacification. Ce sont des brochets dans un étang ; il faut : que, le plus gros, mange le plus petit. C'est juste : ils sont sous la domination de l'organisme ; il faut que l'organisme triomphe.

Voyons, maintenant, en quoi chaque parti, dont l'un est représenté par Sully, et l'autre par Colbert, peut avoir tort ou raison.

Le système de droit divin, nobiliaire ou militaire, prêche : la simplicité des mœurs, la rusticité, l'absence de luxe, la suffisance du fer, la superfluité de l'or. C'est très-bien ! Mais, après avoir vaincu les peuples riches, industrieux, le vainqueur finit : par se trouver vaincu par les richesses, et devient bourgeois. Vouloir empêcher de jouir : de ce que l'on a, de ce dont on a connu le besoin, est impossible ; y prétendre, est utopique ; et, vouloir empêcher d'abuser *socialement* des richesses ; ne peut appartenir : à l'époque d'ignorance primitive.

Ce n'est pas tout : l'empirisme seul inspire les Sully, qui auraient tort pour l'*époque absolue*, sous laquelle tout le monde calcule *en théorie ;* et, qui n'ont raison : que, pour leur époque *relative*, que personne ne reconnaît *en théorie ;* tandis, que tous les sophismes protégent les Colbert, qui auraient raison pour l'époque *absolue*, dans laquelle tous les sophistes se croient ; *et, qui n'ont tort :* que, pour leur époque *relative ;* ce qu'alors personne n'aperçoit.

Arrivons : aux partisans des prohibitions ; et, aux partisans du commerce libre.

Les premiers ont raison, pour leur époque relative; ont raison en pratique ; quoiqu'ils aient tort, en théorie absolue, qui n'est qu'une fausse théorie : quand on l'applique à l'époque relative. Aussi, voyons-nous le système prohibitif se soutenir : malgré tous les économistes de bonne foi ; qui, comme M. Blanqui : n'ont pas distingué l'époque absolue, de l'époque relative. Qu'arrive-t-il de là? Que, nous verrons souvent M. Blanqui : chanceler, transiger avec ses principes ; et, chercher des échappatoires, pour colorer son acquiescement au régime prohibitif ou protecteur : qui est le même sous deux noms différents. Il est bon de remarquer : que, pendant toute l'époque d'ignorance primitive, ceux qui raisonnent le mieux en théorie, sont ceux qui ont les plus mauvais résultats en pratique; et, *vice versa*. Faut-il en conclure : qu'une bonne théorie diffère jamais de la pratique. Nullement. Une bonne théorie n'est bonne : que, lorsque son application ne rencontre aucun obstacle. Quiconque veut appliquer, en époque relative, une théorie seulement bonne en époque absolue, est un utopiste; et non un véritable théoricien. M. Blanqui est un utopiste.

Ce que nous venons de dire, des partisans du système de prohibition, démontre : que, les partisans du système de liberté ont raison, pour l'époque absolue ; et tort, pour l'époque relative.

Il devrait être inutile de dire, l'ayant déjà énoncé,

On a souvent dit : que, c'étaient les dépenses de Louis XIV et les débauches de Louis XV, qui ont conduit Louis XVI à l'échafaud. C'est une erreur : la cause *prochaine* de la révolution française a été Colbert : qui a fait prédominer le capital. Mais, la cause *réelle,* est le développement de l'intelligence, rendu incompressible par la presse. L'industrie devait se développer. Si, Colbert n'en eût été la cause ; c'eût été un autre.

Nous venons de dire : que, s'il fallait mettre à l'hôpital de 1662 ceux qui, a présent, auraient droit d'y être admis ; il s'y trouverait une population de plus de 25 millions d'habitants. M. Blanqui partage cet avis ; car, il avoue souvent : que, le paupérisme a beaucoup augmenté depuis Louis XIV. Et, il cite le passage suivant du maréchal de Vauban, comme partant d'une voix généreuse, qui ose prendre la défense du peuple.

— « Par toutes les recherches que j'ai pu faire depuis plusieurs années que je m'y applique, dit le maréchal de Vauban, j'ai fort bien remarqué que dans ces derniers temps près de la dixième partie du peuple est réduite à la mendicité et mendie effectivement (1); que des neuf autres parties il y en a cinq qui ne sont pas en état de faire l'aumône à celle-là, parce qu'elles-mêmes sont réduites, à très-peu de chose près, à cette malheureuse condition ; que des quatre autres parties qui restent, trois sont *fort malaisées* et embarrassées de dettes et de procès; et que dans la dixième, où je mets tous les gens d'épée, de robe, ecclésiastiques et laïques, toute la noblesse et les gens en charge militaire et civile, les bons marchands, les bourgeois rentés et les plus accommodés, on ne peut pas compter sur cent mille familles, et je ne croirais pas mentir quand je dirais qu'il n'y en a pas dix mille, petites ou grandes, qu'on puisse dire être fort à leur aise. »

(1) Aujourd'hui il y en a 4 millions.

— Voilà, où, le développement de l'industrie, avait déjà conduit la France, à l'époque de Vauban. Voici, l'état actuel démontré par Pierre Leroux dans sa *Ploutocratie*. Les calculs sont établis sur documents *officiels ;* et, qu'il est impossible de contester.

PYRAMIDE SOCIALE.

Familles propriétaires.	
Grands propriétaires.	46,000
Moyens propriétaires.	150,000
Très-petits propriétaires	830,000
	1,026,000
Familles prolétaires.	
Ayant le logement assuré (1).	3,600,000
Ayant à gagner même leur logement par le salaire.	800,000
Indigents.	800,000
Mendiants.	800,000
	6,000,000
A cinq individus par famille : prolétaires. . . .	30,000,000

— Croire qu'un pareil état de choses puisse persister et même empirer, en présence de l'incompressibilité de l'examen, est une FOI : digne des Petites-Maisons.

Plus loin, M. Blanqui, cite un passage de Vauban, qui demande : l'*abolition des impôts indirects*. Ce grand homme avait compris : que, ces impôts sont incompatibles avec la liberté du travail. Mais, ici Vauban était aussi un *utopiste*. L'abolition des impôts indirects

(1) Nous l'avons déjà dit et nous le répétons : là-dessus trois cent cinquante mille maisons n'ont qu'une ouverture, c'est-à-dire pas de fenêtres ; et près de deux millions n'ont qu'une fenêtre. (Rapport du ministre des finances en 1830.)

ne peut se réaliser : que, sous le régime de libert absolue, seule liberté réelle.

M. Blanqui attribue les malheurs du peuple au dépenses de Louis XIV, qui gaspillait ce que produ sait le développement de l'industrie. M. Blanqui ou blie : qu'il dit en plusieurs endroits : que le malheu des prolétaires augmente en raison de la richesse de nations. Si donc, Louis XIV n'eût pas dépensé : le capitalistes eussent seulement été plus riches; et, le travailleurs plus pauvres.

Mais, laissons de côté la cause; et, prenons l'ave de M. Blanqui.

— « La France, dit-il, était devenue un immense atelier, d'où no voyons déjà *poindre* les questions de *paupérisme*, malgré le peu de dév loppement des machines et les obstacles opposés à l'encombrement l'industrie par le système des corporations. »

— Ainsi, M. Blanqui avoue : que, les machines n sont point la cause du paupérisme. Cela est vrai ; c'e la domination du capital. Mais, *sous cette domination*, le machines y contribuent immensément : car, elles n sont que le développement de cette puissance. Le pa périsme est l'ensemble des pauvres *libres*, libres d mourir de faim. Sous la domination du sol, le paup risme ne peut exister; et, quand il y apparaît; c'es que déjà le capital a pris l'empire : sur la religio dominante.

M. Blanqui termine ce chapitre, par l'admiration d passage suivant de Boisguilbert; qui, dit-il en le citan est remarquable.

— « Bien que la magnificence et l'abondance soient extrêmes en France, comme ce n'est qu'en quelques particuliers, et que *la plus grande partie est dans la dernière indigence*, cela ne peut compenser la perte que fait l'État pour le plus grand nombre. »

— Et, M. Blanqui convient : qu'alors, le paupérisme ne faisait que poindre. Le système bourgeois, qui a porté le mal à un point où il n'était jamais arrivé, est donc essentiellement mauvais.

A propos du système mercantile ou prohibitif, M. Blanqui nous dit :

— « Tous les fabricants intéressés à l'élévation du prix des marchandises devinrent, dès ce moment, ses auxiliaires, et prirent avec ardeur la défense d'un système qui leur assurait d'immenses bénéfices. En même temps le fisc avait sa part des droits auxquels étaient assujettis les articles importés; et cette alliance contribua encore à fortifier le préjugé public. Personne n'aurait osé désavouer un expédient assez heureux pour enrichir tout à la fois les propriétaires et l'État. »

— Et plus loin il ajoute :

— « La contagion avait gagné tous les peuples, et *les guerres de douanes n'ont cessé d'affliger le monde depuis cette époque.* »

— Comment M. Blanqui, et tous les faux théoriciens de son parti, qui veulent appliquer, à une époque relative, ce qui ne peut être appliqué qu'à l'époque absolue, ne s'aperçoivent-ils pas : que, du moment que tous les gouvernements du monde sont unanimes, pour s'entêter sur une mesure repoussée par une théorie ; c'est, que cette théorie est fausse, utopique, inapplicable dans l'état des choses. Les douanes ne peu-

vent être abolies : que, par l'anéantissement des nationalités.

Toutes les prédications pour l'abolition des douanes, la liberté du commerce, etc., sont du pur bavardage; qui, cependant, pourra conduire aux chaires et aux académies. En attendant, les douanes s'abolissent, de *fait*, par la contrebande; et, malgré tous les obstacles que LES gouvernements lui opposent; et, avec raison, tant qu'il y a DES gouvernements; le monde va bientôt devenir : un seul et même champ de paupérisme; où, le RICHE, à chaque instant, se verra à la veille d'être égorgé : par cela seul qu'il est riche.

Voici, maintenant, un aveu bien remarquable, dans la bouche de M. Blanqui. Écoutons-le, d'abord; ensuite, nous en tirerons les conclusions.

— « Une autre conséquence fâcheuse du système mercantile ou restrictif, ce fut, dit M. Blanqui, l'ASSERVISSEMENT DES TRAVAILLEURS AUX CAPITALISTES, ET L'ACCROISSEMENT DE LA MISÈRE INDIVIDUELLE EN PRÉSENCE DE LA RICHESSE GÉNÉRALE. Ce terrible contraste n'a cessé d'effrayer depuis lors les sociétés modernes. »

— Ainsi, quelle qu'en soit la cause, le fait est : que, le travail est asservi au capital; et, que la misère individuelle s'accroît : en raison de l'augmentation de la richesse générale (1).

(1) Il y a trois règnes possibles, et seuls possibles : celui d'une hypothèse fondamentale, socialement tenue pour vérité; c'est le règne du *droit divin*. Il devient sans valeur, en présence de l'examen. Celui de la vérité incontestablement démontrée, vis-à-vis de tous et de chacun; c'est le règne *rationnel* ou *scientifique*. Il est impossible, en présence de l'ignorance primitive qui dure encore. Celui de l'absence de toute vérité, so-

Maintenant quelle est la cause ?

Ce ne peut être, de l'aveu de M. Blanqui : que, la domination du capital sur le travail ; ou, que les douanes.

Eh bien : abolissez les douanes, sans anéantir les nationalités ; et, la nation qui opprimera le plus ses prolétaires ruinera les autres nations (1).

M. Blanqui nous apprend : que, M. Huskisson a prêché l'abolition générale des douanes. M. Blanqui n'a pas remarqué : que, M. Huskisson, en sa qualité d'aristocrate et de patriote anglais, avait parfaitement raison. L'Angleterre, par l'exploitation de ses prolétaires, est devenue maîtresse du plus fort capital du monde, qui lui a donné 150 millions d'esclaves dans l'Inde ; et, l'Angleterre augmente continuellement son capital, tout en augmentant la misère des peuples. Abolissez les douanes ! et, le monde entier devient l'esclave de l'Angleterre ; jusqu'à ce qu'une anarchie, universelle, vienne tout remettre dans le chaos.

— « Toutes les nations, continue M. Blanqui, sont obligées désormais de se replier sur elles-mêmes et de chercher un asile dans le commerce intérieur, après avoir épuisé toutes les ruses des traités et subi toutes les représailles des tarifs. Qu'a-t-on recueilli sur le champ de bataille pour trophée de victoire ? Le paupérisme, les guerres de douanes, les crises

cialement tenue pour telle ; c'est le règne de la *force brutale*. Sous ce règne, *la richesse des forts doit augmenter, proportionnellement à la misère des faibles*. Ces messieurs donnent à la *richesse des forts*, le nom de *richesse générale*. C'est la mise en pratique de la théorie d'Aristote : que les faibles, les esclaves, ne sont que des choses.

(1) Voyez à cet égard notre *Économie politique, source des révolutions et des utopies prétendues socialistes*.

commerciales et la cherté de tous les produits que la Providence avait semés pour ainsi dire sur nos pas. Et cependant le système mercantile a survécu au concert de malédictions dont il a été accablé par les *économistes* du dix-huitième siècle; il règne encore de nos jours dans les conseils des gouvernements, et il maintient, sous le masque d'un patriotisme intéressé, tous les monopoles dont l'Europe souffre et se plaint. »

— Il est bien singulier : que, MM. les économistes; qui, de leur vie, n'ont étudié l'ordre social; qui, ne se sont occupés que de la richesse, et encore très-imparfaitement; veuillent savoir mieux gouverner, que ceux qui sont à la tête des gouvernements; et, qu'ils puissent croire : que, les gouvernants soient assez sots, pour ne pas vouloir comprendre : ce qui pourrait les soustraire aux dangers des révolutions; qui, continuellement menacent : et leur fortune; et leur vie ! !

M. Blanqui chante ensuite : les bienfaits de la contrebande; et, l'utilité sociale des contrebandiers. Il cite les vers de Béranger :

« Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout;
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout. »

— C'est, que l'empirisme dit au peuple : que, l'abolition des douanes est l'anéantissement du despotisme. Mais, ce peuple ne sait pas : que, l'abolition des douanes, avant l'anéantissement des nationalités; n'est, que la généralisation de l'anarchie.

Et, nous aussi, nous louons les contrebandiers. Mais, c'est parce qu'ils amènent l'anarchie. L'anarchie

seule, peut ouvrir les yeux et les oreilles, à MM. de l'Institut; et, à d'autres encore.

— « Les vices du système mercantile, dit M. Blanqui, ont été signalés avec la dernière évidence par les écrivains de l'école *économiste*, et réfutés sans réplique par Adam Smith, par J.-B. Say; et par les auteurs les plus renommés. Ce système ne se soutient plus aujourd'hui que par les difficultés dont sa longue existence a été l'origine. Aucun homme éclairé ne croit plus en Europe aux merveilles de la balance du commerce. »

— Nous allons attaquer M. Blanqui : soit, sur son raisonnement; soit, sur sa bonne foi. Il assimile le système mercantile ou prohibitif, à la balance du commerce. Ces deux systèmes n'ont rien de commun. En fait de douanes, il ne s'agit : ni de balance, ni d'accaparement de numéraire; il s'agit : de ne pas laisser ruiner les fabricants; et, par suite les travailleurs. Il n'y a plus, en Europe, que les sots; et, ceux-ci ne sont point parmi les gouvernants; qui croient : à l'utopie de balance commerciale. Si, les gouvernements soutiennent les douanes; c'est, nous le répétons, pour empêcher la ruine des travailleurs; et, non par amour pour les rêves des économistes. Il est vrai : que, les gouvernants ne font que retarder l'explosion; et, qu'elle n'en sera que plus terrible. Mais, cela ne prouve point : que, Messieurs les économistes soient de bons conseillers d'État.

— « Il faudra bien, dit M. Blanqui, *revenir* au système de la liberté, qui seul peut *rétablir* l'équilibre entre la production et la consommation. »

— *Revenir!* Et quand, donc, a-t-on eu le système de liberté?

Rétablir l'équilibre entre la production et la consommation! Cet équilibre, M. Blanqui, n'a jamais existé : que, par le despotisme le plus énergique. Sous l'empire de la liberté réelle, sous l'empire du raisonnement réel dominant le monde, cet équilibre existe : par l'anéantissement des nationalités; cet équilibre existe : par la soumission du capital et du sol; au travail, à l'intelligence. Du reste, vous verrez bientôt où vous conduira : la domination du capital.

M. Blanqui passe à l'invention du crédit.

— « Ce fut, dit-il, une conquête nouvelle du génie de l'homme, et une force immense ajoutée à toutes celles dont il pouvait disposer. »

— Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant sur le mot *crédit;* et, surtout, ne nous en servons ici : qu'*appliqué aux nations*. Le crédit d'homme à homme a toujours existé (1).

Dans sa véritable signification, le mot crédit signifie : *croyance* en la solvabilité de son débiteur. Le crédit est donc une *foi;* et, son invention une véritable révélation : c'est la foi, qui en fait tout le mérite. Il n'y a, ainsi, de *crédit :* que, là où il peut y avoir *banqueroute*. Si, le remboursement de la créance et de ses intérêts, étaient aussi certains ; que, le lever du soleil pour chaque jour ; il n'y aurait plus *crédit;* mais, *raison, calcul.*

(1) Disons cependant : que, le divin Platon, l'inventeur du maximum et autres belles choses, avait voulu l'abolir.

Aussi, sous le règne rationnel, la monnaie de papier n'appartient plus au crédit; c'est du calcul: et, pour le gouvernement qui la donne; et, pour le particulier qui la reçoit. Alors, *le papier est préférable à l'or.*

Le crédit n'est, ainsi, qu'une arme à l'usage des fripons, pour faire des dupes; c'est, le pendant de l'éloquence, qui toujours se moque de la vérité; c'est, le pendant de toutes les inventions sociales, pendant l'époque d'ignorance; quoique plusieurs d'entre elles soient: non-seulement utiles; mais, nécessaires, pour maintenir l'ordre au moyen du despotisme.

— « Chez les anciens, continue M. Blanqui, la production n'avait de ressources que dans le travail des esclaves et dans les capitaux des usuriers; chez les modernes, elle eut pour appui la liberté de l'ouvrier et les facilités du crédit. »

— Et, les usuriers donnaient-ils leur argent, sans faire crédit?

Nous avons déjà fait remarquer: que, tant qu'il y a des esclaves domestiques, il n'y a pas besoin de crédit national. Celui-ci n'est utile: que, pour remplacer les produits de l'esclavage domestique, en centralisant les produits de l'esclavage politique. Mais laissons cela, nous en parlerons ailleurs.

Le grand défaut de M. Blanqui, et nous ne pouvons trop le répéter: est, de confondre, par une espèce de manie que lui-même contredit à chaque instant, la liberté du travail avec la liberté des bourgeois, c'est-à-dire, avec la domination du capital. En effet: M. Blanqui répète à satiété: que, l'ouvrier est plus malheu-

reux qu'il n'était ; tous les économistes laissent échapper le même aveu ; la phrase de M. Blanqui, rationnellement traduite, a donc la valeur suivante :

— « Chez les anciens, la production n'avait de ressources : que, dans le travail des esclaves domestiques ; et, dans les capitaux des usuriers qui faisaient crédit. La production se partageait entre les maîtres et les usuriers. Chez les modernes, la production n'a de ressources : que, dans le travail des esclaves politiques, c'est-à-dire des prolétaires ; et, dans les capitaux des usuriers qui font crédit. La production se partage entre les maîtres et les usuriers. Mais, comme la production est dix fois plus considérable, les maîtres sont dix fois plus riches, et les esclaves dix fois plus malheureux. »

— C'est-à-dire : qu'il n'y a rien de changé pour les maîtres : qu'un accroissement de richesses ; et, pour les esclaves : que, la liberté d'aller se noyer.

M. Blanqui s'évertue ensuite : à nous étaler les avantages des banques. Pour la production des richesses, qui en doute ? En est-il de même pour le bonheur du peuple ? Non ; si, comme le dit avec raison M. Blanqui, le malheur du peuple croît en raison de la richesse sociale. Certes, sous la domination de l'intelligence, sous la domination du travail, les banques sont utiles au peuple, c'est-à-dire à tous : parce qu'alors, les richesses sont justement, rationnellement réparties. Sous la domination du capital, au contraire : les banques font le malheur du peuple ; et, par suite d'anarchie, le malheur de tous : parce que la production des richesses fait alors et définitivement : le malheur de tous. Maintenant, distinguons encore. Une banque de dépôt, n'appartient pas au *crédit :* quand

on est sûr de la fidélité et de la puissance de celui qui garde le dépôt. Il n'en est pas de même, pour les banques de circulation.

— « On avait fait un grand pas, dit M. Blanqui, en parlant des banques de dépôt; il fallait en faire un plus grand encore, et les banques de dépôt devinrent des banques de circulation. Puisque les certificats des premières étaient acceptés comme monnaies, en raison de la confiance qu'on avait dans la garantie des dépôts, pourquoi n'aurait-on pas poussé cette confiance *un peu plus loin*, en augmentant le nombre des billets jusqu'à concurrence d'une somme plus forte que le montant du dépôt? »

— Le pourquoi est délicieux. C'est, tout uniment : pour ne point courir le risque de banqueroute. C'est, au moyen de pareils arguments, qu'on finit par prouver : que, trois ne font qu'un (1).

En parlant des emprunts ou *des dettes de l'État*, M. Blanqui s'écrie :

— « On a bientôt compris l'importance d'une telle solidarité et la *confiance publique* s'attache à la fortune de l'État comme à la meilleure ancre de salut. »

— D'abord, il eût fallu dire : *la confiance des bourgeois;* et non la confiance publique.

Ensuite, pourquoi les bourgeois ont-ils confiance dans la dette de l'État, malgré une série continuelle de banqueroutes ?

Pourquoi ? C'est, que le budget, payé par les prolétaires, mangé par les bourgeois, et augmenté par

(1) M. Blanqui connait ce proverbe de *pot-au-feu :* quand il y en a pour deux, il y en a pour trois. Au moyen de ce proverbe *continué;* le miracle des cinq pains n'est plus qu'un argument d'économiste.

l'emprunt, est le seul mode *public* d'exploiter les esclaves politiques; et, qu'il faut un mode d'exploitation publique, depuis que l'accroissement des populations et des communications, a forcé : d'*émanciper*, dit-on, les esclaves domestiques : en rendant ceux-ci, plus malheureux qu'ils n'étaient.

M. Blanqui cite ensuite l'adage de Ricardo :

— « La monnaie est arrivée au maximum de perfection, quand elle est à l'état de papier. »

— Cela est vrai; incontestablement vrai. Mais, Ricardo n'a pas distingué l'époque absolue de l'époque relative. Cela est vrai pour l'époque absolue ; cela est faux, incontestablement faux, pour l'époque relative.

— « Bientôt, dit M. Blanqui, les banques de circulation, et surtout la banque d'Angleterre, donnèrent une impulsion plus active à toutes les industries, et *le travail entra dans une ère nouvelle.* »

— Est-il donc possible que ce soit de bonne foi : que, M. Blanqui confonde sans cesse le travail et le capital; après avoir dit lui-même : que, le travail se trouvait asservi par les capitalistes? Oui, nous croyons M. Blanqui de bonne foi. Mais, qu'il réfléchisse ; et il verra : qu'il faut, de notre part, un bien grand acte de confiance : pour porter un pareil jugement.

Arrivons à l'école de Quesnay, à l'école économiste.

— « Quelle lumière, dit M. Blanqui, ont versée sur cette grande question les hypothèses hardies (1) de l'école *économiste!* Quelles immenses

(1) M. Blanqui a aussi nommé une hardiesse : la proposition de Platon sur la promiscuité des sexes.

conséquences nous avons tirées de cette proposition si simple que la richesse des nations ne consiste pas dans les richesses non consommables, telles que l'or et l'argent; mais dans les biens consommables reproduits par le travail incessant des sociétés? »

— Quel galimatias !

Et, en note, M. Blanqui ajoute :

— « Cette proposition est *nettement* exprimée dans le passage suivant de Mercier de la Rivière :

« Qu'on me permette de répéter ici que l'argent ne pleut point dans nos mains, ne croît point dans nos champs en nature. Pour avoir de l'argent, il faut l'acheter, et après cet achat on n'est pas plus riche qu'on l'était auparavant; on n'a fait que recevoir en argent une valeur égale à celle qu'on a donnée en marchandise. »

— La glose ne vaut pas mieux que le texte.

Et, c'est M. Blanqui qui vient nous assurer : que, l'or et l'argent ne sont point des richesses, des marchandises, qu'ils ne sont point des biens consommables?... Et, que signifie cette note de Mercier de la Rivière, énonçant : que, l'argent ne pleut point dans nos mains; et, ne croît point dans nos champs en nature? Mais, le blé n'y croît pas davantage, il faut l'y semer; et, l'on n'a du blé de la terre : que, comme on a de l'argent de la mine, par le travail. La richesse dite des nations, qui n'est que la richesse des forts, pendant toute l'époque de force, consiste : dans le sol, dans le capital, résultat du travail sur le sol ou sur ce qui en provient; et, cette richesse, se conserve, s'accroît, ou se diminue : en raison du travail, pour la société; en raison de l'organisation sociale, pour les individus. M. Blanqui l'a dit lui-même : un pays peut

être très-riche, et le plus grand nombre de ses habitants très-malheureux. Dans le système social actuel, c'est même la règle ; la majorité des habitants est malheureuse : en raison directe de l'augmentation de la richesse dite nationale.

M. Blanqui rend grâce à l'école *économiste* du LAISSEZ FAIRE, LAISSEZ PASSER. Nous traiterons ce principe quand nous parlerons de la concurrence tant fausse que réelle (1). Disons en attendant :

Que *laissez faire, laissez passer*, signifie exclusivement *laissez faire, laissez passer :* tout ce qui est permis par l'organisation sociale. Faut-il laisser assassiner, tuer, voler ? Faut-il laisser passer une armée qui vient nous envahir ; faut-il laisser passer de la poudre, des balles et des armes qui vont à l'ennemi ? Tout cela est logomachie.

M. Blanqui cite, ensuite, les paroles suivantes de Mercier de la Rivière. Elles sont remarquables ; et, aussi ce que M. Blanqui y ajoute.

— « Modérez votre enthousiasme, s'écriait Mercier de la Rivière, aveugles admirateurs des faux produits de l'industrie ! Avant de crier miracle, ouvrez les yeux et voyez combien sont pauvres, du moins malaisés, ces mêmes ouvriers qui ont l'art de changer 20 sous en une valeur de mille écus : au profit de qui se fait donc cette multiplication de valeur ? Quoi ! ceux par les mains desquels elle s'opère ne connaissent pas l'aisance ! Ah ! défiez-vous de ce contraste ! »

— Puis M. Blanqui ajoute :

— « Mercier n'attribuait sans doute les MISÈRES DE L'INDUSTRIE qu'à

(1) Voyez notre *Économie politique, source des révolutions, etc.*

la détresse de l'agriculture et à l'insuffisance du *produit net;* mais quoiqu'il se trompât sur les causes (1), il signalait très-bien les effets, et le *contraste* dont il recommandait de se défier *renfermait le problème* QUE L'ÉPOQUE ACTUELLE N'EST PAS ENCORE PARVENUE A RÉSOUDRE. »

— Ainsi, M. Blanqui en convient : les effets, *la misère des ouvriers*, est parfaitement signalée ; et le problème n'est pas résolu. Eh bien ! M. Blanqui a deux fois plus d'esprit qu'il n'en faut pour le résoudre. Qu'il se corrige de dire : les misères de l'industrie ; l'industrie est composée : de capital et de travail ; qu'il dise alors : le triomphe du capital ; et la misère des travailleurs. Quand il sera sur cette route, le problème ne lui paraîtra plus aussi difficile ; et il arrivera au but, beaucoup plus tôt qu'il ne pense.

Mais, qu'il est difficile de maintenir M. Blanqui sur la bonne voie. L'école *économiste,* l'y a placé, lui-même le dit ; et, il l'abandonne, cette route, pour se jeter : dans le dédale anarchique du bourgeoisisme.

— « Les économistes, dit-il, considéraient comme arbitraire et injuste tout impôt *personnel,* et ils enveloppaient dans une réprobation commune toutes les taxes *indirectes.* Qu'auraient-ils dit, s'ils avaient vu de nos jours ces taxes produire en Angleterre plus d'un milliard et en France plus de 500 millions? »

— Ce qu'ils auraient dit ? Que c'était là que se trouvait la cause de la misère du peuple ; et, s'ils avaient eu l'empirisme de la vérité, ils auraient ajouté : qu'aussi longtemps qu'il y aura l'ombre d'un impôt personnel, l'ombre d'une taxe indirecte, le peuple sera esclave et

(1) Et Monsieur Blanqui aussi.

malheureux. Du reste M. Blanqui se trompe encore ici. Ce n'est pas 500 millions qui sont prélevés en France, indirectement, sur le travailleur; c'est 1,500 millions ; c'est, tout le budget et tout ce qui n'est pas au budget. Car, même la contribution foncière est encore prélevée, indirectement, sur le travailleur (1).

— « Cette erreur fondamentale, continue M. Blanqui, qui devint plus tard la base des doctrines financières de l'assemblée constituante, malgré les efforts de Rœderer et de quelques-uns de ses collègues, était le résultat d'une fausse appréciation des principes de la richesse. La théorie de la valeur, créée depuis par Adam Smith, aurait appris aux économistes que le travail est, aussi bien que la terre, une source de richesse. »

— Rien n'est présompteux comme l'ignorance. M. Blanqui vient de se reconnaître ignorant, en disant : que, le problème n'est pas résolu ; il a dit ailleurs : qu'il était incapable de le résoudre. Et, voilà qu'il décide en maître, sur le problème, en affirmant: que le travail doit être imposé. Nous avons prouvé, dans notre théorie générale de l'impôt : que, le travail paye tout; ou, que la richesse paye tout. Et, que quand l'un paye la moindre parcelle; l'autre ne paye absolument rien.

— « Ce qui est certain, dit M. Blanqui, c'est que l'école économiste n'a pas moins contribué que l'école philosophique à la réforme de l'ordre social européen. »

— La réforme! Et où donc se trouve-t-elle? M. Blan-

(1) Voyez notre théorie générale de l'impôt : *Qu'est-ce que la science sociale?* t. II.

:onvient : que, les majorités, les masses sont plus heureuses qu'elles ne l'étaient. Est-ce que, pour la réforme sociale consiste : dans l'amélioration du des capitalistes? Ce serait faire injure à M. Blanqui de lui attribuer de pareils sentiments.

ı chaque instant M. Blanqui affirme : que, le tra- a été rendu LIBRE par la suppression des corpo- ons ; et, en parlant de l'édit de Turgot, qui les avait primées, il ajoute :

« Qui lui eût dit qu'après un demi-siècle la concurrence des tra- eurs engendrerait la baisse des salaires, le paupérisme et toutes les res qui ternissent l'éclat de notre civilisation? »

—L'abolition, des corporations, n'a donc point cons- é : la liberté des travailleurs. Quant, à ce cri de haro, ıtre la concurrence ; rien, ne serait aussi risible : si, ujet n'était aussi sérieux. Pas un de ces Messieurs s'est avisé de se demander : si, la libre concurrence stait. Ce sont les paysans du moyen âge criant contre oup-garou. Certes, il y a concurrence, entre les pau- s, pour avoir du travail ; mais, elle n'est pas libre, : est forcée. Y a-t-il concurrence, chez les maîtres, ır en offrir? Y a-t-il libre concurrence entre tous; st-à-dire : tous ont-ils les mêmes moyens de travailler, ant au moins que la société peut en organiser l'é- ité? Et, jusque là, peut-il y avoir libre concurrence? ant vaudrait mettre des entraves à un cheval, le e lutter pour la course avec un autre, dont les mbres seraient libres; et dire : qu'entre eux il y a e concurrence.

M. Blanqui passe à Adam Smith. L'auteur de la *Richesse des nations* mérite les éloges qu'il lui donne, pour autant qu'ils ne concernent que l'analyse de la production. Il n'en est pas de même : pour la répartition des richesses et l'impôt. Adam Smith impose le travail. C'est, nous le répétons, frapper la richesse dans sa source et l'homme dans sa liberté. Quant à la terre, Adam Smith ne s'est jamais aperçu : que, la liberté du travailleur se trouve attachée à la liberté du sol. Mais, il ne faut pas lui en faire un reproche. L'entrée du sol, à la propriété collective, ne sera jamais proclamée; que, dans le sang versé par l'anarchie, pour punir la société de son entêtement. Elle ne veut pas reconnaître une vérité : dont l'application est devenue nécessaire. *Laissez passer* aussi : laissez passer la justice de Dieu.

— « Chacun, dit M. Blanqui, expliquant et approuvant les doctrines de l'économiste anglais, obtenait la liberté de son industrie en échange de sa coopération aux charges publiques, et il n'y avait plus de professions stériles, puisque tout le monde était capable de donner aux choses une valeur échangeable par le travail. »

— Quels sont les plus ignorants : de ceux qui sont capables d'établir de pareils arguments, de *bonne foi;* ou, de ceux qui les acceptent ? Il nous est impossible de résoudre cette question. Contentons-nous de montrer : que, les arguments sont absurdes.

Pour donner une valeur aux choses, il faut avoir des choses ; et d'abord, toutes les choses proviennent du sol, qui est aliéné. Ensuite, pour travailler sur les choses d'un autre, il faut : que, ceux qui ont des choses,

veuillent bien vous faire travailler ; et, si l'organisation sociale oblige la majorité des masses, à travailler pour la moitié de ce qui est nécessaire pour vivre ; il faut : que, cette majorité finisse par mourir de faim ; car, la minorité, possédant les choses, ne payera jamais le travail *un ;* quand, elle peut l'avoir pour *demi*. Ce serait d'ailleurs folie ; car, elle se ruinerait ; et, ne ferait que déplacer la minorité. Enfin : prélever l'impôt sur la nourriture, avant que l'ouvrier ne l'ait gagnée ; et, qui plus est, sans qu'il puisse la gagner ; c'est, l'assassiner. Or, dans l'ordre social actuel, vouloir forcer le capitaliste, à donner de l'ouvrage aux ouvriers ; c'est, conduire aux révolutions. Il est vrai : que, ne pas leur en donner ; c'est, y conduire également.

En organisation sociale, Messieurs les économistes ! il faut que le bien se fasse : non par force, et arbitrairement ; mais, par justice : volontairement de la part des individus ; nécessairement par les institutions.

Après avoir dit : que, tout le monde était capable de travailler ; sans s'inquiéter : ni sur quoi ; ni pour qui ; M. Blanqui ajoute :

— « Quel encouragement pour les hommes disgraciés de la fortune et pour tous ceux qui n'attendent pas la faveur de l'héritage ! »

—En vérité ! quand on se rappelle : que, M. Blanqui a dit lui-même : qu'il y a en France des millions d'hommes : qui ne mangent pas de pain, et qui ne boivent que de l'eau ; on ne sait que dire de pareilles propositions. M. Blanqui est cependant incapable : de se railler de la misère des pauvres ! !

— « Adam Smith, dit M. Blanqui, accorda une prépondérance trop exclusive au travail. »

— Une prépondérance trop exclusive au travail! Et, il assassine les travailleurs par l'impôt! Eh grand Dieu! où est donc la logique; et, M. Blanqui n'est-il entré à l'Institut; que, comme dans une salle d'armes : pour y faire assaut de sophismes?

Nous allons citer, avec plaisir, un passage que nos lecteurs approuveront.

— « En réservant exclusivement, dit M. Blanqui, le nom de richesse aux valeurs fixées dans des substances matérielles, il raya du livre de la production cette masse illimitée de valeurs immatérielles, filles du *capital moral* des nations civilisées. »

— Très-bien! M. Blanqui : sauf, le galimatias de valeurs immatérielles et de capital moral.

Mais, la répartition de ces richesses, en supposant que vous ayez voulu parler des connaissances, appartient aussi à la liberté, à la justice. En dehors de leur égale répartition, pour autant qu'il dépend de la société, il n'y a, pour le travailleur : qu'esclavage éternel, qu'assujettissement aux monopoles des développements de l'intelligence. Adam Smith y a-t-il pensé? M. Blanqui y a-t-il pensé? L'Académie des sciences morales et politiques y a-t-elle pensé?

Après, avoir donné les éloges les plus exagérés à Adam Smith; après, avoir conseillé plusieurs lectures de cet auteur; comme, si un véritable traité d'économie politique ne devait pas être clair, comme un traité d'arithmétique; M. Blanqui ajoute :

— « C'est alors qu'on se hasarde à contester (1) quelques-unes des propositions qu'Adam Smith a émises sous la forme la plus dogmatique ; telle est celle en vertu de laquelle l'intérêt privé libre d'entraves lui semblerait devoir déterminer l'emploi des capitaux le plus favorable à la communauté, puisqu'il était profitable aux entrepreneurs. »

— Avant d'aller plus loin, observons : que, cette doctrine est le résumé de toutes les théories d'Adam Smith; et, qu'il ne pouvait conclure autrement. Nous ajouterons même : que, la conclusion est *rationnelle* sous un ordre *rationnel*. Voyons, maintenant, ce que va dire M. Blanqui de cette doctrine.

— « Cette doctrine, dit-il, qui a prévalu en Angleterre et qui a donné à l'industrie une impulsion extraordinaire, commence néanmoins à porter des fruits amers; elle a créé des richesses immenses à côté d'une effroyable pauvreté. »

— Est-ce la faute de ce qu'a dit Adam Smith sur la production? Nullement. C'est la répartition, l'organisation de la propriété qu'il faut accuser. C'est, aussi, la répartition : de l'impôt, et des connaissances.

M. Blanqui, dit : que cette doctrine a causé ces maux en Angleterre. Mais, il aurait pu dire aussi à la France : dans les limites de son capital; et, de sa possibilité de martyriser le travailleur

Puis, M. Blanqui ajoute :

— « Cette doctrine a créé des *richesses immenses* à côté d'une *affreuse pauvreté*. Elle a enrichi la nation (c'est les capitalistes qu'il fallait dire) en traitant souvent bien cruellement une partie de ses citoyens. (M. Blan-

(1) Aussi longtemps, qu'une proposition d'économie sociale est contestable; elle est une source inévitable d'anarchie.

— « Adam Smith, dit M. Blanqui, accorda une prépondérance trop exclusive au travail. »

— Une prépondérance trop exclusive au travail! Et, il assassine les travailleurs par l'impôt! Eh grand Dieu! où est donc la logique; et, M. Blanqui n'est-il entré à l'Institut; que, comme dans une salle d'armes : pour y faire assaut de sophismes?

Nous allons citer, avec plaisir, un passage que nos lecteurs approuveront.

— « En réservant exclusivement, dit M. Blanqui, le nom de richesse aux valeurs fixées dans des substances matérielles, il raya du livre de la production cette masse illimitée de valeurs immatérielles, filles du *capital moral* des nations civilisées. »

— Très-bien! M. Blanqui : sauf, le galimatias de valeurs immatérielles et de capital moral.

Mais, la répartition de ces richesses, en supposant que vous ayez voulu parler des connaissances, appartient aussi à la liberté, à la justice. En dehors de leur égale répartition, pour autant qu'il dépend de la société, il n'y a, pour le travailleur : qu'esclavage éternel, qu'assujettissement aux monopoles des développements de l'intelligence. Adam Smith y a-t-il pensé? M. Blanqui y a-t-il pensé? L'Académie des sciences morales et politiques y a-t-elle pensé?

Après, avoir donné les éloges les plus exagérés à Adam Smith; après, avoir conseillé plusieurs lectures de cet auteur; comme, si un véritable traité d'économie politique ne devait pas être clair, comme un traité d'arithmétique; M. Blanqui ajoute :

— « C'est alors qu'on se hasarde à contester (1) quelques-unes des propositions qu'Adam Smith a émises sous la forme la plus dogmatique ; telle est celle en vertu de laquelle l'intérêt privé libre d'entraves lui semblerait devoir déterminer l'emploi des capitaux le plus favorable à la communauté, puisqu'il était profitable aux entrepreneurs. »

— Avant d'aller plus loin, observons : que, cette doctrine est le résumé de toutes les théories d'Adam Smith; et, qu'il ne pouvait conclure autrement. Nous ajouterons même : que, la conclusion est *rationnelle* sous un ordre *rationnel*. Voyons, maintenant, ce que va dire M. Blanqui de cette doctrine.

— « Cette doctrine, dit-il, qui a prévalu en Angleterre et qui a donné à l'industrie une impulsion extraordinaire, commence néanmoins à porter des fruits amers; elle a créé des richesses immenses à côté d'une effroyable pauvreté. »

— Est-ce la faute de ce qu'a dit Adam Smith sur la production ? Nullement. C'est la répartition, l'organisation de la propriété qu'il faut accuser. C'est, aussi, la répartition : de l'impôt, et des connaissances.

M. Blanqui, dit : que cette doctrine a causé ces maux en Angleterre. Mais, il aurait pu dire aussi à la France : dans les limites de son capital; et, de sa possibilité de martyriser le travailleur

Puis, M. Blanqui ajoute :

— « Cette doctrine a créé des *richesses immenses* à côté d'une *affreuse pauvreté*. Elle a enrichi la nation (c'est les capitalistes qu'il fallait dire) en traitant souvent bien cruellement une partie de ses citoyens. (M. Blan-

(1) Aussi longtemps, qu'une proposition d'économie sociale est contestable ; elle est une source inévitable d'anarchie.

qui a dit qu'il y en a des millions en France qui ne mangent pas de pain et ne boivent que de l'eau). Est-ce là le but social de l'accroissement des richesses, ou plutôt n'est-ce pas une déviation malheureuse de la voie sociale? Peut-on véritablement appeler richesse cette exagération de profits prélevés, selon M. de Sismondi, sur la part des pauvres, et, selon NOUS, PAR LE CAPITAL SUR LE TRAVAIL? »

— Est-ce clair? Y a-t-il, selon l'auteur, domination du capital sur le travail; ou, des possesseurs du capital sur les travailleurs? Pourquoi donc, et à chaque instant, M. Blanqui nous crie-t-il : que, le travail est affranchi?

— « Ainsi, continue M. Blanqui, naquit la concurrence universelle de la liberté illimitée de l'industrie (1); et de cette concurrence s'est déversé sur le monde un torrent de richesses qui fertilise bien des provinces, mais qui a laissé dans plus d'une contrée des traces funestes de son passage, *semblable à un char brillant et mystérieux, dont les voyageurs qu'il emporte ne peuvent plus même voir et plaindre les passants qu'il* ÉCRASE. La question en est venue au point qu'on se demande s'il faut s'applaudir ou s'inquiéter des progrès d'une richesse qui traîne à sa suite tant de maux, et qui multiplie les hôpitaux et les prisons autant que les palais. »

— M. Blanqui est poëte. Peut-être, vaudrait-il mieux : avoir un peu moins de poésie; et, un peu plus de logique. Il parle, à chaque instant : de concurrence universelle. Elle n'a jamais existé; et, il le sait : car, un peu plus loin, il affirme : que, les travailleurs ont encore les fers aux pieds. Est-ce là le moyen de courir; et de concourir à chances égales : avec des adversaires montés sur des pur-sang?

(1) Pour parler clair, cela signifie : qu'il y a concurrence *libre* entre les possesseurs des capitaux; ce qui permet au plus gros, d'avaler le plus petit.

— « Voilà, continue M. Blanqui, le grand problème du dix-neuvième siècle.... Nous sommes obligés aujourd'hui de chercher un régulateur et de mettre un frein à ces instruments gigantesques de la production (machines à vapeur et à filer) qui nourrissent et affament les hommes, qui les vêtissent et les dépouillent, qui les soulagent et qui les broient. Il ne s'agit plus exclusivement, comme du temps de Smith, d'accélérer la production; il la faut désormais gouverner et contenir dans de sages limites. Il n'est plus question de richesse relative. *L'humanité commande qu'on cesse de sacrifier aux progrès de l'opulence publique des masses d'hommes qui n'en profitent point.* AINSI LE VEULENT LES LOIS DE LA JUSTICE ET DE LA MORALE TROP LONGTEMPS MÉCONNUES DANS LA RÉPARTITION [illegible] DES PROFITS ET DES PEINES. »

— Est-il possible de porter une condamnation plus absolue contre le système bourgeois ? Eh bien ! M. Blanqui est le plus ferme appui : de l'organisation sociale existante : de l'organisation bourgeoise.

M. Blanqui craint de ne pas en avoir dit assez.

— « Nous ne consentirons plus, continue-t-il, à donner le nom de *richesse* qu'à la somme du produit national *équitablement* distribué entre tous les producteurs. Telle est l'économie politique française, à laquelle nous faisons profession d'appartenir, et celle-là fera le tour du monde. »

— Voilà, de très-beaux sentiments; et, nous y applaudissons. Mais, nous attaquerons encore M. Blanqui sur leur expression. Nos lecteurs seront juges : entre M. Blanqui et nous.

— « Nous ne consentirons, dit-il, à donner le nom de *richesse* qu'à la somme du produit national équitablement distribué. etc. »

— La somme *du produit* signifie sans doute : du produit de la richesse. Et, comment M. Blanqui veut-il : que, le produit de la richesse soit équitablement ré-

parti; si, préalablement, la richesse n'est elle-même équitablement distribuée ? Ici, il y a mauvaise foi ou mauvaise expression; c'est à choisir. Et, quand on réfléchit : que, M. Blanqui ne veut rien changer à l'organisation actuelle de la propriété; les apparences sont contre lui.

— « Telle est l'économie politique française, dit M. Blanqui, à laquelle nous faisons profession d'appartenir, etc. »

— Cette phrase, traduite en langage clair, signifie :

— «Tout actuellement est très-mal, horriblement mal. Nous ne savons pas le premier mot de ce qui est bien. Mais, ce qui est bien, quel qu'il soit, nous l'appelons : *l'économie politique française;* parce que, ce qui est bien est à nous; et, pas aux autres. »

— Nous en appelons, encore une fois, à nos lecteurs; cette traduction n'est-elle pas incontestablement vraie; et, peut-on trouver de plus singulières propositions, dans la bouche d'un professeur d'économie politique, membre de l'Académie des sciences morales et politiques?

M. Blanqui veut : que, le produit de la richesse, soit équitablement distribué. Cela ne peut avoir lieu : que, par les institutions; ou, que, par un pouvoir. Les institutions ne peuvent répartir le produit équitablement; si, préalablement, la richesse n'est elle-même équitablement répartie. M. Blanqui ne veut point de ce préalable d'institution. M. Blanqui est donc saint-si-

monien ; il veut confier la répartition des richesses à un pape.

M. Blanqui veut qu'on arrête la production. Toujours du despotisme. Loin d'arrêter la production, il faut l'augmenter. Ce n'est pas la production, qui est en trop ; c'est, la consommation, qui est en trop peu. Croit-il qu'il y ait, actuellement, assez de production, dans le monde : pour, que chaque habitant du globe soit dans l'aisance ; pour, qu'il ait toutes les commodités que puisse comporter, le complet développement de son intelligence ? Ou, M. Blanqui croit-il : qu'une équitable répartition des produits de la richesse, puisse avoir lieu autrement ? Quant au trop peu de consommation, il existe : par l'*inéquitable* répartition des richesses matérielles et intellectuelles ; par la domination du capital ; domination, que M. Blanqui protége avec passion.

Que M. Blanqui sorte de la voie bourgeoise, si incompatible avec les nobles sentiments qu'il vient d'exprimer ; qu'il entre dans la voie du raisonnement, qui est celle de la justice ; et, personne plus que lui, ne sera à même d'être utile à l'humanité.

Nous arrivons à Malthus et à Godwin.

Qui ne connaît le fameux passage de Malthus :

— « Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si sa famille n'a pas les moyens de le nourrir, ou *si la société n'a pas besoin de son travail*, cet homme *n'a pas le moindre droit* à réclamer une portion quelconque de nourriture, et *il est réellement de trop sur la terre*. Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert mis pour lui. *La nature lui commande de s'en aller*, et elle ne tarde pas à mettre elle-même cet ordre à exécution. »

« Ce passage, dit ensuite M. Blanqui, a été supprimé par Malthus dans les dernières éditions de son livre; mais l'esprit de sa doctrine n'y est pas moins *résumé avec une énergique vérité*, et c'était la doctrine plutôt que le langage qu'il fallait modifier. »

— Disons un seul mot, sur ce résumé énergique qui fait horreur. Un homme qui professe une semblable doctrine, en la considérant comme nécessairement définitive et non comme transitoire; est un fou ou un scélérat; et, ceux qui l'approuvent ne peuvent être : que, des fous ou des scélérats. Quiconque écrit sur l'organisation sociale; et, n'a pas réfléchi mûrement avant d'écrire; est responsable vis-à-vis de l'humanité, vis-à-vis de la justice éternelle ; et, s'il est un empoisonneur public, comme l'a été Malthus qui a occasionné des millions de victimes, il doit s'attendre à recueillir : l'exécration du genre humain. Tout ce que Malthus a dit, est vrai. Mais, il aurait dû ajouter : tel est le résultat inévitable de l'organisation sociale actuelle. Voyez, maintenant : si, une pareille organisation est compatible : avec l'existence de l'ordre, vie humanitaire !

— « Il proposa, dit M. Blanqui, de rendre une loi déclarant qu'aucun enfant issu d'un mariage contracté après l'année qui suivrait la promulgation de cette loi, et qu'aucun enfant illégitime né deux ans après la même époque, n'aurait droit à l'assistance de la paroisse. Ce serait, disait-il, un avis clair, distinct et précis, sur le sens duquel nul ne pourrait se méprendre; personne ne serait trompé ni lésé, par conséquent personne n'aurait droit de se plaindre. Ainsi les enfants au berceau devenaient responsables de l'erreur qui leur avait donné le jour. Pourquoi frémissez-vous? disait Malthus; votre charité est plus cruelle que ma rigueur, et vos hospices d'enfants trouvés ne sont que des catacombes. Il déroulait en même temps les tables lugubres de la mortalité des enfants dans les

hospices, et l'on était forcé de convenir qu'ils y mouraient presque tous la première année de leur naissance. »

— Et en note, M. Blanqui ajoute :

— « D'après les calculs de M. Benoiston de Chateauneuf, la mortalité des enfants trouvés était de 67 p. 100 à Madrid en 1817; de 92 p. 100 à Vienne en 1811 ; de 79 p. 100 à Bruxelles, année moyenne, de 1802 à 1817; *à l'hospice des enfants trouvés de Dublin, de* 1791 *à* 1797, *sur* 12,785 *enfants, il en mourut* 12,561 *en six années.* QUELLE BOUCHERIE ! »

— Et, que prouve cette boucherie ? Que, Malthus était digne de la société, au sein de laquelle il vivait ; et, que la société, était digne de Malthus.

Sur 12,785 il en reste 224 en six années ! Y a-t-il une révolution sociale, quelque atroce qu'elle puisse être, qui ne se trouve justifiée devant ce fait ? Répondez donc, conservateurs !

Quant, à l'excès de population ; c'est, une crainte analogue, à celle de voir tomber le soleil. Avant, que notre globe ait la population qui lui est nécessaire ; il faut des siècles. Et, il y a plus de crainte réelle, de la voir diminuer alors ; que, de la voir se trouver en excès. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question (1).

— « Godwin, dit M. Blanqui, s'imagina qu'il ne faisait que tirer les conséquences de leurs idées (de Rousseau et de Condorcet) en proposant la destruction des gouvernements, des religions, de la propriété, du mariage et des institutions d'une moindre importance qui dérivent de celles-là. »

(1) Voyez : l'*Économie politique, source des révolutions, etc.*, ou cette question est traitée à fond.

— Certes, nous ne dirons point de cet homme qu'il est un scélérat. De pareilles doctrines ne permettent pas l'alternative. Cet homme est un fou; et, d'une folie peu dangereuse. Il n'y a, au monde, qu'une académie de sciences morales et politiques; qui puisse s'occuper de pareilles folies. Ce qu'il y a de fâcheux; c'est, que de bonnes choses soient sorties d'une pareille plume.

— « Malheur au pays, dit Godwin, où un homme de la classe du peuple ne peut se marier sans avoir la perspective de perdre sa dignité et son indépendance ! Malheur au pays où, lorsque des revers imprévus accablent cet homme, on lui crie qu'il n'a nul droit de réclamer des secours qui l'aident à se tirer de sa situation difficile! On peut être sûr qu'il existe quelque vice dangereux dans l'ordre social, là où un tel homme n'aura pas une espérance raisonnable de nourrir sa famille au moyen du travail de ses bras, quoiqu'il ne possédât rien au moment de se marier. »

— Nous le répétons, il est triste : que, de bonnes choses sortent d'une bouche souillée; elles en sont salies. En dehors du lien religieux, répudié par Godwin, il n'y a de rationnel que la doctrine de Malthus. Aussi, la doctrine de Malthus est celle des bourgeois, matérialistes par essence; cette doctrine, ils ne l'avouent point; ils joignent l'hypocrisie à l'irréligion. Mais, elle est dans les faits; et, il faut fermer les yeux, pour ne point les voir.

— « Un de nos magistrats les plus honorables, dit M. Blanqui (M. Villeneuve de Bargemont), a publié, sous le titre d'*Économie politique chrétienne*, un manifeste souvent éloquent et toujours sévère contre les doctrines de Malthus. Il les attaque sans doute beaucoup plus en apôtre qu'en économiste et en homme d'État. »

Comment, M. Blanqui! quiconque est écono-
et homme d'État ne peut réfuter, avec raison,
ctrines de Malthus? Vous venez, par cet aveu, de
mner, irrévocablement, au mépris dû à l'igno-
présomptueuse, ou à l'horreur due aux grands
ats : tout ce qui, jusqu'à présent, a porté : soit
n d'homme d'État; soit celui d'économiste.
and, des théories, aussi atroces que celle de Mal-
se présentent; l'honnête homme instruit, dit :
héories sont fausses; si, je ne puis le démontrer,
faut en accuser que mon ignorance. Mais, ce que
science me démontre : que, l'absurde ne peut
rai.

Blanqui passe à l'influence des écrivains du dix-
me siècle.

Montesquieu, dit-il, occupe le premier rang....; et quoi qu'il se
souvent, quoiqu'il ait partagé à beaucoup d'égards les préjugés
ontemporains, nous lui devons les premiers aperçus vraiment
hardis..... Quoi de plus vrai aujourd'hui même que cette
préciation du caractère des impôts : *L'impôt par tête est naturel
vitude; l'impôt sur les marchandises est plus naturel à la liberté,
s'il se rapporte d'une manière moins directe à la personne?* C'est
uieu qui a osé dire le premier que *les gouvernements les plus li-
ient aussi les plus chers.* »

C'est, avec un vrai plaisir que nous voyons
anqui avoir choisi sans hésiter, dans Montes-
, tout ce qu'il y a de meilleur; nous allions dire
e qu'il y a de bon; car, c'est à cet auteur que
nce doit cette stupide admiration de la sou-
eté des majorités, au sein de la noblesse hérédi-
souveraineté, que Rousseau a transportée au sein

des masses; et, que les bourgeois ont fini par placer au sein des possesseurs du capital.

Ainsi, M. Blanqui approuve la doctrine de Montesquieu sur l'impôt. *Quoi de plus vrai aujourd'hui même*, dit-il, *que cette belle appréciation!* Eh bien! M. Blanqui, il n'y a pas d'impôt plus personnel que l'impôt indirect; il est personnel comme la vie; personnel comme le travail; il tient en effet à la servitude; aucune liberté n'est possible avec l'impôt personnel, dont l'impôt indirect est l'expression, sans exception aucune. Pourquoi donc protéger l'impôt indirect? De votre aveu, vous êtes donc un promoteur de la servitude? Et, ici, ne cherchez pas à vous disculper par des sophismes. Il n'en est point, de valable, contre une proposition aussi simple: l'*impôt personnel est une servitude.* Dans une société primitive, direz-vous, chacun ne doit-il pas travailler à faire des routes? Dans une société civilisée, chacun ne doit-il pas être soldat? Aussi longtemps, M. Blanqui: qu'une société n'est pas assez riche, pour affranchir les individus de travail personnel pour la société; c'est, qu'elle est encore esclave des obstacles matériels; et, aussi longtemps: qu'une société est encore obligée de rester armée, contre une autre société; c'est, que toutes deux sont encore: esclaves des obstacles intellectuels; esclaves de l'ignorance. Quand la société est *libre*, elle est *riche;* il n'y a de liberté réelle, que là où il y a richesse: tant matérielle qu'intellectuelle; et là, il n'y a pas d'impôt personnel.

M. Blanqui avoue aussi: que, les gouvernements les plus libres sont les plus chers. Alors, pourquoi

toutes ces criailleries bourgeoises, en faveur des gouvernements à bon marché? Certes, le budget doit être doublé; nul doute à cet égard. Mais, avec le système bourgeois, sur quoi M. Blanqui prendra-t-il le budget, en rendant le peuple libre; c'est-à-dire : en faisant le bonheur de tous? Ce n'est pas le tout, d'accepter des principes; il faut, aussi, en accepter les conséquences. Ce n'est pas le tout, de faire une théorie, sur la facette d'un objet qui en a des millions; il faut : que, la théorie, relative à cette facette, puisse s'accorder avec toutes les autres; sinon : on n'est qu'un utopiste. Une seule faute, dans un système social rationnel; qui, par essence, ne peut être soutenu que par la raison; le rend plus mauvais : qu'un système, criblé d'absurdités; mais, qui peut être soutenu par la force.

Montesquieu, a été un des plus ardents promoteurs : de l'indifférence, en fait de religion; et, du représentatif nobiliaire, moins mauvais, cependant, que le représentatif bourgeois. Montesquieu, a été extrêmement utile : en poussant à l'anarchie, le sachant ou sans le savoir, peu nous importe. *Il a été le Bossuet de l'économie politique.* Et, ce n'est pas un éloge que nous lui adressons : car, Bossuet est un de ceux qui ont porté les derniers coups au catholicisme; il lui a été plus nuisible : que, Voltaire et Rousseau.

A propos de Montesquieu, M. Blanqui fait une diatribe contre l'esclavage des nègres. Certes, nous ne sommes point partisan de l'esclavage. Mais, c'est pour cette même raison, que nous blâmons : ces prétendus philanthropes, qui vont s'occuper, sur un autre

hémisphère, de maux sur lesquels ils n'ont aucune connaissance ; pour ne point s'occuper : de maux, qui existent chez eux ; de maux, mille fois plus insupportables ; des millions de fois plus nombreux ; et, dont ils sont eux-mêmes la cause. M. Michel Chevalier, collègue de M. Blanqui, a reconnu : que, l'esclavage des nègres est bien moins malheureux ; que, l'esclavage du prolétaire. Et, cela est hors de toute contestation ; vis-à-vis de celui qui voudra parler : en homme de bon sens ; et, non en *apôtre* de la bourgeoisie.

M. Blanqui dit ensuite :

— « Qu'en Montesquieu on y trouve des arguments pour toutes les causes. »

— Cela est très-vrai, et prouve : que, Montesquieu n'est pas un économiste véritable. Mais, que M. Blanqui y prenne garde, lui et tous ses collègues ! on pourrait les accuser : de n'être, pour notre époque, que la monnaie de Montesquieu.

M. Blanqui passe à Rousseau; et, se plaint, avec raison, de l'incohérence qui règne dans ses idées économiques.

— « Que conclure, dit-il, de cet amalgame incohérent de doctrines libérales jusqu'à l'anarchie, et, comme on dit de nos jours, *gouvernementales* jusqu'à l'arbitraire? Que les véritables principes de la PHYSIOLOGIE SOCIALE étaient encore peu connus. »

— Le voilà donc : proféré *le mot sacramentel du matérialisme social !!*

Il n'y a pas de physiologie sociale, quoiqu'il y ait un corps social, une matière sociale : la richesse.

Il n'y a pas de physiologie sociale : parce que, l'intelligence sociale dispose : de la matière sociale.

Si, l'âme disposait du corps, pour la santé et la maladie ; comme, l'intelligence sociale peut disposer de la richesse ; il n'y aurait point de physiologie humaine ; il n'y aurait point de *vie* matérielle, de vie soumise à des lois nécessaires ; la vie se trouverait : sous l'empire de la liberté.

Nous savons : que, la science est matérialiste ; que, M. Blanqui est savant ; par conséquent, qu'il doit être matérialiste, sous peine d'être assez savant pour démontrer : que, la science qui croit démontrer le matérialisme, est une fausse science. Mais, oserait-il, en sa qualité d'économiste, avouer qu'il est matérialiste ? Et, s'il osait le nier, nous lui demanderions : sur quoi, *en sa qualité de savant,* de raisonneur, il s'appuie pour nier (1) ?

Nous arrivons à la révolution française.

M. Blanqui a répété mille fois : que, le travail est asservi au capital ; que, le peuple est asservi au capital ; qu'il existe une féodalité industrielle ; que, l'ouvrier est attaché à la glèbe de l'atelier ; etc. M. Blanqui, à cet égard, est tellement effrayé : qu'il veut aller jusqu'au despotisme chinois ; jusqu'au saint-simonisme ; qu'il veut mettre des entraves à la production ;

(1) M. Blanqui nous a dit plusieurs fois : qu'il croyait en Dieu ; comme un mari croit à la vertu de sa femme.

qu'il veut faire répartir les produits de la richesse par on ne sait qui, etc., etc. Eh bien, écoutez M. Blanqui ! et souvenons-nous : qu'il a osé accuser Rousseau d'incohérence dans les idées. Pour jeter la première pierre, il faut être innocent. Nous vous jetons la première pierre, M. Blanqui ; prouvez : que nous sommes coupable !

— « L'immortelle nuit du 4 août 1789, dit notre économiste, vit se réaliser la plupart de ces changements mémorables. Quelques heures suffirent pour l'abolition des jurandes, de la mainmorte, des droits féodaux, *des priviléges de naissance, des inégalités fiscales..... Le travail était* LIBRE, *les citoyens l'étaient* AUSSI. »

— Il y a, dans ce passage, autant d'erreurs que de mots. Avant de les énoncer, disons d'abord : que, la noblesse ne consentit à émanciper les bourgeois, qu'après le 14 juillet ; et, que jamais les bourgeois ne consentiront à émanciper les prolétaires : qu'après un autre 14 juillet. L'IGNORANCE NE CÈDE QU'A LA FORCE.

L'abolition des priviléges de naissance ! dit M. Blanqui.

Les priviléges de naissance sont-ils abolis :

Aussi longtemps : que, le sol est aliéné ?

Aussi longtemps : que, la richesse intellectuelle n'est point également répartie, par l'éducation et l'instruction ?

Les inégalités fiscales sont-elles abolies : aussi longtemps que l'impôt pèse sur le travail ; aussi longtemps qu'il est *personnel ?* pour s'exprimer comme Montesquieu.

Enfin, les citoyens sont-ils libres : lorsque, de l'aveu de M. Blanqui, sept sur huit ont les fers aux pieds?

La nuit du 4 août a fait passer, dans la loi, la domination du capital; domination qui, depuis longtemps, se trouvait déjà dans les faits; et, l'exploitation, qui auparavant pesait encore sur le bourgeois et sur le prolétaire, a été rejetée tout entière sur le prolétaire : la noblesse et le bourgeoisisme étant devenus : *un*.

Pendant le cours de ce chapitre, M. Blanqui répète dix fois : que, par la révolution de 1789, le travail a été affranchi. Et dans le même chapitre il dit :

— « L'égalité devant la loi cesse d'être une vérité quand on voit les travailleurs *de tout ordre* déjà *tributaires, du capital* POUR LE SALAIRE, *le devenir encore pour la consommation.* »

•

— Après de pareilles contradictions, il n'y pas ici de *juste milieu;* il faut accuser M. Blanqui : d'ignorance ou de mauvaise foi. Eh bien! nous n'accuserons point M. Blanqui de mauvaise foi. Nous en voudra-t-il?

M. Blanqui est un sceptique en ordre social; il dit : tantôt blanc, tantôt noir, selon que l'empirisme rationnel ou le bourgeoisisme, le sens commun ou le préjugé, le portent à droite ou à gauche. C'est un pilote, sans gouvernail ni boussole, au milieu de la mer sociale. Il ne sait où aller; et, ne peut aller nulle part. Dans ce cas, il ferait mieux : de s'asseoir au fond de sa nacelle et de prier Dieu, s'il y croit; de

se reposer sur la justice éternelle, s'il croit à l'ordre moral; ou, de se jeter à l'eau, pour s'éviter les angoisses, s'il ne croit à rien et ne sait rien.

Arrêtons-nous, un instant, sur le mot *salaire*. Tous nos libéraux, tous nos radicaux veulent abolir le salaire. On croit entendre les grenouilles, s'égosillant pour demander un roi. Est-ce donc, au dix-neuvième siècle, qu'il est possible de voir : ceux qui se prétendent les plus avancés dans la science, énoncer de pareilles turpitudes? Quelle différence y a-t-il : entre ceux qui veulent abolir le salaire; et, ceux qui veulent abolir la propriété? Abolir le salaire, c'est abolir le travail, c'est abolir l'humanité. Est-ce que le roi n'est pas salarié? Est-ce que le président des États-Unis, n'est pas salarié? Non, disent ces adorables raisonneurs, ils sont rétribués pour des fonctions. Et, celui qui portera votre femme ou vos enfants pour passer une rivière, sera-t-il salarié si vous le payez? — Non, il aura rempli une fonction. — Et, c'est une pareille logomachie qui est admirée! Il faut, en vérité; que, la folie soit épidémique, comme le choléra. Seigneur! pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font!

— « Dans l'état actuel de la législation, dit M. Blanqui, *nulle garantie ne protége le travail dans ses relations avec la richesse qui le salarie; nulle garantie n'assure au salarié la libre disposition de son salaire. Le prix du travail tend sans cesse à baisser et celui des consommations à la hausse, parce que l'un et l'autre sont réellement fixés par une seule des parties contractantes.* »

— Bravo! M. Blanqui, bravissimo! Jamais votre Académie n'aura le courage d'en dire autant. Ce pas-

sage, seul, vous met au-dessus de la foule. Pourquoi donc y rentrez-vous aussi souvent? Mais, ce n'est pas tout d'accuser le mal; il faut dire le remède. Sinon : vous n'êtes qu'un anarchiste, un révolutionnaire. Penseriez-vous, comme nous, que l'anarchie est nécessaire? qu'il est inutile de dire la vérité, à des gens qui, étant fous, ne pourraient l'entendre? et, qu'il serait nuisible de prostituer la vérité : en jetant des perles devant des pourceaux? Alors, osez le dire!

Au même feuillet, où M. Blanqui énonce des propositions aussi dignes de louanges, nous en trouvons d'autres : dignes, de tout autant de blâme.

— « Quand la commune de Paris, dit M. Blanqui, venait solliciter à la Convention nationale l'établissement du *maximum*, son président disait :

« Il s'agit de la classe indigente, pour laquelle *le législateur n'a rien fait quand il n'a pas tout fait*. Qu'on n'objecte pas le droit de propriété. *Le droit de propriété ne peut être le droit d'affamer ses concitoyens.* LES FRUITS DE LA TERRE, COMME L'AIR, APPARTIENNENT A TOUS LES HOMMES. »

— Il paraît : que, M. Blanqui condamne ces propositions, en elles-mêmes : et, en dehors du maximum; car, il ajoute :

— « Marat avait été beaucoup plus loin, et nous pourrions citer DES EXAGÉRATIONS SEMBLABLES de cet énergumène. »

— Disons d'abord : que, tout *maximum*, est une mesure injuste : que, le despotisme, qui ne peut exister que par des injustices, est quelquefois forcé d'employer, pour prédominer l'anarchie. Cela dit, pour fermer la bouche aux sophistes de mauvaise foi, revenons à notre économiste.

Vous croyez donc, M. Blanqui : que, le droit de propriété est celui d'affamer ses concitoyens ? C'est ce qui a été jusqu'à présent, cela est vrai. Mais, croyez-vous : que, votre phrase soit une justification de la propriété ? Quel est, le plus anarchiste ; quel est, celui qui porte les plus effroyables attentats aux droits de propriété ; de vous, qui affirmez : que, c'est le droit d'affamer ses concitoyens ; et, traitez d'énergumènes ceux qui nient cette monstrueuse proposition ; ou de nous, qui affirmons : que la propriété est le *sine quâ non* d'existence sociale ; mais, que la propriété doit actuellement, être organisée de manière : à ce que, non-seulement il n'y ait personne d'affamé ; mais encore, que chacun ait autant de bien-être, qu'il est possible d'en avoir ?

Vous nommez énergumène, celui qui affirme : que, le sol est comme l'air, qu'il appartient à tous, sauf les exceptions relatives aux nécessités sociales. Alors, vous-même êtes un énergumène. Vous avez formellement approuvé le maréchal de Vauban pour avoir dit : que, le sel doit être COMMUN *parce qu'il est une manne céleste, un bienfait de Dieu.* Est-ce que le sol, dont le sel provient, est un don que le diable ait fait aux bourgeois ? Pardonnez-nous ce style, M. Blanqui. Vous le savez : *Facit indignatio versus.* Et, quelquefois, on est poëte malgré soi. Soyons calme ! M. Blanqui blâme le président de la commune de Paris ; et, trouve des excuses pour Malthus. S'il y a une différence, entre ce président et Malthus ; elle est en faveur du premier. Mais, le président était un ennemi empirique

de la bourgeoisie ; et, Malthus en était le défenseur. Voilà pourquoi, empiriquement, M. Blanqui préfère Malthus au président (1).

— « Il était, continue M. Blanqui, réservé à Babeuf de renchérir sur ces doctrines, et de prêcher ouvertement la loi agraire, l'abolition de la propriété et l'insurrection permanente des pauvres contre les riches. Mais ces témérités n'ont eu d'autres résultats que d'éloigner pour longtemps les meilleurs esprits de toute spéculation sociale, tant ils ont craint de se voir confondus avec les démagogues forcenés de l'école anarchique. »

— Certes, Babeuf était loin de la vérité ; presque aussi loin que M. Blanqui. Seulement, nous nous étonnons que Babeuf et M. Blanqui n'aient pas vu : que, la loi agraire, est sans autre valeur réelle que celle de consécration de la propriété ; et, qu'abolition de la propriété et loi agraire : sont absolument incompatibles. La loi agraire, d'ailleurs, n'était que le partage, aux citoyens, des biens appartenant à la communauté ; et, non de ceux appartenant aux individus. Et, si même on entendait, par loi agraire, ce dernier partage ; ce partage serait injuste ; et, qui plus est inutile. Mais, ce ne serait pas plus injuste : que, l'abolition des dettes particulières,

(1) L'Académie, des sciences morales, et politiques ne devrait pas tant crier contre le maximum. Elle oublie donc : que, l'invention en est due à son idole chérie, au divin Platon.

« Si l'on vendait, ou si l'on achetait une chose *en plus grande quantité* « et *plus cher* qu'il n'est marqué par la loi, qui a spécifié *jusqu'où on* « *peut porter ou baisser le prix des marchandises, sans permettre* « *d'aller au delà*, on inscrira le surplus chez le gardien des lois, et on « effacera ce qui manque au juste prix. »

PLATON, *Lois*, liv. VIII.

Platon est aussi l'inventeur de la censure ; et, de l'inquisition sanctionnée : par la mort, la privation de sépulture, etc.

sur laquelle presque tous les législateurs anciens ont basé leur législation. Quant, à l'insurrection permanente des pauvres contre les riches; comment, M. Blanqui n'a-t-il vu : qu'elle est inévitable, en présence de l'incompressibilité de l'examen ou de la raison, aussi longtemps : que, la propriété n'est pas organisée conformément à la raison? Et, qui donc excite, plus que M. Blanqui, à cette insurrection; lorsqu'il appelle énergumène, celui qui ose affirmer : que, le droit de propriété ne peut être : que, celui d'affamer ses concitoyens?

Quant à la loi agraire; si ensuite, par cette expression, d'autant plus folle qu'elle est indéterminée, M. Blanqui entend : l'entrée du sol à la propriété collective, sans nuire à personne, en faisant le bien de tous et celui de la société; et, si par démagogues forcenés il entend : les partisans de cette entrée; nous lui dirons : qu'il est un démagogue forcené; et nous l'en approuvons hautement. Quant aux hommes, qui, par crainte d'être comparés à tels ou tels, négligeraient de dire la vérité; nous les considérons comme des lâches. M. Blanqui a été brave, quand il a défendu Malthus, quoique cette défense lui fasse peu d'honneur. Il n'a pas été brave, quand il a attaqué le président de la commune de Paris, par crainte d'être comparé à Marat.

M. Blanqui nous assure : que, de tous les RÊVES brillants et généreux, qui ont agité le monde depuis Turgot jusqu'à nos jours, les conquêtes sociales, que l'économie politique a faites, sont principalement : l'émancipation des colonies anglaises et espagnoles de

'Amérique; et, l'abolition de l'esclavage des nègres. Laissons ces émancipations de côté, sur lesquelles il y a bien des choses à dire, et passons : car, voici bien autre chose.

— « A quoi, peut-être, dit M. Blanqui, il convient d'ajouter la suppression des priviléges de corporation, *c'est-à-dire* l'AFFRANCHISSEMENT DU TRAVAIL. »

— Et, sans aucune espèce de transition, M. Blanqui ajoute :

— « Nous avons encore deux autres victoires à remporter : l'AFFRANCHISSEMENT DES TRAVAILLEURS et celui du commerce. »

— Il paraît, qu'en économie politique bourgeoise : l'affranchissement des travailleurs n'est pas l'affranchissement du travail. Et, ceux qui font le commerce, est-ce qu'ils ne travaillent pas ? Et, les savants travaillent-ils ? Si, on appelle *travailler*, faire une chose utile; il peut être affirmé : qu'en fait d'organisation sociale, les savants, jusqu'à présent, n'ont jamais travaillé. Il faut être de l'Académie des sciences morales et politiques, pour dire des choses, comme M. Blanqui en avance quelquefois. Maintenant, voici le pendant de la belle dialectique, que nous venons de critiquer.

— « Il sortira bientôt de l'INDUSTRIE, dit M. Blanqui, une puissance irrésistible destinée à guérir, comme la lance d'Achille, les maux qu'elle aura faits, puissance née de nos discordes commerciales et qui finira par les éteindre toutes; c'est l'*association* importée d'Angleterre..... »

— Déjà, ailleurs, M. Blanqui a dit : que, l'asso-

ciation a été dépassée en Angleterre ; qu'elle a causé tous les maux, etc. Nous pourrions demander : comment on dépasse une association. Est-ce parce qu'il y a des associations injustes ? Alors ce ne sont point des associations. Une association est juste, absolue, ou elle n'est pas ; ce n'est qu'un abus de la force sous un nom quelconque. Mais, laissons ces considérations.

Par l'*association*, M. Blanqui entend évidemment : des associations particulières ; et, non l'organisation sociale elle-même ; qui, *au matériel*, n'est autre que l'organisation de la propriété; et, à l'intellectuel : que, l'anéantissement des nationalités par l'unité de droit. Or, vouloir que des associations particulières et arbitraires, remplacent l'organisation sociale, quand même la société sanctionnerait ces associations particulières; c'est, vouloir : que, les sots dirigent les sages ; que, la matière domine la pensée ; que, la brutalité domine la justice ; c'est vouloir : organiser l'anarchie (1). Ce n'est, du reste ; que, le *Hobby-horse* de M. Blanqui : la domination bourgeoise.

Cette miraculeuse association, *Deus ex machinâ*, nouveau Messie social, savez-vous ce qu'elle a produit, selon M. Blanqui lui-même ; et, une seule page auparavant ? Le voici :

— « Le champ de bataille n'est plus dans les plaines, dit M. Blanqui, il est dans les ateliers. C'est là que la guerre continue, savante, acharnée, infatigable, et qu'elle a fait des victimes dans tous les partis occupés à se nuire au lieu de s'entr' aider ; guerre véritable, où les combattants se servent de machines ingénieuses et puissantes, qui laissent sur le ter-

(1) Voyez notre *Théorie générale des associations*.

rain du paupérisme des millions de travailleurs haletants, hommes et femmes, sans pitié pour la vieillesse ni pour l'enfance.

« Cette guerre est aujourd'hui la dernière expression de *la vieille économie politique* en Europe, et le dernier retentissement de la grande querelle sociale soulevée par la révolution française. Ce n'est pas seulement une lutte internationale, c'est un combat sérieux entre les diverses classes de travailleurs. La France a sans doute l'air de rivaliser avec l'Angleterre; mais *le capital lutte bien plus profondément avec l'ouvrier.* »

— Et, c'est après cette magnifique description : de l'horrible état de notre société; de l'infâme économie politique qui lui sert de base; que M. Blanqui vient nous donner des associations arbitraires : comme expression d'une nouvelle économie politique : qu'il désire; mais qu'il ne connaît pas!! Si, le sujet n'était aussi sérieux, nous dirions : *Risum teneatis.* Nous aimons mieux déplorer : qu'une intelligence aussi belle que celle de M. Blanqui soit fourvoyée, par la manie de la domination bourgeoise, au point de lui faire énoncer : des absurdités, dont il rougira lui-même, dès qu'il voudra y réfléchir.

En parlant des machines, que nous, nous osons proclamer les gloires de l'humanité; et, qui ne sont fatales au peuple, que sous le régime bourgeois; M. Blanqui nous affirme; que :

— « C'est une transformation du travail patriarcal en *féodalité industrielle*, où l'ouvrier, nouveau serf de l'atelier, semble attaché à la glèbe du salaire. »

— Encore le salaire! Mais laissons cela; et, ne voyons : que, les effets de l'heureuse émancipation,

produite dans l'immortelle nuit du 4 août. Vous appelez cela une émancipation. Alors, vive l'esclavage !!

Il nous en coûte de relever autant de contradictions chez M. Blanqui ; après nous avoir lu, nous croyons qu'il aura pour nous une estime suffisante pour le convaincre : que, notre but n'est nullement de le peiner ; mais, de l'éclairer. Il en est digne, par une foule d'aveux : que, lui seul pouvait avoir le courage de faire.

— « Le but naturel des impôts, dit M. Blanqui, étant d'*atteindre les revenus partout où ils se présentent.....* »

— Très-bien ! parfaitement bien ! M. Blanqui confirme ici le principe de Montesquieu qu'il a déjà cité avec éloge. La conséquence nécessaire de cette proposition, incontestable vis-à-vis du raisonnement, est : que l'impôt ne doit pas frapper le travail (1). L'impôt, sur le revenu, ne doit même porter : que, sur le revenu productif. Celui-là seul doit payer, pour la protection, que lui donnent les travailleurs.

Ces principes compris ; et, il est impossible, à une conscience honnête et non cataractée par les préjugés, de ne pas les comprendre ; tout impôt indirect est un assassinat social : toutes les fois qu'il n'est pas absolument nécessaire, à l'existence de l'ordre, pour rendre possible l'exploitation des masses. Voyons : si, M. Blanqui va se trouver logique avec lui-même ; ou, si des cataractes bourgeoises viendront s'opposer, à ce qu'il

(1) Voyez : notre *Théorie générale de l'impôt.*

déclare les objets : tels, que le tact du bon sens les lui avait fait reconnaître.

— « On devine aisément, dit-il, que la SCIENCE des finances s'empressa d'*exploiter* le nouveau champ qui lui offrait ses récoltes. L'extrême accroissement des produits industriels appela sur cette branche de la richesse publique l'attention des législateurs et des hommes d'État, et c'est ainsi qu'en Angleterre l'élévation des *impôts indirects* a marché de front avec le développement de la production manufacturière. »

— C'est-à-dire : que, par les machines, les profits des capitalistes ont augmenté énormément ; et, que l'on a pris, sur la subsistance du peuple, ce qui aurait dû être pris sur le capital.

Voici, maintenant, la justification de cette théorie bourgeoise :

— « On a cessé tout à coup, dit M. Blanqui, de chercher à diminuer les charges des peuples ; il a paru plus avantageux de leur donner la *force* de les supporter. PUISQU'IL N'EST PAS POSSIBLE *de diminuer le fardeau, fortifions la monture,* disait un ministre anglais, et ce mot caractérise très-bien la tactique financière des gouvernements modernes. Les peuples, comme les individus, ont cessé de s'enfermer dans le *cercle étroit* des privations. Ils ont plus de besoins, parce qu'ils ont plus de *moyens* de les satisfaire : il leur suffit d'augmenter la dose du travail. »

—Après, que M. Blanqui a énoncé mille fois : que, l'ouvrier est malheureux, asservi au capital, attaché à la glèbe du salaire, ayant les fers aux pieds ; et, qu'il y en a des millions, en France, qui ne mangent pas de pain et ne boivent que de l'eau ; venir affirmer : que, l'ouvrier n'a plus besoin de s'enfermer dans le cercle étroit des privations ; que, s'il a plus de *besoins*, il a plus de moyens de les satisfaire ; et, qu'il lui suffit

d'augmenter la dose de son travail; il y a là : de quoi exciter l'indignation d'un honnête homme ; il y a de quoi le forcer à se taire : de crainte, de laisser échapper, avec trop de violence, l'expression de l'horreur : qu'une pareille palinodie doit inspirer.

Et, que l'on ne dise point, pour excuser M. Blanqui, qu'il ignore : que, les impôts indirects frappent le travail; il le sait parfaitement; et, il va vous le dire :

— « Singulier contraste, en effet, s'écrie-t-il, que celui de deux peuples (l'Angleterre et la Convention) dont l'un se précipitait vers les impôts indirects, tandis qu'ils étaient abolis par l'autre. Et ces antipathies sont aisées à expliquer. L'aristocratie toute-puissante en Angleterre trouvait simple *de rejeter sur le travail tout le poids des impôts* (par les contributions indirectes). La démocratie victorieuse en France, commettait la même injustice envers la propriété..... Il n'est pas étonnant qu'une guerre implacable ait éclaté entre deux principes si opposés, et cette guerre n'a cessé de régner qu'au moment où l'*économie politique* a opéré une transaction fondée sur l'analyse véritable de la richesse. »

—M. Blanqui oublie : que, les impôts indirects n'ont pas été tous abolis par la Convention. Car, les assignats étaient encore un impôt indirect, qui forçait le travailleur à travailler pour rien. Mais, supposons qu'ils l'aient été tous. Alors, dira M. Blanqui, pourquoi le travail n'a-t-il pas été libre ?

Parce que, la liberté du travail consiste :

Dans l'entrée du sol à la propriété collective (1) ;

Dans la répartition égale, pour autant qu'il dépend

(1) En dehors de toute injustice commise envers les individus, nous ne cessons de le répéter : pour fermer la bouche aux sophistes de mauvaise foi.

de la société, des connaissances acquises : lorsque, ces connaissances existent en réalité et non en apparence ; lorsqu'elles ont pour base : la vérité incontestablement démontrée ; et non une hypothèse donnée comme vérité.

Avant cela : plus, on voudra fouler le sol de la liberté ; et plus, on s'enfoncera dans l'anarchie. L'ordre bourgeois est actuellement le seul possible ; et, bientôt il va cesser : d'être possible.

Du reste nous avons prouvé, surabondamment : que, M. Blanqui connaît et avoue : que, *les contributions indirectes rejettent sur le travail : tout le poids de l'impôt.*

Le résumé du passage, que nous venons de citer, est : que, M. Blanqui veut un *juste milieu;* et, que pour lui, ce juste milieu consiste : à faire payer, en *apparence,* une part du budget à la propriété foncière; qui, en réalité, ne paye rien du tout, tant que la bourgeoisie a le monopole du sol ; et, à faire payer ouvertement, le reste aux travailleurs. Dans tous ses ouvrages, M. Blanqui est plus ou moins partisan des impositions indirectes. Et, cela doit être en sa qualité de bourgeois, de dominateur par le capital. Les impositions indirectes et les emprunts ont remplacé : l'exploitation par l'esclavage domestique.

Nos lecteurs aimeront, peut-être, à connaître : la source des erreurs de M. Blanqui. Nous allons les satisfaire.

— « De ce jour, dit-il, on comprit qu'il n'y avait rien d'ABSOLU dans

la PHYSIOLOGIE SOCIALE ; elle passait naturellement au rang des sciences d'observation, et ses jugements devaient être fondés sur l'expérience et la comparaison des faits accomplis, plutôt que sur des théories primitives. »

—Quiconque, admettra ces propositions, est matérialiste par essence ; et, dès lors, la *justice,* base nécessaire de l'économie sociale, est *relative; relative à la force :* par conséquent, M. Blanqui admet : qu'il n'y a pas de justice.

Les sciences d'observation, sont exclusivement : celles relatives à la matière, à la nécessité, où les faits sont constants, immuables. Dans ce domaine, le point de départ doit être l'observation ; et, le raisonnement doit lui être subordonné. Mais, dans le domaine de la science morale, dans le domaine de la justice, soumettre la justice aux faits, c'est l'annihiler. C'est, du reste, ce que doit faire tout système bourgeois, qui soumet la justice aux majorités. Du moment que les révélations, *faits matériels hypothétiques,* donnés comme primitifs et relatifs à des observations ACCEPTÉES COMME VRAIES, ne peuvent plus servir de base aux sociétés ; l'ordre ne peut résulter : que, d'une théorie, préalablement établie sur un absolu ; et, sans exception possible. Vouloir se soustraire à la nécessité de cette théorie, seule réelle; c'est, vouloir se soumettre à l'observation de tous les faits anarchiques possibles : sans, qu'il y ait possibilité d'arriver à l'ordre et de s'y maintenir. Car, quand même on arriverait à la vérité pratique, sans théorie ; cela serait inutile, parce qu'alors même

on ignorerait : que, l'on se trouve dans le domaine de la vérité.

Cette erreur de M. Blanqui, qui, nous le répétons, a pour caractéristique l'expression *physiologie sociale*, est celle de tous les matérialistes du siècle. L'erreur opposée est de croire à la possibilité : de ramener les peuples, au système des révélations.

En parlant de J.-B. Say, M. Blanqui nous dit :

— « L'économie politique n'était que la science de la production des richesses. Il était réservé à un Français de compléter l'œuvre et de nous initier aux systèmes de la distribution des profits du travail, en même temps qu'il nous faisait connaître les phénomènes si variés de la consommation des produits. »

— Sans doute, M. Blanqui entend : la production, la distribution et la consommation des richesses, *selon la justice*. Alors, pourquoi M. Blanqui écrit-il encore ? Rien de plus inutile. Dès que la science est trouvée, écoutons et adorons J.-B. Say. Il est donc bien difficile d'avoir un peu de sens commun !!

M. Blanqui joue de malheur. Presque toujours, il se contredit dans une même page.

— « Le principal mérite de cet ouvrage (de J.-B. Say) fut, dit M. Blanqui, d'avoir défini nettement les bases de la science. *J.-B. Say la sépara de la politique.* »

— Si, la justice doit être la base de l'économie sociale; la politique doit être l'expression de cette même économie. Sinon, la politique est injuste. Or : une politique injuste, un gouvernement injuste sont incom-

patibles avec une économie sociale juste. Il faut donc : que, l'un ou l'autre cède. C'est, ce qui arrive nécessairement : quand, la politique est séparée de l'économie sociale juste. Et, cette séparation existe nécessairement : aussi longtemps que le capital domine.

Un économiste, a voulu, plus par esprit de conciliation que par conviction, séparer la *science* économie politique de la *science* économie sociale; pour, ensuite, les CONCILIER.

D'abord, le mot *science* est improprement appliqué : à des ramassis de propositions, sur lesquelles pas deux personnes, même au sein de l'Académie, ne sont d'accord. Mais laissons cette bagatelle; et, passons à l'essentiel.

L'économie politique est l'économie de ceux qui sont les maîtres de la société; l'économie des gouvernements, l'économie des citoyens *actifs,* pour nous servir de l'expression bourgeoise; et alors, c'est l'économie ou la science des tyrans pour exploiter les esclaves; ou bien, cette économie, alors faussement dite politique, est l'économie de la société, la science de répartir la richesse naturelle, et les produits du travail sur cette richesse, de manière à ce que le tout soit conforme à la justice. Dès, que la seconde valeur, qui comprend *production* et *consommation,* est admise; la première se trouve anéantie; et, dès qu'on les admet toutes les deux, il est évident : qu'elles sont aussi incompatibles que le juste et l'injuste. Aussi, nous nous étonnons beaucoup qu'un homme de mérite ait con-

senti à mettre son nom, à un projet de conciliation, que son propre bon sens doit désavouer.

Après un éloge, qui passe toute borne raisonnable, M. Blanqui ajoute, toujours en parlant de *J.-B. Say :*

— « Les sujets qui nous touchent le plus vivement aujourd'hui, ceux même qui de tout temps ont eu le privilége de remuer les esprits, les questions de salaire, de population, semblent l'*émouvoir à peine ;* il procède à leur examen avec sa rigidité naturelle, et *il adopte* ENTIÈREMENT *à leur égard les idées de Malthus.* »

— Après une pareille oraison funèbre, il ne nous reste rien à dire. Nos lecteurs jugeront et de J.-B. Say et de son panégyriste. Nous devons ajouter, cependant : que, M. Blanqui joint à ses éloges le correctif suivant :

— « C'est par là seul, dit-il, que ses écrits sont vulnérables. »

— Mais nous dirons de J.-B. Say, ce que M. Blanqui a dit de Malthus : toute la doctrine de J.-B. Say était dans l'approbation qu'il faisait de Malthus. Pour lui : le droit de propriété consistait aussi, à affamer ses concitoyens. L'éloge de M. Blanqui pourrait se traduire par ces mots : J.-B. Say était le premier des hommes. Seulement, il lui manquait : une tête et un cœur. Du reste, c'était un ange.

Ne se fatiguera-t-on jamais de ces éloges de coterie ? Qu'un tel ait été fort honnête homme, dans sa famille. Très-bien ! mais, que nous importe ? S'il a été un scélérat, pour la société, flétrissez-le. Il faut : que, celui

qui écrit, tremble; et, qu'il frémisse devant la responsabilité. La pitié, pour l'humanité, doit passer : avant la pitié pour un homme.

Nous passons une foule d'économistes de second ordre, pour arriver : à ce que M. Blanqui appelle les économistes *sociaux* de l'école française. N'oublions pas : que, M. Blanqui a dit : qu'il se faisait honneur d'appartenir à cette école.

De prime abord, M. Blanqui cite le protestantisme *vertueux* de Sismondi, contre les doctrines *cruelles* de l'économie politique; il le combat faiblement; et, triomphe ensuite en disant :

— « Son admirable livre finit par un cri de désespoir :

« Je l'avoue, dit M. de Sismondi, après avoir indiqué où est à nos yeux le principe, où est la justice, je ne me sens pas la force de tracer les moyens d'exécution. La distribution des profits du travail entre ceux qui concourent à les produire nous paraît vicieuse; mais il me semble presque au-dessus des forces humaines de concevoir un état de propriété absolument différent de celui que nous fait connaître l'expérience. »

— Quelle admirable modestie! elle est aussi éloignée de la science vaniteuse de J. B. Say, que peut l'être : la modeste ignorance du martyr d'Athènes, comparée à la vanité sacrilége de l'incendiaire d'Éphèse.

Et, M. Blanqui lui reproche : de n'avoir proposé aucun remède. Ne vaut-il pas mieux : ne présenter aucun remède; que, d'empoisonner le malade? Et M. Blanqui, a-t-il proposé un remède, lui? Oui, la liberté du commerce; actuellement, ce serait l'incendie d'Érostrate.

— « Son livre, dit M. Blanqui, est le meilleur ouvrage critique qui

existe en économie politique ; mais un livre meilleur *sera celui qui doit le* RÉFUTER. »

— Sentinelles ! fusillez le transfuge qui déserte le camp, auquel il a dit : se faire honneur d'appartenir.

M. Blanqui se trompe ; et, ce qu'il dit : est un crime de lèse-humanité. L'ouvrage, qui sera le meilleur, sera au contraire, celui qui réalisera : ce, qui n'était qu'un désir, chez l'illustre et vertueux écrivain.

M. Blanqui arrive à M. de Villeneuve Bargemont ; et, il répète : que, ses remèdes, sont plutôt d'un apôtre ; que, d'un économiste ou d'un administratenr expérimenté. En preuve de son assertion M. Blanqui cite un fragment de sa préface, qui, dit-il, lui semble *résumer tout l'ouvrage*. Donnons ce fragment, nous y ajouterons quelques mots : nos lecteurs jugeront.

— « Ce qui paraît certain, dit M. de Bargemont, c'est que *les temps de monopole et d'oppression sont* ACCOMPLIS SANS RETOUR, *et qu'une grande transition approche*. Or elle ne peut s'opérer que de deux manières : ou par l'irruption violente des classes prolétaires et souffrantes sur les détenteurs de la propriété et de l'industrie, c'est-à-dire par un retour à l'état de barbarie, ou par l'application pratique et générale des principes de justice, de morale, d'humanité, de charité ! Tout le génie de la politique, tous les efforts des hommes de bien, doivent donc tendre à préparer cette transition par des voies de persuasion et de sagesse. »

— Est-ce là un style d'apôtre ?

Entendons-nous, d'abord, sur la valeur du mot *apôtre ;* pris, dans le sens défavorable vis-àvis du raisonnement, que lui donne M. Blanqui.

Un apôtre, dans ce sens, est celui qui prêche un dogme : qu'il veut faire admettre, par la foi ; et, malgré le raisonnement.

Ici, M. de Bargemont est précisément : l'antipode de l'apôtre.

Un apôtre, par exemple, est celui qui veut faire adopter la liberté du commerce, sous le système bourgeois; quand, le raisonnement lui démontre que, cette liberté, sous ce *système*, serait la ruine de son pays; et, qui répond à toute démonstration : *périsse la France plutôt qu'un principe.*

Voici, les seuls torts que nous trouvions à M. de Bargemont, dans ce que M. Blanqui donne comme le résumé de son ouvrage. C'est, de n'avoir pas vu : que, les deux moyens qu'il met en *alternative*, sont tous les deux : NÉCESSAIRES. Les hommes qui se disent d'*État*, comme M. Blanqui et ses collègues, reconnaîtront seulement leur ignorance, par l'aveu que le système bourgeois est essentiellement anarchique : lorsque, les classes prolétaires et souffrantes, auront fait irruption sur les détenteurs de la propriété. Un autre tort, de M. de Bargemont, est d'avoir distingué les principes de justice, de morale, d'humanité, de charité. Le mot JUSTICE renferme essentiellement : morale, humanité et charité.

Maintenant, nos lecteurs peuvent juger.

— « On ne saurait douter, dit M. Blanqui, que la *misère publique ne soit un grand fait social particulier aux États modernes, et qui se manifeste* DE PLUS EN PLUS A MESURE QUE LA CIVILISATION SE RÉPAND. Faut-il admettre qu'un tel fait soit inévitable et fatal (1), ou qu'il dépend des institutions humaines de le modifier dans un sens favorable? *Si la politique n'y peut rien, la religion y pourra-t-elle davantage?* »

(1) Cette question est celle de notre second paragraphe.

— Il y a un effroyable blasphème dans cette phrase; mais, tout bourgeois logicien est obligé de blasphémer. Quand on a séparé : l'économie sociale de la politique; ou, la justice de l'organisation de la société; on se trouve obligé : de séparer la politique de la religion. Alors, on se pose en matérialiste; et, l'on s'écrie avec orgueil : si, la politique, qui est bien au-dessus de la religion, ne peut rien contre la misère des peuples; que voulez-vous que puisse faire la religion ? Nous le répétons : M. Blanqui est logique. Partout, où règnent des majorités constituantes; la société est nécessairement sans religion. Car, une religion, un droit, ce qui est absolument synonyme, qui ne dépend que du *plus ou moins un,* n'est bonne : que, pour servir les frippons, à exploiter les dupes. Je sais : que, la critique de M. Blanqui ne porte : que, sur l'incapacité de la révélation chrétienne. Mais, qui l'autorise à identifier la religion, le lien religieux, avec telle ou telle révélation ? La religion, si elle existe en réalité, appartient à la science sociale; elle en est', exclusivement, la base intellectuelle; et, s'il n'y a pas de religion en réalité, il n'y a d'ordre social possible : que, par les doctrines de Malthus. Est-ce pour cela que M. Blanqui les excuse ?

Pour approuver l'incapacité de la religion à procurer le remède social, M. Blanqui s'appuie sur M. Guizot; et, cite le morceau suivant : que, cet écrivain a, dit-il, récemment publié dans la *Revue française :*

— « De nos jours, dit M. Guizot, par le cours des événements, par des fautes *réciproques,* la religion et la société ont cessé de se comprendre et de marcher parallèlement. Les idées, les sentiments, les intérêts

qui *prévalent* maintenant dans la vie temporelle, ont été chaque jour condamnés, réprouvés, au nom des idées, des sentiments, des intérêts de la vie éternelle. La religion prononce anathème sur le monde nouveau et s'en tient séparée : le monde est prêt d'accepter l'anathème et la séparation. »

— C'est, dire clairement : que, M. Guizot accepte l'anathème et la séparation. M. Guizot a donc oublié : que, du moment que religion et société ont cessé d'être *une*; c'est, qu'il n'y a plus ni religion ni société. Rien, du reste, ne doit nous étonner : dans ces déclarations de MM. Guizot et Blanqui. Absence de religion ou matérialisme, absence de société ou anarchie, et bourgeoisisme ou majorités constituantes, sont, par essence, une seule et même chose; c'est : la *trinité représentative*.

M. Blanqui repousse les remèdes de M. de Bargemont.

— « Il est évident, dit-il, que ces palliatifs, d'ailleurs salutaires, n'auraient aucune action importante sur la concurrence universelle, sur *la lutte des gros capitaux contre les petites fortunes et sur l'inégale répartition des impôts*. »

— M. Blanqui a raison. Mais, c'est précisément : parce que la religion chrétienne est UNE religion; et, n'est pas LA religion. Pour qu'un remède, quel qu'il soit, puisse maintenant porter l'ordre au sein de la société; il faut : qu'il soit l'expression d'une autre *trinité* : religion, organisation sociale, et démonstration rationnelle incontestablement reconnue par chacun. En nous servant, deux fois de suite, de l'expression *trinité*, renouvelée des Indous, des Égyptiens et des Grecs, nous nous mettons à la hauteur du langage

de l'époque ; qui, met de la trinité partout, sans en être plus clair ; même, en y comprenant la fameuse trinité révolutionnaire : *Liberté, égalité, fraternité*.

M. Blanqui oppose : les doctrines bourgeoises de M. Dunoyer, à la philanthropie aventureuse de Sismondi, et aux prédications religieuses de M. de Villeneuve-de-Bargemont. Ce sont là des discussions : dignes du bas empire ; et, qui ne nous regardent point, ici (1).

M. Blanqui passe à l'économie politique de ce qu'il appelle *les éclectiques*. En tout temps, dans tout lieu, les eunuques ont fait pitié. Ne traînons point leur honte au grand jour.

Nous voilà parvenus à l'école saint-simonienne et aux autres novateurs.

Tous les ans, après les premiers beaux jours du printemps, il arrive à l'Académie des sciences une foule de mémoires sur le mouvement perpétuel, etc., etc. — Il y a longtemps que l'Académie les place au rebut sans les lire. Toutes les fois que la base d'une théorie est absurde, pourquoi perdre son attention à l'examiner ? S'il en était ainsi en science sociale, on s'épargnerait bien du temps ; et, peut-être mettrait-on à profit, le temps épargné.

Si, par exemple, on s'était demandé : quelle est la base du saint-simonisme ? A la réponse : *abolition de l'hérédité*, on aurait pu dire : *absurde*, passez !

Si, on s'était demandé : quelle est la base du fouriérisme ? A la réponse : *le développement intégral des*

(1) Nous examinerons ailleurs : la doctrine matérialiste de M. Dunoyer.

passions, sans soumission à la raison, on aurait pu dire : *absurde,* passez!

Si, on s'était demandé : quelle est la base du communisme? A la réponse : *absence de propriété individuelle,* on aurait pu dire : *absurde*, passez!

Et, ainsi de suite.

Mais, il paraît : qu'en science sociale bourgeoise, ce n'est point comme en mathématiques. Pour attirer l'attention générale de Messieurs les bourgeois, il faut bâtir sur l'absurde. C'est, un témoignage qu'il faut rendre à leur génie. Après cela, nul doute : que, l'école saint-simonienne n'ait soulevé des questions, dont la discussion a été fort utile; et, Fourier est certainement le meilleur critique, qui ait jamais existé, de notre prétendu ordre social.

Après, avoir raillé Fourier pendant plusieurs pages; ce qui ne serait même pas permis, ayant fait mieux que lui, M. Blanqui ajoute :

— « On ne saurait pourtant parler avec ironie des rêves de Fourier. Un homme qui voue sa vie entière au culte d'une telle idée, qui veut faire concourir les passions au bien-être de l'humanité.... n'est point un utopiste vulgaire. »

— Nous ne partageons point l'avis de M. Blanqui; et, nous avons plus de respect que lui, pour la mémoire de Fourier. Un utopiste est toujours un utopiste; c'est-à-dire un fou; et, un fou peut inspirer la pitié; mais, jamais l'admiration. Aussi, ce n'est point comme utopiste que Fourier est admirable; c'est, comme le génie le plus étonnant qui ait paru pour exposer les vices

de toute organisation sociale; du moment, que toute révélation devient incapable : de lui servir de base.

A propos d'utopie, M. Blanqui avance de singulières théories. Bientôt; nous serons en pleine tour de Babel.

— « Une utopie, dit-il, n'est souvent qu'une opinion avancée, proclamée à la face d'une génération qui ne la comprend pas. »

— Quelque licence que l'on se donne, pour détourner le sens des mots de leur valeur reçue et surtout étymologique, un académicien, à cet égard, devrait être plus scrupuleux que tout autre. *Utopie* signifie : *qui ne peut avoir lieu,* qui ne peut être mis en pratique en aucun temps, en aucun lieu; une fausse théorie, une absurdité enfin. Mais, Messieurs les bourgeois aiment à donner au mot *utopie* la signification de M. Blanqui. Cela doit être : pour les bourgeois, il n'y a pas de vérité, il n'y a que des boules; et, l'utopie la plus absurde, peut demain devenir une vérité pour eux; il ne s'agit que de savoir manier : la matière électorale.

Malgré, tous ses sarcasmes contre l'école sociétaire; M. Blanqui est bien prêt de donner sa boule : en faveur du triomphe de ce genre d'association.

— « Fourier, dit-il, a jeté les fondements d'une école qui commence à porter ses fruits; car les hommes mêmes qui ne l'ont pas étudiée et par une sorte d'instinct, s'associent sous toutes sortes de formes dans des intérêts matériels ou moraux. L'école sociétaire eût fait beaucoup plus de prosélytes encore si Fourier n'avait pas affecté un si profond dédain pour tous les écrivains du monde, en manquant au premier devoir de tout homme de sens, *au respect des aïeux.* »

— Qu'est-ce que vous nous dites-là, Monsieur Blanqui? Voulez-vous nous rendre Chinois; ou, nous ramener à la féodalité nobiliaire? On ne doit de respect qu'à la vérité; tout mensonge et toute erreur doivent être voués : l'un, au mépris; l'autre à la pitié. Si, M. Blanqui avait des scélérats, parmi ses aïeux; est-ce qu'il s'en ferait gloire? Si, c'étaient des insensés; est-ce qu'il s'en ferait honneur? Où est donc l'écrivain de l'antiquité, jusques et y compris M. Blanqui, qui ait écrit une seule vérité positive; une seule, entendez-vous, Monsieur Blanqui? Et, ce n'est pas nous qui vous le disons : c'est Descartes, c'est Malebranche, c'est Leibnitz, c'est Euler, et tous les grands hommes des temps anciens et modernes; qui, même n'ont été grands : que, pour avoir reconnu cette vérité négative. Et, s'il existait une seule vérité positive; seriez-vous bourgeois, matérialiste, sceptique tout au moins, ce qui est la négation de toute vérité? Et, vous avez blâmé Fourier! Fourier a été noble, en rejetant tous ces crétins. M. Blanqui peut adorer ces fétiches, ils ne sont pas plus absurdes : que, les idoles du représentatif.

— « Il serait téméraire, dit M. Blanqui, de prédire quelles seront les conséquences prochaines de la théorie sociétaire de Fourier. Nous n'avons pas encore vu ce système à l'œuvre... »

— Allons, Monsieur Blanqui, soyez fouriériste! Mais, au moins, ayez le courage de votre opinion; osez l'avouer. Seulement, réfléchissez : que, si le système de Fourier est absurde par la base; ce système n'est pas d'un fou ordinaire. C'est, le système le mieux en-

chaîné qu'il soit possible de voir. Il n'y avait qu'un homme de génie, qui fût capable d'une pareille folie. Dès lors, admettez tout ou rien. Et, ne commettez point l'absurdité des protestants, parmi lesquels se trouvent les gallicans, qui osent se dire chrétiens ; et, répudient : l'infaillibilité du pape.

Nous approuvons ce que dit M. Blanqui, en terminant son travail sur Fourier.

— « Son livre, dit-il, restera comme le travail critique le plus hardi qui ait été publié contre l'économie politique moderne. Mais *il n'a pas été plus heureux qu'elle dans la découverte des solutions sociales.* »

— Ainsi M. Blanqui convient : que, l'économie politique moderne ne donne la solution d'aucune question sociale. Alors, pourquoi donc appelle-t-il *science*, un galimatias ; qui ne donne aucune solution ?

Nous voici arrivés à la récapitulation. M. Blanqui y répète : que, la nuit du 4 août a *détruit les priviléges de tout genre*. Il est admirable l'illustre académicien ! Mille fois il nous a répété : que la société est pleine de priviléges ; et, mille fois il a surajouté : qu'il n'y a plus de priviléges. Mais, s'il n'y a plus de privilége, il n'y a plus rien à écrire sur la société ; tout y est bien, elle est parfaite. Il est fatigant, pour nos lecteurs, de se voir remettre aussi souvent sous les yeux, les contradictions de M. Blanqui. Mais, il s'agit des bases sociales ; et, nous courrons toujours les risques de fatiguer nos lecteurs, plutôt que de laisser passer une seule fois, sans la signaler : l'hérésie sociale la plus monstrueuse, qu'il soit possible de prononcer.

— « La destruction des jurandes, dit M. Blanqui, *accorda la liberté à l'ouvrier.* »

— Vous l'entendez, lecteur ! la liberté à l'ouvrier. Eh bien ! six lignes plus bas, M. Blanqui ajoute :

— « EN ÉMANCIPANT LES HOMMES ON LEUR LAISSAIT LES FERS AUX PIEDS. LA LIBERTÉ ALLAIT LEUR DEVENIR PLUS FUNESTE QUE LA SERVITUDE. Au lieu de faire la guerre à leurs maîtres, ils se la firent entre eux. »

— Comment trouvez-vous : des hommes libres, avec des fers aux pieds ; et, une liberté qui est plus funeste que la servitude ? Il faut appartenir à une Académie des sciences morales et politiques, pour avoir le privilége : d'énoncer de pareilles propositions.

Des hommes libres qui se font la guerre ! M. Blanqui ne sait donc pas : que, des hommes qui se font la guerre sont des esclaves ; des esclaves de l'ignorance ? Mais, cela doit être ; toujours, le bourgeoisisme confondra : l'anarchie et la liberté.

Demandez à M. Blanqui, ce que c'est que la liberté ? Il vous répondra : c'est, la liberté... Et, après avoir hésité, en réfléchissant sur la singularité de la réponse, il ajoutera... de faire : ce qui ne nuit à personne ; ce qui n'est pas défendu par les lois. M. Blanqui sent-il : que, d'après cette définition, un nègre à la chaîne est parfaitement libre ? En effet : il a été mis à la chaîne, pour avoir nui à son maître, en faisant, ce qui était défendu par la loi.

La liberté sociale, Monsieur Blanqui ; c'est, l'émancipation de l'ignorance, la soumission à ce que la raison déclare : être conforme à la justice.

— Mais, comment trouve-t-on ce qui est conforme à la justice ; et, qu'est-ce qui sanctionne la justice ?

— Cherchez, Monsieur Blanqui; c'est là le problème social.

Si vous l'ignorez, dites à votre Académie de vous instruire ; et, si elle se récuse; dites-lui : qu'elle est usurpatrice, du nom qu'elle ose porter.

Après nous avoir dit : « que les hommes libres, « au lieu de faire la guerre à leurs maîtres se la font « entre eux. » M. Blanqui va : nous faire l'horrible tableau de cette liberté; et, nous donner, pour panacée universelle, l'*abolition des douanes*. Nous lui avons déjà démontré : que, le remède serait pire que le mal. Mais laissons parler l'historien.

— « Chacun sait, dit-il, les complications imprévues qui sont nées de cet état de choses. Ce fut un beau spectacle, sans doute, que de voir la lice ouverte à toutes les capacités ; mais que de mécomptes ! que d'espérances trompées ! Les uns, en se précipitant vers le mariage comme vers la terre promise, n'engendrèrent que le paupérisme et ne recueillirent que la misère; les autres, s'aventurant sans expérience dans les hasards de l'industrie, n'y rencontrèrent que la banqueroute et crurent se sauver par les prohibitions. Étrange aveuglement, qui leur faisait invoquer, comme un remède à leurs maux, le fléau même qui avait causé les maux de leurs pères, et qui n'était après tout que la résurrection d'un privilége ! Tel fut le point de départ de la première et de la plus funeste contradiction de notre législature : en rendant la liberté à l'industrie, on ne la rendait point au commerce, et la consommation fut attaquée par les fausses mesures que l'on prenait pour augmenter les éléments de la richesse. Loin de sortir de cette fausse route, la France s'y est chaque jour engagée davantage; de sorte qu'on a substitué à l'ancienne aristocratie féodale une aristocratie de douanes, qui profite des monopoles au détriment de la classe des travailleurs. Le résultat de ce système a été de constituer les chefs de l'industrie en hostilité permanente entre eux-mêmes, et de placer les ouvriers dans la nécessité de se faire une perpétuelle concurrence au rabais, c'est-à-dire d'accroître leurs chances de misère et de privations. *La dîme, de nos jours, se lève dans les ateliers : nos forges*

et nos filatures sont devenues des donjons où siégent, revêtus de leurs armures d'or, les hauts et puissants seigneurs de l'industrie moderne. »

— Convenez ! lecteur : que, la liberté bourgeoise est une belle chose ! Aussi, après ce tableau, M. Blanqui fait un magnifique éloge de l'économie politique qui a procuré cet Eldorado. Quel est donc celui, des trente millions de prolétaires existant en France et mourant de faim, qui pourrait se refuser : de joindre ses louanges à celles de M. Blanqui ?

Maintenant, comment trouvez-vous l'objection formant le titre de ce paragraphe :

— « Nous avons existé sous le despotisme jusqu'en 1789; mais depuis cette époque, la partie de l'humanité régénérée par la révolution française est maintenant en état de liberté. »

— Vous paraît-elle exprimer la vérité ?

---

§ 2.

Seconde objection.

SI AU MOYEN D'UNE DÉMONSTRATION INCONTESTABLEMENT RATIONNELLE, LE MONDE APPARAISSAIT AVOIR DU, NÉCESSAIREMENT, RESTER ESCLAVE, PENDANT UNE AUSSI LONGUE SUITE DE SIÈCLES, SANS AUCUN ESPOIR FONDÉ DE JAMAIS VOIR LE RÈGNE DE LA LIBERTÉ LUIRE A NOS YEUX : CE QUI PARAÎTRAIT DEVOIR ÊTRE, DANS LE CAS QUE LA LIBERTÉ SOCIALE NE PUT EXISTER QUE D'UNE MANIÈRE *absolue;* UNE PAREILLE DÉMONSTRATION SERAIT LA PREUVE LA PLUS ÉVIDENTE DE *l'absence de tout ordre moral, de l'absence de toute justice éternelle ;* ET, LA FORCE BRUTALE, APPUYÉE SUR LE MENSONGE, SUR LE SOPHISME, DEVENANT ALORS LE SEUL DROIT POSSIBLE; IL FAUDRAIT EN CONCLURE : QUE LA SÉRIE CONTINUE DES ÊTRES, OU *le matérialisme* EST SEUL LA VÉRITÉ; OU, CE QUI EST ENCORE LA MÊME CHOSE : QU'IL N'Y A PAS DE VÉRITÉ.

« Quant aux partisans du dogme ancien, ils n'ont compris ni pourquoi il tombait, ni ce qui s'ensuivrait; par le malheur de leur position, ils n'ont pu voir dans la guerre avec les sceptiques qu'une dispute de pouvoir. Vaincus d'abord, ils se sont estimés malhabiles; vainqueurs à présent, ils en font honneur à leur bonne conduite, et ils s'arrangent pour demeurer à l'avenir les plus adroits

et les plus forts. Plus que personne ils parlent
foi, de religion et de morale, mais par habitu
et par calcul; eux seuls n'ont point de croyanc
point de religion, point de morale. Les sceptiqu
en avaient plus qu'eux, ils croyaient *au mal*
l'erreur.-C'était leur foi, et elle était vraie et si
cère; et parce qu'elle était vraie, elle a préva
contre l'erreur. Ce n'est point comme adversai
du vieux dogme qu'ils ont succombé, c'est com
adversaires de tout dogme : ennemis de ce
était faux, ils ont vaincu; inhabiles à montrer
vrai, *le besoin d'ordre a séparé d'eux le peup*
et les a livrés à la vengeance de leurs rivaux. M
maintenant leurs héritiers arrivent sur la scè
nourris dans le mépris du vieux dogme, libres
soin déjà rempli de le réfuter, avides de nouve
tés, et pleins des besoins de leur époque, qu'
cun préjugé (1) ne les empêche de ressentir. A
se dévoile l'énigme qui avait échappé aux autr
à eux le doute ne paraît plus la révolution, m
sa préparation. Ils aperçoivent l'autre moitié
la tâche, et sentent la nécessité de la vérité;
parce que seuls ils la sentent, ils savent qu'en
seuls est l'avenir, et par conséquent la force.
se sentent donc appelés, non plus à poursuivr
querelle terminée du scepticisme et du vi
dogme, non plus à réchauffer dans le peuple
vieilles haines personnelles, un enthousiasme
ou des passions d'un autre siècle, mais à cherc
la vérité, mais à découvrir la doctrine nouvel
laquelle toutes les intelligences aspirent à
insu, au nom de laquelle tous les bras s'armer
s'il y a lieu (2); qui remplacera dans la croya
le vide laissé par l'ancienne (3), et terminera l
terrègne illégitime de la force. Telle est l'œ
sociale à laquelle ils se dévouent en silence.

. . . . . .

. . . . . .

(1) Quelle erreur!

(2) La vérité, une fois qu'elle est devenue nécessaire, n'a pas bes
que des bras s'arment pour la défendre. Des bras armés ont toujo
horreur de la vérité.

(3) La vérité ne s'appuie jamais sur une *croyance*, parce que to
croyance tombe nécessairement. La vérité ne s'appuie que sur les c
naissances; et, il y a aussi loin : de la croyance à la connaissance; q
de l'ombre à la réalité.

« A mesure que le temps marche et qu'avec lui s'augmente le dégoût de ce qui est, et l'attente de la vérité, un grand nombre d'esprits, même parmi ceux qui n'ont point cherché, se trouvent plus ou moins illuminés. Tous seront des apôtres ou des prosélytes, des soldats ou des chefs de la *foi* nouvelle (1). Cette foi est déjà née (2). Elle vit dans l'esprit de plusieurs; elle est attendue par tous; car tous ressentent une vague inquiétude, dont elle est l'objet ignoré, et qu'elle seule peut apaiser. Ses ennemis sont usés, divisés, méprisés. Les anciens chefs ne sont plus, et malgré leur ardeur à former des élèves dignes d'eux, ils n'ont pu faire, avec de l'ignorance et du fanatisme, que des hommes plus méchants que redoutables. La force du parti n'a plus de nerfs; c'est une apparence qui va tomber en poussière au premier mot, au premier signe. Enfin les temps sont arrivés, et deux choses sont devenues inévitables : que la foi nouvelle soit publiée, et qu'elle envahisse la société. »

Revue indépendante, extrait du *Globe* du 24 mai 1815 (Jouffroy) (3).

— « Persuadé donc que la religion de l'avenir ne sera pas la synthèse chrétienne, mais une synthèse nouvelle, nous croyons que le respect superstitieux qui s'attache encore à la religion du passé est un des plus grands obstacles aux progrès de tout genre que la société a à faire. »

Ead., ibid. (4).

(1) Toute foi est éteinte pour ne jamais renaître; car, *foi* et vérité incontestable sont contradictoires: et, la vérité seule peut désormais régner. Or, quand *la vérité est une fois devenue nécessaire*; et, qu'elle vient à paraître; elle n'a besoin, pour être reconnue : ni de soldats, ni de chefs, ni de prosélytes, ni d'apôtres. Faut-il des soldats, pour faire avouer : que le soleil est lumineux?

(2) Où est donc son extrait de naissance?

(3) Après 1830, l'auteur de cet article est entré dans le parti des persécutant les chercheurs de la foi nouvelle. Pourquoi? parce qu'il voulait qu'une *foi* fût substituée à une *foi*; et, que vis-à vis de celui qui raisonne, il ne peut appartenir à une foi, de déraciner le scepticisme.

(4) Et, l'un des plus grands obstacles qui s'opposent à reconnaître : que, la vérité est devenue nécessaire; est de laisser croire : qu'une *foi* nouvelle peut, désormais, se substituer à une *foi* morte.

— Quel moyen allons-nous employer, pour renverser la seconde objection ? Dirons-nous : que, pendant la période d'ignorance primitive, le monde est aussi heureux qu'il peut l'être, pendant cette même période? Nullement. Nous dirons : qu'au commencement, le monde est très-malheureux, plus qu'on ne se l'est figuré jusqu'à présent; et, qu'il l'est de plus en plus jusqu'à ce que la vérité soit devenue nécessaire.

Dirons-nous ensuite : que, cette série de malheurs blesse l'ordre moral, l'anéantit? Bien loin de là. Nous établirons : que, si le contraire existait *universellement;* ce serait la preuve : que, l'ordre moral n'a aucune existence réelle.

A

COMMENÇANT LE MONDE EST TRÈS-MALHEUREUX, PLUS QU'ON NE SE L'EST FIGURÉ JUSQU'A PRÉSENT; ET IL L'EST DE PLUS EN PLUS: JUSQU'A CE QUE LA VÉRITÉ DEVIENNE NÉCESSAIRE.

« Je sais, et cela me suffit, que si la foi antique règne encore dans tel ou tel pays séparé, la science n'y est point encore arrivée, et que si la science y a fait son entrée, la foi en a disparu; ce qui ne s'entend point, comme on le sent assez, d'un changement subit, mais graduel, suivant une autre loi de la nature qui n'admet point les *sauts*, comme dit l'école. Voici donc la loi aussi sûre, aussi invincible que son auteur :

« AUCUNE RELIGION, EXCEPTÉ UNE, NE PEUT SUPPORTER L'ÉPREUVE DE LA SCIENCE.

« Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

« La science est une espèce d'acide qui dissout tous les métaux, excepté l'or.

. . . . . .

. . . . . .

« J'en jure par l'éternelle vérité, et nulle conscience européenne ne me contredira : LA SCIENCE ET LA FOI NE S'ALLIERONT JAMAIS HORS DE L'UNITÉ.

. . . . . .

. . . . . .

« Tout ami de cette unité doit donc désirer que l'ancien édifice achèvé de crouler *incessamment* chez ces peuples séparés, sous les coups de la science protestante, afin que la place demeure vide pour la vérité (1).

. . . . . .

(1) Le comte de Maistre oublie : que, le catholicisme est lui-même

« Si les événements contrariaient ce que j'avance, j'appelle de tout mon cœur sur ma mémoire le mépris et les risées de la postérité. »

COMTE DE MAISTRE, *du Pape*, t. II, p. 240, 241, 268.

—Avant d'entrer en matière, qu'il nous soit permis de replacer sous les yeux de nos lecteurs : des principes que nous avons déjà établis, sous d'autres formes ; mais, dont le fond ne peut être rappelé trop souvent.

Le droit, la justice, la société, l'humanité ont exclusivement pour base d'ordre la RELIGION ; qu'elle dérive : soit d'une révélation faite par un être existant en dehors de l'humanité ; soit de la révélation humaine, la révélation de la raison.

Ceux qui ne sont point d'accord avec nous sur ces principes doivent nous abandonner. Nous n'écrivons point pour eux ; ils sont incapables de nous comprendre, avant qu'il ne nous soient ramenés : par l'excès du mal social.

A ceux qui nous restent, nous dirons :

De toutes les révélations divines qui ont dominé jusqu'à présent, la révélation chrétienne est la mieux enchaînée, la plus propre à la conservation de l'ordre pendant la période d'ignorance primitive, nécessitant le monopole des développements de l'intelligence ; et si la révélation humaine ne peut surgir des ténèbres

une protestation contre le raisonnement ; et, qu'il fait partie de l'ancien édifice, devant crouler sous les coups de la science protestante : afin qu'la place demeure vide pour la vérité. Du reste, et sauf cette erreur, la postérité dira : que, le comte de Maistre avait bien vu.

ilosophie actuelle, nul doute que la religion
ıe ne soit la plus propre à rétablir, au sein
.anité, l'ordre PAR LE DESPOTISME.

qui ne conviendront pas avec nous de ces pro-
;, n'ont encore qu'à nous quitter. Ils sont
ıt incapables de nous comprendre. Nous pré-
ıuatre lecteurs qui comprennent; à des mil-
ıi ne comprennent point.

igion chrétienne n'est *une*, n'est *religion* : que,
ıillibilité du pape; et, qui plus est; que, par sa
e temporelle suprême. Quiconque, n'admet pas
ɔquences, n'est point chrétien, n'est plus sujet
vélation divine; il a passé dans le parti pro-
dans l'anarchie. Et, il ne peut rentrer sur le
le l'ordre; qu'en se soumettant, de nouveau,
ité illimitée du pape; ou, qu'en entrant dans
eligieuse ABSOLUE, dérivant de la raison; unité,
omte de Maistre dit : ne pouvoir être relative
ıpe.

eux qui n'adopteront point ces propositions
ınt encore. Leur défaut d'études préparatoires,
ıors d'état de nous comprendre; et, nous n'é-
: que, pour ceux qui sont déjà, à hauteur des
ances acquises.

ıous reste que les partisans de la révélation
:, révélation pouvant seulement être réelle :
le est rendue incontestable vis-à-vis de chacun.
e petit nombre, il faut encore : que, ceux
e soumettraient point à suivre le raisonne-
el, dans toutes ses conclusions, sans en excep-

ter aucune, cessent de nous lire ; nous répétons : que, ce n'est pas pour eux que nous écrivons ; et qu'ils ne nous comprendraient pas.

Maintenant, nous disons comme le comte de Maistre :

— « AUCUNE RELIGION, EXCEPTÉ UNE, NE PEUT SUPPORTER L'ÉPREUVE DE LA SCIENCE. »

— Nous ajoutons :

— « ET, LA SEULE RELIGION, QUI PUISSE SUPPORTER L'ÉPREUVE DE LA SCIENCE, EST CELLE QUI DERIVE : DE LA RÉVÉLATION HUMAINE ; DE LA RÉVÉLATION RATIONNELLE. »

— Ces prolégomènes admis, nous entrons en matière.

En dehors d'une révélation divine, le premier couple, ou les premiers couples qui apparaissent sur la terre, sont, nécessairement, ignorants.

Si, pendant l'époque d'ignorance primitive, époque devant durer éternellement, disent les philosophes et les théologiens : puisque l'esprit, relatif par essence, ne peut connaître la vérité absolue ;

Si, pendant cette époque, l'homme était aussi facilement soumis à la force, que les animaux auxquels les philosophes et les théologiens accordent le sentiment de l'existence ;

L'homme, alors, serait aussi heureux : qu'il est possible de l'être dans l'ignorance.

Mais, il n'en est pas ainsi. L'homme, quelle que soit son ignorance, raisonne, proteste nécessairement com-

tre ce qui lui paraît injuste, quand l'injustice se trouve poussée jusqu'au point : de frapper l'ignorance même.

C'est, dans cette nécessité de raisonner : que, se trouve la source inévitable des maux de l'humanité, pendant l'époque d'ignorance ; et, plus la faculté de raisonner se développe, plus le poids de l'infortune se fait sentir.

Exposons, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, la situation, nécessairement et progressivement malheureuse, de l'humanité : depuis l'origine sociale, jusqu'à nos jours.

La première nécessité, que l'ignorance primitive vienne à reconnaître, sous le rapport social ; et, par conséquent, sous le rapport de bien-être et de mal-tre ; c'est, d'établir le lien religieux comme vrai ; est-à-dire : la réalité du lien des actions de cette e avec le bien-être ou le mal-être dans une autre : selon, que les actions auront été, oui ou non, nformes à une règle.

Comment, à l'origine de l'humanité, établir SOCIA-ENT, la réalité du lien religieux ?

'abord, en faisant accepter : que, l'âme, la sensi-, le sentiment de l'existence, la base du raison-nt : est une individualité réelle, immatérielle. Il aucun autre moyen.

uite, en faisant accepter : qu'il existe une sanc-es actions dont la source est, en dehors de nité.

, comment faire accepter ces propositions so-NT ?

En commençant par la plus nécessaire, par la sanction.

Faire accroire à l'ignorance primitive : que, la sanction des actions, est : ÉTERNELLE; FATALE; IMPERSONNELLE; qu'elle ne dérive pas d'un être semblable à l'homme, semblable quoique infiniment supérieur, infiniment intelligent, infiniment puissant; qu'elle ne dérive pas d'un être *pouvant comme l'homme puissant,* PUNIR OU PARDONNER; qu'elle ne dérive pas, enfin, d'un ANTHROPOMORPHE; est au-dessus de l'intelligence de toute société primitive : puisque, même à présent; c'est, presque encore au-dessus de l'intelligence de la nôtre : malgré toutes les connaissances acquises.

Dès lors :

Établissement nécessaire, FATAL, d'une divinité anthropomorphe.

Et, ne pouvant dire au peuple : que, l'homme avait fait Dieu semblable à lui-même; le législateur fut obligé de dire : que, DIEU créateur de toute chose, avait fait l'homme à son image.

Mais, la sanction supposait : un sujet, sur lequel elle pût s'exercer; SUPPOSAIT : l'immatérialité; c'est-à-dire : l'éternité de l'âme.

Alors, et parallèlement à la sanction, il fallait établir : non pas l'immatérialité, l'éternité des âmes : ce qui eût été incompatible avec l'anthropomorphe créateur; mais, leur immortalité. Et, cette immortalité, pour cette époque, ne pouvait être établie : que, par la révélation faite, par le Dieu créateur et capable de

parler. L'immortalité des âmes fut donc SOCIALEMENT révélée : par le Dieu anthropomorphe.

Ce n'était pas assez : il fallait une règle *incontestée* pour chaque société : parce que, dit Rousseau, « le « législateur ne peut se faire obéir ni par la force, ni « par le raisonnement » (*Contrat social*, liv. II, ch. VII); ce qui est absolument vrai : *pour l'époque d'ignorance primitive*.

Dès lors : l'anthropomorphisme, et la révélation, tant de l'immortalité de l'âme que d'une règle de conduite, durent s'établir : simultanément. Ce sont effectivement là : les points, qui sont les bases, de toute révélation. Et, ici, il n'y a point hypothèse; et nous pouvons dire : dans un sens plus réel encore, que ne le disait Newton : il a fallu : que, ce que nous disons, ait existé : *sous peine d'anéantissement de l'humanité*.

Quelles furent les suites, immédiates et inévitables, de cette organisation sociale, primitivement NÉCESSAIRE ?

La négation de la puissance du raisonnement, quant à la démonstration, comme réalités : des dogmes, reconnus NÉCESSAIRES, à l'existence sociale. Accorder cette puissance au raisonnement, eût été en contradiction manifeste, avec la compression de l'examen; et, la liberté d'examen détruisait l'ordre social, en démontrant : que, ses bases n'étaient : que, des hypothèses.

De la compression *nécessaire* : de l'examen, du raisonnement, dérive : la *nécessité* du monopole des développements de l'intelligence; et, de la *nécessité* du

monopole des développements de l'intelligence, dérive, *nécessairement* aussi : l'exploitation des masses.

Mais, l'exploitation des masses aurait pu se trouver compatible avec un certain bien-être, très-facile à procurer : du moment, que la compression des développements de l'intelligence était admise en principe. Il eût suffi, pour que ce bien-être des brutes fût accordé : que, les gouvernements eussent cru eux-mêmes, à la réalité d'une sanction morale, qu'ils avaient trouvé *nécessaire* d'établir.

Il ne pouvait en être ainsi.

Si, l'examen pouvait être comprimé chez les esclaves, il ne pouvait l'être chez les maîtres ; car, ils étaient MAITRES.

Que devait-il, alors, arriver : toujours *nécessairement?*

En dehors de l'immatérialité de l'âme, incontestablement démontrée par les connaissances acquises, et détruisant ainsi l'époque d'ignorance primitive ou de protestantisme ; cette immatérialité, ou plutôt alors cette immortalité, ne peut être individuellement acceptée : qu'en qualité de révélée par la divinité anthropomorphe : une, infinie, créatrice, toute-puissante, etc., etc.

Et, où conduit, toujours *nécessairement,* l'examen de cette hypothèse ?

Au matérialisme : par deux chemins différents ; par deux chemins absolument opposés ; et, les seuls qui, alors, puissent exister.

L'être anthropomorphe, existe, ou n'existe pas.

S'il existe, il est nécessairement *créateur :* car, l'éternité des âmes l'anéantit nécessairement : comme *créateur*.

S'il est créateur, l'homme est créé, l'homme est machine, le créateur est auteur du fonctionnement de la machine, il est auteur de tout. Et, la considération du créateur, comme auteur de tout, anéantissant toute liberté ; la considération du créateur, auteur de tout, conduit : au matérialisme.

S'il n'existe pas, rien n'est changé : dans la conclusion de la première hypothèse. Il y a même plus, dit le protestantisme philosophique, il ne peut exister. Car, si Dieu est, il est infini, sans bornes, il ne peut agir en dehors de lui-même. Dès lors, la négation de l'être anthropomorphe, conduit au panthéisme, qui n'est encore : que, l'absence d'individualité réelle ; ou, le matérialisme.

Aussi, depuis l'origine sociale : tous les exploités ont été *anthropomorphistes;* et, tous les exploitants ayant examiné, *panthéistes* (1).

Que devait-il résulter SOCIALEMENT, de cette identité de doctrine, quant au fond ; n'ayant de diversité, que dans la forme ; identité de doctrine, résultant nécessairement de l'ignorance primitive ; et, divisant le monde : en exploités crédules ; et en exploitants matérialistes ?

(1) Voyez, à cet égard, tous les sacerdoces et tous les philosophes indiens, égyptiens, grecs, romains et modernes. Le Xe livre des *Lois* de Platon est, un résumé : que, l'on croirait écrit dans ce siècle. Aussi, Platon finit-il par établir : une inquisition et la peine de mort. C'était juste... Mais, une inquisition n'est plus possible.

L'hypocrisie et l'immoralité des maîtres : l'hypocrisie, pour avoir de l'ordre ; l'immoralité pour satisfaire les passions les plus effrénées; et, définitivement : la condition, aussi malheureuse que possible, des exploités ; dont le malheur alors, est, toujours relatif, est toujours proportionnel : aux développements de l'intelligence.

Et, si encore les exploités avaient pu ne pas se plaindre ! les maîtres, comme des petits sultans dans leurs harems, auraient pu s'endormir dans la volupté ; et, ne rien exiger au delà, de ce que le calme permet de désirer.

Mais, s'il est possible d'avilir l'homme, il est impossible d'anéantir le raisonnement. Et, d'ailleurs, il se trouvait toujours, parmi les maîtres, quelques mécontents : ignorant eux-mêmes le mal qu'ils pouvaient se causer, en détruisant la crédulité populaire ; et, ceux-ci : soit par passion haineuse, soit même par bienveillance, protestaient en face du peuple ; et, faisaient ainsi trembler les maîtres, pour leur domination. Alors, réveillés par la crainte ; et, irrités de ce qu'ils avaient été interrompus dans leur léthargie voluptueuse ; ils se vengeaient, au centuple, des craintes que le peuple leur avait inspirées ; et, plus il y avait, chez le peuple, de développement d'intelligence ; plus les attaques étaient vives ; plus les vainqueurs appesantissaient les fers des vaincus ; plus les vaincus avaient conscience : de leur malheur.

L'imagination ne peut rien se figurer de plus effroyable : que, des malheurs développant l'intelligence ; et,

des développements d'intelligence, qui aggravent le malheur. Il faut donc pardonner à l'ignorance, lorsqu'au premier aperçu elle ose affirmer : qu'une pareille situation humanitaire, devant nécessairement durer des siècles et des siècles ; est incompatible avec l'existence de l'ordre moral ; avec l'existence de l'éternelle justice.

B

SI, LE MAL MORAL N'EXISTAIT PAS; CE SERAIT LA PREUVE QUE, L'ORDRE MORAL N'A AUCUNE EXISTENCE RÉELLE.

« Les anciens disaient que les initiés seuls parvenaient à la vie heureuse de l'Élysée, et que les autres étaient plongés dans le Tartare. Dans le langage de l'initiation, cela voulait dire sans doute que le reste serait appelé à de nouvelles épreuves; car si on n'admettait pas un tel sens, il y aurait injustice. Servius explique, et il y était autorisé, que l'Enfer, la région inférieure, c'est notre monde. Cette hypothèse s'accorde parfaitement, ainsi que nous venons de le voir, avec les idées antiques, avec les doctrines primitives et traditionnelles de l'épreuve et de l'expiation. »

Ballanche, *Palingénésie sociale*, t. III des *Œuvres*, p. 105.

— « M. de Maistre a voulu justifier la Providence sous le rapport temporel. J'avoue que cette justification me touche peu, et je dirais volontiers: Que m'importe le succès des méchants et les revers des bons! n'ai-je pas la vie à venir? »

Id., ibid., p. 197.

— « Les États antérieurs de la société, États où une partie de l'espèce humaine était dans des liens si durs, ces États entraient aussi dans les vues de la Providence. Les hommes qui naissent au sein de ces sortes d'organisations sociales sont soumis à une autre forme d'expiation, et sans doute cette forme fut nécessaire en son temps.... Il en est de même des peuples encore barbares. Il en est de même du fléau de la guerre. Il en est de même des innocents persécutés ou tués. Il en est de même des individus qui gémissent sous le poids d'une exclusion sociale ou d'un préjugé qui

les domine eux-mêmes. Il en est de même des mérites méconnus. Il en est de même de toutes les injustices légales ou illégales. Il en est de même des calamités de tout genre qui pèsent sur quelques-uns ou sur des multitudes. Ce sont toujours des épreuves ou des expiations : *à la fin* tout se retrouvera; rien ne se perd dans le sein de DIEU (1). Je vois toujours le perfectionnement social *contrarié par ceux qui devraient le diriger ou le hâter*... Que sais-je si ce moment-ci ne sera pas signalé par une nouvelle expérience du cours naturel des choses *entravé* par les pouvoirs destinés à le protéger? Qui sait si les gouvernements ne finiront point par ajourner pour un temps les développements de l'esprit humain? Nous croyons qu'ils manquent à leur mission. Ils ne font peut-être qu'obéir à une autre mission que nous ignorons, celle d'enchaîner le nouveau Prométhée.... Que savons-nous si, maintenant, LES PEUPLES SONT ASSEZ PURIFIÉS? »

BALLANCHE, *Palingénésie sociale*, t. III des *Œuvres*, p. 208.

— « Je sais qu'une loi providentielle a voulu que la force fût l'origine, la source de toutes les institutions humaines. *C'est même un des signes du droit divin*. Nous reviendrons sur ce règne de la force qui a précédé le règne de la justice. Mais hâtons-nous de dire que, si la justice est un progrès, elle n'est point pour cela le résultat d'une CONVENTION. »

Id., ibid., p. 290.

— « Le monde religieux, je le sais, est en travail d'une *nouvelle* UNITÉ (2). Mais cette unité future ne consiste point dans une reconstruction éphémère du passé. »

Id., ibid., t. II, p. 400.

— Supposons : que, la science soit parvenue à démontrer :

(1) Cet *à la fin*, appartient au panthéisme indien. Tout anthropomorphisme conduit nécessairement au panthéisme : un peu plus tôt, un peu plus tard.

(2) Et, quand donc y a-t-il eu *unité religieuse?* Cette unité appartient à l'avenir : une fois qu'elle existe ; elle est impérissable.

Que, la série continue des êtres est une absurdité; qu'il n'y a d'êtres réels, d'individualités réelles, que des âmes, se manifestant : par des organisations;

Que, partout où il y a : âme, unie à une organisation : ayant un centre de mémoire, il y a : humanité;

Et, que la sanction des actions, commises selon une règle dérivant du raisonnement, sanction qui *lie :* le bien-être ou le mal-être des individualités d'une vie à une autre, selon la conformité des actions avec la règle; est, elle-même : ÉTERNELLE, IMMUABLE, NÉCESSAIRE, FATALE;

Suppositions, toutes nécessaires : pour que l'ordre moral puisse exister;

Quelles seront, alors, les conséquences logiques de ces mêmes suppositions, devenues des vérités ?

Si l'âme est immatérielle : elle est éternelle.

Si l'âme est éternelle : elle a été, éternellement, unie à des organisations successives; en dehors desquelles, elle ne peut : ni agir; ni mériter; ni démériter.

Si, les âmes ont été, éternellement; unies à des organisations : elles ont, éternellement, mérité et démérité.

Si, les âmes ont éternellement mérité et démérité : elles doivent, éternellement, être punies et récompensées : sous peine d'anéantissement; sous peine de perdre la liberté.

Les âmes ne peuvent être *punies et récompensées* qu'unies à des organisations : *punies* dans des mondes

où il y aura plus de mal, que de bien; *récompensées* que dans des mondes où il y aura plus de bien que de mal; et toujours : dans des mondes où il y aura bien et mal. Car, partout où il y a liberté, il y a mérite et démérite; et, devant la justice éternelle, synonyme d'ordre moral, le mérite et le démérite ne s'équilibrent point; il faut : que, le bien soit récompensé; et, que le mal soit puni.

Pour que l'ordre moral existe, il doit donc y avoir :

Des mondes d'expiation : où, le mal surpasse le bien;

Des mondes de récompense : où, le bien surpasse le mal.

Et, si le bien existait seul, dans l'infinité des mondes : l'ordre moral ne pourrait y exister.

Supposons : qu'il n'y eût pas d'autre monde que le nôtre; que, dans ce monde unique la vérité vînt frapper l'homme primitivement, nécessairement; et, que les tendances de passions, fussent toujours et nécessairement, conformes à la tendance de raison.

Dès lors :

Plus d'ignorance primitive;

Plus de nécessité d'anthropomorphisme;

Plus de possibilité de maudire Dieu, comme auteur du mal; et, de le maudire, en raison des développements de l'intelligence : jusqu'à l'arrivée à la négation de l'ordre moral;

Plus de possibilité de rendre ce monde un enfer, où la nécessité rationnelle de maudire Dieu, de nier l'ordre moral, est le plus grand des supplices;

Plus de possibilité d'arriver au matérialisme, qui est pour les nations, se maudissant elles-mêmes, le supplice des individus maudissant Dieu.

Et, si du sommet du mal moral nous descendons à la matière, nous dirons :

Plus d'exploitation sociale possible. Car, tous connaissant la vérité, l'organisation de la propriété devient instantanément conforme à la justice.

Puis, impossibilité de mal faire : puisque les tendances de passions, et la tendance de raison, sont nécessairement identiques.

Et, quel serait le résultat de cette utopie de bien moral universel, qui pourrait encore être un enfer : si, les souffrances, par l'organisme, y étaient chroniques et perpétuelles ?

Que, l'humanité serait anéantie. Car, le mal moral n'existant plus ; la liberté n'existerait plus. Et, en dehors de la liberté, la réalité de l'homme disparaît. Cette vérité est tellement inhérente au raisonnement : que, les révélationistes eux-mêmes ont été obligés : de donner anx anges la liberté ; ont été obligés : d'en faire des hommes, capables de bien et de mal ; capables d'adorer ou d'exécrer Dieu.

C'est, qu'en dehors de l'homme, en dehors de la liberté, il ne peut y avoir, en fait de moral : qu'illusion ; NÉANT.

Ainsi, en dehors du mal moral, point d'ordre moral, point de réalité : NÉANT.

Cette vérité admise ; et, le raisonnement ne peut la

rejeter; tout ce qui se passe, chez nous, est bien; et, l'ordre moral : existe.

En effet : il est visible alors : que, notre monde est un lieu d'expiation; où, le mal est la règle; où, le bien est l'exception.

Faudrait-il même s'étonner : si, l'excès du mal était inhérent à notre globe : pour toute sa durée ?

Non sans doute : car, alors, ce ne serait qu'un lieu de passage, dans lequel, une ou plusieurs vies expieraient : des crimes commis en d'autres globes.

Mais, il n'en est pas ainsi. Car, nous voyons : que, depuis l'origine sociale le mal va en empirant sur notre globe, ne fût-ce que par le développement de l'intelligence qui fait sentir, de plus en plus, l'excès du mal : toujours relatif à l'absence de la vérité. Aussi, voyons-nous approcher le moment : où, par excès de mal social, l'humanité ou le mal social doit disparaître. Remarquons bien : que, la disparition du mal social n'anéantit point le mal moral, ce qui serait anéantir l'humanité; mais, en faisant disparaître les maux dérivant de l'ignorance sociale, la connaissance de la vérité rend aux individus : la plénitude de leur liberté.

Mais alors, dira-t-on, sans avoir écouté ce que nous venons d'énoncer : la terre deviendrait un paradis. C'est là une utopie.

Encore une fois : l'ordre moral existe ou n'existe pas.

S'il existe, l'homme purifié doit rentrer : dans la plénitude de sa liberté. Et, cela ne peut être : qu'au

sein d'une société libre ; d'une société exempte d'injustice.

En effet : en dehors de cette société, la domination du raisonnement est infiniment plus difficile. Et, cela est juste. Car, jusqu'à ce que l'homme soit réintégré, il doit nécessairement contribuer au mal social, nécessaire pour le punir de ses fautes antérieures.

— Et alors, comment donc les hommes devenus libres, en notre monde, seront-ils punis ou récompensés ?

— D'où sont venus les hommes qui ont peuplé notre monde ? Et, où sont allés : ceux qui vivaient avec eux ; et, avaient mérité d'être plus récompensés que punis ?

Les méchants iront dans un monde où règne encore l'ignorance primitive. Les bons : dans un monde où règne la vérité.

Et, si les mondes sont infinis, les organisations aussi peuvent varier infiniment. Les mondes les plus heureux sont ceux : où, les tendances d'organisation et les tendances de raisonnement se rapprochent le plus de l'identité, sans pouvoir jamais l'atteindre ; les plus malheureux sont ceux ; où, les tendances d'organisation diffèrent le plus des tendances de raisonnement, sans que celles-ci puissent jamais se trouver anéanties ; sans que jamais, dans les unes ou dans les autres, la liberté puisse cesser d'exister.

Et cela, pour le mal moral, exclusivement. Car, il est encore des organismes : où, les souffrances peuvent être presque continuelles ; et, où les jouissances

vent aussi être presque continuelles. Combinez ces
ıents, d'après le binôme de Newton; et, vous
ez : que l'infinité des mondes est nécessaire à la
tion.

insi, dès que l'âme est démontrée être éternelle,
ıatérielle :

out est éternellement bien : dans tous les mondes
ibles;

out globe cesse d'être une patrie;

t l'homme, sous la sanction de la justice éternelle,
econnaît : maître de l'univers.

n'en est pas ainsi, sous le système désespérant de
thropomorphisme. Ou il faut accuser Dieu, et c'est
duire au matérialisme; ou il faut dire qu'en ce
ıde : tout est bien; tout est juste; et, c'est la
ne absurdité, conduisant ainsi à la même consé-
nce. Le philosophe professeur, conseiller d'État,
ıistre, etc., a pris ce dernier parti. Voyons com-
nt il va le soutenir.

« Messieurs, TOUT EST PARFAITEMENT JUSTE EN CE MONDE; le bonheur
malheur sont répartis comme ils doivent l'être : le bonheur n'est
é qu'à la vertu, le malheur n'est imposé qu'au vice. Je parle en
d, sauf les exceptions, S'IL Y EN A. Vertu et bonheur, malheur et
, toutes choses qui sont dans une harmonie nécessaire. . . . . .
e est la loi : elle est de fer et d'airain, elle est *nécessaire* et *univer-*
; elle s'applique aux peuples comme aux individus. »

(V. COUSIN, *Introduct. à l'hist. de la philosoph.*, p. 284.)

—Quand un système, philosophique ou religieux, n'a
s que de pareilles bases ; et, que l'examen ne peut

sein d'une société libre ; d'une société exempte d'injustice.

En effet : en dehors de cette société, la domination du raisonnement est infiniment plus difficile. Et, cela est juste. Car, jusqu'à ce que l'homme soit réintégré, il doit nécessairement contribuer au mal social, nécessaire pour le punir de ses fautes antérieures.

— Et alors, comment donc les hommes devenus libres, en notre monde, seront-ils punis ou récompensés ?

— D'où sont venus les hommes qui ont peuplé notre monde ? Et, où sont allés : ceux qui vivaient avec eux ; et, avaient mérité d'être plus récompensés que punis ?

Les méchants iront dans un monde où règne encore l'ignorance primitive. Les bons : dans un monde où règne la vérité.

Et, si les mondes sont infinis, les organisations aussi peuvent varier infiniment. Les mondes les plus heureux sont ceux : où, les tendances d'organisation et les tendances de raisonnement se rapprochent le plus de l'identité, sans pouvoir jamais l'atteindre ; les plus malheureux sont ceux ; où, les tendances d'organisation diffèrent le plus des tendances de raisonnement, sans que celles-ci puissent jamais se trouver anéanties ; sans que jamais, dans les unes ou dans les autres, la liberté puisse cesser d'exister.

Et cela, pour le mal moral, exclusivement. Car, il est encore des organismes : où, les souffrances peuvent être presque continuelles ; et, où les jouissances

peuvent aussi être presque continuelles. Combinez ces éléments, d'après le binôme de Newton; et, vous verrez : que l'infinité des mondes est nécessaire à la solution.

Ainsi, dès que l'âme est démontrée être éternelle, immatérielle :

Tout est éternellement bien : dans tous les mondes possibles;

Tout globe cesse d'être une patrie;

Et l'homme, sous la sanction de la justice éternelle, se reconnaît : maître de l'univers.

Il n'en est pas ainsi, sous le système désespérant de l'anthropomorphisme. Ou il faut accuser Dieu, et c'est conduire au matérialisme; ou il faut dire qu'en ce monde : tout est bien; tout est juste; et, c'est la même absurdité, conduisant ainsi à la même conséquence. Le philosophe professeur, conseiller d'État, ministre, etc., a pris ce dernier parti. Voyons comment il va le soutenir.

— « Messieurs, TOUT EST PARFAITEMENT JUSTE EN CE MONDE; le bonheur et le malheur sont répartis comme ils doivent l'être : le bonheur n'est donné qu'à la vertu, le malheur n'est imposé qu'au vice. Je parle en grand, sauf les exceptions, S'IL Y EN A. Vertu et bonheur, malheur et vice, toutes choses qui sont dans une harmonie nécessaire. . . . . Telle est la loi : elle est de fer et d'airain, elle est *nécessaire* et *universelle*; elle s'applique aux peuples comme aux individus. »

(V. COUSIN, *Introduct. à l'hist. de la philosoph.*, p. 284.)

—Quand un système, philosophique ou religieux, n'a plus que de pareilles bases; et, que l'examen ne peut

plus être comprimé ; ce système est bien près de s'abîmer : dans l'absurde.

Résumons cet épilogue.

Primitivement, le despotisme est nécessaire.

Tout est bien, dans tous les mondes possibles.

LIVRE II.

DÉCADENCE DU DESPOTISME PAR SUITE DE LA NAISSANCE ET DES DÉVELOPPEMENTS DE LA PRESSE, RENDANT L'EXAMEN INCOMPRESSIBLE.

« Le moment est venu où aucune vérité ne peut plus être dérobée aux regards humains; et *supprimer* ou contraindre la liberté de la presse, c'est un vain projet. »

BARRÈRE DE VIEUZAC, *Assemblée nationale*. 24 août 1789.

— « L'imprimerie a changé le sort de l'Europe, elle changera la face du monde..... (1). »

SIEYES.

— « La nation des poètes n'est point capable, pour l'ordinaire, de distinguer le bon du mauvais..... Mettons, par conséquent, cette loi au nombre des lois..... qui astreint le poète à ne point s'écarter, dans ses vers, de ce qu'on tient dans l'Etat pour légitime, juste, beau et honnête; qui lui défend de montrer ses ouvrages à *aucun particulier*, qu'auparavant ils n'aient été vus et *approuvés* des gardiens des lois et des censeurs établis pour les examiner. Ces censeurs sont ceux à qui nous avons confié le soin de régler ce qui appartient à la musique (2), et celui qui préside à l'éducation de la jeunesse. »

PLATON, *Lois*, liv. VII.

(1) Voyez ce passage de Sieyes au liv. I, chap. XI, § 3.
(2) L'instruction en général.

— « A l'égard des dieux, *ils* (les sages qui examinent) prétendent qu'ils n'existent point par nature, mais par *art* (1), en vertu de certaines lois; qu'ils sont différents chez les différents peuples, selon que chaque peuple s'est entendu avec lui-même en les établissant; que l'honnête est autre suivant la nature et autre suivant la loi; que pour ce qui est du juste, rien absolument n'est tel par nature; mais que les hommes, toujours partagés de sentiments à cet égard, font sans cesse de nouvelles dispositions par rapport aux mêmes objets; que ces dispositions sont la mesure du juste *pour autant de temps qu'elles durent*, tirant leur origine de l'art et des lois, et nullement de la nature.

« Telles sont, mes chers amis, les maximes que NOS SAGES débitent à la jeunesse, tant les particuliers que les poëtes, soutenant que rien n'est plus juste que ce qu'on vient d'emporter par la force. De là l'impiété qui se glisse peu à peu dans le cœur des jeunes gens, lorsqu'ils viennent à se persuader qu'il n'existe point de dieux tels que la loi prescrit d'en reconnaître; *de là les séditions, chacun tendant de son côté vers l'état de vie* CONFORME A LA NATURE, *lequel consiste dans le vrai* A SE RENDRE SUPÉRIEUR AUX AUTRES PAR LA FORCE, ET A SECOUER TOUTE SUBORDINATION ÉTABLIE PAR LES LOIS (2). »

PLATON, *Lois*, l. X.

— « Jamais les grands maux politiques, jamais surtout les attaques violentes portées contre le corps de l'État, ne peuvent être prévenus ou repoussés que par des moyens pareillement violents. *Ceci est au rang des axiomes politiques les plus incontestables.* Dans tous les dangers imaginables,

(1) On voit : que, le *si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer*, remonte au moins à Platon. Il est évident qu'il remonte à l'origine sociale.

(2) Que diront, les partisans de la philosophie du dix-huitième siècle, de la définition, de l'état de nature, donnée par Platon; et, des résultats auxquels il conduit nécessairement ? C'est, d'après ces résultats, inévitables quand l'examen n'est point comprimé; que, Platon : déclare toute société, impossible avec la liberté de publier sa pensée; et, qu'il établit : l'absolue nécessité d'une inquisition, ainsi que nous l'avons dit au chap. XI, § 2, B.

tout se réduit à la formule romaine : *Videant consules, ne respublica detrimentum capiat.* Quant aux moyens, le meilleur [tout crime excepté (1)] est celui qui réussit. »

COMTE DE MAISTRE, lettre 1re *Sur l'inquisition.*

— « Si la loi espagnole, écrite pour tout le monde, porte la peine de l'exil, de la prison, de la mort même, contre l'ennemi déclaré et public d'un dogme espagnol, personne ne doit plaindre le coupable qui aura mérité ces peines, et lui-même n'a pas le droit de se plaindre, car il y avait pour lui un moyen bien simple de les éviter, celui de se taire..... A l'égard des Juifs en particulier..... ils savaient à quoi ils s'exposaient s'ils osaient entreprendre de séduire un chrétien. Nul n'a droit de se plaindre de la loi qui est faite pour tous (2). »

DE MAISTRE, *ibid.*, lettre 2e.

— « Je crois cependant devoir ajouter que l'hérésiarque, l'hérétique obstiné, et le propagateur de l'hérésie, doivent être rangés *incontestablement* au rang des plus grands criminels (3). »

DE MAISTRE, *ibid.*

— « Dieu a parlé : c'est à nous de croire. La religion qu'il a établie est *une*, précisément comme lui. La vérité (4), étant intolérante de sa nature (5), professer la tolérance religieuse c'est professer le

(1) Il est évident : qu'ici, le seul crime est de ne pas réussir.

(2) Le comte de Maistre, en écrivant ce passage, ne réfléchissait peut-être pas : qu'il justifiait toutes les persécutions, faites sur les chrétiens primitifs. Toute loi est-elle juste? voilà la question. Si, de Maistre dit *oui*; c'est, la soumission au despotisme le plus brutal; s'il dit non, le voilà anarchiste : jusqu'à la destruction de l'humanité; ou, jusqu'à ce qu'il ait fait distinguer, par tous et par chacun : ce qui est juste, de ce qui est injuste.

(3) Voilà, l'infaillibilité du pape rendue nécessaire, sous peine d'anarchie. Et, tout ce que dit de Maistre, *est incontestablement* vrai en pratique. Il n'y a qu'une difficulté : c'est : que, *cette pratique n'est plus possible.*

(4) C'est-à-dire : ce que la société, donne comme *vérité*; et, qu'elle fait servir de base : à l'existence de l'ordre.

(5) Cela est vrai. Mais, il y a deux espèces de vérités : l'une hypothétique, l'autre démontrée. La première, a besoin de la force pour soumettre; la seconde, n'a besoin que de sa démonstration. Jamais, le bourreau n'a dû être employé, pour faire accepter : que, trois ne sont pas un. Mais, le contraire a eu lieu.

doute, c'est-à-dire exclure la foi (1). Malheur et mille fois malheur à la stupide imprudence qui nous accuse de *damner les hommes!* C'EST DIEU QUI DAMNE, c'est lui qui a dit à ses envoyés : Allez, enseignez toutes les nations! celui qui croira sera sauvé; les autres seront CONDAMNÉS.

« Telle est la profession de foi d'un Espagnol et de quelques autres hommes encore (2). »

DE MAISTRE, *ibid.*, lettre 5e.

— « Il a été solennellement professé en plein parlement..... que si le roi d'Angleterre venait à embrasser une autre religion que l'anglicane, il serait par le fait même privé de la couronne..... Je trouve étrange, en vérité, que le parlement d'Angleterre ait le droit incontestable de chasser le meilleur de ses rois qui s'aviserait d'être catholique, et que le roi *catholique* n'ait pas le droit de chasser le dernier de ses sujets qui s'aviserait d'être protestant (3).

« Voilà comment les nations tombent en contradiction avec elles-mêmes, et deviennent ridicules sans s'en apercevoir. Un Anglais vous prouvera doctement que son roi n'a pas le moindre droit sur les consciences anglaises, et que s'il osait entreprendre de les ramener au culte primitif, la nation serait en droit de se faire justice de sa personne sacrée; mais si l'on dit à ce même Anglais : Comment donc Henri VIII ou *Élisabeth* avaient-ils plus de droit sur les consciences d'alors que le roi Georges III n'en a sur celles d'aujourd'hui, et comment des Anglais de cette époque étaient-ils coupables de résister à ces deux souverains devenus tyrans par rapport à eux, suivant

(1) Rien n'est plus vrai. *Tolérance religieuse* et *ordre*, sont mille fois plus incompatibles : que, l'eau et le feu.

(2) Cette profession de foi, était celle de tout homme sage : quand, elle servait de base à l'existence de l'ordre; quand, l'ordre ne pouvait exister en dehors de cette même profession de foi. Depuis, que l'ordre ne peut plus être basé sur la seule force; cette même profession de foi n'est plus soutenue : que, par des insensés.

(3) Le parlement d'Angleterre et le roi catholique ont tous les deux un égal droit. Mais, pour aussi longtemps : que, ce droit est nécessaire et possible. Du moment qu'il n'est plus possible; il tombe : comme tout droit, relatif à la seule force.

la théorie anglaise? il ne manquera pas de s'écrier, avant d'y avoir réfléchi : *Oh! c'est bien différent!* quoiqu'il n'y ait réellement qu'une seule et incontestable différence, c'est que les opposants d'alors combattaient pour une possession de seize siècles, tandis que les possesseurs d'aujourd'hui sont nés d'hier (1). »

Id., ibid.

— « Le but de la révélation n'est que d'amener l'esprit humain à lire dans lui-même ce que la main divine y traça; ET LA RÉVÉLATION SERAIT NULLE, si *la raison*, après l'enseignement divin, *n'était* RENDUE *capable de se démontrer à elle-même les vérités révélées :* comme l'enseignement mathématique, ou tout autre enseignement humain, n'est reconnu vrai et légitime que lorsque la raison, examinant les nouveaux théorèmes sur la règle éternelle cachée dans le fond de son essence, dit à la révélation humaine : VOUS AVEZ RAISON, c'est-à-dire, vous êtes la raison (2). »

COMTE DE MAISTRE, *Examen de la philosophie de Platon*. t. II, p. 28.

— « Dès que vous séparez la raison de la foi, la révélation ne pouvant plus être prouvée, SE PROUVE PLUS RIEN; aussi, il faudra toujours en revenir à l'axiome si connu de saint Paul, que la foi est justifiée par la raison (3). »

Id., ibid., p. 23.

(1) Le comte de Maistre met une fort sotte réponse, dans la bouche de l'Anglais. S'il lui avait dit : « Henri VIII et Élisabeth ont eu raison : « parce qu'ils ont été les plus forts : comme, les [illegible] ont eu raison « contre les païens : quand, ils ont été les plus forts. Jusqu'à présent, il « n'y a eu que force; tout le reste, a été [illegible] », qu'aurait dit le comte de Maistre? Rien. Et, la preuve : c'est, que nous [illegible] de vous professer, lui-même, le protestantisme le plus [illegible] : et, martyr d'être brûlé : si l'on brûlait encore.

(2) Ce qu'il y a de curieux, dans ce passage : c'est, que, [illegible] de nullité, les vérités de la révélation deviennent [illegible], comme des propositions mathématiques. [illegible] pour [illegible], et, [illegible] faisait bien.

(3) Et, saint Augustin disait : *Credo quia impossibile*. Si, saint Paul était revenu au monde, sous saint Augustin : il aurait singulièrement senti le fagot.

des individus ; du moment, qu'il examine ces points capitaux : il est athée politique, révolutionnaire, utopiste.

Un philosophe, de la philosophie existante, n'examine point : si, l'homme existe en réalité ; s'il peut raisonner en réalité ; s'il n'est point un pur phénomène ; s'il ne raisonne point, comme une aiguille marque l'heure ; du moment, qu'il examine ces points : il cesse d'être un philosophe ; c'est un philosophiste, un fou, un perturbateur de l'ordre social : crédules et incrédules, dupes et fripons, sont d'accord sur ce point.

Le préjugé : est une application du raisonnement ; application fausse ou vraie ; mais, non démontrée vraie.

Tout préjugé est une *foi*.

Le protestantisme est l'application du raisonnement, à l'examen d'un raisonnement, dont la conclusion est donnée comme vérité : sans être incontestablement démontrée. *Dieu a parlé, nous devons croire :* voilà, un raisonnement. Examiner ce raisonnement ; c'est, faire appel : de la décision d'un tribunal passé, à un tribunal présent, et cet appel, *source d'anarchie,* peut se continuer : jusqu'à la fin de l'humanité ; fin, qui alors, ne se fait point attendre : si, on n'arrive à un tribunal infaillible. Le comte de Maistre assure : que, cette infaillibilité ne peut dériver : que, de la révélation ; ou, d'une convention. Nous affirmons : que, la révélation ne peut plus la faire accepter ; qu'une simple convention, en est éternellement incapable ; et, que

maintenant, elle ne peut dériver : que, de l'incontestabilité du raisonnement (1).

Tant, qu'il y a préjugé, *foi*, le protestantisme existe : chez les individus, doués des plus belles intelligences, quand l'examen peut être comprimé ; chez les nations, en général, quand l'incompressibilité de l'examen est développée.

Dès, que *préjugés*, *foi*, s'évanouissent devant l'examen ; il y a nécessairement anarchie ; à moins : que, la vérité ne soit trouvée ; et, *socialement* acceptée. Dès, que la vérité est trouvée et *socialement* acceptée ; préjugés, foi, protestantisme, disparaissent.

En mathématiques pures, il n'y a : ni préjugés ; ni foi ; ni protestantisme.

— Mais, nous répétera-t-on pour la millième fois : la vérité, incontestablement démontrée, ne peut exister en morale.

— La question n'est pas là ; voici, où elle se trouve :

Une FOI qui n'est pas entière, ABSOLUE, peut-elle servir de base à l'existence de l'ordre ? Ici, quiconque est apte à répondre ; dit *non*, sans hésiter.

Un *raisonnement* qui n'est point entier, *absolu*, peut-il servir de base à l'existence de l'ordre ? Ici, quiconque est apte à répondre ; dit également *non ;* et, sans aucunement hésiter.

Ces réponses faites, il n'y a plus de question ; il y a, seulement, cette proposition évidente : « *La foi absolue doit renaître ; ou, la vérité absolue doit apparaître ; ou, l'ordre cesse d'être possible.* »

(1) Voyez une épigraphe du liv. I, ch. XI, § 3, D.

— « Lorsque, toute inquisition est devenue incapable, de faire accepter une hypothèse comme base sociale : la société doit mourir ; ou, la vérité doit paraître. »

COLINS, *Mss.*

— « Rien n'est plus possible maintenant : hors la mort naturelle de la société, d'où doit sortir sa renaissance. »

CHATEAUBRIAND.

—Montaigne a dit :

— « Chaque science a ses principes *présupposés*, par où le jugement humain est bridé de toutes parts. »

— Cela, a été vrai : et, se trouve encore vrai. Mais, Montaigne était d'avis : qu'il fallait brider le jugement humain ; car, il a dit ailleurs :

— « Lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division, c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aucune barrière ni coercition des lois qui bride et empesche sa course. »

— Tant qu'il est possible, de *brider* la discussion des principes *présupposés,* Montaigne a raison. Mais, quand cela n'est plus possible : que faut-il faire? Dans cette question, se trouve renfermé : tout le problème social.

L'examen présuppose : la contestabilité, le doute, la non-démonstration, l'ignorance. On n'examine pas : si, *un* est *un* (1) ; on n'*examine* pas une proposition

(1) Est-il nécessaire de dire : qu'ici il ne s'agit que du *un* phénoménal ? Car, savoir : si, le *un*, est *un*, en réalité : renferme toute la quer-

de géométrie, que l'on a parfaitement connue, quand même on en a oublié la démonstration : alors, on la recherche.

Un païen religieux n'examinait pas : si, la divinité de Jupiter était stupide ; du moment, qu'il examinait; il était athée : dans le sens de l'ancien anthropomorphisme.

Un chrétien religieux n'examine pas : si, trois ne sont pas un ; si, la création de l'homme est incompatible : non-seulement, avec la raison ; mais encore avec la liberté, soit de raisonner, soit d'agir ; si, le successeur de saint Pierre est infaillible ; du moment, qu'il examine un seul de ces points : il cesse d'être chrétien.

Un déiste pur, n'examine pas : si, son anthropomorphisme est, plus absurde encore, que les anthropomorphismes païen ou chrétien ; du moment, qu'il examine, il proteste ; il est athée : dans le sens anthropomorphe.

Un économiste politique n'examine pas : si, à une certaine époque, le sol doit entrer à la propriété collective ; si, le travail doit être exempté d'impôt ; si, les développements de l'intelligence ne doivent plus être monopolisés ; si, l'égalité sociale doit exister en réalité, et les inégalités individuelles ne dépendre que

tion philosophique. Une fois que l'on sait : que, le *un* phénoménal, le *moi*, est réellement *un*, est immatériel ; on sait tout ce qu'il est possible, tout ce qu'il est nécessaire de savoir. Le reste n'est plus que déduction. Nous désirons : que, cette note soit inutile, pour beaucoup de nos lecteurs. Ceux, pour lesquels elle ne sera pas inutile, devront : se méfier beaucoup d'eux-mêmes.

plus être comprimé ; ce système est bien près de s'abîmer : dans l'absurde.

Résumons cet épilogue.

Primitivement, le despotisme est nécessaire.

Tout est bien, dans tous les mondes possibles.

LIVRE II.

ENCE DU DESPOTISME PAR SUITE DE LA NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENTS DE LA PRESSE, RENDANT L'EXAMEN OMPRESSIBLE.

« Le moment est venu où aucune vérité ne peut plus être dérobée aux regards humains; et réprimer ou contraindre la liberté de la presse, c'est un vain projet. »

BARRÈRE DE VIEUZAC, Assemblée nationale, 24 août 1789.

— « L'imprimerie a changé le sort de l'Europe, elle changera la face du monde..... (1). »

SIEYÈS.

— « La nation des poëtes n'est point capable, pour l'ordinaire, de distinguer le bon du mauvais..... Mettons, par conséquent, cette loi au nombre des lois..... qui astreint le poëte à ne point s'écarter, dans ses vers, de ce qu'on TIENT dans l'État pour légitime, juste, beau et honnête; qui lui défend de montrer ses ouvrages à *aucun particulier*, qu'auparavant ils n'aient été vus et *approuvés* des gardiens des lois et des censeurs établis pour les examiner. Ces censeurs sont ceux à qui nous avons confié le soin de régler ce qui appartient à la musique (2), et celui qui préside à l'éducation de la jeunesse. »

PLATON, *Lois*, liv. VII.

Voyez ce passage de Sieyès au liv. I, chap. XI, § 3.
L'instruction en général.

— « A l'égard des dieux, *ils* (les sages qui examinent) prétendent qu'ils n'existent point par nature, mais par *art* (1), en vertu de certaines lois; qu'ils sont différents chez les différents peuples, selon que chaque peuple s'est entendu avec lui-même en les établissant; que l'honnête est autre suivant la nature et autre suivant la loi; que pour ce qui est du juste, rien absolument n'est tel par nature; mais que les hommes, toujours partagés de sentiments à cet égard, font sans cesse de nouvelles dispositions par rapport aux mêmes objets; que ces dispositions sont la mesure du juste *pour autant de temps qu'elles durent*, tirant leur origine de l'art et des lois, et nullement de la nature.

« Telles sont, mes chers amis, les maximes que NOS SAGES débitent à la jeunesse, tant les particuliers que les poëtes, soutenant que rien n'est plus juste que ce qu'on vient d'emporter par la force. De là l'impiété qui se glisse peu à peu dans le cœur des jeunes gens, lorsqu'ils viennent à se persuader qu'il n'existe point de dieux tels que la loi prescrit d'en reconnaître; *de là les séditions, chacun tendant de son côté vers l'état de vie* CONFORME A LA NATURE, *lequel consiste dans le vrai* A SE RENDRE SUPÉRIEUR AUX AUTRES PAR LA FORCE, ET A SECOUER TOUTE SUBORDINATION ÉTABLIE PAR LES LOIS (2). »

PLATON, *Lois*, l. X.

— « Jamais les grands maux politiques, jamais surtout les attaques violentes portées contre le corps de l'État, ne peuvent être prévenus ou repoussés que par des moyens pareillement violents. *Ceci est au rang des axiomes politiques les plus incontestables.* Dans tous les dangers imaginables,

(1) On voit : que, le *si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer*, remonte au moins à Platon. Il est évident qu'il remonte à l'origine sociale.

(2) Que diront, les partisans de la philosophie du dix-huitième siècle, de la définition, de l'état de nature, donnée par Platon; et, des résultats auxquels il conduit nécessairement? C'est, d'après ces résultats, inévitables quand l'examen n'est point comprimé; que, Platon : déclare toute société, impossible avec la liberté de publier sa pensée; et, qu'il établit : l'absolue nécessité d'une inquisition, ainsi que nous l'avons dit au chap. XI, § 2, B.

tout se réduit à la formule romaine : *Videant consules, ne respublica detrimentum capiat.* Quant aux moyens, le meilleur [tout crime excepté (1)] est celui qui réussit. »

COMTE DE MAISTRE, lettre 1re *Sur l'inquisition.*

— « Si la loi espagnole, écrite pour tout le monde, porte la peine de l'exil, de la prison, de la mort même, contre l'ennemi déclaré et public d'un dogme espagnol, personne ne doit plaindre le coupable qui aura mérité ces peines, et lui-même n'a pas le droit de se plaindre, car il y avait pour lui un moyen bien simple de les éviter, celui de se taire..... A l'égard des Juifs en particulier..... ils savaient à quoi ils s'exposaient s'ils osaient entreprendre de séduire un chrétien. Nul n'a droit de se plaindre de la loi qui est faite pour tous (2). »

DE MAISTRE, *ibid.*, lettre 2e.

— « Je crois cependant devoir ajouter que l'hérésiarque, l'hérétique obstiné, et le propagateur de l'hérésie, doivent être rangés *incontestablement* au rang des plus grands criminels (3). »

DE MAISTRE, *ibid.*

— « Dieu a parlé : c'est à nous de croire. La religion qu'il a établie est *une*, précisément comme lui. La vérité (4) étant intolérante de sa nature (5), professer la tolérance religieuse c'est professer le

Il est évident : qu'ici, le seul crime est de ne pas réussir.

Le comte de Maistre, en écrivant ce passage, ne réfléchissait peut-as : qu'il justifiait toutes les persécutions, faites sur les chrétiens itifs. Toute loi est-elle juste? voilà la question. Si, de Maistre dit c'est, la soumission au despotisme le plus brutal; s'il dit non, le anarchiste : jusqu'à la destruction de l'humanité; ou, jusqu'à ce ait fait distinguer, par tous et par chacun : ce qui est juste, de ce st injuste.

Voilà, l'infaillibilité du pape rendue nécessaire, sous peine d'anar-Et, tout ce que dit de Maistre, *est incontestablement* vrai en pra-. Il n'y a qu'une difficulté; c'est : que, *cette pratique n'est plus ble.*

C'est-à-dire : ce que la société, donne comme *vérité;* et, qu'elle ervir de base : à l'existence de l'ordre.

Cela est vrai. Mais, il y a deux espèces de vérités : l'une hypothé-, l'autre démontrée. La première, a besoin de la force pour sou-e; la seconde, n'a besoin que de sa démonstration. Jamais, le bour-n'a dû être employé, pour faire accepter : que, trois ne sont pas lais, le contraire a eu lieu.

§ 1.

Chute du despotisme, considéré dans son ensemble et abstraction faite de tout critérium propre à juger : de son état plus ou moins avancé de décadence.

« Nous ne nous devons jamais laisser persuader qu'à l'évidence de notre raison. Et il est à remarquer que je dis de notre raison et non point de notre imagination ni de nos sens (1). »

DESCARTES, *Discours sur la méthode*, t. I des *Œuvres*, p. 166.

(1) Du moment qu'il a été possible : d'imprimer de pareilles maximes, sans être brûlé ; le despotisme est devenu incapable de servir de base à l'ordre social ; et, la vérité est devenue nécessaire. Dès son apparition, la philosophie de Descartes fut jugée, et bien jugée, au point de vue despotique : par ceux, qui avaient des yeux pour voir ; et, des oreilles pour entendre. En voici les preuves :

« Le principe du jugement privé ou de la souveraineté de la raison individuelle passa d'abord de la religion dans la philosophie, où il excita moins d'alarmes, parce qu'il y eut peu d'esprits assez clairvoyants pour en prévoir les conséquences, et qu'il y a toujours dans le cœur humain une secrète révolte contre l'autorité. M. Laurentie prouve très-clairement que le système de Descartes n'est que la théorie philosophique du protestantisme. Les jésuites s'en aperçurent et combattirent ce système nouveau. Fénelon y opposait la doctrine de saint Augustin ; le docte Huet le réfuta plus fortement encore ; et Bossuet, qui l'avait vu naître, en déplorait déjà les funestes effets. — « Je vois, disait-il, un grand combat se préparer contre l'Église, sous le nom de *philosophie cartésienne*... Un inconvénient terrible gagne sensiblement tous les esprits ; car sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement, ce qui, réduit, à de certaines bornes, est très-véritable, chacun se donne la liberté de dire : J'entends ceci et je n'entends pas cela, et sur ce seul fondement on approuve et on rejette tout ce qu'on veut : sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de généreuses qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles, qu'on renverseroit tout en les niant. Il s'introduit, sous ce prétexte, une liberté de juger qui fait que, sans égard à la tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense. » La philosophie du dix-huitième siècle n'est qu'une vaste et rigoureuse application du principe

— « ÉPUISER LES CONSÉQUENCES DU RÉGIME PROPRIÉTAIRE EN DÉVELOPPANT LES DROITS DE TOUS, tel est, *dans mon opinion*, le seul mode rationnel de nous élever sans secousse à une forme sociale synthétique, c'est-à-dire supérieure à la communauté et à la propriété. »

PROUDHON, *Avertissement aux propriétaires*, p. 22.

— Voilà, où conduit la raison; quand on s'en sert avant de savoir : que, se baser *sur une opinion* est, d'une raison fort mal employée, quelque talent que l'on puisse avoir d'ailleurs.

Il faut cependant avouer : qu'il est nécessaire, de s'être aveuglé bien fortement, pour n'avoir point reconnu : qu'en dehors de la propriété : il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais, il ne peut y avoir de société possible; et, que la communauté est une forme sociale, aussi utopique; que, le serait une forme sociale quelconque : en dehors d'un raisonnement, bon ou mauvais.

Si, les mots *forme sociale synthétique* signifient une absurdité; il n'est pas étonnant : que, le prétendu socialisme soit relégué : au sein de quelques individus, à imagination romanesque; vis-à-vis desquels : l'application de leurs théories a toujours été : ce à quoi, ils ont le moins pensé. Mais, nous l'avons dit; il faut : que, toutes les utopies s'évanouissent; avant, qu'il soit possible : de reconnaître la vérité :

fondamental de Descartes. On a tout nié, on a douté de tout, parce que rien n'a paru assez *clair* ni assez *distinct* à la raison philosophique, dernier juge de toutes les questions qu'il lui plaît de mettre en controverse. *Toutes les bases de la religion et de l'État* ont été ébranlées l'une après l'autre, et de progrès en progrès, on en est venu à ce point qu'*il n'y a plus ni vérités ni erreurs pour les hommes.* »

L'abbé DE LA MENNAIS, *Nouveaux mélanges* (1826), p. 343.

A

EXPOSITION SOMMAIRE DE LA DÉCADENCE DU DESPOTISME.

« Donc, société actuelle, tu n'as rien dans ton sein... que l'avenir, sans doute. Tu n'as ni Dieu, ni droit, ni loi. Plus je te contemple, plus je vois que tu es folle et insensée. Tu crois au hasard, et tu ne crois pas à autre chose. Tu ne veux plus du passé, et tu t'efforces d'échapper à l'avenir qui t'invite et t'appelle. Tu es dans cet état semblable à la mort qui précède et prépare la vie. Tu vis mécaniquement, comme un automate, ou comme un homme endormi. Tu ressembles à la chrysalide, où le ver s'est enfermé pour renaître un jour avec des ailes, et qui, en attendant la métamorphose, n'est ni chenille, ni papillon, mais un être informe où les deux vies dont elle est le centre s'y disputent pour ainsi dire et entrent en conflit. Les chimistes ont un axiome : *Corpora non agunt nisi soluta, la dissolution précède nécessairement la formation d'un nouveau corps.* Tu es cette dissolution, cette dissolution nécessaire entre une société véritable et une autre société véritable (1). Mais combien il est douloureux de te contempler, ô dissolution ! »

M. Pierre Leroux, *Discours aux philosophes*, p. 131.

(1) Quelle erreur, basée sur l'indétermination du mot *véritable !* Une société basée sur le mensonge ne peut être qu'une société *illusoire.* Il n'y a de société réelle, de société où *chacun sait* que l'ordre social est basé sur la vérité ; que, lorsque la vérité est découverte, généralement connue et généralement acceptée. Or, la vérité est une ; ou, il n'y a pas de vérité. Donc, il ne peut exister deux sociétés véritables : mais bien, une d'ignorance, de despotisme ; l'autre de science, de liberté. La dissolution, ou l'anarchie, est entre les deux.

— Lorsque, nous avons entrepris : l'examen des moyens que le despotisme emploie, empiriquement, pour s'établir et se maintenir au pouvoir ; nous avons prévenu : que, ce n'était point *sciemment ;* et, dans le but d'exploiter les masses ; que, les moyens despotiques avaient été inventés. Nous disons maintenant : que, la destruction de ces mêmes moyens, n'est point préméditée ; et, faite dans le but d'affranchir les majorités ; mais, que la chute du despotisme, est inhérente aux développements de l'intelligence ; développements, qui, nécessairement, caractérisent la marche des sociétés ; comme l'établissement du despotisme, est lui-même inhérent à l'état d'ignorance ; qui, nécessairement aussi, caractérise la naissance et les premières phases de toute société. Cette analogie est remarquable. Nous allons trouver un contraste ; qui, ne l'est pas moins.

En commençant l'histoire de l'établissement du despotisme, nous avons aussi prévenu : que, l'essence de chacun des moyens despotiques ; était : de tendre à diviser et à subdiviser l'humanité. Et, nous avons vu, en effet ; que, tous ces moyens convergeaient : vers ce but, nécessaire à l'existence de l'exploitation sociale, par les plus petites minorités possibles. Avant, de commencer l'examen, de la manière dont, après la naissance de la presse, ces mêmes moyens despotiques s'usent peu à peu ; nous prévenons également : qu'à mesure, que l'activité de chacun d'eux vient à disparaître ; les fractions de l'humanité tendent : à se réunir ; à former unité.

Après avoir ainsi, sous deux points de vue généraux, présenté une analogie et un contraste; commençons par tracer, rapidement, un exposé sommaire de la décadence du despotisme; nous en examinerons ensuite, avec plus de facilité, les différents points de vue spéciaux.

Lorsque, dans le commencement des sociétés, le despotisme est nécessaire à l'existence de l'ordre; c'est, essentiellement, sur la foi qu'il s'appuie. La foi, au commencement des sociétés, est donc : la base absolument nécessaire de tout ordre social.

Lorsque ensuite, par les développements de l'humanité, la presse est devenue indestructible; lorsque, des connaissances sont acquises, qu'elles commencent à se répandre, et que néanmoins il n'y en a pas encore assez, pour établir l'ordre : sur la coordination des développements de l'intelligence; sur une conclusion rationnellement incontestable; il résulte, nécessairement aussi : que, peu à peu, les croyances aveugles s'évanouissent; que, peu à peu, l'anarchie s'établit; et, que cet état anarchique doit durer : jusqu'à ce que, les connaissances acquises soient *suffisantes* : pour être coordonnées, à la direction rationnellement incontestable des actions : tant individuelles que sociales.

C'est, en effet, seulement alors : que, cette coordination peut servir de base à l'existence de l'ordre. Parce que c'est, seulement alors : qu'il est possible de mettre le *droit* en évidence; et, de le rendre scientifiquement perceptible à tous : condition nécessaire pour faire régner, au lieu de la foi devenue impuis-

sante : l'intelligence, le raisonnement, la science, la liberté.

Dans, l'examen de la décadence du despotisme; nous devrons donc rencontrer continuellement : FOI, rendue obligatoire, comme conséquence nécessaire de l'ignorance primitive; PROTESTANTISME, s'établissant nécessairement, par le développement des connaissances; PROPAGATION DU PROTESTANTISME, ayant nécessairement lieu, par la communication des idées, suite nécessaire des développements de la presse. Puis, comme conséquence de ces prémisses : DESTRUCTION DE LA FOI; et, par ignorance de ce qui peut rendre le droit incontestable, tendance vers l'anarchie : et, au sein de chaque société; et, au sein de l'ensemble des sociétés.

Ces considérations nous conduiront à reconnaître : l'indispensable besoin, pour l'humanité, d'une réorganisation sociale, complétement opposée à celle qui a existé, depuis l'origine de l'humanité; réorganisation, que, l'empirisme a déjà caractérisée : de l'épithète de RADICALE.

Tel est l'exposé sommaire de la décadence du despotisme.

Mais, la rapidité de cet exposé nous empêche d'y percevoir : la loi des rapports des temps et des mouvements. Essayons, dès lors, comme dans la machine d'Athwood, de ralentir artificiellement les mouvements; sans, cependant, rien changer dans leurs rapports avec les temps. Et, comparant ensuite ces mouvements, ainsi ralentis, avec les temps; nous

parviendrons à déterminer cette loi, si essentielle pour reconnaître préalablement : l'époque, où l'ancien ordre social devient absolument impossible; et, par conséquent, l'époque, où la réorganisation radicale, devient absolument nécessaire.

La mise en rapport : de la foi avec le despotisme, va nous produire : ces différents résultats.

B

EXPOSÉ, MOINS RAPIDE, DE LA DÉCADENCE DU DESPOTISME; AU MOYEN : DE SA MISE EN RAPPORT AVEC LA FOI.

« La religion est de tout âge, mais elle a surtout un grand empire sur les très-jeunes gens et sur les femmes qui, à certains égards, sont jeunes toute leur vie. Et c'est que dans la jeunesse on aime à plonger dans le mystère; *et la simple croyance c'est le mystère;* et l'autorité qui ne prouve point, qui n'explique point, a une liaison naturelle, immédiate avec la croyance. Plus tard, la raison se développe, on veut comprendre. Alors commence le doute, fils de la science (1). Il interroge l'autorité, qui meurt si elle répond (2), car elle ne peut répondre sans reconnaître à la raison le droit de l'interroger, et par conséquent de juger de la valeur des réponses qui lui sont faites. L'autorité ne doit jamais sortir de la foi pure (3). Quand elle a parlé il suffit, ou elle n'est plus au-

(1) C'est père qu'il aurait fallu dire. La science anéantit le doute. Jusqu'à la mort du doute, la prétendue science n'est qu'opinion, croyance. Le doute est : le fils de l'examen ; le frère de l'ignorance ; et, le père de la science. Le doute et l'ignorance meurent simultanément : dès, que la science est majeure.

(2) Voilà, pour toute l'époque d'ignorance, la nécessité d'une inquisition : sous peine de mort, pour toute autorité relative ; sous peine d'anarchie, ou d'anéantissement de la société. Une autorité illusoire, relative, ne doit répondre : que, par des bourreaux.

(3) Que faire avec une langue où les mots sont aussi indéterminés? Est-ce que la science ne forme pas autorité? Est-ce que la science, ou la raison réelle, n'est pas l'autorité réelle? Il faudrait donc distinguer : l'autorité réelle, fondée sur la science; de l'autorité illusoire, fondée sur la foi. Alors, tout devient clair. Mais, aussi, on reconnaît : que, depuis l'existence de l'humanité, jamais encore il n'y a eu : d'autorité réelle.

torité. Que voulez-vous lui demander de plus? Elle exclut l'examen, parce qu'elle exclut l'incertitude, la possibilité de l'erreur; que la vérité descend d'elle à la raison, et ne remonte point de la raison à elle. La raison l'écoute, se tait et obéit, c'est-à-dire croit, qu'elle comprenne ou non. Elle se pose elle-même, et si elle essaye seulement de se prouver, elle abdique (1); car se prouver, c'est implicitement au moins reconnaître un juge et se soumettre à ce juge (2). Cependant la raison (3), si elle ne veut pas s'anéantir elle-même, exige nécessairement des preuves (4). Voilà pourquoi l'*âge de raison* (5), dans les peuples comme dans l'homme, est fatal à l'autorité; j'entends l'autorité qui ne dépend pas des lois naturelles de la raison même (6). »

M. DE LA MENNAIS, *Discussions critiques*, p. 35.

(1) Cela est vrai; très-vrai : pour l'autorité basée sur la foi. Mais, il n'en est pas de même, pour l'autorité réelle, qui n'est autre : que, la raison se prouvant à *chaque raison* d'une manière incontestable. Du reste, n'oublions pas : que, tout ceci est en style figuré. Au propre, il n'y a pas de raisons; les raisons ne sont pas des êtres; il y a des âmes capables de raisonnement, par leur union à des organismes, et capables de distinguer : un raisonnement réel, d'un raisonnement illusoire. Les raisonnements illusoires servent de bases aux différentes *fois* : au moyen des inquisitions. Quand, les bûchers des inquisitions sont définitivement éteints; il faût : que l'autorité réelle; l'autorité bravant l'examen; apparaisse : ou, que l'humanité périsse.

(2) Oui. Et, quand le juge est inconnu; ce, qui est le cas, aussi longtemps que l'incontestabilité n'existe pas encore; le monde reste nécessairement : soit, sous le despotisme; soit au sein de l'anarchie.

(3) La raison, aussi longtemps que l'incontestabilité n'existe pas, est un mot qui n'a de valeur : que, pour prouver l'absurde. Jusque-là, la raison est exclusivement anarchique.

(4) Et, aussi longtemps qu'elle ne les a pas, ces preuves; aussi longtemps, qu'elle ne les a pas d'une manière incontestable; que fait-elle, quand l'autorité de la foi n'est plus possible? De la force, en absence de toute autorité; c'est-à-dire : qu'elle fait de l'anarchie.

(5) Ce n'est pas l'âge de raison, qu'il fallait dire, vu ce qui va suivre; c'est l'âge d'anarchie. L'âge de raison des peuples est encore à venir; et, loin d'être fatal à l'autorité réelle; il a pour caractéristique : la soumission à cette autorité.

(6) Voilà, l'autorité réelle distinguée de l'autorité illusoire. Mais, cette distinction reste utopique : aussi longtemps, qu'il n'est pas possible de distinguer, d'une manière incontestable, le raisonnement réel du raisonnement illusoire : le syllogisme du sophisme.

— « Dès que vous séparez la raison de la foi, la révélation ne pouvant plus être prouvée ne prouve plus rien (1); ainsi il faudra toujours en revenir à l'axiome si connu de saint Paul : que la foi est justifiée par la raison. »

De Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. II, p. 23.

— « La première chose (dit M. de la Mennais en citant le passage ci-dessus) est donc de prouver la révélation : la révélation ne peut donc avoir plus de certitude et d'autorité que la raison même qui la prouve (2). »

Discussions critiques, p. 115.

— « Il y a des miracles quand on y croit; ils disparaissent quand on n'y croit plus. »

Ibid., p. 64.

— « Le christianisme théologique a des doctrines sombres, sinistres, pleines, je ne dis pas de mystères, le mystère est partout (3), mais d'absolues contradictions (4). Par une route âpre et désolée, il conduit ses disciples au sommet aigu d'un pic gigantesque, au pied duquel est un abîme (5), et sur l'extrême bord de la dernière roche pendante sur cet abîme, il dit à chacun d'eux :

Reste là si tu peux, et saute si tu l'oses.

(1) Si, de Maistre avait publié cette proposition, à une époque où les bûchers n'étaient pas éteints; il aurait été brûlé et avec juste raison. Car, cette proposition est l'anéantissement du christianisme.

(2) C'est très-bien. Mais, si la raison ne conclut à rien; ou, ce qui est le cas de la prétendue science actuelle; si, la raison conclut : à l'anéantissement de la raison; que faire?

(3) Pendant l'époque d'ignorance, oui; pendant l'époque de science, il n'y a de mystère nulle part. Si, le mystère est partout, la science n'est nulle part. Alors, toute foi est bonne : pourvu qu'elle soit commune; et, dans ce cas, les inquisitions, les bourreaux : sont les véritables bases de l'ordre social.

(4) Essayez donc : de ne point trouver des contradictions partout; si, partout il y a mystère. Partout où il y a mystère, il y a contradiction; et, il n'y a contradiction que là.

(5) Oui : pour celui qui proteste; pour celui qui a perdu la foi et n'a point encore la science. Mais, pour le fidèle, il n'y a point d'abîme. Il n'y a plus de foi dira M. de la Mennais. C'est vrai. Mais, jusqu'à ce que la science vienne à se montrer : l'abîme reste; et, ce qu'il y a de pire, chacun le voit.

Que fera ce pauvre chrétien? Ce que faisait saint Paul. Il fermera les yeux en s'écriant: *O altitudo!* oh! qu'il y a haut! »

Ibid., p. 146.

— « Après des siècles horribles, il en vint de plus horribles encore. Ce règne de Charles-Quint forme le centre d'une des époques les plus désastreuses de l'humanité. Il n'existait plus ni religion, ni droit, ni justice, ni morale, ni honneur. Quelques monstres affamés de puissance et d'argent dévoraient les peuples et se dévoraient entre eux. Jamais l'homme ne fut compté pour moins: il n'y avait que Dieu qu'on méprisât plus. Les moins pervers étaient ceux qui n'y croyaient pas. Quel temps que celui où, je ne dis pas le mensonge et la violence, mais l'assassinat et l'empoisonnement, étaient les moyens ordinaires de la politique, employés sans honte par les princes et leurs agents, par les empereurs et les papes; où les Médicis jetaient leurs bâtards sur le trône pontifical; où sur le même trône s'asseyaient l'inceste, le meurtre et l'athéisme!.....

.....

« Pendant des siècles, les Césars et les pontifes y ont eu (en Italie) le pied dans le sang. Durant ce période, elle fut le champ de bataille des deux pouvoirs qui se disputaient le monde. De qui sera-t-il la propriété, la proie? Dieu l'a-t-il destiné aux jouissances du prêtre ou à celles des rois? La terre sera-t-elle un parc ou un bercail? Telle était la question qui se discutait les armes à la main, et dont la solution penchait alternativement d'un côté ou de l'autre, à l'aide du pillage, de l'incendie, des égorgements et du viol. Puis les papes s'étant mis à avoir des enfants de leurs filles, ils n'abandonnèrent certes pas leurs droits imprescriptibles sur les habitants des quatre parties du globe; mais leur politique pratique fut modifiée par les devoirs nouveaux que leur imposait la qualité de pères de famille. Il fallut qu'ils songeassent à ces innocentes petites créatures couvées sous la tiare. Alors ils regardèrent autour d'eux; partout où ils virent quelque prince faible, la guerre, l'intrigue ou le poison en débarrassèrent ses sujets. Force était bien de leur donner un nouveau vicaire de Jésus-Christ au temporel, et il s'en trouvait toujours quelqu'un de prêt dans la race sainte du

vicaire de Jésus-Christ au spirituel.....

. . . . . .

« Après la bâtardise vint le népotisme. Ce n'était plus le temps de fonder des souverainetés indépendantes; mais on fonda d'énormes fortunes unies à des titres splendides. Le titre ne coûtait rien, la fortune ne coûtait que des crimes; on tuait pour confisquer. Il est peu de grande famille romaine, du quinzième au seizième siècle, qui n'ait sa racine dans le sang: plus tard elles ne l'eurent que dans la boue. Aujourd'hui un vieillard, conseillé par d'autres vieillards, serre convulsivement je ne sais quel morceau de terre sacrée, dit-il, haletant d'une vaine frayeur, et s'unissant pour sa défense aux oppresseurs des peuples, à ses propres ennemis; dernière croisade de la papauté, où elle combat pour un tombeau. »

Ibid., p. 44.

— « Partout l'humanité gémit sous la sanglante domination de ses tyrans; elle râle sous les pieds de quelques monstres imbéciles. Et il y a dans le monde un prêtre couronné qui lui dit: Ne bouge pas! laisse-toi fouler, broyer, Dieu te l'ordonne. Tes souffrances, tes angoisses, ton agonie, c'est l'ordre suprême, éternel. Sachant bien que cette vérité pénétrerait difficilement dans ton esprit et dans ta conscience, que jamais tu ne l'aurais découverte toi-même, il a, du haut des cieux, envoyé son fils pour la révéler. Crois, adore, et tais-toi! »

Ibid., p. 183.

— « La foi décline. On ne trouve plus un paysan qui croie à l'enfer; pas un académicien qui croie aux mystères. »

FOURIER, *Fausse industrie*, p. 506.

— « Rien de plus rare chez les hommes que l'amour réel de la vérité..... Ce peu de souci du vrai apparaît principalement dans les discussions religieuses; car voici ce qui se passe d'ordinaire en ceux qui s'engagent dans ces discussions. Ils ne se disent point: Je ne me rendrai pas à la vérité certaine. Ils répugneraient à cette énormité; mais, partant de la supposition, pour eux *indubitable*, que leur croyance est certainement vraie, au lieu de l'examiner en vertu de principes différents d'elle-même, ils jugent de toute chose d'après elle, appellent vrai ce qui y est conforme, faux ce qui

y est opposé; et cela souvent avec une bonne foi qui leur fait une pleine illusiou sur le vice, pourtant assez apparent, de ce paralogisme absurde. Cette disposition de l'esprit qu'il ne s'avoue pas, que quelquefois même il ne soupçonne pas, tant elle lui est intime, est surtout commune en ceux dont la foi repose sur une autorité extérieure réputée infaillible. Elle provient de l'opinion inculquée de bonne heure, qu'on ne saurait, sans blesser la conscience, mettre seulement en doute ce qu'enseigne cette autorité. Les controverses alors irritent plus qu'elles n'éclairent. Toutefois, tôt ou tard, la lumière se fait, elle pénètre à travers les préjugés les plus épais, et un jour arrive où l'état de l'intelligence a changé par une lente réaction des lois de l'intelligence même. »

La Mennais, *Discussions critiques*, p. 34.

—La foi, nous l'avons vu, est la base nécessaire de tout despotisme. Mais, la foi, isolément considérée comme croyance aveugle, est toujours *une;* et, le despotisme considéré isolément comme domination par le monopole, est aussi toujours *un*. De part et d'autre, il n'y a donc aucun moyen de les diviser : par *temps* et *mouvements*. Il n'en est plus de même, en mettant le despotisme : en rapport avec la foi.

Si, nous étudions la décadence de la foi ; en y rapportant les diverses transformations, que l'exploitation sociale subit, sous l'influence de cette chute ; nous saisirons, avec facilité, des rapports de temps et de mouvement ; qui, nous échapperaient : sans, cet artifice d'observation.

Nous avons déjà étudié la foi ; mais, seulement comme croyance. Nous allons l'étudier, maintenant, dans ses rapports avec un socialisme quelconque (1).

(1) Est-il besoin de dire : que, *socialisme quelconque* signifie ici : *un ordre social quelconque ?*

De ce nouveau point de vue, nous allons rechercher : ce que c'est que la foi ; comment elle s'établit ; se transmet ; chancelle ; et s'écroule.

La foi, absolument, isolément considérée, est, nous l'avons dit : toute croyance reçue *aveuglément*. Et, par reçue, aveuglément, nous avons compris : reçue, par un raisonnement *contestable* quelconque.

La foi, relativement à un socialisme quelconque, est : toute croyance aveugle, imposée par une autorité sociale ; qui, soit seulement dans son propre intérêt, soit aussi dans un but d'ordre, fait admettre, comme vérités incontestables, à ceux qu'elle peut subjuguer : non-seulement les choses possibles ; non-seulement les choses apparemment justes ; mais, encore au besoin : celles, que le raisonnement le plus simple repousse comme absurdes ; ou, comme évidemment injustes.

La foi, *socialement*, est donc : le despotisme en action.

Nous achèverons de connaître : ce que c'est que la foi, socialement considérée ; si, nous étudions : ce qui lui est essentiellement opposé.

Le raisonnement, rendu incontestable, est l'antagoniste de la foi (1).

Étudions, dès lors, ce que c'est : que, le raisonnement rendu incontestable ; aussi considéré socialement.

Le raisonnement, nous l'avons dit ailleurs, peut

(1) Nous ne pouvons dire trop souvent : que, la foi est aussi le résultat d'un raisonnement ; mais d'un sophisme. Le raisonnement, rendu incontestable, est seul : un syllogisme réel ; est seul : l'antagoniste de la foi.

être, relativement à sa conclusion, illusoire ou réel: selon, que la conclusion dérive, par analogies ou par identités, du point de départ; et, selon que le point de départ est lui-même incontestable : illusoirement ou réellement.

Maintenant, le raisonnement réel, socialement considéré, est la méthode : de ramener les objets de nos sensations, objets que nous appelons indéterminément ÊTRES, à l'identité ou à la non-identité du sentiment de notre propre existence; de notre propre sensibilité. En SUPPOSANT, néanmoins : que, ce sentiment; que, la sensibilité; soit lui-même; soit elle-même : un être RÉEL; et non, une RÉSULTANTE D'ORGANISME; supposition, qui doit se trouver démontrée être une vérité, avant de pouvoir raisonner sans hypothèse; mais, hypothèse NÉCESSAIRE, pour pouvoir PRÉSUPPOSER : que nous sommes, RÉELLEMENT, capables de raisonner.

Le but que nous avons, alors; est : de distinguer, parmi les objets de nos sensations : quels sont les êtres moraux; quels sont les êtres purement physiques, ou non moraux.

Et, cette détermination : est socialement nécessaire; est la base de toute organisation sociale rationnelle. Car, relativement à la rationalité, à la justice; c'est, *la sensibilité* et non *le raisonnement*, qui constitue l'être moral. Un idiot, incapable de raisonner, a autant que Newton, des droits à la justice sociale; une murène sentante autant de droits : qu'un empereur romain (1).

(1) L'opinion qu'il y a des êtres *sensibles*, en dehors de l'homme,

Du point de vue de justice, tout être sentant, tout être moral, appartient à la société : soit comme *majeur :* s'il est complétement développé, sous le rapport de raisonnement; et, s'il n'est point la fraction nécessairement soumise de l'unité famille; soit comme *mineur :* s'il n'est qu'incomplétement développé, sous le même rapport; ou, s'il est cette fraction.

Du point de vue social, le raisonnement réel est en outre : la méthode d'arriver à la découverte, pouvant être rendue incontestable vis-à-vis de chaque individu : de la règle réellement rationnelle des actions, tant individuelles que sociales; et, de son inévitable sanction; ensemble qui ne doit être autre : que, la conclusion de ce raisonnement.

Disons, maintenant : que, cette règle, qui exclut la sanction, doit être cherchée, trouvée, et acceptée, à une certaine époque des développements de l'humanité : sous peine de mort humanitaire.

En effet :

Une règle d'action, réellement ou illusoirement ra-

conduit, chez ceux qui raisonnent exactement, à la déclaration suivante :

— « Rien d'immuable que la loi de la vie, la loi du droit, du devoir, la loi première et fondamentale des êtres, *à quelque ordre qu'ils appartiennent;* car *pour les plus infimes comme les plus élevés, elle est* RIGOUREUSEMENT LA MÊME, variant seulement dans ses apparences, ses formes extérieures, selon la nature de chacun d'eux. »

(LA MENNAIS, *Les Évangiles*, traduction nouvelle avec notes et réflexions, p. 413.)

— Et encore :

— « Science barbare, dur orgueil, qui ravale si bas la nature animée, et sépare tellement l'homme de ses frères inférieurs. »

(MICHELET, *Le peuple*, 2e édition, p. 109.)

tionnelle, est ABSOLUMENT NÉCESSAIRE : à la conservation d'une espèce d'êtres, dont l'existence n'est point exclusivement soumise, à la nécessité physique. Et, une règle d'action réellement rationnelle, devient, par conséquent, de même ABSOLUMENT NÉCESSAIRE : dès, que des règles d'actions illusoirement rationnelles, viennent à se trouver incapables : de maintenir le monde moral en existence. Or, cette circonstance est inhérente aux développements de l'humanité ; et l'expression ABSOLUMENT NÉCESSAIRE, appliquée à la société, signifie : *sous peine de mort humanitaire.*

La règle rationnelle des actions doit ensuite exister : pour déterminer ce qui constitue, le complet développement de l'intelligence; afin, qu'au milieu de l'ensemble social, les majeurs puissent être distingués des mineurs; lorsque, la distinction, en *maîtres* et *esclaves,* ne peut plus avoir : d'existence sociale.

De ce qui précède, il résulte :

Que, le raisonnement réel, même du seul point de vue social, a encore pour point de départ *nécessaire:* le sentiment de l'existence, la sensibilité;

Que, le développement de ce raisonnement a pour objet : la distinction des êtres : en physiques et moraux; en illusoires et réels; et, pour les êtres moraux, la fixation de leur degré de développement moral, relativement à la détermination : de leur état de majorité ou de minorité;

Enfin, que le but de ce raisonnement, est, vis-à-vis de chacun de ceux dont l'intelligence est déjà susceptible d'être complétement développée : la détermination

incontestable de la règle des actions : tant individuelles que sociales.

Pour achever de connaître le raisonnement réel, au point de vue social ; c'est-à-dire : le raisonnement social réel ; répétons, pour ce raisonnement, ce que déjà nous avons dit du raisonnement individuel réel : que, le sentiment de l'existence, c'est-à-dire la sensibilité, est un sentiment toujours nécessairement *identique* chez les individus réels ou moraux : parce qu'il est absolu ; ou du moins, qu'il doit préalablement être considéré comme absolu : pour que son existence, comme base de raisonnement RÉEL, ne soit pas ILLUSOIRE.

Maintenant disons de plus, ce qui du reste sera prouvé dans le cours du présent livre : que, ce même sentiment de l'existence, c'est-à-dire la sensibilité ; produit nécessairement le raisonnement social, illusoire d'abord, et réel ensuite, après une enfance plus ou moins longue ; partout, où la sensibilité réelle existe, unie à un organisme qui la rend susceptible de modifications; pourvu néanmoins : que, cet organisme ait un centre, pouvant servir à la conservation et au rappel des modifications perçues, centre nommé *mémoire;* qu'en même temps, il y ait faculté d'actions ou non-paralysie des organes du mouvement ; et enfin, non-isolement, ou société ; ce qui signifie ici : contact nécessaire, entre plusieurs des êtres existants, sous ces conditions.

On le voit, nous restreignons ici la valeur de l'expression société, à la coexistence de plusieurs êtres

moraux, dans une circonscription et des circonstances qui les mettent : *nécessairement* en contact.

Avec ces différentes données sur le raisonnement réel, considéré au point de vue social, nous pouvons dire :

Que, le raisonnement réel, socialement considéré, est la sensibilité, socialement en action, et complétement développée. Et, comme la sensibilité réelle, dans les circonstances que nous venons d'indiquer, n'est autre : que, l'humanité ou la capacité de liberté; nous dirons : que, le raisonnement réel, socialement considéré; est, l'expression de l'humanité : complétement développée, complétement libre.

Maintenant, nous connaissons : ce que c'est que la foi; et, ce que c'est que le raisonnement; socialement considérés.

C

ISSEMENT ET TRANSMISSION DE LA FOI : SOCIALEMENT CONSIDÉRÉE.

« Il me semble que la superstition (1) a été imaginée pour le bien des États. Si l'on pouvait supposer une société civile entièrement composée d'hommes sages (2), ce genre d'institution ne serait *peut-être* pas nécessaire (3). Mais puisque en tout lieu la multitude est volage, capricieuse, sujette à des passions et à des haines violentes et déraisonnables, il n'y a pas d'autres moyens de la retenir dans l'ordre que par la terreur des châtiments futurs et par l'appareil pompeux qui accompagne *ce genre de fiction* (4). C'est pourquoi les anciens me paraissent avoir agi avec beaucoup de jugement et de pénétration sur le choix des idées qu'ils ont inspirées aux peuples concernant les dieux et un état futur; et le siècle présent montre beaucoup d'indiscrétion d'un si grand manque de sens (5), lorsqu'il tâche d'effacer ces idées, qu'il encourage le peuple à les mépriser, et qu'il lui ôte le frein de la crainte. »

POLYBE, *Hist.*, l. VI, c. LIV, LV.

Vous remarquerez : que, par superstition, Polybe comprend ici : gion, sans distinction de réelle ou d'illusoire.

On voit que Polybe a été dupe de l'ironie de Platon. Voyez ce que vous dit à cet égard au chapitre IV. Une *société de sages*, *selon* , serait : une société de brigands, qui n'existerait : que, le temps ire pour s'égorger.

Lecteurs ! remarquez ces *peut-être*. Un homme, qui dit *peut-être*, 'une opinion; et, une opinion, est toujours une sottise.

On voit : que, Polybe était : un matérialiste pur.

Messieurs les philosophes ont toujours voulu : une *religion pour* ple. Sans cela, ils le reconnaissaient comme *inexploitable*.

— « C'est par une loi nécessaire qu'une doctrine se produit ; c'est par une loi nécessaire qu'elle règne ; c'est par une loi nécessaire qu'elle passe (1), quand sa mission est terminée (2). Celle du christianisme me semble avoir été d'achever l'éducation de l'humanité, et de la rendre capable de connaître la vérité sans figures et de l'accepter sans autre titre que sa propre évidence. Dès que cette œuvre est terminée dans un esprit, il est nécessaire que le christianisme s'en retire; mais en s'en retirant, il emporte avec lui le germe de toute foi, et c'est toujours la philosophie qui lui succède. »

JOUFFROY, *Leçon sur la destinée humaine*, insérée dans les *Premiers mélanges ;* cité par la *Revue indépendante*, novembre 1842.

— « Quel philosophe, en effet, depuis le seizième siècle et même avant, quel philosophe n'a pas douté de la divinité du christianisme? Montaigne en a douté, Bayle en a douté, Pascal lui-même [vous le savez bien (3)]; Pascal en a douté, Gassendi et Descartes en doutaient fort aussi; Locke, l'auteur du christianisme raisonnable a fait plus que d'en douter. Or, Descartes a produit Spinosa, Locke a engendré Hume. Vainement vous reculez devant le dix-huitième siècle ; vainement vous répudiez l'héritage philosophique de la France: ce petit nid de philosophes hypocrites, qu'il vous serait si agréable de découvrir pour couver votre œuf à votre aise, n'existe en vérité nulle part, pas plus en Allemagne qu'en France. Kant, comme Jouffroy, doutait de tout, même du doute; et votre maître, Hégel, que vous n'avez pas compris, a produit Strauss, l'incrédule auteur de la *Vie de Jésus* sous la bannière duquel les hégéliens se séparent aujourd'hui en Allemagne de toutes les communions

(1) Que signifie cette expression : *loi nécessaire?* Cela veut-il dire : que, ces choses sont inhérentes aux développements de l'intelligence ? A la bonne heure ! Mais, alors, pourquoi se servir de ce mot nécessaire, qui se rapporte plus au physique qu'au moral ; et, de ce mot *loi* qui, jusqu'à présent, ne signifie rien du tout de déterminé ?

(2) Comment trouvez-vous une loi qui a une mission? Avec un style figuré, on fait de la poésie; mais, à coup sûr, on ne fait jamais de la science.

(3) Il s'adresse à M. Cousin.

chrétiennes, et annoncent hautement que le christianisme doit céder la place à la philosophie. »

PIERRE LEROUX, *Mutilation d'un écrit de Jouffroy (par M. Cousin); Revue indépendante*, novembre 1842.

— « Jouffroy, d'ailleurs, fait-il autre chose dans ce livre que répéter ce qu'il avait dit si souvent en Sorbonne? Et quand vous le mutiliez ainsi, ne vous souvenait-il plus qu'il avait jadis, en pleine Université, défini les religions en général, et en particulier le christianisme : « Une production spontanée « des idées des masses se faisant jour et s'incar- « nant, quand elles sont mûres, dans une imagina- « tion exaltée, dupe elle-même le plus souvent de « la révélation qu'elle annonce? » *Leçon sur la destinée humaine*, recueillie, 1er mélange.) »

PIERRE LEROUX, *Mutilation d'un écrit de Jouffroy*, novembre 1842.

— « Quelques personnes voudraient nous imposer aujourd'hui comme authentique la Chronique de Turpin ou celle de Geoffroi Montmouth, auteur dont le talent brille surtout au sujet d'un miracle. Mais saint Augustin a sur tous la priorité, lui qui nous ordonne de croire l'impossible parce qu'il est impossible (1). Épiloguez, écrivez, ergotez, jouez sur les mots, il vous ferme la bouche avec *quia impossibile*.

« Ainsi donc, mortels, ne chicanez pas du tout, croyez; — si la chose est improbable, vous devez la croire, et si elle est impossible, il faut la croire absolument. Il est toujours préférable de croire sur parole. »

LORD BYRON, *Don Juan*, ch. XVI, st. 5 et 6.

— « Tant qu'il y aura des hommes qui n'obéiront pas à leur raison seule, qui recevront leur opinion d'une opinion étrangère, en vain toutes les chaînes auraient été brisées, en vain les opinions de commande seraient d'*utiles vérités*, le genre humain n'en resterait pas moins partagé en deux classes : celle des hommes qui *raisonnent* et celle des hommes qui *croient;* celle des *maîtres* et celle des *esclaves*. »

CONDORCET, *Rapport sur l'organisation générale de l'instruction publique*, 20 avril 1792, réimprimé par ordre de la Convention.

) La Sorbonne a déclaré qu'un bâton pouvait n'avoir qu'un bout.

— L'homme ne raisonne point en naissant. Pour qu'il puisse raisonner, bien ou mal, il faut : que, l'organe de la mémoire soit développé ; que, deux intelligences soient en contact, pour que le verbe puisse naître. Et, pour qu'il puisse bien raisonner ; il faut qu'il reconnaisse : que, toute modification perçue ; tout mouvement perçu ; toute sensation ; tout sentiment de modification ; c'est-à-dire toute croyance ; jusqu'à ce qu'elle ait été ramenée à l'incontestabilité du sentiment de sa propre existence ; reste exclusivement : une modification perçue ; un mouvement perçu ; une sensation ; un sentiment de modification ; une croyance ; c'est-à-dire : un préjugé, une apparence, un phénomène. Et, avant qu'il puisse être dit : qu'il existe autre chose que préjugé, apparence, phénomène ; il faut : que, le sentiment de l'existence, ou la sensibilité, se lui-même démontré ; être : une réalité ; et, non point une simple modification d'organisme.

Mais, l'arrivée à cet état des développements de l'intelligence, n'est nullement relative à la vie d'un seul homme ; et, par conséquent, d'une seule génération. Pour, que l'humanité y parvienne ; il faut, puisque l'humanité ne se développe que par ses besoins : que, l'état de raisonnement illusoire, soit devenu incompatible, avec l'humanité même : ce qui, théoriquement, indique un grand nombre de siècles ; et, pratiquement aussi : puisque, même à présent, l'humanité n'y est point encore parvenue.

Or, l'impossibilité de raisonner réellement, sous le rapport social, est un état : d'enfance sociale.

Avant donc, que le raisonnement réel, la liberté réelle ne puissent se trouver, socialement, en activité réelle; l'homme : individuellement enfant, sous le rapport de ses propres facultés; socialement enfant, sous le rapport du développement des facultés de l'humanité; reçoit, nécessairement, les croyances sociales : par autorité étrangère. Il doit croire, aveuglément; avant de croire, sciemment; ou, pour être plus bref, il doit : croire; avant de savoir.

C'est, sur cette nécessité de croire avant de savoir, que, la foi s'établit : socialement.

Dès que la foi, socialement considérée, se trouve établie; nécessairement, elle se transmet sous une forme quelconque, aussi longtemps qu'elle reste compatible : avec l'existence de l'humanité.

Cette proposition, extraordinaire de prime abord, n'a cependant rien d'exagéré.

En effet :

La foi, socialement considérée, n'est autre : qu'un raisonnement social illusoire. Et, c'est sur un raisonnement social illusoire; que, primitivement, l'ordre social repose.

Or, l'humanité ne change, radicalement, de manière d'exister; que, lorsqu'un pareil changement devient : un besoin réel. Et, pour l'humanité, toujours socialement considérée, il n'y a de besoin réel : que, la condition d'exister.

L'humanité ne peut donc abandonner la foi, aussi longtemps : qu'elle peut exister, basée sur des croyances aveugles. Et, la foi, socialement considérée, se

transmet nécessairement; aussi longtemps : qu'elle reste compatible, avec l'existence de l'humanité.

Voyons, maintenant : comment, l'empirisme travaille, nécessairement, à la transmission de la foi, socialement considérée.

Le raisonnement réel, étant l'antagoniste essentiel: de toute foi; de tout raisonnement contestable, admis comme vérité; toute foi, considérée comme base d'ordre social, doit se trouver : à l'abri de l'examen.

Cette prémisse, une fois incontestablement établie; que doit faire l'empirisme : pour, que toute croyance aveugle se transmette nécessairement? Une discussion, aussi courte que possible, suffira pour l'établir.

Toute croyance, admise comme réelle, indépendamment du raisonnement; c'est-à-dire : toute croyance aveugle, qui ne doit pas être soumise à l'examen, est reçue par l'éducation. Le nom d'instruction est réservé : aux connaissances reçues par le raisonnement; que, celui-ci soit illusoire ou réel; qu'il soit sophisme ou syllogisme.

C'est donc, par l'éducation, que la foi, socialement considérée; c'est-à-dire : le despotisme; se transmet nécessairement. Et, l'instruction, sous le despotisme, doit, essentiellement, se trouver soumise aux croyances aveugles reçues par l'éducation : sinon, l'instruction détruirait les résultats de l'éducation; et, empêcherait ainsi, pour les générations suivantes : que, la foi se transmît.

Ainsi, pour que toute croyance aveugle se transmette nécessairement; il suffit : de toujours soumet-

tre l'instruction, à la foi socialement établie et transmise par l'éducation; c'est-à-dire : qu'il suffit : de baser l'instruction sur l'éducation.

En dehors du despotisme, au contraire; sous le règne de la liberté réelle, du raisonnement réel; l'éducation doit se trouver exclusivement basée : sur l'instruction. Et, les croyances reçues par l'éducation, toujours nécessairement des croyances aveugles, doivent toutes pouvoir être incontestablement démontrées; lorsque, l'âge de l'individu lui permet : de recevoir l'instruction.

Nous pouvons donc traduire, ce qui est relatif à la transmission nécessaire des croyances aveugles, ou à la transmission nécessaire du despotisme; en disant : que, l'éducation est à la foi; ce, que la chair est à l'humanité; et, que si l'humanité meurt; dès, que la chair cesse de la perpétuer; de même, la foi meurt; dès, que l'éducation cesse de la transmettre.

D

ÉBRANLEMENT DE LA FOI, SOCIALEMENT CONSIDÉRÉE. DISCUSSION, A CET ÉGARD, D'UNE PROPOSITION DE PASCAL.

« Je ne puis concevoir autre chose de la *plupart* de ceux qui meurent, sinon qu'ils passent dans une vie plus douce et plus tranquille que la nôtre (1) ..... et, quoique la religion nous enseigne beaucoup de choses sur ce sujet, j'avoue néanmoins en moi une infirmité, qui m'est, ce me semble, commune avec la plupart des hommes, à savoir que nonobstant que nous voulions croire et même que nous pensions croire très-fermement tout ce qui nous est enseigné par la religion, nous n'avons pas coutume d'être si touchés des choses que la seule foi nous enseigne et où notre raison ne peut atteindre, que de celles qui nous sont avec cela persuadées par des raisons naturelles fort évidentes (2). »

DESCARTES, *Lettre de condoléance à M. de Zuithchen*, t. VIII, p. 634.

— « Dans ce moment solennel où tout annonce que l'Europe touche à une révolution mémorable, dont celle que nous avons vue ne fut que le terrible et indispensable préliminaire..... que les princes surtout s'aperçoivent que le pouvoir leur échappe, et que la monarchie européenne n'a pu être constituée et ne peut être conservée que par la religion *une* et *unique*, et que si cette alliée leur manque, il faut qu'ils tombent (3)... »

DE MAISTRE, *Du Pape*, t. II, p. 315.

(1) C'est, ce qui est précisément contraire à la foi.

(2) Une foi pareille est déjà bien ébranlée.

(3) Quand, on n'a que de pareilles raisons, pour appuyer sa foi ; elle est bien près de s'éteindre.

— « Le but de la révélation n'est que d'amener l'esprit humain à lire dans lui-même ce que la main divine y traça; et *la révélation serait* NULLE, *si la raison*, après l'enseignement divin, *n'était rendue capable de se démontrer à elle-même les vérités révélées :* COMME l'enseignement mathématique ou tout autre enseignement humain n'est reconnu vrai et légitime que lorsque la raison, examinant les nouveaux théorèmes sur la règle éternelle cachée dans le fond de son essence, dit à la révélation humaine : Vous avez raison, c'est-à-dire vous êtes la raison (1). »

DE MAISTRE, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. II, p. 28.

—Nous venons de voir : que, sous le despotisme, la foi sociale est inébranlable, aussi longtemps : que, l'éducation reste au pouvoir du despotisme qu'elle supporte; et, que l'instruction demeure soumise, aux croyances reçues par l'éducation. Mais, aussi; que, toute foi s'écroulait au contraire : lorsque l'instruction cessait de se trouver soumise, aux croyances aveuglément reçues par l'éducation.

Maintenant, nous avons à examiner : comment, l'instruction, malgré le despotisme, vient à dominer l'éducation.

Pour faciliter cet examen, nous étudierons préalablemeut : quels sont, sur les sentiments, les résultats de l'éducation généralement considérée. Et, pour ne point étendre nos recherches au delà de nos besoins actuels; nous les bornerons : à l'étude de deux points de vue généraux :

1° Les sentiments, considérés comme moraux;

(1) Quand, la révélation dominante peut être examinée, comme un théorème de géométrie; toute foi a disparu.

2° Les sentiments, considérés comme naturels ou normaux.

Commençons par l'étude des sentiments : considérés comme moraux.

Déjà, nous avons démontré *théoriquement* : que, les sentiments, *en général;* dès, qu'ils sont considérés comme indépendants du raisonnement rationnellement incontestable ; sont tous des préjugés ; et, que tous dérivent, essentiellement, de l'éducation. La proposition *particulière*, relative : aux sentiments de bien et de mal ; aux sentiments moraux ; est donc : également vraie.

Avant de démontrer : que, la *pratique* est ici conforme à la théorie ; nous renvoyons nos lecteurs : à ce que nous avons déjà dit, à cet égard, au chap. II du présent livre, § 1, L.

Nous y ajouterons quelques nouvelles autorités. Nous les prendrons au hasard ; s'il fallait les énoncer toutes, il faudrait des volumes.

Au chapitre IV, nous avons déjà cité Platon disant : que, la justice n'est autre chose : que, ce qui est avantageux au plus fort. Dans un endroit, que nous n'avons pas cité, il fait dire par Socrate : que,

— « La vertu n'est pas naturelle à l'homme (le Menon), qu'elle ne peut s'apprendre ; mais qu'elle survient par une influence divine à ceux en qui elle se rencontre, sans intelligence de leur part. »

— On voit ici : que, Platon est l'inventeur de la grâce ; et, selon lui : il n'y a pas plus de mérite, pour

un homme, d'être vertueux; que, pour une chienne, de lécher ses petits.

Dans le même dialogue, on trouve :

— « Est-il bien vrai, Socrate, que vous ne savez pas ce que c'est que la vertu? Est-ce là ce que nous publierons de vous à notre retour chez nous? — *Socrate*. Non-seulement cela, mon cher ami, mais ajoutez que je n'ai encore trouvé personne qui le sût, à ce qu'il me semble. »

—Et, plus loin, toujours dans la bouche de Socrate :

— « Si je fais naître des doutes dans l'esprit des autres, ce n'est pas que j'en sache plus qu'eux; je doute au contraire plus que personne, et c'est ainsi que je fais douter les autres. Maintenant donc, au sujet de la vertu, JE NE SAIS POINT DU TOUT CE QUE C'EST. »

—Et, Aristote? saura-t-il mieux, que son maître et son rival, ce que c'est : que, le bien et le mal; la justice? Voyons.

— « Les droits, dit-il, varient suivant l'espèce d'organisation politique; la justice se modifie dans le même rapport. »
(*Polit.*, liv. V, ch. IX.)

— « Égalité, justice, sont le cri des faibles et le jouet des puissants. »
(*Polit.*, liv. VI, ch. III.)

— « Tous n'ont pas des idées uniformes sur ce qui constitue la vertu; par conséquent, on diffère sur la nature des œuvres de vertu. »
(*Polit.*, liv. VIII, ch. VI.)

— Il est évident : que, pour ces Messieurs, il n'y a ni bien ni mal; ou, plutôt : que, le bien est d'être fort; et, le mal, d'être faible.

Et, Cicéron en sait-il davantage? Voici son avis :

— « Qui sint boni, et quid sit bene agi, magna questio est. »
(*De Off.*, lib. III, c. XVII.)

— « Sæpe enim tempore fit, ut, quod plerumque turpe haberi solent, inveniatur non esse turpe. »

(*Ibid.*, lib. III, cap. v.)

— Au chapitre vi, du même livre, vous y trouverez : qu'il est permis de voler, avec bonne intention.

En voilà encore un, pour lequel : il n'y a ni bien ni mal.

Et, pour Pascal ; pour le philosophe chrétien ; y en a-t-il ? Écoutons-le.

— « Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses. »

(Pascal, *Pensées*, partie Ire, art. 6, no 9.)

— « Les philosophes ont beau dire : Rentrez en vous-même, vous y trouverez votre bien, on ne les croit pas. Et ceux qui le croient sont les plus vuides et les plus sots. »

(Pascal.)

— Il paraît : que, Pascal est comme les autres.

Et Montaigne ?

— « J'ai vu telle chose qui étoit capitale devenir légitime....., et en l'espace de peu d'années, prenant une essence contraire. »

(Montaigne.)

— « Nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaicte religion, la parfaicte police, parfaict et accomply usage de toutes choses. »

(Montaigne, liv. I, ch. xxx.)

— Théoriquement ; et, de l'aveu de tous ceux qui ont écrit à cet égard ; les sentiments moraux, les sentiments de bien et de mal, dépendent donc : de l'éduca-

tion. Prouvons : que, pratiquement, cette assertion est aussi réelle.

Pour obéir aux croyances, aux tendances reçues par l'éducation, les fanatiques, c'est-à-dire les fidèles, à quelque foi qu'ils appartiennent, assassinent, tout aussi naturellement : que, l'anthropophage tue son prisonnier et le mange ; que, les militaires tuent l'homme sur un champ de bataille ; que, des juges le font tuer sur un échafaud ; que, des législateurs ordonnent le massacre ou l'exposition de nouveau-nés ; que, d'autres font avorter les femmes ; que, d'autres ordonnent la promiscuité des sexes et le communisme ; que, Caton se suicidait ; que, l'Indienne se brûle, sur le bûcher d'un mari qu'elle déteste ; que, le mage et tant d'autres épousaient leurs sœurs ; que, toutes les vierges d'un fief se livraient à leur suzerain ; que, celui-ci les déflorait ; que, le propriétaire colon possède des esclaves ; que, le propriétaire européen possède le sol ; que, le brahme repousse de ses aliments tout ce qui, selon lui, a été animé ; que, l'esclave africain vénère son maître ; que, l'Européen vénère son roi ; que, le Turc ou le chrétien vénère : soit l'auteur de la révélation ; soit la révélation elle-même.

Il n'en est pas autrement des sentiments de parenté, quelque singulière que cette assertion puisse paraître. Un enfant, changé en nourrice, vénère ses prétendus parents ; et, en est chéri, absolument, comme si l'échange n'avait pas eu lieu. Et, il en est de même : pour toute répulsion à l'inceste (1).

(1) « Il ne faut pas chercher dans la nature les causes de prohibition

Il faut donc en conclure ;

D'abord :

Que l'assassinat, l'anthropophagie, le parricide, le

du mariage. La doctrine de l'*horror naturalis* est une fiction créée par les législateurs et confirmée par les mœurs. Elle n'a été soutenue dans un sens absolu, que par des moralistes hors d'état de distinguer la nature de la coutume, et de découvrir la véritable politique des institutions législatives. L'histoire des peuples repousse cette doctrine. Les nations les plus policées, telles que les Phéniciens, les Égyptiens, les Perses, les Athéniens, les Lacédémoniens ; les peuples sauvages, tels que les Tartares (*) et les Indiens du nord de l'Amérique, par exemple, ont été dans l'usage de faire des mariages parmi leurs plus proches parents. Moïse dit expressément que l'auteur de la nature créa à dessein le premier homme et la première femme dans les rapports les plus étroits. Il ne pensait donc pas que Dieu eût inspiré à l'homme aucune aversion naturelle pour un mariage avec la femme qui était une partie de sa chair.

« Les raisons qui ont fait interdire le mariage à certain degré de parenté, dérivent du besoin de maintenir les mœurs dans toute leur pureté au sein de la famille. Car si des rapports d'intimité étaient permis entre proches parents et légitimés par la coutume, les occasions fréquentes de former des liaisons intimes, particulièrement pendant la première jeunesse, introduiraient une dissolution et une corruption générales. Mais le précepte moral variant avec sa cause, est susceptible de s'étendre sans inconvénient, dans des mesures très-variables, chez les différentes nations aux différents âges du monde. »

(*Études sur les législations anciennes et modernes;* Paris, 1839.)

Ajoutons : que, chez les Athéniens, le divorce, l'adultère et l'inceste étaient autorisés, par la loi : pour protéger l'organisation de la propriété.

— « Un Athénien qui a des enfants ne peut disposer de ses biens qu'en leur faveur; s'il n'en a point, et qu'il meure sans testament, la succession va de droit à ceux à qui le sang l'unissait de plus près ; s'il laisse une fille unique héritière de son bien, c'est au plus proche parent à l'épouser : mais il doit la demander en justice, afin que dans la suite personne ne puisse lui en disputer la possession. Les droits du plus pro-

(*) Ils s'unissent par le mariage à tous leurs parents en général, excepté leur mère, leur fille, et leur sœur du côté de la mère; car ils sont dans l'usage d'épouser leur sœur du côté du père, ainsi que la femme de leur père après la mort de celui-ci. Le plus jeune frère, ou quelque autre de sa famille, est obligé d'épouser la veuve du frère aîné. (V. C. Mills, p. 367.)

meurtre, le suicide, l'inceste, l'impudicité, la tyrannie, la propriété du sol, la superstition, l'esclavage, le sentiment religieux et jusqu'aux sentiments de parenté, dès que ces sentiments se trouvent considérés indépendamment du raisonnement rendu incontestable, sont tous également naturels, appartiennent également au prétendu droit naturel (1) ; c'est-à-dire que tous, considérés en dehors de l'instruction réelle, ne sont bien ou mal : que, relativement à l'éducation.

Ensuite :

che parent sont tellement reconnus, que si l'une de ses parentes, légitimement unie avec un Athénien, venait à recueillir la succession de son père mort sans enfants mâles, il serait en droit de faire casser le mariage et de la forcer à l'épouser.

« Mais si cet époux n'est pas en état d'avoir des enfants, il transgressera la loi qui veille au maintien des familles, il abusera de la loi qui conserve les biens des familles. Pour le punir de cette double infraction, Solon permet à la femme de se livrer au plus proche parent de l'époux.

« C'est dans la même vue qu'une orpheline, fille unique ou aînée de ses sœurs, peut, si elle n'a pas de bien, forcer son plus proche parent à l'épouser ou à lui constituer une dot : s'il s'y refuse, l'archonte doit l'y contraindre, sous peine de payer lui-même mille drachmes. C'est encore par suite de ces principes que, d'un côté, l'héritier naturel ne peut pas être tuteur, et le tuteur ne peut pas épouser la mère de ses pupilles; que, d'un autre côté, un frère peut épouser sa sœur consanguine et non sa sœur utérine. En effet, il serait à craindre qu'un tuteur intéressé, qu'une mère dénaturée, ne détournassent à leur profit le bien des pupilles; il serait à craindre qu'un frère, en s'unissant avec sa sœur utérine, n'accumulât sur sa tête et l'hérédité de son père et celle du premier mari de sa mère. »

(Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*, t. I, p. 119, 120, où se trouvent citées toutes les autorités affirmant ces faits.)

(1) Le vol, dont nous n'avions point parlé, appartient plus particulièrement que tout autre sentiment au prétendu droit naturel. « Cratyle cite l'exemple d'Hercule, qui ne voulut ni acheter, ni recevoir en don les troupeaux de Gérion, mais qui préféra s'en rendre maître par la force, afin de les posséder en vertu du droit de nature. » (Note sur la traduction d'Aristote, par Champagne.)

Comme, en dehors de l'instruction incontestable, toute instruction appartient à l'éducation; et que, alors toute éducation est arbitraire; il en résulte : que, en dehors de l'instruction réelle; tous les sentiments de bien et de mal, sont purement : arbitraires.

Enfin, comme l'instruction réelle n'a jamais existé; il en résulte enfin : que, tous les sentiments moraux, *sans en excepter un seul,* ont été jusqu'ici : purement arbitraires; purement illusoires; quant à être bien ou mal : d'une manière absolue.

Passons, maintenant, à l'examen des sentiments, considérés : comme *naturels* ou *normaux*.

L'expression *sentiment,* appliquée à la direction des actions, et considérée en dehors de tout raisonnement quelconque, a pour valeur : *tendance.*

L'expression *tendance,* ainsi considérée, a exclusivement pour valeur, celle de : *tendance organique.*

L'expression *tendance organique,* signifie : *tendance naturelle.*

Pour distinguer : les tendances ainsi dites *naturelles;* de celles qui appartiennent à l'éducation ou à l'instruction; ces tendances *naturelles* doivent être étudiées : chez les animaux, les plus rapprochés de l'homme; et, chez les hommes, en faisant abstraction de leur éducation et de leur instruction.

Or, il n'existe, dans ces circonstances, nul sentiment de propriété indépendant de la force; nul sentiment de respect soit pour la vie, soit pour ce que nous appelons si indéterminément l'honneur des autres individus. Dès lors, nous devons conclure : que, l'assas-

sinat, l'anthropophagie, le meurtre, l'inceste, etc., etc. sont essentiellement dans la nature.

Si, ensuite, quelque chose peut corriger ces tendances naturelles, essentiellement anti-sociales ; ce sont, exclusivement, les tendances rationnelles. Et, si la nature ou ces tendances peuvent être corrigées ; c'est, exclusivement, par l'éducation et l'instruction, dont l'ensemble se résume dans le mot : *raisonnement*.

Disons, maintenant : que, tous les sentiments naturels sont, au moindre accès d'une passion quelconque, essentiellement antisociaux ; et, par conséquent, immoraux ; s'il était possible de donner le nom de moraux : à des sentiments considérés indépendamment du raisonnement.

Ce n'est point, ici, la seule faute : que, l'éducation, l'habitude nous fassent commettre. On dit, généralement : que, relativement aux sentiments moraux, l'habitude est *la seconde nature;* l'organisme étant alors considéré : comme la première.

Est-il nécessaire de relever : le vice de ce raisonnement ?

L'organisme est exclusivement physique.

Le raisonnement est, aussi, exclusivement physique : si, l'âme n'est qu'une résultante de l'organisme ; si, l'âme est matérielle.

Dans ce cas, il n'y a pas de tendance morale proprement dite ; il n'y a pas même de raisonnement proprement dit.

Si, l'âme n'est point matérielle ; le moral pro-

prement dit, existe; mais, alors, il est exclusivement relatif : au raisonnement; à un raisonnement bon ou mauvais; mais enfin : à un raisonnement.

Il est donc faux de dire : que, l'habitude, qui, ici n'est autre que le résultat de l'éducation, soit la seconde nature; au point de vue moral, l'habitude, la coutume, l'éducation, sont la première nature : puisqu'en dehors de l'éducation, dont la base est le verbe, le moral ne serait point développé; le moral serait : comme s'il n'existait pas.

Relativement aux sentiments moraux, il est, à la vérité : une seconde nature. C'est, l'instruction : lorsque, celle-ci ne vient point confirmer, ce qui a été reçu par l'éducation.

Dans ce cas, il y a anarchie au sein de chaque individu, chez lequel les natures morales sont en opposition; et, c'est ce qui arrive, généralement, aux individus : à l'époque, où l'ignorance dure encore; et, où l'examen ne peut plus être comprimé.

Après avoir examiné les sentiments : comme étant, primitivement, les résultats de l'éducation : dès, qu'ils sont considérés au point de vue moral;

Après avoir distingué : l'éducation de l'instruction, pour l'époque où l'instruction ne peut plus être comprimée : au point de rester toujours, soumise à l'éducation;

Après avoir distingué : l'instruction illusoire, de l'instruction réelle caractérisée par l'incontestabilité; nous pouvons aborder l'examen tendant à savoir : comment l'instruction, illusoire d'abord, vient à do-

miner l'éducation ; et, à ébranler toute foi : jusqu'à ce que l'instruction réelle soit découverte ; jusqu'à ce que celle-ci serve de base à l'éducation ; et, que toute foi, dérivant toujours essentiellement de l'éducation, devienne assurée : de se voir confirmée par l'instruction sociale, lorsque l'intelligence, relative à l'individu ayant reçu une foi, se trouve développée : au point de pouvoir raisonner ; au point de rendre ses conclusions incontestables : vis-à-vis de lui-même.

Commençons cet examen.

La foi, socialement considérée, ne peut se trouver ébranlée, aussi longtemps : que, l'éducation reste au pouvoir des despotes. Mais, si celle-ci leur échappe, avant que l'instructien réelle soit découverte : toute foi perd sa base ; tout despotisme devient incapable d'assurer l'ordre ; et, l'anarchie devient inévitable : puisque l'ordre n'est pas encore possible : par le raisonnement réel.

Ces propositions sont incontestables : mais, elles n'ont rien de parfaitement déterminé. C'est un éclair qui frappe ; et, redouble ensuite : l'obscurité.

Comment, l'éducation échappe-t-elle au pouvoir des despotes ? Comment, peut-on s'assurer qu'ils ne la dirigent plus ? Quand, l'instruction illusoire cesse-t-elle : de dominer la société ? A quoi, reconnaît-on le règne : du raisonnement réel ; de l'instruction réelle ? Voilà, des questions qu'il faut résoudre.

Pour, qu'elles puissent l'être ; les expressions : *éducation, instruction illusoire, instruction réelle ;* mises en rapport avec les expressions : *société, humanité ;* doi-

vent être déterminées, mieux encore : qu'elles ne l'ont été, jusqu'à présent.

Nous arriverons à ce but, par la discussion d'une proposition de Pascal, relative au sujet dont nous traitons.

En parlant de l'instruction, comme étant exclusivement relative à l'espèce humaine, Pascal a dit :

— « Toute vérité découverte par *un homme* est acquise *à l'humanité*. »

— Cette proposition, abstraction faite de relation aux différentes époques sociales, est complétement fausse. C'est, seulement, depuis la naissance de la presse : qu'elle a commencé, à pouvoir devenir un jour : une réalité.

N'oublions pas : que, la proposition de Pascal est essentiellement sociale : humanité, société, et ordre étant des expressions, dans le fond, de même valeur. C'est donc, principalement, sous les rapports : d'ordre, de despotisme, de liberté ou d'anarchie; que, nous devons l'examiner.

Avant la presse; si, quelque vérité, tendant à ébranler la foi, base de l'autorité despotique, pouvait être produite : ou, elle était étouffée, immédiatement après sa naissance; ou, si l'autorité despotique ne pouvait l'anéantir; elle s'en emparait, la monopolisait, et, l'enveloppant de sophismes, elle la faisait servir à se reconsolider. C'est ainsi qu'il en a été, pour toutes les propositions primitivement répandues : par le christianisme.

Pour que les découvertes, faites par *un homme*,

puissent réellement appartenir à l'humanité ; et, non point seulement aux despotes ; il ne suffit donc point : que, ces vérités aient déjà une existence humaine réelle. Pour, qu'elles appartiennent à l'humanité entière, il faut en outre : que, un instrument indestructible, comme inhérent aux développements de l'humanité même, soit trouvé d'abord ; et, ensuite : que, cet instrument, quant à l'expansion des vérités découvertes, puisse agir par lui-même ; c'est-à-dire : que, le besoin que l'humanité en aura, le fasse agir *nécessairement :* de manière, à rendre les vérités découvertes : immonopolisables.

Cet instrument, est : la presse.

Avant la presse, mille Galilées ont pu exister. Et, si leurs découvertes, en ébranlant la foi relative à l'époque, ont pu contrarier le despotisme ; toutes, immédiatement, ont dû être : étouffées et perdues pour l'humanité. Dès, que la presse existe, au contraire ; le dernier des Galilées trouve : que. la terre tourne autour du soleil ; et, cette vérité, essentiellement opposée à la foi, alors, socialement établie ; n'ayant cependant qu'un homme pour appui ; devient, une fois confiée à la presse ; aussi indestructible : que, la presse elle-même.

Mais, une vérité, même devenue indestructible par la presse, n'est point acquise à l'humanité ; aussi longtemps : que, cette même vérité peut être monopolisée. Elle est seulement, alors, acquise au despotisme. Et, dès lors, même avec la presse, la proposition de Pascal est encore une erreur : au moins, pour un certain laps de temps.

Si, en effet, nous interrogeons le peuple ; nous verrons : combien peu d'individus ont reçu leur part, de la découverte de Galilée. Ce monopole ne doit même pas nous étonner. Il est inévitable, aussi longtemps : que, l'éducation n'est point basée sur l'instruction (ce qui n'a jamais eu lieu) ; et que, l'éducation et l'instruction ne se donnent point : complétement à chacun ; ce qui, de même, n'a jamais été ; et, de plus, ne peut être ; sinon : lorsque, ces conditions deviennent : nécessaires à l'existence de l'humanité.

A l'existence de la presse, donnée comme nécessaire, pour que, la proposition de Pascal puisse devenir une vérité ; nous devons donc ajouter : que, la presse remplit seulement ce but : lorsque, elle a enlevé le monopole de l'éducation au despotisme ; que, la destruction de ce monopole, a détruit toute foi ; que, la destruction de toute foi, a porté à l'anarchie ; et que, l'excès des maux, dérivant de l'anarchie, a forcé : de découvrir l'instruction réelle, pour en faire la base d'une éducation : *socialement* mise à la portée de tous ; et, *socialement* confirmée, chez tous : au moyen de l'instruction.

L'accomplissement, de pareilles conditions, apparaît, dès l'abord : comme impossible. Et, lorsque, ensuite, ces mêmes conditions sont examinées avec plus d'attention ; les difficultés, au lieu de s'évanouir, semblent redoubler encore.

En effet : la découverte du mouvement de la terre, par Galilée, ne peut plus il est vrai, une fois la presse existant : se perdre, pour l'humanité. Mais, il n'en est

pas de même, pour toute découverte. Nous allons mettre en évidence : cette distinction, d'une importance essentielle.

La démonstration du mouvement de la terre est relative à l'ordre physique. Dès lors, une fois que cette découverte se trouve *théoriquement* établie ; elle ne peut être soustraite, pour sa vérification *pratique*, aux expériences domestiques : toujours suffisantes, pour vérifier, pratiquement, un fait physique. Aussi, à peine la découverte de Galilée eut-elle été rendue théoriquement incontestable ; que, toutes les autorités despotiques, l'ont reconnue comme réelle ; et, se sont empressées de s'en emparer : pour la rendre conciliable, par des explications quelconques, avec la foi socialement établie.

Quand, au contraire, une découverte appartient à l'ordre moral ; et, dans ce cas, toujours à l'ordre social ; il n'est plus suffisant, même lorsqu'une découverte est *théoriquement* établie comme réelle, de la vérifier, *pratiquement*, par des expériences domestiques : pouvant avoir lieu, en dehors du consentement des despotes. C'est, une vérification de pratique sociale, qui devient nécessaire. Et, cette vérification ne peut exister : en dehors du consentement, de ces mêmes despotes. Cependant, toute découverte, en fait d'ordre social ; même, lorsqu'elle est théoriquement établie ; peut toujours : se trouver reléguée parmi les utopies ; pour autant qu'elle n'a point été : pratiquement, socialement vérifiée.

Pour, annihiler toute découverte sociale ; il suffit

donc : du seul mépris des despotes. Et, par ce seul mépris, toutes vont se confondre au milieu des innombrables utopies : que, le besoin d'ordre fait nécessairement naître ; lorsque toute foi commence à chanceler. Et, là ; malgré la presse ; elles sont : comme, si jamais elles n'avaient existé.

Après la presse, néanmoins ; l'impossibilité de mettre, en expérience, les diverses théories sociales ; toutes, alors, également contestables ; il y a, vers la destruction de toute foi ; et, par conséquent, vers la destruction du despotisme, par l'établissement de l'anarchie ; un progrès remarquable.

L'instruction, laquelle, dans sa généralité, n'est autre : que, la collection des différentes théories, illusoires où réelles, vérifiées ou non vérifiées, ne réside plus. exclusivement, entre les mains des despotes ; ainsi, que nous l'avons vu : pour la découverte de Galilée. Dès lors, l'instruction domestique cesse : de rester exclusivement basée sur l'éducation despotique. Et, comme sous le despotisme, c'est toujours l'instruction domestique, illusoire ou réelle, qui donne l'éducation aux générations qui s'élèvent ; le monopole de l'éducation échappe également, au moins en partie d'abord, aux despotes.

Mais, la plus faible partie de l'instruction domestique, soustraite à l'autorité, suffit : pour laisser à nu, également en partie, l'illusion relative à la base donnée : tant à la règle d'action ; qu'à l'autorité qui la sanctionne ; c'est-à-dire : l'illusion relative à toute foi ; à toute croyance aveugle, base exclusive de despo-

tisme. Et, si cette faible portion d'instruction, échappée au pouvoir, ne suffit point dès l'abord, pour rendre nécessaire : la généralisation des découvertes ; et, rendre réelle la proposition de Pascal, en abolissant tout monopole d'éducation et d'instruction ; au moins, cette perte du pouvoir suffit ; pour : que, le protestantisme social prenne naissance ; que, son inévitable expansion en soit la suite nécessaire ; et que, cette expansion finisse, en peu de temps, par soustraire complétement au pouvoir : les monopoles de l'éducation et de l'instruction.

Alors, le despotisme est détruit ; et, ne se remplace, néanmoins : que, par l'anarchie. Car, l'ordre réel ne peut se baser : que, sur l'instruction réelle. Et, celle-ci n'existe point encore.

C'est ainsi : qu'avant, même, que le despotisme ne se trouve complétement détruit ; avant, que l'anarchie ne soit devenue générale ; toute foi, considérée comme base sociale, se trouve : complétement ébranlée.

E

ÉCROULEMENT DE LA FOI, SOCIALEMENT CONSIDÉRÉE; ET, RETOUR A LA PROPOSITION DE PASCAL.

« Pas un temple qui ne soit déserté, pas une institution du passé qui ne croule. »

LA MENNAIS, *Amschaspands et Darvands*, p. 60.

— « Il est clair que l'ignorance des peuples est naturellement favorable au pouvoir du sacerdoce. UN PEUPLE TRÈS-ÉCLAIRÉ CESSE D'ÊTRE RELIGIEUX (1). Peu à peu le *philosophisme* étouffe en lui son penchant naturel vers une croyance que l'esprit fort, c'est-à-dire façonné par l'éducation, méprise et abandonne. C'est pour cela que les prêtres s'emparent autant que possible de l'éducation des peuples. Nous les voyons chercher à rendre cette éducation moins dangereuse par le tour qu'ils lui donnent. Ils aimeraient mieux certainement n'avoir point à instruire les hommes; mais plutôt que de laisser ce soin à des ennemis, ils le prennent eux-mêmes. D'ailleurs, observons bien une chose : *les prêtres dirigent l'ignorance et ne la dissipent pas*. C'est là tout le secret de leur politique. »

COMTE HENRI DE VIEL-CASTEL, *De la société et du gouvernement*, t. I, p. 226.

— « Toutes les sections de la cour de cassation réunies et présidées par M. le garde des sceaux, ont rendu un jugement conforme aux conclusions de M. Barrot, malgré l'éloquence énergique de

(1) Voilà, le dix-huitième siècle résumé en quelques mots. C'est, précisément, le contraire qu'il fallait dire : un peuple ignorant est toujours superstitieux; c'est, seulement, un peuple éclairé : qui est réellement religieux. Et, jusqu'à présent, la seule superstition a existé.

l'illustre défenseur de Louis XVI et la vive opposition de plusieurs conseillers : et quand ils ont demandé, pour sauver au moins l'honneur de la magistrature, que le mémoire où se trouvent les paroles qu'on vient de lire (la loi en France est athée et doit l'être), on leur a répondu, avec raison, que ces deux arrêts seraient contradictoires, et la doctrine de *l'athéisme légal* a triomphé (1).

« Il n'est pas sans importance de faire observer que les membres du consistoire et les personnes les plus distinguées de l'Église réformée de Paris assistaient au plaidoyer de M. Barrot, et semblaient autoriser par leur présence ses principes, contre lesquels, d'ailleurs, aucun d'eux n'a réclamé. C'était leur cause qu'il défendait, et c'est le protestantisme tout entier qui s'est retranché publiquement dans l'athéisme politique, son dernier refuge, et où LE PREMIER TRIBUNAL DE LA MONARCHIE l'a déclaré inexpugnable.

« Ainsi donc, parmi nous, il est reconnu que la loi est athée; que par conséquent l'État ou le corps politique est athée; que le gouvernement, quelle que soit la croyance personnelle des individus dont il se compose, est athée; que les tribunaux sont athées; que tous les agents de l'autorité, considérés comme hommes publics, sont athées : c'est-à-dire que la société entière est athée *et doit l'être*. En 1793, on n'avait pas encore aussi bien compris cette nécessité, puisque Robespierre lui-même fit de l'existence de l'Être suprême un dogme national consacré par la loi (2).

(1) L'expression *athéisme légal* signifie *matérialisme social* ou ne signifie rien. En effet : où l'âme est matérielle ou elle ne l'est pas. Si, l'âme est matérielle, peu importe qu'il existe un dieu anthropomorphe. Si, l'âme est immatérielle; sujet d'ordre moral; elle est la base du raisonnement; et, l'ORDRE MORAL n'est alors : que, LA CONFORMITÉ AU RAISONNEMENT. Alors, de quoi sert le dieu anthropomorphe : puisque, la sanction des actions, selon leur conformité ou leur non-conformité au raisonnement, est éternelle; comme l'ordre moral, lui-même, alors, exclusivement relatif aux âmes? L'anthrôpomorphisme n'a été inventé : que, pour servir de base : à, l'immatérialité des âmes; et à la sanction des actions. Du moment, que cette immatérialité et cette sanction sont démontrées exister par elles-mêmes; le dieu anthropomorphe s'évanouit : comme superfétation sociale.

(2) Robespierre ne parla d'Être suprême : que, pour servir de base à

Il est étrange qu'on ait attendu, pour abolir cette loi, le règne du roi très-chrétien (1). On aurait pu, ce semble, à toute force, en trouver dans le code révolutionnaire qu'il eût été plus pressant d'effacer du code monarchique.

« Enfin, la sagesse d'une cour souveraine en a jugé autrement; elle a déclaré que l'État ne connaît point de Dieu, que dès lors la religion de l'État n'est qu'un vain nom. Mais comme elle n'a pas expliqué ce que c'est que la morale sans religion, sans Dieu, il s'ensuit que l'État ne connaît point de morale, dans le sens où ce mot a été entendu jusqu'ici (2); et pour être conséquent, il faut tolérer les morales individuelles comme on tolère les religions et les opinions individuelles. . . . . .

. . . . . .

« On m'apprend que M. Odilon-Barrot, choqué de mes réflexions sur l'arrêt rendu par la cour de cassation dans l'affaire du sieur *Roman*, a jugé à propos de m'adresser une vive réprimande dans le *Constitutionnel*. . . . . .

. . . . . .

« En ce qui me concerne, je dois des remerciments à M. Barrot, qui, obligeamment, ne laisse échapper aucune occasion de confirmer par ses aveux ce que j'ai cru devoir dire de la tendance de ses principes.

« Il avait soutenu qu'en France *la loi n'est d'aucune religion;* de là je conclus que, selon lui, *la loi est athée.* — Oui, répond-il aussitôt, *la loi est*

l'immatérialité de l'âme; et, à la sanction des actions, en dehors de laquelle toute probité est une sottise. Robespierre, l'homme le plus probe de la révolution, ne voulait pas être un sot. Les matérialistes, qui ne voulaient pas être des sots, dans le crime; lui firent payer de sa tête : sa justification de la vertu.

(1) C'est, qu'il paraît : que, très-chrétien; et très-vertueux; n'est pas toujours synonyme.

(2) Il n'y a pas de doute : qu'en dehors d'une sanction inévitable, la morale consiste : à être le plus fort; et à se sacrifier le monde entier. MM. Guizot et Cousin professent, cependant : que, la morale est indépendante de la religion. Cette profession de foi, est la conséquence nécessaire, du scepticisme social sur l'immatérialité de l'âme; ou, plutôt, de la négation de la science à cet égard. On n'ose pas dire ouvertement : que, la morale est le moyen : dont, les fripons se servent; pour duper les sots.

athée et doit l'être (1). Si, dans sa lettre, il se fâche, ce n'est point parce que je lui impute ces deux assertions; au contraire, il les avoue, il les répète de nouveau : *Pour moi*, dit-il, *qui ai commis le crime énorme de dire que la loi doit être ce qu'elle est*, etc. Sa colère vient uniquement de ce que cette maxime, *la loi doit être athée*, ne me paraît pas tout à fait aussi admirable qu'à lui.

« J'en avais tiré la conséquence que la loi doit tolérer toutes les morales, comme elle tolère toutes les religions, ou, en d'autres termes, que *la loi n'est d'aucune morale comme elle n'est d'aucune religion*. M. Barrot en convient encore, car il est d'une franchise étonnante. Voici ses paroles :

« Après avoir posé en principe que *la loi n'existe que pour contraindre* (2), il ajoute : « Dans « ce siècle désenchanté, nous reconnaissons deux « espèces de devoirs dans la société, ceux qui sont « *forcés* (3), et *ceux qui sont abandonnés au libre* « *arbitre de chacun*. Les premiers tombent dans « le domaine des *contraintes légales;* les seconds « dans celui de la simple persuasion. La religion « et la *morale* sont dans cette dernière classe. »

« La loi n'existe que pour contraindre; la morale ne tombe pas dans le domaine des contraintes légales; les devoirs qu'elle impose sont abandonnés au libre arbitre de chacun. Cela est clair, ce me semble.

« Tels sont, continue M. Barrot, les principes « qui nous régissent, et vers lesquels tendent tou-

Si, M. Barrot a voulu dire : la loi ne reconnait aucune religion; pour être conséquente, la loi est athée et doit l'être; M. Barrot a eu ı. Mais, il aurait dû ajouter : une pareille loi, par essence, est anti-ɛ. Si, M. Barrot a voulu dire, d'une manière absolue, que *la loi tre athée*, dans le sens de privée de tout appui de sanction reli-ı : dans ce cas, M. Barrot n'est plus de notre ressort; c'est, ailleurs, loit être jugé.

Quiconque est religieux, dit : que, la loi est, ou doit être : l'ex-on de la justice. Quiconque n'est pas religieux, doit dire : que, la : l'expression de la force. La loi ne peut avoir de base : que, la m ou le bourreau. Le dix-huitième siècle; et, à son exemple; le uvième; ont choisi le bourreau. Il faut : que, cela soit ainsi : *tanément*. TOUT EST BIEN : où, il n'y a pas d'ordre moral.

Et, quand on est assez adroit, pour échapper à la force, au bour-que devient le devoir? On le met à Charenton.

« tes les sociétés modernes. C'est le résultat de la « civilisation. »

« Ainsi, le résultat de la civilisation est d'avoir exclu des lois la religion et la morale. Je n'ose montrer tout ce que cette assertion renferme d'absurdités détestables. Je craindrais de nouveaux aveux de M. Barrot. Sa logique l'entraîne si loin que je tremblerais de tenter une troisième fois un esprit si droit dans l'erreur. Je me tais pour le sauver des dernières conséquences de sa doctrine. »

L'abbé de la Mennais, *Nouveaux mélanges* (1826).

— « De quelque côté que l'on regarde la race humaine, de sinistres symptômes annoncent un vice interne qui altère en elle les sources de la vie. Elle ressemble à ces corps en décomposition où chaque molécule détachée des autres n'a plus avec elle aucun lien, inerte amas de poussière que disperse le vent. »

La Mennais, *Amschaspands et Darvands*, p. 64.

— Lorsque, le protestantisme, contre l'autorité unitaire, interprète de révélation, s'est introduit chez les rois; les minuties de formes, relatives à la vénération du fond; c'est-à-dire : les minuties de culte, pour l'autel; et, d'étiquette, pour le trône; commencent, aux yeux des rois, à perdre de leur importance.

Bientôt, il en est de même pour les grands feudataires, devenus protestants à leur tour, contre l'autorité des rois. Et, en peu de générations, les diverses minuties relatives à l'autel et au trône, sont considérées : comme, des restes de la barbarie, inhérente au premier âge humanitaire.

Ici, il devient intéressant d'examiner : comment, les rois, qui, maintenant se plaignent tant de l'anarchie, ont été, eux-mêmes, les premiers anarchistes;

et, comment le protestantisme, contre toute autorité, a pris sa source : dans la rébellion des rois, contre l'interprète de leur règle d'action ; alors, nécessairement donnée : par une révélation.

Pour suivre, la filiation du protestantisme, en partant de cette source, rappelons-nous :

Que, sous le despotisme, l'existence des devoirs repose : sur les sentiments ; et non, sur le raisonnement ; sur l'éducation ; et non, sur l'instruction ;

Que, les sentiments, reçus par l'éducation, constituent la foi ;

Et, que toute autorité, sanction des devoirs, repose alors exclusivement : sur la foi.

Rappelons-nous, également :

Que, le protestantisme, antagoniste de toute foi, repose sur le raisonnement ; abstraction faite : de contestabilité ; ou, d'incontestabilité ;

Que, le raisonnement, autrement dit instruction, détruit alors : les sentiments ; à cette époque, contestables par essence ;

Que, par conséquent, le raisonnement, autrement dit instruction, détruit alors : *éducation, foi, devoirs* et *autorité.*

Ces prémisses rappelées ; plaçons, sous notre point de vue actuel : d'une part, ce qui appartient au sentiment, à la foi, à l'éducation ; d'une autre, ce qui appartient au raisonnement illusoire ou réel ; au scepticisme ; ou, à l'incontestabilité, composant l'instruction.

Le respect, que les rois devaient, les premiers, té-

moigner à l'interprète de la règle d'action; chef, sous ce rapport, de la révélation; et, ainsi lui-même trône et autel; se traduisait : par des minuties d'étiquette et de culte. Ces minuties appartenaient : à l'éducation, reçue sous l'influence de l'autel. L'éducation, c'est-à-dire le sentiment qui en dérivait, faisait donc reconnaître ces *minuties*, comme étant des *devoirs*.

Le protestantisme, chez les rois, contre ces mêmes minuties d'étiquette et de culte, considérées comme des devoirs; dérivait exclusivement : de leur raisonnement; de leur instruction; toujours abstraction faite : d'illusion ou de réalité.

Maintenant, rappelons de nouveau :

Que, sous le despotisme, l'instruction, *essentiellement*, doit se trouver soumise : aux sentiments reçus par l'éducation;

Que, sous le despotisme, l'éducation et l'instruction ne peuvent être *nationales, sociales : en tant, que données* ÉGALEMENT *à tous les individus;* mais, seulement *domestiques*, ou données : soit par les pères; soit par leurs représentants; sous l'influence de leur propre éducation, et de leur propre instruction;

Et, nous en conclurons :

Que, de ce moment : que, le raisonnement, l'instruction, se trouvent, chez les rois, soustraits au despotisme de l'autel, relativement à quelques minuties d'étiquette et de culte dérivant de l'éducation; minuties, jusqu'alors reconnues, chez les rois, comme étant des devoirs; leurs enfants se trouvent ensuite également soustraits à ce despotisme : non plus seulement

par leur propre instruction ; mais encore, par l'éducation qu'ils reçoivent de leur père. C'est dire : que, sous ces rapports, les enfants n'ont plus d'éducation à combattre.

Sous les rapports, de ces mêmes minuties d'étiquette et de culte, ces enfants de rois se trouvent donc livrés : au protestantisme ; au scepticisme ; à l'anarchie ; puisqu'à cette époque, il n'y a encore d'ordre possible : que, par la foi ou le despotisme.

Ces enfants de rois, ainsi partiellement soustraits ; par le raisonnement ; par le libre examen ; par l'instruction de leurs pères ; au despotisme de l'éducation, émanant de l'autel ; raisonnent, ensuite, également par eux-mêmes ; et, considèrent, à leur tour, d'autres parties d'étiquette et de culte, comme étant peu importantes ; comme étant de pures minuties de formes ; minuties, que leurs pères s'étaient cependant crus obligés, de laisser subsister parmi les devoirs. Une fois devenus pères, ils continuent de diriger l'éducation de leurs enfants, sur ce qu'ils appellent les progrès de leur propre instruction. Et, relativement à l'étiquette, au culte, aux formes, il y a ainsi : une suite d'actions du raisonnement composant l'instruction des pères ; sur les sentiments qu'ils ont reçus par l'éducation ; et, de réactions sur l'éducation des enfants, les prédisposant à de nouveaux développements de négations : lorsqu'ils deviennent pères.

Puis, comme sous le règne du despotisme, du sentiment, de la foi ; tout, est exclusivement *formes ;* c'est-à-dire : *illusion* ou *contestabilité ;* bientôt, dans les fa-

milles des rois et sous le rapport : du *fond;* de la *réalité;* de l'*incontestabilité;* du *droit;* c'est-à-dire : des *devoirs;* il ne reste absolument rien.

Mais, les enfants de rois ne peuvent tous devenir rois. Et, cependant, l'éducation protestante, reçue par un fils de roi ; et, la réaction de cette éducation, sur les prétendus progrès de l'instruction ; ne se perdent point : par cela seul, que des fils de rois n'occupent point de trône. C'est, même le contraire qui a lieu, lorsque ces fils, non couronnés, deviennent : grands feudataires.

Les grands feudataires imitent donc les rois; et, leurs enfants imitent les fils de rois. Les nobles imitent les grands feudataires. Les bourgeois imitent les nobles. Les prolétaires imitent les bourgeois. Et, chez les individus, composant la société tout entière, il n'y a bientôt plus : que, des *formes;* et, plus de *devoirs;* c'est-à-dire : plus de *fond :* dès, que les individus se trouvent assez forts : pour, pouvoir se dispenser des *formes*.

Donc : du premier moment qu'un roi a osé se dispenser : soit, de baiser les pieds du chef de la révélation ; soit, de porter, devant lui, le glaive en signe de vasselage ; il a autorisé le prolétaire : à le renverser, lui roi; à le fouler aux pieds; et, à saisir ce même glaive pour l'en frapper : toutes les fois, que, lui prolétaire : peut se croire le plus fort.

C'est, ainsi : que, la foi se trouve écroulée. C'est, ainsi : que, le despotisme s'anéantit, pour ne laisser exister que l'anarchie : jusqu'à ce que le raisonne-

ment réel, soit découvert ; et, que son application sociale, soit devenue : nécessaire à l'existence de l'humanité.

Revenons à la proposition de Pascal.

En discutant cette proposition, nous avons vu : comment, et en quoi, l'éducation, produisant les sentiments, diffère du raisonnement, produisant l'instruction ; comment l'instruction, sous forme de protestantisme, se soustrayant aux influences de l'éducation despotique, vient à renverser, toute espèce d'éducation non justifiée par le raisonnement réel ; et, comment, lorsque le raisonnement réel n'existe pas encore, ce renversement : de toute éducation, de tous les sentiments, de toute foi, de tout devoir, de toute autorité alors susceptible d'exister ; conduit : à l'anarchie.

Il nous reste à examiner : comment le raisonnement, l'instruction, conduisant d'abord à l'anarchie ; viennent à se retrouver : bases d'éducation, de sentiments, de foi, de devoirs, d'autorité, d'ordre ; par, l'anéantissement de tout protestantisme.

Lorsque le raisonnement, l'instruction, peuvent avoir, pour résultat, de détruire : toute espèce d'éducation, de sentiment, de foi, de devoir, d'autorité, d'ordre ; c'est, que sous le rapport de l'ordre : l'éducation, les sentiments, la foi, les devoirs, l'autorité, prétendent encore : que, le raisonnement, l'instruction leur soient soumis ; c'est, qu'il y a encore anarchie : entre l'éducation et l'instruction ; ou, disons-le en un mot : que, l'éducation et l'instruction ne sont pas encore : essentiellement *une*.

Examinons : ce qui arrive ; tant, chez les individus ; qu'au sein des sociétés ; lorsque l'éducation et l'instruction ne sont point encore UNE *par essence;* comment, l'éducation et l'instruction peuvent être UNE *par essence;* et, ce qui est absolument nécessaire : pour, que l'éducation et l'instruction deviennent UNE *par essence.*

Lorsque, l'éducation et l'instruction ne sont point encore UNE *par essence;* il y a, chez les individus, anarchie : d'abord entre les sentiments qui portent à l'action, et le raisonnement, qui décide les actions ; ensuite, entre les divers raisonnements, successivement portés : sur un même sentiment.

En effet :

Aucun critérium de raisonnement, pris en dehors des passions, n'ayant encore d'existence socialement reconnue ; les critéria de raisonnement, chez les individus, varient comme les passions ; lesquelles, varient elles-mêmes : comme, le nombre infini de circonstances, qui agissent sur l'organisation.

Dans ces mêmes circonstances, il y a en outre : anarchie entre les individus ; c'est-à-dire : au sein des sociétés.

Nous venons de voir, en effet, qu'il y a anarchie, chez chaque individu : entre les sentiments et le raisonnement ; et même, entre les divers raisonnements successivement portés sur un même sentiment. Il n'y a, dès lors, vis-à-vis de chacun : aucune règle d'action, même donnée par soi-même, qui ne soit, par soi-même : à chaque instant contestée.

A fortiori, il n'y a donc, entre les individus, com-

posant les sociétés, aucune règle d'action socialement donnée : qui ne soit, individuellement contestée. Or, ces circonstances caractérisent, essentiellement, l'état d'anarchie : tant, chez les individus ; qu'au sein des sociétés.

Nous pouvons donc conclure :

Que, lorsque, tant chez les individus qu'entre les individus, l'éducation et l'instruction ne sont point UNE *par essence;* ce qui, nous l'avons vu, arrive, nécessairement, dès que le protestantisme existe au sein de la société ; l'anarchie, c'est-à-dire la destruction de tout ordre social, est la suite nécessaire : de cette absence d'unité.

Quant, à la question de décider : comment, l'éducation et l'instruction peuvent être UNE *par essence;* pour la résoudre, il suffit d'observer :

Que, l'éducation : étant une *direction;* une modification de l'organisation ; est toujours, lorsqu'elle est socialement considérée ; donnée par un raisonnement *illusoire* ou *réel;* c'est-à-dire par une *instruction.*

Ainsi, pour qu'il soit, seulement possible : que, l'éducation et l'instruction soient toujours UNE *par essence;* il faut, nécessairement : que, l'éducation soit basée sur une instruction ; et, que l'instruction servant de base, soit, elle-même, INVARIABLE.

Passons, maintenant, à la troisième question ; celle, de savoir : ce qui est absolument nécessaire : pour, que l'éducation et l'instruction soient UNE : *par essence.*

L'éducation et l'instruction sont, essentiellement, soumises aux influences domestiques ; aussi longtemps :

que, l'une et l'autre ne sont point données *socialement;* c'est-à-dire : données, indistinctement, à tous les individus composant la société.

Lorsque, l'éducation et l'instruction restent dans le domaine des influences domestiques ; et, que le protestantisme existe socialement ; c'est-à-dire : qu'il y a une prétendue liberté de la presse ; l'éducation et l'instruction diffèrent, essentiellement : tant chez les individus qu'entre les individus, nous venons de le voir; et, l'anarchie est la suite nécessaire : de cette absence d'unité.

La première chose indispensable ; pour, que l'éducation et l'instruction deviennent UNE *par essence;* c'est-à-dire : pour, que l'humanité puisse persister sur le globe, une fois que le protestantisme existe socialement; est donc : *que, l'éducation et l'instruction soient données socialement.*

Mais, cette première condition est insuffisante. Car, il faut en outre, nous venons également de le voir : que, l'instruction, devant servir de base à l'éducation, soit essentiellement invariable : relativement à la direction des actions, tant individuelles que sociales. Or, cette condition implique, nécessairement : la découverte de l'instruction réelle ou incontestable : puisque, cette instruction est seule : invariable.

Pour, que l'éducation et l'instruction deviennent UNE : *par essence;* c'est-à-dire : pour, que l'humanité puisse persister, sur le globe, une fois que le protestantisme existe socialement ; une fois, qu'une prétendue liberté de la presse existe; il faut donc : que, l'instruction

réelle ou incontestable soit découverte ; et, que tout protestantisme, prétendu rationnel, soit rationnellement anéanti.

Une nouvelle condition est, maintenant, indispensable. C'est, que les maux, résultant, de l'anarchie causée par le protestantisme, soient portés à l'excès ; pour, que la société puisse comprendre : que, ce qu'elle a, jusqu'à présent, considéré comme une instruction réelle ; n'est, cependant, qu'instruction illusoire ; c'est-à-dire : qu'ignorance.

En effet ; en dehors de cet excès de maux, rendant évidente l'illusion de l'instruction existante ; par l'imminence du danger où l'humanité se trouvera de disparaître du globe, en restant appuyée sur cette fausse base ; le besoin de l'instruction réelle ne peut se faire sentir. Car, il n'y a de besoin RÉEL : que, ce qui est nécessaire à la conservation de l'existence.

Or, l'instruction réelle ne peut : se rechercher, se découvrir et s'appliquer, SOCIALEMENT : que, par un besoin social réel. Et cela : parce que cette instruction anéantit le despotisme ; parce que, jusqu'à ce que cette instruction soit socialement établie, le despotisme possède exclusivement tout le pouvoir social ; et, enfin : parce que le despotisme doit, comme condition d'existence, empêcher l'instruction réelle, de dominer : socialement.

Pour, que l'éducation et l'instruction deviennent UNE : *par essence ;* c'est-à-dire : pour, que l'humanité puisse persister sur le globe, une fois que le protestantisme existe SOCIALEMENT ; il faut donc : que, les

l'humanité ; organisation que l'empirisme a déjà caractérisée : du nom de *radicale*. Passons, maintenant, au choix d'un critérium, capable de nous faire juger, à chaque instant : du degré de décadence, auquel se trouve le despotisme : *analytiquement considéré*.

4° Que, la société, devenue UNE *par essence;* embrasse l'ensemble de l'humanité ;

5° Que, par l'excès des maux, résultant de l'anarchie, toutes ces conditions soient devenues : nécessaires à l'existence de l'humanité; et, SOCIALEMENT *reconnues;* comme telles.

Il faut, en un mot : que, tout protestantisme, prétendu rationnel, soit : rationnellement anéanti.

C'est ainsi : que, le raisonnement, l'instruction, conduisant d'abord à l'anarchie ; viennent à se retrouver : bases d'éducation, de sentiments, de foi, de devoirs, d'autorité, d'ordre.

Revenons, maintenant, à la proposition qui nous a servi de support : pour, maintenir présent à l'esprit de nos lecteurs, le sujet de notre discussion actuelle : la distinction entre l'éducation, l'instruction illusoire et l'instruction réelle ; et disons : c'est seulement, lorsque les diverses conditions que, nous venons de déterminer, ont une existence sociale réalisée ; que, la proposition de Pascal, énonçant : que, *toute découverte faite par un homme est acquise à l'humanité;* peut devenir une proposition vraie. Et, alors, la société se trouve organisée : d'une manière complétement opposée, à celle qui a existé : depuis l'origine de l'humanité.

Nous venons d'étudier la décadence du despotisme, considéré dans son ensemble. Nous avons été à même de reconnaître : l'indispensable besoin, pour l'humanité, d'une réorganisation sociale, complétement opposée à l'organisation ayant existé, depuis l'origine de

ce soit, avant d'en avoir et d'en manifester *une* à l'égard du problème qui domine toute polémique (1), prétendre, en un mot, se diriger soi-même et diriger les autres, sans *critérium*, nous paraît caractériser une excessive ignorance, ou une excessive mauvaise foi. »

MM. Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la révolution française*, t. XXIX, préface, p. VII (2).

— « J'ai bien reconnu que M. Herbert prend beaucoup de choses pour des notions communes, qui ne le sont point; et il est certain qu'on ne doit recevoir pour *notions* que *ce qui ne peut être nié de personne* (3). »

Descartes, déjà cité au ch. II.

(1) Encore une fois, un critérium qui n'est basé que sur une opinion, ne peut être critérium : que, pour ceux qui accepteraient cette opinion; et, quiconque a une opinion, pour critérium, est certain d'arriver à l'absurde : s'il ose le suivre partout où il le conduira, quand même son *opinion* serait *vérité*. Prenez l'âme, pour critérium, et supposez : que, les âmes soient des vérités, les seules vérités réelles. Tant que vous n'aurez point prouvé : leur réalité; et, les moyens de distinguer les âmes réelles des âmes illusoires; vous prendrez des âmes de chien pour mesure; puis, des âmes de carottes; et, bientôt votre critérium, comme mesure individuelle, sera réduit à rien.

(2) Personne ne se dirige sans critérium : sans cesser d'être une personne. Tout raisonnement est un critérium. Quant : à vouloir diriger les autres, par son raisonnement, par son critérium; cela se peut, sans ignorance et sans mauvaise foi : pourvu qu'on soit le plus fort. Si, par exemple, on est le plus faible, on est très-ignorant. Depuis l'origine de l'humanité, il n'y a eu de sagesse : qu'à être le plus fort. C'est, la seule sagesse sociale possible : en époque d'ignorance. Quand, on veut faire accepter son critérium par les autres, sans user de la force, il faudrait : être clair; et, ne point prendre pour guide : une indétermination. Prendre, la morale pour critérium, comme, font MM. Buchez et Roux; sans, préalablement : déterminer la valeur de l'expression morale; et, savoir, en outre; si, en réalité, il y a une morale; est, un critérium qui ne peut avoir de base : que, le *compelle intrare*. Il est encore plus curieux : de prendre, pour critérium, la morale évangélique; et, de se refuser à reconnaître l'infaillibilité du pape; qui seul pourrait déterminer cette morale : vis-à-vis de ceux qui reconnaîtraient cette infaillibilité.

(3) Et, qu'est-ce qui ne peut être nié de personne, en dehors des mathématiques; où, il y a un critérium hypothétique? Le critérium social ou moral ne peut avoir pour but : que, de séparer l'ordre physique de l'ordre moral; et, ce critérium doit être absolu : si, la séparation est

— « Qu'est-ce que la vraie morale ? qui le dira ? La même raison qui juge des dogmes, juge aussi des préceptes ; et comment, n'étant pas obligé de croire, serait-on obligé d'agir comme si on croyait ? Il faudra que chacun se fasse sa morale, comme chacun se fait sa croyance ; et les devoirs, à leur tour, devenus de simples opinions, n'offriront rien de plus certain ni de plus fixe que tout le reste (1). »

L'abbé de la Mennais, *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, page 173.

— « Rien d'imparfait n'est la *juste* mesure de *quoi que ce soit* (2). »

Socrate, *République de Platon*, liv. VI, t. II, page 117.

— Si, l'instruction, réelle, absolue, existait; nous aurions son critérium, le seul critérium réel possible: les âmes, démontrées réelles ; et, pouvant se distin-

absolue; si, la séparation n'est point une affaire de plus ou de moins; une affaire physique. Et, qu'est-ce qui distingue le moral du physique; si, cette distinction existe d'une manière absolue ? L'âme, exclusivement l'âme. L'âme est donc, exclusivement, le critérium absolu ; si, un tel critérium existe. Prouvez que l'âme existe; et, vous aurez ce critérium. Mais, n'oubliez pas : que, la preuve doit renfermer les moyens de distinguer : les âmes réelles des âmes illusoires; sinon, vous n'avez rien. M. Cousin a dit :

— « La perfection ne peut mesurer le perfectionnement qu'autant qu'on a déterminé le type de cette perfection. »

(*Introd. à l'hist. de la philosophie*, p. 257.)

— C'est là du vrai galimatias. La perfection est absolue ; ce qui se perfectionne est relatif ; il y a là : deux natures qui ne peuvent se mesurer; ou, la perfection n'existe pas.

(1) La morale, à pratiquer, est la règle à suivre. Il est évident : que, partout où chacun se fait sa règle, il y a anarchie. Quand, la science n'existe pas encore ; la seule base possible de règle commune, de morale commune; est : la foi, dans la règle, qui renferme : la foi, en un interprète infaillible.

(2) Quand on veut parler de critérium, voilà ce qu'il faudrait toujours avoir présent à l'esprit. Les âmes seules sont *justes mesures ;* ou, il n'y a pas de mesure réelle.

guer des âmes illusoires. Mais, jusqu'à ce que cette instruction ait été exposée, d'une manière rationnellement incontestable; nous devrons ne considérer toute instruction, prise comme critérium de l'état de décadence de chaque moyen despotique; que, d'une manière relative.

Ce sont, dès lors, des instructions relatives; qui devront nous servir de critéria; et, nécessairement, nous devons les choisir les moins défectueuses possible : puisque, des instructions relatives, ne peuvent être parfaites.

A cet égard, il faudra : que, les diverses instructions, que nous prendrons comme critéria, soient prises de manière : que, leur expression, inébranlablement constatée, soit par l'histoire, soit par la contemporanéité, puisse toujours faire ressortir les illusions, auxquelles elles sont nécessairement relatives: lorsque, l'instruction réelle, absolue, aura elle-même: une existence réelle; une existence incontestable.

Pour parvenir à ce but, nous remarquerons : que, jusqu'à ce que l'instruction réelle existe et soit devenue générale; il en est, nécessairement, une infinité d'illusoires, toutes différentes les unes des autres, souvent même opposées entre elles, chacune formant secte, et toutes, par *sentiment*, se prétendant *instructions réelles*.

Une multitude d'entre elles sont dès lors et nécessairement, indifférentes à nos études, insaisissables d'ailleurs, et doivent ainsi : être éliminées.

Mais, parmi cette multitude, il en est deux espè-

ces : qui, par leurs continuels rapports à la pratique et à la théorie; et, par la possibilité de toujours constater leur expression; nous commandent : une attention particulière.

La première, de ces instructions spéciales, est formulée par l'autorité despotique, comme énonçant, pour chaque localité, le DROIT ÉTABLI. Nous l'appellerons, relativement à l'actualité de son application : PRATIQUE SOCIALE.

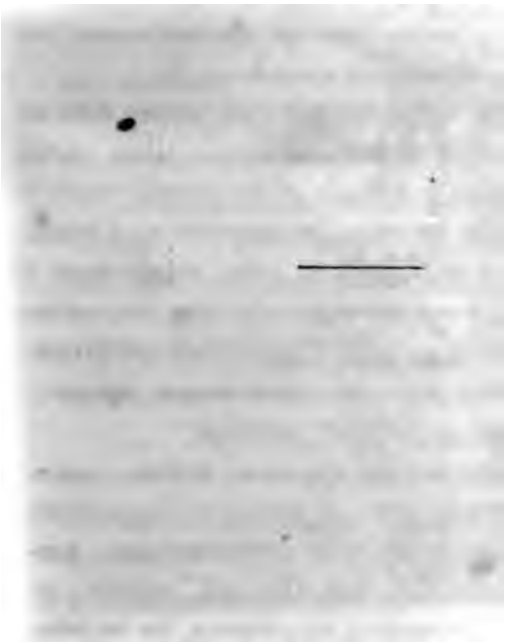
Cette première instruction, est essentiellement relative : à la foi, *socialement* considérée (1).

La seconde de ces instructions est vague. Elle se présente, sous mille formes différentes. Mais, toutes se réunissent en un centre : *le protestantisme contre le droit établi;* par le préjugé, les sentiments, l'éducation, la foi. Sous ce rapport, et aussi relativement à chaque localité, nous considérerons cette instruction comme déterminée; et, nous l'appellerons OPPOSITION. Cette seconde instruction est, évidemment, relative : au protestantisme, *socialement* considéré.

Les discussions, sur les questions traitées contradictoirement entre la pratique sociale et l'opposition, c'est-à-dire : entre la foi et le protestantisme; produisent sur les individus, des effets qui, varient : selon l'éducation, l'instruction, les passions, les intérêts, constituant les idiosyncrasies sociales.

(1) Aussi longtemps : que, la vérité n'est point démontrée; et, *socialement* acceptée; il y a partout une *foi sociale*. Dans les pays, où, comme en France, *la loi est athée;* la foi sociale n'est point religieuse; mais, elle fait accepter, comme bien et comme mal, ce qui est déclaré tel, par les magistrats. De toutes les fois sociales, celle-ci, sans contredit, est : la plus absurde; si, l'absurde peut avoir des degrés.

par rapporter chaque moyen d
juger, définitivement : de son degré de



B

ION DE L'OPINION, EN TANT QUE CHOISIE COMME RITÉRIUM; ET, JUSTIFICATION DE CE CHOIX.

« Les charlatans scientifiques ont soin de ne pas heurter l'opinion; ils prennent des formes patelines, insinuantes; ils évitent les annonces invraisemblables : mais celui qui publie une découverte réelle ne serait qu'un charlatan s'il ne contredisait personne; il n'apporterait rien de neuf : Colomb, Galilée, Copernic, Newton, Harvey, Linnée, furent obligés de heurter de front leur siècle, de démentir les opinions les plus enracinées. »

FOURIER, *Nouveau monde industriel*, avant-propos.

— « Le dernier des torts qu'on pardonne est celui d'annoncer des vérités nouvelles. »

THOMAS, *Éloge de Descartes.*

— « La pomme de terre et le café ont été proscrits par des arrêts du parlement; la vaccine, le mécanisme à vapeur ont été de même diffamés dans leurs débuts..... Citez un charlatan qui ait été repoussé, citez un inventeur qui ne l'ait pas été. Les académiciens, pour s'excuser, rejettent la faute sur les siècles peu éclairés; le nôtre, qui se dit pourvu de lumières, n'a-t-il pas éconduit FULTON et LEBON, inventeurs du bateau à vapeur et de l'éclairage au gaz? »

FOURIER, *Nouveau monde industriel*, Avant-propos.

— « Une opinion qui serait celle du plus grand nombre n'a pas le droit de dominer. »

COMTE DE MIRABEAU, Assemblée nationale, déjà cité, ch. II, § 2 F (1).

te opinion, dans la bouche de celui qui ne reconnaît pas le droit

— « Il est évident que, puisqu'il nous arrive de divers endroits, et souvent des mêmes, des vœux contradictoires; il est évident, dis-je, que l'opinion publique, *puisqu'on appelle ainsi des vœux particuliers*, n'est point encore parfaitement formée. Dans une question aussi importante (celle des assignats), *il faut se décider par la puissance des raisons et non par le nombre des autorités* (1). »

MIRABEAU, Assemblée nation., 7 octobre 1790.

— « L'opinion est la reine du monde (2). »

PASCAL.

— « La reine du monde c'est l'intrigue; le droit de la force, qui régit l'espèce humaine, n'est autre chose que le droit de la ruse. »

ROBESPIERRE, *Défenseur de la constitution*, mai 1792.

— « Lorsque l'autorité de l'opinion détruit celle de la raison, les mœurs sont perdues; il n'y a plus de force que celle des supplices. »

MASSILLON.

— « Il faut des siècles pour détruire une opinion populaire. On la nomme la *reine du monde;* elle l'est si bien que quand la raison vient la combattre, la raison est condamnée à mort. Il faut qu'elle renaisse vingt fois de ses cendres pour chasser enfin tout doucement l'usurpatrice (3). »

VOLTAIRE, *Dict. phil.*, article OPINION.

— « Il n'y a point de doute qu'on ne doive préférer la vérité à toutes les opinions qui lui sont opposées, pour anciennes et communes qu'elles puissent être, et que tous ceux qui enseignent les autres ne soient obligés de la rechercher de tout

divin et ne connaît pas encore le droit rationnellement incontestable; est, au moins, singulière.

(1) Voilà, l'opinion; et, le système des majorités, qui n'en est que la formule; rejetés : par, ceux-là même, qui étaient chargés de les faire triompher.

(2) La reine du monde va être bien mieux déterminée, dans la citation suivante.

(3) Si, l'opinion n'est qu'usurpatrice; elle n'est donc pas reine légitime? Alors, elle n'est que la force; et, comme dit Robespierre : une force, qui n'est que l'expression de la ruse.

leur possible, et de l'enseigner après l'avoir trouvée (1). »

DESCARTES, t. IX, p. 26.

— « Trois journaux, trois avis différents; trois philosophes, trois systèmes; trois députés, trois votes; trois socialistes, trois utopies; trois religionnaires, trois sectes. »

TIMON (M. DE CORMENIN), *Feu! feu!* p. 40.

— « Etenim qui ex errore imperitæ multitudinis pendet, hic in magnis viris non est habendus. »

CICER., *de Off.*, l. I, c. XIX.

— Les opinions particulières de chacun; et, la vérité rendue incontestable; peuvent être : diamétralement opposées.

Ce qui est tenu, par l'un, pour être l'opinion *générale;* ne sera, pour un autre : qu'une opinion *particulière.*

L'opinion générale, même constatée, si cela était possible, même identique à la vérité, ne peut être considérée comme vérité : jusqu'à ce que l'instruction réelle existe; et, que celle-ci soit *nécessairement, socialement* mise à portée de chacun. Dès ce moment, l'opinion perd son nom d'opinion; et, prend celui : de vérité.

De ces prémisses, nous conclurons : qu'il est bien difficile; ou, plutôt, qu'il est impossible; dans l'état social actuel : de donner, à l'opinion, une *forme réelle;* et, que par conséquent, notre critérium est illusoire.

(1) C'est, très-bien; mais, très-inutile; à moins de savoir : comment, on distingue une opinion d'une vérité; et, cela, d'une manière rationnellement incontestable. C'est, ce que Descartes n'a point fait.

Nous le choisissons cependant; parce que : si, même nous venons à nous tromper, en formulant l'opinion, il n'en résultera aucun changement, dans les conséquences : relativement, au jugement que nous et les autres porterons : sur le degré de décadence du despotisme, analytiquement considéré.

En effet : chacun, en partant de son propre jugement, pourra, et sans inconvénient, substituer : la forme, qu'il donne à l'opinion; c'est-à-dire : son propre critérium au nôtre. Car, nous ne conclurons point, relativement à notre opinion particulière, prise comme critérium, en ce qu'elle peut différer des autres ; mais, relativement à toutes les opinions, quant à ce qu'elles ont d'identique : sur l'incompatibilité avec l'ordre, du moyen despotique, dont il s'agira de déterminer : le degré de décadence.

En nous servant, ainsi, d'un critérium provisoire ou relatif; nous avons, en outre, eu pour but : de rendre palpable, la nécessité d'un critérium définitif ou absolu; et, d'indiquer un chemin conduisant : non-seulement, à la découverte, mais encore à l'adoption : de ce critérium absolu, comme devenu nécessaire.

En socialisme, d'ailleurs; et, jusqu'à ce que la vérité soit socialement reconnue ; l'opinion est un élément essentiel. Il est, la moyenne proportionnelle entre les extrêmes : *pratique sociale* et *opposition; foi* et *protestantisme;* comme étant : la racine de leurs produits. Un pareil élément devait entrer, comme fondamental, dans la position de l'équation sociale; pour aussi longtemps, nous le répétons : que, l'*incontesta-*

bilité, n'est point devenue : la base nécessaire de la science.

Passons, maintenant, à l'aide de ce critérium provisoire; à l'examen : du despotisme; analytiquement considéré.

CHAPITRE VII.

PREMIER MOYEN DESPOTIQUE.—ESCLAVAGE OU APPROPRIATION DU TRAVAIL DE L'HOMME; ET POUVOIR DE DISPOSER DE SA VIE; ÉRIGÉS EN DROITS, PAR LA SOCIÉTÉ.

« Que sont des droits électoraux ou municipaux pour des hommes enchaînés à la misère? Les Anglais ont raison d'appeler l'aisance une *indépendance.* »

M. Michel Chevalier, *Des intérêts matériels*, page 5.

— « Voulez-vous sur la terre éterniser le paupérisme, le crime, la guerre, les convulsions, le despotisme? Eternisez le prolétariat. »

Proudhon, *De la création de l'ordre*, page 518.

— « Les esclaves trouvent le toit et la bouillie sur la terre du maître; les vilains et les vassaux reçoivent presque à titre de redevance la rente aumônière du château, ou bien peuvent réclamer comme un droit le secours du couvent; les cultivateurs et les pasteurs se réchauffent aux rayons pâlis de la bienfaisance amicale du village; les vieillards de la corporation ont quelques bribes à toucher sur la masse commune : mais l'ouvrier des ateliers, l'ouvrier de nos villes, qui marche libre, seul, qui ne dépend que de la loi, qui rougirait d'emprisonner sa conscience dans les chaînes d'un don de charité, qui n'a plus de couvent ni de caisse de corporation; qui cent fois dans le cours de sa carrière industrielle a vu changer au-dessus de lui son patron, autour de lui ses camarades; qui habite un monde

variable et fait partie d'une association éphémère née à cinq heures du matin, morte à huit heures du soir ; l'ouvrier des ateliers de nos villes, où trouve-t-il à dormir et à manger lorsque l'âge l'envahit, ou bien que, jeune encore, une blessure au travail lui a rompu bras et reins ? »

PIERRE LEROUX, *Revue indépendante*, mai 1842 (1).

— « Devons-nous déshonorer le patriotisme en l'appelant esprit séditieux, et honorer l'esclavage par le nom d'amour de l'ordre et de la paix ? »

ROBESPIERRE, *Assemblée nationale*, 22 février 1790.

— « Permettez que des ouvriers vous dévoilent toutes les malversations et turpitudes que nos maîtres maçons trament pour nous soulever en nous poussant au désespoir. Non contents d'avoir amassé des fortunes énormes aux dépens des pauvres manœuvres, ces avides oppresseurs, ligués entre eux, font courir contre nous d'atroces libelles, pour tâcher de nous enlever nos travaux : ils ont poussé l'inhumanité jusqu'à s'adresser aux législateurs pour obtenir contre nous un décret barbare qui nous réduise à périr de faim. Ces hommes vils, qui dévorent dans l'oisiveté le fruit de la sueur des manœuvres, et qui n'ont jamais rendu aucun service à la nation, s'étaient cachés dans les souterrains les 12, 13 et 14 juillet. Lorsqu'il sont vu que la classe des infortunés avait fait seule la révolution, ils sont sortis de leur tanière pour nous traiter de brigands; puis, lorsqu'ils ont vu les dangers passés, ils ont été cabaler dans les districts pour y arracher des places ; ils ont pris l'uniforme et des épaulettes. Aujourd'hui ils se croient les plus forts, ils voudraient nous faire ployer sous le joug le plus dur ; ils nous écrasent sans pitié et sans remords. »

Lettre signée de 340 ouvriers travaillant à la nouvelle église de Sainte-Geneviève, publiée par *l'Ami du peuple* le 12 juin 1791.

« Suit la note des maîtres maçons ayant de 20 à 200,000 livres de rente, et des moyens qu'ils ont employés pour avoir ces fortunes ; puis ils ajoutent :

« Voilà une esquisse des moyens de parvenir

s avons déjà donné ce passage. Nous avons cru pouvoir le ré-

de nos vampires et de leurs fortunes scandaleuses. Gorgés de richesses comme ils le sont, croiriez-vous qu'ils sont d'une avarice sordide? qu'ils cherchent encore à diminuer nos journées de quarante-huit sous que l'administration nous a octroyés ? Ils ne veulent pas faire attention que nous ne sommes occupés au plus que six mois de l'année, ce qui réduit nos journées à vingt-quatre sous ; et sur cette chétive paye, il faut que nous trouvions de quoi nous loger, nous vêtir, nous nourrir et entretenir nos familles, lorsque nous avons femme et enfants. Ainsi, après avoir épuisé nos forces au service de l'État, maltraités par nos chefs, exténués par la faim, et rendus par la fatigue, il ne nous reste souvent d'autres ressources que d'aller finir nos jours à Bicêtre (1) ; tandis que nos vampires habitent des palais, boivent les vins les plus délicats, couchent sur le duvet, sont traînés dans des chars, et qu'ils oublient dans l'abondance et les plaisirs nos malheurs, refusant souvent à la famille d'un ouvrier, blessé ou tué à midi, le salaire du commencement de la journée. »

Cité par MM. Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution française,* t.XII, page 113.

— « Le grand événement du mois (2), c'est la fête de Lille, la fête de M. Rothschild.

« M. Rothschild a gagné quelque cent millions que la France pouvait gagner; il donne une fête, il dépense quelque bribes de cet immense butin. On crie *vive Rothschild!* Des princes, des députés, des pairs de France, lui servent de cortége, et les *hommes de lettres* entonnent ses louanges. Le *Journal des Débats* s'écrie : *Il y a quelque chose de plus puissant que la foi, c'est la richesse* (3).

« Quinze jours après, dans une ville voisine de celle où l'on avait rendu de tels honneurs à la puis-

(1) Cette ressource est enlevée. Il faut maintenant de la protection pour y être admis.

(2) Juin 1846.

(3) C'est, la richesse qui détrône la foi. C'est, le règne de la richesse, qui constitue l'anarchie. C'est, l'anarchie, qui rend la vérité, nécessaire. C'est, la vérité : qui, détrônera la richesse; et, la rendra son esclave.

sance du capital, à Nancy, une bande de malheureux inondaient les rues, demandant du pain. On les a maltraités (1).

« Ce département du Nord, où l'or mène le triomphe de ce qui est plus puissant que la foi, doit pourtant bien savoir par expérience ce que coûte la royauté du capital. A Lille, cette ville où l'on crie *vive Rothschild !* sur 70,000 habitants, il y a, suivant l'ancien préfet, M. de Villeneuve, plus de 22,000 pauvres recevant des secours de la charité publique, et quels secours ! Toutes les autres villes de ce riche département sont dans la même proportion.

« Il y a quelques mois, une correspondance de Lille, insérée dans l'*Éclaireur de Saint-Omer*, donnait d'effrayants détails sur la misère des classes pauvres à Lille, dans toutes les villes de la frontière et plus particulièrement en Belgique :

— « Quel hiver fatal pour nos populations, et « pour celles de la Belgique ! Ce pays possède une « nombreuse classe de travailleurs qui ne pourront « et ne peuvent déjà plus subvenir à leur subsistance. « Aussi combien de mendiants rencontre-t-on dans « les rues, sur les routes ! Les dépôts de mendicité « ne suffisent plus, et des vols s'exécutent tous les « jours par des individus qui n'ont d'autre intention « que de trouver un asile en se faisant arrêter (2). « Les prisons sont transformées en dépôt, et c'est « par centaines que les malheureux y arrivent journel- « lement. Une bonne récolte de pommes de terre aurait « préservé de la faim cette multitude. Que de scènes « se passent chaque jour ! A Gand où 2,000 familles « riches, puissantes, ont beaucoup de peine à sou- « tenir le siége que leur font nuit et jour *quarante* « *mille* malheureux, on voit des bandes d'indivi- « dus, affrontant tous les périls, porteurs de four- « ches, de bâtons, sommer les plus riches propriè- « taires de laisser faire main basse sur leurs récoltes, « sous peine de dévastations. Nous n'exagérons

'époque d'ignorance n'a que ce moyen de les satisfaire. L'auteur n autre moyen ? Qu'il le donne. Mais que ce soit clair, pratique, stable.

e publiciste Pufendorf dit : que, le vol est légitime : quand il essité par la misère. Où en sera la société : lorsque le besoin adu cette doctrine générale ? Et il faut, nécessairement il faut : société en vienne là. Tout ce qu'on dira, auparavant, sera inutile.

« rien de cet horrible tableau. Les passants sont « accostés dans les rues, au point de se voir mal- « traités si leur bourse ne se délie à l'instant... »

« Mais à quoi bon continuer? Pourquoi donc retracer, ce que tout le monde sait (1), l'effroyable misère des populations sous la direction des seigneurs du capital! Cette puissance de la richesse, que l'on met au-dessus de la foi, consiste tout simplement à enrichir quelques riches et à dépouiller les nations (2). »

REVUE SOCIALE, numéro 10, *publiée par* PIERRE LEROUX.

— Notre énoncé, du premier moyen despotique; énoncé, que nous allons blâmer; et, que cependant nous avons ainsi formulé, à dessein; n'aura, probablement, été condamné comme vague : que, par un petit nombre de nos lecteurs. Il l'est, cependant; et, aussi longtemps : que, des expressions indéterminées, sont tolérées dans les discussions où il s'agit de l'ordre, de l'existence sociale; il est impossible : d'arriver, à des conclusions; qui, ne puissent être contestées : avec la plus grande facilité.

Par exemple, dans notre énoncé, que signifie le mot *société?* La coalition des plus forts. Et, que signifient les mots *travail de l'homme :* lorsque, l'homme seul est susceptible de travailler : sous peine, de ne pouvoir accorder au mot travail : qu'une valeur absolument illusoire? Ces réflexions faites, l'énoncé devrait se trouver : « Esclavage ou appropriation du

(1) Non, tout le monde ne le sait pas. Allez à l'Académie des sciences morales et politiques, vous y entendrez varier, sur tous les tons de la gamme : que, jamais le peuple n'a été aussi heureux.

(2) Et, il faut que cela soit; et, soit poussé jusqu'aux dernières limites supportables; pour, que la vérité : devienne nécessaire.

« travail des faibles ; et, pouvoir de disposer de leur « vie; érigés en droit : par les plus forts. » Ce simple changement, loyalement discuté et franchement accepté, aurait, pour ainsi dire, rendu inutile : tout notre premier livre. Nous espérons : que, beaucoup de nos lecteurs profiteront : de cette simple réflexion.

En traitant du premier moyen despotique, au précédent livre, nous avons été forcé : de l'embrasser dans sa complexité. Nous partions de l'origine de l'humanité; et, alors, l'appropriation du travail et le pouvoir de disposer de la vie du faible, étaient des éléments : pour ainsi dire, inséparables.

Maintenant, que nous avons à traiter : de la décadence de ce moyen, par le développement des connaissances; nous sommes censé avoir parcouru le cercle des connaissances; et, nous devons considérer séparément : ce qui appartient à l'esclavage; et, ce qui appartient au prétendu droit de vie et de mort.

---

§ 1.

Esclavage.

« Beaucoup d'hommes ont écrit sur l'esclavage; tous en parlent; car tel dans notre Europe est esclave, *qui certainement ne s'en doute pas.* Tous l'ont appelé l'ALIÉNATION DE LA LIBERTÉ, sans avoir fixé l'idée de ce mot LIBERTÉ autrement que par un galimatias confus et inintelligible. »

MIRABEAU, *Essai sur le despotisme*, p. 23.

— « Vous vous rappelez que ce grand homme (J.-J. Rousseau) a commencé le sublime ouvrage que nous discutons par ce beau principe; *l'homme est né libre* (1). Écoutez maintenant où il arrive en finissant le chapitre qui nous occupe : *l'impulsion du seul appétit est l'esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est la liberté* (2). Or, selon lui, l'impulsion du seul appétit est la loi de nature (3), et la soumission à la loi sociale est l'état civil. Donc l'homme n'est pas libre, mais esclave (4); donc il ne trouve sa liberté que loin de lui-même et hors de la nature. Ce qui est dans Rousseau la plénitude de la contradiction est en soi la perfection de l'absurdité. Il a bien raison de conclure que le sens philosophique du mot *liberté*

(1) Toutes les fois, qu'on se sert d'une expression sans la déterminer, on se trouve conduit : à dire des folies. L'homme, peut être libre : individuellement; et, socialement. Un homme, esclave socialement, est libre individuellement : s'il obéit à sa raison; s'il domine ses passions. Un homme libre, socialement, peut être esclave, individuellement; s'il est asservi par ses passions. Quant, à l'enfant qui vient de naître; il n'est : ni libre ni esclave; il est encore dans l'*éternité;* et, la liberté, comme l'esclavage, sont relatifs : au *temps*.

(2) Ce passage est, sans contredit, le meilleur; nous dirions, presque, le seul bon; qu'il y ait dans le *Contrat social*. C'est, précisément, celui que ces Messieurs, rejettent : comme absurde. Cela doit être.

(3) A cela, il n'y a pas encore de doute; du moment, que l'on exclut de la loi de nature, ce qui dérive du raisonnement.

(4) Pas plus l'un que l'autre; du moment, qu'on le considère : indépendamment de la condition de ses pères.

n'est pas ici de son sujet ; mais comme il n'épargne pas plus la chose dans sa pensée que le mot dans la phrase, et que l'enchaînement de sa première idée avec toutes celles qu'il en déduit et qui en dérivent très-exactement montre l'homme de la nature comme une brute asservie à l'instinct, et l'homme de l'état civil comme un être qui sort de sa destinée native pour s'élever par *artifice* (1) à la liberté, il est évident qu'il déshonore tous les principes (2), et qu'il atteint au *non-sens le plus anti-philosophique* et le moins digne de son génie (3). »

FAUCHET, *Cinquième discours au Cercle social* (1790), *renfermé dans le n° XIX.*

— « En 1614, sous Louis XIII, les actes authentiques des états généraux constatent l'existence des mêmes faits. Le tiers, ayant osé dire que les trois ordres sont *frères*, la noblesse répond : « Qu'il « n'y a aucune fraternité entre elle et le tiers ; « qu'ils ne veulent pas que les enfants de cordon- « niers et de savetiers les appellent leurs frères ; et « qu'il y a autant de différence entre eux et le « tiers comme entre *le maître et le valet.* »

« Puis, déléguant un député pour porter plainte au roi de l'insolence de ce *valet*, cet organe de l'ordre entier de la noblesse s'exprime ainsi :

— « J'ai honte, Sire, de vous dire les termes qui « de nouveau nous ont offensés. Ils comparent vos- « tre Etat à une famille composée de trois frères ; « ils disent que l'ordre ecclésiastique est l'aîné, le « nôtre le puîné et eux les cadets. En quelle misé- « rable condition sommes-nous tombés si cette pa- « role est véritable ! Hé quoi ! tant de services signa- « lés rendus de temps immémorial, tant d'honneurs « et de dignités transmis héréditairement à la no- « blesse, et mérités par leurs labeurs et fidélité, « l'auroient-ils, au lieu de l'élever, tellement rabais- « sée qu'elle fût avec le vulgaire en la plus étroite

nement et artifice sont une seule et même chose : à l'ex-
le premier se prend en bonne part et le second en mauvaise.
nement ou développement d'intelligence en place d'artifice,
tion sera juste et de sens et d'expression.
intention, on pourrait dire qu'il rend ridicule le prétendu
n état de nature, socialement, humainement considéré.
curieux de voir les adorateurs mêmes du *Contrat social*,
ne statue fut légalement décernée à son auteur, renverser
'idole : qu'ils ont placée sur l'autel.

« sorte de société qui soit parmi les hommes, qui « est la fraternité ! Chacun reconnoît qu'ils ne pen- « vent en aucune façon se comparer à nous. »

La Mennais, *L'esclavage moderne*, p. 19.

— « Nous venons de dire que le prolétaire est l'homme qui vit de son travail et qui ne pourrait vivre s'il ne travaillait. Ainsi le prolétariat a pour terme correspondant le salaire ou la rétribution accordée par le capitaliste en échange du travail. La nécessité de vivre rend donc le prolétaire dépendant du capitaliste, le lui soumet irrésistiblement; car dans la bourse de celui-ci est la vie de celui-là. Que cette bourse se ferme, que le salaire vienne à manquer à l'ouvrier, il faudra qu'il meure, à moins de mendier, autre servitude plus humiliante, plus dure ; et, en outre, la loi punit la mendicité comme un délit. Imagine-t-on une dépendance comparable à une dépendance fondée sur le droit absolu de vie et de mort ?

« Le prolétaire dépend, en second lieu, du capitaliste, quant à la quotité du salaire. Ce n'est pas qu'il ne puisse se débattre ; mais, d'une part, la législation, telle au moins que les tribunaux l'interprètent et l'appliquent, favorise constamment le capital aux dépens du travail ; et, d'une autre part, le capitaliste pouvant toujours attendre, tandis que le travailleur ne le peut pas, et dès lors maître des conditions du contrat réciproque, fixe seul en réalité, sauf la concurrence entre les capitalistes eux-mêmes, le salaire ou le prix du travail.

« Le capitaliste et le prolétaire sont donc entre eux, de fait, à peu près dans les mêmes relations que le maître et l'esclave des sociétés antiques : aussi le mot même est-il resté ; on dit le *maître* et l'ouvrier et l'on dit très-bien.

« Qu'était l'esclave à l'égard du maître ? Un instrument de travail, une partie, et la plus précieuse, de sa propriété. Le droit reçu attachait radicalement à l'esclave ce caractère de chose possédée, et la contrainte physique le forçait à l'obéissance. Des chaînes et des verges étaient la sanction de ce droit monstrueux de l'homme sur l'homme (1).

(1) Pas déjà si monstrueux : puisque, pour aussi longtemps [illegible] l'époque d'ignorance ; l'humanité périrait : si, ce droit n'exi[illegible] cette même époque ; c'est, l'anéantissement de ce droit qui est [illegible] trueux : en ce, qu'il cause l'anarchie.

« Qu'est aujourd'hui le prolétaire à l'égard du capitaliste? Un instrument de travail. Affranchi par le droit actuel, légalement libre de sa personne, il n'est point, il est vrai, la propriété vendable, achetable de celui qui l'emploie. Mais, cette liberté n'est que fictive. Le corps n'est point esclave, mais la volonté l'est. Dira-t-on que ce soit une véritable volonté que celle qui n'a le choix qu'entre une mort affreuse, inévitable, et l'acceptation d'une lo imposée? Les chaînes et les verges de l'esclavage moderne, c'est LA FAIM (1).

« Car enfin l'esclave était au moins toujours assuré de la nourriture et du vêtement, d'un abri pour s'y réfugier le soir, de soins pendant la maladie, à cause de l'intérêt que le maître avait de le conserver; et le même intérêt empêchait qu'on ne l'accablât sous le poids d'un travail excessif: tandis qu'on peut impunément accumuler sur le prolétaire les fatigues les moins tolérables, et que jamais il n'est sûr du lendemain. S'il souffre, qui s'en inquiète? s'il meurt, qui le sait? Un autre lui succède: *tant les rangs sont pressés, tant* la faim *est prompte* à remplir les places!

« Ainsi voilà le sort du pauvre: dépendre entièrement de qui l'emploie; vivre quand on occupe ses bras, quand il y a pour le riche quelque profit à tirer de lui; mourir quand le travail lui manque, ou quand le salaire est insuffisant. Est-ce là, oui ou non, de l'esclavage? En vérité, je m'étonne peu que quelques-uns, n'envisageant que le côté matériel des choses, le présent séparé de l'avenir, en soient venus à regretter, au milieu de notre civilisation, la servitude antique. »

LA MENNAIS, *L'esclavage moderne*, p. 39.

— « Il n'est pas besoin d'un long examen pour reconnaître que la maxime générale d'égalité n'est qu'une vaine fiction, IMAGINÉE pour satisfaire, je veux dire pour tromper la conscience publique. Des multitudes de lois émanent, au contraire, d'un principe évident d'inégalité. Faites par les hommes du privilége, elles ont pour but leur intérêt particulier, au détriment de l'intérêt du peuple, de

L'esclave moderne, n'est plus possédé individuellement; mais, il est possédé collectivement. Auparavant, il n'avait qu'un maître qui s'intéressait à lui; maintenant, il en a des milliers: qui, le voient mourir craint: de rien perdre, par sa mort.

l'intérêt presque universel. Que de lois de monopole! Et à qui servent-elles? qui favorisent-elles? Est-ce l'intérêt de tous, ou celui de quelques-uns, qui règle le tarif des douanes, détermine la nature ou l'étendue des prohibitions? Octrois, impôts de toute sorte, sur quoi sont-ils prélevés pour la plus grande partie, sinon sur le nécessaire du peuple? Il a les charges de la société, d'autres en recueillent les bénéfices.

« Nous ne sommes pas au bout de ce tableau trop fidèle de l'état du peuple dans un pays renommé entre tous pour sa civilisation, son esprit libéral, ses mœurs douces et humaines.

« Dans ses rapports avec la distribution de la justice, l'ordre civil présente encore une choquante inégalité qui va fréquemment jusqu'à l'oppression. Ainsi, en ce qui touche les personnes, quelle sévérité pour le peuple! quelle facile indulgence pour le riche! Sur le moindre indice de délit, on enlève au travail qui nourrit sa famille le pauvre prolétaire; pour lui point de caution, qui la fournirait? On le jette donc en prison, sans aucun souci de sa vieille mère infirme, ni de sa femme ni de ses enfants. Là, dans cette prison, au milieu de ce qu'une société corrompue a de plus immonde et de plus pervers, il compte douloureusement les jours qui le séparent des siens; il se représente leurs larmes, leurs souffrances, leurs poignantes angoisses; il entend la nuit, dans la fièvre d'un demi sommeil, chacun d'eux lui crier : J'ai faim! Et quand, reconnu innocent, on lui dit : Va-t-en, il sort avec une santé ruinée, un avenir perdu. Qu'importe à ceux qui font les lois, à ceux qui les appliquent?

« Nous parlons ici de l'ordre ordinaire; en politique c'est bien autre chose. On a d'abord établi en droit que certains personnages, élevés au-dessus de la loi par leur naissance ou par leurs titres, ne sont soumis, quels que soient leurs actes, à aucune juridiction, ne peuvent être atteints par aucune peine; de sorte que, prévenus du même délit que de simples citoyens et principaux auteurs de ce délit, ils sont renvoyés sans jugement, tandis qu'on sévit contre les subalternes.

« L'inégalité ne s'arrête pas à ce premier terme pour ainsi parler. Voyons-la tout de suite à son autre terme extrême.

« Une émeute éclate-t-elle, ou le pouvoir a-t-il besoin, pour raffermir sa caduque existence, d'effrayer la chambre et le pays par quelque conspiration de commande; alors malheur aux prolétaires! Sous le prétexte le plus futile, ou sans aucun prétexte, par mesure préventive, on les arrache de leurs ateliers, on les entasse dans des cabanons privés d'air et de soleil, où leurs forces déclinent rapidement, faute d'une nourriture suffisante et saine, et par suite de l'irritation que produisent en eux des vexations sans nombre, mille tortures physiques et morales savamment combinées pour affaiblir ces corps robustes et courber ces âmes vigoureuses.

« Aucune charge ne pesant sur la plupart d'entre eux, il faudra bien enfin leur ouvrir les portes des cachots où leur santé se détruit chaque jour, où leur raison quelquefois s'altère. Ainsi, sans doute, on va hâter l'instruction, le jugement, et plus le tribunal sera solennel, plus il montrera d'empressement à réparer l'injustice de détentions si déplorables. Vous le pensez; désabusez-vous. Tandis que sur la paille humide des prisons du gouvernement, ou dans le secret de ses oubliettes nouvellement décorées du nom de cellules pénitentiaires par une niaise et atroce philanthropie, des malheureux creusent leur douleur, toujours, toujours, pendant les longues heures d'attente, leurs nobles juges s'en vont, durant six mois, sept mois, se reposer aux champs et promener dans les parcs verdoyants de leurs châteaux, sous les ombrages de leurs riantes villas, leurs loisirs aristocratiques. Croyez-vous que si le prisonnier était un des leurs; que si, par son nom, ses relations, sa richesse, il appartenait à ce qu'on appelle encore les classes supérieures, les hautes classes, on osât prolonger ainsi son supplice préventif? Alors on se souviendrait des prescriptions de la loi, ou, au défaut de la loi, on trouverait que l'humanité parle un langage plus impératif, plus sacré encore. Mais le prolétaire, est-ce un homme? Ce n'en est pas du moins un pour vous, hauts et puissants seigneurs de ce serf, maîtres dédaigneux de cet esclave!

« Quelle que soit sa misère, il peut arriver cependant qu'il ait des intérêts à défendre, une injustice à repousser; qu'il soit, en beaucoup de circonstances, obligé de recourir à la protection des

tribunaux. En droit, la loi, sous ce rapport égale pour tous, lui en permet l'accès : il lui est, de fait, presque entièrement fermé par d'autres dispositions légales. Car ses intérêts à lui sont minimes, ce sont intérêts de pauvres, quelques francs peut-être ; mais ces quelques francs, c'est son pain, sa vie. Or, on a élevé à tel point les frais de justice, qu'on la lui a rendue presque inaccessible, et que d'ailleurs, gagnant sa cause, il perdrait encore plus qu'il n'aurait gagné par la sentence des juges. Force lui est donc, le plus souvent, de subir en silence les iniquités dont il est victime et d'en appeler des hommes à Dieu.

« Autre inégalité : un riche meurt, le fisc prélève sa part de la succession, et, quelle que soit cette part, les héritiers la payent aisément et sans regret ; la leur est encore assez belle. Par un long travail secondé de circonstances heureuses, par une sévère économie, le prolétaire aura péniblement recueilli quelques faibles épargnes, unique ressource qu'en mourant il puisse laisser aux siens. Ils en jouiront apparemment ; la veuve, les orphelins ne se trouveront pas tout à fait dénués des premiers moyens de subsistance. Oh ! qu'il n'en va pas de la sorte dans notre société. Le fisc accourt, instrumente, procède, et dévore en frais inévitables l'héritage entier, le fruit sacré du labeur du pauvre.

« Mais voici quelque chose de plus inouï, de plus monstrueux encore.

« On amène devant le juge une créature humaine, hâve, défaite, amaigrie, dont quelques rares lambeaux de vêtement déguisent à peine la nudité. Vous avez, lui dit le juge, été trouvée tendant la main, ou couchée sur la voie publique.

« La créature humaine explique, d'une voix éteinte, que, manquant de travail ou incapable de travailler à cause de l'âge ou de la maladie, il lui fallait bien ou mourir, ou recevoir d'autrui un secours charitable ; que, sans asile aucun, sans parents, sans amis, elle est tombée de lassitude et d'épuisement au coin de la rue.

« Sans asile ! reprend le juge ; la loi a prévu ce cas ; vous êtes à ses yeux coupable de vagabondage. Délit donc de mendicité, délit de vagabondage, tous deux punis de l'emprisonnement.

« Naguère un chiffonnier, glorieux combattant de Juillet, accusé de ce délit qui ne se pardonne

pas, répondit au juge : — « J'ai passé aussi pendant « ces trois jours la nuit dans la rue, et alors on « ne m'appelait pas vagabond ! »

« Si le Christ eût vécu parmi nous, un sergent de ville l'aurait profané de son ignoble attouchement, et un juge l'aurait fait écrouer pour vagabondage : car le Fils de l'Homme n'a[illegible] une pierre pour y reposer sa tête.

« Ainsi la faim place le prolétaire dans la dépendance absolue du capitaliste. Pour lui nulle garantie de liberté individuelle, nulle défense possible de ses intérêts contre l'injustice et l'oppression ; nul moyen de transmettre à sa femme et à ses enfants souvent même un faible débris du modique pécule acquis à la sueur de son front ; et lorsque les infirmités, la vieillesse, ont usé ses forces, pas un petit coin de terre au soleil où on le laisse expirer en paix. Implore-t-il de la charité du passant un peu de pain : la prison; épuisé de besoin, s'assied-il le soir près de la borne : la prison!

« Nous le demandons encore, est-ce là, oui ou non, de l'esclavage? Et qui, à ne regarder que le pur fait, sans égard au droit insolemment violé, mais reconnu, qui ne préférerait l'esclavage ancien ?

. . . . . .

« Et ce peuple esclave, de qui se compose-t-il? Non plus seulement des prolétaires, des hommes dépourvus de toute propriété, mais de la nation entière, à l'exception de deux cent mille privilégiés, sous la domination desquels se courbent honteusement trente-trois millions de Français, *véritables serfs* de cette époque, puisque leurs seigneurs et maîtres à deux cents francs d'imposition, seuls investis du droit de participer à la confection de la loi, disposent d'eux, de leur personne, de leur liberté, de leurs biens, au gré de leurs caprices, et, bien entendu, selon leur intérêt exclusivement propre. Après un demi-siècle de lutte contre la tyrannie féodale et royale, après tant d'efforts et de sacrifices, tant de combats pour affranchir l'humanité d'un joug écrasant, voilà où nous en sommes. »

La Mennais, *De l'esclavage moderne*, p. 61.

A

PRATIQUE SOCIALE.

« Égalité, justice, sont le cri des faibles et le jouet des puissants. »

ARISTOTE, *Politique*, l. VI, ch. III.

— « Qu'est-ce qu'un esclave ? C'est un instrument animé dont on est propriétaire. »

Id., ibid., l. I, ch. III.

— « Y a-t-il donc une si grande différence entre l'esclave et la bête ? Leurs services se ressemblent; c'est par le corps seul qu'ils nous sont utiles. »

Id., ibid.

— « Lorsqu'un esclave devenait vieux, on l'envoyait mourir de faim dans une île du Tibre. Caton lui-même se débarrassait ainsi de ses vieux serviteurs. »

VICOMTE ALBAN DE BARGEMONT, *Hist. de l'écon. polit.*, p. 194.

— « Il est prononcé dans leurs lois (des Juifs) (*Exode*, ch. XXI; *Lévit.*, ch. XXV; et *Genèse*, ch. XXVII, XXXII) qu'ils pourront acheter leurs frères pour six ans, et les étrangers pour toujours. »

VOLTAIRE, *Dictionnaire philos.*, art. ESCLAVES.

— D'après la pratique sociale, l'esclave est un individu dont un autre individu, nommé maître, peut disposer directement : comme d'un meuble, pour le vendre; comme d'une bête, pour le faire agir; comme d'un être humain, pour le prostituer.

Telle est, dans le langage de notre prétendue civi-

on, la seule définition capable d'établir une dis-
on sociale : entre, l'état d'esclavage; et, l'état de
é. A moins, cependant, de vouloir qu'il existe
at social, qui ne soit : ni, d'esclavage; ni, de
é.

B

OPPOSITION.

« Les uns prétendent que les pouvoirs du maître, du père de famille, du magistrat et du monarque, sont tous de même nature. Nous avons déjà parlé de cette opinion au commencement de cet ouvrage. D'autres soutiennent que le pouvoir du maître sur l'esclave est contre la nature : la loi, disent-ils, établit seule la différence entre l'homme libre et l'esclave. Or, la nature fait les hommes égaux ; donc l'esclavage est une injustice, attendu qu'il est le résultat de la violence. »

ARISTOTE, *Polit.*, l. I, ch. III.

— « Ces mots, *esclavage* et *droit*, sont contradictoires ; ils s'excluent mutuellement, soit d'un homme à un homme, soit d'un peuple à un peuple ; ce discours sera toujours insensé : Je fais avec toi une convention toute à ta charge et toute à mon profit, que j'observerai tant qu'il me plaira, et que tu observeras tant qu'il me plaira. »

J. J. ROUSSEAU, *Contrat social*, l. I, ch. IV.

— « Ce n'est pas le souverain, c'est la loi qui doit régner sur les peuples (1). »

MASSILLON.

— « La liberté sans la justice, c'est une véritable contradiction (2). »

J. J. ROUSSEAU, *Lettres de la montagne*, lettre VIII.

(1) C'est très-bien. Mais, qui fait la loi ? Et, si la loi réelle ne se fait pas ; comment distinguera-t-on la loi réelle de celle qui est donnée pour telle ? S'exprimer ainsi : c'est parler pour ne rien dire.

(2) Qu'est-ce que la justice ? La justice est-ce l'expression de la force : oui ou non ? Rousseau, est aussi obscur que, Massillon.

— « Il n'y a pas de liberté sans loi, ni où quelqu'un est au-dessus des lois : dans l'état même de nature, l'homme n'est libre qu'à la faveur de la loi naturelle qui commande à tous (1). Un peuple libre *obéit*, mais il ne *sert* pas (2) ; il a des chefs et non pas des maîtres (3) ; il obéit aux lois, mais il n'obéit qu'aux lois, et c'est par la force des lois qu'il n'obéit pas aux hommes (4). »

J. J. Rousseau, *ibid.*

— « Après avoir tant aimé le gouvernement républicain, faudra-t-il changer de sentiment dans ma vieillesse et trouver enfin qu'il y a plus de véritable liberté dans les monarchies que dans les républiques (5) ? »

J. J. Rousseau, *ibid.*, lettre IX.

— « Dans les États du sud (Etats-Unis d'Amérique), la moitié de la population y est composée de PROLÉTAIRES DANS TOUTE L'ACCEPTION DU MOT, *c'est-à-dire* d'ESCLAVES. »

M. Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, lettre XXX (6).

— Sous le règne de la seule force, il n'y a aucune nécessité : que, les valeurs des expressions, ne soient point absurdes : explicitement ou implicitement. Les despotismes les plus forts, ordonnent de croire : dès,

(1) Et, où se trouve la sanction de cette loi ? Et, où se trouve son expression ? Et, comment la comprend-on, sans avoir une seule idée ? Et, où est-elle cette nature, qui commande à qui n'a pas d'idées ; et, par conséquent, ne peut obéir plus qu'une pierre ? Rousseau, ici, est plus obscur que lui-même ; et, c'est beaucoup dire.

(2) Et, comment distingue-t-on l'obéissance de la servitude ?

(3) Et, comment distingue-t-on : un chef, d'un maître ?

(4) Et, si les lois lui disent d'obéir aux hommes ? Ce ne sont point alors des lois, dira Jean-Jacques. Et, où est la preuve de cette affirmation ? Et, où est la sanction de cette preuve ?

(5) Il valait bien la peine de faire le *Contrat social*, pour finir : par une pareille conclusion. Et cela : pour, s'être servi d'expressions, sans valeur déterminée.

(6) Depuis ces lettres, M. Chevalier a été nommé professeur d'économie politique, conseiller d'État, etc.

qu'ils jugent une croyance, nécessaire à l'existence de l'ordre. Et, les esclaves croient : parce qu'en eux l'éducation, créatrice des sentiments, détruit ou au moins neutralise : la puissance du raisonnement. Elle la neutralise même, de plus en plus, à mesure, que l'intelligence se développe davantage. C'est, que sous le règne de la seule force, l'ordre social est nécessairement basé : sur des sophismes.

Mais, quand ce règne devient impossible; quand, l'absurdité de la valeur des expressions, données par le despotisme comme devant être acceptées pour qu'il puisse exister, apparaît avec évidence; et, que le mensonge, ou même l'hypothèse pouvant être vérité, cessent de pouvoir assurer l'ordre social; la valeur des expressions doit, nécessairement, cesser d'être absurde.

Dès, que la pratique sociale restreint la valeur du mot *esclave,* dans les limites de sa définition; et, qu'elle ne reconnaît aucun état intermédiaire : entre l'état d'esclavage et l'état de liberté; entre le joug de l'erreur, et la soumission volontaire au sceptre de la vérité; les individus, qui se trouvent en dehors des limites assignées à l'*esclavage;* et, osent prétendre à la liberté, en se disant *esclaves;* sont nommés, par elle : des rebelles, contre la société; des révolutionnaires; des anarchistes.

Une fois, qu'il y a des hommes ainsi nommés anarchistes; et, que la société n'a pas la force de les anéantir; cette même société est elle-même : en état d'anarchie.

Lorsqu'une pareille société vient à reconnaître : que, le despotisme est devenu incapable, de maintenir l'ordre au milieu des individus qui la composent; et, que les malheurs, suites nécessaires de l'anarchie, forcent cette même société à vouloir devenir réellement libre; la première chose indispensable, pour arriver à ce but, est de savoir avec précision : en quoi consiste, réellement, la présence ou l'absence : du despotisme; de l'anarchie; et, de l'ordre; c'est-à-dire : en quoi consistent, réellement : et, l'état d'esclavage; et, l'état de révolution; et, l'état de liberté. Nous ajoutons : que, ces distinctions doivent être faites; sinon : en cherchant, continuellement, à saisir le vague; sociétés et individus, doivent s'épuiser : à poursuivre une illusion de bien-être social; illusion, qui s'éloignera en raison : des efforts faits pour l'atteindre. Et, alors, chacun se persuade : que, le bien-être, devant exister sous le nom d'état de liberté sociale; état, devant être l'absence du despotisme et de l'anarchie; n'est, en réalité : qu'une utopie; une chimère, fille fugitive d'une imagination déréglée.

Pour connaître, avec précision : et l'esclavage et la liberté; et, pour pouvoir tirer de ces connaissances : des conclusions, réellement applicables à la société, dans le but de détruire : et, le despotisme; et, l'anarchie; il faut, préalablement :

1° Préciser : la valeur rationnelle : de l'expression *esclavage;* par conséquent, la valeur également rationnelle; de l'expression *liberté*. Puis, comparer l'application qui doit être faite de ces valeurs, pour que la

liberté existe; avec l'application des valeurs données par la pratique sociale actuelle : afin de pouvoir juger : si, dans notre état de prétendue civilisation, il y a réellement : liberté.

2° Connaître : les rapports de l'esclavage à la *propriété;* et, par conséquent, la valeur de l'expression *propriété*. Puis, déterminer : si, la propriété individuelle, en distinguant celle-ci en foncière et mobilière; est, *plus juste,* ou *plus naturelle :* que ne l'est l'esclavage même.

3° Savoir : si, ce qui est généralement compris, par *anéantissement de l'esclavage;* n'est point, au contraire, un moyen dont les maîtres se servent, pour leurrer les esclaves; et, river successivement leurs fers, aussi fortement que possible : selon les différentes époques.

4° Déterminer : si, à une certaine époque, lorsque les *maîtres* parlent d'émanciper les *esclaves,* comme le devant par *justice,* et n'y travaillent qu'*illusoirement;* il ne leur serait pas plus *urgent,* par *égoïsme :* de chercher, en quoi consiste l'*émancipation;* et, de les émanciper *réellement*.

Et, dans, le cas : que, par les solutions des questions précédentes, il viendrait à être reconnu : qu'il est nécessaire de donner aux esclaves, ce qui, jusqu'alors, a été, si vaguement et si illusoirement, nommé liberté.

5° Avoir : des idées parfaitement claires : non-seulement, sur la compatibilité ou l'incompatibilité de l'émancipation, avec la propriété individuelle prise en

général, ou avec l'une ou l'autre spécialité de cette propriété; mais, encore, sur l'application pratique qui doit être faite des principes, sous ces rapports, reconnus incontestables; pour, que les intérêts de tous les propriétaires, ou au moins ceux de leur immense majorité, soient complétement conciliés, avec cette même application.

Discutons, successivement; et, comme résumés d'opposition; ces différentes conditions; dont, l'intelligence est devenue nécessaire, pour pouvoir conclure : relativement à l'esclavage, considéré : comme moyen de maintenir l'ordre social, établi sur le despotisme.

C

PREMIÈRE CONDITION PRÉALABLE.

PRÉCISER : LA VALEUR RATIONNELLE : DE L'EXPRESSION *esclavage;* PAR CONSÉQUENT, LA VALEUR ÉGALEMENT RATIONNELLE : DE L'EXPRESSION *liberté.* PUIS, COMPARER L'APPLICATION QUI DOIT ÊTRE FAITE DE CES VALEURS, POUR, QUE LA LIBERTÉ EXISTE; AVEC L'APPLICATION DES VALEURS DONNÉES PAR LA PRATIQUE SOCIALE ACTUELLE; AFIN DE POUVOIR JUGER : SI, DANS NOTRE ÉTAT DE PRÉTENDUE CIVILISATION, IL Y A RÉELLEMENT : LIBERTÉ.

« L'Europe, qui porte avec raison un si vif intérêt à la cause des noirs, ne sait pas assez qu'il existe à ses portes, et l'on peut dire dans son sein, plus de sept millions d'hommes, chrétiens comme nous, qui sont traités de chiens en leur qualité de chrétiens, par un gouvernement auprès duquel toutes les puissances chrétiennes ont des ambassadeurs accrédités! L'Europe ne sait pas assez qu'à l'heure qu'il est, il n'y a pas en Turquie une seule femme chrétienne dont l'honneur ne soit à la merci du premier musulman auquel elle aura eu le malheur de plaire! L'Europe ne sait pas que les Turcs entrent quand bon leur semble dans la maison d'un chrétien, et y prennent tout ce qui leur convient; que la plainte est plus dangereuse que la résistance, et que les plus simples garanties accordées aux derniers des hommes, dans les pays les plus arriérés, seraient des faveurs immenses pour les habitants de la Bulgarie (1). »

M. Blanqui, *Voyage en Bulgarie,* p. 196.

(1) Eh grand Dieu! M. Blanqui, toute l'Europe, composée de ses gou-

— « L'esclave, le serf de la glèbe, le paysan taillable et corvéable, l'artisan dont le salaire était calculé pour la plus stricte et la plus indispensable subsistance, l'indigent, le PROLÉTAIRE, tous étaient les fils de Dieu aussi bien que l'enfant né dans la pourpre ou sur les marches du trône ; mais ils n'étaient pas les frères de tous dans la communauté sociale. A cette époque la distinction des classes mettait une barrière, non-seulement pour les emplois, pour les distinctions, pour les hiérarchies, mais même pour le genre des affections. Au reste, à cet égard, *aucun juste reproche* aux temps anciens *qui ne retombe plus ou moins sur nous-mêmes,* tant que nous ne serons pas entièrement entrés dans l'adoption du sentiment le plus général, le plus universel, le plus complet de l'humanité ; UNE SEULE EXCLUSION LES FAIT TOUTES COMPRENDRE. »

BALLANCHE, *Essais sur les institut. sociales*, t. I, p. 444.

— « Je crois le gouvernement actuel usurpateur de l'autorité, violateur de tous les droits du peuple, qu'il a réduit au plus déplorable esclavage. C'est l'affreux système du bonheur d'un petit nombre fondé sur l'oppression de la masse. Ce peuple est tellement emmuselé, tellement environné de chaînes par le gouvernement aristocratique, qu'il lui devient plus difficile que jamais de les briser. »

Interrogatoire de BABEUF, juin 1796 ; cité par LE COMTE DE MAISTRE, *Considérations sur la France*, p. 53.

— « On trouvait dans plusieurs pays si peu de différence entre l'état de serf et l'indépendance dont on pouvait jouir, que plusieurs bourgs dédaignaient les priviléges qu'on leur offrait. Il nous reste des chartes dans lesquelles les seigneurs féodaux invitaient eux-mêmes leurs vassaux à jouir de la liberté, tantôt en leur parlant des avantages de l'industrie et du commerce, tantôt en leur vantant l'aspect et la fertilité du territoire. L'histoire nous offre l'exemple de plusieurs communes résistant au *bienfait* qu'on voulait leur *imposer*, et

it cela ; le sait parfaitement ; et s'en moque ou s'en ap-
que M. Blanqui l'ignore ? Et, faut-il le féliciter : de sa
de son adresse ?

plaidant contre leur seigneur pour rester telles qu'elles étaient. »

MICHAUD, *Histoire des croisades.*

— « Il est un fait qui témoigne hautement et de la malheureuse condition des travailleurs libres et de l'abrutissement des travailleurs asservis, c'est la résistance qu'ont opposée les serfs de certaines contrées à leur émancipation..... La condition de prolétaires libres leur semblait si peu digne d'envie (1), qu'ils lui préféraient encore les corvées et le fouet du maître. »

M. CHERBULIEZ, professeur d'économie politique et de droit public à Genève, *Esclavage et servage*, p. 106.

— « Louis IX fut obligé d'ordonner que les individus assez riches pour acheter leur franchise seraient contraints d'acquérir le bien qu'on leur offrait et que plusieurs méprisaient (2). »

B. DE MOROGUES, *Polit. basée sur la morale*, p. 57.

— « Le maître fait travailler son esclave, le récompense ou le punit, le laisse mourir de faim ou le tue : une fois l'esclavage admis en principe, tout cela est logique et peut exister, et existe même pour chaque esclave aussi longtemps que de ses fers il ne brise pas le crâne de son maître. Mais la loi dont la lettre abolit la propriété de l'homme sur l'homme, et dont l'esprit fait de la propriété des lumières, de laquelle dérivent toutes les autres propriétés, un monopole en faveur de quelques-uns et contre tous les autres, cette loi est cent fois pire que le despotisme (3); c'est l'ironie, l'injustice, l'outrage, joints à la barbarie. »

DE POTTER, *Etudes sociales*, t. I, n. 1, p. 16.

— « Quel est le fonds d'exploitation de celui qui loue ses services? Le besoin présumé que le propriétaire a de lui, et la volonté qu'il lui suppose

(1) Ce n'était pas prolétaires qu'ils devenaient, c'était infiniment mieux, c'était vassal, paysan ou bien ouvrier dans une corporation. Si, on leur avait offert d'être prolétaires; ils se seraient fait massacrer, jusqu'au dernier, plutôt que d'accepter.

(2) C'est-à-dire : qu'on prenait leur malheureux pécule; pour les rendre plus malheureux qu'ils n'étaient.

(3) C'est, toujours le despotisme; mais, avec un nouveau masque; et, un joug plus pesant.

gratuitement de l'occuper. Comme autrefois le roturier tenait sa terre de la munificence et du bon plaisir du seigneur, de même aujourd'hui l'ouvrier tient son travail du bon plaisir et des besoins du maître et du propriétaire : c'est ce qu'on nomme posséder *à titre précaire* (1). »

PROUDHON, *Qu'est-ce que la propriété?* p. 94.

— « La question de l'amélioration du sort des prolétaires est essentiellement de l'ordre moral (2). Un remaniement moral de la société en est la condition préalable (3). Or, qui dit *morale* dans le sens le plus large du mot, dit *religion* (4). La philanthropie et la philosophie n'ont de force pour agir sur la moralité humaine (5), que celle qu'elles empruntent à la religion. La philanthropie est l'ombre d'une religion qui s'en va; la philosophie n'est moralisante qu'autant qu'elle est le crépuscule d'une religion qui vient ou qui renaît (6). A la religion seule il sera donné de toucher assez profondément le cœur de toutes les classes, et d'illuminer assez vivement les esprits pour que le riche et le pauvre conçoivent de nouveaux rapports entre eux, et se déterminent à les observer (7). »

MICHEL CHEVALIER, *Lettres sur l'Amérique du Nord,* lettre XXIX.

(1) « *Précaire* de *precor*, je prie, parce que l'acte de concession marquait expressément que le seigneur avait concédé aux prières de ses hommes ou serfs la permission de travailler. » (*Note de M. Proudhon.*)

(2) La science, des voleurs, appartient aussi : à l'ordre moral ; si, ordre moral il y a. La science, actuelle, dit : que, les voleurs, seuls ne sont pas des sots. Il faut convenir : que, cette science n'est pas très-sociale.

(3) Si un remaniement moral de la société est nécessaire : c'est, que jusqu'à présent, jamais la société n'a été organisée moralement. Sans cela, un remaniement serait : nécessairement immoral.

(4) Nous avons donné des citations de MM. Cousin et Guizot; prouvant : que, ces Messieurs sont d'un avis, complétement opposé. Ce sont, cependant, les maîtres de M. Chevalier.

(5) Il paraît que leur force est bornée : à la moralité des dindons.

(6) Alors jusqu'à présent il n'y a jamais eu de philosophie. Prenez garde, M. Chevalier ! vous vous ferez anathématiser par MM. Cousin et Guizot.

(7) Il est douteux : que, ce prodige soit opéré : par la religion saint-simonienne.

— « L'esprit universel des lois de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le faible, et celui qui a contre celui qui n'a rien. Cet inconvénient est inévitable, et il est sans exception (1). »

ROUSSEAU, *Émile*, t. II, p. 174.

— « Toujours le malheureux sera sacrifié au petit nombre, et l'intérêt public à l'intérêt particulier. TOUJOURS ces noms spécieux de justice et de subordination serviront d'instrument à la violence et d'armes à l'iniquité (2). »

ROUSSEAU, *ibid.*

— Nous venons de voir : la valeur attachée, par la pratique sociale, à l'expression *esclavage*. Recherchons, pour lui être comparée, quelle est la valeur rationnelle, que cette expression doit avoir; et, servons-nous, à cet égard, des connaissances précédemment exposées.

L'état d'esclavage est exclusivement relatif : aux individus; aux sociétés; à l'humanité.

Chez les individus, l'esclavage est exclusivement relatif : aux êtres actuellement capables de liberté; aux êtres réels chez lesquels le verbe est développé; aux êtres moraux. Un enfant, un idiot, un chien, une laitue ne sont ni libres, ni esclaves; ni moraux, ni immoraux.

Nous disons que le chien ne peut être *esclave*. Mais, pour cela, il faudrait, qu'il fût démontré : que, le chien ne sent pas; car s'il sent, il est absurde de

(1) Cela est vrai; mais, pour l'époque d'ignorance seulement. Si, Rousseau le savait : pourquoi donc a-t-il fait son *Contrat social;* lui, qui prononce l'inévitabilité, d'une manière absolue?

(2) Alors, pourquoi avoir fait le *Contrat social?* Si, la justice sociale est une chimère, l'abrutissement des masses est à désirer. Si, le mal est inévitable; ne pas le sentir, est à préférer.

dire qu'il n'est pas esclave, s'il appartient à un maître qui le fasse souffrir : pour son profit; ou, pour son amusement.

Voilà, donc, la valeur et l'application du mot esclavage, réduits à une distinction : dont, l'humanité est encore incapable. Ajoutons : que, si cette distinction n'existe pas, d'une manière absolue; que, si le chien sent : le mot *liberté;* et tous les mots possibles; par conséquent, le mot *raisonnement;* n'ont aucune valeur réelle.

Supposons : que, la distinction soit faite; et, qu'il soit démontré : que, l'homme seul sent, raisonne; quelle peut être la valeur rationnelle du mot *esclavage,* en ne considérant que les individus; et, abstraction faite, de ce qui peut leur arriver : du côté de la société?

L'homme est libre; l'homme n'est pas esclave; quand il se soumet, volontairement, au joug de sa raison; et, parvient ainsi : à dominer ses passions. Alors, même dans les fers, il est libre; il n'est pas esclave.

Mais, ceci n'est que pour chacun. Une société, composée de pareils êtres, d'êtres n'obéissant qu'à leur raison; n'ayant aucune raison commune : aucune règle commune; serait : dans une effroyable anarchie. C'est, l'état auquel notre prétendue civilisation se trouverait; si, tous étaient d'honnêtes gens; et, au sein d'une prétendue liberté sociale. Alors, bientôt ils se mangeraient. Notre société n'est encore tenable : que, parce que la majorité de ceux qui la composent,

sont de véritables coquins ; ou, ce qui est pire encore : de la canaille facilement corruptible.

Une société est libre ; lorsqu'elle obéit à la raison et, qu'elle est la plus forte. Car, supposez qu'elle soi libre ; et, qu'une société plus forte vienne l'asservir détruire son organisation rationnelle ; la replonge dans le sein des préjugés ; sera-t-elle encore libre

Une société est libre, disons-nous ; lorsqu'elle obéit la raison. Mais, qu'est-ce que la raison ? Trois égales un est une raison. Il y a donc raison sotte et raiso sage. Très-bien ! Mais, comment distinguer la sott de la sage ? Jusque-là, voilà la liberté de toute société impossible.

Ainsi, pour que la liberté d'une société soit possible, il faut : non-seulement que la raison réelle, in contestable, soit connue, en même temps que la raise de chaque individu ; ce qui suppose : que, la socié aura donné l'éducation et l'instruction aux individus mais encore, que, cette société soit la plus forte. O comme aussi longtemps qu'il existe deux sociétés, a sein de l'humanité ; l'une des deux, actuellement plus forte, peut demain, être la plus faible ; il s'e suit : que, pour que la liberté d'une société soit a surée ; il faut : que, cette société embrasse : l'humanité tout entière (1).

(1) « S'il existait entre les peuples des tribunaux dont les senten eussent une sanction suffisante comme il en existe entre les indiv dus (*a*), on verrait peu à peu changer l'opinion en ce qui touche

(*a*) Des peuples soumis à une même sanction et par conséquent à une mê règle, ne sont plus des peuples, mais des fractions locales d'un même peuple. L'in

Ce qui précède, nous dispense de parler : de la liberté; ou, *ce qui est la même chose,* de l'esclavage, relativement à l'humanité. Nous venons de dire : *ce qui est la même chose :* parce que, la liberté, est ce qui n'est pas l'esclavage; et, l'esclavage, ce qui n'est pas la liberté. Lorsque l'on connaît la valeur rationnelle de l'un; on connaît, nécessairement, la valeur rationnelle de l'autre.

Nous ne nous sommes pas arrêté, sur la détermination de la valeur de l'expression société. Nous avons déjà dit : qu'il y a société illusoire et société réelle; que, sous le despotisme toute société, relativement à l'ensemble des individus qui la composent, est nécessairement illusoire; et, qu'il n'y a de société réelle :

guerre (*a*); elle inspirerait la même horreur que tout autre genre de meurtre (*b*), parce qu'elle ne serait plus en effet que le meurtre pur et simple (*c*). Les développements futurs de la civilisation amèneront-ils un état semblable? *Je le crois, et ce temps ne me paraît pas extrêmement éloigné* pour les nations chrétiennes (*d*). Mais nécessairement il faudra que tous les vieux gouvernements de famille et de caste disparaissent avec *le droit qui leur sert de base* (*e*). »

(LA MENNAIS, *Discussions critiques*, p. 169.)

termination dans la valeur des expressions est la source de toutes les erreurs possibles.

(*a*) Une fois, qu'il n'y a qu'un peuple; il n'y a plus de guerre possible. Quand la guerre existe; l'anarchie existe; le désordre existe; l'unité est brisée.

(*b*) Aussi longtemps, qu'un soldat existe; la liberté sociale est impossible. Un soldat; c'est, le joug de la raison.

(*c*) Elle n'a jamais été autre chose; et, ne peut être autre chose.

(*d*) Du moment qu'il est possible de dire : des nations chrétiennes; il ne peut y avoir : que, des nations ennemies. La nation chrétienne a disparu : avec l'autocratie du pape. Des sectaires ne peuvent : que, s'exterminer.

(*e*) Le droit qui leur sert de base, est le christianisme. Comment des nations chrétiennes formeront-elles un seul peuple quand le christianisme aura disparu? Aussi longtemps qu'un soldat, ou un chrétien auront du pouvoir : la liberté sociale est impossible.

que, celle qui est véritablement libre. La société libre est encore : dans l'avenir.

Sauf, des données *théoriques ;* dont, *en théorie,* il est possible de se passer : en les supposant connues; nous connaissons, maintenant, les valeurs rationnelles des expressions *esclavage* et *liberté ;* ou mieux : état d'esclavage et état de liberté. Ces valeurs consistent: pour l'état d'esclavage, dans la non-application; pour l'état de liberté, dans l'application : aux individus, aux sociétés, à l'humanité, de la raison; ou, sous un autre nom, de la justice : considérée, comme conclusion : du raisonnement réel.

Nous pouvons, par conséquent, comparer l'application qui doit être faite de cette justice, pour que l'état de liberté existe et que l'état d'esclavage disparaisse; avec l'application des valeurs données, par la pratique sociale, autre justice prétendue; et, juger : si, dans nos sociétés actuelles, l'état de liberté a une existence : illusoire ou réelle.

Dans la valeur établie, par la pratique sociale; l'essence de l'esclavage est d'appartenir à un seul maître, de pouvoir être vendu comme mobilier, etc.,etc. Mais, quel intérêt peut avoir un individu, à ne pouvoir appartenir, sous le nom d'*esclave,* à un seul *maître ;* si, sous un autre nom, illusoirement synonyme de *libre ;* il peut, en réalité, être infiniment plus malheureux ; et, appartenir à plusieurs ? Que lui importe, en outre, une énumération de conditions; comme, devant exister *toutes* explicitement pour qu'il soit reconnu en état d'esclavage ; si, *une seule,*

d'entre elles, les renferme toutes : implicitement?

Loin, que les individus esclaves puissent se trouver intéressés, à une pareille énumération de conditions; il sera possible au contraire, dès que toutes sont données comme essentielles à l'existence de l'esclavage, de simuler une émancipation, en anéantissant une ou plusieurs d'entre elles; tandis, qu'en réalité, l'esclavage sera devenu plus dur : qu'il n'était auparavant.

Abolissons, par exemple : la condition de ne pouvoir être possédé ou vendu comme mobilier; en proclamant : que, la liberté de l'homme est inaliénable; que, nul ne peut appartenir à un individu déterminé; en proclamant, enfin, toutes les déclarations qu'il a plu à une prétendue philosophie de rassembler à cet égard, sous la fiction nommée *droit naturel;* et voyons : si, l'esclavage sera réellement aboli.

Si, l'individu prétendu libre, d'après la supposition précédente; est cependant obligé de travailler : soit, pour un maître; soit pour plusieurs; au lieu de ne travailler que pour lui et les siens (1); en est-il moins esclave? Qu'il puisse ou non être vendu, en est-il moins possédé? Et, si alors, il est déclaré ne pouvoir être vendu individuellement; n'est-ce point uniquement : parce que, pour le plus grand profit des maîtres, il est possédé : collectivement?

(1) Aussi longtemps, que le sol reste aliéné, le prolétaire paye, sur son travail, à ceux qui disposent du budget : tout ce qu'il supporte de ces impositions. Voyez : notre *Théorie générale de l'organisation de la propriété.* Aussi longtemps que le sol est aliéné, le prolétaire est esclave. Le prolétaire, dit M. Michel Chevalier, est plus esclave que le nègre esclave de la Caroline et de la Virginie.

Supposons, maintenant, pour épuiser l'hypothèse: qu'un homme soit effectivement libre; lorsque, pour prix, de cette prétendue liberté, il est obligé : de sacrifier la moitié, ou plus encore de son travail; et, de vivre, du reste, lui et les siens. Est-il libre encore: lorsque, l'état social l'oblige, en outre de ce sacrifice, de se prostituer à n'importe quel maître, pour obtenir ce demi-salaire : parce que, la prétendue libre concurrence le met hors d'état de trouver du travail; et, par conséquent, de vivre lui et les siens; sinon : à ce prix de prostitution? Est-il libre, enfin : lorsque, son intelligence est développée pour tout ce qui peut accroître ses besoins; et, que ce développement est arrêté, pour tout ce qui peut les régler ou les satisfaire? Cet homme, incontestablement, est plus esclave, plus malheureux : que, celui qui a un maître déterminé; lequel, le nourrit et le soigne pour son travail; trouve un intérêt quelconque à ne pas le prostituer; et, règle le développement de ses besoins: sur les moyens qu'il mettra à sa portée.

Or, la classe renfermant ces esclaves, décorés d'un vain titre; plus esclaves, néanmoins, que ceux qui en portent le nom; est, précisément, celle des individus, que nous avons nommés *esclaves politiques;* quoique la pratique sociale, dans un but de despotisme, leur ait imposé : le nom d'*hommes libres*.

La relation, à un maître déterminé; et, la possibilité d'être vendu comme un meuble, etc., ne constitue donc pas, exclusivement, l'esclavage. Changer la dénomination d'une condition, n'est nullement chan-

ger cette condition. Décorer l'esclave, du titre d'homme libre; n'est pas plus lui donner la *liberté*, que, les Juifs ne donnaient au Christ la *royauté*, en le saluant ironiquement : du nom de *roi*.

La connaissance relative à l'état de liberté, illusoire ou réelle, étant acquise; voyons : de combien de vains titres, les despotes ont décoré l'esclavage.

Esclaves, serfs, affranchis, paysans, prolétaires : sont, des expressions de conditions sociales, relatives aux différentes phases du despotisme. Les valeurs de ces expressions sont analogues. Toutes ont signifié : un état dit de liberté. Seulement, dans l'ordre du développement social où elles sont placées; les besoins, des individus qu'elles désignent, augmentent, en raison : que, les facultés de satisfaire ces mêmes besoins, diminuent. Dès lors, ces conditions se trouvent placées, dans un ordre d'aggravation, pour les générations successives qui les subissent; et, le prolétaire est infiniment plus malheureux; plus *esclave*, que, l'*esclave primitivement dit*.

Remontons, la gradation indiquée; pour, nous assurer de la vérité.

Le prolétaire, privé de travail : par la prétendue libre concurrence des travailleurs; et, par le monopole de la propriété, de la propriété du sol; est plus malheureux, même au seul point de vue de la vie animale; que, le paysan, sous la protection de ses seigneurs spirituels et temporels. A la vérité, le prolétaire est libre de la féodalité nobiliaire : consistant, dans l'usurpation du sol, rendue transmissible par hé-

rédité exceptionnelle ou de primogéniture. Mais, il est esclave de la féodalité bourgeoise : consistant, dans l'usurpation du sol rendue transmissible par hérédité commune; et, il est mille fois plus malheureux, toujours sous ce seul rapport, qu'il ne l'était comme paysan, sous la protection spéciale d'un noble.

Le paysan, est plus malheureux : que, l'affranchi, sous la protection de son pécule et des connaissances qui le lui ont procuré. A la vérité, le paysan est libre de la persécution de chaque noble et de chaque bourgeois. Mais, c'est que déjà le paysan s'est donné à un seul; c'est qu'il a abandonné la lutte sociale; et, qu'il s'est livré comme vaincu; sous le nom : de *vassal*.

L'affranchi, bientôt dépouillé de son pécule, par la société qu'il ne connaît point, est plus malheureux que le serf, sous la protection de la glèbe, à laquelle il est attaché. Mais, l'affranchi est dit *libre*. Il a le droit : de se laisser mourir de faim, sans être battu. Sans être battu, il peut même se mouvoir dans certaines limites : sauf, néanmoins : les coups qu'il recevra, au nom des lois établies : contre le vagabondage, l'oisiveté, etc., etc.

Le serf, toujours sous le même rapport, est plus malheureux que l'esclave. Car, celui-ci se trouve placé : sous la protection d'un seul maître, intéressé à satisfaire tous ses besoins, ainsi que ceux de sa famille. Le serf, au contraire, est, presque toujours accablé de privations, pour satisfaire aux besoins de ses maîtres. On craint moins de le perdre : la valeur

du serf est toujours très-inférieure, à celle de l'esclave.

Mais, le serf ne peut être vendu *individuellement*. Il est attaché à la glèbe; il est *libre* de la chaîne. C'est un échange : d'illusions qu'il reçoit; contre ce qu'il perd en réalité.

L'esclave enfin est le moins malheureux. Le maître, dans son propre intérêt, peut satisfaire à tous ses besoins. Et ces derniers, exclusivement relatifs à des objets physiques qui s'obtiennent facilement par le travail, sont réellement satisfaits. Quant aux besoins moraux, ils sont exclusivement relatifs aux développements de l'intelligence. Ces besoins ne font jamais souffrir l'esclave; car, le maintien, de l'état d'esclavage primitivement dit, exige : que, ces développements soient en lui aussi comprimés que possible.

Primitivement et comme tous les autres, cet esclave est aussi déclaré libre..... libre de la mort : auquel son sort de prisonnier de guerre le condamnait. Il porte même, spécialement, le nom d'homme libre : *servus, conservé, sauvé, libre*. Faut-il s'étonner : si, le prolétaire est aussi déclaré libre?

Comparons maintenant : les extrémités; les situations respectives entre l'*esclave domestique*, primitivement dit; et, l'*esclave politique;* ou, pour commencer à énoncer le nom véritable, l'esclave social, décoré du vain titre de *travailleur libre*.

Supposons, pour l'esclave, le plus mauvais des maîtres. Avec un bon maître, la comparaison ne serait plus soutenable. Sous un bon maître, l'esclave

est comme l'enfant, sous un bon père. Des hommes, disent nos prétendus philanthropes, ne peuvent pas toujours rester enfants. La question n'est pas là; il s'agit : *du plus ou moins de souffrance*. Chercher à embrouiller les questions, prouve : que, l'on sait avoir tort; et, qu'on ne veut pas en convenir.

Le mauvais maître soigne bien ses esclaves, pour tout ce qui concerne la vie animale. En cas de maladie, il en a plus de soin que de ses propres enfants; ils coûtent cher, ils valent beaucoup d'argent. Ceci fait peu d'honneur au mauvais maître; mais, ici il ne s'agit pas de lui : c'est, de ses esclaves. Ils sont bien soignés; voilà, ce que nous voulons constater. Il meurt quatre enfants de prolétaires sur un enfant d'esclave; et, quarante enfants trouvés, dits enfants de la patrie; sur un négrillon.

Arrêtons-nous un instant. Ce que nous allons dire, des esclaves, se rapporte à la théorie; ou, ce qui est la même chose, au raisonnement. Ceux, qui voudront nier la valeur du raisonnement, devront en faire de meilleurs : et, dans tous les cas, comme il s'agit de faits; il faudra vérifier le tout : sur le fait; sur la pratique. Pour cela, il faudra : aller, ou avoir été, où il y a des esclaves domestiques. Nous, nous y avons été, longtemps; nous les avons étudiés, longtemps; nous en avons eu, longtemps; et ce que nous dirons, ne sera : qu'une explication de ce qui est.

Un mauvais maître battra souvent son esclave. Sous les coups, l'esclave crie. Voyez-le cinq minutes après; une minute même. Selon l'occasion et les cir-

constances, il rit, il chante, il danse. C'est, que la douleur a cessé ; et, que son éducation ne le rend sensible : qu'aux douleurs qui ne dérivent pas du raisonnement. Son dîner est prêt ; il le dévore avec jouissance. Comparez cette situation, avec celle du prolétaire ; auquel, dix maîtres viennent de refuser du travail le plus poliment possible, ce qui n'arrive pas toujours ; et, qui sait : que, s'il reste oisif, sa famille va mourir de faim. Lequel des deux est le plus malheureux ? Et, ne dites pas : que, cela arrive rarement au prolétaire ; vous feriez tort : soit à vos connaissances ; soit à votre bonne foi.

Le mauvais maître vendra l'enfant de son esclave. Voyons d'abord, ce qui arrive : quand l'enfant d'un esclave meurt ; et, à cet égard observons la mère : l'amour maternel est toujours le plus fort. Quand, l'enfant d'un esclave meurt : toutes les mères de l'habitation se rassemblent ; et, toutes hurlent, c'est le mot, toute une nuit près du cadavre. Il serait difficile : de distinguer celle qui est la mère. Le lendemain, toutes rient ; il serait difficile de dire : quelle est celle qui a perdu son enfant. C'est, qu'en dehors des développements de l'intelligence, le temps n'existe pour ainsi dire : qu'au présent. Une mère esclave, ayant eu l'éducation de son état, se trouve, le lendemain de la mort de son enfant ; comme, une bonne mère française, deux ans après avoir perdu le sien. Revenons, maintenant, à l'enfant vendu par un mauvais maître. Le lendemain la mère n'y pensera plus. Si c'est un bon maître qui ait vendu un enfant par besoin, la

mère viendra lui en offrir un autre. Et, ne vous en étonnez pas. Vous admirez les mères grecques, qui sacrifiaient leurs enfants à la patrie. La patrie de l'esclave est la maison de son maître ; et, son maître est son roi ; il l'aime infiniment plus que ses enfants ; il n'y a pas là, l'ombre d'une comparaison. Mais, ce qui doit se comparer ; c'est, le sort de ce père esclave, avec celui du prolétaire ayant l'intelligence développée, auquel on enlève son fils pour en faire un soldat ou un matelot.

Le mauvais maître forcera les filles de ses esclaves à se prostituer à ses plaisirs. Disons d'abord : que, le mauvais maître agit rarement ainsi, d'une manière patente : parce que, cela est contre ses intérêts. Il a toujours : ou, une famille ; ou, des voisins à ménager. Mais, laissons de côté ces considérations ; ne voyons : que, le fait et la souffrance, qui en résulte pour les esclaves.

Commençons par faire observer : que, le mot FORCER est ici emprunté : au dictionnaire philanthropique. Il n'est pas une fille, réellement esclave (1), qui ne se trouve honorée de se donner à son maître ; il en est de même de ses parents. S'il s'agit du mari ou de l'amant, avant de prononcer, que l'on veuille bien se reporter : aux siècles du droit du seigneur. L'éduca-

(1) Nous disons : réellement esclave ; parce que : tout esclave né, et qui n'est pas content de son état, n'est plus esclave que de nom ; n'est plus soumis qu'à la force ; le protestantisme a déjà pénétré chez lui ; il n'est plus esclave que de la chaîne ; dans son esprit, il est libre. Et, qu'on n'aille pas croire : que, tout esclave veut être libre. Cela est faux. Que ceux qui le disent, aillent voir ; et, ils verront. C'est, comme si l'on disait : que, tous les Français veulent être républicains.

tion, nous le répétons, fait les sentiments; et, il est aussi facile à l'éducation, de faire : que, le père ou le mari présentent fille ou femme à l'étranger; que, de faire qu'ils les refusent. Mais, quand l'éducation vient à faire nommer : cette cohabitation prostitution; quand, elle avilit, jusqu'à l'infamie, celle qui s'y livre et ceux dès lors qui y consentent; quel est le plus malheureux : du père esclave qui a livré sa fille; du mari esclave qui a livré sa femme; ou, du père prolétaire ou du mari prolétaire, dont la fille ou la femme se seront prostituées malgré eux peut-être (1); et, malgré elles; mais qui se seront prostituées : soit, pour sauver les jours de leur père ou de leur mari; soit, pour avoir du pain pour leurs enfants?

Nous venons de choisir le plus mauvais des maîtres; prenons, maintenant, le moins mauvais des gouvernements représentatifs.

Le fils du prolétaire a développé son intelligence, autant qu'il est possible, sous le moins mauvais des gouvernements représentatifs. Son éducation a été : religieuse; ou, matérialiste. Si, son éducation a été matérialiste : ou, il est un sot; ou, il se met sur un grand chemin, s'il est brave; ou, il prépare des banqueroutes, sous une forme quelconque, s'il est lâche. Sur cent, de ceux-ci, quatre-vingt-dix-neuf peut-être, sont flétris par les tribunaux. Le centième devient

(1) « Nous rappellerons au lecteur, dit M. Eugène Sue, que le père ou la mère sont admis à faire inscrire leur fille sur le livre de prostitution au *bureau des mœurs.* »

(*Mystères de Paris*, t. IX, p. 114.)

millionnaire ; et, se fait le bourreau de ses frères. Si, son éducation a été religieuse, il commence par reconnaître : que, tous les chemins lui sont fermés : parce qu'il est prolétaire ; parce qu'il n'a pas eu l'argent nécessaire pour acquérir les mauvaises connaissances, qui vous font recevoir bachelier ; ou, parce qu'il n'a pas le premier capital, nécessaire pour être citoyen ; et, qu'il ne peut l'épargner, sur le pain qu'il mange. S'il n'a pas de parent à secourir ; s'il a de la santé et du courage ; il pourra vivre, parce qu'il est seul ; mais : est-ce vivre que d'être seul ? Et, s'il profite des développements de son intelligence, pour examiner ses croyances ; s'il devient sceptique ! s'il examine la société, et s'il devient révolutionnaire ! Mais, laissons de côté ces suppositions, qui sont autant de sources de souffrances ; et, n'enlevons pas la foi à ce malheureux. Il se marie et devient père. Il y a cent, contre un, à parier ; et, bientôt il en sera convaincu : que, sa femme et ses filles devront se prostituer ; et, que ses fils deviendront des brigands. Lequel est le plus malheureux : du prolétaire ; ou, de l'esclave domestique ?

Écoutez la vermine prétendue philanthropique. Le prolétaire, disent-ils, sent sa dignité, l'esclave ne la sent point. Eh oui, malheureux ! le prolétaire sent sa dignité ; et, c'est précisément là, ce qui le rend plus à plaindre que l'esclave. Pour qu'il soit moins à plaindre, il faut qu'il vous égorge. Est-ce à ce prix que vous voulez son bonheur ? Quand, ces hypocrites d'humanité, ont une fois parlé de dignité humaine ; ils se

croient des saint Vincent de Paul; et, tous les ans, ils vendent vingt-six millions de prolétaires, aux mangeurs héréditaires du budget. Vous en trouverez d'autres, qui, également incapables : et, de résister à l'évidence des démonstrations; et d'avouer qu'ils sont des sots; ne voient qu'une chose, dans le malheur du prolétaire, considéré comme infiniment plus grand que celui de l'esclave domestique. Ils vous accusent : de vouloir faire rétrograder la société, à l'état d'esclavage domestique; de prétendre : que, selon vous, il eût mieux valu que la révolution de 89 n'eût pas eu lieu. Dites-leur : que, la question n'est pas là; que, le passage de l'état social, où l'exploitation se fait par l'esclavage domestique, à l'état social actuel, où les prolétaires subissent l'exploitation, est *nécessaire;* que, la révolution de 89 était aussi dans la nécessité des développements sociaux : ils ne vous entendront pas; ou ils demanderont ce que vous voulez. Répondez-leur que vous voulez : que, personne ne soit exploité; que, pour cela il faut : que tous reçoivent la même éducation et la même instruction, que, le sol puisse entrer à la propriété collective; que, l'impôt frappe la richesse et non le travail; ils vous accuseront d'être fou; et, vous serez heureux : s'il ne vous arrive rien de pire. Mais, laissons déraisonner ces pauvres d'esprit, auxquels le royaume des cieux appartiendra difficilement, s'il est le prix de leur mérite; et, voyons : comment, la transition sociale de l'état d'esclavage à l'état de prolétaire; se fait : NÉCESSAIREMENT.

Dès l'origine des sociétés ; il y a : des esclaves : nous l'avons vu.

Quand, il y a trop d'esclaves; et, que leur réunion, dans chaque intérieur domestique, les rend dangereux à la sécurité des maîtres; ceux-ci, pour les diviser par des intérêts, leur disent : que, les plus méritants d'entre eux vont cesser d'être esclaves. Alors, ils en attachent une partie à la glèbe, en les appelant *libres :* sous le nom de *serfs* (1).

Quand les maîtres, propriétaires du sol, ont trop de serfs, vu l'accroissement des populations ; quand, vu ce même accroissement, les terres rapportent plus et plus facilement, par le travail d'hommes qui se croient plus libres que les serfs, que par les serfs eux-mêmes; les maîtres : tant pour affermir leur autorité par des espèces de surveillants qu'ils s'adjoignent; que, pour augmenter leur revenu et s'emparer, au moyen de l'offre du rachat, du pécule des serfs ; finissent par anéantir la servitude, en faisant : des *affranchis*.

(1) Les Spartiates, les grands de Rome, les satrapes de l'Orient, furent à la vérité des maîtres barbares. L'avarice déployait toute sa cruauté dans les travaux des mines; mais presque partout l'INTÉRÊT avait adouci l'esclavage dans les familles particulières. L'impunité des violences commises contre le serf de la glèbe était plus grande encore, puisque la loi elle-même en avait fixé le prix. La dépendance était presque égale *sans être compensée par autant de soin et de secours*. L'humiliation était moins continue, mais l'orgueil avait plus d'arrogance. L'esclave était un homme condamné par le hasard à un état auquel le sort de la guerre pouvait un jour exposer son maître. Le serf était un individu d'une classe inférieure et dégradée.

« C'est donc principalement dans ses conséquences éloignées que nous devons considérer cette destruction de l'esclavage domestique. »

(CONDORCET, *Tableau des progrès de l'esprit humain*, p. 116.)

Quand, ensuite, il y a trop d'affranchis; qu'une partie d'entre eux est devenue caste bourgeoise; et, que toujours par suite de l'accroissement de population et des communications qui en résultent, le nombre des affranchis, restés sans propriétés, devient inquiétant : et, pour la féodalité bourgeoise; et pour la féodalité nobiliaire; toutes les deux, d'accord entre elles, ne reconnaissent plus : que, des *vassaux* et des *ouvriers*.

Dès qu'il y a trop de vassaux et trop d'ouvriers : relativement à l'intelligence, à la population, et aux communications de l'époque; et, que vassaux, ouvriers et même féodalité bourgeoise ou financière, se trouvent, vis-à-vis de la féodalité nobiliaire, confondus sous le nom commun de *peuple;* la féodalité bourgeoise exploitante, mais aussi exploitée, pousse le peuple à la révolte, contre la noblesse et le clergé, féodalité dominante. Les bourgeois accusent, à tort, les nobles et les prêtres, d'être la cause des maux que la société éprouve; tandis, que cette cause ne se trouve : ni, dans les individus; ni, dans les classes; mais, bien : d'une part, dans l'ignorance sociale primitive et encore existante; nécessitant, par conséquent, pour que l'ordre soit possible, le monopole des développements de l'intelligence, comme servant de base à une règle d'action arbitrairement établie, et alors toujours rationnellement contestable; d'une autre part, dans l'impossibilité de maintenir l'ordre, par le monopole des developpements de l'intelligence; depuis : que, l'accroissement de population rendant iné-

vitables les communications entre les individus ; et, la naissance de la presse rendant inévitables les communications entre les générations et les sociétés ; viennent renverser toute règle d'action arbitrairement établie ; et, par conséquent, non rationnellement incontestable. Bientôt, alors ; mais seulement, et remarquons-le bien, par l'impossibilité de maintenir l'ordre à cette époque ; les bourgeois, au moyen des vassaux et des ouvriers qu'ils trompent, s'emparent du pouvoir ; et, dominent la société. C'est seulement à partir de cette époque, déjà nous l'avons dit, qu'il y a : des prolétaires.

Mais, aussi : dès, qu'il y a trop de prolétaires ; dès qu'il n'est plus possible de rétablir le vasselage et les corporations ; et, qu'il y a une égale impossibilité, de rendre les prolétaires plus esclaves qu'ils ne le sont, en feignant de les gratifier d'une nouvelle émancipation prétendue ; émancipation, socialement bornée à la concession d'une dénomination nouvelle ; impossibilités, qui sont celles de notre époque ; l'ensemble qui, jusqu'alors, a été *faussement nommé société ;* ne peut plus exister. Et, par besoin d'ordre ; c'est-à-dire : par *nécessité sociale ;* l'existence de la *société réelle,* devient elle-même : NÉCESSAIRE.

Jusqu'à présent, nous n'avons considéré la fausse application de l'expression *libre,* comme opposée à *esclave :* que, dans les diverses conditions inhérentes aux générations successives ; et, abstraction faite de différence de sexe. Remarquons, maintenant : combien, cette même application est fause, sous le rapport de cette différence ; même au milieu des classes

les plus privilégiées. A cet effet, bornons-nous à un exemple.

Une femme, porte cent mille francs de rente, en dot à son mari. Bientôt : par la faiblesse inhérente à son sexe; par la conviction, qu'une femme doit avoir : que, son mari en sait plus qu'elle; et, qu'il est honnête homme; pour obéir, d'ailleurs, à l'unité de puissance, qui, nécessairement, doit exister dans la famille ; cette femme autorise son mari à aliéner sa dot. Peu après la fille, d'un homme qui a consacré sa vie entière, à assurer l'indépendance sociale de son enfant; la mère d'enfants qui devraient se trouver à l'abri des maux, que la société actuelle rend, inévitablement, le partage des pauvres ; se trouve obligée : de se prostituer en secret; peut-être même de prostituer sa fille; pour nourrir ses frères ou leur père. Cette femme est-elle esclave ? Sans aucun doute elle l'est; et, certainement elle l'est plus : que, celle qui se trouvant née au sein de l'esclavage domestique, n'éprouve jamais : que, des besoins purement matériels; et presque toujours satisfaits. Or, si cette femme, ayant reçu en dot cent mille francs de rente, est esclave *accidentellement;* et, plus que celle qui se trouve née au sein de l'esclavage domestique; celle, qui ne reçoit rien de ses pères ; et, qui par suite de l'état social actuel, se trouve avoir, nécessairement, l'intelligence tout aussi développée; et, par conséquent, tout autant de besoins ; n'est-elle point esclave *essentiellement?* Et, cet esclavage de la moitié de l'humanité, s'aggrave également : à mesure, que la *société,* en prenant ce mot dans le sens illusoire

millionnaire ; et, se fait le bourreau de ses frères. Si, son éducation a été religieuse, il commence par reconnaître : que, tous les chemins lui sont fermés : parce qu'il est prolétaire ; parce qu'il n'a pas eu l'argent nécessaire pour acquérir les mauvaises connaissances, qui vous font recevoir bachelier ; ou, parce qu'il n'a pas le premier capital, nécessaire pour être citoyen ; et, qu'il ne peut l'épargner, sur le pain qu'il mange. S'il n'a pas de parent à secourir ; s'il a de la santé et du courage ; il pourra vivre, parce qu'il est seul ; mais : est-ce vivre que d'être seul ? Et, s'il profite des développements de son intelligence, pour examiner ses croyances ; s'il devient sceptique ! s'il examine la société, et s'il devient révolutionnaire ! Mais, laissons de côté ces suppositions, qui sont autant de sources de souffrances ; et, n'enlevons pas la foi à ce malheureux. Il se marie et devient père. Il y a cent, contre un, à parier ; et, bientôt il en sera convaincu : que, sa femme et ses filles devront se prostituer ; et, que ses fils deviendront des brigands. Lequel est le plus malheureux : du prolétaire ; ou, de l'esclave domestique ?

Écoutez la vermine prétendue philanthropique. Le prolétaire, disent-ils, sent sa dignité, l'esclave ne la sent point. Eh oui, malheureux ! le prolétaire sent sa dignité ; et, c'est précisément là, ce qui le rend plus à plaindre que l'esclave. Pour qu'il soit moins à plaindre, il faut qu'il vous égorge. Est-ce à ce prix que vous voulez son bonheur ? Quand, ces hypocrites d'humanité, ont une fois parlé de dignité humaine ; ils se

croient des saint Vincent de Paul; et, tous les ans, ils vendent vingt-six millions de prolétaires, aux mangeurs héréditaires du budget. Vous en trouverez d'autres, qui, également incapables : et, de résister à l'évidence des démonstrations; et d'avouer qu'ils sont des sots; ne voient qu'une chose, dans le malheur du prolétaire, considéré comme infiniment plus grand que celui de l'esclave domestique. Ils vous accusent. de vouloir faire rétrograder la société, à l'état d'esclavage domestique; de prétendre : que, selon vous, il eût mieux valu que la révolution de 89 n'eût pas eu lieu. Dites-leur : que, la question n'est pas là; que, le passage de l'état social, où l'exploitation se fait par l'esclavage domestique, à l'état social actuel, où les prolétaires subissent l'exploitation, est *nécessaire;* que, la révolution de 89 était aussi dans la nécessité des développements sociaux : ils ne vous entendront pas; ou ils demanderont ce que vous voulez. Répondez-leur que vous voulez : que, personne ne soit exploité; que, pour cela il faut : que tous reçoivent la même éducation et la même instruction, que, le sol puisse entrer à la propriété collective; que, l'impôt frappe la richesse et non le travail; ils vous accuseront d'être fou; et, vous serez heureux : s'il ne vous arrive rien de pire. Mais, laissons déraisonner ces pauvres d'esprit, auxquels le royaume des cieux appartiendra difficilement, s'il est le prix de leur mérite; et, voyons : comment, la transition sociale de l'état d'esclavage à l'état de prolétaire; se fait : NÉCESSAIREMENT.

Dès l'origine des sociétés ; il y a : des esclaves : nous l'avons vu.

Quand, il y a trop d'esclaves; et, que leur réunion, dans chaque intérieur domestique, les rend dangereux à la sécurité des maîtres ; ceux-ci, pour les diviser par des intérêts, leur disent : que, les plus méritants d'entre eux vont cesser d'être esclaves. Alors, ils en attachent une partie à la glèbe, en les appelant *libres:* sous le nom de *serfs* (1).

Quand les maîtres, propriétaires du sol, ont trop de serfs, vu l'accroissement des populations ; quand, vu ce même accroissement, les terres rapportent plus et plus facilement, par le travail d'hommes qui se croient plus libres que les serfs, que par les serfs eux-mêmes; les maîtres : tant pour affermir leur autorité par des espèces de surveillants qu'ils s'adjoignent ; que, pour augmenter leur revenu et s'emparer, au moyen de l'offre du rachat, du pécule des serfs ; finissent par anéantir la servitude, en faisant : des *affranchis*.

(1) Les Spartiates, les grands de Rome, les satrapes de l'Orient, furent à la vérité des maîtres barbares. L'avarice déployait toute sa cruauté dans les travaux des mines ; mais presque partout l'INTÉRÊT avait adouci l'esclavage dans les familles particulières. L'impunité des violences commises contre le serf de la glèbe était plus grande encore, puisque la loi elle-même en avait fixé le prix. La dépendance était presque égale *sans être compensée par autant de soin et de secours*. L'humiliation était moins continue, mais l'orgueil avait plus d'arrogance. L'esclave était un homme condamné par le hasard à un état auquel le sort de la guerre pouvait un jour exposer son maître. Le serf était un individu d'une classe inférieure et dégradée.

« C'est donc principalement dans ses conséquences éloignées que nous devons considérer cette destruction de l'esclavage domestique. »

(CONDORCET, *Tableau des progrès de l'esprit humain*, p. 116.)

vrai que la propriété puisse jamais être en opposition avec la subsistance des hommes (1).

« Les aliments nécessaires à l'homme sont aussi sacrés que la vie elle-même (2). Tout ce qui est indispensable pour la conserver est une propriété commune à la société même (3). Il n'y a que l'excédant qui soit une propriété individuelle et qui soit abandonné à l'industrie des commerçants (4). Toute spéculation mercantile qui se fait aux dépens de la vie de mon semblable n'est point un trafic, c'est un brigandage et un fratricide.

« D'après ce principe, quel est le problème à résoudre en matière de législation sur les subsistances? Le voici : assurer à tous les membres de la société la jouissance de la portion des fruits de la terre qui est nécessaire à leur existence (5); aux propriétaires ou aux cultivateurs le prix de leur industrie, et livrer le superflu à la liberté du commerce (6).

« Je défie le plus scrupuleux défenseur de la propriété de contester ces principes, à moins de déclarer ouvertement qu'il entend par ce mot le droit de dépouiller et d'assassiner ses semblables (7). »

ROBESPIERRE, *Sur les subsistances*, Convention nationale, décembre 1792.

(1) Cela est tellement vrai : que, cela n'a jamais été autrement. Voyez : les vieux esclaves ; que, le vertueux Caton, envoyait mourir de faim, dans une île du Tibre.

(2) Ceci est de la tautologie déclamatoire. Le fait est : que, les aliments et la vie, n'ont jamais été sacrés.

(3) Oui : quand la justice est devenue : nécessaire à l'existence de l'ordre. Mais, aussi longtemps que la force suffit à cette existence ; tout ce qui est indispensable, pour la conserver, loin d'être une propriété commune à la société ; est, à juste titre, la propriété de quelques-uns. Pour la société, la première chose est de vivre.

(4) Et, cet excédant : comment le déterminerez-vous ? Pauvre utopiste !

(5) Et, cela sans travailler ? — Non, dirait Robespierre. — Alors ce que vous voulez est donc : l'organisation du travail ; l'organisation de la propriété ; l'organisation de la société. Et, vous appelez cela, la législation sur les subsistances? Autant vaudrait l'appeler : la législation des boulangers.

(6) C'est, comme si l'on disait : il faut que la société soit bien organisée ; sans indiquer : comment cela peut être. Quand, donc, se fatiguera-t-on : de cette manière de parler pour ne rien dire ?

(7) Il n'y a pas de doute : que, pendant l'époque d'ignorance, le droit

vitables les communications entre les individus ; et, la naissance de la presse rendant inévitables les communications entre les générations et les sociétés ; viennent renverser toute règle d'action arbitrairement établie; et, par conséquent, non rationnellement incontestable. Bientôt, alors ; mais seulement, et remarquons-le bien, par l'impossibilité de maintenir l'ordre à cette époque; les bourgeois, au moyen des vassaux et des ouvriers qu'ils trompent, s'emparent du pouvoir; et, dominent la société. C'est seulement à partir de cette époque, déjà nous l'avons dit, qu'il y a : des prolétaires.

Mais, aussi : dès, qu'il y a trop de prolétaires ; dès qu'il n'est plus possible de rétablir le vasselage et les corporations ; et, qu'il y a une égale impossibilité, de rendre les prolétaires plus esclaves qu'ils ne le sont, en feignant de les gratifier d'une nouvelle émancipation prétendue ; émancipation, socialement bornée à la concession d'une dénomination nouvelle; impossibilités, qui sont celles de notre époque ; l'ensemble qui, jusqu'alors, a été *faussement nommé société;* ne peut plus exister. Et, par besoin d'ordre ; c'est-à-dire : par *nécessité sociale;* l'existence de la *société réelle,* devient elle-même : NÉCESSAIRE.

Jusqu'à présent, nous n'avons considéré la fausse application de l'expression *libre,* comme opposée à *esclave :* que, dans les diverses conditions inhérentes aux générations successives ; et, abstraction faite de différence de sexe. Remarquons, maintenant : combien, cette même application est fause, sous le rapport de cette différence ; même au milieu des classes

presque rien fait encore pour la classe la plus nombreuse de citoyens. Que nous importent vos lois de propriété? pourraient-ils dire; nous ne possédons rien. Vos lois de justice? nous n'avons rien à défendre. Vos lois de liberté? si nous ne travaillons pas demain, nous mourrons (1). »

NECKER.

— « A ne regarder que *la nature,* il n'y a rien qui appartienne à l'un plutôt qu'à l'autre (2). »

CICÉRON, *les Off.*, l. I, ch. VII.

— « Des philosophes, des politiques, et de simples littérateurs, ont aussi donné des projets de constitution. Tous se rapprochent davantage que les deux républiques de Platon de la forme des anciens gouvernements, ou de ceux qui existent de nos jours. Aucun de ces législateurs n'admet ni la communauté des femmes et des enfants, ni les banquets publics des femmes. A la place de ces innovations chimériques, ils posent des bases plus solides. Persuadés que l'intérêt est une source

(1) Comment! Quand, en dehors de l'ignorance sociale, des lois *réelles* de propriété, de justice, de liberté sont établies; la classe la plus nombreuse ne possède rien, n'a rien à défendre, et doit mourir demain: *si, MM.* les propriétaires ne daignent leur accorder du travail! Il faut être fou, pour dire de pareilles choses. Quand, l'ignorance sociale peut être anéantie; quand, de véritables lois de propriété sont établies; il y a pour tous : justice et liberté. Sinon, ces prétendues lois ne seraient que des brigandages, peut-être nécessaires; mais, brigandage, ou exercice de la force. Quand, il y a lois de justice, la propriété est justement organisée et il y a liberté. Et, quand il y a liberté, il y a justice et organisation rationnelle de la propriété. Dans tous ces cas : ce n'est point, *la classe la plus nombreuse* qui est aussi heureuse que possible, socialement parlant. C'est, TOUS SANS EXCEPTION AUCUNE. Tant qu'il y a une seule exception, la société n'est encore : qu'un brigandage, au sein de l'ignorance.

(2) La nature, en tant que considérée en dehors du raisonnement, est une sotte; ou, plutôt, elle n'est ni sotte ni sage; elle n'est rien, dans l'ordre moral. Une pierre n'appartient pas plus à un arbre qu'un arbre n'appartient à une pierre. La proposition de Cicéron, accueillie par Messieurs du dix-huitième siècle, est un non-sens. *L'appartenance est exclusivement relative au raisonnement.* Or, le raisonnement, le sens commun dit : *qu'à moins de circonstances qui nécessiteraient le contraire,* le sol appartient : à ce qui raisonne, à ce qui travaille, *en général;* et, que le fruit du travail appartient : à celui qui a travaillé, en *particulier.*

de la pratique sociale, s'approche davantage : de la société réelle.

Maintenant, que nous venons de considérer l'humanité : dans ses générations successives ; et, dans les différentes transitions sociales, qui lui sont inhérentes ; nous pouvons affirmer : que, nos connaissances, relativement aux valeurs réelles, des expressions *esclavage* et *liberté,* se trouvent, complètes ; et, qu'ayant comparé ces mêmes valeurs, aux valeurs données par la pratique sociale, nous pouvons également conclure et dire : que, l'état de liberté, tant pour notre civilisation que pour toute autre, jamais encore n'a existé ; mais, que par suite des développements de l'humanité, cet état de liberté doit bientôt exister : NÉCESSAIREMENT.

D

SECONDE CONDITION PRÉALABLE.

CONNAÎTRE LES RAPPORTS DE L'ESCLAVAGE A LA *propriété;* ET, PAR CONSÉQUENT, LA VALEUR DE L'EXPRESSION *propriété*. PUIS, DÉTERMINER : SI, LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE, EN DISTINGUANT CELLE-CI EN FONCIÈRE ET MOBILIÈRE, EST *plus juste*, OU *plus naturelle* : QUE, NE L'EST L'ESCLAVAGE MÊME.

« Si l'on considère l'homme dans l'état de nature, il est difficile de concevoir un véritable droit de propriété (1), moins encore une propriété transmissible (2) à des successeurs. La nature (3) a donné à l'homme la terre en commun.....

« C'est donc l'établissement de la société, ce sont les lois conventionnelles (4) qui sont la véritable source du droit de propriété..... »

TRONCHET, Assemblée nationale, 5 août 1791.

(1) Il faut convenir : que, le dix-huitième siècle était atteint d'une bien singulière folie : avec son état de nature, au sein duquel il n'y avait pas de raisonnement; et, avec un droit, qui ne peut être relatif qu'au raisonnement; droit, considéré comme pouvant s'exercer : au sein d'un état, incapable de raisonnement. Jamais, les loges de Charenton n'ont pu retentir : d'un plus effroyable galimatias.

(2) Transmissible à qui? dans un État où il n'y a pas de famille. Et, l'on a pu écouter toutes ces belles choses, sans les siffler!

(3) Et, où est-elle cette nature? Comment son nez est-il fait! Toujours des figures! Cette nature était une grande sotte : de laisser dire tant de folies à ses enfants.

(4) *Lois conventionnelles :* était encore une charmante expression du dix-huitième siècle. Jamais les lois n'ont été, ne seront, ni ne peuvent être : conventionnelles. Les lois sont toujours l'expression : de la justice, réelle ou illusoire; l'expression d'un raisonnement réel ou illusoire, mais tenu pour réel; et en cela il n'y a : rien de conventionnel; rien d'arbitraire; rien de gré à gré. Cicéron a dit :

— « La propriété ayant pour fondement l'état social (1), elle est assujettie, comme les autres avantages dont la société est l'arbitre, à des lois, à des conditions : aussi voyons-nous partout le droit de propriété soumis à certaines règles, et renfermé, selon les cas, dans des limites plus ou moins étroites. C'est ainsi que chez les Hébreux, les acquisitions, les aliénations de terre, n'étaient que pour un temps, et que le jubilé voyait rentrer au bout de cinquante ans tous les héritages dans les familles de leurs premiers maîtres. »

Discours de Mirabeau lu à l'assemblée nationale le jour de sa mort, 2 avril 1791.

— « La première loi sociale est celle qui garantit à tous les membres de la société les moyens d'exister (2); toutes les autres sont subordonnées à celle-là; la propriété n'a été instituée (3) ou garantie que pour la cimenter; c'est pour vivre d'abord que l'on a des propriétés (4). Il n'est pas

— « Faire dépendre la justice des conventions humaines, c'est détruire toute morale. »

— Mais, aussi : Cicéron n'était pas du dix-huitième siècle.

(1) Mirabeau appartenait au dix-huitième siècle; mais, c'était en général, pour lui reprocher toutes ses folies. Il y a autant de différence : entre Mirabeau et Cromwell; qu'entre un savant et un pédant. La propriété, comme le dit Mirabeau, a pour base : l'état social; et, l'état social a pour base : le raisonnement. Hors le raisonnement, pas de société, pas de propriété. En société, l'organisation de la propriété varie : selon l'état du raisonnement; selon les circonstances, dans lesquelles la société se trouve.

(2) Cette loi, est si peu la première : qu'elle est la dernière; qu'elle n'a jamais existé; et, n'existe pas encore. Ce malheureux Robespierre, comme son prototype Rousseau, confond toujours : ce qui doit être et n'a jamais été; avec, ce qu'il s'imagine avoir été. L'infortuné a été victime : de sa vertu et de ses erreurs. Voilà, plus de deux mille années que l'on se prosterne : devant la mort de Socrate. Idolâtres! Étudiez donc la mort de Robespierre.

(3) Instituée! Ne dirait-on pas : qu'il a été un temps; où, la propriété n'existait pas, au sein de la société? La société, n'est autre chose: que, l'organisation de la propriété. Société, propriété, sont les premiers résultats du raisonnement.

(4) C'est faux. L'on a des propriétés, pour que l'ordre existe; et, l'ordre est la vie de la société; et, la vie de la société se place toujours : au-dessus de la vie des individus; ou, plutôt, de la vie de quelques individus, quelques nombreux que soient ceux-ci.

Prenons un autre critérium, l'antiquité.

L'esclavage est plus ancien : que, la propriété foncière attribuée aux individus.

L'esclavage est donc plus juste : que, la propriété foncière.

Prenons : maintenant, les révélations.

Toutes consacrent la justice de l'esclavage. La révélation chrétienne, la plus favorable aux esclaves, ne reconnaît d'égalité : que, dans une autre vie. Aussi, la Genèse reconnaît des esclaves. Saint Paul, le plus instruit des apôtres, ordonne aux esclaves de ne paraître devant leur maître : qu'avec crainte et tremblement; et, saint Augustin, lui-même, avait des esclaves.

Prenons le raisonnement vulgaire.

Ce raisonnement démontre : que, l'esclavage qui nourrit l'esclave, est moins injuste : que, la propriété foncière qui le fait mourir : lorsque, dans la circonscription, il n'existe plus de sol libre.

Prenons le sentiment.

Mais, le sentiment n'est autre : que, le raisonnement vulgaire basé : sur l'éducation, les préjugés ; ou, plutôt, le sentiment en est l'empreinte. C'est un logarithme, dont le raisonneur vulgaire fait usage, sans s'être donné la peine de recourir au calcul, qui l'a procuré, pour en vérifier l'exactitude ; et, dont l'usage produit un résultat, bon ou mauvais, selon la qualité du logarithme même.

Eh bien ! d'après le logarithme social actuel, le sentiment rend palpable : qu'il est moins injuste, de s'emparer d'un individu et de le nourrir en le faisant tra-

— « Vous avez multiplié les articles pour assurer la plus grande liberté à l'exercice de la propriété, et vous n'avez pas dit un seul mot pour en déterminer la nature et la légitimité; de manière que votre déclaration paraît faite, non pour les hommes, mais pour les riches, pour les accapareurs, pour les agioteurs et pour les tyrans. Je vous propose de réformer ces vices en consacrant les vérités suivantes :

« ART. 1er. La propriété est le droit qu'a chaque citoyen de jouir et de disposer de la portion des biens qui lui est garantie par la loi (1).

« ART. 2. ..... etc. »

ROBESPIERRE, Convention nationale, 24 avril 1793.

— « En arrêtant sa pensée sur la société et sur ses rapports, on est frappé d'une idée générale qui mérite bien d'être approfondie : c'est que *presque* (2) toutes les institutions civiles ont été faites pour les propriétaires (3). On est effrayé en ouvrant le Code des lois, de n'y découvrir partout que le témoignage de cette vérité. *On dirait* qu'un petit nombre d'hommes, après s'être partagé la terre, ont fait des lois d'union et de garantie contre la multitude, comme ils auraient mis des abris dans les bois pour se défendre des bêtes sauvages (4). Cependant on ose dire (5) : Après avoir établi les lois de propriété, de justice et de liberté, on n'a

de propriété, ne soit le droit de faire mourir quelques-uns de ses semblables; mais, c'est aussi le moyen de faire vivre la société; ce qui est empêcher la mort de tous. Autorisez les conclusions du particulier au général; et, vous pourrez faire dire : toutes les sottises possibles.

(1) Robespierre s'imaginait-il : que, la propriété eût jamais été autre chose? Il serait curieux : que, la propriété fût la portion des biens, non garantie par la loi. C'est toujours : parler pour ne rien dire.

(2) Le *presque* est mauvais : c'est *toutes* qu'il fallait dire; et cela doit être, pendant l'époque d'ignorance : pour, que l'humanité puisse exister.

(3) Elles ont été faites *par* eux. Il serait étonnant, il serait même stupide : qu'elles eussent été autrement. Aussi longtemps, qu'elles peuvent être ainsi; c'est qu'elles doivent être ainsi. Sinon : IL N'Y AURAIT PAS D'ORDRE MORAL.

(4) Le *on dirait* est encore de trop. Cela, est ainsi; et cela devait être : ainsi.

(5) Voyons ! ce qu'on ose dire. Il y a dix à parier contre un : que, ce sera une sottise.

D'après, ces différents critéria ; et, il en serait de même de tous ceux que nous choisirions ; la propriété foncière, attribuée aux individus, est moins juste : que, l'esclavage.

Appuyons cette conclusion : de quelques autorités, émanant des principes les plus exaltés de la pratique sociale, établie sur le monopole des développements de l'intelligence ; monopole, lui-même essentiellement basé : sur celui de la propriété foncière. Ces quelques autorités appartiennent aux deux classes, qui depuis l'origine sociale, se disputent le pouvoir : les *théologiens ;* et, les *philosophes*.

Commençons par les théologiens.

— « La propriété privée, dit saint Ambroise (1), est une véritable usurpation. »

— Voilà, saint Ambroise un parfait communiste. Nous traiterons bientôt du communisme. Saint Ambroise était dans l'erreur. La propriété privée, même celle du sol, n'est une usurpation : que, lorsque cette propriété est devenue : incompatible avec l'existence de l'ordre. Mais, saint Ambroise faisait abstraction des temps ; et, il sentait : que, dans un ordre rationnel, la propriété foncière attribuée à des individus, est une irrationalité, une injustice ; et, voilà ce qu'il faut entendre, par ce mot : usurpation.

Passons à Bossuet ; l'oracle des théologiens gallicans.

(1) *De officiis ministr.*, lib. I, cap. XXVIII, n° 132, tom. II, p. 35.

féconde de révolutions, presque tous ont regardé comme le plus important de leurs devoirs de régler par de sages lois le mode de propriété (1). Phaléas est le premier qui est parti de ce principe (2).»

ARISTOTE, *Politique*, l. II, ch. v.

— Si, l'esclavage consiste essentiellement : dans l'assujettissement au monopole des développements de l'intelligence (3);

Si, les développements de l'intelligence sont essentiellement liés : à l'organisation de la propriété (4);

Si, l'organisation de la propriété est essentiellement liée : à l'existence de l'ordre social (5);

Propositions qui toutes ont déjà été démontrées. Nous devons en conclure :

« Que toute propriété, quelle que soit sa qualité de « foncière ou de mobilière, est, au sein de la société, « UNE SOURCE D'ESCLAVAGE, lorsqu'elle ne contribue point, « essentiellement, au complet développement de l'in- « telligence de tous; mais, aussi : qu'elle y est, alors,

(1) Il n'y a pas de doute : que, l'organisation de la propriété est identique, à l'organisation de la société; mais, pour autant : que, cette organisation est supposée avoir une sanction, autre que la force, qui ne peut être qu'une sanction religieuse. Avec cette sanction, toute organisation de propriété est bonne; dès, que la sanction religieuse vient à manquer, il n'y en a pas de bonne; et, la meilleure serait : la plus mauvaise.

(2) Toujours, et toujours l'organisation de la société, a été l'organisation de la propriété. En époque d'ignorance, cette organisation doit être injuste; doit être au profit du petit nombre; en époque de connaissance, l'organisation doit être : au profit de tous : dans la première époque il y a nécessairement des maitres et des esclaves; dans la dernière il n'y a plus que des frères.

(3) V. liv. I.

(4) V. liv. I.

(5) V. liv. I.

« UNE SOURCE D'ORDRE; pour aussi longtemps : que,
« l'esclavage est nécessaire, à la sécurité de la pro-
« priété. Tandis, qu'au contraire : toute propriété,
« quelle que soit sa qualité de foncière ou de mobi-
« lière, est UNE SOURCE D'ANARCHIE ; lorsqu'elle ne contri-
« bue point, essentiellement, au complet développe-
« ment de l'intelligence de tous ; dès, que l'état
« d'esclavage devient incompatible : avec la sécurité
« de la propriété. »

Tels sont les rapports : de l'esclavage à la propriété.

Passons aux expressions : *plus juste* et *plus naturel.*

Juste, nous l'avons déjà dit, signifie : *rationnel;* ou, n'a aucune espèce de valeur.

Naturel, dans le règne moral, dans le règne de la liberté, signifie : rationnel ; ou, n'a aucune valeur.

Juste et *naturel* ont donc une seule et même valeur. Passons aux comparatifs de ces expressions, ou plutôt au comparatif de *juste;* puisque : l'expression *naturel* peut se rapporter aux deux règnes; et, que dans l'un elle signifie *libre* ; et, dans l'autre, tout le contraire.

Plus juste, signifie : ce qui n'est pas tout à fait juste ; ce qui rend les expressions *plus juste,* et *moins que juste*, ou *moins juste :* de même valeur. Servez-vous donc de pareils outils !

En époque de connaissance, le juste est absolu ; et, par conséquent, n'a ni plus ni moins. En époque d'ignorance, dans laquelle nous nous trouvons encore,

on a une foule de critéria tous défectueux ; mais, dont on se sert tant bien que mal. Servons-nous des principaux de ces mètres pour savoir : si, la propriété est *moins juste* que l'esclavage ; et, commençons : par la propriété foncière.

Juste, peut avoir pour critérium :

« Ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas « qu'il fût fait à soi-même. »

Rapportons ce mètre à la propriété foncière ; et, nous trouverons :

« Si, tu as de la propriété, qui ne dérive pas du tra- « vail de l'homme ; et, qui par cela même appartient « à l'humanité, sans distinction d'individus ; ne prive « point de cette propriété, sous prétexte d'une pre- « mière occupation, qui n'est qu'un droit de primogé- « niture relatif aux générations, droit déjà renversé « par toi-même, eu égard aux individus ; ne prive « point, disons-nous, de cette propriété, ceux auxquels « elle est nécessaire pour n'être point esclaves : puis- « que, toi-même ne voudrais pas être esclave. »

D'après, ce premier critérium, la propriété foncière, cause de l'esclavage ; est moins juste : que, l'esclavage.

Prenons le critérium des majorités.

Ici, tous les possesseurs de fonds de terre, doivent être récusés ; il s'agit de leur cause.

Allez, maintenant, demander aux prolétaires, après leur avoir démontré : que, l'aliénation du sol est une source nécessaire d'esclavage ; si, la propriété foncière est moins injuste que la propriété de l'homme ; et, vous verrez : ce qui vous sera répondu.

—Il paraît : que, selon Bossuet ; le prolétaire a droit d'employer la force, lorsque la loi qui ordonne de remettre en quelque sorte tout en communauté, n'est pas exécutée.

Au moins, peut-on affirmer : que, l'intention de Bossuet a été de faire comprendre :

« Qu'aussitôt, que l'aliénation du sol cesse d'être « utile à la commodité publique et particulière ; elle « cesse d'être conforme : à la loi sociale réelle ; à l'au- « torité publique réelle ; au gouvernement réel ; au « droit réel. »

Passons, à des autorités qui se prétendent philosophiques.

D'abord, nous renvoyons : à ce que nous avons placé en tête de la présente subdivision ; et, à ce que nous avons cité au chap. II du premier livre traitant de l'établissement du premier moyen despotique.

Maintenant, encore quelques citations.

— « Vous tenez vos richesses de vos ancêtres, disait Pascal à un fils de duc ; mais n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et qu'ils vous les ont conservées ? Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelques lois naturelles que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous ? Cela n'est pas véritable. *Cet ordre n'est fondé que sur la volonté des législateurs*, qui ont pu avoir de bonnes raisons pour l'établir (1), mais dont aucune certainement n'est prise d'un droit que vous avez sur ces choses. »

(*Essai de Nicole*, t. II.)

— « Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse et les plaisirs, et avec beaucoup de goût pour la paresse ;

(1) Donc, quand ils auront de bonnes raisons pour le détruire ; il faut qu'il soit anéanti. La citation suivante, va montrer le revers de médaille. Nous la donnons pour faire voir : de quel homme, le dix-huitième siècle a été idolâtre.

vailler ; que, de s'emparer de la propriété foncière, qui seule peut le nourrir ; et, de le laisser ensuite mourir de faim, en faisant qu'il ne puisse obtenir de travail.

De plus : ce même sentiment repousse avec horreur : ceux qui, préalablement, obligent les malheureux dépouillés de se prostituer à eux, plus ou moins longtemps, avant de leur accorder un travail, qui bientôt après leur est refusé : dès qu'ils deviennent impropres : à la prostitution.

Prenons la nécessité.

Ici, il s'agit : de *nécessité sociale*.

L'aliénation du sol produit nécessairement l'exploitation des masses (1) ; soit, par les possesseurs du sol, dominant le capital ; soit par les possesseurs du capital, dominateur des possesseurs du sol.

Lorsque, l'examen ne peut plus être comprimé ; les prolétaires voient : que, l'aliénation du sol est la cause principale de ce qu'ils sont exploités ; et, ils le voient : avant, que les esclaves domestiques s'aperçoivent : qu'ils sont esclaves. Bientôt, et même avant qu'ils ne s'aperçoivent de la cause de leurs maux, l'excès de misère, suite nécessaire de la liberté d'examen, pendant l'époque d'ignorance ; cause une anarchie universelle, qui ne peut être arrêtée : que, par une nouvelle organisation de la propriété, faisant entrer le sol à la propriété collective. Sous ce rapport, la propriété foncière est donc encore moins juste : que, l'esclavage.

(1) Voyez nos ouvrages prolégoménaux à la *Science sociale*, intitulés : *Qu'est-ce que la science sociale ? l'Économie politique, source des révolutions et des utopies prétendues socialistes ; Société nouvelle, sa nécessité ; et, de la Souveraineté.*

tradictoire que le vôtre. Je suis citoyen de Saint-Marin, ou de Raguse, ou de Vaugirard ; donnez-moi une part de la terre. Il y a dans notre hémisphère connu environ cinquante mille millions d'arpents à cultiver, tant passables que stériles. Nous ne sommes qu'environ un milliard d'animaux à deux pieds, sans plumes, sur le continent ; ce sont cinquante arpents pour chacun ; faites-moi justice, donnez-moi mes cinquante arpents.

« On lui répond : Va-t-en les prendre chez les Cafres, chez les Hottentots ou chez les Samoïèdes ; arrange-toi avec eux à l'amiable ; ici toutes les parts sont faites. Si tu veux avoir parmi nous le manger, le vêtir, le loger et le chauffer, travaille pour nous, comme faisait ton père ; sers-nous ou amuse-nous, et tu seras payé ; sinon tu seras obligé de demander l'aumône (1), ce qui dégraderait trop la sublimité de ta nature et t'empêcherait réellement d'être égal aux rois et même aux vicaires de village, selon les prétentions de ta noble fierté.... »

(VOLTAIRE, *Dict. phil.*, article ÉGALITÉ.)

— « Le droit de propriété n'est point naturel, mais acquis ; il ne dérive point de la constitution de l'homme, mais de ses actes. Les jurisconsultes en ont expliqué l'origine d'une manière satisfaisante pour tout homme de bon sens. *La terre est un bien commun* que la bonté du ciel a donné aux hommes pour les usages de la vie ; mais le partage de ce bien et de ses productions est le fait de ceux-ci ; chacun d'eux a reçu du ciel TOUTE LA PUISSANCE et TOUTE L'INTELLIGENCE nécessaires pour s'en approprier une partie *sans nuire à personne* (2).

« Les anciens moralistes ont comparé avec justesse le droit commun de tout homme aux productions de la terre, avant qu'elle ne soit occupée et devenue la propriété d'un autre, à celui dont on jouit dans un théâtre : chacun, en arrivant, peut s'emparer d'une place *vide*, et acquérir par là le droit de la garder pendant toute la durée du spectacle ; mais personne n'a le droit de déposséder les spectateurs déjà placés. — La terre est un vaste théâtre que le Tout-Puissant a disposé avec une sagesse et une bonté infinies pour les plaisirs et les travaux de l'humanité tout entière. Chacun a droit de s'y placer comme spectateur et d'y remplir son rôle comme acteur, mais sans troubler les autres. »

(REID, *traduction de Jouffroy*, t. VI, p. 363 ; cité par M. Proudhon : *Qu'est-ce que la propriété ?* p. 41.)

(1) Le dix-neuvième siècle a fait un progrès, il dit : tâche d'être assez heureux pour pouvoir nous servir ou nous amuser : sinon tu seras obligé : ou, de te jeter à l'eau ; ou, d'aller en prison. Après cela, il est difficile d'avancer davantage. C'est une bien belle chose que le progrès ! Quel dommage qu'il ne soit pas indéfini ! Le prolétariat serait transformé : en un esclavage plus infernal encore.

(2) De toutes les propositions extravagantes, avancées par le philosophe anglais, celle-ci n'est pas la moins singulière.

Avant d'énoncer, ce que dit cet auteur sur la propriété, voyons d'abord : comment, il considère les lois qui la régissent.

— « Toutes les lois, dit-il (1), sont fondées sur *la première de toutes les lois, qui est celle de* LA NATURE, c'est-à-dire SUR LA DROITE RAISON ET SUR L'ÉQUITÉ NATURELLE. »

— Voilà, la droite raison donnée : comme base de toutes les lois, la loi divine non exceptée. Peut-être, si on avait demandé à Bossuet : ce qui caractérise la droite raison ; aurait-il été fort embarrassé de le dire. Il n'en est pas moins vrai : que, voilà Bossuet à la tête des anarchistes ; jusqu'à ce que la droite raison puisse être démontrée : d'une manière rationnellement incontestable.

Continuons :

— « Dans un gouvernement réglé, dit-il (2), chaque particulier renonce au *droit* d'occuper par la *force* ce qui lui convient. »

— On voit : que, c'est du sol qu'il s'agit ; car il n'y a que le sol qui soit occupé. On n'occupe pas un morceau de pain.

Il est, du reste, assez singulier de voir Bossuet, reconnaître : la *force* comme un *droit*.

Bossuet eût été, également, fort embarrassé de dire : ce qu'il entendait, par un gouvernement bien réglé ; et, d'autant plus embarrassé, qu'il s'était ôté la res-

(1) *Politique tirée de l'Écriture sainte*, liv. I, art. IV, prop. 2.
(2) *Id.*, *ibid.*, art. III, prop. 4.

source de dire : que, c'est le gouvernement approuvé par le pape.

— « Otez le gouvernement, continue-t-il, *la terre et tous ses biens sont aussi communs entre les hommes que l'air et la lumière.* »

— Voilà, qui est aussi clair que possible. Ainsi, l'organisation de la propriété est du ressort des lois; et, les lois sont du ressort : de la raison.

Et, quel doit être le résultat de ce que la raison ordonne? Il nous dira bientôt : que, c'est de remettre :

— « en quelque sorte en communauté, des biens (le sol) qui ont été partagés pour la commodité publique et particulière. »

— Voyons : quelques autres passages, qui précèdent celui que nous venons de citer.

— « Le partage des biens entre les hommes et la division des hommes mêmes en peuples et nations ne doit point, dit-il, *altérer la société générale du genre humain* (1). »

— Ainsi, la loi, expression de la raison, doit embrasser le genre humain ; sinon elle n'est que l'expression de la force ; elle n'est pas une véritable loi.

— « La loi, s'écrie-t-il, serait trop inhumaine, si, en partageant les biens, elle ne donnait pas au pauvre quelque recours sur le riche. »

— A cet égard, il cite le Deutéronome.

(1) *Politique tirée de l'Écriture sainte*, liv. I, art. v, prop. unique.

— « Ne prenez point à votre frère les instruments nécessaires pour la vie, comme la meule dont il moud son blé; car autrement il vous aurait engagé sa propre vie (1). »

— Bossuet ne dit pas : où, est le tribunal, auquel le pauvre pourra citer le riche, pour rendre efficace son recours contre le riche. Quand, l'organisation de la propriété est conforme à la raison ; il n'y a pas de pauvres.

Bossuet dit : que, l'Écriture défend d'engager sa propre vie. Il est cependant incontestable : que, le sol, d'où provient le blé ; le sol, qui est l'outil avec lequel on le fait ; est un outil infiniment plus nécessaire, pour que le pauvre n'engage point sa vie ; que, ne peut l'être la meule pour moudre le blé. Car, enfin, pour moudre du blé il faut en avoir. Et pour en avoir, il faut : ou posséder du sol afin de le travailler ; ou pouvoir travailler ailleurs : soit pour louer une partie de sol ; soit pour acheter du blé. Or, le premier est impossible : lorsque le sol se trouve complétement aliéné; tandis, que le second l'est également : lorsque, par la complète aliénation du sol ; par l'accroissement de population ; par la prétendue libre concurrence ; le pauvre ne peut gagner, malgré sa bonne volonté de travailler : ni, de quoi louer une partie de sol ; ni, de quoi acheter du blé.

C'est, après ce passage, que Bossuet ajoute :

— « C'est ainsi que *la loi* remet en quelque sorte *en communauté* des biens qui ont été partagés pour la commodité publique et particulière. »

(1) Deutér., XXIV.

—Il paraît : que, selon Bossuet ; le prolétaire a droit d'employer la force, lorsque la loi qui ordonne de remettre en quelque sorte tout en communauté, n'est pas exécutée.

Au moins, peut-on affirmer : que, l'intention de Bossuet a été de faire comprendre :

« Qu'aussitôt, que l'aliénation du sol cesse d'être « utile à la commodité publique et particulière ; elle « cesse d'être conforme : à la loi sociale réelle ; à l'au- « torité publique réelle ; au gouvernement réel ; au « droit réel. »

Passons, à des autorités qui se prétendent philosophiques.

D'abord, nous renvoyons : à ce que nous avons placé en tête de la présente subdivision ; et, à ce que nous avons cité au chap. II du premier livre traitant de l'établissement du premier moyen despotique.

Maintenant, encore quelques citations.

— « Vous tenez vos richesses de vos ancêtres, disait Pascal à un fils de duc ; mais n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et qu'ils vous les ont conservées ? Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelques lois naturelles que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous ? Cela n'est pas véritable. *Cet ordre n'est fondé que sur la volonté des législateurs*, qui ont pu avoir de bonnes raisons pour l'établir (1), mais dont aucune certainement n'est prise d'un droit que vous avez sur ces choses. »

(*Essai de Nicole*, t. II.)

— « Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse et les plaisirs, et avec beaucoup de goût pour la paresse ;

(1) Donc, quand ils auront de bonnes raisons pour le détruire ; il faut qu'il soit anéanti. La citation suivante, va montrer le revers de médaille. Nous la donnons pour faire voir : de quel homme, le dix-huitième siècle a été idolâtre.

par conséquent, tout homme voudrait avoir l'argent et les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, et ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre (1).

« Le genre humain, tel qu'il est (2), ne peut subsister, à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre (3); et si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera (4). L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle et en même temps la plus chimérique (5).

.....

« Il est *impossible* (6) *dans* notre malheureux globe que les hommes vivant en société ne soient pas divisés en deux classes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui servent; et ces deux se subdivisent en mille, et ces mille ont encore des nuances différentes.

« Tu viens, quand les lois sont faites, nous dire : Je suis homme comme vous; j'ai deux mains et deux pieds, autant d'orgueil et plus que vous, un esprit aussi désordonné pour le moins, aussi inconséquent, aussi con-

(1) Quel rapport nécessaire y a-t-il : entre les tendances organiques; et l'organisation sociale? Si, les tendances organiques étaient la base de la société; l'anarchie existerait; et, la société disparaîtrait.

(2) Que signifie ce *tel qu'il est?* Cela ne peut signifier : que, tel qu'il est organisé socialement; ou, tel qu'il est organisé physiquement. Si, c'est tel qu'il est organisé socialement, c'est une pitoyable tautologie; si c'est tel qu'il est organisé physiquement, c'est une folie. M. de Voltaire savait bien que l'organisation physique ne changerait jamais.

(3) Il n'y a pas de doute : qu'aussi longtemps que le sol est aliéné; il y aura une infinité d'hommes utiles, qui ne posséderont rien du tout.

(4) C'est encore vrai. Mais, il est également vrai : que, dans une organisation sociale rationnelle, beaucoup de maîtres de requêtes, de notre époque, n'y seraient point bons : à faire des cordonniers. Alors, ils raccommoderaient des souliers.

(5) Comme c'est joli ! de mettre en équation : le naturel et le chimérique !

(6) Vous avez eu tort, M. de Voltaire, de dire *impossible :* d'une manière absolue. Si vous aviez dit : « Aussi longtemps que des philosophes, comme nous, seront admirés par une tourbe idiote; il est impossible, etc., » vous auriez eu parfaitement raison. En votre qualité d'académicien vous auriez pu dire : *sur* notre malheureux globe.

tradictoire que le vôtre. Je suis citoyen de Saint-Marin, ou de Raguse, ou de Vaugirard ; donnez-moi une part de la terre. Il y a dans notre hémisphère connu environ cinquante mille millions d'arpents à cultiver, tant passables que stériles. Nous ne sommes qu'environ un milliard d'animaux à deux pieds, sans plumes, sur le continent; ce sont cinquante arpents pour chacun; faites-moi justice, donnez-moi mes cinquante arpents.

« On lui répond : Va-t-en les prendre chez les Cafres, chez les Hottentots ou chez les Samoïèdes; arrange-toi avec eux à l'amiable; ici toutes les parts sont faites. Si tu veux avoir parmi nous le manger, le vêtir, le loger et le chauffer, travaille pour nous, comme faisait ton père; sers-nous ou amuse-nous, et tu seras payé; sinon tu seras obligé de demander l'aumône (1), ce qui dégraderait trop la sublimité de ta nature et t'empêcherait réellement d'être égal aux rois et même aux vicaires de village, selon les prétentions de ta noble fierté.... »

(VOLTAIRE, *Dict. phil.*, article ÉGALITÉ.)

— « Le droit de propriété n'est point naturel, mais acquis; il ne dérive point de la constitution de l'homme, mais de ses actes. Les jurisconsultes en ont expliqué l'origine d'une manière satisfaisante pour tout homme de bon sens. *La terre est un bien commun* que la bonté du ciel a donné aux hommes pour les usages de la vie; mais le partage de ce bien et de ses productions est le fait de ceux-ci; chacun d'eux a reçu du ciel TOUTE LA PUISSANCE et TOUTE L'INTELLIGENCE nécessaires pour s'en approprier une partie *sans nuire à personne* (2).

« Les anciens moralistes ont comparé avec justesse le droit commun de tout homme aux productions de la terre, avant qu'elle ne soit occupée et devenue la propriété d'un autre, à celui dont on jouit dans un théâtre : chacun, en arrivant, peut s'emparer d'une place *vide*, et acquérir par là le droit de la garder pendant toute la durée du spectacle ; mais personne n'a le droit de déposséder les spectateurs déjà placés. — La terre est un vaste théâtre que le Tout-Puissant a disposé avec une sagesse et une bonté infinies pour les plaisirs et les travaux de l'humanité tout entière. Chacun a droit de s'y placer comme spectateur et d'y remplir son rôle comme acteur, mais sans troubler les autres. »

(REID, *traduction de Jouffroy*, t. VI, p. 363; cité par M. Proudhon : *Qu'est-ce que la propriété?* p. 41.)

(1) Le dix-neuvième siècle a fait un progrès, il dit : tâche d'être assez heureux pour pouvoir nous servir ou nous amuser : sinon tu seras obligé : ou, de te jeter à l'eau; ou, d'aller en prison. Après cela, il est difficile d'avancer davantage. C'est une bien belle chose que le progrès ! Quel dommage qu'il ne soit pas indéfini ! Le prolétariat serait transformé : en un esclavage plus infernal encore.

(2) De toutes les propositions extravagantes, avancées par le philosophe anglais, celle-ci n'est pas la moins singulière.

— « Conséquences de la doctrine de Reid :

« 1° Pour que la partie que chacun peut s'approprier « ne fasse tort à personne, il faut qu'elle soit égale au « quotient de la somme des biens à partager, divisée « par le nombre des copartageants ;

« 2° Le nombre des places devant être toujours égal « à celui des spectateurs, il ne se peut qu'un seul spec- « tateur occupe deux places, qu'un même acteur joue « plusieurs rôles ;

« 3° A mesure qu'un spectateur entre ou sort, les « places se resserrent ou s'étendent pour tout le monde « dans la même proportion : *Car,* dit Reid, *le droit de « propriété n'est point naturel, mais acquis ;* par consé- « quent il n'a rien d'absolu ; par conséquent la prise « de possession qui le constitue étant un fait contin- « gent, elle ne peut communiquer à ce droit l'invaria- « bilité qu'elle n'a pas. C'est ce que le professeur « d'Édimbourg, philosophe d'un sens éminemment « moral, semble avoir compris, lorsqu'il ajoute :

— « Le droit de vivre implique le droit de s'en procurer les moyens, et la même règle de justice qui veut que la vie de l'innocent soit respectée, veut aussi qu'on ne lui ravisse pas les moyens de la conserver. Ces deux choses sont également sacrées.... Mettre obstacle au travail d'autrui, c'est commettre envers lui une injustice de la même nature que de le charger de fers ou de le jeter dans une prison ; le résultat est de la même espèce et provoque le même ressentiment.

.....

.....

« Les insulaires pourraient-ils sans crime, sous prétexte de propriété, repousser avec des crocs de malheureux naufragés qui tenteraient d'aborder sur leur côte? L'idée seule d'une pareille barbarie révolte l'imagination. Le propriétaire, comme un Robinson dans son île, écarte à coups de pique et de fusil le prolétaire que la vague de la civilisation submerge,

et qui cherche à se prendre aux rochers de la propriété.— Donnez-moi du travail, crie celui-ci de toutes ses forces au propriétaire; ne me repoussez pas, je travaillerai pour le prix que vous voudrez. — Je n'ai que faire de tes services, répond le propriétaire en présentant le bout de sa pique ou le canon de son fusil. — Diminuez du moins mon loyer. — J'ai besoin de mes revenus pour vivre. — Comment pourrai-je vous payer, si je ne travaille pas? — C'est ton affaire. Alors l'infortuné prolétaire se laisse emporter au torrent, ou, s'il essaye de pénétrer dans la propriété, le propriétaire le couche en joue et le tue.

.....

.....

« Victor Cousin, en sa *Philosophie morale*, p. 15, nous enseigne que toute morale, toute loi, tout droit, nous sont donnés dans ce précepte : ÊTRE LIBRE, RESTE LIBRE (1). Bravo, maître! je veux rester libre, si je puis.....

.....

.....

« En définitive, pour devenir propriétaire selon Victor Cousin, il faut prendre possession par l'occupation et le travail; j'ajoute qu'il faut encore venir à temps, car si les premiers occupants ont tout occupé, qu'est-ce que les derniers venus occuperont? Que deviendront ces libertés ayant instrument pour agir au dehors, mais de matière point? Faudra-t-il qu'elles s'entre-dévorent? Terrible extrémité que la prudence philosophique n'a pas daigné prévoir, parce que les grands génies négligent les petites choses.

« Remarquons aussi que Victor Cousin refuse à l'occupation et au travail pris séparément la vertu de produire le droit de propriété, et qu'il le fait naître de tous deux réunis comme d'un mariage. C'est là un de ces tours d'éclectisme familiers à Victor Cousin, et dont plus que personne il devrait s'abstenir. Au lieu de procéder par voie d'analyse, de comparaison, d'élimination et de réduction, seul moyen de découvrir la vérité à travers les formes de la pensée et les fantaisies de l'opinion (2), il fait de tous les systèmes un amalgame; puis, donnant à la fois tort et raison à chacun, il dit : Voilà la vérité (3).

(1) C'est clair comme de l'éclectisme. Peut-être le célèbre professeur, en écrivant ces mots, a eu dans la pensée : ÊTRE RAISONNABLE, NE DÉRAISONNE PAS! Mais, alors, on aurait pu demander à M. Cousin : comment faut-il faire pour ne pas déraisonner? Et, pour répondre clairement, le grand maître se fût trouvé : dans un immense embarras.

(2) Voilà M. Proudhon, tout aussi obscur : que M. Cousin.

(3) « Chez certains peuples, quand un riche se marie (*), il fait cou-

(a) M. Proudhon aurait bien dû nous dire quels sont ces peuples; et ne pas, en nous le disant, citer des fables de voyageurs.

. . . . . .

. . . . . .

« J'ai suivi Victor Cousin jusque dans son style, et j'en ai honte. Faut-il des termes si pompeux, des phrases si sonores pour dire des choses si simples? L'homme a besoin de travailler pour vivre; par conséquent, il a besoin d'instruments et de matériaux de production. Ce besoin de produire fait son droit (1); or ce droit lui est garanti par ses semblables, envers lesquels il contracte pareil engagement (2). Cent mille hommes s'établissent dans une contrée grande comme la France et vide d'habitants; le droit de chaque homme au capital territorial est d'un cent-millième (3). Si le nombre des possesseurs augmente, la part de chacun diminue en raison de cette augmentation; en sorte que si le nombre des habitants s'élève à trente-quatre millions, le droit de chacun sera d'un trente-quatre-millionième (4). Arrangez maintenant la police et le gouvernement, le travail, les échanges, les successions, etc., de manière que les moyens de travail restent toujours égaux et que chacun soit libre, et la société sera parfaite (5). »

(PROUDHON, *Qu'est-ce que la propriété?* p. 51.)

cher la première nuit de ses noces un esclave avec sa femme, tenant indigne de lui d'approcher d'une vierge. En d'autres pays, la jalousie a suggéré aux maris l'idée de s'assurer de la vertu de leur femme au moyen d'une serrure dont ils gardent la clé. De ces deux coutumes, quelle est la meilleure? Un éclectique répondrait gravement : Ces usages sont des formes diverses par lesquelles se manifeste l'amour conjugal. Or la vraie philosophie accepte tous les éléments de l'humanité et n'en rejette aucun; l'erreur est dans l'exclusion. Faites déflorer vos épousées et mettez des serrures à vos femmes. — Voilà l'éclectisme de Victor Cousin. »

(*Note de M. Proudhon.*)

(1) Quelle origine donnée au droit!

(2) Où? quand?... cet engagement a-t-il été pris? Jamais.

(3) Jusqu'à présent, le droit de chaque homme a été : de n'avoir rien du tout, quand il est le plus faible. Quand on est matérialiste, comme M. Proudhon; il n'y a de droit possible, de droit non utopique : que, celui de la force. Ce ne peut être, que par esprit de contradiction : que, M. Proudhon a entrepris de défendre la justice. S'il avait cinq cent mille livres de rente, nous dirions : que, c'est par hypocrisie; car, c'est un homme de beaucoup d'esprit. Mais, il nous a dit qu'il est prolétaire.

(4) C'est, précisément, ce qui existe NÉCESSAIREMENT : quand le sol est entré à la propriété collective.

(5) Cela signifie : arrangez la société de manière qu'elle soit parfaite et elle sera parfaite. Il vaudrait mieux dire : ce qu'il faut faire pour que la société soit parfaite.

Ce, que M. Proudhon n'a point fait, nous allons le faire.

faible, il veut le faire par générosité ; il ne supportera jamais la comparaison (1). Qu'ils soient égaux par les conditions du travail et du salaire (2), mais que jamais le soupçon réciproque d'infidélité à la tâche commune n'éveille leur jalousie (3).

« La communauté est oppression (4) et servitude. L'homme veut bien se soumettre à la loi du devoir (5), servir sa patrie, obliger ses amis (6) ; mais il veut travailler à ce qui lui plaît (7), quand il lui plaît, autant qu'il lui plaît ; il veut disposer de ses heures, n'obéir qu'à la nécessité (8), choisir ses amitiés, ses récréations, sa discipline (9), rendre service par raison, non par ordre (10) ; se sacrifier par héroïsme (11), non par une obligation servile (12). La communauté est essentiellement contraire au libre exercice de nos facultés (13), à nos penchants les plus nobles, à nos sentiments les plus intimes ; tout ce qu'on imaginerait pour les

(1) Voyez-vous les partisans de l'égalité ! M. Proudhon, parce qu'il est né avec deux bons yeux, se croit supérieur au malheureux né aveugle. M. Proudhon veut bien être généreux. Depuis que le monde est monde, les aveugles-nés et les sourds-muets de naissance sont livrés à la générosité. Voyez ce qui en arrive. M. Proudhon ne veut pas s'imaginer qu'il eût pu naître : aveugle; ou, sourd-muet.

(2) C'est-à-dire : que, s'il est né aveugle ou sourd-muet; il n'a qu'à crever de faim, ou rester brute.

(3) Pour que cela soit, il faut : que l'organisation sociale soit rationnelle; que chacun la connaisse telle ; et, la soutienne : dans son propre intérêt. Voilà ce qu'il eût fallu établir.

(4) Ce qui va suivre vaut mieux. Mais que de taches encore !

(5) La loi du devoir ! Il y a donc des lois du non-devoir ?

(6) Et cela sans raison ? Alors, c'est un sot.

(7) Vraiment ! Même quand sa raison lui dit que ce qui lui plait est une sottise ? C'est : comme cela qu'on prend le chemin de l'échafaud.

(8) Comment, n'obéir qu'à la nécessité? D'abord, il n'y a qu'un sot, qui regimbe contre la nécessité. Ensuite, c'est à la raison, qu'il faut obéir; la nécessité, on la subit.

(9) Mais, à moins d'être esclave; on la choisit toujours sa discipline. Un trappiste, choisit sa discipline.

(10) Est-ce que la raison n'ordonne pas ? Vous supposez donc : des ordres contraires à la raison ? Alors, c'est l'esclavage.

(11) Quand, on se sacrifie ; c'est toujours : par héroïsme ou par sottise. Par héroïsme, si la vertu n'est pas une sottise ; par sottise, dans ce dernier cas.

(12) La vertu consiste exclusivement : à se soumettre *servilement*, *en esclave*, à ce que la raison ordonne. Un trappiste, de bonne foi, est très-héroïque.

(13) Cela serait vrai pour le communisme. Mais, le communisme, dans le sens de l'auteur, est une lubie ; qui, ne peut avoir d'existence que sur le papier ; quant à la communauté, dans le sens du trappiste, ce qui

— « Je ne dois pas dissimuler, dit M. Proudhon (1), que, hors de la propriété ou de la communauté, personne n'a conçu de société possible (2); cette erreur à jamais déplorable a fait toute la vie de la propriété (3). Les inconvénients de la communauté sont d'une telle évidence (4) que les critiques n'ont jamais dû employer beaucoup d'éloquence pour en dégoûter les hommes (5). L'irréparabilité de ses injustices, la violence qu'elle fait aux sympathies et aux répugnances, le joug de fer qu'elle impose à la volonté, la torture morale où elle tient la conscience, l'atonie où elle plonge la société, et, pour tout dire enfin, l'uniformité béate et stupide par laquelle elle enchaîne la personnalité libre, active, raisonneuse, insoumise de l'homme, ont soulevé le bon sens général et condamné irrévocablement la communauté (6).

(1) *Qu'est-ce que la propriété?* p. 217 à 220.

(2) Cela est vrai, parce qu'il est aussi impossible : de trouver une société, entre la propriété et la communauté; qu'il l'est, de trouver entre zéro et un; une unité qui soit unité.

(3) A entendre parler ainsi M. Proudhon, on croirait : qu'il a exposé, cet état social, qui se trouve en dehors de la propriété et de la communauté. Il n'en est absolument rien.

(4) En théorie : les inconvénients de la communauté sont exclusivement de manifester : la folie de ceux, qui sont susceptibles d'admettre: de pareilles absurdités. En pratique : la communauté est, absolument, sans inconvénient; par l'excellente raison : qu'il lui est aussi impossible d'exister; qu'il le serait, à un homme sans tête, de se faire couper les oreilles. Jamais, depuis que le monde est monde, il n'y a eu d'exemple d'une seule communauté, dans le sens d'absence : de propriété individuelle. Dans une prétendue communauté, il y a toujours un chef; et, ce chef est alors : le seul propriétaire. Dira-t-on : que, dans une communauté, il y a impossibilité d'aliéner les biens fonds? Alors, toute la féodalité était une communauté. Là, où il y a des hommes; là il ne peut y avoir communauté; parce que : celle-ci, est la négation du raisonnement. Il n'y a de communauté : que, chez les fourmis et leurs analogues.

(5) Dégoûter de quoi? de l'impossible? L'éloquence d'ailleurs n'est bonne : qu'à faire admettre des bêtises; et des bêtises ne se renversent pas, avec de l'éloquence. L'expérience seule en dégoûte : parce que ceux, qui admettent des bêtises, ne raisonnent pas.

(6) Voilà, de l'éloquence bien mal employée. Il était plus court de dire : la communauté, dans le sens d'absence de propriété, n'a jamais existé, ni pu exister. Mais, c'eût été trop tôt fait. M. Proudhon confond ici une communauté de trappistes, avec la communauté dans le sens du communisme. La communauté trappiste est une société particulière, où, loin d'y avoir jamais absence de propriété, tout est possédé par le chef.

Cette question mérite : quelques lignes d'examen.

Pendant, toute l'époque d'ignorance, il existe partout une pratique sociale, basée sur une révélation; et, une opposition, Protée changeant de forme à chaque instant; opposition, toujours vaincue : aussi longtemps que l'examen reste compressible. Dans notre civilisation, depuis vingt-quatre siècles; deux hommes ont été les représentants de ces nécessités sociales : Platon, pour la pratique sociale; et, Aristote pour l'opposition. Nous savons, tout ce qu'il y a de singulier, à donner: Platon pour l'homme de la pratique; et, Aristote, pour celui de l'utopie. Un peu de réflexion fait cependant reconnaître : que, la base de notre pratique sociale est le christianisme; et, le christianisme tout entier, en tant que pratique sociale, est dû à Platon. C'est à Platon que le christianisme doit : la trinité; la foi; la grâce; le prétendu communisme des premiers chrétiens; et, enfin, l'inquisition. Quant, à Aristote; quelles qu'aient pu être les opinions variables de l'Église à son égard; il a toujours été : le prince des philosophes; le prince des utopistes sociaux; et, il n'est pas une folie, du dix-huitième siècle, qui n'ait sa source dans Aristote.

Nous avons déjà cité : ce, que dit Platon du communisme, dans sa *République*. Cet ouvrage, Platon lui-même le reconnaît comme utopique, en tant que présentant le type de la perfection. Mais, son ouvrage, sur les lois, était destiné à exposer le possible; et, voici comment il y parle de la communauté sociale :

— « L'État, le gouvernement et les lois, qu'il faut mettre au premier

ries (1) ; dans celles des jésuites du Paraguay, la condition des noirs a paru à tous les voyageurs aussi misérable que celle des esclaves des colons (2), et il est de fait que ces bons pères étaient obligés de s'entourer de fossés et de murailles pour empêcher leurs néophytes de s'enfuir (3). Les Babouvistes, dirigés par une horreur exaltée de la propriété (4) plutôt que par une croyance nettement formulée (5), sont tombés par l'exagération de leur principe ; les saint-simoniens, cumulant la communauté et l'inégalité (6), ont passé comme une mascarade. Le plus grand danger auquel la société soit exposée aujourd'hui, c'est de faire encore une fois naufrage contre cet écueil (7).

« Chose singulière ! La communauté systématique, négation réfléchie de la propriété, est conçue sous l'influence directe du préjugé de propriété, et c'est la propriété qui se retrouve au fond de toutes les théories communistes (8).

« Les membres d'une communauté, il est vrai, n'ont rien en propre;

le sens d'absence de propriété. Il paraît : que, pour M. Proudhon, partout où il n'y a qu'un propriétaire, il n'y en a pas du tout. Un grand homme a dit : que, UN c'est la même chose que PLUSIEURS. M. Proudhon veut : que, *un* soit *rien du tout*. Ces Messieurs ont aussi raison l'un que l'autre.

(1) Si, par moinerie, vous entendez : soumission à un seul ; cherchez donc une communauté, qui ne soit pas moinerie?

(2) Il paraît que M. Proudhon ignore : que, la condition des esclaves des colons est beaucoup moins misérable : que, celle des prolétaires français. C'est, la philanthropie du jour : s'extasier sur le malheur des noirs; et ne pas faire attention aux blancs.

(3) Ils étaient donc bien maladroits ! Un colon part avec ses nègres, pour aller défricher, sur les confins d'une forêt de mille lieues; et, personne ne bouge. M. Proudhon aurait bien dû prendre de meilleures informations. Il est vrai : que, les grands hommes ont le droit de tout dire.

(4) Comment ! la propriété, c'est le vol ; et, M. Proudhon est près d'accuser de folie : ceux qui ont horreur de la propriété ! Ah ! M. Proudhon : vous êtes un bien grand homme !

(5) Comment trouvez-vous : une croyance qui a une formule nette? Vous croyez peut-être : que, vous trouverez cette formule chez M. Proudhon ? Eh bien ! allez-y voir.

(6) Les saint-simoniens communistes ! Oui, comme les Chinois ; où, tout appartient à l'empereur.

(7) Consolez-vous, M. Proudhon. La société n'a jamais fait ce naufrage; et, elle ne le fera jamais.

(8) C'est, que l'homme a beau être assez fou pour dire : qu'il n'est pas un homme ; même, en niant ; il affirme, ce qu'il nie.

La propriété mobilière, attribuée aux individus, contribue au monopole des développements de l'intelligence.

Cette propriété se trouve donc, en même temps : nécessaire ; et, injuste ou irrationnelle.

Dès lors ; du moment que la société ne peut plus se baser : sur l'injustice, sur le sophisme ; l'injustice de la propriété mobilière doit être équilibrée ; et, elle le sera : dès, que ceux qui la possèdent contribueront au développement de l'intelligence de tous ; au point : que, celle-ci ne puisse plus contribuer : à monopoliser ce développement.

Nous connaissons, maintenant, les rapports de l'esclavage à la propriété ; et, nous pouvons déterminer : si, la propriété individuelle, en distinguant celle-ci en foncière et mobilière, est plus juste ou plus *naturelle* : que, ne l'est l'esclavage même.

---

les sympathies et les antipathies de talents et de capacités (1), parce que les tolérer serait introduire de petites communautés dans la grande, et par conséquent des propriétés (2); que le fort doit faire la tâche du faible (3), bien que ce devoir soit de bienfaisance, non d'obligation; de conseil, non de précepte (4); le diligent celle du paresseux, bien que ce soit injuste; l'habile celle de l'idiot, bien que ce soit absurde (5); que l'homme enfin, dépouillant son *moi* (6), sa spontanéité, son génie, ses affections, doit s'anéantir humblement devant la majesté et l'imprescriptibilité de la communauté.

« La communauté est inégalité, mais dans le sens inverse de la propriété. La propriété est l'exploitation du faible par le fort (7); la communauté est l'exploitation du fort par le faible (8). Dans la propriété, l'inégalité des conditions résulte de la force, sous quelque nom qu'elle se déguise : force physique et intellectuelle, force des événements, hasard, *fortune*, force de propriété acquise, etc. Dans la communauté, l'inégalité vient de la médiocrité du talent et du travail, glorifiée à l'égal de la force (9). Cette équation injurieuse révolte la conscience et fait murmurer le mérite (10); car si ce peut être un devoir au fort de secourir le

(1) Où en sommes-nous donc? à la communauté des femmes, etc. Toutes ces utopies n'ont jamais eu et ne peuvent avoir d'application. Tout cela : c'est, parler pour faire du bruit.

(2) Et, M. Proudhon, qui ne veut pas de propriété, veut donc toutes les horreurs du communisme?

(3) Eh non! Tous travaillent pour le maître. Les uns plus, les autres moins.

(4) Ce qui signifie : que, le devoir n'a pas de sanction. Voilà, de belles bases données au devoir!

(5) Voilà, cependant, où conduit la belle maxime : que, la propriété c'est le vol.

(6) Lequel? il y en a deux. Celui de passion et celui de raison. On n'est libre qu'en se dépouillant, du moi de passion, c'est-à-dire qu'en le dominant. Quant au *moi* de raison, essayez donc de vous en dépouiller! Quand on se soumet au communisme, c'est encore par raison, bonne ou mauvaise; mais, toujours par raison.

(7) Quand, chacun possède conformément à la raison : personne n'est exploité.

(8) Le faible, qui exploite les forts, est très-joli! Est-ce pour se moquer du communisme? est-ce pour dire : que, de telles idées sont l'élucubration de quelques fous : que, M. Proudhon s'exprime ainsi?

(9) De quelle force? Est-ce de la force intellectuelle, du talent, du travail? Il n'y a qu'à Charenton où l'on puisse glorifier le moins à l'égal du plus. Est-ce de la force physique? Alors le moindre talent, le moindre travail doivent être glorifiés à l'infini aux dépens de la force.

(10) Une pareille équation ne se fait qu'à Charenton. Jamais, le mérite n'en murmure; il en a pitié.

faible, il veut le faire par générosité ; il ne supportera jamais la comparaison (1). Qu'ils soient égaux par les conditions du travail et du salaire (2), mais que jamais le soupçon réciproque d'infidélité à la tâche commune n'éveille leur jalousie (3).

« La communauté est oppression (4) et servitude. L'homme veut bien se soumettre à la loi du devoir (5), servir sa patrie, obliger ses amis (6) ; mais il veut travailler à ce qui plaît (7), quand il lui plaît, autant qu'il lui plaît ; il veut disposer de ses heures, n'obéir qu'à la nécessité (8), choisir ses amitiés, ses récréations, sa discipline (9), rendre service par raison, non par ordre (10) ; se sacrifier par héroïsme (11), non par une obligation servile (12). La communauté est essentiellement contraire au libre exercice de nos facultés (13), à nos penchants les plus nobles, à nos sentiments les plus intimes ; tout ce qu'on imaginerait pour la

(1) Voyez-vous les partisans de l'égalité ! M. Proudhon, parce qu'il est né avec deux bons yeux, se croit supérieur au malheureux né aveugle. M. Proudhon veut bien être généreux. Depuis que le monde est monde, les aveugles-nés et les sourds-muets de naissance sont livrés à la générosité. Voyez ce qui en arrive. M. Proudhon ne veut pas s'imaginer qu'il eût pu naître : aveugle ; ou, sourd-muet.

(2) C'est-à-dire : que, s'il est né aveugle ou sourd-muet ; il n'a qu'à crever de faim, ou rester brute.

(3) Pour que cela soit, il faut : que l'organisation sociale soit rationnelle ; que chacun la connaisse telle ; et, la soutienne : dans son propre intérêt. Voilà ce qu'il eût fallu établir.

(4) Ce qui va suivre vaut mieux. Mais que de taches encore !

(5) La loi du devoir ! Il y a donc des lois du non-devoir ?

(6) Et cela sans raison ? Alors, c'est un sot.

(7) Vraiment ! Même quand sa raison lui dit que ce qui lui plaît est une sottise ? C'est : comme cela qu'on prend le chemin de l'échafaud.

(8) Comment, n'obéir qu'à la nécessité ? D'abord, il n'y a qu'un sot, qui regimbe contre la nécessité. Ensuite, c'est à la raison, qu'il faut obéir ; la nécessité, on la subit.

(9) Mais, à moins d'être esclave ; on la choisit toujours sa discipline. Un trappiste, choisit sa discipline.

(10) Est-ce que la raison n'ordonne pas ? Vous supposez donc : des ordres contraires à la raison ? Alors, c'est l'esclavage.

(11) Quand, on se sacrifie ; c'est toujours : par héroïsme ou par sottise. Par héroïsme, si la vertu n'est pas une sottise ; par sottise, dans ce dernier cas.

(12) La vertu consiste exclusivement : à se soumettre *servilement*, *en esclave*, à ce que la raison ordonne. Un trappiste, de bonne foi, est très-héroïque.

(13) Cela serait vrai pour le communisme. Mais, le communisme, dans le sens de l'auteur, est une lubie ; qui, ne peut avoir d'existence que sur le papier ; quant à la communauté, dans le sens du trappiste, ce qui

concilier avec les exigences de la raison individuelle et de la volonté n'aboutirait qu'à changer la chose en conservant le nom; or, si nous cherchons la vérité de bonne foi, nous devons éviter les disputes de mots.

« Ainsi la communauté viole l'autonomie de la conscience (1) et l'égalité : la première, en comprimant la spontanéité de l'esprit et du cœur, le libre arbitre dans l'action et dans la pensée (2); la seconde, en récompensant par une égalité de bien-être le travail et la paresse, le talent et la bêtise, le vice même et la vertu. Du reste, si la propriété est impossible par l'émulation d'acquérir, la communauté le deviendrait bientôt par l'émulation de fainéantise. »

— Voilà, le communisme formellement condamné. Peut-être, eût-il été plus simple de dire : qu'il faut être fou : pour penser à abolir la propriété; qu'il est aussi impossible d'abolir la propriété, qu'il le serait : d'anéantir l'humanité. Mais, M. Proudhon avait établi : que, la propriété ne pouvait plus exister ; et, il n'a osé se contredire. D'où vient ce galimatias, chez un homme de mérite ? De ce qu'avant d'écrire, il ne s'est pas fait une idée claire : de la valeur, qu'il attachait au mot PROPRIÉTÉ.

Comment se fait-il : qu'une idée aussi biscornue; aussi hétéroclite ; aussi absurde, tranchons le mot, que le communisme ; se soit introduite dans le monde scientifique, au point qu'il n'est, pour ainsi dire, plus un réformateur : qui, ne s'en soit coiffé : plus ou moins ?

est aussi éloigné du communisme, que l'ordre l'est de l'anarchie; c'est, le plus haut exercice de ses facultés. Nous ne disons pas : que, ce soit le meilleur usage qu'on puisse en faire; mais, c'est, certainement, un de ceux qui demandent : la volonté la plus forte.

(1) Comment, un matérialiste peut-il parler : d'autonomie ? L'autonomie de la conscience, chez un matérialiste; est, l'autonomie d'une horloge : sonnant les heures.

(2) Le libre arbitre, existant chez une machine ! C'est ce que M. Proudhon appelle, lui-même, *un resort pensant!* Est-il possible : qu'un homme d'esprit dise de pareilles choses !

lébration du dimanche et des fêtes. Il se trouvera donc des économistes pour calculer que l'ouvrier ayant permission de travailler toute l'année, regagne ainsi sur le dimanche ce que la diminution réelle du salaire lui fait perdre! Quant à moi, je propose d'écrire sur le Panthéon, au-dessus de cette inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, cette autre inscription : *Les ouvriers travaillaient six jours et vivaient le septième sans travailler; la révolution est venue, et l'ouvrier a été obligé de travailler les sept jours de la semaine pour vivre.* »

PIERRE LEROUX, *de la Ploutocratie. Revue indépendante*, octobre 1842.

— « La France peut donc se définir ainsi : moins d'un million d'individus, hommes, femmes, enfants, représentés par cent quatre-vingt-seize mille chefs de famille, forment une vaste maison de commerce possédant un capital qu'on ne saurait estimer et qui a pour nom la FRANCE. Cette maison met annuellement en activité trente-quatre millions d'employés et d'ouvriers, hommes, femmes, enfants. Le fruit de ses opérations est de rapporter, *au minimum*, neuf milliards de revenu brut; déduction faite des semences et autres frais matériels d'entretien de son outillage général, il lui reste en bénéfice, ou en revenu net, trois milliards huit cents millions (1).

Id., ibid.

— « La grande plaie, la plaie horrible et toujours béante de la propriété (2), c'est qu'avec elle la population, *de quelque quantité qu'on la réduise*, demeure toujours et nécessairement sura-

(1) Divisez 3,800,000,000 par 196,000 chefs de famille, vous aurez, moyenne, plus de 20,000 fr. de revenu pour chaque famille d'électeur.

(2) Le grand vice des ouvrages de M. Proudhon est d'avoir laissé indéterminé : le mot PROPRIÉTÉ; et, surtout, d'avoir nommé souvent PROPRIÉTÉ, la propriété du sol. Il y a longtemps : que, cette faute est commise; il y a longtemps : que, Daunou a dit :

— « Réserver ce dernier nom (de propriété) *aux seuls domaines territoriaux*, c'est employer un langage inexact et dangereux.

(*Essai sur les garanties individuelles*, p. 34.)

— Il est bien à désirer : que, M. Proudhon rectifie son langage; et, surtout qu'il reconnaisse : que, le matérialisme est la source de toute anarchie. Alors, ses écrits seront d'une grande utilité.

rang, sont ceux où l'on pratique le plus à la lettre, *dans toutes les parties de l'État*, l'ancien proverbe qui dit que TOUT EST VÉRITABLEMENT COMMUN entre amis. Quelque part donc qu'il arrive, ou qu'il doive arriver un jour, que les femmes soient communes, les enfants communs, les biens de *toute espèce* communs, et qu'on apporte tous les soins imaginables pour retrancher du commerce de la vie *jusqu'au nom même de propriété*..., on peut assurer que *c'est là le comble de la vertu politique;* et personne ne pourrait à cet égard donner aux lois une direction *ni meilleure ni plus juste*..... C'est pourquoi il ne faut point chercher ailleurs *le modèle d'un gouvernement.* »

(PLATON, *Lois*, livre VI.)

— Telle est la source protectrice : de toutes les idées sur le communisme.

Du reste, le communisme de Platon, tel qu'il existait dans sa pensée, n'était pas aussi utopique : que le communisme de ses prétendus sectateurs. Platon professait ouvertement : que, les magistrats devaient mentir au peuple ; le tromper pour son bonheur. Et pendant l'époque d'ignorance, le bonheur du peuple signifie toujours : le bonheur de ceux qui le gouvernent. C'était donc : le communisme des biens des gouvernés ; au profit des gouvernants ; qui était le beau idéal politique de Platon. De ce point de vue, le communisme a existé : depuis que le monde est monde (1).

Concluons maintenant :

La propriété mobilière, en tant qu'attribuée aux individus, ne peut être abolie.

(1) Voici l'expression *pratique* du communisme *théorique* de Platon : — « Il faut surtout extirper du monastère, et jusqu'à la racine, ce vice que quelqu'un possède quelque chose EN PROPRE. Que personne n'ose rien donner ni recevoir SANS L'ORDRE DE L'ABBÉ, ni rien avoir EN PROPRE, aucune chose, ni un livre, ni des tablettes, ni un stylet, ni quoi que ce soit ; car il ne leur est pas même permis d'avoir en leur propre puissance : LEUR CORPS ET LEUR VOLONTÉ. »

(RÈGLE DE SAINT BENOÎT, ch. XXXIII.)

« Édouard défend de faire l'aumône sous peine « d'emprisonnement..... Les ordonnances de 1517 « et 1560 présentent des dispositions analogues en « cas de récidive. — Élisabeth ordonne que cha- « que paroisse nourrisse ses pauvres. Mais qu'est- « ce qu'un pauvre? Charles II décide qu'une rési- « dence *non-contestée* de quarante jours constate « l'établissement dans la commune; mais on con- « teste, et le nouvel arrivé est forcé de déguerpir. « Jacques II modifie cette décision, modifiée de « nouveau par Guillaume. Au milieu des examens, « des rapports, des modifications, le paupérisme « grandit, l'ouvrier languit et meurt.

« La taxe des pauvres, en 1774, dépasse 40 mil- « lions de francs; 1783, 1784, 1785 ont coûté, « année commune, 53 millions; 1813, plus de « 187,500,000 francs; 1816, 250 millions; en « 1817, on la suppose de 317 millions.

« En 1821 la masse des pauvres inscrits dans « les paroisses était évaluée à quatre millions, du « tiers au quart de la population.

« *France.* En 1544, François Ier institue une « taxe d'aumône pour les pauvres, avec contrainte « pour l'acquittement. 1566, 1586 rappellent le « principe en l'appliquant à tout le royaume.

« Sous Louis XIV, quarante mille pauvres in- « festaient la capitale (autant à proportion qu'au- « jourd'hui). Des ordonnances sévères furent ren- « dues sur la mendicité. En 1740, le parlement de « Paris reproduit pour son ressort la cotisation « forcée.

« La Constituante, effrayée de la grandeur du « mal et des difficultés de remède, ordonne le « *statu quo*.

« La Convention proclame comme *dette natio- « nale* l'assistance à la pauvreté. Sa loi reste sans « exécution.

« Napoléon veut aussi remédier au mal : la « pensée de sa loi est la réclusion. Par là, di- « sait-il, je préserverai les riches de l'importu- « nité des mendiants et de l'image dégoûtante « des infirmités de la honteuse misère. O grand « homme!

« De ces faits, que je pourrais multiplier bien davantage, il résulte deux choses : l'une, que le paupérisme est indépendant de la population; l'au-

E.

TROISIÈME CONDITION PRÉALABLE.

SAVOIR : SI, CE QUI EST GÉNÉRALEMENT COMPRIS, PAR *anéantissement de l'esclavage;* N'EST POINT, AU CONTRAIRE, UN MOYEN DONT LES MAITRES SE SERVENT POUR LEURRER LES ESCLAVES; ET, RIVER SUCCESSIVEMENT LEURS FERS; AUSSI FORTEMENT QUE POSSIBLE : SELON LES DIFFÉRENTES ÉPOQUES.

« Les ouvriers français sont si misérables que, dans les provinces de haute industrie, comme la Picardie, entre Amiens, Cambrai et Saint-Quentin, les paysans, sous leurs huttes de terre, n'ont point de lit; ils se forment une couchette de feuilles sèches qui, pendant l'hiver, se changent en fumier plein de vers; de sorte qu'au réveil les pères et enfants s'arrachent les vers attachés à la chair. La nourriture, dans ces huttes, est de même élégance que le mobilier. Tel est l'heureux sort de cette belle France. On citerait une douzaine de ses provinces où la misère est au même degré : Bretagne, Limousin, haute Auvergne, Cévennes, Alpes, Jura, Saint-Étienne, et même dans la Touraine, dite jardin de la France.

« A cela les industriels répondent qu'il faudrait répandre les lumières, l'instruction. Eh! que sert-elle à des misérables qui n'ont pas de quoi subsister? Elle les poussera à la révolte! »

FOURIER, *Nouveau monde industriel*, p. 37.

— « En face de tant de maux, de tant de hontes, que faire, qu'inventer, que donner? Des conseils? A qui? sur quoi? Des remèdes? La gangrène est venue, le malade est fou, il bat les

médecins, il les chasse, il les tue. Que reste-t-il donc qui soit possible? Avertir et pleurer! »

AUGUSTE LUCHET, *Le Nom de famille.*

— « Dans toute l'Europe, depuis vingt années, la durée de la vie moyenne s'est sensiblement accrue; partout le chiffre des populations s'élève dans une progression soutenue; partout les guerres tendent à devenir plus difficiles et les fléaux plus rares; partout les causes de la mortalité s'affaiblissent, mais nulle part l'abondance des moyens de subsistance ne s'accroît assez rapidement; partout le prix des objets de luxe tend à s'avilir; nulle part celui des denrées de première nécessité ne s'abaisse : d'où il suit que partout se propage le goût contagieux d'un luxe prématuré et que partout devient plus incurable et plus hideuse la plaie de la misère.

« *La misère a changé de face;* elle n'est déjà plus généralement l'état grossier d'une population superstitieuse et rustique, NE RESSENTANT PRESQUE AUCUN BESOIN; elle est l'extrémité terrible d'une multitude incrédule et corrompue supportant impatiemment *des privations nombreuses.* »

ÉMILE DE GIRARDIN, *Études politiques,* p. 135.

— « L'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère; la masse des salariés employés à l'agriculture est nue, elle meurt de faim dans un pays où il existe surabondance de vivres. »

Assemblée des artisans de Birmingham.

— « Londres, chambre des communes, 28 février 1826. M. Huskisson, ministre du commerce, dit : « Nos fabriques de soieries emploient des mil-
« liers d'enfants qu'on tient à l'attache depuis trois
« heures du matin jusqu'à dix heures du soir; com-
« bien leur donne-t-on par semaine? Un schelling
« et demi, trente-sept sous de France, environ cinq
« sous et demi par jour, pour être à l'attache dix-
« neuf heures, surveillés par des contre-maîtres
« munis d'un fouet dont ils frappent tout enfant
« qui s'arrête un instant. »

« Voilà l'esclavage rétabli par le fait. »

FOURIER, *Nouveau monde industriel* p. 35.

— « Les esclaves ici (Amérique du Nord) sont moins surchargés de travail et mieux soignés *que la plupart des paysans d'Europe*. Leur état de bien-être est attesté par la rapidité avec laquelle leur race pullule. »

M. Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, note 4.

— « Pour la démocratie, la liberté se présente sous un autre aspect : *la plus dure servitude* pour elle, ce n'est pas la privation de certaines franchises politiques ; *le joug qu'elle porte*, celui dont elle est le plus impatiente de se délivrer, c'est celui de la misère. L'homme qui a faim n'est pas libre, car évidemment il n'a pas la disposition de ses facultés soit physiques, soit intellectuelles, soit morales. »

M. Michel Chevalier, *Des intérêts matériels*, p. 4.

— « La *Presse*, et en général tous les journaux, ont inséré la note suivante :

« L'administration fait en ce moment préparer « un projet de loi concernant la mendicité dans le « royaume, etc. »

« Il résulte de cette note que la France, sur trente-deux millions d'habitants..... compte quatre millions de mendiants. »

Revue indépendante, avril 1842.

— « Pendant le même espace de temps et parmi les hommes de même âge, il meurt deux personnes dans la société libre et cinq forçats. Dans les mêmes circonstances, il meurt deux personnes dans la société libre et de six à sept détenus dans les maisons centrales. Un homme de trente ans au bagne a la même chance de vie qu'un homme de cinquante-huit ans dans la société libre. Un homme de trente-trois ans dans la maison centrale a la même chance de vie qu'un homme de soixante-quatre ans dans la société libre.

« L'âge où la mortalité sévit le plus dans les maisons centrales est l'âge de seize à vingt ans.

« Lorsqu'il meurt deux jeunes gens de seize à vingt ans dans la société libre, il est pénible de remarquer qu'il en meurt douze en prison. »

Journal des Économistes, bulletin, octobre 1843.

— « Il est vrai que l'on ne tient plus à la sé-

lébration du dimanche et des fêtes. Il se trouvera donc des économistes pour calculer que l'ouvrier ayant permission de travailler toute l'année, regagne ainsi sur le dimanche ce que la diminution réelle du salaire lui fait perdre! Quant à moi, je propose d'écrire sur le Panthéon, au-dessus de cette inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, cette autre inscription : *Les ouvriers travaillaient six jours et vivaient le septième sans travailler; la révolution est venue, et l'ouvrier a été obligé de travailler les sept jours de la semaine pour vivre.* »

PIERRE LEROUX, *de la Ploutocratie. Revue indépendante*, octobre 1842.

— « La France peut donc se définir ainsi : moins d'un million d'individus, hommes, femmes, enfants, représentés par cent quatre-vingt-seize mille chefs de famille, forment une vaste maison de commerce possédant un capital qu'on ne saurait estimer et qui a pour nom la FRANCE. Cette maison met annuellement en activité trente-quatre millions d'employés et d'ouvriers, hommes, femmes, enfants. Le fruit de ses opérations est de rapporter, *au minimum*, neuf milliards de revenu brut; déduction faite des semences et autres frais matériels d'entretien de son outillage général, il lui reste en bénéfice, ou en revenu net, trois milliards huit cents millions (1).

Id., ibid.

— « La grande plaie, la plaie horrible et toujours béante de la propriété (2), c'est qu'avec elle la population, *de quelque quantité qu'on la réduise*, demeure toujours et nécessairement sura-

z 3,800,000,000 par 196,000 chefs de famille, vous aurez, , plus de 20,000 fr. de revenu pour chaque famille d'électeur.
ınd vice des ouvrages de M. Proudhon est d'avoir laissé inle mot PROPRIÉTÉ; et, surtout, d'avoir nommé souvent PROpropriété du sol. Il y a longtemps : que, cette faute est comı longtemps : que, Daunou a dit :
rver ce dernier nom (de propriété) *aux seuls domaines ter-*
'est employer un langage inexact et dangereux.

(*Essai sur les garanties individuelles*, p. 34.)

ɔien à désirer : que, M. Proudhon rectifie son langage; et, l reconnaisse : que, le matérialisme est la source de toute lors, ses écrits seront d'une grande utilité.

bondante. Dans tous les temps on s'est plaint de l'excès de population, dans tous les temps la propriété s'est trouvée gênée de la présence du paupérisme, sans s'apercevoir qu'elle seule en était cause: aussi rien n'est plus curieux que la diversité des moyens qu'elle a imaginés pour l'éteindre. L'atroce et l'absurde s'y disputent la palme.

« L'exposition des enfants fut la pratique constante de l'antiquité. L'extermination en gros et en détail des esclaves, la guerre civile et étrangère prêtèrent aussi leur secours. A Rome, où la propriété était forte et inexorable, ces trois moyens furent si longtemps et si efficacement employés, qu'à la fin l'empire se trouva sans habitants. Quand les Barbares arrivèrent, ils ne trouvèrent personne: les campagnes n'étaient plus cultivées; l'herbe poussait dans les rues des cités italiennes.

« A la Chine, de temps immémorial, c'est la famine qui est chargée du balayage des pauvres. Le riz étant presque la seule subsistance du petit peuple, un accident fait-il manquer la récolte? En quelques jours la faim tue les habitants par myriades; et le mandarin historiographe écrit dans les annales de l'empire du milieu, qu'en telle année de tel empereur, une disette emporta vingt, trente, cinquante, cent mille habitants. Puis on enterre les morts, on se remet à faire des enfants, jusqu'à ce qu'une autre disette ramène un même résultat. Telle paraît avoir été de tout temps l'économie confucéenne.

« J'emprunte les détails suivants à un économiste moderne.

« Dès le quatorzième et le quinzième siècle, « l'Angleterre est dévorée par le paupérisme; on « porte des lois de sang contre les mendiants. » [Cependant sa population n'était pas le quart de ce qu'elle est aujourd'hui (1).]

(1) Il est bien à remarquer : que, toujours le paupérisme a été dit: avoir sa cause dans l'excès de population. Le fait est : que, la population, de la province la plus peuplée d'Europe, pourrait doubler; et, avoir encore du superflu : sous une bonne organisation sociale; sous une bonne organisation de la propriété.

Voyez à cet égard, dans notre *Économie politique*, l'étude relative à la population.

« Édouard défend de faire l'aumône sous peine « d'emprisonnement..... Les ordonnances de 1517 « et 1560 présentent des dispositions analogues en « cas de récidive. — Élisabeth ordonne que cha- « que paroisse nourrisse ses pauvres. Mais qu'est- « ce qu'un pauvre? Charles II décide qu'une rési- « dence *non-contestée* de quarante jours constate « l'établissement dans la commune; mais on con- « teste, et le nouvel arrivé est forcé de déguerpir. « Jacques II modifie cette décision, modifiée de « nouveau par Guillaume. Au milieu des examens, « des rapports, des modifications, le paupérisme « grandit, l'ouvrier languit et meurt.

« La taxe des pauvres, en 1774, dépasse 40 mil- « lions de francs; 1783, 1784, 1785 ont coûté, « année commune, 53 millions; 1813, plus de « 187,500,000 francs; 1816, 250 millions; en « 1817, on la suppose de 317 millions.

« En 1821 la masse des pauvres inscrits dans « les paroisses était évaluée à quatre millions, du « tiers au quart de la population.

« *France.* En 1544, François Ier institue une « taxe d'aumône pour les pauvres, avec contrainte « pour l'acquittement. 1566, 1586 rappellent le « principe en l'appliquant à tout le royaume.

« Sous Louis XIV, quarante mille pauvres in- « festaient la capitale (autant à proportion qu'au- « jourd'hui). Des ordonnances sévères furent ren- « dues sur la mendicité. En 1740, le parlement de « Paris reproduit pour son ressort la cotisation « forcée.

« La Constituante, effrayée de la grandeur du « mal et des difficultés de remède, ordonne le « *statu quò*.

« La Convention proclame comme *dette natio-* « *nale* l'assistance à la pauvreté. Sa loi reste sans « exécution.

« Napoléon veut aussi remédier au mal : la « pensée de sa loi est la réclusion. Par là, di- « sait-il, je préserverai les riches de l'importu- « nité des mendiants et de l'image dégoûtante « des infirmités de la honteuse misère. O grand « homme!

« De ces faits, que je pourrais multiplier bien davantage, il résulte deux choses : l'une, que le paupérisme est indépendant de la population; l'au-

Leurs habitations ne sont bien souvent que des cloaques d'impureté, de puanteur, sans air ni lumière. Il arrive, pour un grand nombre, que la paille sur laquelle ils couchent n'est pas renouvelée tous les ans; elle est humide, pourrie, comme la paillasse qui la recouvre. »

Journal *la Réforme*, 8 décembre 1843.

— « Quand la misère a pénétré dans les masses, ce ne sont plus des faits individuels qui la causent, mais des généralités sociales. »

Philosophie du budget, par M. Édelstand du Méril, t. I, p. 327.

— « Lorsqu'une société est si profondément gangrénée, avant de recouvrer quelque moralité, il faut qu'un cataclysme social la régénère dans un baptême de sang. »

Id., *ibid.*, p. 384.

— « Dans l'arène humaine où l'intelligence combat pour la dictature, la force armée des gouvernants n'est pas plus légitime que celle des insurgés. »

Id., t. II, p. 57.

— « Les réformateurs actuels touchent par tous les points à des réalités douloureuses; ils écrivent avec une plume trempée dans les larmes, et des cris d'angoisses répondent à leur voix. Et comment n'en serait-il pas ainsi dans une société aussi cruelle envers ses enfants? Voyez donc comme elle les traite! Voici un homme qui se présente à la société, et lui dit :

« — J'ai ma part d'intelligence, de savoir, de zèle, de force physique à vous consacrer; occupez-moi!

« — Je ne puis vous occuper; cela ne dépend pas de moi. Cherchez; les uns ou les autres vous donneront bien du travail.....

« — J'en ai cherché partout inutilement.

« — Que puis-je y faire?

« — Pourquoi donc êtes-vous instituée, Société?

« — Pour protéger tous les intérêts et faire respecter tous les droits.

« — Mais le premier intérêt, c'est bien l'intérêt de la conservation, et le droit le plus sacré, c'est bien le droit de vivre, de satisfaire sa faim.

« La Société ne répond pas.

« — Vous voulez donc que je demande l'aumône?

il faut que le riche lui en donne l'exemple : pourquoi l'âge de se marier serait-il fixé à dix-huit ans pour celui-ci et à trente pour celui-là?

« Puis il serait à propos de s'expliquer catégoriquement sur cette prudence matrimoniale que l'on recommande si instamment à l'ouvrier ; car ici la plus fâcheuse des équivoques est à redouter, et je soupçonne ces économistes de ne s'être point parfaitement entendus. « Des ecclésiastiques peu éclai« rés s'alarment lorsqu'on parle de porter la pru« dence dans le mariage ; ils craignent qu'on ne « s'élève contre l'ordre divin : *croissez et multi« pliez.* Pour être conséquents, ils devraient frap« per d'anathème les célibataires. » (V. Droz, *Économie politique.*)

« M. Droz est trop honnête homme et trop peu théologien pour avoir compris la cause des alarmes des casuistes, et cette chaste ignorance est le plus beau témoignage de la pureté de son cœur. La religion n'a jamais encouragé la précocité des mariages, et l'espèce de *prudence* qu'elle blâme est celle exprimée dans ce latin de Sanchez : *An licet ob metum liberorum semen extra vas ejicere?*

« Destutt de Tracy paraît ne s'accommoder ni de l'une ni de l'autre prudence ; il dit : « J'avoue « que je ne partage pas plus le zèle des moralistes « pour diminuer et gêner nos plaisirs, que celui « des politiques pour accroître notre fécondité et « accélérer notre multiplication. »

« Son opinion est donc qu'on fasse l'amour et se marie tant qu'on pourra. Mais les suites de l'amour et du mariage sont de faire pulluler la misère ; notre philosophe ne s'en tourmente pas. Fidèle au dogme de la nécessité du mal, c'est du mal qu'il attend la solution de tous les problèmes. Aussi ajoute-t-il :

« La multiplication des hommes continuant dans « toutes les classes de la société, le superflu des « premières est successivement rejeté dans les clas« ses inférieures, et celui de la dernière est néces« sairement détruit par la misère. »

« Cette philosophie compte peu de partisans avoués (1); mais elle a sur toute autre l'avantage

(1) Cette théorie est la seule rationnelle, au point de vue matérialiste; , le matérialiste pouvait raisonner. Cette philosophie, devrait donc

incontestable d'être démontrée par la pratique. C'est aussi celle que la France a entendu professer naguère à la chambre des députés, lors de la discussion sur la réforme électorale. *Il y aura toujours des pauvres*, tel est l'aphorisme politique avec lequel le ministre a pulvérisé l'argument d'Arago (1). *Il y aura toujours des pauvres;* oui, avec la propriété (2). »

PROUDHON, *Qu'est-ce que la propriété!* p. 167.

— « D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, les remèdes au paupérisme et à la fécondité indiqués par l'usage constant des nations, par la philosophie, par l'économie politique et par les réformateurs les plus récents, sont compris dans la liste suivante : masturbation, onanisme, pédérastie, tribadie, polyandrie, prostitution, castration, réclusion, avortement, infanticide.

« L'infanticide vient d'être publiquement demandé en Angleterre par une brochure dont l'auteur se donne pour disciple de Malthus. Il propose un *massacre annuel des innocents* dans toutes les familles dont la génération dépasserait le nombre fixé par la loi; et il demande qu'un cimetière magnifique, orné de statues, de bosquets, de jets d'eau, de fleurs, soit destiné à la sépulture spéciale des enfants surnuméraires. Les mères iraient dans ce lieu de délices rêver au bonheur de ces petits anges, et toutes consolées reviendraient en faire d'autres qu'on y enverrait à leur tour. »

PROUDHON, *Qu'est-ce que la propriété!* p. 168.

— « Il résulte de cette note quasi officicielle que la France compte quatre millions de mendiants..... Près du neuvième de la population réduit à la condition de mendiant! Le neuvième

être celle de M. Proudhon; dont, tous les ouvrages prouvent le matérialisme.

(1) Et, cet aphorisme restera vrai : aussi longtemps qu'il pourra y avoir des pauvres; et, aussi longtemps qu'il ne sera point démontré : qu'il est possible d'organiser la société, la propriété de maniere : à ce qu'il ne puisse y avoir de pauvres.

(2) Si, par *propriété*, M. Proudhon entend : l'aliénation du sol à des individus; il a raison. Mais, l'entrée du sol à la propriété collective, sans la découverte de l'instruction réelle; ne ferait, que plonger la société : au sein de l'anarchie.

de la France tombé dans un état plus abject à bien des égards que celui des esclaves de l'antiquité.

.....

« Il y a tel arrondissement de Paris qui, sur une population de quatre-vingt mille habitants, compte annuellement quinze, vingt, et jusqu'à vingt-quatre mille indigents inscrits sur ses contrôles. Il y a telle ville de France, Reims, par exemple, qui, sur une population de trente-six mille âmes, compte vingt-deux mille ouvriers non patentés, dont dix à douze mille déclarés indigents.

« Ces indigents des villes ne doivent pas être confondus avec les quatre millions de mendiants de la statistique officielle.....

« Ajoutez à cette masse d'indigents officiellement secourus par les bureaux de bienfaisance ceux, etc.

.....

« Et vous trouverez que porter cette classe au même nombre que celle des mendiants, c'est probablement rester au-dessous de la vérité.

.....

« S'il fallait prendre Paris pour le type de la condition des habitants des villes, ce nombre d'indigents devrait être estimé beaucoup plus grand. Car il y a telle année où, à Paris, le nombre des décès dans les hôpitaux, dans les prisons et à la Morgue, s'est trouvé de 44 1/2 sur 100 comparé au nombre total des morts.

.....

« Ils remarquent que si le tiers de ceux qui meurent à Paris meurent dans les hôpitaux, le quart de ceux qui y naissent, naissent dans ces mêmes hôpitaux. »

M. Pierre Leroux, *de la Ploutocratie.*

— « *Adimanthe.* Qu'entendez-vous par oligarchie? — *Socrate.* J'entends une forme de gouvernement où le cens décide de la condition de chaque citoyen, où les riches par conséquent ont le commandement, auquel les pauvres n'ont aucune part. ..... On se livre de plus en plus à la passion d'amasser; plus le crédit des richesses augmente, plus celui de la vertu diminue. L'or et la vertu ne sont-ils pas, en effet, comme deux poids mis dans une balance dont l'un ne peut monter que l'autre ne baisse?... Par conséquent, la vertu et les gens de bien sont moins estimés dans un État

à proportion qu'on y estime davantage les riches et les richesses.....
.....
.....

« *Socrate.* Dans toute société où vous verrez des pauvres, il y a des filous cachés, des coupeurs de bourse, des sacriléges et des fripons de toute espèce..... — *Adimanthe.* Mais dans les gouvernements oligarchiques n'y a-t-il pas beaucoup de pauvres? ..... Presque tous les citoyens le sont, à l'exception des chefs. — *Socrate.* Ne sommes-nous point autorisés à croire qu'il s'y trouve beaucoup de scélérats armés d'aiguillons que les magistrats contiennent dans le devoir par la vigilance et par la force? — *Adimanthe.* Oui. — *Socrate.* Mais si l'on nous demande qui les a fait NAÎTRE, ne dirons-nous pas que c'est l'ignorance, la mauvaise éducation, et le vice intérieur du gouvernement? — *Adimanthe.* Sans doute. »

PLATON, *République*, liv. VIII.

Cette question n'est autre : que, celle de l'application de la fausse valeur du mot *liberté;* question, déjà discutée : en examinant la valeur du mot *esclavage.* Nous y renvoyons nos lecteurs.

Lorsqu'il n'y a point encore de *serfs;* et, que le mot générique : *esclaves ;* ne renferme encore aucune spécialité, il est évident : que,

Si les terres, par défaut de population, n'ont encore aucune valeur commerciale ;

Si, le nombre des esclaves s'accroît au point : qu'il soit trop grand, pour les besoins des maîtres ;

Si, par défaut de communications, facilitant les échanges ; l'entretien du nombre d'esclaves superflus, est plus coûteux : que, ce qu'ils produisent ne rapporte ;

Si, le rassemblement d'un grand nombre d'esclaves, dans une même domesticité, donnant à tous un même intérêt ; devient dangereux : à la sécurité des maîtres ;

Il sera avantageux, à ceux-ci, de confier à un certain nombre d'esclaves, qu'ils feront semblant d'émanciper sous le nom de *serfs,* des terres incultes : dont, les maîtres conserveront la propriété ; et, dont les serfs, pouvant toujours être vendus avec la terre, n'auront qu'un usufruit conditionnel. Ces terres se trouveront améliorées ; et, augmenteront : non-seulement les revenus; mais aussi les capitaux des despotes. De plus : ces despotes se débarrasseront, ainsi, du fardeau : de nourrir, vêtir, loger, soigner : dans l'enfance, la maladie ou la vieillesse ; des esclaves qui leur sont inutiles ; tandis qu'en même temps, condition bien autrement importante, ils créeront à chaque famille serve, des intérêts particuliers ; qui les rendront toutes rivales ; et, les mettront, ainsi, hors d'état de pouvoir s'unir, dans le but d'attenter : au despotisme qui les domine. Les maî-

à proportion qu'on y estime davantage les riches et les richesses.....
.....
.....

« *Socrate.* Dans toute société où vous verrez des pauvres, il y a des filous cachés, des coupeurs de bourse, des sacriléges et des fripons de toute espèce..... — *Adimanthe.* Mais dans les gouvernements oligarchiques n'y a-t-il pas beaucoup de pauvres? ..... Presque tous les citoyens le sont, à l'exception des chefs. — *Socrate.* Ne sommes-nous point autorisés à croire qu'il s'y trouve beaucoup de scélérats armés d'aiguillons que les magistrats contiennent dans le devoir par la vigilance et par la force? — *Adimanthe.* Oui. — *Socrate.* Mais si l'on nous demande qui les a fait NAÎTRE, ne dirons-nous pas que c'est l'ignorance, la mauvaise éducation, et le vice intérieur du gouvernement? — *Adimanthe.* Sans doute. »

PLATON, *République*, liv. VIII.

Cette question n'est autre : que, celle de l'application de la fausse valeur du mot *liberté;* question, déjà discutée : en examinant la valeur du mot *esclavage*. Nous y renvoyons nos lecteurs.

F.

QUATRIÈME CONDITION PRÉALABLE.

DÉTERMINER : SI, A UNE CERTAINE ÉPOQUE, LORSQUE LES *maîtres* PARLENT : D'ÉMANCIPER LES *esclaves*, COMME LE DEVANT PAR *justice*; ET, N'Y TRAVAILLENT QU'*illusoirement*; IL NE LEUR SERAIT PAS PLUS *urgent*, PAR *égoïsme*, DE CHERCHER : EN QUOI CONSISTE L'*émancipation*; ET, DE LES ÉMANCIPER *réellement*.

« Là, les besoins sont sans nombre et les projets plus nombreux encore que les besoins ; *des rêves d'organisation s'y discutent dans le trouble ; les vengeances se préparent dans les ténèbres ;* on attend que les classes riches et élevées viennent au secours de tant de misères..... Mais, sachez-le bien, on commence à se lasser d'attendre ; et si l'on n'y prend garde, l'année prochaine, demain peut-être, sorti du gouffre escaladé, paraissant terrible sur les bords de l'abîme franchi, le peuple, secouant la résignation comme une poussière immonde, ou s'en dépouillant comme d'un vêtement incommode, respirant la vengeance implacable, apparaîtra pareil à l'ange exterminateur sur la porte de vos riches hôtels, et, pour son malheur et le vôtre, jusqu'au milieu de vos somptueuses demeures. »

*Prédication de l'*ABBÉ DE BREUILLE, *Saint-Lô*, juin 1845. *Épigraphe d'une satire de* BARTHÉLEMY, journal *le Siècle* 15 juin 1845.

—«Pourquoi vous bornez-vous, négrophiles d'Europe
A découvrir des maux avec un télescope ?
Craignez-vous d'imposer, avec un zèle égal,
La réforme à la Seine ainsi qu'au Sénégal ?
Ne pouvez-vous sauver, d'un bras philanthropique,
La zone tempérée et celle du tropique?

important : de diviser les esclaves. Ils assuraient ain leurs jouissances ; et, leur sécurité.

En faisant passer le serf à l'état d'*affranchi*, on donnait l'apparente liberté de ses mouvements ; et, maître en retirait le prix de l'affranchissement. Les lie de famille retenaient ensuite l'affranchi comme *vass* ou, il devenait vassal de tout autre maître : et, là co mence l'*esclavage politique, la possession collective.*

En faisant passer soit le paysan, soit l'ouvrier, vasselage ou de la corporation au prolétariat ; le peu composé de vassaux et d'ouvriers, s'est trouvé affra chi : des chaînes imposées par la féodalité nobiliai Mais, les bourgeois, en enlevant le monopole aux r bles leurs rivaux ; et, en forçant ceux-ci de deve bourgeois ; ont pu exploiter plus librement le trav du prolétaire ; et, ils l'exploitent : jusqu'aux limites désespoir. Existe-t-il, maintenant, pour sauver les m tres, un nouvel avantage illusoire à offrir aux esclave Aucun. Le prolétaire, en apparence, est libre com l'air. Son travail, il est vrai, est indirectement pressu Mais, directement ? Jamais il ne lui est demandé u obole. Le prolétaire, a-t-il, ensuite, quelque chos perdre, qui puisse avantager les maîtres ? Rien ; ab lument rien. Il ne reste, au prolétaire, que la libert de se prostituer, si le bourgeois daigne s'abaisser j qu'à lui ; ou, de se suicider, s'il est trouvé impro à la prostitution.

Le despotisme, peut-il soulager l'esclave prolétai possibilité, qui pourrait contribuer, au rétablissem de la sécurité des maîtres ?

Vos judaïques lois, vos bienfaits hypocrites,
Vos vertus de tréteaux, ironique soutien
Que prête l'homme riche à l'homme qui n'a rien?
Ah! taisez-vous! *jamais une époque néfaste*
Dans l'ordre social n'offrit plus de contraste;
AVEC PLUS DE RIGUEUR QU'EN CE SIÈCLE DAMNÉ
JAMAIS L'HOMME NE FUT PAR L'HOMME ABANDONNÉ.»

BARTHÉLEMY, *Némésis*, 15 juin 1845, journal *le Siècle*.

— « Dans les pays que nous nommons florissants, il y a à peine un riche sur cent mille habitants; et il n'y a pas une personne sur mille qui jouisse d'une honnête aisance. »

SAY, *Discours préliminaire*, p. LXIII.

— « La société de Saint-Vincent de Paul de Lille avait chargé une commission de faire une enquête sur la situation de deux cents familles pauvres, prises AU HASARD parmi celles qui sont sous le patronage de cette société. Voici quelques résultats que nous extrayons du rapport de la commission, rédigé par M. Binand, médecin distingué de cette ville, et récemment publié.

« La population de ces deux cents familles s'é-
« lève à mille deux cent douze individus (1).

« Sur ces mille deux cent douze personnes, cinq
« cent quatre-vingt-seize seulement, hommes, fem-
« mes et enfants, sont des travailleurs; ce sont
« eux qui pourvoient aux besoins de tous.

« Ces travailleurs gagnent par an tout au plus
« 600 francs; tandis qu'il en faudrait au moins 962
« pour leur procurer à eux et à leur famille le
« strict nécessaire. Le déficit sur le nécessaire est
« donc de 362 francs par an.

« Un tiers de cette population est affectée de
« maladies chroniques, la plupart *incurables*. Sur
« cent chefs de famille, SOIXANTE-TROIS en sont
« atteints, *et plus de la moitié* des mères est af-
« fectée des mêmes maladies. »

« Les quartiers qu'habitent ces mille deux cent douze individus pauvres sont généralement de véritables quartiers infects et putrides. M. Binand les nomme éloquemment la petite Irlande de Lille.

Voilà l'expérience, le fait, démontrant : que, la famille du pauvre moyennement, à plus de six individus. Nous prions nos lecteurs ndre note de ce fait; nous le leur rappellerons dans le cours du livre.

Leurs habitations ne sont bien souvent que des cloaques d'impureté, de puanteur, sans air ni lumière. Il arrive, pour un grand nombre, que la paille sur laquelle ils couchent n'est pas renouvelée tous les ans; elle est humide, pourrie, comme la paillasse qui la recouvre. »

Journal *la Réforme*, 8 décembre 1843.

— « Quand la misère a pénétré dans les masses, ce ne sont plus des faits individuels qui la causent, mais des généralités sociales. »

Philosophie du budget, par M. Édelstand du Méril, t. I, p. 327.

— « Lorsqu'une société est si profondément gangrénée, avant de recouvrer quelque moralité, il faut qu'un cataclysme social la régénère dans un baptême de sang. »

Id., ibid., p. 384.

— « Dans l'arène humaine où l'intelligence combat pour la dictature, la force armée des gouvernants n'est pas plus légitime que celle des insurgés. »

Id., t. II, p. 57.

— « Les réformateurs actuels touchent par tous les points à des réalités douloureuses; ils écrivent avec une plume trempée dans les larmes, et des cris d'angoisses répondent à leur voix. Et comment n'en serait-il pas ainsi dans une société aussi cruelle envers ses enfants? Voyez donc comme elle les traite! Voici un homme qui se présente à la société, et lui dit :

« — J'ai ma part d'intelligence, de savoir, de zèle, de force physique à vous consacrer; occupez-moi!

« — Je ne puis vous occuper; cela ne dépend pas de moi. Cherchez; les uns ou les autres vous donneront bien du travail.....

« — J'en ai cherché partout inutilement.

« — Que puis-je y faire?

« — Pourquoi donc êtes-vous instituée, Société?

« — Pour protéger tous les intérêts et faire respecter tous les droits.

« — Mais le premier intérêt, c'est bien l'intérêt de la conservation, et le droit le plus sacré, c'est bien le droit de vivre, de satisfaire sa faim.

« La Société ne répond pas.

« — Vous voulez donc que je demande l'aumône?

« — Si vous le faites, je vous condamnerai à la prison, car la mendicité est un délit.

« — Alors je vais me jeter contre une borne; peut-être que quelque passant aura pitié de moi et me recueillera.

« — Si vous le faites, je vous condamnerai à la prison encore; car vous aurez commis alors le délit de vagabondage.

« — Ah! Société, vous êtes stupide autant qu'atroce. Vous voulez me faire mourir! Eh bien donc, guerre entre nous deux! »

M. DE CARNÉ, membre de la chambre des députés.

— « Au mois de janvier 1843 les maisons centrales contenaient encore quarante récidivistes sur cent détenus.

« Quant aux crimes et aux délits en général, le tableau placé en tête de ce rapport fait voir qu'ils n'ont *jamais* augmenté aussi vite que depuis 1839, la moyenne des années 1839, 1840 et 1841 dépassant de plus de onze mille accusés ou prévenus la moyenne de la période précédente, ce qui ne s'était jamais vu. »

M. DE TOCQUEVILLE, *Rapport du projet de loi sur les prisons*, supplément A, au *Moniteur* du 6 juillet 1843.

— « Un jeune auteur, doué de plus de sagacité et d'une raison plus mûre que n'en comporte ordinairement son âge, a publié les résultats intéressants de ses savantes recherches sur les taux des salaires comparés aux prix des objets de consommation, de 1802 à 1830 (1). Il y déduit de faits qui paraissent suffisamment justifiés, que, sans remonter au delà de la période de 1790 à 1830, les prix de consommation se sont élevés dans cet intervalle, de 111 pour cent, tandis que les salaires ne se sont accrus que de 37 pour cent. De 1800 à 1830, les prix de consommation ont augmenté de 60 pour cent, tandis que les salaires, au contraire, ont baissé de 22 pour cent. Enfin, si l'on prend un terme de comparaison encore plus rapproché, par exemple de 1810 à 1830, on re-

sur les salaires et les prix de consommation, par A. Du-

connaît que dans cet espace de temps, les prix de consommation ne se sont à la vérité élevés que de 12 pour cent, mais aussi que les salaires ont fléchi de 6 pour cent.

« Le résumé de son travail prouve que, pour le dix-neuvième siècle, COMME POUR LES PRÉCÉDENTS, lorsque les prix généraux de consommation s'élèvent, les salaires ne les suivent que de loin et ne les atteignent jamais, et que, quand ils restent stationnaires, les salaires sont aussitôt en baisse.

« Ainsi, chaque jour, l'ouvrier employé aux arts industriels ne peut payer avec son salaire qu'une quantité moindre d'objets de consommation, et il est encore obligé de les acheter d'une qualité inférieure et moins saine. Le pain et la viande ne sont plus aujourd'hui pour lui des bases alimentaires ; la pomme de terre est sa principale ressource. Ce fait est positif, même pour Paris ; il résulte de documents officiels et des recherches consciencieusement faites par nos savants les plus distingués.

« D'après les registres du Châtelet, la consommation annuelle de la viande, à Paris, en 1668, était par tête d'habitant de..... 140 liv.

« En 1789, d'après Lavoisier, de.... 105

« En 1817, suivant M. Benoiston de Chateauneuf, et d'après les registres de l'octroi de dix années, cette quantité est réduite à..... 88

« Il est probable qu'elle a encore diminué depuis 1817, à raison de l'augmentation du tarif des douanes sur l'importation des bestiaux.

« Et cependant la capitale étant devenue le siége du gouvernement et le centre de toutes les affaires publiques et commerciales, sa population a dû s'accroître des classes aisées, des gens suivant la cour et des poursuivants de la fortune.

« En généralisant la question pour toute la France, la consommation de la viande par an et par personne a été

« En 1789, suivant Lavoisier, de.... 40 liv.

« En 1806, d'après Sauvegrain, de.. 14 3/4

« En 1812, selon Chaptal, qui, ayant été ministre de l'intérieur, doit avoir établi ses calculs sur des données officielles, elle n'était plus que de..... 11 13.

.....

« l'occasion de l'arrivée du roi de Naples à Paris, en 1830, il a été donné un secours temporaire à deux cent vingt-sept mille individus, indépendamment de soixante-dix mille inscrits pour recevoir des secours réguliers. Ainsi plus de la moitié des habitants de la capitale est réduite à la misère et au mépris, à la débauche, à toute la flétrissure et à tous les vices qui lui servent de hideux cortége! »

M. le baron Bouvier du Molard, ancien préfet, ancien conseiller d'État, etc., *Des causes du malaise, etc.*, p. 46.

— « Il m'a été démontré à Lyon qu'un ouvrier en soie *unie*, en travaillant dix-huit heures par jour, ne gagnait que 18 sous, dans une ville où le pain coûtait 5 sous la livre, et où les logements sont plus chers qu'à Paris. »

Id., ibid., p. 28.

— « Voici jusqu'où est allée la décroissance du salaire : la pièce de coton, dont la main-d'œuvre était payée, en 1776, par la maison Peel et Cie de Blackburn, 137 francs, se vend aujourd'hui de 12 à 13 fr. 25 c., et il résulte des recherches de S. Marshall que le prix de la main-d'œuvre, dans les manufactures de coton, a baissé, depuis 1814, des onze douzièmes. (*Revue britannique*, juin 1833.) »

M. Édelstand du Méril, *Philosophie du budget*, t. I, p. 113.

— « Le pouvoir lui-même ne nous a-t-il pas dit qu'en France *huit millions d'hommes* sont sans pain? En Angleterre l'ouvrier ne meurt-il pas d'inanition devant la porte des fabricants qui lui doivent leur or? Dans la plantureuse province de Flandre du riche royaume de Belgique, il y a environ un quart de la population qui vit des secours publics. Serait-ce trop s'avancer que de dire que la moitié de cette population n'a que tout juste, c'est-à-dire n'a, strictement parlant, pas assez? Reste donc un quart qui possède suffisamment : et de ce quart la moitié a évidemment trop. Singulière équité sociale qui, après avoir accablé de ses faveurs quelques rares élus, ne répand autour d'elle que la misère, les angoisses et la mort!»

M. de Potter, *Études sociales*, t. II, p. 39.

— « D'autres, mues par les mêmes causes (des

causes vertueuses), ou par un excès de piété filiale, se hasardent à parcourir dans l'ombre de la nuit les rues et les boulevards, seules et avec un embarras involontaire, dans l'espoir d'attirer l'attention des passants; leurs allures réservées sont, à leur insu, un vif stimulant pour ces derniers; ils s'attachent à leurs pas, leur adressent des paroles flatteuses et les sollicitent avec d'autant plus d'empressement qu'elles se montrent plus timides. C'est avec le prix qu'elles mettent, ou plutôt que l'on met à leurs faveurs qu'elles peuvent subsister, elles et leurs enfants ou leurs parents infirmes. Cruelle nécessité, qui les expose souvent à l'envie et aux injures des filles publiques, qui, se croyant investies d'une sorte de privilége, les contraignent à quitter le théâtre de leur cynique industrie, alors même qu'elles apprennent de leur bouche que le salaire de leur prostitution est destiné à faire vivre des enfants en bas âge ou de vieux parents accablés d'infirmités ! Les ouvrières qui sont entraînées à se prostituer par le sentiment affreux de la misère, ou par de PIEUX MOTIFS, sont malheureusement nombreuses. »

FREZIER, *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes*, ouvrage récompensé, en 1838, par l'Académie des sciences morales et politiques.

— « Plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite, et moins par conséquent il est éloigné d'être heureux (1). Il n'est jamais moins misérable que quand il paraît dépourvu de tout : car *la misère ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.* »

ROUSSEAU, *Émile*, t. I, p. 107.

Pour résoudre la présente question, il faut la rapporter successivement : aux différentes phases sociales, qui caractérisent : le développement de l'humanité.

(1) Cela est faux. Il eût été juste de dire : *moins il est malheureux.* Nous le répétons : l'esclave domestique est moins malheureux : que, le prolétaire; et telle est la pensée de Rousseau; et tel est aussi l'avis de M. Michel Chevalier.

Lorsqu'il n'y a point encore de *serfs;* et, que le mot générique : *esclaves;* ne renferme encore aucune spécialité, il est évident : que,

Si les terres, par défaut de population, n'ont encore aucune valeur commerciale ;

Si, le nombre des esclaves s'accroît au point : qu'il soit trop grand, pour les besoins des maîtres ;

Si, par défaut de communications, facilitant les échanges ; l'entretien du nombre d'esclaves superflus, est plus coûteux : que, ce qu'ils produisent ne rapporte ;

Si, le rassemblement d'un grand nombre d'esclaves, dans une même domesticité, donnant à tous un même intérêt ; devient dangereux : à la sécurité des maîtres ;

Il sera avantageux, à ceux-ci, de confier à un certain nombre d'esclaves, qu'ils feront semblant d'émanciper sous le nom de *serfs,* des terres incultes : dont, les maîtres conserveront la propriété ; et, dont les serfs, pouvant toujours être vendus avec la terre, n'auront qu'un usufruit conditionnel. Ces terres se trouveront améliorées ; et, augmenteront : non-seulement les revenus; mais aussi les capitaux des despotes. De plus : ces despotes se débarrasseront, ainsi, du fardeau : de nourrir, vêtir, loger, soigner : dans l'enfance, la maladie ou la vieillesse ; des esclaves qui leur sont inutiles ; tandis qu'en même temps, condition bien autrement importante, ils créeront à chaque famille serve, des intérêts particuliers ; qui les rendront toutes rivales ; et, les mettront, ainsi, hors d'état de pouvoir s'unir, dans le but d'attenter : au despotisme qui les domine. Les maî-

tres, en outre, font valoir cette prétendue émancipation ; comme étant une récompense : de la pratique des vertus, qu'ils ont intérêt d'inculquer aux esclaves. Et, comme ils sont maîtres de l'*éducation ;* et, de ce qu'ils appellent *instruction ;* ils ont soin de toujours faire consister : la vertu, dans ce qui leur est avantageux ; le crime, dans ce qui leur est nuisible ; et, le dévouement le plus complet envers la personne du maître, quand même il serait injuste ou cruel, est toujours représenté : comme, le summum de la perfectibilité humaine. C'est, du reste, sur ce point d'éducation et d'instruction, que repose, essentiellement : le despotisme. Le *rendez à César ce qui appartient à César ;* en considérant *César,* comme le *maître ;* et, *l'obéissance,* comme ce qui est dû à *César ;* est un principe qui se trouve consacré par toutes les révélations, bases nécessaires, nous l'avons vu, de toute espèce de despotisme.

A mesure : que, la population s'augmente ; que, par le plus grand développement de la population des maîtres, le rapport numérique des despotes aux esclaves s'augmente également ; et que, cependant, par l'accroissement des communications accélérant les développements de l'intelligence générale, les moyens de maintenir l'espèce d'esclavage relatif à l'époque viennent à s'affaiblir ; de nouvelles émancipations illusoires deviennent successivement nécessaires ; et, en même temps, utiles : au nombre toujours croissant des maîtres. C'est, même, seulement, à l'aide de semblables illusions ; que, pendant une longue suite de siècles, l'esclavage reste possible.

L'esclave passe ainsi, toujours sous le nom d'*homme libre*, aussitôt qu'il se trouve émancipé du servage ; par les transformations despotiques : d'*affranchi*, d'abord ; puis, de *vassal*, sous un seigneur ; ou, d'*ouvrier*, sous une corporation bourgeoise ; puis, enfin, de *prolétaire*.

Mais, il est un terme : où, ces émancipations illusoires, qui en réalité ne sont que des aggravations de l'esclavage, doivent nécessairement s'arrêter. Elles finiraient par anéantir l'humanité.

Par exemple : lorsque l'esclave, d'affranchissement en affranchissement, est tombé dans l'abîme du prolétariat ; et, que cet abîme s'élargit au point : que, les despotes, de plus en plus, se voient menacés de s'y trouver entraînés ; reste-t-il, pour sauver les maîtres, et par conséquent l'humanité par le despotisme, un moyen jusqu'à présent inconnu : d'affranchir, de nouveau, les esclaves illusoirement ; pour les plonger, en réalité, dans un nouvel abîme ? Voilà ce que nous allons examiner.

En faisant passer l'exploité, de l'esclavage domestique à la servitude, à la glèbe ; les maîtres présentaient, à l'esclave, l'avantage de ne pouvoir être vendu isolément ; par conséquent celui de ne pouvoir être séparé de sa propre famille ; à laquelle on avait déjà cherché à l'attacher par tous les moyens de l'éducation ; ayant déjà observé : que, sous le seul empire de l'organisme, l'homme ne tient pas plus à sa famille que la brute. Les maîtres avaient, en retour, l'avantage : d'exploiter les serfs gratis ; et, par-dessus tout, celui si

social : entre l'attribution légale de quelque propriété aux individus ; et le communisme ; que, de trouver quelque chose : entre la réalité et l'illusion.

Nous avons déjà démontré ; ou, plutôt, nous avons rapporté les démonstrations des communistes eux-mêmes'; prouvant : que, le communisme est absurde en théorie. Il le serait tout autant, en pratique ; s'il n'était pas déjà suffisamment absurde de supposer : qu'une chose absurde, en théorie *réelle*, pût ne point l'être également en pratique. En effet : même en supposant qu'un couvent soit une communauté réelle ; une absence de propriété individuelle ; ce qui serait aussi erroné que d'assimiler le despotisme d'un seul à la liberté de tous ; ce prétendu communisme ne peut exister : qu'au sein d'une société qui lui serve de sanction ; et, l'existence de cette société-sanction est impossible : en dehors de l'attribution de quelques propriétés aux individus. Supposez une prétendue communauté, privée de cette sanction ; et, à la moindre injustice du despote, vous aurez une anarchie : qui, dégoûtera, pour longtemps, des systèmes de communauté. Mais, il est honteux de s'arrêter : sur de pareilles folies.

Si, l'émancipation est incompatible avec le communisme, il faut : ou, qu'elle soit impossible en elle-même ; ou, qu'elle soit compatible : avec les deux espèces de propriété ; ou, avec l'une d'elles.

L'émancipation est-elle compatible : avec, l'attribution aux individus, de la propriété foncière ?

Nous avons déjà démontré : que, l'aliénation du sol, aux individus, est incompatible : avec le complet dé-

veloppement, par la société, de toutes les intelligences : au moyen de l'éducation et de l'instruction données à tous avec un égal soin. Or, l'émancipation réelle est incompatible : avec le monopole des développements de l'intelligence. L'émancipation est donc incompatible : avec, l'attribution aux individus, de la propriété foncière.

Dès lors, il est évident : que, l'émancipation est seulement compatible : avec l'attribution aux individus de la propriété mobilière.

Arrivons à la conciliation : des intérêts des propriétaires fonciers ; avec la transition à la nouvelle organisation de la propriété (1).

D'abord, si la nouvelle organisation de la propriété, est devenue nécessaire, sous peine d'anarchie ; et, si l'application pratique de cette organisation, ne peut avoir lieu que dans ce cas; l'intérêt des propriétaires fonciers serait encore concilié : si, même, on leur enlevait violemment cette propriété, pour leur conserver

(1) « Le droit de propriété n'est point immuable, comme on se plait à le répéter : c'est un fait social, variable ou plutôt progressif, comme tous les autres faits sociaux. A chaque grande révolution politique, le droit de propriété a subi des modifications plus ou moins profondes. Sous le régime de l'esclavage, les hommes eux-mêmes formèrent la portion la plus importante de la propriété : plus tard cette portion en fut distraite. Des obligations de diverses natures, sous le nom de redevances féodales, furent substituées à la servitude personnelle. Dans la suite des temps, ces redevances ont disparu, encore qu'à leur origine elles eussent été considérées comme formant une propriété très-légitime. Enfin le mode de transmission de la propriété n'a pas éprouvé de moindres variations que sa nature elle-même. Au droit de disposer arbitrairement de ses biens après sa mort, a succédé le droit exclusif du fils aîné, et plus tard l'égalité de partage entre tous les enfants. »

(*Doctrine saint-simonienne.* Exposition, 1re année, p. 26.)

les ont précédés : dont, cependant, lerassemblement dans une même circonscription ; et, l'union dans un même intérêt à un nombre infiniment moindre, vu la difficulté des communications ; a déjà obligé les maîtres à prononcer une foule d'émancipations illusoires;

Si, une nouvelle émancipation illusoire, est impossible ;

Si, par les développements, devenus inévitables, du protestantisme ; le jour où les prolétaires reconnaîtront : et, leur supériorité numérique ; et, leur infériorité sociale ; approche avec une rapidité, progressivement croissante ;

Si, par ce même développement du protestantisme, il devient impossible, en outre : de faire admettre, plus longtemps, aux esclaves prolétaires : que, la justice n'a de rapport, qu'au bien-être des propriétaires ; et, nullement au bien-être des prolétaires ;

Si, enfin, voyant le danger, les maîtres viennent à se diviser, entre eux, sur les moyens de remédier au mal : ce qui est inévitable ;

La persistance de l'esclavage du prolétariat, est impossible ; et, les esclaves prolétaires doivent être *réellement* émancipés ; sinon, les propriétaires ne cesseront de s'y trouver sous la terreur de l'épée de Damoclès : tant, pour la perte de leurs propriétés ; que, pour celle de leur propre vie.

Or, toutes les hypothèses que nous venons d'établir ; moins, la première relative au nombre des prolétaires comparé au nombre des propriétaires ; sont déjà rendues incontestables. Et, très-prochainement, cette

la ligne directe; et, l'excitation au travail n'en souffrira aucunement; surtout, si chaque propriétaire est libre de disposer de ses biens, par testament, successions sur lesquelles l'État pourra placer un impôt qui aura les avantages : de ne peser sur personne; et de ne porter aucune atteinte à l'excitation au travail.

— Et, en France, à combien se montent, annuellement, les successions non directes?

— En moyenne, à plus de 700 millions *officiels* (1). Si, vous augmentez ce chiffre de ce qui est fraudé sur les droits; vous pourrez calculer sur un milliard.

— Mais, tous ne succéderont point *ab intestat*. Voilà la part de l'État réduite, au quart de cette somme; si, vous mettez un impôt de 25 pour 100, sur les successions par testament (2).

— C'est vrai. Mais, une fois qu'il sera universellement admis, en principe : que, le sol, pour le bonheur de tous, doit entrer à la propriété collective; lorsque, ce principe sera inculqué : par l'éducation; et, confirmé : par l'instruction; combien de donations à l'État pendant la vie! combien de propriétaires ayant des héritiers directs viendront en aide au temps; et, consacreront une partie de leur fortune à l'émancipation du peuple! A-t-on oublié : tout ce qu'il y a de puissant, dans une conviction religieuse! Et, d'ailleurs, *il y a d'autres ressources encore dont nous parlerons*

(1) Le montant des successions est d'environ dix-sept cents millions. Les successions en ligne directe s'élèvent à environ un milliard.

(2) S'il était jugé nécessaire, rien n'empêche de porter à 50 pour 100 le droit de tester; en le rabaissant progressivement jusqu'à 25 pour 100.

G

CINQUIÈME CONDITION PRÉALABLE.

VOIR DES IDÉES PARFAITEMENT CLAIRES : NON-SEULEMENT SUR LA COMPATIBILITÉ OU L'INCOMPATIBILITÉ DE L'ÉMANCIPATION AVEC LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE, PRISE EN GÉNÉRAL, OU AVEC L'UNE OU L'AUTRE SPÉCIALITÉ DE PROPRIÉTÉ; MAIS ENCORE, SUR L'APPLICATION QUI DOIT ÊTRE FAITE DES PRINCIPES, SOUS CES RAPPORTS RECONNUS INCONTESTABLES : POUR, QUE LES INTÉRÊTS DE TOUS LES PROPRIÉTAIRES, OU AU MOINS, CEUX DE LEUR IMMENSE MAJORITÉ; SOIENT COMPLÉTEMENT CONCILIÉS, AVEC CETTE MÊME APPLICATION.

« Chose bizarre! nos publicistes de toute espèce répètent, depuis six ans, que nous sommes à une époque de doute et d'incrédulité, ce qui fait visiblement de la nécessité d'une certitude (1) la grande question contemporaine; et pas un seul cependant n'aborde encore cette question. Discuter sans poser authentiquement un principe (2), se

(1) Il est deux espèces de certitudes : la première, relative à l'éducation, à une *foi* quelconque; l'autre, relative à l'instruction, à la *science*, à l'incontestabilité. Lorsque, le doute est devenu général; lorsque, les propositions, dérivant de l'instruction, sont mises au-dessus de celles dérivant de l'éducation; lorsque, en un mot, il n'y a plus de foi sociale possible; il ne reste de certitude possible : que, celle dérivant de la science. Alors, ce n'est pas *une certitude*, qu'il faut dire; mais, *la certitude*.

(2) Par le mot *principe*, MM. Buchez et Roux entendent probablement : une vérité, sur laquelle ceux qui raisonnent, soient d'accord. Mais, c'est précisément là ce qui manque : il n'y en a plus de principes.

native; et, nous disons : que, les intérêts d'aucun propriétaire légitime, sans exception aucune, ne sera lésé. par la transition, à l'organisation nouvelle.

Mais, et nous ne cesserons de le répéter : l'entrée du sol à la propriété collective ne peut contribuer à l'émancipation sociale : que, pour autant : que, l'organisation rationnelle est déjà admise en principe; et, qu'il ne s'agit plus que d'une affaire de transition, parfaitement déterminée; chacun connaissant déjà, ou pouvant connaître : le but, auquel la société peut et veut arriver. En dehors de cette circonstance, l'entrée du sol à la propriété collective ne ferait qu'augmenter l'anarchie; et, par suite, l'esclavage des masses.

Nous voilà, maintenant, en état de connaître, avec précision : et, l'esclavage et la liberté. De ces connaissances, nous pourrions déjà tirer des conclusions, réellement applicables à la société, dans le but de détruire : et, le despotisme; et, l'anarchie. Mais, auparavant : examinons l'état actuel de l'opinion : et, relativement à la pratique sociale; et, relativement à l'opposition.

— « J'aurai droit de concevoir de hautes espérances, si je suis assez heureux pour trouver seulement UNE CHOSE qui soit certaine et indubitable (1). »

DESCARTES, *Méditation* I.

— « La science politique est encore dans l'enfance. Nos luttes ténébreuses et notre anarchie profonde d'aujourd'hui, comme nos révolutions depuis cinquante ans, le prouvent au surplus de la façon la plus évidente.

« Il n'y a pas cinquante ans que la machine à vapeur est inventée; mais, dès le jour de son invention (2), tous les mécaniciens se sont accordés sur les pièces qui composent cette machine, sur leurs rôles, sur leurs proportions; ils ne diffèrent même pas sur les perfectionnements à découvrir. C'est que la mécanique est une science, et que l'art du constructeur de machines est fondé sur cette science. Mais il n'en est pas de même pour la machine sociale. Pas de principe, pas de science qui serve de guide et de règle aux constructeurs de machines politiques, et à tous ceux qui s'érigent, au sein de la société, en tuteurs de cette société, sous les noms divers de rois, d'empereurs, de princes, de ministres, de sénateurs, de représentants de la nation nommés par elle, et enfin de journalistes ne relevant que de leur pensée.

« Cette nombreuse cohorte de mécaniciens politiques se divise à l'infini : *tot capita, tot sensus.* »

M. PIERRE LEROUX, *Revue indépendante*, juillet 1842.

— « Les enfants peut-être seraient plus chers à leurs pères, et réciproquement les pères à leurs enfants, sans le *titre d'héritiers.* »

LA BRUYÈRE, *Caractères*, ch. VI.

(1) Qu'est-ce qu'une chose certaine? qu'est-ce qu'une chose indubitable? avant d'avoir résolu cette question : Comment reconnaître une chose certaine, une chose indubitable? Voilà, le cercle vicieux : dans lequel, la philosophie s'est traînée, depuis son origine.

(2) M. Pierre Leroux se trompe. Fulton avait inventé la machine longtemps, bien longtemps avant de trouver des mécaniciens qui voulussent reconnaître : que, deux et deux font quatre; quoique l'arithmétique soit bien certainement scientifique. Il y a mille pareils exemples. Présentez du saint-simonisme, du fouriérisme, de l'anarchisme, vous aurez des milliers de partisans. Présentez la vérité, tout le monde vous tournera le dos.

— « N'espérez pas faire un bon citoyen d'un fils dénaturé. Vous n'aurez prévenu que de grands crimes si vous n'opposez à l'égarement des enfants que les peines sévères de la loi. Vous n'aurez pas sans doute formé des enfants selon la nature, vous n'aurez pas formé d'excellents citoyens avec ceux qu'un motif d'intérêt aura seul contenus dans les bornes extérieures du devoir ; mais vous aurez du moins évité un grand scandale à la société et le danger des exemples contagieux. Vous risquez de placer dans les mains du père un pouvoir dont quelques-uns abuseront peut-être ; mais, sans examiner d'après l'expérience de quel côté est le plus grand danger, le remède contre l'abus est dans les limites du pouvoir. Ce qui aurait été immoral à l'égard du père de famille ne le serait pas moins à l'égard des collatéraux, la société civile formant entre tous les citoyens d'un même État un lien de fraternité qui leur impose des devoirs respectifs ; *et le droit de tester n'est strictement que l'accomplissement présumé de ces devoirs.* Vous détruisez le lien précieux de l'humanité, si l'héritier présomptif peut regarder la succession qu'il convoite avec avidité comme une proie qui ne peut lui échapper sous aucune considération, et qui est soustraite à la volonté de celui qu'il aura négligé, mécontenté, et peut-être outragé et persécuté. »

Tronchet, *Assemblée nationale*, 5 avril 1791.

— « Un de mes amis voyageait il y a quelque temps en Angleterre, et visitait, au pays de Galles, les vastes usines de M. Crawshay. Il fut frappé de ce qu'un très-grand nombre de chemins de fer destinés aux charrois entre les fonderies et les forges d'une part, les mines et les canaux de l'autre, étaient tous construits d'après un vieux système fort imparfait, celui des ornières creuses. Il demanda pourquoi on ne les changeait pas pour d'autres ornières saillantes, faisant observer que l'économie qui en résulterait dans les frais de traction serait suffisante pour payer les frais de reconstruction en deux ou trois ans au plus.

« Rien n'est plus juste, répondit le maître de « forges ; cependant nous maintenons nos vieux « chemins à ornières creuses, et nous les maintien- « drons indéfiniment, parce que, pour passer du « vieux système au nouveau, il faudrait du temps, « deux ou trois ans peut-être, et, pendant l'inter-

« valle, nos wagons ne pouvant aller à la fois sur « les deux systèmes, nous serions obligés d'inter- « rompre notre fabrication, de faire chômer nos « capitaux et de laisser cinquante mille ouvriers « sans travail et sans pain. La difficulté n'est que « dans la transition, mais jusqu'à présent elle me « semble insurmontable. »

« Il en est de même en matière sociale. Il est assez aisé d'apercevoir que tel système offre sur tel autre des avantages décidés (1), et que si l'on pouvait, d'un coup de baguette, faire sauter la société du premier au second, tout serait pour le mieux (2); mais entre les deux il y a un abîme (3). Comment le franchir (4)? Comment rassurer ces droits anciens à qui rien ne semble garanti sur la rive opposée (5)? Comment tempérer l'impatience

(1) Cela n'est pas *et ne peut pas être :* du moment qu'il s'agit de passer d'une organisation sociale basée sur la force, sur l'erreur, à l'organisation sociale basée sur la justice, sur la vérité. Ce que dit M. Chevalier, n'est vrai : que, pour passer d'une organisation sociale basée sur la force; à une autre organisation ayant la même base. La transition, d'une organisation sociale quelconque basée sur la force, à l'organisation sociale rationnelle, est facile, par essence; aussitôt, que l'expérience a prouvé aux gouvernants : que, la force seule est devenue incapable de servir de base à l'existence de l'ordre. Auparavant vous leur montreriez la nouvelle organisation : dans toute sa gloire; et, la facilité de transition, dans toute son évidence; c'est, absolument : comme, si vous ne leur montriez rien. Allez donc montrer la raison à Charenton; et vous verrez : quelles grimaces elle excitera !

(2) Ce serait si peu pour le mieux; que, ce serait pour le pire. Supposez la société, basée sur la justice par un coup de baguette, sans que le besoin en ait été senti; et, sans que la justice ait été, préalablement, démontrée; le lendemain du coup de baguette, les hommes s'égorgeront; et le surlendemain le despotisme sera rétabli : sous, une forme; ou, sous une autre.

(3) Il y a si peu un abîme : que, le chemin est uni comme une glace. Il n'y a d'abîme : qu'entre deux organisations sociales, basées sur la force.

(4) Trouvez l'organisation rationnelle; et, vous verrez : que, c'est très-facile... toujours quand le besoin en est senti. Mais, vous ne le sentez pas encore, Monsieur Chevalier; ni vous, ni les vôtres.

(5) Il n'y a pas de doute : que, si l'on passe d'une organisation sociale, basée sur la force; à une autre, de même espèce; loin, d'avoir des garanties sur la rive opposée; il y a certitude : de tout perdre, pour ceux de la rive ancienne.

;e ; et, que depuis que la presse et le protestantisme stent, il est impossible de faire rétrograder à aucune classes composant la série des esclaves, aucun de- de cette échelle ; nous concluons et nous disons : « L'esclavage, ou l'appropriation du travail des nasses, sous quelque nom qu'il puisse être caché ; a cessé : d'être un moyen, qui puisse contribuer au maintien de l'ordre. »

---

social : entre l'attribution légale de quelque propriété aux individus ; et le communisme ; que, de trouver quelque chose : entre la réalité et l'illusion.

Nous avons déjà démontré ; ou, plutôt, nous avons rapporté les démonstrations des communistes eux-mêmes ; prouvant : que, le communisme est absurde en théorie. Il le serait tout autant, en pratique ; s'il n'était pas déjà suffisamment absurde de supposer : qu'une chose absurde, en théorie *réelle*, pût ne point l'être également en pratique. En effet : même en supposant qu'un couvent soit une communauté réelle ; une absence de propriété individuelle ; ce qui serait aussi erroné que d'assimiler le despotisme d'un seul à la liberté de tous ; ce prétendu communisme ne peut exister : qu'au sein d'une société qui lui serve de sanction ; et, l'existence de cette société-sanction est impossible : en dehors de l'attribution de quelques propriétés aux individus. Supposez une prétendue communauté, privée de cette sanction ; et, à la moindre injustice du despote, vous aurez une anarchie : qui, dégoûtera, pour longtemps, des systèmes de communauté. Mais, il est honteux de s'arrêter : sur de pareilles folies.

Si, l'émancipation est incompatible avec le communisme, il faut : ou, qu'elle soit impossible en elle-même ; ou, qu'elle soit compatible : avec les deux espèces de propriété ; ou, avec l'une d'elles.

L'émancipation est-elle compatible : avec, l'attribution aux individus, de la propriété foncière ?

Nous avons déjà démontré : que, l'aliénation du sol, aux individus, est incompatible : avec le complet dé-

A.

PRATIQUE SOCIALE.

« La peine de mort sera-t-elle conservée ou abolie? Si on la conserve, à quel crime sera-t-elle réservée? Je passe avec respect devant un autre problème qui précède ces deux-là; il est de savoir si l'homme a pu transmettre à la société le droit, qu'il n'a pas lui-même, de disposer de sa propre vie.

« Dans le nombre des hommes qui gouvernent l'opinion, Montesquieu, Rousseau, Mably et Filangieri maintiennent qu'il l'a pu; Beccaria le nie, et chacun sait quel est, depuis vingt-cinq ans, l'ascendant de son esprit sur les autres esprits. Cette question a des profondeurs que l'œil peut à peine mesurer; je m'arrête donc sur les bords, et je suppose que la société ne puisse priver de la vie un de ses membres sous peine d'être injuste; cette supposition adoptée, voici mon raisonnement : garantissez-moi que la société pourra dormir paisible sans cette injustice-là (1).....

.....

« L'âme est agréablement émue; elle est, si je puis le dire, rafraichie à la vue d'une association d'hommes qui ne connait ni supplice ni échafaud. ..... Je conçois que c'est bien la plus délicieuse de toutes les méditations; mais où se cache la société de laquelle on bannit impunément les bourreaux?

.....

Pendant toute l'époque d'ignorance, il n'y aura jamais, sur cette ion-là, rien de raisonnable à répondre.

la vie. Mais, une pareille réponse est une échappatoire. Car, il est, ou il doit être sous-entendu : que, les propriétaires ne doivent rien perdre de leur fortune, au changement d'ordre social.

Cela est-il possible, au point de vue des propriétaires du sol, les seuls dont nous ayons ici à nous occuper?

Cela est possible ; cela est facile.

Qu'est-ce qui fait obstacle à l'entrée du sol à la propriété collective ?

— L'hérédité : établie jusqu'à un certain degré de parenté ; après lequel, la loi ne reconnaît plus desuccessibilité de parenté ; et, y substitue : celle de l'État, pour les individus décédés *ab intestat*.

— Jusqu'à quel degré, la parenté rend-elle apte à succéder ?

— Jusqu'au douzième.

— Et, pourquoi le code bourgeois n'a-t-il pas établi : que, la communauté succéderait à un degré moins élevé que le douzième ?

— Par la même raison, qu'il défend au père de disposer de ses biens, à l'exception d'une faible partie ; pour, que ces biens restassent au sein de la famille. Dès, que l'État aliène ses propriétés foncières, quand il en a ; c'est, qu'il aime mieux prélever son revenu en argent, sur le travail des prolétaires ; que, de déshériter un bourgeois : qui, certainement, n'a pas plus de droit au 12e degré qu'au 30e.

Et, l'aptitude à succéder jusqu'au 12e degré, est-elle utile : comme excitant au travail ?

— Nullement. Ne rendez apte à succéder : que, dans

la ligne directe; et, l'excitation au travail n'en souffrira aucunement; surtout, si chaque propriétaire est libre de disposer de ses biens, par testament, successions sur lesquelles l'État pourra placer un impôt qui aura les avantages : de ne peser sur personne; et de ne porter aucune atteinte à l'excitation au travail.

— Et, en France, à combien se montent, annuellement, les successions non directes?

— En moyenne, à plus de 700 millions *officiels* (1). Si, vous augmentez ce chiffre de ce qui est fraudé sur les droits; vous pourrez calculer sur un milliard.

— Mais, tous ne succéderont point *ab intestat*. Voilà la part de l'État réduite, au quart de cette somme; si, vous mettez un impôt de 25 pour 100, sur les successions par testament (2).

— C'est vrai. Mais, une fois qu'il sera universellement admis, en principe : que, le sol, pour le bonheur de tous, doit entrer à la propriété collective; lorsque, ce principe sera inculqué : par l'éducation; et, confirmé : par l'instruction; combien de donations à l'État pendant la vie! combien de propriétaires ayant des héritiers directs viendront en aide au temps; et, consacreront une partie de leur fortune à l'émancipation du peuple! A-t-on oublié : tout ce qu'il y a de puissant, dans une conviction religieuse! Et, d'ailleurs, *il y a d'autres ressources encore dont nous parlerons*

(1) Le montant des successions est d'environ dix-sept cents millions. Les successions en ligne directe s'élèvent à environ un milliard.

(2) S'il était jugé nécessaire, rien n'empêche de porter à 50 pour 100 le droit de tester; en le rabaissant progressivement jusqu'à 25 pour 100.

un monde sinon imaginaire, au moins très-difficilement possible (1), et c'est dans cette espèce de région que les faiseurs résident (2); ayons le bon esprit de les y laisser, et d'habiter avec la sagesse le monde réel.

« Un écrivain qui n'a eu que le ciel pour maître, et que le philosophe a mis au rang des grands législateurs, dit : *Si quis aliquem interfecerit, volens occidere, morte moriatur!*..... Sans placer ce principe dans le ciel, je crois qu'il est bien près de ressembler à ces vérités suprêmes, qu'aucun peuple n'est libre de reconnaître ou de ne pas reconnaître, qu'une assemblée ne décrète ni ne juge, mais professe, reconnaît, confesse (3). »

PRUDHON, *Assemblée nationale*, mai 1791, *discussion sur la peine de mort.*

— « Otez du monde cet agent incompréhensible (le bourreau), dans l'instant même l'ordre fait place au chaos; les trônes s'abiment et la société disparaît. »

DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 39.

— Tuer le plus d'hommes qu'il est possible, quand on est payé par tel individu, est, dans le droit naturel: comme dans tout droit révélé.

Tuer des hommes, quand on est payé par tel autre individu; est, contre le droit naturel : ainsi que contre tout droit révélé.

Tuer des hommes, quand on est payé par tel indi-

(1) S'il n'est, que *difficilement* possible; il est donc possible? Pourquoi, alors, l'avoir traité de chimère : deux lignes auparavant?

(2) Des faiseurs, oui; mais de très-mauvais faiseurs. Un bon faiseur ne se borne pas à dire : que, la perfection *sociale* est possible; il le prouve. Il est vrai que, les preuves sont inutiles : jusqu'à ce que la nécessité vienne ouvrir les yeux, à ceux qui doivent en profiter.

(3) Il en est ainsi, et nécessairement : pour tout ce qui est nécessaire, à l'existence sociale. Il en est ainsi, pour l'anthropomorphisme : aussi longtemps que l'anthropomorphisme est nécessaire et possible. Quand la possibilité disparaît; la nécessité de la confession s'évanouit.

vidu, peut, relativement à ce même individu, être, en même temps : selon le droit naturel ; et, selon tout droit révélé ; ou, contre le droit naturel ; et, contre tout droit révélé.

Ce qui précède, est relatif : aux individus entre eux.

Quant aux sociétés entre elles :

Tuer des hommes, ou des animaux, est également : selon le droit naturel ; et, selon tout droit révélé.

Et, pour les sociétés, vis-à-vis des individus :

Tuer un homme, pour avoir commis tel fait, est, *aujourd'hui* : selon le droit naturel ; et, selon tout droit révélé ;

Tuer un homme, pour avoir commis ce même fait : n'était pas, *hier*, selon le droit naturel ; et, selon tout droit révélé ;

Peut-être demain : n'en sera-t-il plus ainsi ; toujours relativement à ce même fait.

Tel, depuis l'origine de l'humanité, est l'énoncé de la pratique sociale ; à l'égard du droit de vie et de mort.

H

OPINION.

« Lorsque l'autorité de l'opinion détruit celle de la raison, les mœurs sont perdues; il n'y a plus de force que celle des supplices. »

ANONYME, cité au dictionnaire de BOISTE, article *Autorité*.

— Pour nous rendre compte de ce que peut être, relativement à l'esclavage, le résumé de l'opinion; jetons un coup d'œil, sur les différentes espèces d'esclaves, qui se trouvent exploitées : au sein de la civilisation européenne; et, à cet égard, rappelons-nous les discussions : que, l'opposition vient de nous présenter.

Depuis que, par la presse, le protestantisme se généralise, sans qu'il soit possible de l'anéantir; sinon : par le besoin, la recherche, la découverte et l'admission sociale de la vérité; l'esclavage, au sein de la civilisation européenne, est parvenu, presque partout, jusqu'au vasselage ou à la corporation; et, déjà en France, en Belgiques, etc., il s'y trouve à son *summum* : le prolétariat.

En partant, de l'esclavage primitivement dit; jusqu'à l'arrivée au prolétariat; l'esclave, avons-nous vu,

rencontra le diable en sortant de la ville. Le diable lui donna un baiser, reçut son hommage, et imprima sur sa lèvre supérieure et à son téton droit la marque qu'il a coutume d'appliquer à toutes les personnes qu'il reconnaît pour ses favorites. Ce sceau du diable est un petit seing qui rend la peau insensible, comme l'affirment tous les jurisconsultes démonographes de ce temps-là.

« Le diable ordonna à Michelle Chaudron d'ensorceler deux filles. Elle obéit à son seigneur ponctuellement. Les parents des filles l'accusèrent juridiquement de diablerie. Les filles furent interrogées et confrontées avec la coupable : elles attestèrent qu'elles sentaient continuellement une fourmilière dans les parties de leur corps, et qu'elles étaient possédées. On appela les médecins, ou du moins ceux qui passaient alors pour médecins. Ils visitèrent les filles; ils cherchèrent sur le corps de Michelle le sceau du diable, que le procès-verbal appelle les *marques sataniques*. Ils y enfoncèrent une longue aiguille, ce qui était déjà une torture douloureuse. Il en sortit du sang, et Michelle fit connaître par ses cris que les marques sataniques ne rendent point insensible. Les juges ne voyant pas de preuves complètes que Michelle Chaudron fût sorcière, lui firent donner la question, qui produisit infailliblement ces preuves; cette malheureuse, cédant à la violence des tourments, confessa enfin tout ce qu'on voulut. Les médecins cherchèrent encore la marque satanique. Ils la trouvèrent à un petit seing noir sur une de ses cuisses; ils y enfoncèrent l'aiguille. Les tourments de la question avaient été si horribles que cette pauvre créature expirante sentit à peine l'aiguille; elle ne cria point : ainsi le crime fut avéré. Mais comme les mœurs commençaient à s'adoucir, elle ne fut brûlée qu'après avoir été pendue et étranglée.

« Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne retentissaient alors de pareils arrêts. Les bûchers étaient allumés partout, pour les sorciers comme pour les hérétiques. Ce qu'on reprochait le plus aux Turcs, c'était de n'avoir ni sorciers ni possédés parmi eux. On regardait cette privation de possédés comme une marque infaillible de la fausseté d'une religion.

« Un homme zélé pour le bien public, pour l'humanité, pour la vraie religion, a publié, dans un de

des tribus d'Afrique, les nègres sont infiniment plus libres que le prolétaire ne l'est en France. Transportez ces mêmes nègres aux colonies, pour y être vendus comme esclaves; et, après quelques années de séjour, offrez-leur de les rendre à la liberté de l'Afrique. Tous lui préféreront l'esclavage de l'Amérique. C'est, que l'esclavage américain a développé en eux des connaissances; et, par conséquent des besoins; que, la prétendue liberté africaine, est incapable de satisfaire; et, dont ils ne sont point privés, comme esclaves.

Ce que nous venons de dire, sur l'impossibilité de faire rétrograder le serf vers l'esclavage, s'applique à tous les degrés de la série. Le prolétaire, plus malheureux que le paysan, se ferait anéantir; plutôt que de se soumettre de nouveau au vasselage; et, le paysan, plutôt que de se soumettre au servage. A cet égard, encore, l'opinion est incontestée.

Mais, de jour en jour, la persistance du prolétariat devient, de plus en plus, incompatible : avec, les développements successifs et inévitables de l'intelligence; créant des besoins domestiques et sociaux, qui, dans l'état de prolétaire, ne peuvent plus être satisfaits.

Le prolétariat a donc cessé d'être compatible : avec la satisfaction des besoins domestiques et sociaux, de la majorité des individus; c'est-à-dire : avec l'existence de l'ordre. Sous ce dernier rapport, l'opinion est encore généralement *une;* quoique, diversement exprimée.

Et, comme le prolétariat est le dernier degré de l'échelle, auquel le despotisme puisse porter l'escla-

ge ; et, que depuis que la presse et le protestantisme istent, il est impossible de faire rétrograder à aucune s classes composant la série des esclaves, aucun de- é de cette échelle ; nous concluons et nous disons : « L'esclavage, ou l'appropriation du travail des masses, sous quelque nom qu'il puisse être caché ; a cessé : d'être un moyen, qui puisse contribuer au maintien de l'ordre. »

---

§ 2.

Pouvoir de disposer de la vie de l'homme, érigé en droit : par la société.

« Il s'agit maintenant d'abolir à jamais cette doctrine qui a trop longtemps régné sur la terre, doctrine qui consiste à croire que le châtiment doit être infligé pour l'utilité de l'association. Le temps est venu de créer dans les esprits cette autre pensée, laquelle doit à son tour gouverner les peuples, à savoir qu'il est moral, qu'il est généreux, qu'il est vrai, qu'il est juste enfin, de prendre l'utilité du prévaricateur pour base de nos lois répressives. »

BALLANCHE, *Palingénésie sociale*, t. III, p. 212.

— « La peine de mort n'est que le droit de défense naturelle, transporté de l'individu à la société. Il ne s'agit donc point de discuter le droit, mais la nécessité (1). Si la peine de mort est nécessaire, elle est *licite* (2). Ajoutons seulement que cette question étant maintenant discutée (3), il faut qu'elle soit décidée dans un sens ou dans un autre (4). »

BALLANCHE, *Palingénésie sociale*, t. III, p. 270.

(1) Quand, deux choses sont identiques; discuter l'une, c'est discuter l'autre. Or, une nécessité sociale réelle est toujours un droit. La question est de savoir : quand cette nécessité existe; et, sous prétexte de son existence, il n'y a pas de crime qui n'ait été commis.

(2) L'expression n'est pas suffisante. Si, la peine de mort est nécessaire; elle n'est pas seulement licite, elle est un devoir : pour la société.

(3) La peine de mort n'est nécessaire : que, pour empêcher la discussion. Du moment, que cette peine manque son but; elle cesse d'être utile; d'être nécessaire; d'être un droit.

(4) Il est de toute impossibilité : que, cette question soit décidée : une fois que l'examen est devenu incompressible; et, que l'époque de connaissance n'est point encore arrivée. Jusque-là, il y aura toujours : des théoriciens, qui affirmeront; que, la peine de mort doit être abolie; et des praticiens, qui affirmeront; qu'elle ne peut être abolie. Et, chacun ayant raison à son point de vue; personne ne voudra avoir tort.

A.

PRATIQUE SOCIALE.

« La peine de mort sera-t-elle conservée ou abolie? Si on la conserve, à quel crime sera-t-elle réservée? Je passe avec respect devant un autre problème qui précède ces deux-là; il est de savoir si l'homme a pu transmettre à la société le droit, qu'il n'a pas lui-même, de disposer de sa propre vie.

« Dans le nombre des hommes qui gouvernent l'opinion, Montesquieu, Rousseau, Mably et Filangieri maintiennent qu'il l'a pu; Beccaria le nie, et chacun sait quel est, depuis vingt-cinq ans, l'ascendant de son esprit sur les autres esprits. Cette question a des profondeurs que l'œil peut à peine mesurer; je m'arrête donc sur les bords, et je suppose que la société ne puisse priver de la vie un de ses membres sous peine d'être injuste; cette supposition adoptée, voici mon raisonnement: garantissez-moi que la société pourra dormir paisible sans cette injustice-là (1).....

.....

« L'âme est agréablement émue; elle est, si je puis le dire, rafraîchie à la vue d'une association d'hommes qui ne connaît ni supplice ni échafaud. ..... Je conçois que c'est bien la plus délicieuse de toutes les méditations; mais où se cache la société de laquelle on bannit impunément les bourreaux?

.....

dant toute l'époque d'ignorance, il n'y aura jamais, sur cette là, rien de raisonnable à répondre.

« Il est une classe du peuple chez qui l'horreur pour le crime se mesure en grande partie sur l'effroi qu'inspire le supplice; son imagination a besoin d'être ébranlée; il faut quelque chose qui retentisse autour de son âme, qui la remue profondément, pour que l'idée du supplice soit inséparable de celle d'un crime, singulièrement dans les grandes cités où la misère soumet tant d'individus à une destinée malheureuse..... Avant de briser un ressort tel que celui de la terreur des peines, il faut bien savoir que mettre à sa place.....

... .

« Les fondateurs de ces empires (les États-Unis d'Amérique et la Chine) ont bien vu que nécessairement il fallait gouverner par les sensations et par la crainte ceux qu'on ne pouvait gouverner par la raison (1).

« A cela s'unit une vérité non moins importante, c'est que la science du législateur ne consiste pas tant à porter des lois qu'à connaître celles qu'il ne faut pas faire; or, dans quel moment abolissez-vous la peine de mort? Dans un moment d'anarchie, où vous n'avez pas assez de toutes vos forces contre la multitude, à qui l'on a appris qu'elle pouvait tout; où il faudrait multiplier les freins et les barrières contre elle, loin de les affaiblir; dans un moment enfin où le sentiment de la religion est prêt à s'éteindre dans plusieurs classes de la société, et où les mœurs en général ne sont pas d'une grande pureté.

« Ne croyez pas que vous allez faire sortir de terre une génération propre à recevoir vos lois; il faut vous borner à examiner ce que vous devez craindre, ce que vous devez espérer des hommes, d'après ce qu'ils ont été dans tous les siècles (2).

(1) Aussi longtemps, que la société ne démontrera point à chacun, après avoir mis chacun à même de comprendre la démonstration : qu'agir, contrairement aux lois, c'est, inévitablement, agir contre son propre intérêt; l'obéissance aux lois ne peut être inspirée : que, par la terreur.

(2) Pour toute l'époque d'ignorance, cette maxime est d'une vérité : que des utopistes peuvent seuls contredire. Pour, qu'une nouvelle génération puisse sortir de terre, il faut : qu'une nouvelle éducation l'en arrache; il faut : que, les conclusions du raisonnement soient directement contraires : à ce qu'elles ont été, depuis l'origine des siècles;

« Sans doute on doit laisser crier les préjugés, mais c'est lorsqu'on a pour soi la raison. Quel fut à Rome, dans la liste des empereurs, le premier désapprobateur de la peine de mort? Néron. Pendant plusieurs années, chaque fois qu'il signait un arrêt de mort, il s'écriait : Je voudrais ne pas savoir écrire; *vellem nescire litterras.* Constantin, que plus d'un historien accuse d'avoir été l'assassin de presque toute sa famille, fit apprendre à écrire à son fils en l'obligeant à copier des lettres de grâces. Trajan, Marc-Aurèle et le pieux Antonin, ces êtres que le genre humain produit comme des monuments dont il s'honore, ont-ils aboli la peine de mort?

« Titus se fit souverain pontife, dit Suétone, pour n'être ni l'auteur ni le complice de la mort d'aucun citoyen; *ut puras servaret manus, nec author posthac cujusdam necis nec conscius.* Prétendrons-nous être plus éclairés que Trajan, Marc-Aurèle, et plus humains que Titus? Il voulut conserver ses mains pures, mais il s'arrêta là comme à une limite sacrée.

« Je le demande une seconde fois, quelle peine substitue-t-on à celle de mort?..... La perte de l'honneur; mais c'est le crime qui a tué l'honneur du coupable et non la peine que vous lui infligez : il a le courage de la honte; voilà trop souvent ce qui lui reste..... Là où l'honneur se tait, il ne reste plus qu'à faire parler la terreur (1), et l'ennemi le plus terrible de la société est celui qui la livre à la merci des scélérats. Dans chaque grande époque une nation est dominée par une idée principale qui la maîtrise et l'entraîne : aujourd'hui règne la vieille chimère de la perfection; on se crée

que, tout anthropomorphisme soit anéanti; il faut : que, chacun que, les crimes ne peuvent s'expier : ni par prières ni par sacri- faut : que, la vérité soit connue; socialement reçue; et généra- propagée.

honneur conduit à tous les crimes : depuis l'assassinat, jusqu'au au milieu desquelles limites se trouve le duel, Tant, que la n'a de base que l'honneur; cette base repose nécessairement sur de mort. « Le cruel empire du duel, dit Ballanche, ne peut finir l'empire factice de l'honneur. » (*Palingénésie sociale.*) Cette tion est trop restreinte. Ce n'est point au duel, qu'il fallait la il devait l'étendre à l'ignorance sociale tout entière.

un monde sinon imaginaire, au moins très-difficilement possible (1), et c'est dans cette espèce de région que les faiseurs résident (2); ayons le bon esprit de les y laisser, et d'habiter avec la sagesse le monde réel.

« Un écrivain qui n'a eu que le ciel pour maître, et que le philosophe a mis au rang des grands législateurs, dit : *Si quis aliquem interfecerit, volens occidere, morte moriatur!*..... Sans placer ce principe dans le ciel, je crois qu'il est bien près de ressembler à ces vérités suprêmes, qu'aucun peuple n'est libre de reconnaître ou de ne pas reconnaître, qu'une assemblée ne décrète ni ne juge, mais professe, reconnaît, confesse (3). »

PAUGNON, *Assemblée nationale*, mai 1791, *discussion sur la peine de mort.*

— « Otez du monde cet agent incompréhensible (le bourreau), dans l'instant même l'ordre fait place au chaos; les trônes s'abîment et la société disparaît. »

DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 39.

— Tuer le plus d'hommes qu'il est possible, quand on est payé par tel individu, est, dans le droit naturel: comme dans tout droit révélé.

Tuer des hommes, quand on est payé par tel autre individu; est, contre le droit naturel : ainsi que contre tout droit révélé.

Tuer des hommes, quand on est payé par tel indi-

(1) S'il n'est, que *difficilement* possible; il est donc possible? Pourquoi, alors, l'avoir traité de chimère : deux lignes auparavant?

(2) Des faiseurs, oui; mais de très-mauvais faiseurs. Un bon faiseur ne se borne pas à dire : que, la perfection *sociale* est possible; il le prouve. Il est vrai que, les preuves sont inutiles : jusqu'à ce que la nécessité vienne ouvrir les yeux, à ceux qui doivent en profiter.

(3) Il en est ainsi, et nécessairement : pour tout ce qui est nécessaire, à l'existence sociale. Il en est ainsi, pour l'anthropomorphisme : aussi longtemps que l'anthropomorphisme est nécessaire et possible. Quand la possibilité disparaît; la nécessité de la confession s'évanouit.

est contre le droit naturel, et contre tout droit révélé : de tuer et de voler (1).

Un protégé du droit naturel et d'un droit révélé; un successeur de ce Romulus; ou, le nouveau Romulus lui-même; a envie d'une province, d'argent, d'une femme, ou de n'importe quoi. Il vous enrôle pour l'aider à voler. Et, sous lui, vous tuez : le plus d'hommes qu'il est possible de le faire. Une ville est enlevée d'assaut; et, vous vous gorgez : de sang et de richesses. Vous êtes pris, ensuite, par celui qu'on veut dépouiller. Et, vous êtes honoré. Vous rentrez chez vous, et vous êtes récompensé. Pourquoi? C'est, qu'il est selon le droit naturel et selon tout droit révélé : de tuer et de voler; quand on est payé, par quelqu'un assez fort pour se faire protéger : par le droit naturel; et par tout droit révélé.

Dans, une circonscription quelconque; deux individus se disputent le titre : de protégé du droit naturel et d'un droit révélé. Ils enrôlent tous les deux. Vous êtes pris chez l'un. Vous allez être fusillé, parce que vous êtes contre le droit naturel et contre un droit révélé. Vous êtes repris au moment d'être fusillé. Vous voilà selon le droit naturel et selon un droit révélé. Ceux qui vous avaient pris, se trouvent : contre l'un et l'autre. A votre place, ils seront fusillés.

Dans les exemples, que nous venons de donner; il

(1) Nous avons vu : qu'Hercule pensait tout le contraire; et, que selon lui, le droit naturel consiste précisément : à tuer et à voler. Mais, comme le droit naturel n'a encore d'expression : que, le caprice de chacun; il est bon de se rappeler : qu'il ne faut pas disputer des goûts.

B

OPPOSITION.

« L'abolition de la peine de mort est inévitable. Hâtons cette ère qui sera, dans les annales de l'humanité, une ère égale à celle de l'abolition des sacrifices humains. »

BALLANCHE, t. I des *Œuvres*, p. 423.

— « Ou l'homme peut disposer de sa propre vie, ou il n'a pu donner à un seul, ou à la société entière, un droit qu'il n'avait pas lui-même. »

BECCARIA, *Des délits et des peines*, p. 139.

— « Chez les criminalistes, la crédibilité d'un témoin augmente à proportion de l'atrocité du crime. Voici cet axiome de fer qu'a dicté la plus cruelle imbécillité : *in atrocissimis leviores conjecturæ sufficiunt, et licet judici jura transgredi.* Traduisons cette affreuse maxime, et que parmi le grand nombre de principes déraisonnables auxquels l'Europe s'est soumise *sans le savoir*, elle en connaisse au moins un. Dans les délits les plus atroces, c'est-à-dire les moins probables, les plus légères conjectures suffisent, et il est permis au juge d'outrepasser les lois. »

BECCARIA, *ibid.*, p. 67.

— « En 1748, on brûla une vieille femme dans l'évêché de Wurtzbourg, convaincue d'être sorcière. C'est un grand phénomène dans le siècle où nous sommes. Mais est-il possible que des peuples qui se vantaient d'être réformés et de fouler aux pieds les superstitions, qui pensaient enfin avoir perfectionné leur raison, aient pourtant cru aux sortiléges, aient fait brûler de pauvres femmes accusées d'être sorcières, et cela plus de cent années après la prétendue réforme de leur raison?

« Dans l'année 1652, une paysanne du petit territoire de Genève, nommée Michelle Chaudron,

rencontra le diable en sortant de la ville. Le diable lui donna un baiser, reçut son hommage, et imprima sur sa lèvre supérieure et à son téton droit la marque qu'il a coutume d'appliquer à toutes les personnes qu'il reconnaît pour ses favorites. Ce sceau du diable est un petit seing qui rend la peau insensible, comme l'affirment tous les jurisconsultes démonographes de ce temps-là.

« Le diable ordonna à Michelle Chaudron d'ensorceler deux filles. Elle obéit à son seigneur ponctuellement. Les parents des filles l'accusèrent juridiquement de diablerie. Les filles furent interrogées et confrontées avec la coupable : elles attestèrent qu'elles sentaient continuellement une fourmilière dans les parties de leur corps, et qu'elles étaient possédées. On appela les médecins, ou du moins ceux qui passaient alors pour médecins. Ils visitèrent les filles; ils cherchèrent sur le corps de Michelle le sceau du diable, que le procès-verbal appelle les *marques sataniques*. Ils y enfoncèrent une longue aiguille, ce qui était déjà une torture douloureuse. Il en sortit du sang, et Michelle fit connaître par ses cris que les marques sataniques ne rendent point insensible. Les juges ne voyant pas de preuves complètes que Michelle Chaudron fût sorcière, lui firent donner la question, qui produisit infailliblement ces preuves; cette malheureuse, cédant à la violence des tourments, confessa enfin tout ce qu'on voulut. Les médecins cherchèrent encore la marque satanique. Ils la trouvèrent à un petit seing noir sur une de ses cuisses; ils y enfoncèrent l'aiguille. Les tourments de la question avaient été si horribles que cette pauvre créature expirante sentit à peine l'aiguille; elle ne cria point : ainsi le crime fut avéré. Mais comme les mœurs commençaient à s'adoucir, elle ne fut brûlée qu'après avoir été pendue et étranglée.

« Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne retentissaient alors de pareils arrêts. Les bûchers étaient allumés partout, pour les sorciers comme pour les hérétiques. Ce qu'on reprochait le plus aux Turcs, c'était de n'avoir ni sorciers ni possédés parmi eux. On regardait cette privation de possédés comme une marque infaillible de la fausseté d'une religion.

« Un homme zélé pour le bien public, pour l'humanité, pour la vraie religion, a publié, dans un de

ses écrits en faveur de l'innocence, que les tribunaux chrétiens ont condamné à la mort plus de cent mille prétendus sorciers. Si on joint à ces massacres juridiques le nombre infiniment supérieur d'hérétiques immolés, cette partie du monde ne paraîtra qu'un vaste échafaud couvert de bourreaux et de victimes, entouré de juges, de sbires et de spectateurs. »

Commentaire accompagnant l'édition des *Délits et des peines* (Paris, 1784), p. 41.

— « La sévérité, ou plutôt la cruauté de cette cour (wheemique, établie par Charlemagne) allait jusqu'à punir de mort tout Saxon qui avait rompu le jeûne en carême. La même loi fut établie en Flandre et en Franche-Comté, au commencement du dix-septième siècle. Les archives d'un petit coin de pays appelé Saint-Claude, dans les plus affreux rochers de la comté de Bourgogne, conservent la sentence et le procès-verbal d'exécution d'un pauvre gentilhomme, nommé Claude Guillon, auquel on trancha la tête le 28 juillet 1629. Il était réduit à la misère, et, pressé d'une faim dévorante, il mangea un jour maigre un morceau d'un cheval qu'on avait tué dans un pré voisin. Voilà son crime ; il fut condamné comme sacrilége. S'il eût été riche et qu'il se fût fait servir à souper pour 200 écus de marée, en laissant mourir de faim les pauvres, il aurait été regardé comme un homme qui remplissait tous ses devoirs. Voici le prononcé de la sentence du juge :

« Nous, après avoir vu toutes les pièces du pro-
« cès, et ouï l'avis des docteurs en droit, déclarons
« ledit Claude Guillon duement atteint et convaincu
« d'avoir emporté de la viande d'un cheval tué dans
« le pré de cette ville, d'avoir fait cuire ladite
« viande le 31 mars, jour de samedi, et d'en avoir
« mangé, etc. »

Id., ibid., p. 51.

— « Naguère encore on punissait de mort, en Angleterre, la résidence des égyptiens (*gipsy*, bohémiens) dans le royaume, prolongée pendant un mois ; le fait d'aller déguisé dans les mines, la tentative de détruire les ponts, la destruction des cerisiers dans le jardin de son voisin, et les dégradations d'un étang ayant pour résultat d'en faire échapper le poisson (voy. 9, Georges Ier, c. 23;

31, Georges II, c. 42, etc.). En 1819, il y avait deux cent vingt-trois lois qui prononçaient la peine de mort, et l'on y connaissait six mille sept cent quatre-vingt-neuf espèces de délits. »

M. Édelstand du Méril, *Philosophie du budget*, t. I, p. 37.

— « Hors de la société civile, qu'un ennemi acharné vienne attaquer mes jours, ou que, repoussé vingt fois, il revienne encore ravager le champ que mes mains ont cultivé, puisque je ne puis opposer que mes forces individuelles aux siennes, il faut que je périsse ou que je le tue; et la loi de la défense naturelle me justifie et m'approuve. Mais dans la société, quand la force de tous est armée contre un seul, quel principe de justice peut l'autoriser à lui donner la mort? quelle nécessité peut l'en absoudre? Un vainqueur qui fait mourir ses ennemis captifs est appelé barbare! Un homme fait qui égorge un enfant qu'il peut désarmer et punir, paraît un monstre! Un accusé que la société condamne n'est tout au plus pour elle qu'un ennemi vaincu et impuissant; il est devant elle plus faible qu'un enfant devant un homme fait.

« Ainsi, aux yeux de la vérité et de la justice, ces scènes de mort, qu'elle ordonne avec tant d'appareil, ne sont autre chose que de lâches assassinats, que des crimes solennels, commis, non par des individus, mais par des nations entières, avec des formes légales.....

.....

« Il faut que la loi présente toujours au peuple le modèle le plus pur de la justice et de la raison. Si, à la place de cette sévérité puissante, calme, modérée qui doit les caractériser, elles mettent la colère, la vengeance; si elles font couler le sang humain, qu'elles peuvent épargner et qu'elles n'ont pas le droit de répandre; si elles étalent aux yeux du peuple des scènes cruelles et des cadavres meurtris par des tortures, alors elles altèrent dans le cœur des citoyens les idées du juste et de l'injuste; elles font germer au sein de la société des préjugés féroces qui en produisent d'autres à leur tour. L'homme n'est plus pour l'homme un objet si sacré : on a une idée moins grande de sa dignité quand l'autorité publique se joue de sa vie. L'idée du meurtre inspire bien moins d'effroi lorsque la

loi même en donne l'exemple et le spectacle; l'horreur du crime diminue dès qu'elle ne le punit plus que par un autre crime. »

ROBESPIERRE, *Assemblée nationale*, mai 1791, *Discussion sur la peine de mort.*

— « L'assassin est-il le seul qui coure le risque de hâter la fin de sa vie? L'officier civil, le militaire, le simple citoyen ne doivent-ils pas être prêts à s'offrir à la mort plutôt que de trahir leurs devoirs? C'est vous-mêmes qui le leur prescrivez; mais comment espérez-vous assouplir ainsi l'esprit des hommes et modifier leurs pensées au point de les diriger à votre gré dans des idées contradictoires? Quelle est votre position? Vous n'avez que la mort à offrir au crime et à la vertu; vous la montrez également au héros et à l'assassin : à l'un, à la vérité, comme un devoir qui l'associe à une gloire immortelle; à l'autre, comme un supplice ignominieux. Mais c'est donc encore sur une distinction subtile et métaphysique que s'appuie uniquement le ressort que vous employez; c'est dans l'amour de l'estime, dans la crainte du blâme que vous cherchez à trouver le seul mobile qui doit animer les hommes ou les contenir (1). Vous réussissez sans doute pour l'homme vertueux (2), qu'on peut aisément diriger par ce genre d'influence; mais aussi vous échouez nécessairement contre le scélérat (3): celui-ci ne voit que l'effet matériel (4) dans votre supplice; sa moralité ne saurait l'atteindre (5), l'infamie ne le touche point (6); la peine pour lui n'est que la mort; la mort n'est qu'un *mauvais quart d'heure* (7).

(1) Quand, la société en est réduite à ce seul mobile; elle est près d'expirer, dans les convulsions de l'anarchie.

(2) Ici, vertueux signifie : imbécile.

(3) Ici, scélérat signifie : un homme qui raisonne.

(4) Ils sont singuliers ces Messieurs! Il serait curieux d'entendre l'un d'eux raconter ce qu'il a vu qui ne fût point matériel. Un effet immatériel, doit être une bien jolie chose!

(5) Et comment diable voulez-vous qu'elle l'atteigne, s'il n'est pas un sot; quand, vous-même lui apprenez : que, la moralité n'est qu'une distinction subtile; une folie métaphysique?

(6) Il a raison : puisque, l'infamie n'atteint que le faible. C'est, du reste, pour s'y soustraire : qu'il a voulu être fort.

(7) Avec la consolation de ne pas avoir été un sot. Tandis, que celui

« Je le demande aux plus zélés partisans de la peine de mort, qu'ils répondent au dilemme suivant : ou le scélérat est affecté de l'idée de l'infamie attachée à son supplice, alors il est bien utile de la joindre à un supplice vivant et durable, car il y sera certainement plus sensible lorsqu'il en sera personnellement l'objet, que lorsque après lui elle doit s'attacher à sa mémoire (1); ou bien il ne sera pas affecté de l'idée de l'infamie; alors vous êtes forcés de convenir que la mort n'est plus pour lui qu'un accident commun à tous les hommes que le crime et la vertu accélèrent également, et qui ne renferme plus rien de pénal, plus rien de capable de réprimer et de contenir (2). Il est donc évident, dans les deux cas, que la peine de mort est non-seulement inutile, mais peu propre à réprimer le crime (3).

« Ainsi raisonne surtout l'homme que votre loi a pour objet; non le citoyen qui est guidé par la considération de ses devoirs, non le fripon ou le vil escroc pour lequel d'autres peines sont destinées, mais l'homme sanguinaire et féroce qui conçoit un forfait et calcule froidement les moyens de l'exécuter : voilà celui que vous menacez de la mort pour le détourner de son crime. Mais ne voyez-vous pas que cet homme est déjà familiarisé avec l'idée de la mort et l'effusion du sang (4)? Vos menaces ne sauraient le retenir, et votre loi même l'y encourage..... (Murmures.) L'horreur du meurtre diminue en lui lorsqu'il se dit à lui-même qu'il s'expose à la même peine; une sorte de courage semble ennoblir son crime et le rendre moins odieux à ses yeux..... (Nouveaux murmures.) Si Montes-

sur un champ de bataille; n'a, toujours dans l'hypothèse de
ırs, d'autre consolation : que, sa folie.
voyez : que, ces Messieurs croient pouvoir faire des lois
aucune espèce de base religieuse. Aussi, leur code a, joli-
alisé la société!
vous trompez. La peine de mort empêche : de parler; d'é-
ire examiner; et, de ce point de vue, cette peine atteint : le
fait employer.
certain : que, du moment que l'examen est devenu incom-
la peine de mort, tend à rendre le pouvoir haïssable; et son
à rendre la société impossible. C'est, une belle alternative!
lument comme un grenadier.

quieu ou Beccaria étaient en ce moment dans cette tribune, je demande qui aurait l'audace de les interrompre?

.....

« Les hommes, à la vérité, craignent tous la douleur, et si vous voulez consentir à prolonger la mort par ces tourments raffinés que renferment les lois actuelles, peut-être parviendrez-vous à inspirer aux assassins un véritable effroi. Sans aucun doute vous rejetteriez avec horreur cette idée, s'il était possible qu'elle vous fût présentée; mais par-là vous décidez en même temps l'abolition de la simple peine de mort, car l'expérience a prouvé que la mort, lorsqu'elle n'est que la mort en perspective, est insuffisante pour réprimer, et qu'il faut y joindre pour cela des tortures et cet appareil d'atrocité et de barbarie inventé contre les esclaves, lorsqu'on semblait avoir oublié qu'ils étaient des hommes.

« Cherchons donc ailleurs les moyens de réprimer les crimes.

« Je ne cesserai de la répéter cette vérité qu'on semble mépriser parce qu'elle est trop simple : le premier de ces moyens et le plus efficace, c'est la justice, la douceur des lois et la probité du gouvernement (1).

« Le second est dans ces institutions locales (2) établies pour prévenir chez les hommes le désespoir ou l'extrême pauvreté, source ordinaire des crimes. Je ne crains pas de le dire, tout cet appareil de peine, ces lois, ces tribunaux, tous ces remèdes qui s'appliquent aux effets ne sont rien près de ceux qui vont à la source du mal (3). Fournis-

(1) Organisez la société, de la manière la plus parfaite possible, quant à la propriété; et, ne lui donnez point une base religieuse; vous n'aurez fait qu'accélérer le développement de tous les crimes. L'unique moyen d'empêcher les crimes, chez ceux qui ne sont pas fous; c'est, de leur prouver : que, toutes les fautes sont inévitablement punies. Quant aux fous, il faut être fou : pour, en faire des criminels.

(2) Et pourquoi locales, s'il vous plait?

(3) Donnez-les donc, ces remèdes, législateurs malencontreux; et, ne nous amusez point avec des paroles insolites! La peine de mort n'a été inventée : que, pour suppléer à ces remèdes que l'on n'a jamais eus. Cherchez ces remèdes, puis rendez le malade capable de les prendre;

ces. Ce droit monarchique fut conservé par la loi des douze tables dans tous les âges de l'ancienne Rome : *patri familias jus vitæ et necis in liberos esto;* le père de famille a sur les enfants droit de vie et de mort (1). »

VICO, *Philosophie de l'histoire*, t. I, p. 370.

—Étudions l'effet : que, l'instruction, ou plutôt les discussions de l'époque, doivent produire : relativement au droit de vie et de mort.

Pour faciliter cette étude, séparons, en deux classes, ceux sur lesquels les discussions peuvent agir. Nous placerons dans la première : ceux, qui ne reconnaissent d'autorité que le raisonnement ; c'est-à-dire, en époque de contestabilité : que, leur propre raisonnement ; et, lui soumettent tout : même, les révélations. Nous placerons dans la seconde : ceux, chez lesquels une révélation ou un préjugé quelconque, a été inculqué : soit, par l'éducation ; soit, par une fausse instruction ; comme étant la vérité. Cette révélation, ou même ce préjugé, devient ainsi un sentiment, auquel, comme à un critérium, ils assujettissent toute espèce de raisonnement. Nous appellerons la première classe *rationnelle ;* et, la seconde *sentimentale :* quoique la première soit *sentimentale,* toutes les fois qu'elle se soumet à un sophisme, à un préjugé ; et, que la seconde soit *rationnelle* en ce que, tout en se soumettant à sa révélation ou à son préjugé ; elle croit néanmoins avoir RAISON de s'y soumettre.

(1) Aussi longtemps : que l'anthropomorphisme et l'aliénation du sol à des individus ne sont point anéantis ; l'ordre social ne peut avoir de base : que, le droit de vie et de mort, exercé par les gouvernants, sur les gouvernés.

Le prétendu droit naturel est indéterminé : comme, tout ce qui est contestable. Tout prétendu droit révélé, est également indéterminé : du moment, qu'il est contesté ; et, il est nécessairement contesté : du moment, qu'il est examiné.

Quand, l'anarchie est comprimée; quand, une force sociale existe ; ces deux prétendus droits sont unis par cette force. Leurs expressions se contredisent à chaque instant. Mais, la force, qui les unit, les base pour ainsi dire : sur la contradiction même ; elle fait admettre le principe *credo quia absurdum ;* principe, en dehors duquel, il n'y a, en effet, aucun ordre possible : pendant, toute l'époque d'ignorance.

Faisons ressortir : quelques-unes des contradictions que nous avons indiquées : en exposant la pratique sociale.

Un chef de brigands, non encore reconnu : pour exercer son métier, sous la protection des droits unis; vous enrôle, pour l'aider à rançonner : soit sur les grands chemins ; soit dans les villes ; soit dans les villages; selon sa propensité à choisir ses champs d'exercice.

Supposez : que, ce chef soit un nouveau Romulus ; dont, tous les grands hommes, des siècles futurs, se vanteront peut-être : d'être les successeurs. Sous ce chef, vous tuez ; ou même, vous ne tuez pas. Si vous êtes pris par les protégés des droits unis ; vous êtes : guillotiné, fusillé, pendu, roué, empalé, ou scalpé et mangé : selon l'humanité ; selon la civilisation du pays où vous travaillez. Pourquoi ? Parce qu'il

matérialistes. Ici, nous plaçons les religieux en tête; parce qu'aussi longtemps : que, l'instruction actuelle n'est point généralement répandue; il y a par éducation, par sentiment; plus de religieux, que de matérialistes.

La division religieuse protége la peine de mort en théorie, parce que sa révélation a dit : *Si quis aliquem interfecerit, volens occidere, morte moriatur*. Mais, le protestantisme philosophique qui de jour en jour envahit cette division; lui fait, petit à petit, rejeter cette maxime avec le *Sta sol* de Josué; sous prétexte : que, les explications bibliques doivent varier avec les époques.

La division matérialiste rejette la peine de mort en théorie. Mais, comme elle est de la dernière poltronnerie, pour ce qui concerne la conservation de ses intérêts d'argent (1), elle trouvera des circonstances atténuantes, pour sauver un parricide; et, fera exécuter sans pitié un garçon épicier qui aura volé, avec effraction, une simple caisse de chandelles.

Mais, la peine de mort n'a pas été inventée : pour protéger le suif ou la chandelle. Elle l'a été : pour anéantir, à mesure qu'il paraît, tout protestantisme religieux; et, pour rendre, ainsi, la société possible.

(1) Nous avons déjà dit : que, l'expression *intérêt matériel*, était mauvaise; parce qu'il n'y a aucun intérêt, qui ne soit matériel; même à commencer, par celui du prétendu paradis. Nous nous servons donc ici d'une autre expression. Il nous est cependant arrivé et il nous arrivera encore de faire usage de l'expression que nous venons de condamner. C'est, ainsi que nous l'avons fait remarquer plusieurs fois : qu'il est bien difficile de se soustraire, complétement, aux influences d'une mauvaise éducation. Quand nous manquerons, que nos lecteurs aient la bonté de nous corriger.

s'est agi seulement : de la détermination d'un protégé des droits civils. Poursuivons notre examen, relativement à la jouissance de la protection.

De même, que les enfants s'amusent à voir renverser des capucins de cartes ; de même, les protégés du droit naturel et d'un droit révélé aiment à voir tuer des hommes. Aussi, et le plus souvent qu'il est possible, en rassemblent-ils : des cent milliers, qu'ils placent vis-à-vis les uns des autres, en leur donnant de part et d'autre, tous les moyens de destruction que, depuis son origine, l'humanité a pu inventer. D'abord, eux se mettent à l'abri. Puis, ils disent aux massacreurs payés : de s'entr'égorger à outrance. Et, ceux-ci obéissent avec un plaisir, qui enivre de délices : les protégés du droit naturel et d'un droit révélé.

Convaincus : du bonheur que l'homme goûte, à voir tuer de sang-froid son semblable ; les protégés du droit naturel et d'un droit révélé, ont souvent voulu procurer ce bonheur, même aux gens du peuple ; pour les récompenser : des jouissances que, ceux-ci procurent à leurs maîtres. Néron fait illuminer ses jardins : avec des milliers de chrétiens goudronnés ; et, le clément Titus fait étrangler, en deux heures : cinquante-quatre mille Juifs par des lions et des tigres.

Passons à la détermination du bien et du mal, relativement : au droit naturel, uni à un droit révélé.

Vous commettez un fait parfaitement déterminé : par exemple un sacrilége, un assassinat, un acte d'anthropophagie, un inceste, un meurtre, un suicide, etc.

Et, selon que vous vous trouvez géographiquement placé; vous êtes : ou selon le droit naturel et selon un droit révélé; ou contre le droit naturel et contre un droit révélé. Vous commettez un fait plus ou moins indéterminé. L'un place ce fait dans le droit naturel et selon un droit révélé; l'autre le place : en dehors du droit naturel, et contre ce même droit révélé.

Vous paraissez devant douze hommes, qui vont décider à laquelle de ces qualifications appartient le fait que vous avez commis, et auquel souvent eux-mêmes ne comprennent pas davantage : qu'un Kamtchadale ne comprend le basque. Pendant, ce même temps : trois ou quatre cents autres décident; ou, ont décidé : quel est le nombre de voix, strictement nécessaire : pour rendre vrai, ce qui est douteux. Minuit sonne, au moment relatif à la transition d'une législation à une autre; et, ces douze prononcent. Vous n'êtes ni innocent ni coupable. Y a-t-il une seconde de plus? vous êtes contre le droit naturel et contre un droit révélé. Y a-t-il une seconde de moins? vous êtes innocenté.

Deux hommes se rencontrent dans une forêt : l'un chargé de pain, ou de ce qui en procure; l'autre de misère et d'enfants. Le dernier veut avoir du pain; le premier refuse. Le combat s'engage. Le pauvre est tué. Le riche sera-t-il pris? Non : c'est, la famille du pauvre, qui sera traînée dans les cachots!

Deux hommes se rencontrent au bois de Boulogne. L'un a volé à l'autre : tout ce que celui-ci a de plus cher, de plus précieux. Et cela : par une multitude

de moyens, que la loi ne frappe point; et, que le public reconnaît inévitablement. Le combat s'engage. Le volé est tué. Et, par cela seul, que le volé est tué; le voleur se trouve innocenté. Jadis le droit révélé, sanctionnait même ce jugement; qui, alors, était dit de *Dieu*. Aujourd'hui, ce jugement n'est plus sanctionné : que, par le prétendu droit naturel.

Quelle est donc l'origine de contradictions aussi bizarres?

Cette origine, nous l'avons déjà dit, et nous ne pouvons trop le répéter; est : l'ignorance primitive, encore existante, qui fait nommer *droit*, par les despotes : tout ce qui est nécessaire à l'existence de l'ordre; quelque mal que ce droit puisse causer aux esclaves; ou, en d'autres mots : quelque irrationnel que puisse être ce droit, lorsqu'il est rationnellement examiné : au point de vue des individus.

Voyons, maintenant : si, le pouvoir de disposer de la vie de l'homme, peut être érigé en droit.

Distinguons d'abord les deux époques : d'ignorance et de connaissance.

Pendant l'époque d'ignorance, l'ordre social repose exclusivement : sur le despotisme; le despotisme, sur le pouvoir de disposer de la vié de l'homme, érigé en droit. Pendant, l'époque d'ignorance, le pouvoir de disposer de la vie de l'homme, doit donc être érigé en droit; ou, l'humanité n'a de droit : que, celui de se laisser mourir; ce qui est absurde.

Dans l'époque de connaissance, l'âme est démontrée : être éternelle; être immatérielle. L'existence

Voici ce qu'on lit dans la *Gazette des tribunaux* du 12 juillet 1845 :

La Justice disciplinaire en Algérie.

« Le *National* signalait il y a quelques jours les châtiments odieux infligés à nos soldats dans quelques-uns des corps de l'armée d'Afrique, châtiments d'une nature telle, que plusieurs de ceux qui les ont subis auraient dû être amputés, et que d'autres auraient succombé. En publiant ces faits, le *National* demandait que, pour l'honneur de l'administration militaire, une prompte explication fût donnée à cet égard. Cette réponse n'est pas pas venue ; les faits n'ont été ni démentis ni expliqués.

« Nous ne voulons pas prendre ce silence de l'administration comme un aveu de tous les récits qui circulent sur les excès imputés à la justice militaire de l'Algérie, mais il ne nous permet plus d'hésiter à publier les renseignements qui nous ont été transmis à nous-mêmes.

« On sait qu'indépendamment de la répression régulière à laquelle est soumis le soldat par la loi pénale, il y a, il doit y avoir une répression disciplinaire abandonnée à l'appréciation des supérieurs, et qui est proportionnée à la nature des infractions, à leurs conséquences, aux circonstances particulières dans lesquelles elles se produisent. On sait quelle est, en général, sur le continent, la nature de ces peines disciplinaires. Voici celles que l'on ne craindrait pas d'appliquer en Algérie : nous ne parlons que des plus graves, et nous leur conserverons les noms que, dans sa naïveté brutale, leur donne le langage disciplinaire.

« Ce sont :

« *Le silo;*

« *La barre;*

« *La crapaudine;*

« *Le clou au rouge* et *au bleu.*

« Voici en quoi consiste chacune de ces peines, ou plutôt de ces tortures :

« *Le silo.* — On appelle *silo* une fosse profonde dans laquelle on descend les hommes coupables d'infractions à la discipline militaire. Le *silo* est le premier degré de l'échelle de cette pénalité exceptionnelle ; il vient après la salle de police et la prison. Dans l'espace étroit qui forme le fond de cette fosse, les condamnés peuvent rarement s'asseoir ou se coucher, car presque toujours leur nombre est considérable. En été, on y étouffe, car rien n'y garantit contre les ardeurs d'un soleil brûlant; en hiver, on y a de l'eau, ou plutôt de la boue, jusqu'aux genoux ; en tout temps, les insectes, les immondices qui y sont accumulés, en font un cloaque infect. Quelquefois des condamnés sont descendus dans cette fosse tout nus, *à poil* (c'est l'expression consacrée). Ceux qui ont conservé leurs vêtements

C

OPINION.

« On ne s'est pas toujours borné, Dieu en soit juge! à anéantir des livres ou des monuments; il a fallu verser le sang humain par torrents, et le mot *martyr* a voulu dire à la fois victime et témoin. Nous savons que depuis les pythagoriciens, tous égorgés en un jour, jusqu'aux albigeois anéantis d'un seul coup, on n'a jamais été avare de ces sortes d'exécutions où le génie de la plus féroce cruauté emprunte des armes sacriléges à la superstition ou au fanatisme du prétendu bien public (1). Les colléges des druides ont ainsi péri, ainsi les bardes. L'école d'Alexandrie a fini misérablement, et la belle et savante Hypathie ne trouva pas grâce devant un peuple furieux. De notre temps les Turcs ont tué jusqu'au dernier des Wahalis. La vérité ou ce qu'on croit la vérité pourrait avoir d'autres voies pour triompher (2). La persécution n'éteint pas les croyances (3); un principe n'est pas étouffé dans le sang,

(1) Il est bien étonnant : que, jamais philosophe n'ait voulu reconnaître : que, l'ordre public; le bien public; repose, exclusivement : sur l'intolérance : soit de la force; soit de la raison. Et, il n'en est aucun qui, parvenu au pouvoir, ne soit immédiatement devenu : plus intolérant, que ceux qui l'avaient précédé. Et, cependant, il est impossible : de les accuser tous de mauvaise foi.

(2) Voilà une immense erreur. La vérité peut triompher sans employer la force. Mais, alors : c'est le besoin, qui est aussi une force, qui la fait triompher. Quant, à ce qu'on croit la vérité; la force, seule, peut l'introniser. Le christianisme, n'est parvenu à la domination : qu'en faisant répandre des torrents de sang.

(3) Autre erreur. La persécution n'éteint pas le protestantisme; c'est, à la vérité, SEULE, que peut appartenir cette victoire. Mais, la persécution, judicieusement employée, éteint les croyances. Dire que Luther et Calvin ont reproduit les vaudois et les albigeois, c'est dire : qu'un chêne

même lorsque, comme dans les faits que je viens de citer, on veut épuiser tout celui des hommes qui professent la doctrine suspecte ou condamnée : l'islamisme reproduira un jour la secte dont il se croit si bien débarrassé (1), comme Luther et Calvin ont reproduit plus tard les vaudois et les albigeois. »

BALLANCHE, *Palingénésie sociale*, t. III, page 54.

— « J'imagine qu'une intelligence étrangère à notre globe, y vient pour quelque raison *suffisante*, et s'entretient avec quelqu'un de nous sur l'ordre qui règne dans le monde. Parmi les choses curieuses qu'on lui raconte, on lui dit que la corruption et les vices dont on l'a parfaitement instruite, exigent que l'homme, dans de certaines circonstances, meure par la main de l'homme ; que ce droit de tuer sans crime n'est confié parmi nous qu'au bourreau et au soldat. L'un, ajoutera-t-on, donne la mort aux coupables convaincus et condamnés ; et ses exécutions sont heureusement si rares qu'un de ces ministres de mort suffit dans une province. Quant aux soldats, il n'y en a jamais assez : car ils doivent tuer sans mesure, et toujours d'honnêtes gens. De ces deux tueurs de profession, le soldat et l'exécuteur, l'un est fort honoré, et l'a toujours été parmi toutes les nations qui ont habité jusqu'à présent ce globe où vous êtes arrivé ; l'autre, au contraire, est tout aussi généralement déclaré infâme : devinez, je vous prie, sur qui tombe l'anathème ?

« Certainement le génie voyageur ne balancerait pas un instant : il ferait du bourreau les éloges que vous n'avez pu lui refuser l'autre jour, Monsieur le comte, malgré tous nos préjugés, lorsque vous parliez de ce *gentilhomme* comme disait Voltaire.

« C'est un être sublime nous dirait-il, c'est la pierre angulaire de la société ! Puisque le crime est venu habiter votre terre (2), et qu'il ne peut être

reproduit par le gland qu'il porte. Avec des figures, il n'est pas de ises : qu'on ne puisse justifier.

1) L'islamisme ne reproduira rien du tout. L'islamisme meurt, comme urt toute révélation sur-rationnelle. Une révélation sur-rationnelle, ant l'incompressibilité de l'examen ; c'est, la végétation des pôles, présence du soleil de la torride.

2) Il paraît : que, le crime habite partout ; même au ciel : puisque

arrêté que par le châtiment, ôtez du monde l'exécuteur et tout ordre disparaît avec lui. Quelle grandeur d'âme, d'ailleurs ! quel noble désintéressement ne doit-on pas nécessairement supposer dans l'homme qui se dévoue à des fonctions si respectables sans doute, mais si pénibles et si contraires à notre nature ! Car je m'aperçois, depuis que je suis parmi vous, que lorsque vous êtes de sang-froid, il vous en coûte pour tuer une poule. Je suis donc persuadé que l'opinion l'environne de tout l'honneur dont il a besoin, et qui lui est dû à si juste titre. Quant au soldat, c'est, à tout prendre, un ministre de cruauté et d'injustice. Combien y a-t-il de guerres évidemment justes, et combien n'y en a-t-il pas d'évidemment injustes ! Combien d'injustices particulières, d'horreurs et d'atrocités inutiles ! J'imagine donc que l'opinion a très justement versé parmi nous autant de honte sur la tête du soldat, qu'elle a jeté de gloire sur celle de l'exécuteur impassible des arrêts de la justice souveraine.

« Vous savez ce qui en est, Messieurs, et combien le génie se serait trompé (1). »

De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, page 7.

— « Dans l'état de famille, les pères durent exercer un *pouvoir monarchique*, dépendant de Dieu seul, sur la personne et sur les biens de leurs fils, et *à plus forte raison* sur ceux des hommes qui s'étaient réfugiés sur leurs terres, et qui étaient devenus leurs *serviteurs*. Ce sont ces premiers monarques du monde que désigne l'Écriture sainte en les appelant *patriarches*, c'est-à-dire *pères* et *prin-*

les anges voulaient détrôner Dieu. Se figure-t-on un monde : où, le crime, le mal, ne pourraient exister? Quel est le fou, qui voudrait habiter : cet empire du néant?

(1) De Maistre en conclut : que, la guerre est une institution divine; et, que les soldats sont les ministres de cette justice. Sans cela, dit-il, le génie aurait raison. Si, le génie de de Maistre n'avait été digne des petites maisons de l'univers, il aurait dit : une race, qui a besoin de soldats et de bourreaux, habite évidemment : un lieu d'expiation. Elle a manqué au raisonnement. La justice éternelle la condamne : à déraisonner; et, à faire ainsi son propre malheur : jusqu'à ce qu'elle se soit punie, des crimes qu'elle a commis.

au préjugé qu'on avait contre l'immortalité de l'âme des bêtes (1), ne l'avait forcé pour ainsi dire à s'y jeter (2). L'opinion des machines sauvait deux grandes objections, l'une contre l'immortalité de l'âme, l'autre contre la bonté de Dieu (3). Admettez le système des automates, ces deux difficultés DISPARAISSENT.

.....

« Nous avons conduit notre recherche jusqu'à l'existence AVÉRÉE de l'âme des bêtes (4), c'est à-dire d'un principe immatériel joint à leur machine. Si cette *âme* n'était pas spirituelle, nous ne pourrions nous assurer si la nôtre l'est, puisque (5) le privilége de la raison et toutes les autres facultés de l'âme humaine ne sont pas plus incompatibles avec l'idée de la pure matière, que l'est la simple sensation (6), et qu'il y a plus loin de la matière raffinée, subtilisée, mise dans quelque arrangement que ce puisse être, à la simple perception d'un objet, qu'il n'y a de cette perception simple et directe aux actes réfléchis du raisonnement (7).

.....

(1) Il paraît : que, l'encyclopédiste n'a pas ce préjugé; et, qu'il est certain : que, l'âme, des bêtes : est, de même nature : que, celle de l'homme; ce qui, par la série continue des êtres, donne aux cruches : des âmes identiques à celles des hommes.

(2) C'est-à-dire : qu'il faut, que cela soit vrai; ou, que le matérialisme soit une réalité.

(3) Nous nous inquiétons peu de l'objection, contre la bonté de Dieu; car, si Dieu existait; il n'y aurait pas d'âme possible. Mais, nous aimons à constater : que, ces messieurs ont reconnu : que, l'âme des bêtes est incompatible avec l'âme des hommes.

(4) Si, cette existence est *avérée;* l'âme des hommes est une immatérialité qui n'est immortelle : que, par la *volonté de Dieu;* ainsi que le disent ces Messieurs. Et, comme il leur est facile de prouver : qu'une volonté divine est une sottise; ils en font conclure : que, l'âme de l'homme est mortelle; comme, l'âme de la bête.

(5) Écoutez : le *puisque;* il est curieux!

(6) C'est très-vrai! Ainsi, si les bêtes ont des sensations; l'âme des hommes, ne vaut pas mieux : que, l'âme des bêtes. Est-ce là, ce que vous voulez prouver?

(7) Cela, est une vérité : qu'un fou seul peut contester. Il faut donc, en conclure : que, les bêtes n'ont pas de sensation, n'ont pas de sensibilité; ou, que l'âme des hommes ne vaut pas mieux : que, l'âme des

Dans le cours du présent livre ; et, relativement à l'examen de l'opinion ; nous ferons usage de cette division, que nous croyons suffisamment déterminée, tout en reconnaissant : que, jusqu'à ce que la vérité soit incontestablement démontrée ; il n'est aucun individu, faisant usage du verbe ; qui n'appartientne, en même temps : aux deux classes.

La classe rationnelle se divise : en matérialistes et religieux.

Pour, les individus de la première division ; et, pour autant qu'ils raisonnent conséquemment ; il est aussi indifférent, du moment qu'ils font abstraction des intérêts terrestres, au nombre desquels il faut compter les répulsions organiques ; il est aussi indifférent, disons-nous : de tuer un homme ; que, de tuer un lièvre.

Pour, les individus de la seconde division ; la vie de l'homme est inviolable ; et, quiconque tue : soit sur un champ de bataille ; soit sur un champ de duel ; ou, condamne à mort : sur un tribunal ; ou exécute sur un échafaud ; est également un assassin, ou tout au moins : un séide imbécile ; s'il n'est un monomane meurtrier.

Mais, remarquons : qu'il est, pour ainsi dire, impossible : d'effacer le résultat de l'éducation ; et, que tel matérialiste rationnel, qui, en théorie ne fait aucun cas de la vie d'un homme ; se refusera, en pratique, de prononcer une condamnation à mort ; tandis, que tel rationaliste religieux, condamnera à mort ; si, son éducation lui a fait croire : que, la peine de mort est la seule base : qu'il soit possible de donner, à la société.

La classe sentimentale se divise : en religieux et

le principe sur lequel il roule le soit aussi ; savoir, que tout ce qui est immatériel (1) est immortel (2) ; et qu'aucune substance n'est anéantie (3) ; mais ce principe sera réfuté par l'exemple des bêtes ; donc la spiritualité de l'âme des bêtes ruine les preuves de l'immortalité de l'âme humaine (4). Cela serait bon si de ce raisonnement nous concluions l'immortalité de l'âme humaine (5) ; mais *il n'en est pas ainsi*. La parfaite certitude que nous avons de l'immortalité de nos *âmes* ne se fonde QUE (6) sur ce que Dieu l'a révélée ; or, la même révélation qui nous apprend que l'âme humaine est immortelle, nous apprend aussi que celle des bêtes n'a pas le même *privilége* (7). Ainsi, quoique *l'âme des bêtes* soit spirituelle, et qu'elle meure avec le corps (8), cela n'obscurcit nullement le dogme de l'immortalité de nos âmes (9), puisque ce sont là deux vérités de fait dont la certitude a pour fondement commun le témoignage divin (10).

.....

(1) Vous savez : qu'immatériel, est pour lui : ce qui n'a pas de parties.

(2) Vous le voyez. Ce qui n'a pas de partie peut mourir.

(3) Voyez-vous l'encyclopédiste, qui se moque du lecteur chrétien, sur le ridicule qu'il y a de croire : aux anéantissements ; et, par suite, aux créations ?

(4) Cet argument est incontestable. Vous allez voir : comment il est réfuté.

(5) Vous le voyez, cet argument serait *bon*, s'il n'y en avait un meilleur pour prouver : que, la raison qui nie l'immortalité de l'âme a tort ; et, cela seulement : parce que Dieu, dit : que, la raison est une sotte.

(6) Remarquez ce QUE ; et, vous verrez : comment on fait, pour plaider le *pour*, dans l'intention : de faire conclure le *contre*.

(7) Vous le voyez : c'est, par *privilége ;* par *injustice ;* que, l'âme des hommes est immortelle. Et, comme à cette époque, les priviléges étaient déjà en horreur : pour ceux, qui n'en avaient pas ; ou, n'en avaient pas assez ; on profitait de ce mot : pour, rendre ridicule : l'immatérialité de l'âme.

(8) Quoiqu'elle n'ait pas de partie, ce qui est très-curieux.

(9) Comme, l'essence d'un dogme est d'être obscur ; il est évident : que, rien au monde ne peut l'obscurcir.

(10) Si, après ce beau raisonnement, vous n'êtes pas convaincu : de l'immortalité de l'âme : c'est, que vous serez un homme de peu de foi. Mais, comme l'auteur était certain : qu'il ne serait lu, que par des hommes de peu de foi ; il était bien certain : que, ceux qui le liraient,

loppement intellectuel ne doit-il pas, au contraire, porter plutôt le nom : de développement d'ignorance au point de vue théorique; et, de développement d'anarchie, au point de vue pratique ?

Nous le répétons : la peine de mort est devenue impuissante, pour aider le despotisme : à maintenir l'ordre au sein de la société.

Quelques mots, encore, sur le supplice : que, MM. les philanthropes proposent de substituer à la peine de mort; supplice auprès duquel celui des auges (1) eût été une grâce reçue avec bonheur. Nous voulons parler de l'emprisonnement solitaire. Un officier général qui, dernièrement, a été visiter une de ces tortures brevetés par le dix-neuvième siècle; a reconnu : que, pour éviter cette mort atroce, les condamnés se livrent à la masturbation avec fureur et connaissance de cause. Il était digne, du dix-neuvième siècle, de faire adopter ce genre de suicide. Si, jamais un homme, dit honnête, peut, non-seulement ne pas approuver, mais encore ne pas avoir en horreur, le protecteur de pareilles infamies; nous regarderons le nom d'honnête homme, comme la plus grossière des injures.

Sous une pareille loi pénale que deviendront les voleurs ? Des assassins.

Terminons par un dernier exemple de la philanthropie du dix-neuvième siècle.

(1) Ce supplice consistait : à renfermer le condamné entre deux auges, desquelles sortaient la tête et toutes les extrémités. On les ondoyait de miel, on nourrissait le supplicié d'eau mielleuse, et on le faisait dévorer, vivant : par, les insectes d'une zone brûlante.

qu'on ne comprend pas, sinon en disant : Dieu l'a voulu ainsi ? »

D'ALEMBERT, *Éléments de philosophie. Encyclopédie méthodique*, article *Ame*.

— « L'objection prise des souffrances des bêtes est la plus redoutable de toutes celles que l'on puisse faire contre la spiritualité de leur *âme ;* elle est d'un si grand poids, que les cartésiens ont cru la pouvoir tourner en preuve de leur sentiment (1), seule capable de les y retenir, malgré les embarras insurmontables où ce sentiment les jette (2). Si les brutes ne sont pas de pures machines, si elles sentent, si elles connaissent, elles sont susceptibles de la douleur comme du plaisir ; elles sont sujettes à un déluge de maux, qu'elles souffrent sans qu'il y ait de leur faute, et sans l'avoir mérité, puisqu'elles sont innocentes et qu'elles n'ont jamais violé l'ordre qu'elles ne connaissent point. Où est en ce cas la bonté, où est l'équité du Créateur ? Où est la vérité de ce principe, qu'on doit regarder comme une loi éternelle de l'ordre : *Sous un Dieu juste on ne peut être misérable sans l'avoir mérité* (3) ? Mais ce qu'il y a de pis dans leur condition, c'est qu'elles souffrent dans cette vie sans aucun dédommagement dans une autre, puisque leur *âme* meurt avec le corps ; et c'est ce qui double la difficulté. Le père Malebranche a fort bien repoussé cette objection dans sa défense contre les accusations de M. de la Ville.

« Je réponds d'abord (4).....

(1) Vis-à-vis de la raison, il est évident : que, si les bêtes souffrent, qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait pas ; l'ordre moral, est : la plus énorme des sottises. Pour que, vis-à-vis de la raison, l'ordre moral puisse exister ; il faut : que tout soit bien, *absolument bien*, sans l'ombre d'une seule exception. Une seule ombre, d'exception réelle, suffirait : pour, anéantir l'ordre moral.

(2) La démonstration, de l'automatisme, ne peut laisser : dans l'ombre d'un embarras. Démonstration et embarras : soit incompatibles.

(3) Et, les enfants d'Adam, sortant des mains du créateur ; ont-ils mérité : d'être malheureux dans ce monde ; et, d'être brûlés dans l'autre ? Sous l'ordre réel, avec Dieu ou sans Dieu, on ne peut être malheureux, sans l'avoir mérité. La folie ou la mauvaise foi, peuvent seuls : le nier.

(4) Voyez cette réponse à l'original. Elle est, pour l'ineptie et le ri-

sont bientôt obligés de les quitter, autant pour se soumettre à l'*uniforme* général que parce que les vêtements deviennent intolérables dans cette atmosphère brûlante. Ceux qui, par ivresse ou par résistance, ne peuvent ou ne veulent pas descendre, sont poussés du haut de l'échelle, et tombent en roulant sur la tête de leurs compagnons.

« Le régime du *silo* est le pain et l'eau.

« La seule occupation, la seule distraction des condamnés au *silo* est d'échanger entre eux le récit de leurs méfaits, et de se livrer à toutes les aberrations de leur nature corrompue. Qu'un jeune soldat entre au *silo* avec un sentiment de dignité humaine, avec un reste de moralité, il est à jamais perdu.

« La *barre*. — On soumet à la *barre* les hommes sur lesquels la peine du *silo* est inefficace, ou ceux qui sont assez dépravés, assez endurcis pour se la faire infliger, afin d'éviter une corvée ou d'y retrouver leurs compagnons de débauche.

« La *barre* est une traverse en fer ou en bois plantée horizontalement sur des piquets à trente centimètres du sol, et à laquelle on attache les condamnés par les pieds. Voici quelle est l'attitude de l'homme condamné à la *barre* : Un des pieds ou les pieds sont tenus à la *barre* au moyen d'anneaux rivés, dans une position plus élevée que la tête. L'homme, couché sur le dos ou sur le ventre, est exposé, comme dans le *silo*, le jour aux ardeurs du soleil, la nuit au froid ou à l'humidité. Ceux qui ne subissent pas docilement un semblable supplice sont l'objet d'un raffinement particulier : tantôt on croise les deux pieds sur la *barre*, tantôt on lie les deux mains derrière le dos, et les pieds restant attachés à la *barre*, les patients ne peuvent plus se retourner ni changer de position; tantôt enfin, l'un des pieds étant détaché de la *barre*, on ploie la jambe sur la cuisse pour attacher le pied avec les deux mains : et le condamné qui veut lutter contre les souffrances d'une telle position ne peut faire un mouvement sans se déchirer les chairs. Si ce châtiment ne suffit pas, si le condamné n'est pas *dompté*, comme on dit, il en est un autre plus affreux encore : c'est la *crapaudine*.

« *La crapaudine*.—Le mot indique assez quel est ce genre de supplice : le bras gauche et la jambe droite sont liés derrière le dos et s'entrecroisent avec le bras droit et la jambe gauche. Ainsi *paré* en quelque sorte, l'homme soumis au supplice de la *crapaudine* est couché tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos. S'il se débat, s'il lutte pour changer de position, on le *dompte* bientôt en combinant la suspension avec la *crapaudine*, châtiment inventé depuis peu de temps dans quelques provinces de l'Algérie : c'est ce qu'on appelle le *clou*.

« *Le clou*. — Le supplice du *clou* consiste à suspendre à un clou ou à une barre, par la corde qui réunit derrière le dos les pieds et les mains, l'homme déjà soumis à la *crapaudine*, et qui ne la supporte pas docilement. Ainsi suspendu, le condamné respire à peine, et bientôt le sang

longtemps : que, l'anthropomorphisme existe ; une révélation est la seule base sociale possible. Aussi longtemps : qu'une révélation, est la seule base sociale possible : l'examen doit être comprimé ; le monopole des développements de l'intelligence doit exister ; et, la liberté sociale, ou la soumission sociale à ce qui est ordonné par la raison, reste : IMPOSSIBLE.

Aussi longtemps : que, le doute sur l'origine du langage existe ; il ne peut être démontré : que, LES ANIMAUX NE SENTENT POINT.

Aussi longtemps : qu'il ne peut être démontré : que, LES ANIMAUX NE SENTENT POINT ; la prétendue série continue des êtres, ne peut être brisée. Aussi longtemps : que, la prétendue série continue des êtres, ne peut être brisée ; le monopole, des développements de l'intelligence, doit exister : pour empêcher l'examen. Et, du moment que l'examen devient incompressible, sans avoir brisé la prétendue série continue des êtres ; il n'y a plus d'ordre possible : que, par la force brutale. Alors, n'y ayant pas encore de raison sociale incontestable ; la liberté sociale, ou la soumission sociale à ce qui est ordonné par la raison ; reste : IMPOSSIBLE.

Pour arriver à connaître : si, la division des langues peut encore contribuer, à servir de soutien au despotisme ; il faut donc savoir :

1° Ce qui a été dit : sur l'origine des langues ;

2° Si, Dieu est l'auteur du langage ?

3° Si, les animaux parlent ?

4° Si, les animaux ne parlent point, pourquoi ne parlent-ils pas ? question, qui doit renfermer la solu-

CHAPITRE VIII.

SECOND MOYEN DESPOTIQUE : DIVISION DES LANGUES.

« C'est Dieu, nous dit la religion, qui, s'entretenant avec notre premier père, lui apprit à parler ; c'est Dieu qui, pour punir l'orgueil des premiers hommes, selon les uns, pour les forcer à se répandre, selon les autres, divisa le langage et produisit la multitude des idiomes.

« Mais, se demanda la philosophie, Dieu, qui nous a donné la parole, n'a-t-il pu faire parler les bêtes ? Qui nous dit que les animaux n'ont point une langue dont ils se servent entre eux, et que nous n'entendons pas ? Qui nous assure qu'autrefois ils ne parlèrent pas la nôtre ? Et la question : pourquoi, de tous les animaux, l'homme est le seul qui parle, est encore obscure en philosophie. »

PROUDHON, *Création de l'ordre*, p. 61.

— « Descartes est le premier que *la suite de ses profondes méditations* ait conduit à nier *l'âme des bêtes*, PARADOXE auquel il a donné dans le monde une vogue extraordinaire. Il n'aurait jamais donné dans cette opinion (1), si la grande vérité de la distinction de l'*âme* et du *corps*, qu'il a le premier mise dans son plus grand jour (2), jointe

(1) Pour Descartes, ce n'était, en effet, qu'une opinion. Car, nous avons vu (*) que, lui-même déclarait : qu'il était impossible de prouver : la réalité de cette proposition.

(2) Lui-même déclare : que, sans l'idée de Dieu, il lui est impossible de distinguer l'âme du corps. Voilà, une belle base philosophique!

(*) Dans l'examen de la philosophie de Descartes.

§ 1.

Ce qui a été dit sur l'origine des langues.

« L'homme a-t-il inventé son langage, dit M. Proudhon, ou bien l'a-t-il reçu tout formé par inspiration divine? La psychologie, par l'organe de Condillac et de M. de Bonald, s'est prononcée tour à tour pour les deux hypothèses; puis, par l'organe de Rousseau, elle s'est déclarée en ce point sceptique.

« Or, l'analyse comparée des langues montre que la parole est un *instinct* de notre espèce... »

—Comment un instinct? L'homme élevé dans l'isolement parle donc? L'expérience et le raisonnement : le raisonnement sur les faits; et, le raisonnement sur les idées : disent le contraire. M. Proudhon entend-il, par *parler*, les cris de l'organisme? Alors, les animaux, les plantes, les minéraux, les vents, parlent. Avec une pareille indétermination, dans la valeur des expressions, il n'y a pas moyen de s'entendre. Et, en quoi donc, l'analyse comparée des langues montre-t-elle : que, la parole est un instinct? L'analyse comparée montre : précisément le contraire.

— « ... un instinct de notre espèce, continue M. Proudhon, postérieurement developpé et cultivé par la reflexion ; »

— La réflexion est donc un être ? Toujours l'emploi du figuré pour le propre. Y a-t-il des êtres; des êtres réels; des êtres, qui fassent usage de la réflexion, du

CHAPITRE VIII.

SECOND MOYEN DESPOTIQUE : DIVISION DES LANGUES.

« C'est Dieu, nous dit la religion, qui, s'entretenant avec notre premier père, lui apprit à parler ; c'est Dieu qui, pour punir l'orgueil des premiers hommes, selon les uns, pour les forcer à se répandre, selon les autres, divisa le langage et produisit la multitude des idiomes.

« Mais, se demanda la philosophie, Dieu, qui nous a donné la parole, n'a-t-il pu faire parler les bêtes ? Qui nous dit que les animaux n'ont point une langue dont ils se servent entre eux, et que nous n'entendons pas ? Qui nous assure qu'autrefois ils ne parlèrent pas la nôtre ? Et la question : pourquoi, de tous les animaux, l'homme est le seul qui parle, est encore obscure en philosophie. »

PROUDHON, *Création de l'ordre*, p. 61.

— « Descartes est le premier que *la suite de ses profondes méditations* ait conduit à nier *l'âme des bêtes*, PARADOXE auquel il a donné dans le monde une vogue extraordinaire. Il n'aurait jamais donné dans cette opinion (1), si la grande vérité de la distinction de l'*âme* et du *corps*, qu'il a le premier mise dans son plus grand jour (2), jointe

(1) Pour Descartes, ce n'était, en effet, qu'une opinion. Car, nous avons vu (*) que, lui-même déclarait : qu'il était impossible de prouver : la réalité de cette proposition.

(2) Lui-même déclare : que, sans l'idée de Dieu, il lui est impossible de distinguer l'âme du corps. Voilà, une belle base philosophique!

(*) Dans l'examen de la philosophie de Descartes.

et, n'y a-t-il point liberté dans le raisonnement? Voilà, encore, ce qu'il faut dire.

— «... c'est-à-dire, continue M. Proudhon, par la puissance créatrice de la spontanéité et de l'instinct... »

— Quel est cet être, qui s'appelle *spontanéité;* et, qui a une puissance? Quel jargon!

— «... et, continue M. Proudhon, que la formule dubitative de Rousseau : « Si la pensée est nécessaire pour expliquer la parole, la parole ne « l'est pas moins pour expliquer la pensée, »

— Rousseau a raison. Seulement, il aurait dû reconnaître : que, parole et pensée sont une seule et même chose. Une pensée, est une parole en dedans. Une parole, est une pensée en dehors. Penser : c'est, parler avec soi-même; parler : c'est, communiquer sa pensée aux autres.

— «... revient, dit M. Proudhon, tout à fait à dire : « Si la marche est « nécessaire pour expliquer la danse, la danse ne l'est pas moins pour « expliquer la marche. »

— Ce passage est une erreur continuelle. La danse n'est nullement nécessaire, pour expliquer la marche; la danse, appartient au raisonnement; et aucun animal ne danse. Car, à moins d'un abus impardonnable des expressions, on n'appellera point danser; ce que l'on apprend à l'ours et au singe; pas plus, que l'on n'appelle parler, d'une manière proprement dite : les sons que produit le perroquet, la pie, le geai, le merle, etc.

« Si l'âme des bêtes est immatérielle, dit-on, si c'est un esprit, comme notre hypothèse (1) le suppose, elle est donc immatérielle, et vous devez nécessairement lui accorder le privilége de l'immortalité, comme un apanage inséparable de la spiritualité de sa nature. Soit que vous admettiez cette conséquence, soit que vous preniez le parti de la nier, vous vous jetterez dans un terrible embarras. L'immortalité de l'*âme des bêtes* est une opinion trop choquante et trop ridicule aux yeux de la raison même, quand elle ne serait point proscrite par une autorité supérieure, pour l'oser soutenir sérieusement. Vous voilà donc réduit à nier la conséquence, et à soutenir que tout être immatériel n'est pas immortel ; mais dès lors vous anéantissez une des plus grandes preuves que la raison fournisse pour l'immortalité de l'âme (2). Voici comme l'on a coutume de prouver ce dogme (3) : l'âme ne meurt pas avec le corps, parce qu'elle n'est pas corps (4), parce qu'elle n'est pas divisible comme lui (5), parce qu'elle n'est pas un tout tel que le corps (6) humain, qui puisse périr par le dérangement ou la séparation des parties qui le composent (7). Cet argument n'est solide qu'au cas que

bêtes : pour éviter cette belle conclusion, l'encyclopédiste a soin d'ajouter ce qui suit.

(1) Il parait : que, pour l'encyclopédiste, une chose AVÉRÉE, n'est qu'une hypothese.

(2) Cet argument, du philosophe encyclopédiste, est incontestable. Il le sait ; et, il va le réfuter par une sottise. Il veut faire conclure : que, l'âme est mortelle, en disant le contraire. Tel est, partout : l'esprit de l'Encyclopédie.

(3) *Prouver un dogme* est l'expression : d'un sot, ou d'un fripon. Quand, un dogme est prouvé ; il n'est plus un dogme : dans le véritable sens du mot. Un dogme, est une opinion.

(4) Voilà une belle preuve. C'est, comme si vous disiez : que, la vie d'une laitue ne meurt pas avec la laitue ; parce que : la vie n'est pas corps.

(5) Qui vous l'a dit ? L'âme d'un polype se divise : en deux ; en dix ; en mille.

(6) Ainsi, le corps est un tout ; et, l'âme n'est pas un tout ; ce qui fait, alors, qu'elle n'est qu'une partie. C'est, d'Alembert : qui dit ces belles choses.

(7) Vous allez voir : que, selon d'Alembert, ce qui n'a pas de partie peut périr. C'est très-joli !

le temps, n'existe pas encore. Mais, l'homme n'a pas toujours existé sur la terre. Comment, chez lui, le verbe s'est-il développé ? Voilà, ce à quoi il faut répondre.

— « VERBE, PAROLE et RAISON, c'est la même chose. »
(BOSSUET, *VIe Avertissement aux protestants*, nº 48.)

— Voilà, une vérité : à laquelle, on ne saurait faire trop d'attention. Hélas! avant que l'anarchie ait rendu, la connaissance de cette vérité absolument nécessaire : peut-être, pas un individu, par million, n'aura le temps de la remarquer.

— « Si quelque initié aux doctrines modernes vient vous dire que vous parlez parce qu'on vous a parlé, demandez-lui (mais vous comprendra-t-il?) si l'*entendement*, à son avis, est la même chose que l'*audition*, et s'il croit que pour *entendre* la parole il suffise d'entendre le bruit qu'elle envoie à l'oreille. »
(DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 146.)

— De Maistre a raison. Mais, tout cela n'explique point : comment, l'homme parle.

— « Si les langues demandent tant de temps pour leur entière confection, pourquoi les sauvages du Canada ont-ils des dialectes si subtils et si compliqués? Les verbes de la langue huronne ont toutes les inflexions des verbes grecs. Ils se distinguent, comme ces derniers, par la caractéristique, l'augment, etc.; ils ont trois modes, trois genres, trois nombres, et, par-dessus tout cela, un certain dérangement des lettres particulier aux verbes des langues orientales. Mais ce qu'ils ont de plus inconcevable, c'est un quatrième pronom personnel qui se place entre la seconde et la troisième personne au singulier et au pluriel. Nous ne connaissons rien de pareil dans les langues mortes ou vivantes dont nous pouvons avoir quelque teinture. »
(CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, t. I, p. 116.)

« En vain dirait-on que, suivant l'opinion de quelques savants hommes, très-attachés d'ailleurs à la religion, la *spiritualité* de l'âme n'est énoncée clairement en aucun endroit de l'Écriture, et, par conséquent, ne nous est point confirmée par la révélation (1). Mettant cette discussion à part, l'objection dont il s'agit est bonne tout au plus pour ceux qui bornent la révélation à l'Écriture (2), mais non pour ceux qui y joignent l'autorité de l'Église, destinée à suppléer à l'Écriture quand elle ne s'explique point, ou ne s'explique pas assez; or, cette dernière autorité ne nous laisse aucun doute sur la spiritualité de notre *âme*.

. . . . . .

« Mais pourquoi les animaux, avec des organes semblables à ceux des hommes, n'ont-ils pas le même penchant que les hommes à se rapprocher les uns des autres? Pourquoi leur langue et leur bouche, d'ailleurs si semblables aux nôtres en apparence, ne forment-elles pas des sons articulés? Il faut que les philosophes aient bien senti la difficulté de répondre à ces questions, puisque la seule réponse qu'ils y aient faite jusqu'à présent (3), c'est que le Créateur a voulu que l'homme vécût en société et que les animaux n'y vécussent pas; réponse qui ne satisfait à rien et qui pourtant est la seule raisonnable (4). Car comment expliquer ce

considéreraient l'immortalité de l'âme : comme, une stupidité. Et, en effet : du moment, que l'on accorde la SENSIBILITÉ aux animaux; il faut être stupide, pour croire : que, l'âme est IMMORTELLE.

Vous croyez : que, d'Alembert va trouver : que, c'est assez. Du tout. Il va vous oter, jusqu'à l'appui de l'Écriture; pour, ne vous laisser : que, l'appui de l'Église; dont il sait : que, déja de son temps, tout le monde se moquait.

(1) Cela est si vrai : que, toute la primitive église croyait l'âme matérielle. Nous en avons donné les preuves (*).

(2) Voilà, tout le protestantisme rendu matérialiste : d'un coup de plume.

(3) Remarquez l'artifice oratoire. Ce ne sont point les philosophes qui ont dit cela, mais les théologiens; et, il sait : que, chacun fera la correction. Jamais, les philosophes n'ont admis un créateur; à moins, que ce ne soit comme lui admet : l'immortalité de l'âme.

(4) Voyez-vous cette réponse, qui est *seule* raisonnable; et, qui ne satisfait a rien?

(*) Voyez notre ouvrage intitulé : *Protestantisme*.

il possible de dire ainsi : le *oui*, et, le *non*, sans laisser, seulement : un intervalle de quelques mots!

— « Mais, continue Descartes, qui ne seront ni meilleurs ni plus propres que les nôtres ; au contraire, les nôtres ayant été ainsi inventés au commencement.... »

— Les hommes ont, alors, appris seuls à parler. Pourqnoi donc commencer par nier cette proposition? Puis, nier ou affirmer ne suffit pas ; il faut prouver.

— « ...ont été depuis, continue Descartes, et sont tous les jours corrigés et adoucis par l'usage, qui fait plus en semblables choses que ne saurait faire l'entendement d'un bon esprit. »

(Descartes, *ibid.*, p. 120.)

— Comment! l'usage ne dérive point exclusivement de l'entendement de l'esprit? Mais, il faut être Descartes : pour dire de pareilles choses. Bientôt on dira : que, le soleil a l'usage : de rester au centre de notre monde.

— « Il y a, dit M. Damiron, un langage primitif comme une pensée primitive ; »

— Que signifie ce galimatias? Le mot *primitif* se rapporte-t-il ici au temps? Signifie-t-il : que, si des enfants sont mis ensemble, ils inventeront un langage; et, que le langage d'enfants, mis ensemble au dix-neuvième siècle, sera primitif au langage inventé au vingtième? Dans ce cas, le mot *primitif* n'a aucune valeur rationnelle, relativement à l'origine du langage. Si, ce mot *primitif* n'a point cette valeur; il signifie : que, le langage vient de Dieu ; ou qu'il est inhérent à

. . . . . .

« Mais n'y a-t-il pas de la cruauté et de l'injustice à faire souffrir des *âmes* et à les anéantir, en détruisant leur corps pour conserver d'autres corps? N'est-ce pas un renversement visible de l'ordre, que l'*âme* d'une mouche, qui est plus noble que le plus noble des corps, puisqu'elle est spirituelle, soit détruite afin que la mouche serve de pâture à l'hirondelle, qui eût pu se nourrir de toute autre chose (1)? Est-il juste que l'*âme* d'un poulet souffre et meure afin que le corps de l'homme soit nourri? que l'*âme* du cheval endure mille peines et mille fatigues durant si longtemps pour fournir à l homme l'avantage de voyager commodément? Dans cette multitude d'*âmes* qui s'anéantissent tous les jours pour les besoins passagers des corps vivants, peut-on reconnaître cette équitable et sage subordination qu'un Dieu bon et juste doit nécessairement observer? Je réponds (2), etc. »

D'ALEMBERT, *ibid.*

— Aussi longtemps : que, la division des langues existe entre les nations ; ou, n'est pas reconnue devoir être anéantie : le patriotisme existe ; des haines nationales existent ; le monopole des développements de l'intelligence existe ; et la liberté sociale ou la soumission sociale à ce qui est ordonné par la raison ; reste : IMPOSSIBLE.

Aussi longtemps : que, l'origine des langues est attribuée à Dieu ; l'anthropomorphisme existe. Aussi

dicule, le pendant de celle que font les bourgeois, quand on leur dit : que, les prolétaires sont malheureux.

(1) C'est faux. Il n'y a pas d'aliment sans animaux ; pas même dans l'air.

(2) Cette réponse, vaut la précédente, et, probablement, elle n'a été faite : que, pour qu'il fût impossible de ne pas en apercevoir le ridicule. Tout à l'heure, c'était un plaidoyer contre l'âme ; ici c'est un plaidoyer contre Dieu. Nous méprisons de pareilles hypocrisies.

l'anthropomorphisme; nous le concevons; et nous disons : qu'ils font bien, pour toute l'époque où l'examen peut être comprimé. Mais, que des prétendus philosophes, qui mettent le raisonnement au-dessus de l'autorité, parlent d'anthropomorphisme comme de réalité; cela, mérite : le mépris, dû à l'hypocrisie; ou, la pitié, due à la déraison.

— « Il la reçoit de la divinité, qui, continue le professeur, la lui donne *providentiellement.* »

— Autre galimatias : car *providence* et *anthropomorphisme* sont incompatibles. La providence représente la fatalité ; et, l'anthropomorphisme la liberté. Réunissez donc les deux dans le même individu, agissant selon l'une et l'autre.

— « Et, continue le professeur, attendu que sa nature est de mêler... »

— La nature de qui ? La nature de l'homme ? Mais, si l'homme n'a qu'une nature, il est complétement matériel; et, alors sa nature est d'obéir. Comment, alors, voulez-vous qu'il mêle du sien ? Dans ce cas, il n'a rien; il n'est rien.

— «... de mêler son action, continue le professeur, à celle de la Providence.... »

— Voyez-vous : ces deux actions qui n'en font qu'une ? C'est une résultante. De pareilles actions, sont des actions : pour rire.

tion : de celle, relative à l'origine du langage. C'est, seulement, après avoir résolu ces différents points; que, nous examinerons : si, la division des langues est encore capable : de servir d'appui au despotisme.

Avant d'être arrivé à ces différentes solutions; un examen : de la pratique sociale; de l'opposition; et de l'opinion relatives à ce moyen despotique, eût été inopportun; et, surtout sans but déterminé. Arrivé à ce point, cet examen pourra se faire : rapidement et utilement.

---

dement pour concevoir, mettait en jeu leurs organes pour exercer leurs conceptions. »

— Il paraît : que, l'auteur s'imagine : qu'un entendement peut exister, indépendamment d'un organisme. C'est là, une imagination bien curieuse.

— « Le Dieu, continue M. Damiron, qui leur donnait un certain sens des choses, leur donnait en même temps certains signes pour ce sens ; il développait à la fois leur langue et leur raison. »

— C'est, absolument, comme des serins : qu'on élève à la serinette.

— « Les premiers hommes, continue M. Damiron, ont donc parlé de la même façon qu'ils ont pensé ; ils ont eu l'expression par l'impression. »
(M. Damiron, *Psychologie*, t. II, p. 174.)

— Tout cela est très-joli : et d'expression et d'impression. Voilà, cependant, le premier élève de la philosophie moderne !

— « Rien n'induit plus, poursuit M. Damiron, à faire des cercles vicieux.... »

— Nous avons déjà donné ce passage au chap. V, § 2, *A*, du présent livre. Nous engageons nos lecteurs à le relire avec les remarques que nous y avons ajoutées. Nous le répétons ici avec quelques remarques nouvelles.

— « ...que l'habitude, continue M. Damiron, des abstractions logiques qui vous ramènent d'ordinaire au point d'où vous êtes parti. M. de Tracy, analyste logicien, cherche pourquoi l'animal n'a pas de signes. C'est, dit-il, qu'il n'est pas *capable* de distinguer les sensations particulières renfermées sous une sensation complexe. »

raisonnement? Ou, ces êtres, ne sont-ils des êtres: qu'illusoirement; ne sont-ils : que, des résultats de l'organisme? Voilà, ce qu'il faut savoir, avant de prononcer affirmativement : qu'il y a des êtres réels. Jusque-là, il faut rester dans l'hypothèse. Le fait est: que, si les animaux sentent; il n'y a pas d'êtres réels; il n'y a que des phénomènes; des résultats d'organisme.

— « ... que l'homme, continue M. Proudhon, parle comme il chante, comme il danse, comme il se forme en societés. »

— Toujours des indéterminations ! L'homme, est-il en société : avant le développement du verbe ? A cet égard, la philosophie, tout entière n'a jamais varié. Il n'y a société : que, là où il y a verbe; et, là où il y a verbe; là il y a société. Mais, comment y a-t-il verbe? Comment y a-t-il société? Est-ce par miracle? ou, n'est-ce point par miracle? Et, si ce n'est point par miracle; comment cela se fait-il? Voilà ce qu'il faut dire.

— « L'analyse comparée des langues montre..... que, continue M. Proudhon, les formes ingénieuses des langues primitives s'expliquent de même manière que les produits quelquefois étonnants de l'art primitif... »

— Une langue, sous quelque forme que ce soit, est un raisonnement; comme, tout art est un raisonnement. Comment l'homme raisonne-t-il? Voilà ce qu'il faut dire. Et, raisonne-t-il en réalité; ou bien, son raisonnement n'est-il : que, le résultat de l'organisme;

— « L'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme et de toutes ses sottises. »

(VOLTAIRE, *Dict. phil.*, art. ALPHABET.)

— Cette proposition, de Voltaire, est une sottise. C'est le verbe et non l'alphabet, qui est : cette origine; et, l'origine de l'homme. Auparavant, il n'y a : qu'une âme, dans l'éternité; et, une bête, qui s'y trouverait unie. Quant à l'homme, il n'existe pas encore. Presque toutes les sottises de notre humanité étaient énoncées : avant, que l'alphabet fût trouvé. La faculté des lettres, siégeant à la Sorbonne, a consacré, toute une année, pour tâcher de démontrer : qu'Homère, ne connaissait pas l'alphabet. Et, certes, du temps d'Homère; il s'était dit et fait : bien des sottises.

— « Avant d'avoir des habits, continue Voltaire, avant même de savoir parler, il dut s'écouler bien des siècles; cela est prouvé. »

— Et où donc, s'il vous plaît, cela, se trouvait-il prouvé? Il n'y a pas même à cet égard l'ombre d'une probabilité. Une fois, qu'un homme et une femme, physiquement développés, sont en contact, il n'y a pas plus de raison, pour dix mille ans; que pour un siècle; que, pour un an; que, pour un jour. Nous allions dire : pour un instant.

— « Mais, continue Voltaire, il faut le redire souvent. »

(VOLTAIRE, *ibid.*, art. HOMME.)

— Et, pourquoi faut-il le redire souvent? Est-ce

— « En effet, continue M. Proudhon, où la spontanéité opère, il est absurde de chercher du raisonnement. »

(M. Proudhon, *De la Création de l'ordre*, p. 296.)

— Comment, est-il possible : qu'un homme, aussi instruit, aussi penseur que M. Proudhon ; puisse énoncer : que, « là où la spontanéité opère, il est absurde « de chercher du raisonnement ? » C'est, précisément, le contraire, de cette proposition, qui est la vérité ; il n'y a de spontanéité réelle : que, là où il y a raisonnement. Ce qui a trompé M. Proudhon ; c'est, qu'il y a : spontanéité réelle ; et, spontanéité illusoire ; spontanéité propre ; et, spontanéité figurée. Supposons : que, les animaux soient purement matériels. Est-ce que dans ce cas, ils feraient rien spontanément? Tout ce qu'ils feraient, ne dériverait-il pas : des lois de l'organisme ; de la nécessité ; de la nécessité organique : à laquelle on a donné le nom d'instinct? La pierre abandonnée à elle-même, ne tombe pas spontanément. Elle est attirée par une force. Du reste, M. Proudhon ne pouvait raisonner autrement. Avec son raisonnement *par série, par analogie,* il est tombé dans le matérialisme. Dès lors, la spontanéité réelle est un mot vide de sens. Mais alors : pourquoi s'en servir ?

— « Toujours l'homme a parlé, et c'est avec une sublime raison que les Hebreux l'ont appelé AME PARLANTE. »

(De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 120.)

—De Maistre, et les Hébreux ont raison. Un homme est une âme parlante. Avant le verbe, l'homme, dans

— « Que seraient-elles, continue M. de la Mennais, en comparaison des vérités innombrables que possède l'homme en société? »

(M. DE LA MENNAIS, *Nouveaux Mélanges*, Paris, 1826, p. 240.)

— *Innombrable* est excellent. L'homme ne connaît pas encore une seule vérité; s'il en connaissait une seule; celle-là, lui servirait de critérium, pour distinguer la vérité de l'erreur; puisque : la vérité est UNE.

— « La question de l'origine du pouvoir, dit Ballanche, est évidemment la même que celle de l'origine de la parole.... »

— Laissez donc de côté la question de l'origine du pouvoir. Celle de l'origine des langues, est déjà assez complexe : sans, qu'il soit besoin de l'embrouiller.

— « Il faut absolument, continue Ballanche, choisir entre deux systèmes : ou l'homme a *reçu* le pouvoir de créer les langues, ou cette faculté lui a été *refusée*. »

— *Créée; refusée;* nous voilà dans l'anthropomorphisme jusqu'au cou. Une fois, l'anthropomorphisme admis, la question est résolue. En effet : peu importe, que le Créateur ait mis, dans l'homme, de quoi développer le verbe sans autre secours de lui; ou, qu'il l'ait développé, en lui, après l'avoir formé. De plus, Ballanche dit : qu'il n'y a que deux systèmes; et, il se trompe grossièrement. En voici deux autres indépendants de l'anthropomorphisme : le langage pour se développer, a-t-il besoin d'une âme immaté-

—Aux îles Marquises, les langues y sont aussi très-développées. Nous avons déjà remarqué : que, la féodalité, depuis un temps immémorial, s'y trouve à un point dont on n'avait pas d'idée en Europe. L'aîné en naissant est possesseur de tout. Le père n'est plus que le tuteur.

Ces exemples tendent à prouver : que, les langues se développent extrêmement vite. Mais, comment et pourquoi? Voilà, ce à quoi il faut répondre; ou, avouer : qu'on ne parle, que pour faire du bruit.

— « Pour les dictions qui signifient naturellement, j'en trouve la raison bonne pour les choses qui frappent tellement nos sens, que cela nous excite à rendre *quelque voix* (1); comme si l'on nous frappe cela nous oblige à crier, si on fait quelque chose de plaisant cela nous fait rire, et les voix que l'on rend en criant ou riant sont semblables en toutes langues. Mais lorsque je vois le ciel ou la terre, cela ne m'oblige pas plus à les nommer ciel ou terre qu'en toute autre sorte, et je crois que ce serait de même encore que nous eussions la justice originelle. »

(DESCARTES, *Lettre au P. Mersenne*, t. VI des *Œuvres*, p. 88.)

— Nous ne savons trop : ce, que la justice originelle pourrait opérer, en cette affaire. Mais, nous croyons : que, l'auteur de l'automatisme devait avoir plus à dire : sur l'origine du langage.

— « Des enfants étant nourris ensemble, continue Descartes, n'apprendront point à parler tout seuls, *sinon* PEUT-ÊTRE *quelques mots* qu'ils inventeront. »

— Que, signifie ce PEUT-ÊTRE? Et, s'ils parlent quelques mots, ils apprendront donc à parler seuls? Est-

(1) Descartes dit *quelque voix* et non *quelque parole*. Les voix, nos paroles, restent dans les limites de l'organisme.

il possible de dire ainsi : le *oui*, et, le *non*, sans laisser, seulement : un intervalle de quelques mots!

— « Mais, continue Descartes, qui ne seront ni meilleurs ni plus propres que les nôtres ; au contraire, les nôtres ayant été ainsi inventés au commencement.... »

— Les hommes ont, alors, appris seuls à parler. Pourqnoi donc commencer par nier cette proposition? Puis, nier ou affirmer ne suffit pas ; il faut prouver.

— « ...ont été depuis, continue Descartes, et sont tous les jours corrigés et adoucis par l'usage, qui fait plus en semblables choses que ne saurait faire l'entendement d'un bon esprit. »

(Descartes, *ibid.*, p. 120.)

— Comment! l'usage ne dérive point exclusivement de l'entendement de l'esprit? Mais, il faut être Descartes : pour dire de pareilles choses. Bientôt on dira : que, le soleil a l'usage : de rester au centre de notre monde.

— « Il y a, dit M. Damiron, un langage primitif comme une pensée primitive ; »

— Que signifie ce galimatias? Le mot *primitif* se rapporte-t-il ici au temps? Signifie-t-il : que, si des enfants sont mis ensemble, ils inventeront un langage ; et, que le langage d'enfants, mis ensemble au dix-neuvième siècle, sera primitif au langage inventé au vingtième? Dans ce cas, le mot *primitif* n'a aucune valeur rationnelle, relativement à l'origine du langage. Si, ce mot *primitif* n'a point cette valeur ; il signifie : que, le langage vient de Dieu ; ou qu'il est inhérent à

l'ORGANISME. Dans ces deux cas, l'action de l'homme, dont va parler l'auteur, est une action illusoire; ces prétendues *actions* ne sont, alors : que, des résultats de *nécessité*.

— « Et, continue le professeur, le langage artificiel.... »

— Que signifie : cet autre galimatias? Artificiel signifie : *résultat de raisonnement*, ou, ne signifie rien du tout? Le langage est donc exclusivement artificiel; ou, il n'est rien..... que phénomène; et, ne prouve absolument rien. L'auteur emploie cette expression : parce qu'il s'imagine : qu'il y a des langages instinctifs; des pensées instinctives; ce qui est plus singulier encore.

— « Et le langage artificiel, comme la pensée artificielle, continue le professeur, ne sont l'un et l'autre que des conséquences tirées par la liberté de ces données originelles. »

— Autre galimatias. Est-ce que la liberté est un être? De plus : la liberté est incompatible, avec l'existence d'une divinité; comme elle l'est avec le matérialisme, dont l'auteur fait une profession : presque continuelle.

— « L'homme, continue le professeur, n'invente pas plus la manifestation de son esprit que son esprit lui-même; il la reçoit de la divinité. »

— Encore une fois : du moment, que la divinité existe; l'esprit de l'homme n'est plus rien : qu'un phénomène. Que, des théologiens législateurs prêchent

— « Et alors, continue Ballanche, il a pu graduellement inventer la parole. »

— Ce qui doit être évité, avec le plus de soin, dans la solution d'une question; c'est, d'y faire entrer un élément absurde. Alors, toute solution réelle devient impossible. Une fois, qu'il a été admis : qu'il est possible de penser sans paroles; ce qui est aussi absurde, que de dire : qu'il est possible de parler sans penser; tout, ce qui ressort d'une pareille hypothèse, ne peut être : que, du galimatias.

— « Admettons, reprend Ballanche, quant à présent, et sans examen, ces deux systèmes à la fois, et partageons les hommes en deux grandes classes : d'après ces deux manières d'envisager la production de la pensée, l'une sera composée de tous ceux qui ne peuvent penser qu'avec la parole, l'autre sera composée de tous ceux qui ont la faculté de penser indépendamment de la parole.

« Je suis loin sans doute d'admettre, quant à moi, la séparation de la parole et de la pensée; mais il ne s'agit point de mes propres expériences... »

— C'est possible; mais, ce dont il s'agit : c'est, de raisonnement; c'est, de sens commun; et, le sens commun exige : de ne pas prêter, à ses adversaires, des idées absurdes : quand on veut, de bonne foi, résoudre une question. Si, même les adversaires avaient des idées absurdes; il faudrait : ou, commencer par les guérir; ou, raisonner indépendamment d'eux. Le fait rationnel; le fait non absurde; est : qu'il est aussi impossible de penser sans parler; que de parler sans penser. Ce point une fois établi, la question se borne à savoir : si, l'homme qui naît sans penser ni parler; peut, dans certaines circonstances, penser et parler;

— «... à condition, continue M. Damiron, de s'y accommoder. Doué du don de l'expression, il en use à sa manière; il en abuse souvent, mais jamais jusqu'au point de l'altérer jusqu'à sa source dans son principe. »

— Ce galimatias, passe tous les précédents.

— « Aussi, continue le professeur, il n'y a pas de langue si corrompue qui ne soit encore une langue et ne conserve jusqu'au bout ses qualités essentielles. »

— Cela signifie qu'une langue est une langue.

— « Nous avons, dit le philosophe, nous avons dans nos organes un certain fonds de signes de pensées.... »

— N'est-ce pas que c'est joli! des signes de pensées qui sont dans des organes! O Molière! pourquoi donc es-tu mort?

— «... que nous devons, continue le professeur, cultiver, et que nous cultivons plus ou moins bien, mais que nous ne saurions pas plus détruire que nous ne saurions le créer.

« Et maintenant, si l'on considère sous le point de vue de l'histoire cette question du langage, et que l'on se demande comment s'est formée la langue des premiers hommes, comme ils sont nés hommes faits (nous supposons du moins cette vérité admise).... »

— Ces premiers hommes, *nés hommes faits* nous rappellent : la création d'un vieux monde, inventée par M. de Chateaubriand, et, que nous avons citée au chap. II, § 1 du présent livre.

— «... qu'ils n'ont point eu leur enfance, continue le professeur, mais tout d'abord leur jeunesse, et, pour mieux dire, leur virilité; ils ont eu, dès le début, et en vertu de la même loi, la pensée et l'expression, le jugement et la proposition. La même cause qui mettait en jeu leur enfan-

me (1); ceux qui croient à l'homme la puissance de faire des lois (2); ceux qui *par conséquent* sont obligés d'admettre un contrat primitif. »

— Voilà, un *par conséquent;* singulièrement placé. Renvoyez donc le contrat primitif à côté de la cause première; et, replongez-les tous les deux, dans l'absurde dont ils sont sortis. Tout contrat est un raisonnement; et, tout raisonnement, considéré comme contrat, n'a de base que la force : soit de sophisme, soit brutale; lorsque la vérité, l'incontestabilité n'est pas démontrée. Après, tout contrat se trouve basé sur la vérité; et, alors, la force sociale s'y trouve nécessairement unie.

— « Ceux-là, continue Ballanche, pensent que les libertés d'un peuple résultent de ses droits et non point des concessions des princes (3), non plus que d'états antérieurs; ils pensent que l'homme fait une sorte d'acte libre en entrant dans une association politique, et qu'à cet instant, qui est une fiction convenue, il cède une partie de ses droits, pour jouir de certains avantages qu'il n'aurait pas sur la société, comme par exemple celui de la propriété. Dès lors il n'y a plus de législateurs, il n'y a que des rédacteurs d'un contrat synallagmatique; hors de là tout pouvoir est une usurpation (4).....

.....

.....

.....

« La question de l'origine du langage a souvent occupé les philosophes depuis quelques années. Les uns ont regardé le problème comme insoluble, les autres ont établi des hypothèses plus ou moins probables (5).

(1) L'expression *état abstrait*, signifie ici : *conséquence;* quel abus de langage !

(2) Dites donc : de raisonner; et, n'embrouillez pas la question!

(3) Est-il possible de résoudre une question : quand, on fait de pareils écarts?

(4) Encore une fois, qu'a de commun : ce verbiage de *Contrat social;* avec l'origine des langues? Est-ce donc, de cette manière, qu'il est possible : de résoudre les questions?

(5) Remarquons : que, voilà encore un auteur contemporain, de beau-

— Au lieu cité, nous avons fait remarquer : qu'il n'y avait pas de sensations générales ; et que toutes les sensations sont complexes par essence. Confondre un raisonnement avec une sensation, sans distinguer : si, la sensation existe dans le temps ou dans l'éternité, est une erreur qui conduit à mille autres. Sentir dans le temps c'est raisonner ; et alors une sensation est toujours un raisonnement. Mais, sentir avant le développement du verbe, n'est point raisonner. Un enfant qui vient de naître sent et ne raisonne pas. Le chien sent-il ? Première question. Avant de l'avoir résolue, il est impossible de savoir d'une manière *incontestable* s'il a des signes ou s'il n'en a pas. Remarquons, ici : la justesse du reproche que M. Cousin va faire à M. de Tracy : *parce qu'il n'est pas capable* dit-il, etc. Là est le cercle vicieux. POURQUOI n'est-il pas capable ? Voilà, ce qu'il fallait dire, dans la supposition qu'il y eût des sensations générales ; et, ce *pourquoi* équivaut : au *pourquoi* l'animal n'a-t-il pas de signes ?

— « Mais, continue M. Cousin, comme l'animal ne pourrait faire cette opération sans signes, il s'ensuit, etc. »

(M. COUSIN, *loc. cit.*)

— Nous reprendrons cette citation en examinant *si les animaux parlent*. Nous ne la mentionnons ici : que, pour faire remarquer à nos lecteurs : que, cette question n'est soluble, d'une manière rationnellement incontestable : que, par la recherche de savoir : si, les animaux sentent.

sommes dans un siècle; où, pour faire accepter : que, l'homme n'a pas le pouvoir de faire sa langue; il faut le prouver; et, l'auteur est loin : de donner aucune preuve.

— « L'homme, poursuit Ballanche, étant nécessairement un être social... »

— Comment, est-il possible : qu'un homme d'esprit, fasse un pareil cercle vicieux? Qu'est-ce qu'un être social? C'est, un être qui parle. M. Ballanche, va en conclure : que, dès lors, il parle nécessairement; ce qui signifie : qu'il parle, parce qu'il parle.

— « .... il en résulte, continue Ballanche, qu'il a été, dès l'origine, doué du sens social, de la parole... »

— Est-ce qu'un enfant, qui vient de naître, est un être social? Dites oui, M. Ballanche; on vous dira : qu'il ne parle pas. Dites non, on vous dira : que, l'homme avant de parler, était comme l'enfant.

Maintenant, est-il permis, à un homme habitué à réfléchir, d'appeler la parole : SENS SOCIAL. Nous savons : que, des gens d'esprit se sont servis de l'expression *sens moral;* mais, quand on veut imiter, ce ne sont pas les sottises, qu'il faut prendre pour modèles. Un *sens* est un organe. Au propre, c'est le cerveau; au figuré, ce sont les parties de l'enveloppe qui y communiquent. La parole, n'est pas plus un sens : que, la course.

— « ... car, continue Ballanche, la parole est nécessaire pour la société.... »

parce que c'est absurde? Ou bien : est-ce, parce que c'est une proposition : matérialiste?

— « C'est par la communication des pensées d'autrui que l'enfant en acquiert et devient lui-même pensant et raisonnable. »
(BUFFON, *Discours sur la nature des animaux.*)

— Est-ce que pensant et raisonnable sont deux? Et, les premiers êtres humains qu'il y a eu sur le globe, comment ont-ils parlé? Quand on soulève des questions : ou, il faut les résoudre clairement, incontestablement; ou, il faut avouer son ignorance. Sinon..... Ici nous laissons le lecteur tirer la conclusion.

— « L'intelligence, dit M. de la Mennais, ne se développe que dans la société, à l'aide du langage que l'homme reçoit des autres hommes.... »

— Et, les premiers êtres humains, qui ont paru sur le globe; comment ont-ils parlé? Dieu, dira M. de la Mennais; car, à cette époque, il était chrétien, Dieu, dira-t-il, a révélé le langage. Très-bien. Nous allons voir.

— « .. des autres hommes, continue M. de la Mennais, avec ses premières pensées ou les premières vérités. Hors d'elle, il végète et meurt dans son ignorance native; borné à de simples sensations, il ne peut acquérir d'idées; et quand il en acquerrait.... »

— M. de la Mennais met ici en doute : ou, que l'homme peut avoir des idées sans signes; ou qu'il peut avoir des signes hors la société. Ces deux hypothèses sont fort singulières. La dernière nierait : la nécessité de la révélation; pour l'existence du verbe.

— « Que seraient-elles, continue M. de la Mennais, en comparaison des vérités innombrables que possède l'homme en société? »

(M. DE LA MENNAIS, *Nouveaux Mélanges*, Paris, 1826, p. 240.)

— *Innombrable* est excellent. L'homme ne connaît pas encore une seule vérité; s'il en connaissait une seule; celle-là, lui servirait de critérium, pour distinguer la vérité de l'erreur; puisque : la vérité est UNE.

— « La question de l'origine du pouvoir, dit Ballanche, est évidemment la même que celle de l'origine de la parole.... »

— Laissez donc de côté la question de l'origine du pouvoir. Celle de l'origine des langues, est déjà assez complexe : sans, qu'il soit besoin de l'embrouiller.

— « Il faut absolument, continue Ballanche, choisir entre deux systèmes : ou l'homme a *reçu* le pouvoir de créer les langues, ou cette faculté lui a été *refusée*. »

— *Créée; refusée;* nous voilà dans l'anthropomorphisme jusqu'au cou. Une fois, l'anthropomorphisme admis, la question est résolue. En effet : peu importe, que le Créateur ait mis, dans l'homme, de quoi développer le verbe sans autre secours de lui; ou, qu'il l'ait développé, en lui, après l'avoir formé. De plus, Ballanche dit : qu'il n'y a que deux systèmes; et, il se trompe grossièrement. En voici deux autres indépendants de l'anthropomorphisme : le langage pour se développer, a-t-il besoin d'une âme immaté-

rielle ; ou bien : l'organisme seul, développe-t-il le langage?

— « Dans le premier cas, continue Ballanche, l'invention du langage serait un résultat nécessaire de la forme même, si l'on peut parler ainsi, de notre intelligence; les langues seraient alors comme un ensemble de signes convenus, devenu graduellement plus ou moins complet, graduellement perfectionné, à mesure que de nouveaux besoins se seraient fait sentir. Dans le second cas, l'homme aurait reçu sa langue d'une tradition obscure et mystérieuse, qui remonte d'anneau en anneau jusqu'au berceau du monde, mais dont la société a toujours été dépositaire. Ceux qui attribuent à l'homme le pouvoir de se faire sa langue, ne disent autre chose sinon que la pensée nait d'abord en lui, et qu'ensuite il choisit pour l'expression un signe qu'il adopte... »

— S'il n'y a jamais eu : que, ces deux systèmes, sur l'origine du langage; il faut convenir : qu'ils étaient bien sots tous les deux. Le premier était absurde : comme, faisant penser avant d'avoir des signes; il eût été tout aussi absurde de faire avoir des signes, avant de penser. Le second était absurde : comme, dérivant de l'anthropomorphisme. De ces différentes absurdités, il était facile : non point de démontrer; mais, de deviner la vérité; quitte, ensuite, à chercher la démonstration. En effet; du moment, qu'il est également absurde . de faire penser avant d'avoir des signes; ou, de faire avoir des signes, avant de penser; du moment, que l'anthropomorphisme est reconnu absurde; il est évident, il est incontestable : que, le signe et la pensée, se développent simultanément; et, nécessairement; dans certaines conditions : qu'il s'agit de déterminer.

— « ...ou, continue Ballanche, qu'il trouve déjà convenu. Ceux au contraire qui refusent à l'homme la faculté de se faire sa langue ne disent

autre chose sinon que, par l'habitude de l'éducation ou par une loi primitive qu'ils ne connaissent point, ils ne peuvent penser sans le secours de la parole. En un mot, la parole est nécessaire à l'homme pour penser (1), et alors l'homme n'a pu inventer la parole ; car on ne peut supposer un temps où il ait été sans pensée. »

— Et, pourquoi pas, s'il vous plaît? L'enfant, qui vient au monde, pense-t-il? Descartes disait : que, l'enfant pense dans le ventre de sa mère. Mais, Descartes a dit : bien d'autres choses, qui ne valent pas mieux. L'enfant, même ayant pensé, et livré à l'isolement : cesse de penser. Pourquoi donc pas : celui qui n'a jamais ni pensé ni parlé? La question, de l'origine des langues, est bien simple. Pour la résoudre, il suffit de se demander : l'anthropomorphisme est-il réel oui ou non? Si vous admettez un Dieu créateur, la question est résolue. Nous l'avons déjà dit et nous le répétons : que ce Dieu, en faisant l'homme, mette en lui ce qu'il faut pour parler; ou, qu'il l'y mette après l'avoir fait; peu importe. La solution, d'une pareille question, n'a pas plus de valeur : que, beaucoup d'autres faites par Sanchez; celle, par exemple : *An virgo Maria*, etc...*cum spiritu sancto?* Si, vous renvoyez le Créateur, avec les oignons d'Égypte; il est évident : que, l'homme parle nécessairement : dans certaines conditions, qu'il s'agit de déterminer. Voulez-vous vérifier vos théories quelconques par la pratique? Mettez, dans un parc, deux enfants de sexes différents. Il n'est pas difficile de les y élever, de manière : à ce qu'ils puissent prendre les aliments, qui leur seront fournis,

(1) Oui; et qui plus est, la pensée est nécessaire : pour parler.

sans leur avoir appris à parler. Si, lorsqu'ils auront des enfants, ils ne parlent pas : c'est, que l'homme est incapable de penser par lui seul. En faisant cette expérience, vous déciderez deux questions. Si, le le verbe ne se développe pas, l'anthropomorphisme existe; et, alors, l'âme est nécessairement faite; est nécessairement matière; il y a un potier, des cruches, et rien de plus. Si, le verbe se développe il n'y a plus d'anthropomorphisme ; et, l'âme est immatérielle, éternelle : ainsi que nous le verrons bientôt. Dans le premier cas, la vertu est une sottise, un mot, un rien; dans le second; c'est, l'acte d'un être réel, qui est *nécessairement,* récompensé.

— « Et, continue Ballanche, on ne peut expliquer comment il aura pu créer la parole sans laquelle il ne pouvait penser; »

— Comment! on ne peut? Quelle manie : de toujours déclarer impossible, ce qu'on ne sait pas ! Et, si la parole et la pensée se développent : simultanément.

— « Ou la parole, continue Ballanche, n'est pas nécessaire à l'homme pour penser; »

— Voilà une bien singulière alternative. Il y en avait une troisième : le développement simultané du signe et de la pensée. Pourquoi l'auteur ne l'a-t-il point indiquée? Elle était cependant la plus simple; et, la seule qui ne fût pas absurde.

et crée le souvenir et la prévision (1). Oui, la pensée même de Dieu, la pensée éternelle (2) et contemporaine de tous les jours, cette pensée est dans le verbe (3). Mais encore n'est-ce là qu'une partie du problème. L'invention du substantif présente une difficulté non moins insurmontable. »

— Il faut bien avoir l'amour des difficultés, pour en trouver partout. Essayez, donc, de trouver un verbe : qui, ne renferme pas le substantif. Le verbe lui-même *être,* pris isolément : est un substantif ; et, le substantif par excellence.

— « Je suis donc obligé, continue Ballanche, d'admettre nécessairement la révélation de la parole. »

— A cet égard, et en votre qualité d'anthropomorphiste, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Rien, n'est plus étonnant : que, de trouver des hommes, qui parlent du Dieu anthropomorphe comme y croyant ; et, qui veulent : que la parole vienne de l'homme. Il faut être plus que fou, pour le dire ; et, encore plus fou : pour, ne point, s'en apercevoir. Ou, renoncez à l'anthropomorphisme ; ou, croyez : que, tout vient de Dieu, tout, tout sans exception ; et, jusqu'au crime.

— « On me dira, continue Ballanche, ce qui a été dit plusieurs fois,

(1) D'abord, créer est une sottise. Ensuite, le verbe n'est pas un être ; et, ne fait rien du tout. C'est, l'âme qui fait ; si, âme il y a. Sinon : tout se fait ; et, personne ne fait ; car, alors, il n'y a personne.

(2) Une pensée éternelle, est une bien jolie chose ! L'essence de la pensée est d'exister dans le temps. Une pensée éternelle équivaut : à un néant qui se promène.

(3) Avec du galimatias pareil, il n'est pas de sottise : que, l'on ne puisse faire accepter : à ceux qui ont de la foi.

que c'est un moyen très-commode de se tirer d'embarras. Mais qu'importe que ce moyen soit commode? Il s'agit de savoir si c'est la vérité. »

— C'est vrai. Mais, quand on veut arriver à la vérité, par le raisonnement; il faut commencer : par éliminer l'absurde; et, le comble de l'absurde; c'est : l'anthropomorphisme.

— « D'abord, continue Ballanche, je ne vois pas pourquoi Dieu n'aurait pas donné immédiatement la parole à l'homme dans l'origine, comme il lui a donné les autres sens. »

— Il est certain : qu'il n'y a rien à répondre à cet argument. Qui peut le plus peut le moins; et, il n'y a pas l'ombre de doute : que, si l'anthropomorphe existe, la parole vient de lui. Dans ce cas, l'homme parlerait comme une horloge sonne; et, alors M. Ballanche aurait presque raison : d'appeler la parole UN SENS.

— « Les inventeurs de l'intelligence, continue Ballanche, seraient les inventeurs de l'intelligence humaine elle-même. »

— Si, inventer signifie : découvrir; faire usage; l'homme invente l'intelligence. Il faut bien, dès que l'intelligence existe, et qu'elle n'existe pas en naissant; que, le premier homme, composé de l'homme et de la femme : trouve l'intelligence; la découvre; en fasse usage; ou, que ce soit l'anthropomorphe, qui lui enseigne cet usage. Si, l'anthropomorphe existe, c'est lui sans aucun doute. S'il n'existe pas, c'est l'homme. Voyez, maintenant, s'il existe. En raisonnant, il n'est pas difficile de le savoir.

— « Pour se dispenser, continue Ballanche, d'adopter une révélation première du langage, on est obligé d'admettre une foule de miracles qui se renouvellent tous les jours, avec la même raison de douter pour l'incrédule. »

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît? Citez donc un seul de ces miracles. Ils sont singuliers, ces messieurs. Ils veulent toujours : que, leurs affirmations soient prises : comme des preuves.

— « Ne vaudrait-il pas mieux, continue Ballanche, se reposer dans la *croyance* d'un premier acte de la volonté divine? »

— Du moment, que l'on fait un seul acte de foi, relativement à l'anthropomorphisme; celui-là les contient tous. Ce, qu'il y a de singulier; c'est, que les gens, qui commencent par faire des actes de foi, veulent ensuite raisonner; et, faire accepter comme principe de raisonnement, ce qu'ils admettent sans raisonnement; et, qui plus est, contre le raisonnement. Du temps passé, ils avaient pour eux : les bûchers. Mais, à présent : que, les bûchers sont éteints; comment donc peuvent-ils, s'entendre parler : sans se moquer d'eux-mêmes?

— « Charles Bonnet, continue Ballanche, examine ce que l'homme a pu être avant qu'il eût la parole. Cette supposition absurde... »

— Absurde? Entendons-nous. Dans l'hypothèse de l'anthropomorphisme, Dieu n'a révélé la parole à Adam, qu'*après* sa création. *Avant* cette révélation, Adam était-il un homme? Si vous dites oui, vous convenez que l'homme existe avant la parole. Si vous

Autrefois ce n'était pas même un problème (1). Il n'était pas venu dans la pensée d'imaginer que l'invention du langage était au pouvoir de l'homme.»

— Cette idée a dû venir : à tous ceux, qui ont eu la force de se dépouiller de leurs préjugés. Mais, comme énoncer ces idées, c'était nier l'anthropomorphisme ; et, que ceux qui niaient l'existence de cette absurdité, étaient brûlés ; peu de personnes auront eu : le goût de se faire griller, sans utilité.

— « De ce que les langues, dit Ballanche, sont *considérées* comme les signes de nos pensées (2) et comme des méthodes... »

— Les langues, ne sont pas plus des méthodes : que, les chiffres ne sont des méthodes. C'est, le raisonnement qui est méthode ; et, il y a : bonne et mauvaise méthode ; comme, il y a : bon et mauvais raisonnement. C'est, un très-mauvais raisonnement ; c'est, une très-mauvaise méthode ; que, de raisonner avec des mots : dont la valeur est indéterminée ; ou, conduit à l'absurde.

— « ... il ne faut pas *croire*, continue Ballanche, que l'homme ait eu le pouvoir de faire sa langue dans l'origine. »

(Ballanche, *Essai sur les institutions sociales*, ch. VII.)

— En général, il ne faut rien croire. Mais, nous

coup de mérite, qui reconnait : que, la question n'est nullement résolue.

(1) Autrefois, il n'y avait pas de problèmes à résoudre. Trois étaient la même chose qu'un ; quelque chose pouvait se faire de rien ; on était criminel, avant d'avoir agi, etc.

(2) Comment, *considérées ?* Mais elles ne sont que cela, exclusivement que cela.

sommes dans un siècle; où, pour faire accepter : que, l'homme n'a pas le pouvoir de faire sa langue; il faut le prouver; et, l'auteur est loin : de donner aucune preuve.

— « L'homme, poursuit Ballanche, étant nécessairement un être social... »

— Comment, est-il possible : qu'un homme d'esprit, fasse un pareil cercle vicieux? Qu'est-ce qu'un être social? C'est, un être qui parle. M. Ballanche, va en conclure : que, dès lors, il parle nécessairement; ce qui signifie : qu'il parle, parce qu'il parle.

— « .... il en résulte, continue Ballanche, qu'il a été, dès l'origine, doué du sens social, de la parole... »

— Est-ce qu'un enfant, qui vient de naître, est un être social? Dites oui, M. Ballanche; on vous dira : qu'il ne parle pas. Dites non, on vous dira : que, l'homme avant de parler, était comme l'enfant.

Maintenant, est-il permis, à un homme habitué à réfléchir, d'appeler la parole : SENS SOCIAL. Nous savons : que, des gens d'esprit se sont servis de l'expression *sens moral;* mais, quand on veut imiter, ce ne sont pas les sottises, qu'il faut prendre pour modèles. Un *sens* est un organe. Au propre, c'est le cerveau; au figuré, ce sont les parties de l'enveloppe qui y communiquent. La parole, n'est pas plus un sens : que, la course.

— « ... car, continue Ballanche, la parole est nécessaire pour la société.... »

— Ceci est incontestable. Avant la parole il n'y a pas de société. Deux jumeaux, qui viennent de naître, si on fait abstraction du reste des hommes; ne sont point en société.

— « ... et l'homme, continue Ballanche, n'a jamais été hors la société. »

— Qui donc vous a dit cela? Voilà encore un cercle vicieux! Vous voulez rechercher l'origine du langage; et, pour résoudre cette question, vous affirmez : que, l'homme a toujours parlé. C'est très-commode! Encore une fois : l'anthropomorphisme existe : oui ou non. S'il existe, la question est résolue; car, alors, peu importe : que, l'anthropomorphe ait mis la parole, dans la machine avant ou après. S'il n'existe pas; l'homme, est apparu sur le globe, le dernier de tous les animaux; et, dans ce cas, il y est arrivé avant la parole. Alors, comment la parole lui est-elle arrivée? Voilà toute la question. THÉORIQUEMENT, nous verrons : qu'elle est facile à résoudre. Ce qu'il y a de singulier; c'est, qu'elle est excessivement facile à vérifier : PRATIQUEMENT. Pourquoi ne l'a-t-on point vérifiée? Pourquoi? C'est, que cela aurait ruiné; la fausse théorie de l'anthropomorphisme; et, que toute la société reposait, exclusivement sur cette même théorie.

— « Remarquons bien, continue Ballanche, que la faculté de parler n'aurait point suffi, puisque dès l'origine il a été nécessairement dans la société (1).

(1) Toujours le même cercle vicieux.

— Ainsi, le Dieu anthropomorphe n'a fait : que, *personnifier* notre sensibilité? M. Ballanche! vous frisez le fagot. Heureusement pour vous, les feux de l'anthropomorphisme sont éteints.

Maintenant, et puisque la musique est inséparable de la poésie ; écoutons de la musique sur un autre mode.

— « Les êtres au-dessous de l'homme, dit M. de la Mennais, voient, perçoivent l'univers, le connaissent, mais seulement de cette connaissance imparfaite, etc.

« De leurs rapports avec les choses et de la nature particulière de chacun d'eux dérive leur *langage*, expression composée de l'action directe des objets de la perception sur les êtres qui *perçoivent*, et de leur mode spécial de *sentir* et de *percevoir*, expression encore de l'*instinct* ou de l'énergie spontanée de leur nature même dont il manifeste les lois. Mais pour bien comprendre le langage dans cette classe d'êtres intermédiaires entre les êtres inorganiques et l'homme intelligent, il faut descendre jusqu'aux êtres inorganiques eux-mêmes, car *ils ont leur langage*, et c'est en l'étudiant que nous parviendrons à nous faire une idée exacte du langage propre des êtres supérieurs. »

— Ainsi, c'est en étudiant le langage des cailloux; que, nous arriverons : à la connaissance de l'origine du langage de l'homme; à la connaissance des êtres supérieurs aux cailloux. C'est, la série des êtres : dans toute sa rigueur panthéistique.

— « Tout corps frappé, continue M. de la Mennais, rend un son, qu'il nous soit ou non perceptible, et chaque corps frappé rend un son divers. Si *cette langue* est obscure pour nous, ce n'est pas à cause de son imperfection, mais de notre ignorance. »

— Est-il possible de voir, un homme d'un aussi beau talent, faire : un aussi déplorable usage, des anagogies? *Langage* signifie : *communication de pensées*.

— Ces deux questions n'en font qu'une : le langage est l'expression de la société. Là où il y a société, il y a langage ; là où il y a langage, il y a société. Les deux naissent simultanément.

— « Serait-il même possible, continue Ballanche, d'inventer une langue sans inventer en même temps l'écriture.... »

— M. Ballanche, n'est pas le seul : qui, ait avancé cette proposition hétéroclite. En vérité, il faut avoir bien du respect, pour des gens, de beaucoup de mérite d'ailleurs ; pour, ne point se moquer : de pareilles propositions. L'inverse, de cette proposition ; et, qui plus est, ne valant pas mieux, a été professée : pendant deux années à la faculté des lettres siégeant à la Sorbonne. On y a prétendu, je le répète : que, du temps d'Homère l'écriture n'existait pas.

— « ... et, continue Ballanche, l'invention de l'écriture peut-elle accompagner l'invention du langage? Il me semble que sur cette route on rencontrerait bien des difficultés. »

— Nous le répéterons mille fois. Aussi longtemps, que l'anthropomorphisme reste élément d'une question ; il n'en peut sortir : que l'absurde.

— « On ne saurait, continue Ballanche, concevoir l'invention d'une langue sans l'invention *au moins* simultanée des signes écrits. »

— Et, probablement, nos lecteurs ne pourront s'imaginer : qu'il soit possible d'inventer, de pareilles

— « En continuant à s'élever, poursuit M. de la Mennais, dans la série s êtres organiques, on arrive aux animaux moins distants de l'homme.

. . . . . .

« La voix manifeste, exprime les perceptions, les sensations, les volis, qu'elles résultent originairement d'une cause soit interne, soit exe. Par elles s'établissent entre les êtres les relations qui les unissent, pécialement celles que détermine l'instinct. Ce par quoi il se manifeste lividuellement est en même temps le moyen de leurs communications iproques, et les rapports entre leurs langues... »

— Du moment qu'il a été admis : que, les cailloux rlent ; il ne doit plus y avoir de difficulté, pour acrder la parole : aux huîtres : et aux araignées.

— «... et les rapports entre leurs langues, considérées, continue M. de lennais, dans ce qu'elles ont de divers, représentent les rapports entre s natures diverses ; d'où il suit que plus les natures sont rapprochées, onséquemment les rapports étroits et nombreux, mieux une espèce end la langue d'une autre espèce ; et que ces mêmes langues, expri- nt les rapports de convenance et de disconvenance, les rapports sym- hiques et les rapports hostiles, sont un des moyens par lesquels chaque , averti de ses relations avec les autres amis, ou ennemis, POURVOIT à conservation. »

— Ainsi, comme c'est, dans les êtres inorganies, qu'il faut étudier : le langage des êtres organies ; et, sans doute *vice versa;* il faut en conclure : ie, si les pierres ne se sauvent point, quand on veut s prendre dans la carrière ; ou, ne mordent point cequi les en arrache ; c'est qu'elles n'ont ni jambes dents. Ce n'est pas la volonté, qui leur manque.

— « Cela posé, continue M. de la Mennais, il devient facile de concevir l'origine du langage chez les animaux. »

— Nous prions nos lecteurs : de lire, avec atten-

— C'est vrai : parole par excellence ; et cela : parce que le verbe, renferme aussi tous les éléments du discours. Une fois, qu'une parole existe; elles existent toutes. Une seule parole est *raisonnement;* et, toutes découlent du raisonnement. Il est vrai : qu'on fait diablement de sots raisonnements, avant d'en faire un bon. Mais, si on raisonnait bien, dès le commencement, notre monde ne serait, que faiblement : *monde d'expiation,* pour parler le langage de M. Ballanche.

— « ... lien merveilleux, continue Ballanche, de tout discours, contient le sentiment même de l'existence avec tous ses modes et toutes ses modifications. Le verbe est à la fois la plus haute abstraction... »

— Une abstraction, n'est ni haute ni basse. Abstraire c'est abstraire : et, dans le langage, il n'est rien: qui, ne soit abstraction. Essayez donc ! de trouver une expression, qui ne soit pas une abstraction !

— « ... la plus forte empreinte, continue Ballanche, de la conscience de soi et de la croyance de ce qui n'est pas soi, l'expression la plus ferme, la plus déliée, la plus flexible et la plus certaine. »

— Tout cela, est parler pour ne rien dire. Le verbe est tellement l'expression de la certitude, de la vérité : que, vous ne savez pas encore : s'il y a des êtres réels; et, encore moins : distinguer les êtres réels, des êtres illusoires.

— « Le verbe enfin, continue Ballanche, embrasse tous les temps (1)

(1) Ce serait bien plus curieux, s'il se bornait : soit, au présent; soit au passé; soit à l'avenir.

et crée le souvenir et la prévision (1). Oui, la pensée même de Dieu, la pensée éternelle (2) et contemporaine de tous les jours, cette pensée est dans le verbe (3). Mais encore n'est-ce là qu'une partie du problème. L'invention du substantif présente une difficulté non moins insurmontable. »

— Il faut bien avoir l'amour des difficultés, pour en trouver partout. Essayez, donc, de trouver un verbe : qui, ne renferme pas le substantif. Le verbe lui-même *être,* pris isolément : est un substantif ; et, le substantif par excellence.

— « Je suis donc obligé, continue Ballanche, d'admettre nécessairement la révélation de la parole. »

— A cet égard, et en votre qualité d'anthropomorphiste, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Rien, n'est plus étonnant : que, de trouver des hommes, qui parlent du Dieu anthropomorphe comme y croyant ; et, qui veulent : que la parole vienne de l'homme. Il faut être plus que fou, pour le dire ; et, encore plus fou : pour, ne point, s'en apercevoir. Ou, renoncez à l'anthropomorphisme ; ou, croyez : que, tout vient de Dieu, tout, tout sans exception ; et, jusqu'au crime.

— « On me dira, continue Ballanche, ce qui a été dit plusieurs fois,

(1) D'abord, créer est une sottise. Ensuite, le verbe n'est pas un être ; et, ne fait rien du tout. C'est, l'âme qui fait ; si, âme il y a. Sinon : tout se fait ; et, personne ne fait ; car, alors, il n'y a personne.

(2) Une pensée éternelle, est une bien jolie chose ! L'essence de la pensée est d'exister dans le temps. Une pensée éternelle équivaut : à un néant qui se promène.

(3) Avec du galimatias pareil, il n'est pas de sottise : que, l'on ne puisse faire accepter : à ceux qui ont de la foi.

que c'est un moyen très-commode de se tirer d'embarras. Mais qu'importe que ce moyen soit commode? Il s'agit de savoir si c'est la vérité. »

— C'est vrai. Mais, quand on veut arriver à la vérité, par le raisonnement; il faut commencer : par éliminer l'absurde; et, le comble de l'absurde; c'est : l'anthropomorphisme.

— « D'abord, continue Ballanche, je ne vois pas pourquoi Dieu n'aurait pas donné immédiatement la parole à l'homme dans l'origine, comme il lui a donné les autres sens. »

— Il est certain : qu'il n'y a rien à répondre à cet argument. Qui peut le plus peut le moins; et, il n'y a pas l'ombre de doute : que, si l'anthropomorphe existe, la parole vient de lui. Dans ce cas, l'homme parlerait comme une horloge sonne; et, alors M. Ballanche aurait presque raison : d'appeler la parole UN SENS.

— « Les inventeurs de l'intelligence, continue Ballanche, seraient les inventeurs de l'intelligence humaine elle-même. »

— Si, inventer signifie : découvrir; faire usage; l'homme invente l'intelligence. Il faut bien, dès que l'intelligence existe, et qu'elle n'existe pas en naissant; que, le premier homme, composé de l'homme et de la femme : trouve l'intelligence; la découvre; en fasse usage; ou, que ce soit l'anthropomorphe, qui lui enseigne cet usage. Si, l'anthropomorphe existe, c'est lui sans aucun doute. S'il n'existe pas, c'est l'homme. Voyez, maintenant, s'il existe. En raisonnant, il n'est pas difficile de le savoir.

— M. de la Mennais nous a dit : que, tout ce que les animaux paraissent faire, est fait : nécessairement. Quant à l'univers, l'homme en fait évidemment partie. Il s'ensuit : que, tout ce que l'homme fait, est fait : nécessairement. Dès lors, point de morale. Cette doctrine, est celle du panthéisme ; dans lequel tombe nécessairement : tout anthropomorphiste, qui veut être logicien.

— « Semblable à eux, continue M. de la Mennais, par ses sens externes et internes, *il perçoit comme eux* les phénomènes ; comme eux il manifeste les impressions qu'il en reçoit, ses impressions variées et tout ce que l'énergie essentielle de sa nature développe en lui *spontanément*. »

— C'est-à-dire : comme, chez les animaux : une spontanéité illusoire, dérivant de l'organisme, et, des impressions qu'il reçoit ; ce qui est : une singulière spontanéité.

— « Dépendant, continue M. de la Mennais, des mêmes lois que le langage des êtres inférieurs, ce premier langage a le même caractère de NÉCESSITÉ, et conséquemment de fixité, d'universalité. Étant donné l'homme dans son intégralité organique, il constitue l'une de ses fonctions naturelles, nécessaires, comme la nutrition, la respiration. Spontané partout, partout identique, tous les hommes le parlent et l'entendent aussi à quelque degré ; il exprime les rapports de l'homme avec le monde phénoménal, et sa nature comme être *animé* (1), doué d'instinct et de la faculté de *sentir*. »

— De sentir comme les animaux. Jusque-là, l'homme n'existe pas encore ; il n'y a que l'animal.

— « Mais, continue M. de la Mennais, l'univers n'est pas le seul objet de sa vision. »

(1) Animé : comme les animaux.

dites non, il vous sera demandé : ce qu'Adam était avant la parole ? Un animal direz-vous ? D'accord. Eh bien ! avant la parole, l'homme est un animal. La recherche n'est donc pas absurde. Du reste, avant la parole, l'homme n'est pas un animal ; il est : un homme *dans l'éternité*. Quand il a la parole ; il est un homme : *dans le temps*.

— « Cette supposition absurde est, continue Ballanche, comme un voile jeté sur l'objet des recherches de cet admirable observateur... Cependant on trouve dans sa *Contemplation de la nature*, au sujet de l'orang-outang qui ne parle point, quoiqu'il présente à l'œil de l'anatomiste de si grandes conformités avec l'homme, on trouve, dis-je, ces mots : Il ne pense donc point, car pour penser, il faut parler. »

— Si, Charles Bonnet avait réfléchi ; il aurait dit : S'IL SENTAIT; IL PARLERAIT.

— « L'absurde, reprend l'auteur, est de tout côté dans le système de l'invention du langage. »

(BALLANCHE, *id.*, ch. VIII.)

—Ballanche n'a pas donné l'ombre d'une preuve : de l'absurdité, qu'il reproche à ce système. Le système contraire, est celui de l'anthropomorphisme ; et, pour quiconque consent à raisonner : l'anthropomorphisme est évidemment absurde.

— « Au commencement, DIEU, poursuit Ballanche, voulut enseigner la parole à l'homme, pour lui parler au moyen de cette parole. »

— L'ordre social ne peut se baser : que, sur une sanction religieuse. Pendant toute l'époque d'igno-

rance, la sanction religieuse ne peut avoir de base : que, l'anthropomorphisme. L'anthropomorphisme ne peut exister : sans la révélation du langage. Tel est l'ordre inévitable, pour toute espèce d'humanité. Il ne peut y avoir de différence : que, dans la durée de la période d'ignorance. Lorsque, l'examen devient incompressible, avant l'époque de connaissance : révélation, création, anthropomorphisme et ordre social. disparaissent : jusqu'à ce que la vérité soit connue. Voyez ! ce qui arrive à notre époque.

— « Dieu, continue Ballanche, se donna à lui-même un nom, pour que l'homme connût le nom de Dieu. »

— Que, l'on y réfléchisse bien ; le Dieu des anthropomorphistes n'a pas d'autre base ; et, le Dieu des philosophes déistes, est infiniment plus absurde encore ; car, celui-ci, est toujours complétement inutile.

— « L'HOMME SEUL, continue Ballanche, L'HOMME SEUL ENTRE LES ANIMAUX A LE SENTIMENT DE L'EXISTENCE, et il ne l'a que par la parole. »

— Comment, est-il possible : d'être, aussi près de la vérité, sans la voir? C'est, que le prestige fausse le jugement ; rend aveugle. Ballanche n'a pas réfléchi que, *sentir* n'est autre chose : qu'avoir la sensibilité ; qu'avoir le *sentiment de l'existence;* mais, qu'il y a : sentiment d'existence dans l'éternité ; sentiment d'existence dans le temps ; et, que, cette dernière manière de sentir, n'existe : que, par la parole. S'il avait fait

avait servi au développement de l'idée postérieure; et ils auraient pris une peine inutile : puisque, sur ce sujet, chacun a déraisonné à sa manière, sans s'inquiéter : de ce qui avait été dit, avant lui. En général, vouloir trouver de l'ordre, où, il n'y en a pas; est : non-seulement inutile ; mais nuisible. Cette faute existe : pour, quiconque adopte un système, comme vérité ; avant, qu'il n'ait été démontré comme tel. Car, où l'ordre n'est pas encore reconnu, il est, pour celui qui l'ignore, comme n'existant pas. Une fois tombé dans l'erreur, de prendre un système pour vérité ; on ploie les faits à son système, si on traite de physique ; ou, l'on se soumet aux faits historiques, si l'on traite de morale. En physique, tout raisonnement, qui est en opposition avec les faits *bien observés*, est : mauvais. En morale, tout fait qui paraît en opposition, avec un raisonnement rendu incontestable, prouve : que, la conséquence, tirée de ce fait moral, est mal déduite. Les corps tombent avec des vitesses représentées par la série des nombres impairs. Voilà, un fait physique bien observé. Tout raisonnement, quelque clair qu'il puisse paraître, et qui les fera tomber, avec des vitesses représentées par la série des nombres pairs, sera mal établi. Au moral, tout raisonnement, une fois démontré incontestable, doit dominer les faits auxquels ils se rapportent. Un raisonnement, facilement rendu incontestable, dit : qu'aussi longtemps, que la vérité ne peut être démontrée, d'une manière incontestable ; le despotisme, ou le monopole des développements de l'intelligence, ou la compressi-

bilité de l'examen, ou l'esclavage du plus grand nombre : doit exister. Ceci, une fois démontré, lorsqu'un fait moral se présentera comme donnant un démenti à ce raisonnement; soyez certain : que, ce fait est mal observé; et, qu'une meilleure observation confirmera le raisonnement primitif. La prétendue liberté des Grecs, des Romains, des sauvages, etc., sont de véritables libertés pour rire.

C'est donc, sans rapport à aucune espèce d'ordre chronologique que nous allons examiner, avec quelque détail : ce que Condillac a dit : sur l'origine du langage.

— « Considérons, dit Condillac, un homme au premier moment de son existence; son âme éprouve d'abord différentes *sensations*... »

— Du moment, qu'une seule idée indéterminée, entre dans une proposition; il est de toute impossibilité, de marcher vers la vérité. Ici, le mot sensation est complétement indéterminé; parce qu'il y a : sensation *dans l'éternité,* c'est celle qui existe avant le développement du verbe; et, sensation *dans le temps,* après que ce développement existe. Cette indétermination fait : que, Condillac va confondre : la valeur du mot *sensation,* avec la valeur du mot *pensée*. Dès lors, il n'y a pas de raison, pour que l'enfant ne puisse parler avant sa naissance. Aussi, Condillac ne dit pas : au premier moment de sa *naissance,* mais au premier moment de son existence. Voilà, la pensée existant à la conception; sinon : il devient aussi licite de faire

Dès lors, voilà les cailloux qui raisonnent; et, se communiquent leurs utopies.

— « Là, continue M. de la Mennais, où apparaît avec des formes et plus complexes et plus parfaites *un commencement d'unité individuelle*, de *spontanéité*... »

— Comment, trouvez-vous : une unité réelle; une individualité réelle; une spontanéité réelle; qui a un commencement?

— « .. un commencement d'unité individuelle, de spontanéité, de vie, continue M. de la Mennais, dans les plantes et les zoophytes, dans les animaux même d'un genre plus élevé, mais dépourvus d'organes des sens appréciables pour nous, le langage aussi commence à subir des modifications relatives à la nature de chacun de ces êtres; cependant ces natures diffèrent tant de la nôtre... que nous manquons presque entièrement de moyens de percevoir nettement leur langage spécifique.. Toujours est-il que les êtres de l'organisation même la plus simple ont avec le monde extérieur des relations PERÇUES d'eux à un certain degré et d'une certaine manière, et qu'à ces perceptions correspond un mode de manifestation qui constitue le langage propre de cette classe d'êtres. »

— Voilà bien le panthéisme, dans toute sa pureté. Nous ne reprocherons point à M. de la Mennais d'avoir quitté l'anthropomorphisme pour le panthéisme; ils sont aussi opposés à la raison, l'un que l'autre; et, M. Cousin dit : qu'il est impossible de quitter l'un, sans aller à l'autre. Ce, que nous reprocherons à M. de la Mennais; c'est, de ne pas se reconnaître de la secte, dont il porte la bannière. M. Cousin, est tout aussi panthéiste, dans ses doctrines, que M. de la Mennais peut l'être dans celles qu'il professe actuellement; et, M. Cousin aussi se défend d'être panthéiste. Quand, donc, sera-t-on d'accord : avec soi-même?

— Toujours, avant les signes, remarquez-le-bien! Parce qu'un enfant, chez lequel le verbe n'est pas développé, peut rêver comme un homme; et, qu'il voit dans son rêve le chien qui l'a effrayé étant éveillé; Condillac appelle *idée* : l'image du chien; parce que le mot *idée* signifie *image*. Mais, cette image avant le développement du verbe, n'est qu'une sensation; et, une sensation dans l'éternité. Cette image, ne mérite même le nom de sensation, au propre; que, si l'animal, qui l'éprouve, a le sentiment de l'existence. Car, s'il est une fois prouvé ; qu'un animal peut ne pas avoir le sentiment de l'existence, ou la sensibilité; il est évident : que la prétendue sensation se bornera à un effet de cause extérieure sur l'organisme; et, la prétendue image du chien sera une répétition, par un résultat de l'organisation, de ce qui a eu lieu par suite de cause extérieure. Nous ne pouvons trop le répéter : l'indétermination, de la valeur des expressions, est la source : de toutes les erreurs.

— « Et, continue Condillac, selon que nous réfléchissons (1) sur les opérations que les sensations occasionnent dans notre âme... »

— Comment, dans notre âme? L'âme a donc un intérieur? Prenons que ce soit une expression figurée; et, que vous ayez voulu dire : que, l'âme agit alors. Voilà, donc, l'âme active; avant que les signes n'existent? Et, cependant, Condillac donne des exemples : qu'avant l'usage des signes, il n'y a point action

(1) Toujours sans le secours des signes.

tion, le passage suivant de M. de la Mennais; et, surtout de le relire : lorsque, nous aurons démontré : que, les animaux n'ont point la sensibilité réelle; mais, seulement la sensibilité apparente. Après cette démonstration et à chaque fois que M. de la Mennais, à propos des animaux, prononcera les mots : *sensations, être sentant, perception, conscience*, etc.; nos lecteurs ajouteront : *en apparence;* et, ils auront *un tableau de grand maître.*

— « Toute perception, continue M. de la Mennais, toute sensation implique une condition organique, une certaine modification de l'appareil nerveux auquel est *liée la faculté de sentir...* »

— Pour M. de la Mennais, la faculté de sentir est universellement répandue ; c'est, *l'inséparabilité du phénomène et de la substance* professée par M. Cousin; et, dont nous avons parlé au chapitre v.

— « ... en ce sens, continue M. de la Mennais, qu'il la détermine en la limitant. Le même appareil détermine aussi et de la même manière l'exercice de la force productrice du mouvement ou de l'action de chaque organe, par conséquent de l'organe vocal. Lors donc qu'une cause interne ou externe réalise dans l'*être sentant* la condition inséparable de la *sensation*, cette modification de l'appareil nerveux détermine de sa part une action correspondante sur l'organe vocal originairement lié, *en vertu de la nature même de l'être*, aux organes internes de la sensation. L'influx nerveux le met en mouvement, la voix est produite, et la voix est le retentissement de la nature intime de l'être, parce qu'elle résulte de son organisation spécifique, laquelle est elle-même *le résultat*, l'expression extérieure de sa nature essentielle. »

— C'est-à-dire, que, toutes ces expressions sont absolument *nécessaires;* ce qui est très-vrai. Alors l'a-

nimal est une machine organique, ayant un organisme : dont les expressions paraissent représenter *de la sensibilité*. Mais, supposez : que, la sensibilité réelle n'y soit pas. La machine n'en ira pas moins, puisque tout y est nécessaire. Le tout est de démontrer : que, la sensibilité réelle n'y est pas. Cette démonstration faite, le tableau de M. de la Mennais est admirable, nous le répétons. Si, cette démonstration ne peut se faire ; le tableau de M. de la Mennais reste le meilleur résumé ; que, nous puissions avoir : de la réalité du matérialisme. Nous acceptons le dilemme, pour ne le rendre que, résolu.

— « Le phénomène physique de la voix, continue M. de la Mennais, radicalement le même que celui du son que rend lorsqu'il est frappé un corps inorganique... »

— Il est impossible d'être plus clair ; et de mieux assimiler : l'animal à la pierre. Nous le répétons, le dilemme est bien posé. Il faut qu'il soit démontré : que l'animal n'a pas plus de sensation que la pierre, et, la pierre : pas plus qu'un pur phénomène de mouvement ; ou, sinon : le matérialisme est démontré.

— « ... en diffère seulement, continue M. de la Mennais, par son caractère spontané et par une plus grande complication. »

— Il n'y a pas de différence, quant à une spontanéité figurément dite, dépendante de la nécessité. La pierre, en repos apparent, a des mouvements molécu-

laires aussi illusoirement spontanés ; que, ceux de la terre et de l'animal. Si nous n'entendons pas le son, le bruit, que tout mouvement produit; et, qui est un langage, selon M. de la Mennais ; c'est que notre ouïe est trop faible.

— « En un mot, continue M. de la Mennais, *la voix est le son modifié par les lois physiologiques*, LE SON ANIMÉ. »

— Est-ce clair, de matérialisme ? Le son *animé!* c'est-à-dire : l'âme dérivant de l'organisation de la matière.

— « Et, continue M. de la Mennais, *la condition organique* CORRESPONDANTE *à la sensation*... »

— Ici, et à son insu ; ou, tout au moins contre ses principes ; M. de la Mennais énonce clairement : que, *la sensation, chez les animaux, n'est qu'apparente; n'est qu'une condition organique,* CORRESPONDANTE *à la sensation.*

— « ... variant, continue M. de la Mennais, indéfiniment, comme la sensation même ; à chacune de ces variétés correspond *nécessairement* une modification analogue dans l'action de l'appareil nerveux sur l'organe vocal, d'où les nuances de la voix non moins nombreuses que les nuances de la sensation, et les impulsions de l'instinct dans ses rapports avec les relations des individus de chaque espèce entre eux et des espèces entre elles. »

—Tout ce que vient de dire, M. de la Mennais, du langage des animaux peut se dire : du langage des

— « Ces signes, continue Condillac, ne sont point nécessaires pour l'exercice des *opérations* qui précèdent la réminiscence. »

— Ces prétendues *opérations*, sans opérateurs, sont : la perception ; la conscience ; et l'attention. Avant l'usage des signes réels ; avant le développement du verbe ; il n'y a : ni perception ; ni conscience ; ni attention.

— « Car, continue Condillac, la perception et la conscience ne peuvent manquer d'avoir lieu tant qu'on est éveillé, etc. »

— Toujours des idées, par affirmation. Voilà le fait de Condillac. Il nous a dit : que, du premier moment de son existence l'homme a des pensées ; et, probablement, penser c'est avoir : perception, conscience. Peut-être Condillac se réservait de dire, jésuitiquement : que, jusqu'après le développement du verbe, l'homme reste endormi. C'est vrai : jusque-là, il dort dans l'éternité. Il fait, successivement, de bons ou de mauvais rêves ; mais, qui n'ont entre eux aucune liaison.

— « Mais, continue Condillac, supposons un homme qui n'ait l'usage d'aucun signe arbitraire. Avec le seul secours des signes accidentels, *son imagination* et sa réminiscence *pourront déjà avoir quelque exercice.* »

— Voulez-vous être admiré des sots ?. Servez-vous d'expressions indéterminées ; et, soyez affirmatifs : pour ne point fatiguer vos lecteurs par le doute. Voilà, le secret du succès de Condillac. Au propre, il n'y a imagination ; que, là où il y a un imaginateur ; et, avant

le développement du verbe, il n'y en a pas. Appele imagination, un rêve ou une hallucination; c'e abuser du langage. Une pareille imagination se nomm un cerveau. Vous venez de voir : que, l'imaginati de l'homme, sans signes réels, peut déjà avoir qu que exercice. Avant, que l'alinéa soit terminé; Co dillac dira le contraire.

— « C'est-à-dire, continue Condillac, qu'à la vue d'un objet, la p ception à laquelle il s'est lié pourra se réveiller, et qu'il pourra la rec naître pour celle qu'il a déjà eue. Il faut cependant remarquer que n'arrivera qu'autant que quelque cause étrangère lui mettra cet o sous les yeux. Quand il est absent, l'homme que je suppose n'a poin moyens pour se rappeler de lui-même, puisqu'il n'a à sa disposition au cune des choses qui pourraient être liées. Il ne dépend donc point de lui de réveiller l'idée qui y est attachée. Ainsi l'*exercice de son imaginatio n'est point encore en son pouvoir.* »

(Chap. IV, § 37.)

— C'est précisément, le contraire de ce qu'il vient de dire. Le fait est : qu'avant le développement des signes, l'homme n'a aucune espèce de pouvoir; c'est une machine vivante, unie à un principe sentant. Alors, ce principe, l'âme, est exclusivement : *passif;* l'organisme fonctionne.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

SCIENCE SOCIALE

— Et, qu'est-ce qu'il voit d'autre que l'univers, s'il vous plaît ? Dites : nous écoutons.

— « S'il perçoit, continue M. de la Mennais, la lumière physique par les sens qui lui sont communs avec les animaux, il perçoit encore intérieurement la pure lumière qui manifeste ce que les sens ne peuvent atteindre, la lumière essentielle, identique avec la parole... »

— Et, pourquoi l'homme, élevé dans l'isolement, loin d'avoir l'usage de la parole, n'a-t-il pas même, dans le temps la perception de lui-même ? Pourquoi le sourd-muet aveugle de naissance, ne l'a-t-il pas davantage, quoiqu'élevé au sein de la société; à moins : que, le verbe ne lui soit communiqué ? Pourquoi, l'enfant ayant déjà parlé et égaré ensuite dans les bois, perd-il: l'usage de la parole; la mémoire; et la connaissance de lui-même? Cette origine de la parole; vaut : celle de la révélation.

— « ... le verbe infini, continue M. de la Mennais, et dans cette lumière il voit Dieu, et en Dieu l'immuable, le vrai, les idées, les causes éternelles, la vision de Dieu, etc. »

— Voilà, M. de la Mennais : sur le terrain du mysticisme. Nous l'y abandonnerons. Nous n'aimons point à nous trouver : sur un sol mouvant.

— « Attribuer au langage, continue M. de la Mennais, une origine surnaturelle, la placer dans une révélation autre que celle qui implique la pensée même, c'est-à-dire la manifestation de son objet et la vision naturelle de cet objet qui est Dieu, c'est simplement avouer l'ignorance où l'on est de sa véritable origine ou de ses causes immédiates. »

— Tout cela est possible, pour ce qui concerne

COLINS

SCIENCE SOCIALE

ADSIT MENS POPULIS!

TOME QUATRIÈME.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, F[illegible]

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

BESTEL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDI[illegible]

RUE DE LA SOURCE, 7.

1857

Droit de traduction et de reprod[illegible]

avait servi au développement de l'idée postérieure; et ils auraient pris une peine inutile : puisque, sur ce sujet, chacun a déraisonné à sa manière, sans s'inquiéter : de ce qui avait été dit, avant lui. En général, vouloir trouver de l'ordre, où, il n'y en a pas; est : non-seulement inutile ; mais nuisible. Cette faute existe : pour, quiconque adopte un système, comme vérité ; avant, qu'il n'ait été démontré comme tel. Car, où l'ordre n'est pas encore reconnu, il est, pour celui qui l'ignore, comme n'existant pas. Une fois tombé dans l'erreur, de prendre un système pour vérité ; on ploie les faits à son système, si on traite de physique ; ou, l'on se soumet aux faits historiques, si l'on traite de morale. En physique, tout raisonnement, qui est en opposition avec les faits *bien observés,* est : mauvais. En morale, tout fait qui paraît en opposition, avec un raisonnement rendu incontestable, prouve : que, la conséquence, tirée de ce fait moral, est mal déduite. Les corps tombent avec des vitesses représentées par la série des nombres impairs. Voilà, un fait physique bien observé. Tout raisonnement, quelque clair qu'il puisse paraître, et qui les fera tomber, avec des vitesses représentées par la série des nombres pairs, sera mal établi. Au moral, tout raisonnement, une fois démontré incontestable, doit dominer les faits auxquels ils se rapportent. Un raisonnement, facilement rendu incontestable, dit : qu'aussi longtemps, que la vérité ne peut être démontrée, d'une manière incontestable ; le despotisme, ou le monopole des développements de l'intelligence, ou la compressi-

bilité de l'examen, ou l'esclavage du plus grand nombre : doit exister. Ceci, une fois démontré, lorsqu'un fait moral se présentera comme donnant un démenti à ce raisonnement; soyez certain : que, ce fait est mal observé; et, qu'une meilleure observation confirmera le raisonnement primitif. La prétendue liberté des Grecs, des Romains, des sauvages, etc., sont de véritables libertés pour rire.

C'est donc, sans rapport à aucune espèce d'ordre chronologique que nous allons examiner, avec quelque détail : ce que Condillac a dit : sur l'origine du langage.

— « Considérons, dit Condillac, un homme au premier moment de son existence; son âme éprouve d'abord différentes *sensations*... »

— Du moment, qu'une seule idée indéterminée, entre dans une proposition; il est de toute impossibilité, de marcher vers la vérité. Ici, le mot sensation est complétement indéterminé; parce qu'il y a : sensation *dans l'éternité,* c'est celle qui existe avant le développement du verbe; et, sensation *dans le temps,* après que ce développement existe. Cette indétermination fait : que, Condillac va confondre : la valeur du mot *sensation,* avec la valeur du mot *pensée.* Dès lors, il n'y a pas de raison, pour que l'enfant ne puisse parler avant sa naissance. Aussi, Condillac ne dit pas : au premier moment de sa *naissance,* mais au premier moment de son existence. Voilà, la pensée existant à la conception; sinon : il devient aussi licite de faire

avorter une femme que, de lui faire prendre un émétique. Toute pensée est une sensation; mais, toute sensation n'est pas une pensée. Voyez ce que nous avons dit au chapitre v du présent livre. Comment trouvez-vous aussi : *un être réel,* qui a *un premier moment d'existence?*

— « ... telles, continue Condillac, que la lumière, les couleurs, la douleur, le plaisir, le mouvement, le repos : voilà ses premières pensées.

« Suivons-le dans les moments où il commence à *réfléchir* sur ce que les sensations occasionnent en lui, et nous le verrons se former des idées des différentes opérations de son âme, telles qu'apercevoir, imaginer: voilà ses secondes pensées. »

—Toujours sans signes. Voyez-vous cet enfant, dans le ventre de sa mère, qui réfléchit : sur le plaisir, la douleur, le mouvement, le repos, etc. Certes, rien ne peut l'empêcher de trouver le carré de l'hypoténuse. Et, voilà ce que le dix-huitième siècle a écouté : avec admiration!

Et, pourquoi Condillac, cependant une des plus belles intelligences qui aient existé, a-t-il dit tant de folies? Pour, n'avoir pas su se soustraire aux préjugés. Quand on est anthropomorphiste, on croit : que, des êtres réels, peuvent avoir des premiers moments d'existence. Si, on le nie, on devient panthéiste; et, l'on tombe dans l'être unique. Quand on croit : que, l'âme peut penser par elle-même, on s'imagine : que, des traités de géométrie peuvent être faits : par des embryons, encore amorphes.

— « Ainsi, continue Condillac, selon que les objets extérieurs agissent sur nous, nous recevons différentes *idées* par les sens. »

lient exclusivement au cerveau, à l'organisme ; rien ne se lie à notre être réel, à notre âme : que, par les signes. Le lien, la relation, appartiennent au temps. Et, le temps est exclusif aux signes.

— « ... et, continue Condillac, avec tout ce qui peut y avoir quelque rapport. De là il arrive que non-seulement la conscience nous donne connaissance de nos perceptions... »

— La conscience n'est pas un être et ne donne rien. La conscience est la connaissance : de soi ; des modifications du soi ; du soi raisonnant ; et, avant les signes, il n'existe : aucune espèce de connaissances.

— « ... mais encore, continue Condillac, si elles se répètent, elle nous avertit souvent... »

— La conscience est donc un être qui raisonne ; car, avertir, c'est raisonner ? Et nous, nous comprenons l'avertissement ; ce qui est aussi raisonner. Et, tout cela sans signes ? De pareils raisonnements, sont bons à faire à des enfants qui admettent : que, Dieu est au ciel ; en la terre ; et, en tout lieu.

— « ... que nous les avons déjà eues, continue Condillac, et nous les fait connaître comme étant à nous, ou comme affectant, malgré leur variété et leur succession, un être qui est constamment le même *nous*. »

— Et tout cela, sans mémoire, sans signes, sans raisonnement ? N'est-ce point là abuser : de la simplicité de ceux, qui ont la bonté d'accepter, de pareilles folies ?

réelle ? D'où vient cette erreur ? De confondre l'âme avec la force vitale. Une fois, cette erreur commise; elle donne lieu à mille autres.

— « ... nous acquérons, continue Condillac, toutes les idées que nous n'aurions pu recevoir des choses extérieures.

. . . . . .

« Le péché originel a rendu l'âme si dépendante du corps que...

. . . . . .

« L'âme peut donc absolument, sans le secours des sens, acquérir des connaissances. Avant le péché elle était dans un système tout différent de celui où elle se trouve aujourd'hui. Exempte d'ignorance et de concupiscence, elle commandait à ses sens, en suspendait l'action et la modifiait à son gré. Elle avait donc des idés inférieures à l'usage des sens, etc. »

— Que dire, de pareilles propositions ? Rien... sinon qu'il est impossible d'être anthropomorphiste et de bien raisonner. Un anthropomorphiste pourra être un bon artiste. Mais un bon raisonneur ? Jamais !

— « Il est d'abord bien certain, continue Condillac, que rien n'est plus clair et plus distinct que notre perception quand nous éprouvons quelque sensation. »

— Il est d'abord bien certain : que, les sensations existent avant les signes ; et, qu'il n'y a de perception qu'après. Percevoir, c'est raisonner ; et, avant les signes, il n'y a pas de raisonnement possible. Voilà qui est clair... dans l'hypothèse : que, nous soyons capables de raisonner : réellement ; plus qu'illusoirement. Un peu plus loin, Condillac dit :

— « J'avertis que dans mon langage, avoir des idées « claires et distinctes, ce sera, pour parler plus brève-

« ment, avoir des idées ; et avoir des idées obscures « et confuses, ce sera n'en point avoir. »

Cette phrase a été faite, par Condillac, pour contrarier les cartésiens. Il ne se doutait peut-être pas : que, ni lui-même ; ni l'humanité ; n'avait pas encore eu une seule idée claire ; et, par conséquent, selon lui : une seule idée. Nous allons voir : comment, Condillac comprend : l'idée la plus simple.

— « La perception, continue Condillac, ou l'impression occasionnée dans l'âme par l'action des sens... »

— L'impression occasionnée dans l'âme par l'action des sens, est : une sensation ; et, non une perception. Une perception est un raisonnement.

— « ... est, continue Condillac, la première opération de l'entendement. »

— Que signifie ce galimatias ? L'entendement n'est pas un être ; et il n'y a que des êtres réels, ou supposés réels ; qui sont dits : OPÉRER. Le reste FONCTIONNE.

— « L'idée, continue Condillac, en est telle qu'on ne peut l'acquérir par aucun discours. »

— Quand on s'exprime ainsi ; c'est qu'on n'a pas d'idée claire. Une sensation est une modification : du sentiment de l'existence ; une modification de la sensibilité ; une modification de l'âme ; si : âme il y a. Une perception est une sensation liée à d'autres ; une sensation dans le temps ; un raisonnement : enfin.

— « Je distingue, continue Condillac, trois sortes de signes : 1° les signes accidentels ou les objets que quelques circonstances particulières ont liés avec quelques-unes de nos idées... »

— De cette manière; tout est signe ou peut être signe. Il n'y a de signes, proprement dits : que, ceux qui représentent une idée; et, primitivement : signe et idée sont simultanés. Pas de signes, sans idées; pas d'idées, sans signes.

— « ... en sorte, continue Condillac, qu'ils sont propres à les réveiller; 2° les signes naturels ou les cris que la nature a établis... »

— La nature n'a rien établi, la nature n'est pas un être; et, il y a la nature organique et la nature rationnelle. Quand on se sert, ainsi, de mots indéterminés; on n'est clair : que pour ceux qui ferment les yeux.

— « ... pour, continue Condillac, les sentiments de joie, de crainte, de douleur, etc.;... »

— Voilà les sentiments établis : sur toute la ligne animale. Avant Copernic, Condillac eût affirmé : que le soleil tournait autour de la terre.

— « 3° ... les signes, d'institution, continue Condillac, ou ceux que nous avons nous-mêmes choisis, et qui n'ont qu'un rapport arbitraire avec nos idées. »

— Ceux-ci, sont exclusivement signes; seuls, ils SIGNIFIENT; et, quand les autres SIGNIFIENT; c'est, qu'ils ont été faits SIGNES : par le raisonnement.

SCIENCE SOCIALE

Paris. – Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, rue Jacob. 56

SCIENCE SOCIALE

SCIENCE SOCIALE.

SUITE DU CHAPITRE VIII : DIVISION DES LANGUES.

Résumons : les vices fondamentaux de Condillac :

1° Appeler *perception :* l'impression occasionnée dans l'âme, par l'action des sens. Cette impression est une sensation; qui, n'existe pas encore dans le temps. Le temps n'existe : que, par la mémoire relative aux signes; et, Condillac convient : que, la mémoire n'existe pas, avant les signes (§ 18).

2° Appeler *conscience :* une sensation qui n'existe pas encore, dans le temps. Avoir *conscience d'une sensation;* c'est, raisonner; c'est, dire : je compare cette sensation avec une autre; c'est moi qui les ai eues toutes les deux; et, ce raisonnement ne peut exister : que, par le développement du verbe; que, par la mémoire des signes.

3° Appeler *attention :* une sensation, qui n'existe

NEW-YORK
4780
OCT
3
1883

lient exclusivement au cerveau, à l'organisme ; rien ne se lie à notre être réel, à notre âme : que, par les signes. Le lien, la relation, appartiennent au temps. Et, le temps est exclusif aux signes.

— « ... et, continue Condillac, avec tout ce qui peut y avoir quelque rapport. De là il arrive que non-seulement la conscience nous donne connaissance de nos perceptions... »

— La conscience n'est pas un être et ne donne rien. La conscience est la connaissance : de soi ; des modifications du soi ; du soi raisonnant ; et, avant les signes, il n'existe : aucune espèce de connaissances.

— « ... mais encore, continue Condillac, si elles se répètent, elle nous avertit souvent... »

— La conscience est donc un être qui raisonne ; car, avertir, c'est raisonner ? Et nous, nous comprenons l'avertissement ; ce qui est aussi raisonner. Et, tout cela sans signes ? De pareils raisonnements, sont bons à faire à des enfants qui admettent : que, Dieu est au ciel ; en la terre ; et, en tout lieu.

— « ... que nous les avons déjà eues, continue Condillac, et nous les fait connaître comme étant à nous, ou comme affectant, malgré leur variété et leur succession, un être qui est constamment le même *nous*. »

— Et tout cela, sans mémoire, sans signes, sans raisonnement ? N'est-ce point là abuser : de la simplicité de ceux, qui ont la bonté d'accepter, de pareilles folies ?

pas encore dans le temps. Condillac dit lui-même : qu'avant, le développement de la mémoire des signes ; avant, l'établissement des signes ; une sensation de mille ans ne diffère pas d'une sensation d'un moment. Or, l'attention se compose essentiellement de deux moments : la sensation ; et, la connaissance que l'on a cette sensation. Avant le temps : l'attention n'existe pas.

4° Appeler *pensées* : des sensations, qui n'existent pas encore dans le temps.

5° Donner le nom d'idées : à des sensations, qui n'existent pas encore dans le temps.

6° Juger de l'homme, qui n'existe pas encore dans le temps ; par l'homme, qui existe dans le temps.

7° Accorder à l'homme, qui n'existe pas encore dans le temps ; de la *mémoire*, sous le nom de *réminiscence*, après avoir dit : que, la mémoire n'existe pas avant les signes.

— « Lorsque, dit Condillac, les objets attirent notre attention... »

—Voilà, la confusion reprochée au n° 6. Avant les signes, il n'y a : ni attention ; ni perception ; ni conscience. A cet égard, mille expériences confirment ce raisonnement ; et, ces expériences, Condillac les connaissait.

— « .... les perceptions, continue Condillac, qu'ils occasionnent en nous se lient avec le sentiment de notre être... »

— C'est faux. Avant les signes, les sensations se

mot *détruite?* C'est : *n'existait pas encore,* qu'il fallait dire. Car, tel est l'état de l'enfant avant le développement du verbe; à moins, que vous ne le fassiez raisonner, comme Descartes, dans le ventre de sa mère. Toute la question, de l'origine du langage, consiste à savoir : comment se fait cette liaison ; que, vous commencez par supposer. C'est là, l'artifice des philosophes, depuis leur origine : supposer résolu ; ce qui est en question.

— « ... je ne saurais reconnaître, continue Condillac, que ce qui m'est arrivé hier soit arrivé à moi-même (1). Si, à chaque nuit, cette liaison était interrompue, je commencerais, pour ainsi dire, une nouvelle vie (2), et personne ne pourrait me convaincre qae le *moi* d'aujourd'hui fût le *moi* de la veille. »

— Si, cependant, il vous était prouvé : que, votre moi est éternel ; il faudrait bien que vous convinssiez que votre moi existait la veille ; et, s'il vous était prouvé : que le mal-être, dans cette vie d'aujourd'hui, est la conséquence de mauvaises actions dans votre vie d'hier ; et, que vous éprouvassiez du mal-être ; vous sauriez : que, votre moi a mal agi dans une vie antérieure ; et, vous agiriez bien dans cette vie ; sachant : que, le bien-être ou le mal-être, du *même moi,* dépend : du bien ou mal agir, dans cette vie.

— « La réminiscence, continue Condillac, est donc produite par la liaison que conserve la suite de nos perceptions. »

(1) C'est, précisément là ; ce qui constitue : la non-existence dans le temps.

(2) C'est, précisément, ce qui arrive à chaque mort.

— « La conscience, continue Condillac, considérée par rapport à ces nouveaux effets, est une nouvelle opération qui nous sert à chaque instant (1) et qui est le fondement de l'expérience. Sans elle chaque moment de la vie nous paraîtrait le premier de notre existence... »

—C'est vrai. Alors, essayez donc de faire cette opération; ou, que cette opération se fasse sans signes; les sourds-muets-aveugles de naissance sont toujours au premier moment de leur existence : jusqu'à ce que le verbe, la mémoire, soient développés en eux, par le tact.

— « ... et, continue Condillac, notre connaissance ne s'étendrait jamais au delà d'une première perception (2). Je la nommerai *réminiscence*. »

— Qu'importe le nom ; si, c'est la mémoire que vous décrivez. C'est-à-dire : que, vous refusez à l'homme la mémoire et le raisonnement, avant l'usage des signes ; et, que vous lui accordez : la mémoire, sous le nom de réminiscence ; et, le raisonnement, sous le nom de conscience ; ce qui suppose l'usage des signes ; puis, vous lui faites inventer les signes. En vérité : cette invention ne mérite pas un brevet.

— « Il est évident, continue Condillac, que si la liaison qui est entre les perceptions que j'éprouve actuellement, celles que j'éprouvais hier et le sentiment de mon être, était détruite... »

— Que signifie cette escobarderie, dans l'emploi du

(1) Autre confusion : de l'homme qui existe dans le temps ; avec celui qui n'y existe pas encore.

(2) C'est vrai ; et, c'est ce qui existe avant le développement du verbe.

cations. Le temps n'est autre : que, la connaissance de cette liaison.

— « Mais, continue Condillac, la langue ne me fournit pas de terme dont je puisse me servir, et il est peu utile pour mon dessein d'en imaginer (1). Il suffira d'avoir fait remarquer de quelles idées simples la notion complexe de cette opération est composée. »

— Tout cela est du verbiage, qui n'a pas le sens commun; et, c'est de ce verbiage, dont le dix-huitième siècle s'est enthousiasmé. Il n'y a pas d'idées simples, et pas d'opérations, avant le verbe. Dans tous les cas, il n'y a qu'une opération, le raisonnement. Le reste appartient à l'organisme ; et, n'est opération : que, *figurément*.

— « Le progrès des opérations dont, continue Condillac, je viens de donner l'analyse et d'expliquer la génération, est sensible (2). D'abord il n'y a dans l'âme qu'une simple perception (3), qui n'est que l'impression qu'elle reçoit à la présence des objets. De là naissent, dans leur ordre, les trois autres opérations (4). Cette impression, considérée comme avertissant l'âme de sa présence (5), est ce que j'appelle conscience (6). Si la connaissance qu'on en prend (7) est telle qu'elle paraisse la seule percep-

(1) Comment ! vous faites une distinction que vous croyez utile ; et, vous ne la fixez point par des noms ? Vous ne voulez donc point vous en servir? Alors, elle est inutile.

(2) Si, sensible signifie : contraire à l'expérience ; et contraire au raisonnement ; le mot *sensible* est bien placé.

(3) C'est faux ; il n'y a qu'une sensation, qui n'est pas encore dans le temps.

(4) Encore une fois, il n'y a pas d'opération, avant le verbe. Jusque-là, l'organisme seul est en jeu. Là, où l'on croit qu'il existe de l'attention réelle, le cerveau seul est en jeu ; il n'y a qu'une opération apparente.

(5) Tout cela est du verbiage, nous le répétons.

(6) Il n'y a pas de conscience avant le développement du verbe !

(7) On ne prend, ni ne reçoit, aucune espèce de connaissance ; avant le développement du verbe.

— Avant les signes, avant le temps, il n'y a pas de perception ; et les sensations n'ont de liaison, en tant que perçues, que par la mémoire des signes. Toujours, le même système : supposer résolu, ce qui est en question.

— « Dans les chapitres suivants, continue Condillac, les effets de cette liaison se développeront de plus en plus (1). Mais si l'on me demande comment elle peut elle-même être formée par l'attention (2), je réponds que la raison en est uniquement dans la nature de l'âme et du corps. »

— C'est, répondre comme le *Médecin malgré lui : Et, voilà pourquoi votre fille est muette*. La mémoire, et ce qu'il plaît, à Condillac, d'appeler réminiscence: est si peu, dans la nature de l'âme et du corps ; qu'un homme, élevé dans l'isolement, n'a jamais ni réminiscence ni mémoire. Condillac savait cela. Chez lui c'est donc : mauvaise foi ou folie.

— « Afin, continue Condillac, de mieux analyser la réminiscence, il faudrait lui donner deux noms : l'un en tant qu'elle nous fait reconnaître notre être ; l'autre en tant qu'elle nous fait reconnaître les perceptions qui s'y répètent ; car ce sont là des idées bien distinctes. »

— Mais, c'est absolument la même chose. Nous reconnaissons notre être, par la mémoire qui lie ces modifications ; et, la connaissance de cette liaison n'est autre : que, la connaissance de la répétition de modifi-

(1) Dans ce cas, il n'y a que le premier pas qui coûte ; c'est toujours : comme, saint Denis portant sa tête.

(2) Encore une folie. Avant le verbe, l'attention n'existe pas. Quand l'attention existe ; la mémoire des signes est déjà en action.

qui parle. C'est, qu'en effet, cette figure est fort sotte. Dès lors, si ce n'est la conscience, c'est l'âme. Alors, voilà l'âme qui raisonne avant d'avoir des signes. Dans ce cas, il n'est pas difficile de lui faire prendre l'usage des signes. C'est, comme si on présentait, à un organisme qui aurait faim, l'aliment vers lequel il serait attiré. Le malheur, de ces beaux raisonnements de Condillac; c'est, qu'ils sont : directement contraires à l'expérience.

Il n'est pas une page de l'*Essai sur l'origine des connaissances,* où il n'y ait mille erreurs. Nous laissons, à ceux de nos lecteurs qui voudront relire Condillac, le soin de les découvrir; et, d'en avoir pitié. Nous allons marcher plus rapidement.

— « Il est impossible, continue Condillac, de bien distinguer le point qui sépare l'imagination de la mémoire. Chacun en jugera par lui-même lorsqu'il verra quel jour cette différence, qui est peut-être trop simple pour paraître essentielle, va répandre sur toute la génération des opérations de l'âme. Jusqu'ici, ce que les philosophes ont dit à cette occasion est si confus, qu'on peut souvent appliquer à la mémoire ce qu'ils disent de l'imagination, et à l'imaginatión ce qu'ils disent de la mémoire. »

— Tout cela, est : parler pour ne rien dire. Avant le verbe, il n'y a rien d'actif. L'imagination passive n'est autre : qu'une fonction du cerveau. Après le verbe, la mémoire rappelle les signes conventionnels; l'imagination les signes naturels; ou, pour ne point employer de figures, les objets. Un amant voit, *physiquement,* sa maîtresse absente, par l'imagination, par le cerveau; il la voit, *moralement,* par la mémoire servant au raisonnement. Tout le reste est bavardage.

tion dont on ait conscience, c'est attention (1). Enfin, quand elle se fait connaître (2) comme ayant déjà affecté l'âme (3), c'est réminiscence. »

— Le mot réminiscence, signifie : mémoire; ou, ne signifie rien du tout. Quand l'homme, chez lequel le verbe n'est pas encore développé, rêve; c'est, le cerveau qui fonctionne et rien de plus. Alors : rêver, ou pisser au lit, c'est toujours fonctionner. Dans le dernier cas, c'est l'appareil urinaire; dans le premier, c'est le cerveau.

— « La conscience, poursuit Condillac, dit en quelque sorte... »

— *En quelque sorte, pour ainsi dire,* etc. caractérisent des figures. Et, les figures, dans les sciences ne sont que du bavardage. Il faut laisser les figures, à ceux qui veulent faire passer les mensonges pour des vérités. Une conscience qui parle est toujours une sotte figure; et, encore une millième fois, il n'y a pas de conscience; pas de mémoire; avant le développement du verbe.

— « ... voilà une perception, continue Condillac; l'attention, voilà une perception qui est la seule que vous ayez; la réminiscence, voilà une perception que vous avez déjà eue. »

— Nous venons de nous moquer de cette conscience

(1) Avant le développement du verbe, il n'y a : ni perception; ni conscience; ni attention.

(2) Qui, elle? L'impression? Quel jargon! Connaître ensuite appartient au temps; et avant le développement du verbe le temps n'existe pas encore.

(3) Le *déjà* appartient au temps, et, avant le développement du verbe, il n'y a pas de temps.

le. C'est, qu'en effet, cette figure est fort sotte.
s, si ce n'est la conscience, c'est l'âme. Alors,
'âme qui raisonne avant d'avoir des signes.
e cas, il n'est pas difficile de lui faire prendre
des signes. C'est, comme si on présentait, à
nisme qui aurait faim, l'aliment vers lequel il
ttiré. Le malheur, de ces beaux raisonnements
dillac; c'est, qu'ils sont : directement contraires
rience.
st pas une page de l'*Essai sur l'origine des*
sances, où il n'y ait mille erreurs. Nous lais-
ceux de nos lecteurs qui voudront relire Con-
le soin de les découvrir; et, d'en avoir pitié.
llons marcher plus rapidement.

est impossible, continue Condillac, de bien distinguer le point
l'imagination de la mémoire. Chacun en jugera par lui-même
erra quel jour cette différence, qui est peut-être trop simple
itre essentielle, va répandre sur toute la génération des opéra-
âme. Jusqu'ici, ce que les philosophes ont dit à cette occasion
us, qu'on peut souvent appliquer à la mémoire ce qu'ils disent
nation, et à l'imagination ce qu'ils disent de la mémoire. »

out cela, est : parler pour ne rien dire. Avant
e, il n'y a rien d'actif. L'imagination passive
utre : qu'une fonction du cerveau. Après le
la mémoire rappelle les signes conventionnels;
nation les signes naturels; ou, pour ne point
er de figures, les objets. Un amant voit, *phy-*
nt, sa maîtresse absente, par l'imagination,
erveau; il la voit, *moralement,* par la mémoire
au raisonnement. Tout le reste est bavardage.

Condillac, écrit tout un chapitre, sur la liaison des idées ; avant d'avoir parlé des signes. C'est, mettre la charrue avant les bœufs.

— « Je distingue, continue Condillac, trois sortes de signes : 1° les signes accidentels ou les objets que quelques circonstances particulières ont liés avec quelques-unes de nos idées ; en sorte qu'ils sont propres à les réveiller (1); 2° les signes naturels, ou les cris (2) que la nature a établis (3) pour les sentiments de joie, de crainte, de douleur, etc.; 3° les signes d'institution, ou ceux que nous avons nous-mêmes choisis, et qui n'ont qu'un rapport arbitraire avec nos idées. »

— Ceux-là seuls, sont des signes, proprement dits; et, pour la millième fois, avant les signes, il n'y a pas d'idées ; comme, avant les idées, il n'y a pas de signes. Un signe, est une idée au dehors ; une, idée est un signe en dedans.

— « Ces signes, continue Condillac, ne sont point nécessaires pour l'exercice des opérations qui précèdent la réminiscence, car la perception et la conscience ne peuvent manquer d'avoir lieu tant qu'on est éveillé; et l'attention n'étant que la conscience qui nous avertit plus particulièrement de la présence d'une perception, il suffit pour l'occasionner qu'un objet agisse sur les sens avec plus de vivacité que les autres. Jusque-là, les signes ne seraient propres qu'à fournir des occasions plus fréquentes d'exercer l'attention. »

— Et, comme avoir attention, conscience ; avoir des idées; c'est, raisonner ; il s'ensuit : que, l'homme parle comme il respire, physiologiquement. Il était inutile

(1) Quand on mêle ainsi le propre et le figuré, on est certain de s'égarer. Voilà le monde physique tout entier devenu *signe*.

(2) Ceux-là ne sont pas plus des signes, proprement dits, que les autres. Puis, que signifie le mot *cris?* La respiration en fait-elle partie ?

(3) La nature n'est pas un être.

d'écrire des volumes, pour établir cette proposition, qui n'a que deux défauts : celui, d'être contraire au raisonnement; et, celui d'être contraire à l'expérience.

— « Mais, continue Condillac, supposons un homme qui n'ait l'usage d'aucun signe arbitraire, etc. (1).

« Quant aux cris naturels, cet homme les formera aussitôt qu'il éprouvera les sentiments auxquels ils sont affectés. Mais ils ne seront pas, dès la première fois, des signes à son égard, puisque, au lieu de lui réveiller des perceptions, ils n'en seront que des suites.

« Lorsqu'il aura souvent éprouvé le même sentiment et qu'il aura tout aussi souvent poussé le cri qui doit naturellement l'accompagner, l'un et l'autre se trouveront si vivement liés dans son imagination, qu'il n'entendra plus le cri qu'il n'éprouve le sentiment en quelque manière. ».

— *En quelque manière* est une expression, qui n'est employée : que, lorsqu'on n'a pas d'idées claires; ce qui, selon Condillac, est n'en pas avoir. Lorsque, avant le verbe, un cri instinctif vient frapper le cerveau, il y a attraction ou répulsion. C'est une éternité qui succède à une éternité. Il n'y a là : ni perception, ni attention, ni réminiscence, ni conscience. Avant le verbe, l'animal seul est en jeu; et, non point l'homme.

— « C'est alors, continue Condillac, que ce cri sera un signe. Mais il ne donnera de l'exercice à l'imagination de cet homme que quand le hasard le lui fera entendre. Cet exercice ne sera donc pas plus à sa disposition que dans le cas précédent.

« Il ne faudrait pas m'opposer qu'il pourrait à la longue se servir de ces cris pour se retracer à son gré les sentiments qu'ils expriment. Je répondrais qu'alors ils cesseraient d'être des signes naturels dont le caractère est de faire connaître par eux-mêmes, et indépendamment du choix que nous en avons fait, l'impression que nous éprouvons en occasionnant quelque chose de semblable chez les autres. Ce seraient des sons que cet homme aurait choisis, comme nous avons fait ceux de crainte, de joie, etc. Ainsi il aurait l'usage de quelques signes d'institution... »

(1) Nous avons déjà réfuté ce paragraphe.

— Ainsi, Condillac admet, contre le raisonnement et l'expérience, qu'un homme isolé peut avoir : des signes d'institution. Alors, pourquoi écrire des volumes?

— « ... ce qui est, continue Condillac, contraire à la supposition dans laquelle je raisonne actuellement.

« La mémoire, comme nous l'avons vu, ne consiste que dans le pouvoir de nous rappeler les signes de nos idées ou les circonstances qui les ont accompagnés. »

— Condillac profite ici du vague qu'il a laissé exister entre les valeurs des mots : mémoire et imagination. Quand on veut être clair, on ne laisse pas de vague. Nous voyons : qu'un chien reconnaît, ou paraît reconnaître, son maître, son chemin; qu'il ne fait pas une action pour laquelle il a été battu, etc., etc. Que cela se fasse, avec ou sans raisonnement, nous disons: le chien a de la mémoire. Si, maintenant, nous voulons distinguer : une mémoire relative aux signes, au verbe, au raisonnement; de la mémoire, qui est commune au chien, à l'homme, qui n'a pas le verbe; nous pourrons appeler la dernière : *mémoire organique;* et, la première : *mémoire intellectuelle.* Nous reconnaîtrons encore : que, toutes les deux s'exercent par le cerveau; et, que sans cerveau, il n'y a : ni mémoire organique; ni mémoire intellectuelle. De plus, sans mémoire organique, il ne peut exister : de mémoire intellectuelle. En parlant ainsi, il n'y a rien de louche.

— « Et, continue Condillac, ce pouvoir n'a lieu qu'autant que, par l'a-

nalogie des signes que nous avons choisis (1) et par l'ordre que nous avons mis entre nos idées (2), les objets que nous voulons retracer tiennent à quelques-uns de nos besoins présents. »

— Il est clair : que, quand on parle, il y a une cause intellectuelle, une raison, un besoin; à moins, qu'on ne soit dans le délire, etc. Alors, la cause est seulement organique. L'expression *besoin présent* est du reste fort jolie. Un besoin passé serait une chose curieuse, en tant que besoin ; et un besoin futur, une chose tout aussi curieuse. Quand, on présente ainsi à ses lecteurs, des mots qui n'ont pas de sens raisonnable ; il faut, que les lecteurs s'en moquent ; ou qu'ils disent : C'est, si profond que je n'y entends goutte ! Et, peu de lecteurs osent se moquer : des grands hommes.

— « Enfin, continue Condillac, nous ne saurions nous rappeler une chose qu'autant qu'elle est liée par quelque endroit à quelques-unes des causes qui sont à notre disposition. »

— Quel pitoyable galimatias ! Avant le verbe, rien n'est à notre disposition; Condillac en convient. Après le verbe, nos signes sont à notre disposition; et, seulement alors nos actions. Mais, comment a-t-on le verbe ? pourquoi, les animaux ne l'ont-ils pas ? Parlez

(1) Quel galimatias ! Quand le signe existe, la mémoire intellectuelle existe, et l'existence de cette mémoire implique : le pouvoir de rappeler le signe.

(2) L'existence des signes n'est autre : que, l'ordre qui existe entre les idées ; et, encore une fois, les signes et les idées ne sont : qu'une seule et même chose ; les idées : sont des signes en dedans ; et les signes : des idées au dehors.

donc ! dites : que vous le savez ; ou, que vous ne le savez pas. Vous êtes impatientant !

— « Or, continue Condillac, un homme qui n'a que des signes accidentels et des signes naturels n'en a point qui soient à ses ordres. Ses besoins ne peuvent donc occasionner que l'exercice de son imagination. Ainsi il doit être sans mémoire. »

— Voyez-vous cette tautologie ? Condillac appelle *mémoire* : le pouvoir de rappeler les signes ; puis, il vous dit très-sérieusement : que, ceux qui n'ont pas de signes n'ont pas de mémoire. Et, les badauds scientifiques, admirent ces belles choses !

— « De là, continue Condillac, on peut conclure que les bêtes n'ont point de mémoire... »

— Belle conclusion et digne de l'exorde ! Condillac s'imagine : que, les bêtes ne pensent pas ; et, il en conclut : qu'elles n'ont pas de mémoire. MM. tels et tels s'imaginent : qu'elles pensent ; et, ils leur trouvent : des mémoires admirables. Tout cela, est parler pour ne rien dire.

— « ... et, continue Condillac, qu'elles n'ont qu'une imagination dont elles ne sont point maîtresses de disposer. »

— Et, qu'est-ce que c'est qu'une imagination, dont on est le maître de disposer ? Une mémoire, n'est-ce pas ? Nous voilà retombés dans la tautologie. Tout cela est ennuyeux : pour ceux qui ne comprennent pas.

C'est, plus ennuyeux encore : pour ceux qui comprennent. Ce n'est amusant : que, pour les sots, qui s'imaginent comprendre.

— « Elles ne se représentent une chose absente, continue Condillac, qu'autant que dans leur cerveau l'image en est étroitement liée à un objet présent. Ce n'est pas la mémoire qui les conduit dans un lieu où, la veille, elles ont trouvé de la nourriture. »

— Condillac s'imagine-t-il : que, c'est la mémoire qui le conduit au restaurant, où il a dîné la veille? ou, est-ce lui-même qui a voulu y aller au moyen de la mémoire? S'il y va, sans mémoire; ce n'est pas lui qui y va; c'est, son cerveau qui y traîne son corps. Otez la mémoire, il n'y a plus de nécessité d'âme; et, si même alors il y a une âme, dans la bête; elle y est comme si elle n'y était pas. Voilà, les folies auxquelles on arrive : quand, on confond l'âme avec les forces vitales. Ce que dit ici Condillac des bêtes, peut se dire également : du mouvement des plantes; des mouvements électriques, magnétiques, etc.

— « Mais, continue Condillac, c'est que le sentiment de la faim... »

— Et, pourquoi pas aussi bien : l'*attraction* que le *sentiment?* C'est donc, le *sentiment* de la reproduction, qui oblige les plantes aquatiques, à sortir leurs fleurs de l'eau pour se féconder à l'air; et, les fait ensuite se retirer dans l'eau, pour y mûrir leurs graines?

— « ... est si fort lié, continue Condillac, avec les idées de ce lieu et du chemin qui y mène... »

— Et, si vous disiez : c'est, que « l'attraction de la « faim est tellement liée au chemin qui conduit au lieu « où elles ont trouvé leur nourriture, qu'elles y sont « ainsi conduites machinalement, » ne serait-ce pas aussi bon et moins absurde ? Vous voyez : que, les idées n'ont là, absolument rien à faire. Des idées sans signes réels sont aussi stupides, intellectuellement parlant ; que, des signes réels sans idées.

— « ... que celles-ci, continue Condillac, se réveillent aussitôt qu'elles l'éprouvent. Ce n'est pas la mémoire qui les fait fuir devant les animaux qui leur font la guerre; mais quelques-unes de leur espèce ayant été dévorées à leurs yeux, les cris dont à ce spectacle elles ont été frappées ont réveillé dans leur âme les sentiments de douleur dont ils sont les signes naturels, et elles ont fui. »

— Voilà bien les métaphysiciens, prédicateurs de l'expérience ! Ils veulent : que, les autres expérimentent ; mais, eux, ils sont ignorants comme des taupes, sur le sujet qu'ils traitent. Si, Condillac avait eu une ombre de connaissance en histoire naturelle, il aurait su : que, la souris, élevée dans l'isolement, se sauve du chat ; comme le chat, élevé dans l'isolement, se jette sur la souris. Tout ce passage fait pitié.

— « Lorsque, continue Condillac, ces animaux reparaissent, ils retracent en elles les mêmes sentiments, parce que ces sentiments ayant été produits la première fois à leur occasion, la liaison est faite. Elles reprennent donc encore la fuite. »

— Vous connaissez le canard de Rousseau, qui est attiré par le morceau de pain d'Émile. Vous pouvez

lui appliquer le raisonnement de Condillac : cet excellent canard de bois, avait des idées !

— « Quant à celles, continue Condillac, qui n'en auraient vu périr aucune de cette manière, on peut, avec fondement, supposer... »

— Nous voilà lancés dans les suppositions. Est-ce ainsi que l'on fait de la science réelle ? Remarquez aussi : cet *avec fondement* qui, pour Condillac, tient lieu de démonstration.

— « ... que leurs mères, continue Condillac, ou quelques autres... »

— Remarquez l'exactitude de Condillac ; ce *quelques autres* signifie : leurs tantes ou leurs cousines, nommées tutrices, par conseil de famille.

— « ... les ont, continue Condillac, dans les commencements, engagées à fuir avec elles, en leur communiquant par des cris la frayeur qu'elles conservent, et qui se réveille toujours à la vue de leurs ennemis. Si l'on rejette toutes ces suppositions, je ne vois pas ce qui pourrait les porter à prendre la fuite. »

— C'est, par cet aveu d'ignorance, qu'il aurait fallu commencer. Il était, cependant, si facile de comprendre : qu'elles ne fuient, pas plus qu'elles n'avancent, pour aller manger. Au propre : *fuir* et *s'approcher*, signifient : agir, par suite de raisonnement ; agir *réellement*. Dira-t-on que le canard du bateleur, fuyait le morceau de pain d'Émile : lorsque, le bateleur voulut punir le jeune métaphysicien ?

— « Peut-être, continue Condillac, me demandera-t-on qui leur a appris à reconnaître les cris qui sont les signes naturels de la douleur : l'expérience (1). Il n'y en a point qui n'ait éprouvé de la douleur de bonne heure, et qui, par conséquent, n'ait eu occasion d'en lier le cri avec le sentiment (2). Il ne faut pas s'imaginer qu'elles ne puissent fuir qu'autant qu'elles auraient une idée précise du péril qui les menace ; il suffit que les cris de celles de leur espèce réveillent en elles le sentiment d'une douleur quelconque. »

— Réveiller le sentiment d'une douleur qu'on n'éprouve pas ! quel jargon ! Et, comment trouvez-vous la douleur quelconque ?

— « On voit, continue Condillac, que si, faute de mémoire, les bêtes ne peuvent pas, comme nous, se rappeler d'elles-mêmes et à leur gré les perceptions (3) qui sont liées dans leur cerveau (4), l'imagination y supplée parfaitement (5) ; car, en *leur* retraçant... »

— Que signifie ce *leur* : où, il n'y a pas de mémoire intellectuelle ? Absolument rien que le cerveau. Appelez sensibilité, les mouvements du fer devant l'aimant ; et, le fer aura une personnalité comme la bête. Le fer se coupe en deux, direz-vous. Et la bête aussi, voyez le polype. C'est une jolie chose qu'une sensibilité qui se coupe en deux ! C'est dommage que nos matérialistes n'aient pas cette propriété. Ils se mettraient en hachis : pour jouir davantage.

(1) Il vaudrait mieux : ne point tant parler d'expérience ; et, en faire davantage.

(2) Et, les bêtes qui ne crient pas ; qu'en ferez-vous ?

(3) Et pourquoi pas : les attractions et les répulsions, renouvelées par la mémoire organique ?

(4) Est-ce que des attractions et des répulsions sont plus difficiles à lier : que, des perceptions ?

(5) Sans aucun doute. Mais cette imagination n'est autre : que, le cerveau ; ou, la force vitale qui le constitue.

— « Car, en leur retraçant les perceptions mêmes des objets absents, continue Condillac, elle les met dans le cas de se conduire comme si elles avaient ces objets sous les yeux, et par-là de pourvoir à leur conservation plus promptement et plus sûrement que nous ne faisons quelquefois nous-mêmes avec le secours de la raison. »

— Très-bien ! Mais, la raison n'est que la sensibilité, en exercice au moyen de la mémoire intellectuelle. Du moment, que cette mémoire n'existe pas ; la sensibilité est complétement inutile. Un cerveau, un ensemble d'attraction et de répulsion nommé *force vitale*. dont le résultat est la conservation de l'ensemble. pendant un espace de temps nommé *vie*, est aussi suffisant que possible.

— « Nous pouvons, continue Condillac, remarquer en nous quelque chose de semblable dans les occasions où la réflexion serait trop lente... »

— Nous avons déjà dit : qu'une malice, de ces Messieurs, est de séparer la réflexion du raisonnement ; comme ; si réfléchir n'était pas raisonner ; et comme, si raisonner, n'était pas réfléchir. Raisonner, c'est comparer ; et, comparer : c'est, réfléchir.

— « ... pour nous faire échapper à un danger, continue Condillac. A la vue, par exemple, d'un corps prêt à nous écraser, l'imagination nous retrace l'idée de la mort (1), ou quelque chose d'approchant (2) ; et cette idée (3) nous porte aussitôt à éviter le coup qui nous menace. Nous péririons infailliblement si dans ces moments nous n'avions que le secours de la mémoire et de la réflexion. »

(1) Et, tout cela : sans raisonner... Comme c'est joli !
(2) Quelque chose d'approchant, est : plus joli encore.
(3) Une idée, sans signes ; sans raisonnement. C'est, toujours très-joli !

— Et, qu'est-ce que c'est : qui n'est, ni mémoire ni réflexion ; ou mieux, qui n'est pas raison ; si, ce n'est : la force organique nommée *instinct?* Mais, ici, Condillac ne se servira pas du mot *instinct*. Il lui serait demandé ce qui sépare l'instinct de la raison ; et il ne pourrait le dire. Ce, qui sépare l'instinct de la raison; c'est, la sensibilité développée ou le verbe. Aussi, avant de parler de l'instinct, Condillac met un paragraphe de répétitions. Puis il continue.

— « En suivant, poursuit Condillac, les explications que je viens de donner, on se fait une idée nette de ce qu'on appelle *instinct* (1). C'est une imagination... »

— Et, qu'est-ce qu'une imagination ; où, il n'y a pas de raison ; si ce n'est un cerveau ? si ce n'est une force vitale, un mécanisme, un automatisme enfin? L'homme lui-même, qu'il ait une âme ou qu'il n'en ait pas, n'est-il pas, avant le développement du verbe, un pur mécanisme, un pur automatisme ? Supposez : que, chez un homme élevé dans l'isolement, la sensibilité réelle soit supprimée ; et qu'il conserve toutes les attractions et répulsions organiques, se centralisant dans le cerveau et se réveillant par les yeux, les oreilles, la peau, etc., à propos des objets qui sont en rapport avec ces attractions et ces répulsions ; qu'y aura-t-il de changé ? *Absolument rien,* sinon : que, vous pourriez ensuite mettre ce prétendu homme en société, sans que le verbe vînt à se développer. Et, cependant, que serait cet

(1) C'est, ce que nous allons voir.

homme ; si, ce n'est une machine vivante ; un automate vivant? Ils sont singuliers ces Messieurs, tant prêtres que philosophes, reconnaissant un créateur, qu'ils disent infiniment juste. Ils lui font faire : des êtres souffrants ; et, n'ayant aucune espèce de moralité. Si, Vaucanson en avait fait autant : il aurait été roué par la justice humaine ; et certes, cette justice alors aurait mieux valu : que, la justice de Dieu.

— « C'est une imagination qui, à l'occasion d'un objet, continue Condillac, réveille les perceptions... »

— Encore une fois, et mille autres ; si, c'est nécessaire ; il n'y a de perception : qu'après l'existence des signes ; et, avant cette existence, une sensation, même pour l'être qui en est capable, n'est autre, quant à la conservation de l'organisme : qu'une attraction ou une répulsion. Supposez : que, la sensibilité réelle se trouve anéantie ; nous le répétons : il n'y aurait absolument rien de changé.

— « ... qui, continue Condillac, y sont immédiatement liées, et par ce moyen dirige, sans le secours de la réflexion, toutes sortes d'animaux. »

— Une imagination qui dirige ! Nouveau galimatias, résultant du figuré pris pour le propre. Au propre, *diriger* suppose le raisonnement. Où, il n'y a pas raisonnement, la direction n'est que figurée. Que dirait-on, de celui qui énoncerait sérieusement : que, le soleil dirige les planètes ; et, que la terre dirige la lune?

Il en est de même de l'imagination ou cerveau, dirigeant les bêtes.

— « Faute, continue Condillac, d'avoir connu les analyses que je viens de faire, et surtout ce que j'ai dit sur la liaison des idées, les philosophes ont été fort embarrassés pour expliquer l'instinct des bêtes. »

— Nous approuverions, peut-être, l'orgueil de Condillac, s'il avait raison ; chacun, sait ce qu'il vaut: quand, il vaut quelque chose. Mais, pour s'enorgueillir, il faut avoir raison; sinon : ce n'est plus : qu'une sotte vanité.

— « Il leur est arrivé, continue Condillac, ce qui ne peut manquer toutes les fois qu'on raisonne sans être remonté à l'origine des choses. »

— Que signifie ce galimatias ? Les origines sont exclusives aux formes de la matière ; aux corps. Condillac, s'imagine-t-il : que, des âmes réelles, peuvent avoir des origines ? Il faut être fou, pour dire des choses pareilles ; ou, encroûté de préjugés ; ce qui est la même chose.

— « Je veux dire, continue Condillac, qu'incapables de prendre un juste milieu (1), ils se sont égarés dans les deux extrémités. Les uns ont mis l'instinct à côté ou même au-dessus de la raison... »

— Et certes, si les animaux sentent, ce qui serait la preuve du matérialisme, ils auraient bien raison, s'ils pouvaient avoir raison sans raison. Ce serait au

(1) Si, c'est là, l'origine du célèbre juste milieu ; nous lui en faisons compliment.

moins une existence de malheur, adoucie par le continuel oubli des souffrances. Dans ce cas, il vaudrait infiniment mieux : être chien, que philosophe.

— «... les autres, continue Condillac, ont rejeté l'instinct et ont pris les bêtes pour de purs automates. »

— Assez ! Mais, vous perdez donc la tête ? L'instinct est, précisément : l'expression de l'automatisme. Où, il n'y a pas de raison, il ne peut y avoir qu'automatisme : quand même, l'automate aurait dix mille âmes, au lieu d'une. Le sot, dit la Bruyère, est un automate. Voilà, le mot automate pris au figuré. Le propre de ce figuré est une bête, qu'elle ait une âme ou qu'elle n'en ait pas, pour autant qu'on ne lui accorde pas le verbe. Si, une bête a le verbe, c'est un homme. Si, la bête souffre, elle est un homme.

— « Ces deux opinions, dit Condillac, sont également ridicules, pour ne rien dire de plus. »

— Dites, dites : ne vous gênez pas. Nous ne nous gênons pas pour vous dire : que, vos affirmations sont plus que ridicules ; ce qui signifie : absurde ; et, nous faisons plus que vous ; nous vous le prouvons.

— « La ressemblance, continue Condillac, qu'il y a entre les bêtes et nous, prouve qu'elles ont une âme (1), et la différence qui s'y rencontre prouve qu'elle est inférieure à la nôtre. »

(1) Ce sont de pareilles preuves, que l'on objectait à Galilée ; les sots : n'en ont jamais d'autres.

— Voilà, la phrase qui a valu, à Condillac, l'apothéose des philosophes du dix-huitième siècle ; et cela : parce qu'elle est la base du matérialisme. Nous la pardonnerions, à Condillac, s'il avait été matérialiste. Mais, donner, de gaieté de cœur, la preuve que l'on n'est qu'un sot ; est, d'une sottise, dont il serait difficile de trouver beaucoup d'exemples.

— « Mes analyses, continue Condillac, rendent la chose sensible, puisque les opérations de l'âme des bêtes se bornent à la perception (1), à la conscience (2), à l'attention (3), à la réminiscence (4) et à une imagination (5) qui n'est point à leur commandement... »

— Et qu'est-ce donc qui est à leur commandement? Avant le verbe, il n'y a pas de volonté ; et, il n'y a commandement, que là où il y a volonté. Alors, pourquoi dire que les âmes des bêtes opèrent? Opérer est exclusif aux volontés. C'est, fonctionner qu'il fallait dire ; et, le fonctionnement est exclusif à la matière.

— « ... et que la nôtre, continue Condillac, *a d'autres opérations*, dont je vais exposer la génération. »

— Il faut convenir : qu'avoir *des opérations* est une singulière expression. Ce barbarisme appartient, sans doute, à la langue philosophique.

(1) La perception, avant la verbe, est une sottise.
(2) La conscience, avant le verbe, est une sottise.
(3) L'attention, avant le verbe, est une sottise.
(4) La réminiscence, avant le verbe, est une sottise.
(5) Avant le verbe, une imagination, qui est autre chose que le cerveau, est une sottise.

nation n'est autre : que, la mémoire organique; et celle-ci est du domaine des physiologistes; et, non du domaine des bavards.

— « ... parce que, continue Condillac, il se procurera un plus grand nombre de moyens pour l'exercer. »

— Oui; et, si vous exercez le cerveau, plus que ses forces ne le permettent; vous ferez un idiot.

— « Voilà, continue Condillac, où l'on commence à apercevoir la supériorité de notre âme sur celle des bêtes. »

— Il n'y a de supériorité et d'infériorité : qu'entre des choses matérielles. L'immatériel, s'il existe, n'a ni plus ni moins. Il faut être anthropomorphiste, pour débiter de pareilles folies. Nous le répéterons mille fois : aussi longtemps que l'anthropomorphisme existe chez un homme, guérissez-le de cette maladie, avant de raisonner avec lui sur autre chose; ou, abandonnez-le : tout ce que vous diriez serait inutile.

— « Car, d'un côté, continue Condillac, il est constant qu'il ne dépend point d'elles d'attacher leurs idées à des signes arbitraires... »

— D'abord, et pour la millième fois : il n'y a pas d'idées sans signes, pas d'idées sans âmes. Supposer des idées, supposer une âme aux bêtes et rester sans démontrer qu'elles en ont une, est d'un mauvais logicien. Les bêtes ont-elles tout ce qui est nécessaire pour

— Et, quand cela commence-t-il ; quand personne ne nous apprend à parler ? Comment cela commence-t-il ? Et, pourquoi cela ne commence-t-il pas chez les bêtes ? Vous dites : que, l'âme des bêtes ne peut parler : parce qu'elles ne peuvent parler. Voilà de belles raisons !

— « ... on voit, continue Condillac, se former la mémoire (1). Celle ci acquise, il commence à disposer par lui-même de son imagination... »

— Bien. Mais, comment s'acquiert-elle cette mémoire ; et, pourquoi les chiens ne l'acquièrent-t-ils pas ? Ils ne l'acquièrent pas, dit Condillac, parce que leur âme est inférieure à la nôtre ; et leur âme est inférieure à la nôtre, parce qu'ils n'acquièrent pas la mémoire. C'est puissamment raisonner. O dix-huitième siècle !

— « ... et, continue Condillac, à lui donner un nouvel exercice. Car, par le secours des signes qu'il peut rappeler à son gré, il réveille, ou du moins il peut réveiller souvent les idées qui y sont liées. Dans la suite, il acquerra d'autant plus d'empire sur son imagination, qu'il inventera davantage de signes... »

— Que signifie ce galimatias ? Que, plus il aura de signes ; plus, il aura de signes ? Si, ce n'est cette tautologie ; cela, ne signifie rien du tout ; ou, plutôt : c'est absurde. Car, si le cerveau ou la mémoire organique est faible ; plus, vous augmenterez le nombre des signes ; et, plus tôt : l'homme deviendra fou. L'imagi-

(1) Nouvelle tautologie.

corde une sensibilité, une âme aux bêtes ; et, tout ce qu'il faut pour parler moins l'âme; puis, qu'on avoue qu'elles ne parlent pas, tout en continuant à soutenir : qu'elles ont une sensibilité, une âme ! cela n'est permis : qu'à Charenton.

— « Leur corps, poursuit Condillac, n'est-il pas aussi propre au langage d'action que le nôtre? »

— Alors, concluez, donc ! Et, pourquoi ne conclut-il pas ? Parce qu'il s'est mis dans la tête : qu'il pouvait y avoir des âmes de plusieurs espèces. Et, pourquoi croit-il cette calembredaine ? Parce qu'il parle sans avoir d'idées claires ; ou, comme il le dit, sans avoir d'idées; ou, ce qui est plus clair, sans avoir donné aux mots : des valeurs précises et non absurdes.

— « Plusieurs d'entre elles, continue Condillac, n'ont-elles pas tout ce qu'il faut pour l'articulation des sons? »

— Quelle folie nouvelle ! Condillac sait bien : que, la voix n'est pas nécessaire à l'existence du verbe.

— « Pourquoi donc, continue Condillac, si elles étaient capables des mêmes opérations que nous, n'en donneraient-elles pas des preuves? »

— Pourquoi ? Parce que l'opérateur n'y est pas. Il faut être aveugle : pour ne pas le voir.

— « Ces détails, continue Condillac, démontrent comment l'usage des différentes sortes de signes... »

inventer des signes moins l'âme? Voilà ce qu'il faut examiner. Si, elles ont le tout moins l'âme; et, qu'elles n'inventent point de signes; voilà une preuve par l'absurde, une preuve indirecte : qu'elles n'ont point de sensibilité; point d'âme. Reste, ensuite, à trouver la preuve directe : qu'elles n'ont point de sensibilité, point d'âme; et, pour l'avoir, cette preuve, il n'y a qu'à démontrer : que, partout où il y a ce que vous convenez exister chez les bêtes, plus une sensibilité, une âme; le verbe se développe *nécessairement*. Faites cela et vous aurez prouvé : que, les bêtes n'ont pas d'âme; n'ont pas de sensibilité.

— «... et, de l'autre, continue Condillac, il *paraît* certain que cette impuissance ne vient pas uniquement de l'organisation. »

— Comment! il paraît? Vous, qui êtes si affirmatif, sur ce qui est en question; vous doutez : sur ce que vous connaissez le mieux. Vous savez : que, pour parler il suffit d'être sensible. On fait parler des sourds-muets-aveugles et privés d'odorat dès la naissance; et, vous mettez en doute : que, le chien puisse parler : s'il a de la sensibilité, s'il a une âme? Mais, il faut avoir été rendu fou, par l'éducation, pour raisonner ainsi! Qu'un matérialiste dise : les bêtes ne parlent point, par la même raison qu'un chien ne fait pas une toile d'araignée; ou, qu'une araignée ne chasse point les lièvres; à la bonne heure; il n'y a rien à lui dire, sinon à lui prouver : que, l'homme est sensible; et, que le chien ni l'araignée ne le sont pas. Mais, que l'on ac-

corde une sensibilité, une âme aux bêtes ; et, tout ce qu'il faut pour parler moins l'âme; puis, qu'on avoue qu'elles ne parlent pas, tout en continuant à soutenir : qu'elles ont une sensibilité, une âme ! cela n'est permis : qu'à Charenton.

— « Leur corps, poursuit Condillac, n'est-il pas aussi propre au langage d'action que le nôtre? »

— Alors, concluez, donc ! Et, pourquoi ne conclut-il pas ? Parce qu'il s'est mis dans la tête : qu'il pouvait y avoir des âmes de plusieurs espèces. Et, pourquoi croit-il cette calembredaine ? Parce qu'il parle sans avoir d'idées claires ; ou, comme il le dit, sans avoir d'idées; ou, ce qui est plus clair, sans avoir donné aux mots : des valeurs précises et non absurdes.

— « Plusieurs d'entre elles, continue Condillac, n'ont-elles pas tout ce qu'il faut pour l'articulation des sons? »

— Quelle folie nouvelle ! Condillac sait bien : que, la voix n'est pas nécessaire à l'existence du verbe.

— « Pourquoi donc, continue Condillac, si elles étaient capables des mêmes opérations que nous, n'en donneraient-elles pas des preuves? »

— Pourquoi? Parce que l'opérateur n'y est pas. Il faut être aveugle : pour ne pas le voir.

— « Ces détails, continue Condillac, démontrent comment l'usage des différentes sortes de signes... »

— Voilà le *da capo* ou la ritournelle. Alors, nous vous répéterons : qu'il n'y a qu'une espèce de signes proprement dits : *le verbe*.

— « ... concourt, continue Condillac, au progrès de l'imagination, de la contemplation, de la mémoire. Tout cela va encore se développer dans le chapitre suivant. »

— Allons ! du courage ! C'est, cependant, bien ennuyeux : que, de réfuter des folies.

— « Aussitôt, poursuit Condillac, que la mémoire est formée... »

— Oui ; mais, comment se forme-t-elle ? Pour vous, la mémoire c'est le verbe. Le verbe vient donc sans le concours de l'âme, puisque vous avez dit : qu'avant la mémoire, l'âme est dans la dépendance de tous les objets qui agissent sur elle ; et, vous allez le répéter. Le verbe vient donc : comme une envie de teter ? Alors, pourquoi les bêtes ne pensent-elles pas : comme elles tettent ?

— « ... et que l'exercice de l'imagination, continue Condillac, est à notre pouvoir... »

— Qu'est-ce que cela signifie *notre pouvoir ?* Qui est le nôtre ? Vous dites : qu'avant la mémoire, l'âme est dépendante ? Où il y a dépendance, il n'y a pas de pouvoir.

— « ... les signes, continue Condillac, que celle-là rappelle... »

— Qui celle-là ? La mémoire ? La mémoire n'est pas un être ; et, d'ailleurs, elle ne peut exister que par l'âme ; et, l'âme est incapable de rien faire, avant l'existence de la mémoire. Puis, à qui se rapporte ce *rappelle?* Avant la mémoire, l'âme ne peut entendre ; et avant qu'elle n'entende, il ne peut y avoir de mémoire. Tirez-vous donc de ce galimatias !

— « ... et les idées, continue Condillac, que celle-ci réveille... »

— Allons donc ! il n'y a pas d'idées avant le verbe ; faut-il le répéter mille fois ?

— « ... commencent, continue Condillac, à retirer l'âme de la dépendance où elle était de tous les objets qui agissaient sur elle. »

— Ainsi, l'âme était dépendante. Et la mémoire, comment est-elle venue ? La mémoire qui, selon vous, n'est que le verbe ? En tetant n'est-ce pas ? Et, voilà les folies qui ont été admirées : par le dix-huitième siècle ! Soyez donc avide de réputation : pour être classé parmi les fous.

— « Maîtresse, continue Condillac, de se rappeler les choses, elle y peut porter son attention.....

. . . . . .

« Cette manière d'appliquer de nous-mêmes notre attention, tour à tour à divers objets ou aux différentes parties d'un seul, c'est ce qu'on appelle *réfléchir*. »

— Eh ! non, M. de Condillac. C'est, comme si vous disiez : que, *calculer;* c'est, se servir de douzaines. Se

servir de douzaines est bien calculer; mais, calculer n'est pas seulement se servir de douzaines; c'est, se servir d'unités, qu'elles soient ou non en douzaines. Appliquer son attention, etc., c'est tout uniment raisonner ou comparer. On appelle réfléchir : comparer des raisonnements. La réflexion est une espèce de raisonnement et rien de plus. A cet égard, vous n'aviez qu'à ouvrir le dictionnaire; et, vous auriez trouvé : que, *réfléchir* signifie : *penser mûrement*. Mûrement! Eh grand Dieu! jusqu'à présent : la pensée n'a pas encore eu le temps de mûrir!

— « Ainsi, continue Condillac, on voit sensiblement comment la réflexion naît de l'imagination et de la mémoire. »

— Selon vous, la mémoire, c'est l'existence des signes ou le verbe; et, le verbe n'est autre : que, l'expression de la pensée, du raisonnement, de la réflexion. Puis, vous dites : que, la réflexion naît de la mémoire. C'est, comme si vous disiez : que, la mémoire sort de la mémoire. Jolie manière de raisonner! Si, c'est là réfléchir; c'est une mauvaise réflexion.

— « Mais, continue Condillac, il y a des progrès qu'il ne faut pas laisser échapper.

« Un commencement de mémoire suffit pour commencer à nous rendre maître de notre imagination. »

— Cela signifie : que, pour avoir le verbe, il faut avoir le verbe; que, pour avoir une volonté, il faut avoir une volonté; que, pour exister dans le temps, il faut sortir de l'éternité.

— « C'est assez, poursuit Condillac, d'un seul signe arbitraire pour pouvoir éveiller de soi-même une idée... »

— Le premier signe, est l'expression d'une première idée; mais auparavant il n'y a pas d'idée. L'idée, n'existe que dans le temps ; et, avant le premier signe, le temps n'existe pas encore. Un premier signe suffit, dites-vous. C'est vrai. Mais, comment vient ce premier signe? quelles sont les conditions nécessaires pour qu'il existe; et, quand les conditions nécessaires existent, apparaît-il nécessairement? Allons, répondez.

— « ... et, continue Condillac, c'est là certainement le premier et le moindre degré de la mémoire... »

— Cette malice! Vous appelez mémoire l'existence des signes; puis, vous dites : que, le premier signe est le commencement de la mémoire. Vous prenez donc vos lecteurs pour des imbéciles?

— « ... et, continue Condillac, de la puissance qu'on peut acquérir sur son imagination. »

— Même malice que la précédente. Si, vous aviez dit : que, le premier signe est le premier degré de la puissance qu'on peut acquérir sur sa mémoire organique; que, c'est le commencement de la mémoire intellectuelle ; tout le monde aurait compris.

— « Le pouvoir, continue Condillac, qu'il nous donne de disposer de notre attention... »

— Le premier signe n'est pas un être; et, ne nous donne rien du tout. Le premier signe est inventé par l'âme; et, l'âme s'en sert : pour en acquérir d'autres. Nous ne disposons pas, non plus, de notre attention; nous sommes attentifs. Toutes ces manières de parler seraient pardonnables à un matérialiste; dans la bouche d'un spiritualiste, elles sont ridicules.

— « ... est, continue Condillac, le plus faible qu'il soit possible. Mais, tel qu'il est, il commence à faire sentir l'avantage des signes, et par conséquent il est propre à faire saisir au moins quelqu'une des occasions où il peut être utile ou nécessaire d'en inventer de nouveaux. Par ce moyen, il augmentera l'exercice de la mémoire et de l'imagination; dès lors, la réflexion pourra aussi en avoir davantage... »

— Dites donc le raisonnement; et, tout le monde vous comprendra. Cette rage de toujours chercher à embrouiller les choses! Et rien, n'est plus propre à embrouiller : que, cette mauvaise distinction entre la réflexion et la raison. Du reste, convenons : que, Condillac est, de tous les philosophes, celui qui a parlé le plus clairement ou le moins obscurément. Dans notre jeunesse, nous avons été idolâtre de Condillac; que, nous nous imaginions : être d'une lucidité parfaite. Il nous a fallu bien du temps et du travail : pour nous guérir de cette idolâtrie.

— « ... et, continue Condillac, réagissant sur l'imagination et la mémoire qui l'ont produite... »

— Comment! la réflexion ou la raison est le produit des signes? Les signes arrivent donc sans raison? Il

faut être fou pour avancer de pareilles choses. Signe, idée, raison, apparaissent en même temps et avec le temps. Un signe est une idée, une raison, une existence dans le temps ; une idée est un signe, une raison, une existence dans le temps ; une raison est un signe, une idée, une existence dans le temps ; une existence dans le temps est un signe, une idée, une raison. Essayez donc de trouver : une existence, dans le temps, qui ne soit pas ces trois choses !

— « ...elle leur donnera à son tour, continue Condillac, un nouvel exercice. Ainsi, par les secours mutuels que ces opérations se prêteront... »

— Allons ! nouvelle calembredaine. Des opérations ne sont pas des êtres et ne se prêtent pas de secours. C'est, l'âme qui opère, elle seule, exclusivement seule, lorsqu'elle est unie à un organisme, etc.; et, si elle n'opère pas essentiellement seule ; s'il est un être au-dessus d'elle ; si un anthropomorphe existe ; elle n'opère plus, elle fonctionne. D'ailleurs, l'âme n'a pas d'opérations au pluriel ; elle n'en a qu'une, une seule, exclusivement une : RAISONNER. Là, où le raisonnement n'existe plus, l'homme disparaît, il n'y a plus que la bête.

— « ... elles concourront réciproquement à leur gré, » continue Condillac.

— Comprenez-vous cela ?

— « Si, poursuit Condillac, en réfléchissant sur les faibles commencements de ces opérations, on ne voit pas d'une manière assez sensible l'in-

fluence réciproque des unes sur les autres, on n'a qu'à appliquer ce que je viens de dire à ces opérations considérées sous le point de perfection où nous les possédons. Combien, par exemple, n'a-t-il pas fallu de réflexions pour former les langues! »

— Qu'est-ce que vous nous chantez? Est-ce qu'un signe n'est pas une langue? Quant au temps et à la civilisation, nous vous avons cité M. de Chateaubriand qui ne vous donne pas la langue huronne comme au-dessus de toutes les autres; mais, qui vous prouve: qu'elle l'est incontestablement. La perfection du langage dépend des besoins qu'on éprouve. L'humanité n'a pas eu encore besoin d'un langage, précis; et jusqu'àprésent, elle a parlé une langue de fous. L'anarchie va bientôt lui faire sentir, qu'il est nécessaire de donner aux mots des valeurs: qui, soient déterminées; et, non absurdes. Cette nécessité ne sera pas plutôt reconnue: que, son langage deviendra mathématique.

— « Et, continue Condillac, de quel secours les langues ne sont-elles pas à la réflexion? »

— Eh grand Dieu! dites donc à la raison. Puis, reconnaissez: que, parler et raisonner, c'est une seule et même chose. Cela, vous fera connaître, en même temps: que, tout votre livre est une perpétuelle tautologie.

Plus loin Condillac dit:

— « Il n'est pas douteux qu'on ne puisse, selon la ma-
« nière dont on voudra concevoir les choses, multiplier
« plus ou moins les opérations de l'âme; on pourrait
« même les réduire à une seule, qui serait la *conscience*. »

— Dites donc: que, l'homme se borne exclusivement à

« nous, nous recevons différentes *idées* par les sens ;
« et selon que nous réfléchissons sur les opérations
« que les sensations occasionnent dans notre âme,
« nous acquérons toutes les idées que nous n'aurions
« pu recevoir des choses extérieures. »

Voilà les contradictions dans lesquelles on tombe quand on écrit avant d'avoir des idées claires.

— « Quant aux autres, continue Condillac, tels que les bêtes, ils n'ont que des sensations et des perceptions... »

— Une perception, *une sensation dans le temps* est accompagnée de l'idée : *je suis modifié de telle manière.* Si, les bêtes ont des perceptions, elles raisonnent. Alors, pourquoi, si elles raisonnent en dedans, ne raisonnent-elles pas au dehors ? Si, elles raisonnent bas, pourquoi ne raisonnent-elles pas haut ?

— « Ce qui, continue Condillac, n'est pour eux qu'une perception, devient idée à notre égard par la réflexion que nous faisons, que cette perception représente quelque chose. »

—Et, pourquoi les bêtes ne réfléchiraient-elles pas ? Parce que leur âme n'est pas capable de réfléchir, n'est-ce pas ? Jolie réponse !

— « Nous voyons, continue Condillac, dans ce jeune homme (1).. ..... quelques faibles traces des opérations de l'âme, continue Condillac ; mais si on excepte la perception, la conscience, l'attention, la

(1) Un jeune sourd-muet de naissance qui avait recouvré l'ouïe à vingt-trois ans.

— « ... ne s'acquerrait-il, continue Condillac, que par l'usage des signes?

« Je réponds que je satisferai à cette difficulté lorsque je donnerai l'histoire du langage. »

— Condillac n'a nullement répondu à cette objection, d'une manière satisfaisante. Et, en admettant ce qu'il donne comme vrai; il pourrait lui être demandé: pourquoi les animaux ne parlent-ils pas comme les hommes? La réponse : que, leur âme est inférieure à la nôtre; n'est bonne : que, pour satisfaire des enfants. Nous donnerons, du reste, la solution de Condillac.

— « Il me suffit ici, continue Condillac, de faire connaître qu'elle ne m'a pas échappé. (Sect. 2, § 42).....

.....

« J'ai encore une remarque à faire sur les mots d'*idée* et de *notion*; c'est que le premier signifiant une perception considérée comme image, et le second une idée que l'esprit a lui-même formée, les idées et les notions ne peuvent appartenir qu'aux êtres qui sont capables de réflexion. »

— Cela signifie : qu'après le développement du verbe; puisque, la réflexion n'a lieu : qu'après l'existence des signes réels. Alors, pourquoi Condillac a-t-il dit : « Considérons un homme au premier moment de « son existence, son âme éprouve d'abord différentes « sensations telles que la lumière, les couleurs, la « douleur, le plaisir, le mouvement, le repos : voilà « ses premières pensées? » Est-ce que des pensées ne sont pas des idées?

Et plus loin :

« Ainsi, selon que les objets extérieurs agissent sur

tention, réminiscence et imagination? A rien du tout. Dès, que l'animal *obéit* à une règle, il se conserve; que voulez-vous de plus. C'est, par instinct que des plantes aquatiques viennent se féconder hors de l'eau. Que feraient de plus vos opérations, sans réflexion?

— « Il imiterait les ours en tout, continue Condillac, aurait un cri à peu près semblable au leur, et se traînerait sur les pieds et sur les mains. Nous sommes si fort portés à l'imitation, que peut-être Descartes, à sa place, n'essayerait pas seulement de marcher sur les pieds. »

— Si, Condillac avait étudié plus d'anatomie et moins de folies métaphysiques, il aurait reconnu : que, la position verticale est naturelle à l'homme, du moment qu'il est capable de marcher.

— « Mais quoi! me dira-t-on, poursuit Condillac, la nécessité de pourvoir à ses besoins et de satisfaire ses passions ne suffira-t-elle pas pour développer toutes les opérations de son âme?

« Je réponds que non, parce que tant qu'il vivra sans aucun commerce avec le reste des hommes, il n'aura point occasion de lier ses idées... »

—Il aura donc des idées. Pourquoi, alors, dites-vous : que, les idées ne peuvent exister : que, pour l'être capable de réflexion? Le *capable* signifie-t-il : capable dans l'avenir, capable dans de certaines circonstances données? Vous avez dit : que, les premières sensations, avant le verbe, sont des pensées. Et, si même ce que vous dites était admis; alors, pourquoi les animaux, non isolés, ne parlent-ils pas? Toujours : parce que, leur âme est inférieure à la nôtre, n'est-il pas vrai? Vous pouvez donner cette raison pour la toute-

réminiscence et l'imagination, quand elle n'est point encore en notre pouvoir, on ne trouvera aucun vestige des autres dans quelqu'un qui aurait été privé de tout commerce avec les hommes, et qui, avec des organes sains et bien constitués, aurait, par exemple, été élevé parmi des ours. »

— Il n'y aurait rien d'excepté pour cet homme. Condillac convient : qu'élevé isolément, il n'aurait pas l'usage du verbe. Or, avant le verbe, le temps n'existe pas; et l'âme peut exclusivement agir dans le temps. Auparavant, il n'y a que la bête, qui est dirigée par l'organisme ou l'instinct, ce qui est une seule et même chose. Du reste, Condillac va le dire.

— « Presque sans réminiscence, continue Condillac, il passerait souvent par le même état sans reconnaître qu'il y eût été. »

— Il ne le reconnaîtrait jamais : par la raison que, pour reconnaître, il faut connaître; et, qu'avant le verbe, il n'y a pas de connaissance.

— « Sans mémoire, continue Condillac, il n'aurait aucun signe pour suppléer à l'absence des choses. N'ayant qu'une imagination dont il ne pourrait disposer, ses perceptions ne se réveilleraient... »

— Pour se réveiller il faut s'endormir; et, avant le verbe, il n'y a pas de perception.

— « ... qu'autant, continue Condillac, que le hasard lui présenterait un objet avec lequel quelques circonstances les auraient liées; enfin, sans réflexion, il recevrait les impressions que les choses feraient sur ses sens, et ne leur obéirait que par instinct. »

— Alors, à quoi servent, perception, conscience, at-

tention, réminiscence et imagination? A rien du tout. Dès, que l'animal *obéit* à une règle, il se conserve; que voulez-vous de plus. C'est, par instinct que des plantes aquatiques viennent se féconder hors de l'eau. Que feraient de plus vos opérations, sans réflexion?

— « Il imiterait les ours en tout, continue Condillac, aurait un cri à peu près semblable au leur, et se traînerait sur les pieds et sur les mains. Nous sommes si fort portés à l'imitation, que peut-être Descartes, à sa place, n'essayerait pas seulement de marcher sur les pieds. »

— Si, Condillac avait étudié plus d'anatomie et moins de folies métaphysiques, il aurait reconnu : que, la position verticale est naturelle à l'homme, du moment qu'il est capable de marcher.

— « Mais quoi! me dira-t-on, poursuit Condillac, la nécessité de pourvoir à ses besoins et de satisfaire ses passions ne suffira-t-elle pas pour développer toutes les opérations de son âme?

« Je réponds que non, parce que tant qu'il vivra sans aucun commerce avec le reste des hommes, il n'aura point occasion de lier ses idées... »

—Il aura donc des idées. Pourquoi, alors, dites-vous : que, les idées ne peuvent exister : que, pour l'être capable de réflexion? Le *capable* signifie-t-il : capable dans l'avenir, capable dans de certaines circonstances données? Vous avez dit : que, les premières sensations, avant le verbe, sont des pensées. Et, si même ce que vous dites était admis; alors, pourquoi les animaux, non isolés, ne parlent-ils pas? Toujours : parce que, leur âme est inférieure à la nôtre, n'est-il pas vrai? Vous pouvez donner cette raison pour la toute-

puissance de Dieu ; c'est, qu'il a une âme supérieure à la nôtre. Mais, faites-y attention : pour parler, selon vous-même, il faut être deux. Si, votre Dieu est seul il ne parlera pas ; et, s'ils sont deux : comment s'accorderont-ils ?

— « ... de lier ses idées, continue Condillac, à des signes arbitraires. Il sera sans mémoire, par conséquent son imagination ne sera point en son pouvoir ; d'où il résulte qu'il sera entièrement incapable de réflexion. »

— C'est-à-dire de raison. Voilà, l'état du Dieu anthropomorphe ; si même, on accordait la possibilité de son existence. A la vérité, Condillac dit : qu'avant le péché originel, les âmes parlaient toutes seules. Par conséquent, l'anthropomorphe peut aussi parler seul. Mais, une fois le péché originel admis ; la raison se sauve et devient muette.

— « Je suppose, continue Condillac, qu'un monstre auquel il a vu dévorer d'autres animaux... »

— *Il a vu* est une expression inexacte, un figuré pris pour un propre. Avant le verbe, l'homme ne voit pas au propre, intellectuellement. Voir, intellectuellement ; c'est, raisonner ; et, avant le verbe, le raisonnement n'existe pas encore. Pour être exact, il faudrait dire : qu'un monstre a dévoré devant son organisme.

— « ... ou, continue Condillac, que ceux avec lesquels il vit lui ont appris à fuir... »

— Autre inexactitude ; mais, celle-là est impardon-

nable : parce que, l'expérience pouvait l'instruire. Un animal, élevé dans l'isolement d'animaux de son espèce, fuit devant son ennemi, comme s'il avait été élevé au milieu de mille autres. La souris, fuit devant le chat; l'oisillon, devant l'épervier; par effet d'organisme, par instinct.

— « ... vienne à lui, continue Condillac; cette vue attire son attention... »

— Avoir de l'attention, c'est raisonner. Dire : que, l'enfant, au sein de la mère, a son attention attirée par les cahots de la voiture, dans laquelle peut se trouver sa mère; est absurde. Avant le verbe, il n'y a pas d'attention proprement dite.

— « ... réveille, continue Condillac, les sentiments de frayeur... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de frayeur proprement dite. L'enfant n'a pas peur : quand il est cahoté dans le sein de sa mère ; et, que sa mère est prête à tomber. Avant le verbe, il n'y a que des répulsions ou des attractions. C'est, seulement après le verbe : que, les différentes répulsions et les différentes attractions sont distinguées. Un cheval fuit devant un cheval mort. Dira-t-on : que, c'est la crainte des revenants, qui le fait fuir?

— « ... qui, continue Condillac, sont liés avec l'idée du monstre... »

—Voilà qui est clair : l'homme a des idées avant le

verbe. Et pourquoi? Parce que son âme, dans l'avenir, sera capable de réflexion. Et l'animal? Oh! l'animal, dans le même cas, n'aura pas d'idées.—Et pourquoi? Parce que son âme est d'une nature inférieure. Dites-nous donc : si, cette manière de raisonner diffère de celle des théologiens?

— « ... et, continue Condillac, le disposent à la fuite. Il échappe à cet ennemi, mais le tremblement dont tout son corps est agité lui en conserve quelque temps l'idée présente. »

— Encore l'idée!

— « Voilà, poursuit Condillac, la contemplation. »

— Et, si c'était une poule, qui se fût trouvée en face d'un renard, serait-elle en contemplation? Oh! non, dit Condillac. Les bêtes n'ont que la perception, etc., etc. — Et, pourquoi la poule ne contemple-t-elle pas? — Parce que son âme est inférieure à celle de l'homme. Peut-être aussi, l'âme de la poule est inférieure à celle du chien. Sans cela nous aurions la perception, la conscience, l'attention, la réminiscence, et l'imagination des éponges; puis, comme la distinction des règnes est purement scolastique, nous aurons la perception, la conscience, etc., etc., des laitues, des écritoires, etc., etc. Alors M. de la Mennais a raison : *tout parle.*

— « Peu après, continue Condillac, le hasard... »

— Le mot hasard est vide de sens ; un homme de science ne doit jamais s'en servir. N'empiétez pas sur le domaine des poëtes.

— « ... le conduit, continue Condillac, dans le même lieu ; l'idée du lieu... »

— Encore l'idée !

— « ... réveille, continue Condillac, celle du monstre avec laquelle elle s'était liée : voilà l'imagination. Enfin, puisqu'il se reconnaît pour le même être qui s'est déjà trouvé dans ce lieu... »

— Se reconnaître pour le même être qui a déjà été dans le même lieu ! Et, tout cela sans raisonner ! En vérité il vaut mieux être reconduit aux carrières : que, d'admettre de semblables balivernes.

— « ... il y a encore en lui, continue Condillac, réminiscence, etc...

. . . . . .

« Je n'avance pas de simples conjectures. Dans les forêts qui confinent la Lithuanie et la Russie, on prit, en 1694, un jeune homme d'environ dix ans, qui vivait parmi les ours ; il ne donnait aucune marque de raison, marchait sur ses pieds et sur ses mains... »

— Ce point est attesté comme les miracles du diacre Pâris. La conformation de l'homme ne lui permet pas de marcher à quatre pattes, aussitôt qu'il peut se tenir debout. Le chimpanzé est encore éloigné de l'organisation osseuse de l'homme ; et, cependant, la plus grande partie du temps qu'il est à terre, il marche : sur ses mains de derrière.

— « ... n'avait, continue Condillac, aucun langage, et formait des sons qui ne ressemblaient en rien à ceux d'un homme; il fut longtemps avant de pouvoir proférer quelques paroles : encore le fit-il d'une manière bien barbare. Aussitôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau. »

— Et, pourquoi ne pas dire : au sein de la mère, voire même au premier moment de son existence, puisqu'alors il a des pensées? Et, le serin, avant que le jaune dans lequel il se trouve ne soit environné de blanc; avant qu'il ne soit dans sa coque; a-t-il aussi : perception, conscience, attention, etc.?

— « Ce fait, continue Condillac, prouve parfaitement la vérité de ce que j'ai dit sur le progrès des opérations de l'âme. Il était aisé de prévoir que cet enfant ne devait pas se rappeler son premier état. Il pouvait en avoir quelque souvenir... »

— Quelque souvenir? Et, avec quoi donc, puisque vous dites : qu'avant les signes, il n'y a pas de mémoire. C'est bien joli, un souvenir sans mémoire! Quand on est sur le chemin de l'absurde, il faut trébucher à chaque pas. Anthropomorphisme ou prétendue philosophie; c'est, folie de part et d'autre. Si, cependant, il faut choisir : l'anthropomorphisme est préférable. Vaut mieux goujat debout qu'empereur enterré; et, la prétendue philosophie; c'est : la puanteur des sépulcres.

— « ... au moment qu'on l'en retira, continue Condillac; mais ce souvenir, uniquement produit par une attention donnée rarement, et jamais fortifiée par la réflexion, était si faible, que les traces s'en effacèrent pendant l'intervalle qu'il y eut du moment où il commença à se faire des idées... »

— Comment, comment? Mais, selon vous, l'homme a des idées avant le verbe; il avait des idées dans le bois, toujours selon vous.

— « ... à celui, poursuit Condillac, où l'on put lui faire des questions. En supposant, pour épuiser toutes les hypothèses... »

— Des hypothèses! Au moral il n'en est qu'une seule d'utile : c'est, que l'homme est capable de moralité, capable de raisonner, réellement et non illusoirement; c'est, l'hypothèse qu'il n'est pas une pure machine, qu'il existe en lui un être réel, éternel, etc. Et, jusqu'à ce que cette hypothèse soit démontrée être une vérité, toute affirmation est une sottise.

— « ... qu'il se fût encore souvenu du temps qu'il vivait dans les forêts, continue Condillac, il n'aurait pu se le représenter que par les perceptions qu'il se serait rappelées. »

— Quel galimatias! Et, comment veut-il qu'on se rappelle : si, ce n'est par des perceptions? Est-ce que, pour se rappeler une chose, le signe ne doit pas en être perçu? Où donc en sommes-nous?

— « Ces perceptions, continue Condillac, ne pouvaient être qu'en petit nombre. »

— Encore une millième fois, et peut-être ce n'est pas assez : avant le verbe, il n'y a pas de perception. La perception n'existe que dans le temps; et, vous allez dire vous-même : qu'avant le verbe, il n'y a qu'éternité.

— « Ne se souvenant point, continue Condillac, de celles qui les avaient précédées... »

—Et pourquoi donc? Vous venez de dire : qu'il pouvait avoir *quelque* souvenir. Est-ce que *quelque* signifie : *rien du tout.*?

— « ... suivies ou interrompues, continue Condillac, il ne se serait point retracé la succession des parties de ce temps. »

— Et, il aurait pu avoir quelque souvenir? Un souvenir, qui n'existe pas dans le temps, est une bien jolie chose !

— « D'où il serait arrivé, continue Condillac, qu'il n'aurait jamais soupçonné qu'elle ait eu un commencement, et qu'il ne l'aurait cependant envisagée que comme un instant. En un mot, le souvenir confus... »

—Condillac dit : que, des idées confuses ne sont pas des idées ; il aurait dû ajouter : que, des souvenirs confus, ne sont pas des souvenirs.

— « ... de son premier état, continue Condillac, l'aurait mis dans l'embarras de s'imaginer d'avoir toujours été, et de ne pouvoir se représenter son éternité prétendue que comme un moment, etc..... »

— Voilà l'éternité, avant le verbe, reconnue par Condillac. Or, le temps et l'éternité sont incompatibles ; et, la perception, la conscience, l'attention, la réminiscence sont exclusivement relatives au temps. Comment Condillac n'a-t-il pas remarqué : que, toutes les opérations de l'âme, avant l'existence du verbe, ne sont : que de pures folies ?

— « L'illustre secrétaire de l'Académie des sciences, continue Condillac, a fort bien remarqué que le plus grand fonds des idées des hommes est dans leur commerce réciproque. »

— L'illustre secrétaire de l'Académie des sciences, aurait bien dû porter son illustration, jusqu'à reconnaître : que, la société est la source exclusive des idées ; et, que l'homme, élevé dans l'isolement, en est absolument privé.

— « Cette vérité développée, continue Condillac, achèvera de confirmer tout ce que je viens de dire.

« J'ai distingué trois sortes de signes : les signes accidentels, les signes naturels et les signes d'institution. Un enfant élevé parmi les ours n'a que le secours des premiers. »

— Des accidents dans l'éternité ! N'est-ce pas que c'est harmonique ?

— « Il est vrai, continue Condillac, qu'on ne peut lui refuser les cris naturels à chaque passion ; mais comment soupçonnerait-il qu'ils soient propres à être les signes des sentiments qu'il éprouve ? »

— En effet : le soupçon est difficilement compatible avec l'éternité.

— « S'il vivait avec d'autres hommes, continue Condillac, il leur entendrait si *souvent* pousser des cris semblables... »

— Pendant combien de temps ? Du moment, qu'il n'y a pas une raison : pour, que le langage se développe immédiatement ; il n'y en a pas : pour, qu'il se développe, dans une suite de siècles. C'est une belle science

que celle qui laisse, à ce que ces Messieurs appellent hasard, le soin de la faire naître.

— « ... à ceux qui lui échappent, continue Condillac, que, *tôt* ou *tard*, il lierait ces cris avec les sentiments qu'ils doivent exprimer. Les ours ne peuvent lui fournir les mêmes occasions; leurs mugissements n'ont pas assez d'analogie avec la voix humaine. »

— Du moment, qu'il s'agit d'analogie ou de plus et de moins, le mugissement de l'ours peut ressembler au roucoulement de la colombe. Ce n'est point l'analogie, qui fait inventer le langage; mais, l'identité. Du moment, que deux sensibilités sont en contact, ayant chacune une mémoire organique, un centre nerveux, et des besoins physiologiques, qui sont analogues par essence; le langage doit se développer. Si, un ours et un homme vivaient nécessairement ensemble; que, les organismes ne les séparassent point; et, que tous les deux fussent des êtres sensibles; le langage naîtrait, nécessairement, de ce contact nécessaire.

— « Par le commerce que les animaux ont ensemble, continue Condillac, ils attachent vraisemblablement à leurs cris les perceptions dont ils sont les signes... »

— Voilà, les animaux qui parlent. Il n'y a pas de doute : que, si une girouette attachait, à chaque vent, une signification particulière; elle parlerait.

— « ... ce que cet enfant ne saurait faire, continue Condillac. Ainsi, pour se conduire d'après l'impression des cris naturels, ils ont des secours qu'il ne peut avoir, et il y a apparence que l'attention, la réminiscence et l'imagination ont chez eux plus d'exercice que chez lui. »

— Ainsi, lorsque deux bêtes sont ensemble, leurs âmes se trouvent d'une nature supérieure à l'âme de l'homme isolé ? Quel gachis !

— « Mais, continue Condillac, c'est là à quoi se bornent toutes les opérations de leur âme.

« Locke, liv. II, ch. II, § 10 et 11 (1), remarque avec raison que les bêtes ne peuvent point former d'abstraction. »

— Pour quelqu'un qui raisonnerait juste, ce serait dire : que, les bêtes sont incapables de verbe; ou, ce qui alors revient au même, sont incapables de sensibilité. *Sentir*, dans le temps, c'est *abstraire*. C'est, abstraire la sensation du moment, pour la comparer à celle d'un autre moment. Le temps n'existe : qu'à ce prix.

— « Il leur refuse en conséquence, continue Condillac, la puissance de raisonner sur des idées générales. »

— Il n'y a pas d'idée générale qui ne soit particulière, pas d'idée particulière qui ne soit générale. La généralisation et la particularisation des idées sont relatives au point de vue. Il en est pour les idées comme pour les êtres, lorsque la distinction absolue des règnes n'est plus admise. Alors, tout est animal; et, rien n'est animal. Le tout dépend : du point de vue.

— « Mais il regarde comme évident, continue Condillac, qu'elles raisonnent sur des idées particulières. Si le philosophe avait vu qu'on ne peut réfléchir qu'autant qu'on a l'usage des signes d'institution, il aurait reconnu que les bêtes sont absolument incapables de raisonnement. »

(1) Ce qui suit est une note de Condillac.

— Et, pourquoi donc s'il vous plaît? Sentir c'est raisonner. Vous dites : qu'elles sentent; et, vous allez dire : qu'elles paraissent raisonner. Où donc peut on reconnaître : qu'elles ne raisonnent point? Elles n'ont point de signes d'institution, dites-vous; et, vous appelez raisonner : avoir l'usage de ces signes. Très-bien! Mais, pourquoi n'ont-elles pas cet usage? Parce que, leur âme est inférieure à la nôtre, dites-vous encore. Alors, si vous faites l'âme immatérielle et non la résultante de l'organisme, vous dites une absurdité : puisque, des âmes de deux espèces sont absurdes. Vous allez dire : que, les bêtes paraissent raisonner et ne raisonnent pas. Pourquoi ne pas dire : qu'elles paraissent sentir et ne sentent pas? L'un est-il plus difficile que l'autre? Il est plus, contre le bon sens de sentir sans raisonner; que, de paraître raisonner sans sentir. Un automate joueur d'échecs paraît raisonner. Qui diable a jamais dit : que, cet automate avait mal à la tête? Il n'y a qu'une manière de sortir de cette dispute d'enfants; c'est, de prouver : que, les bêtes ne sentent point; ou, de dire : que, l'âme des bêtes, comme l'âme des hommes, comme l'âme des laitues, ne sont : que, des résultantes d'organisme.

— « Et que par conséquent, continue Condillac, leurs actions qui paraissent raisonnées ne sont que les effets d'une imagination... »

— Et, pourquoi ne voulez-vous pas : que, ce que vous appelez imagination, soit un pur organisme? Si, les animaux sentent; les hommes sont de purs organismes.

Quelles difficultés trouvez-vous donc, alors, à ce que de purs organismes se conservent : dans ce que ces messieurs appellent le temps et l'espace ? Mais, il bêtement, direz-vous. Cela, nous le savons. Mais, du moment que vous admettez la possibilité de se conserver sans raisonner; la sensibilité n'est plus : qu'une cinquième roue à un carrosse. Pour la conservation des espèces, des attractions et des répulsions, sans sensibilité, sont plus utiles : que, de la sensibilité, sans attraction ni répulsion. Mais, les bêtes paraissent sentir, dites-vous. Toujours très-bien. Mais, vous convenez aussi, qu'elles paraissent raisonner. Vous voyez donc bien : que, le *paraître* n'est que pour les sots.

— « ... dont elles ne peuvent disposer. » continue Condillac

— Ici finit la note, et le texte reprend.

— « Puisque, continue Condillac, les hommes ne peuvent se faire des signes qu'autant qu'ils vivent ensemble, c'est une conséquence que le fond de leurs idées, quand leur esprit commence à se former... »

— A se former ? Cette expression est-elle assez matérialiste !

— « ... est uniquement, continue Condillac, dans leur commerce réciproque. Je dis *quand leur esprit commence a se former*, parce qu'il est évident que lorsqu'il a fait des progrès, il connaît l'art de se faire des signes, et peut acquérir des idées sans aucun secours étranger. »

— Cela signifie-t-il : qu'un homme qui sait parler, peut avoir l'idée d'un animal qu'il voit pour la première

est éveillé; à celui de l'attention, qui avait lieu toutes les fois que quelques perceptions les affectaient d'une manière plus particulière; à celui de la réminiscence, quand des circonstances qui les avaient frappés se représentaient à eux avant que les liaisons qu'elles avaient formées eussent été détruites, et à un exercice fort peu étendu de l'imagination. »

— Vous vous répétez. Nous devons donc nous répéter aussi. Percevoir : c'est sentir dans le temps, c'est raisonner; avoir conscience : c'est exister dans le temps c'est raisonner. Être attentif : c'est raisonner; et, se rappeler : que, l'on a existé avant le moment présent, c'est encore raisonner; et, rien de tout cela n'a lieu avant le verbe.

— « La perception d'un besoin, » continue Condillac...

— Avant le verbe : il n'y a ni perception ni besoin. Le besoin est encore relatif au raisonnement. Ce n'est qu'au figuré qu'on dit : qu'une terre a besoin de fumier; ou, que l'homme a besoin de respirer.

— « ... se liait par exemple, continue Condillac, avec celle de l'objet qui avait servi à le soulager. »

— C'est, comme si vous disiez : qu'une plante, existant dans une cave, a perçu le besoin de lumière; et, que ce besoin s'est lié : avec le soupirail.

— « Mais, continue Condillac, ces sortes de liaisons, formées par hasard et n'étant pas entretenues par la réflexion, ne subsistaient pas longtemps. Un jour le sentiment de la faim... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de sentiment de

faim ; il y a faim, attraction vers une nourriture. Les sentiments n'ont d'existence : que, dans le temps.

— « ... rappelait à ces enfants, continue Condillac, un arbre chargé de fruits... »

— C'est comme si vous disiez : que, le vent du soupirail rappelle la lumière à la plante. Avant le verbe, il n'y a pas de rappel proprement dit. Quand on passe ainsi continuellement du propre au figuré et *vice versa*, on ne peut produire : que, des ténèbres.

— « ... qu'ils avaient vu la veille, continue Condillac ; le lendemain cet arbre était oublié... »

— Autre emploi du figuré pris pour le propre. Pour oublier, il faut avoir une mémoire; et, vous même dites : qu'avant le verbe, il n'y en a pas. Vous voulez dire : que, l'impression cérébrale de l'arbre; et, la liaison de cette impression avec la faim; s'est détruite du jour au lendemain. C'est possible, cela dépend des organisations. Mais, l'âme n'a que faire dans ce fonctionnement organique.

— « ... et le même sentiment, continue Condillac, leur rappelait un autre objet. Ainsi, l'exercice de leur imagination n'était point en leur pouvoir... »

— Dites : l'exercice de leur cerveau n'était point en leur pouvoir. En effet, le pouvoir est relatif au temps; et, avant le verbe, il n'y a pas de temps.

— « ... il n'était que l'effet des circonstances où ils se trouvaient, » continue Condillac.

« Quand ils vécurent ensemble... »

— Quand ils vécurent ensemble, dites-vous; et, là-dessus vous ne faites pas la moindre observation. D'abord, ces deux enfants ne se sont jamais vus et n'avaient vu personne avant d'être abandonnés dans le désert; sinon, ils possédaient le verbe. Les voilà donc qu'ils se rencontrent avant d'être nubiles. Resteront-ils ensemble pour se prêter secours, ce qui, selon vous, est nécessaire pour que le verbe se développe ? Il y a mille à parier contre un pour la négative. S'ils trouvent un fruit, ils se battront pour l'avoir; et, le plus faible sera tué mille fois, s'il s'obstine à rester près du plus fort. En dehors de la famille, l'homme est insociable par essence; il l'est plus encore en dehors de la raison. Alors, les coups seuls peuvent le soumettre; et les coups, dans une vue d'ordre social, ne peuvent se donner : que, par la raison. Sortez de là, il n'y a : que, les calembredaines, énoncées au dix-huitième siècle, par les sentimentalistes admirateurs de la nature. Le christianisme est bien plus raisonnable, il vous dit : que, la nature ou la chair, ou l'organisme, c'est le diable; et, il dit vrai.

— « ... ils eurent occasion, continue Condillac, de donner plus d'exercice à ces premières opérations, parce que leur commerce réciproque... »

— Commerce réciproque ! Avant le verbe ! Alors

— « ... avec ces signes, continue Condillac, ils furent en état de se les rappeler à leur gré. »

— C'est faux. La facilité de se rappeler les signes tient au cerveau, à la mémoire qui existe avant le verbe. Avant le verbe, la mémoire est purement organique ; après le verbe, après que l'âme y a placé des signes, la mémoire devient intellectuelle. Il faut être fou pour affirmer : qu'un chien n'a pas de mémoire, organiquement parlant. Une tourmaline, qni n'a pas de centre nerveux, a de la mémoire dans tous ses atomes constituants. Elle reste *sensible*, pendant trente ou quarante jours, lorsqu'elle a été électrisée. Que d'âmes il doit y avoir : dans une tourmaline, grosse comme le petit doigt !

— « Leur mémoire commença, continue Condillac, à avoir quelque exercice. »

— Une mémoire n'a pas plus d'exercice qu'une roue de moulin. C'est l'âme qui, par le verbe, ou mieux au moyen du verbe, commence à avoir de l'exercice. Auparavant, elle n'en avait pas. Il serait joli de voir de l'exercice : dans l'éternité !

— « Ils purent, continue Condillac, disposer eux-mêmes de leur imagination... »

—Quelle expression! Auparavant c'étaient les pierres qui en disposaient. Toujours confusion du propre et du figuré.

—Et tout cela, avant le verbe ! Voyez-vous les bonnes pâtes d'enfants !

— « Dès ce moment, poursuit Condillac, il se sent intéressé... »

— Voyez-vous : cet intérêt avant le verbe? Si, on raisonnait avant le verbe, son intérêt présent serait de l'étrangler. Du reste au lieu de deux enfants, mettez un enfant et un jeune singe de l'espèce la plus rapprochée de l'homme. Tout ce que vous venez de dire pourra avoir lieu. L'homme inventera-t-il le langage ? Mettez un orang-outang femelle et supposez : qu'ils aient des mulets; puis supposez encore : que, l'âme des mulets soit de l'*espèce* de la mère; inventeront-ils le langage? Quand on n'a à donner : que, de pareilles explications; on ferait mieux de se taire.

— « ... à le soulager, continue Condillac, et il obéit à cette impression autant qu'il est en son pouvoir. »

— Voilà encore les mots *obéir* et *pouvoir* : employés au figuré, pris pour le propre. Avant le verbe, il n'y a : ni obéissance, ni pouvoir.

— « Ainsi par le seul instinct, continue Condillac, les hommes se demandaient et se prêtaient des secours. »

— Il n'y a pas de secours avant le verbe. Il y a des faits et non des raisons ; et, quand même les faits seraient comme vous le dites, ce qui n'est pas; ce n'est pas ainsi : que, le langage se développe.

— « Je dis, continue Condillac, *par le seul instinct...* »

— Si, le seul instinct ou l'organisme peut conserver les animaux, pourquoi voulez-vous y joindre une sensibilité réelle, qui n'est utile qu'au raisonnement ? En dehors du raisonnement, la sensibilité ne sert à l'instinct : que, comme une cinquième roue à un carrosse.

— « ... car la réflexion, poursuit Condillac, n'y pouvait encore avoir part. L'un ne disait pas : *Il faut m'agiter de telle manière pour lui faire connaître ce qui m'est nécessaire, et pour l'engager à me secourir ;* ni l'autre : *Je vois à ses mouvements qu'il veut telle chose, je vais lui en donner la jouissance ;* mais tous deux agissaient en conséquence du besoin qui les pressait davantage. »

— Soit : passons là-dessus. Jusque-là, il n'y a pas de langage.

— « Cependant, continue Condillac, les mêmes circonstances ne purent se répéter souvent sans qu'ils ne s'accoutumassent enfin à attacher aux cris des passions et aux différentes actions du corps des perceptions qui y étaient exprimées d'une manière si sensible. »

— Que signifie ce galimatias ? Attacher des perceptions aux cris des passions ! Ici, le mot *attacher* est actif ; et, avant les signes, avant le temps il n'y a pas d'activité réelle. Les premiers signes, la première idée, la première volonté doivent coexister. Le passage de l'éternité au temps doit être clair. Le premier signe ne peut appartenir aux passions, aux modifications. Il faut

un ours qui n'y était plus, il fallait que son camarade comprît : que l'ours y était encore ; ou plutôt : que, le danger y était encore. Les cris de l'instinct, de l'organisme, peuvent passer dans le langage ; mais, quand ils restent isolés ils sont pris pour folie. Si Pierre dit : Aye ! Jean lui demandera : Qu'as-tu ? Et, si Pierre ne dit rien qu'aye, Jean devra en conclure : que, Pierre est fou. Le langage d'action, pris dans le sens de Condillac, ne peut conduire : qu'à Charenton. Et, d'où vient cette folie condillacienne ? De s'imaginer, avec le dix-huitième siècle, qu'il faut des siècles : pour développer le raisonnement. Ces Messieurs vous parlent de peuplades où l'on ne compte que jusqu'à trois. D'abord est-ce vrai ? Il y a des milliers à parier contre un : que, c'est faux. Ensuite, admettez le fait ; il faudrait ensuite en chercher la cause. Il y a des peuplades, abruties par des usages qui, pour ainsi dire, paralysent la mémoire ; comme, par exemple, d'aplatir la boîte osseuse du cerveau. Quand on veut étudier la physiologie, il ne faut point aller se placer : dans un cabinet de pathologie.

— « L'usage de ces signes, continue Condillac, étendit peu à peu l'exercice des opérations de l'âme... »

— Dites donc l'exercice de l'âme. Le raisonnement est l'exercice de l'âme ; le reste, est le fonctionnement de la bête.

— « ... et à leur tour, continue Condillac, celles-ci, ayant plus d'exercice... »

— Des opérations qui ont de l'exercice ! qui perfec-

tionnent! tout cela est déplorable. Et le tout: pour, ne pas vouloir parler comme tout le monde. Encore une fois, l'homme raisonne et ne fait rien autre; *vouloir* même est encore raisonner; hors le raisonnement, l'homme n'existe plus; il n'y a que la bête.

— « ... perfectionnèrent les signes, » continue Condillac...

— Les signes sont bons ou mauvais. Jusqu'à ce qu'ils puissent être parfaitement déterminés et non absurdes, ils sont mauvais. En dehors des mathématiques, il n'y en a pas encore un seul de bon ; et, en physique, ils ne peuvent jamais être bons. Tâchez donc d'avoir du bleu ou du blanc ou du noir! Alors, la bonté du raisonnement consiste à savoir : qu'en physique, il ne peut y avoir de signes précis.

— « ... et en rendirent l'usage plus familier, continue Condillac. Notre expérience prouve que ces deux choses s'aident mutuellement. »

— Comment ces deux choses! L'exercice des opérations de l'âme, c'est le raisonnement ou l'exercice de l'âme ; et, l'usage des signes : c'est encore le raisonnement ou l'exercice de l'âme. Vous vous imaginez donc : qu'on a raisonné, de mieux en mieux, depuis l'origine de l'humanité. C'est une grande erreur; on a raisonné de pire en pire. Et certes, on vous doit beaucoup : dans cette marche vers le pire. Vous avez, considérablement, aidé au matérialisme; qui est la source de l'anarchie actuelle.

— « Avant, continue Condillac, qu'on eût trouvé les signes algébriques... »

— Qu'est-ce que vous nous chantez encore là? Les signes algébriques ne sont pas des signes proprement dits, c'est une écriture. 3, 4, +, —, etc., ne sont pas des signes ; mais, des abréviations et des expressions de signes. Les signes réels sont : trois, quatre, plus et moins. Essayez donc de faire de l'arithmétique ou de l'algèbre avec des 3, des 4, des +, des —, etc., sans y attacher de valeur ? L'algèbre a été, pour les mathématiques, ce que l'écriture a été: pour la physique et la morale. Croyez-vous, qu'avant l'écriture, il eût été possible : d'avoir le code Napoléon? Quand vous aurez, en physique et en morale, des signes aussi bien déterminés, en tant que parole, qu'ils le sont en mathématiques ; vous raisonnerez, avec plus de facilité et autant de certitude : qu'en mathématiques.

— « ... les opérations de l'âme, continue Condilllac, avaient assez d'exercice pour en amener l'invention ; mais ce n'est que depuis l'usage de ces signes qu'elles en ont eu assez. »

— Ne dirait-on pas : que, c'est le seul exercice qui fait arriver au but. Tournez donc, sur vous-même, au milieu de votre chambre, pendant un siècle, pour voir si vous arriverez à la porte ; ou, marchez jusqu'à la fin du monde, sur une ligne droite indéfinie, pour voir si vous arriverez à l'autre bout. Si, le point de départ est faux ; ou, si la méthode de raisonnement est mauvaise; plus vous raisonnerez ; et, plus vous déraisonnerez.

nisme : on sait que un est un, la première fois comme la millième ; et, quand on s'habitue aux bonnes actions ; ce n'est point l'âme qui s'y habitue ; c'est, le cerveau. Le mérite consiste : à avoir ployé le cerveau, à cette habitude.

— « ... à ces signes, continue Condillac, les sentiments que l'autre éprouvait dans le moment ; ensuite ils s'en servirent pour communiquer les sentiments qu'ils avaient éprouvés. »

— Et cela : sans grammaire, sans distinction du présent, du passé, du futur ? Allons donc ! vous nous contez des sornettes.

— « Celui par exemple, continue Condillac, qui voyait un lieu où il avait été effrayé... »

— Celui qui voyait ce lieu : ou, n'éprouvait qu'une répulsion organique, sans rapport au temps ; ou bien, il raisonnait. S'il raisonnait, c'était avec des signes quelconques. Et, ces signes : il pouvait les manifester au dehors ; comme, il les assemblait au dedans. Voilà, les sottises où conduit l'expression : langage d'action. Articuler des sons, est un langage d'action ; comme, articuler ses doigts. Dès lors, le mot *action* est une cheville insupportable.

— « ... imitait, continue Condillac, les cris et les mouvements qui étaient les signes de la frayeur, pour avertir l'autre de ne pas s'exposer au danger qu'il avait couru. »

— Et, si l'autre avait vu, il y a huit jours, un lion ou

— « ... langage qui, continue Condillac, dans ses commencements, pour être proportionné au peu d'intelligence de ce couple... »

— Comment peu d'intelligence ! Ce couple pouvait être : le plus intelligent qui ait jamais existé. L'intelligence, en tant que bonne ou mauvaise, dépend d'une bonne ou mauvaise organisation de cerveau. Newton, n'eût jamais connu un chiffre, qu'il n'en eût pas moins été : une des plus belles intelligences qui aient existé. C'est, peu de *développement* d'intelligence que vous voulez dire. Bien ! Mais, n'oubliez pas : que, les plus belles intelligences, mal développées, sont celles qui font dire : les sottises les plus grandes et les plus dangereuses. Voyez, plutôt : toutes nos académies.

— « ... ne consistait vraisemblablement, continue Condillac, qu'en contorsions et en agitations violentes. »

— Était-ce le cri des passions ou la contorsion qui était le signe ? Tâchez donc d'être d'accord avec vous-même : dans un même alinéa.

— « Cependant, continue Condillac, ces hommes ayant acquis l'habitude... »

— Toujours l'habitude, qui tient à la matière ; au lieu du raisonnement, qui est l'exercice de l'âme. Toujours du matérialisme.

— « ... de lier, continue Condillac, quelques idées à des signes arbitraires... »

— Tout signe réel est arbitraire, vous l'avez dit

vous-même. Le signe [illegible], [illegible] dont ce mot est le chant. est lui-même arbitraire : dès qu'il est choisi à cet effet.

— « .... les cris naturels, continue Condillac, leur servirent de modèle pour en faire un nouveau langage. »

— Et, quels sont les cris naturels, qui servent de modèle, pour exprimer les verbes, ou le verbe ? Nous dirons même : les adverbes, les adjectifs, les prépositions, presque tous les substantifs, etc. A peine reste-t-il, aux cris naturels, le domaine des interjections : et, encore celles-ci sont-elles, aussi indéterminées que possible, en dehors du raisonnement.

— « Ils articulèrent, continue Condillac, de nouveaux sons... »

— Toujours par hasard, vous allez voir.

— « ... et en les répétant plusieurs fois, continue Condillac, et les accompagnant de quelque geste qui indiquait les objets qu'ils *voulaient* faire remarquer... »

— Ne dirait-on pas : que, le présent, le passé, le futur, les qualités, etc., se trouvent sur des arbres, pour être montrés au doigt comme des perroquets ! Et puis ce *voulaient?* Condillac s'imagine sans doute : qu'il n'y a pas besoin de raisonnement pour vouloir; et, de signes pour raisonner. L'expression de la faim, avant le verbe, n'est pas une volonté réelle ; c'est, une tendance organique. Encore une fois, pour vouloir il faut se dire : je veux ; et, je veux : est un raisonnement.

— « ... ils s'accoutumèrent, continue Condillac, à donner des noms aux choses. »

— Que signifie ce galimatias? cette distinction des signes et des noms? Tout signe est un nom; tout nom est un signe. Nommer sa pensée; ou, parler sa pensée; c'est, une seule et même chose. Condillac s'imagine-t-il: que, *le sottement parler; le sottement expliquer;* ne soient pas des noms. Au propre, il n'y a : ni substantif, ni verbe, ni adverbe, ni tout le reste, considérés comme absolument distincts; pas plus qu'il n'y a de signes proprement dits. *Pierre* ne signifie pas seulement un homme; mais, un homme ayant telle ou telle qualité, avec telle et telle différence, etc., toute la grammaire est là. Il en est de même : pour le verbe, l'adverbe, etc., il n'est pas un seul nom, dont l'idée ne renferme : la grammaire tout entière. Prenez une interjection, si vous voulez; ce sera la même chose; et, peut-être plus; que, pour toute autre prétendue partie du discours.

— « Les premiers progrès de ce langage, continue Condillac, furent néanmoins très-lents. »

—Oh! oui, très-lents, si la chose s'est faite comme Condillac va vous l'expliquer. C'est bien le cas de s'écrier avec Cicéron : « Il n'y a rien de si absurde « qui n'ait été dit par quelque philosophe. » Cicéron cependant faisait une exception. Il disait : qu'il ne manquait, à la folie des hommes, que de prétendre manger Dieu. A peine, Cicéron était-il mort; que, les hommes firent voir : que, de ce côté, il ne leur manquait rien.

— « L'organe de la parole, continue Condillac, était si inflexible, qu'il ne pouvait facilement articuler que peu de sons fort simples. »

— Il n'y a pas de sons *fort simples*. Il y a des sons simples, ce sont les voyelles; et, il n'y a là ni plus ni moins; malgré ce qu'ont dit MM. les philosophes : que, le premier son d'un garçon était un *a;* et, le premier son d'une fille, un *e*. Les sons composés sont les consonnes; et, celles-ci ne sont pas plus difficiles à prononcer que les voyelles, si ce n'est pour quelques-unes : parce qu'elles sont un mélange de consonne et d'aspiration. Ne dirait-on pas : que, l'homme est comme le serin; qu'il ne peut plus apprendre à siffler, dès qu'il a fait sa seconde mue? Rendez l'ouïe, à un sourd-muet de naissance, ayant barbe grise; et, il parlera plus tôt : qu'un enfant qui vient de naître.

— « Les obstacles pour en prononcer d'autres, continue Condillac, empêchaient même de soupçonner que la voix fût propre à se varier au delà du petit nombre de mots qu'on avait imaginés. »

— Et, que l'on devait au hasard, au cri des passions! Ne dirait-on pas, qu'il faut être de l'Académie des sciences morales et politiques, pour prononcer : *caca,* ou *dada,* ou *papa*.

— « Ce couple, continue Condillac, eut un enfant... »

— Lecteurs! soyez attentifs, nous arrivons au merveilleux.

— « ... qui, continue Condillac, pressé par des besoins qu'il ne pouvait faire connaître que difficilement... »

— Condillac oublie : que, pour vouloir faire connaître, il faut conaître soi-même. Avant le verbe, un enfant ne veut rien. Il a des tendances organiques ; et, rien de plus. Pour *vouloir* satisfaire ces tendances, il faut aussi raisonner ; et, pour raisonner, il faut avoir des signes. Le reste appartient : à l'instinct, à la bête.

— « ... agita, continue Condillac, toutes les parties de son corps. Sa langue fut flexible, se replia d'une manière extraordinaire, et prononça un mot tout nouveau. Le besoin continuant, donna encore lieu aux mêmes effets : cet enfant agita sa langue comme la première fois, et articula encore le même son. Ses parents, surpris... »

— Il paraît que Condillac n'est pas, comme ses confrères, qui veulent : que, dans l'état de nature, les femmes furent fécondées à la course, à peu près comme certaines plantes monoïques le sont par le vent. Alors, sans doute, les femmes aussitôt accouchées, abandonnaient leurs petits, qui étaient nourris par des louves ; tandis, qu'elles allaient se faire teter : par des couleuvres.

— « ... ayant enfin, continue Condillac, deviné... »

— Voyez-vous : l'emploi du mot *deviné*, pour éviter celui de raisonner, ou de conclure. Comme, s'il ne fallait pas des signes pour deviner ; comme, si l'enfant pouvait avoir besoin d'une chose, dont ses parents n'avaient pas déjà éprouvé le besoin de l'avoir ; et, le besoin de le nommer.

— « ... ayant enfin deviné ce qu'il voulait, continue Condillac, essayèrent, en le lui donnant, de répéter le même mot. »

— Voyez-vous cet enfant qui est le maître : et les pères et mères qui sont les perroquets, qui répètent après lui. Nous défions, tout le dix-neuvième siècle : d'inventer une plus jolie absurdité. Et, cependant, il est fécond, dans ce genre d'invention.

— « La peine qu'ils eurent à le prononcer, continue Condillac, fit voir qu'ils n'auraient pas été d'eux-mêmes capables de l'inventer. »

— Voyez-vous cette raison. Mais, admettez cette folie ; il n'y avait donc pas d'autre son. Condillac ne sait donc pas qu'on ne peut remuer : ni les lèvres, ni les dents, ni le palais, ni la langue, ni la gorge sans prononcer des consonnes, quand ces mouvements accompagnent des émissions de voix ?

— « Par un semblable moyen, continue Condillac, ce nouveau langage... »

— En fait de langage proprement dit, il n'y a ni neuf ni vieux. Le langage est bon ou mauvais ; et le bon est à naître. On parle maintenant : au moyen des oreilles, au moyen des yeux, au moyen de la peau. On parlerait, au moyen du nez ou du palais, que ce serait toujours parler. Il y a des idiomes plus récents les uns que les autres. Le verbe est aussi ancien que l'humanité : ni plus ni moins. Avant le verbe, l'humanité est à naître.

— « ... ce nouveau langage, continue Condillac, ne s'enrichit pas beaucoup. Faute d'exercice, l'organe de la voix perdit bientôt dans l'enfant toute sa flexibilité. »

— Allez donc voir s'il y a la moindre différence : entre le larynx, d'un sourd-muet de naissance devenu barbon ; et, le larynx du premier charlatan de l'Europe.

— « Ses parents, continue Condillac, lui apprirent à faire connaître ses pensées par des actions... »

— Selon Condillac, il aurait fallu dire par la danse ; car, plus loin il dit : que, le langage d'action, le langage primitif est la danse ; et, que c'est pour cela : que, David dansait devant l'arche. Voilà, de beaux titres de noblesse : pour l'Opéra.

— « ... manière de s'exprimer, continue Condillac, dont les images sensibles étaient bien plus à sa portée que des sons articulés. »

— Imaginez-vous donc : une déclaration d'amour faite en gambades. Pour dire je vous aime : on dansait le cancan.

— « On ne peut attendre, continue Condillac, que du hasard... »

— Faut-il avoir la rage du matérialisme, pour faire dériver le langage du hasard. Le hasard est un sot ; ainsi, que tous ceux qui l'adorent.

— « ..., la naissance de quelque nouveau mot, continue Condillac ; et, pour en augmenter, par une voie aussi lente, considérablement le nombre, il fallut sans doute plusieurs générations. »

— C'est juste. Probablement les enfants ne peu-

vent être maîtres de langue : que, de douze à quinze mois. C'est, trois mois de leçons par génération. Mais, si le premier enfant donne à sa nourriture, à sa bouillie le nom de *papa ;* et, le second celui de *maman ;* comment s'arrangera t-on ? Et, voilà les sornettes, avec lesquelles on a bercé : le dix-huitième siècle.

— « Le langage d'action, continue Condillac, alors si naturel... »

—Oh ! oui, bien naturel ! Rien de plus naturel que de se donner du talon dans les fesses pour dire : donnez-moi à boire. Dans ce cas, porter le pied en avant serait : une monstruosité.

— « ... pouvait-on l'abandonner, continue Condillac, pour un autre dont on ne prévoyait pas encore les avantages, et dont la difficulté se faisait si bien sentir ?

« A mesure que le langage des sons articulés devint plus abondant, il fut plus propre à exercer de bonne heure l'organe de la voix, et à lui conserver sa première flexibilité. Il parut alors aussi commode que le langage d'action. »

— Aussi commode est très-joli. Ces malheureux philosophes n'ont jamais reconnu : que, la pantomime est tout ce qu'il y a de plus difficile à comprendre ; qu'il faut un esprit très-exercé, pour y attacher un sens suivi ; et, que pour être même faiblement compris, il faut : que, danseurs et spectateurs aient les mêmes préjugés. Qu'un habitué des boulevards, aille voir une pantomime à Pékin ; il y a mille contre un à parier : que, à l'exception de ce qui tient à la bestialité, il n'y comprendra absolument rien.

— « On se servit également, continue Condillac, de l'un et de l'autre ; enfin, l'usage des sons articulés devint si facile, qu'il prévalut. »

— C'est, probablement, depuis cette époque : que, l'on ne sait plus danser. *Faute d'exercice, l'organe de la danse perdit bientôt toute sa flexibilité.*

Si, quelqu'un trouve : qu'il y a une meilleure manière de réfuter de pareilles folies, qu'en se moquant de leur auteur; nous lui cédons la plume.

Nous abandonnons Condillac ; nos lecteurs doivent déjà en avoir assez.

Et, cependant, nous ne cesserons de répéter : que, Condillac est une des plus belles intelligences, qui aient traité de philosophie. Mais, du moment qu'au sein de l'argumentation, on laisse pénétrer une seule indétermination ; plus on a d'esprit ; et, plus tôt on est conduit : à un absurde masqué de sophisme. C'est bien pire encore, quand on part d'un absurde évident. La principale indétermination de Condillac est le mot *âme*, qu'il considère comme pouvant avoir des qualités proprement dites. Son principal absurde, est le point de départ : d'UN PREMIER PRINCIPE.

Arrivons à Rousseau. Au point de vue de l'origine du langage, Rousseau, ainsi qu'il le dit lui-même, est l'élève de Condillac. Si, le maître avait mis l'élève sur une bonne voie, personne, plus que Rousseau, n'était capable d'atteindre le but. Pénétré de l'amour du vrai, de la haine des préjugés ; dévoué à l'humanité, jusqu'à l'héroïsme ; doué de la plus belle intelligence ; il est arrivé à toutes les erreurs possibles : et pourquoi?

Parce que, bercé au sein de l'anthropomorphisme. Il n'a pas su secouer : la poussière de son éducation.

L'indétermination la plus capitale, chez Rousseau, est celle relative à l'expression *état de nature*. Tantôt, pour lui, c'est l'existence avant le verbe : tantôt, avec des idées sans le verbe; tantôt, il fait aller cet état jusqu'à l'aliénation du sol. Rousseau, est un véritable kaléidoscope, toujours brillant par la forme et la couleur; mais, où le fond n'est absolument : que du limon desséché.

— « Une bonne solution du problème suivant, dit Rousseau, ne me paraîtrait pas indigne des Aristotes et des Plines de notre siècle :

« *Quelles expériences seraient nécessaires pour parvenir à connaître l'homme naturel?* »

—L'homme! que signifie cette expression? Le singe en fait-il partie? Rousseau, plus loin, dira lui-même qu'il n'en sait rien. Naturel! que signifie cette expression? Réunit-elle : ce qui est matière : et, ce qui n'est pas matière? Qu'est-ce qui est matière; qu'est-ce qui ne l'est pas? y a-t-il de la matière, plus qu'en apparence? y a-t-il plus que matière, etc.. etc.? Avant que tout cela soit résolu, le mot *homme* n'a pas de sens; et, l'expression *homme naturel* moins encore, s'il est possible.

— « *Et quels sont,* continue Rousseau, *les moyens de faire ces expériences au sein de la société?* Loin d'entreprendre de résoudre ce problème, je crois en avoir assez médité le sujet pour oser répondre d'avance que les plus grands philosophes ne seront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puissants souverains pour les faire;... »

— Mettre deux hommes, pour diriger une chose, est aussi stupide : que, de mettre deux cochers, sur le même siége, pour diriger une voiture. Pour diriger : quarante génies, réunis, ne valent pas l'esprit d'un sot.

— « ... concours auquel il n'est guère raisonnable de s'attendre, continue Rousseau, surtout avec la persévérance ou plutôt la succession de lumières et de bonne volonté nécessaire de part et d'autre pour arriver au succès. »

(*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.* Préface.)

— Rousseau, en tête de ce galimatias si sottement couronné, a mis pour épigraphe :

« Non in depravatis, sed in his quæ benè secundum « naturam se habent, considerandum est quid sit na « turale. »

(Aristot. *Politic.*, lib. I.)

Voilà, Aristote qui avoue ne savoir pas lui-même : ce qui est *benè, réellement,* selon la nature. Nous le répéterons mille fois : quiconque emploie une expression, avant d'en avoir déterminé la valeur et reconnu qu'elle n'est pas absurde, n'est qu'un sot ; et si, dans ce cas, il se sert des expressions, *Dieu,* ou *nature;* c'est un sot : au suprême degré.

— « Ces recherches si difficiles à faire, continue Rousseau, et auxquelles on a si peu songé jusqu'ici, sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connaissance des fondements réels de la société humaine. »

— Il paraît que Rousseau reconnaît : des sociétés

qui ne sont pas humaines; des sociétés de bêtes. Alors, comment ces bêtes sont-elles donc sorties de l'état de nature, qui n'est pas l'état de société? Mettez-vous dans le chemin de l'absurde; et, à chaque pas, vous trébucherez.

— « C'est cette ignorance de la nature de l'homme, continue Rousseau, qui jette tant d'incertitude et d'obscurité sur la véritable définition du droit naturel. »

— Ainsi, vous n'avez aucune idée claire; c'est-à-dire : vous n'avez aucune idée, dit votre maître Condillac, du droit naturel? C'est, précisément dire : que, ce que vous appelez *droit naturel* est une sottise. Car, ce dont on n'a aucune idée claire, ne peut pas même être une hypothèse; et, toute hypothèse tenue pour vérité, n'est qu'une sottise.

— « Car, poursuit Rousseau, l'idée du droit, dit M. Burlamaqui, et plus encore, celle du droit naturel, sont manifestement des idées relatives à la nature de l'homme. »

— Quel galimatias! C'est bien dommage : que, le droit naturel ne soit pas une idée, relative à la nature du chien. Le droit, c'est l'expression de la raison; faut-il donc être sorcier pour dire ces choses-là? Mais, quel est le bon droit; et, comment le distingue-t-on du mauvais droit; quelle est l'expression de la bonne raison; et, comment la distingue-t-on de l'expression de la mauvaise? Voilà, ce que la force décide, aussi longtemps : que, de pareilles décisions peuvent suffire à l'existence de l'ordre; c'est-à-dire, à

l'existence de l'humanité. Quand, les décisions de la force deviennent insuffisantes; c'est alors : que, l'expression de la bonne raison devient nécessaire; c'est alors : qu'elle est cherchée, trouvée, et socialement inculquée à chacun; pour, que chacun la soutienne : dans son propre intérêt.

Vous venez de convenir : que, la société est encore dans l'ignorance de la nature de l'homme. Convenez donc : que, tout ce que vous allez dire, et qui n'aura point, pour résultat, de faire connaître cette nature d'une manière incontestable; ne sera : que du bavardage.

— « C'est donc de cette même nature de l'homme, continue Rousseau, de sa constitution et de son état, qu'il faut déduire les principes de cette science. »

— Ainsi, tous ces Messieurs ont déduit des principes : d'une chose, dont ils n'avaient aucune idée! Voilà, une science bien établie.

— « Ce n'est point sans surprise et sans scandale, poursuit Rousseau, qu'on remarque le peu d'accord qui règne sur cette importante matière entre les divers auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves écrivains, à peine en trouve-t-on deux qui soient du même avis sur ce point. »

— Cela seul devrait prouver : qu'il n'y a encore que des sots, qui aient traité de cette matière. Quiconque n'est pas un sot dit : *je ne sais pas*. Sinon il dit : *je sais;* et, alors il prouve. S'il prouve mal, il prouve : qu'il n'est qu'un sot.

— « Sans parler des anciens philosophes, continue Rousseau, qui semblent avoir pris à tâche de se contredire entre eux sur les principes les plus fondamentaux, les jurisconsultes romains assujettissent indifféremment l'homme et tous les autres animaux à la même loi naturelle, parce qu'ils considèrent plutôt sous ce nom la loi que la nature s'impose à elle-même, que ce qu'elle prescrit, ou plutôt à cause de l'acception particulière selon laquelle ces jurisconsultes entendent le mot *loi*, qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion que pour l'expression des rapports généraux établis par la nature... ».

— Et, quelle est donc cette femme, qui s'appelle nature ; et, qui a tout fait ? Est-ce la femelle de cet autre être, qui a aussi tout fait ? Quand donc la folie cessera-t-elle d'être endémique : à notre globe ?

— « ... établis par la nature, continue Rousseau, entre tous les êtres animés pour leur commune conservation. »

— Et, pourquoi donc entre les êtres animés ; et, non point, entre tous les êtres phénoménaux ? Avez-vous une mesure pour distinguer : les êtres animés de ceux qui ne le sont point ? Quand *loi naturelle* signifie autre chose : que, loi de la matière, loi de l'ordre physique ; cette expression n'est qu'une sottise . propre, à amuser les sots.

— « Les modernes, continue Rousseau, ne reconnaissant, sous le nom de loi, qu'une règle prescrite à un être moral, c'est-à-dire intelligent, libre... »

— Rousseau connaissait peut-être des êtres intelligents, qui n'étaient pas libres ! L'intelligence suppose le verbe ; et partout où il y a verbe, il y a liberté. L'intelligence est réelle ou apparente. La liberté est réelle

ou apparente. Quand l'intelligence est-elle réelle? quand la liberté est-elle réelle? Question.

— « ... et, continue Rousseau, considéré dans ses rapports avec d'autres êtres... »

— Et, les êtres! y en a-t-il d'apparents; et, y en a-t-il de réels? Que voulez-vous dire, avant de les avoir distingués; si ce n'est : bavarder?

— « ... bornent conséquemment, continue Rousseau, au seul animal doué de raison, c'est-à-dire l'homme... »

— Admirez ces Messieurs! Quand vous leur demandez, ce que c'est que l'homme, ils vous disent : c'est un animal doué de raison; et, quand vous leur demandez : ce que c'est qu'un animal doué de raison, ils vous disent : c'est un homme. Demandez-leur ensuite : si, le chimpansé est doué de raison; ils vous répondront : ou, qu'ils n'en savent rien; ou, affirmativement. Et, ainsi : ou ils avouent, qu'ils ne savent ce qu'ils disent; ou ils avouent, qu'une bûche est un homme.

— « ... la compétence, continue Rousseau, de la loi naturelle. »

— Vous voyez bien : que, de toute manière, la compétence de la loi naturelle, arrive toujours à la bûche.

— « Mais, continue Rousseau, définissant cette loi chacun à sa mode, ls l'établirent tous sur des principes si métaphysiques...

— Qu'est-ce que c'est que des principes métaphy-

siques ? Et, surtout, qu'est-ce que des principes *si* métaphysiques ? Les principes métaphysiques ont donc : du plus et du moins ? Toujours : parler pour ne rien dire.

— « ... qu'il y a, même parmi nous, continue Rousseau, bien peu de gens en état de comprendre ces principes... »

— Dites donc personne ; puisque, vous convenez : qu'il n'y a pas, à cet égard, deux individus qui soient d'accord.

— « ... loin de pouvoir, continue Rousseau, les trouver eux-mêmes. De sorte que toutes les définitions de ces savants hommes, d'ailleurs en perpétuelle contradiction entre elles, s'accordent seulement en ceci, qu'il est impossible d'entendre la loi de nature... »

— Et, c'est précisément, en cela qu'elles ont toutes raison; parce qu'on ne peut entendre que ce qui parle ; et, une loi ne parle pas. Une loi est toujours l'expression, vraie ou fausse, d'un ordre, bon ou mauvais, reconnu par quelqu'un : capable de s'exprimer.

— « ... et par conséquent d'y obéir, continue Rousseau, sans être un très-grand raisonneur et un profond métaphysicien ; ce qui rendait précisément que les hommes ont dû employer pour l'établissement de la société des lumières qui ne se développent qu'avec beaucoup de peine, et pour fort peu de gens, dans le sein de la société même.

« Connaissant si peu la nature, et s'accordant si mal sur le sens du mot *loi*, il serait bien difficile de convenir d'une bonne définition de la loi naturelle. »

— On peut convenir d'une mauvaise définition ; on peut, par exemple, convenir : que, Dieu est également

un et plusieurs ; mais, on ne convient pas d'une bonne définition. Une bonne définition est l'expression de la vérité; et, on ne convient pas de la vérité : on l'ignore; ou, on la reconnaît.

— « Aussi, continue Rousseau, toutes celles qu'on trouve dans les livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de plusieurs connaissances que les hommes n'ont point naturellement... »

— Il y a donc des hommes qui ont des connaissances, qui ne sont point naturelles ? Quelles sont-elles, s'il vous plaît ? Puis, il y a donc des hommes, qui ont des connaissances naturellement ? Quelles sont-elles encore, s'il vous plaît ? Avant de parler de nature, la première chose serait d'attacher, à cette expression, un sens clair, précis, parfaitement déterminé et non absurde. Avant cela, parler sur la nature, et dire des sottises, c'est : une seule et même chose.

— « ... et des avantages dont ils ne peuvent, continue Rousseau, concevoir l'idée qu'après être sortis de l'état de nature. On commence par rechercher les règles dont, pour l'utilité commune, il serait à propos que les hommes convinssent entre eux; et puis on donne le nom de loi naturelle à la collection de ces règles, sans autre preuve que le bien qu'on *trouve* qu'il résulterait de leur pratique universelle. »

— Qu'on trouve, est très-bien ; chacun, trouvera une loi naturelle à sa guise. De manière : que, la première chose qui résulterait de ces belles trouvailles; serait de s'égorger. Telle est, en effet, la magnifique loi de nature. Et, voilà pourquoi les tigres et les lions vivent seuls. L'homme en ferait autant, s'il ne suivait : que,

la belle nature, la noble nature, l'organisme, le diable enfin. Heureusement, il est capable de dominer : la nature, l'organisme ou le diable; et voilà : pourquoi, il ne dévore point sa compagne ; quand il n'en a plus besoin ; et, qu'il a faim.

— « Voilà assurément, poursuit Rousseau, une manière très-commode de composer des définitions et d'expliquer la nature des choses par des convenances presque arbitraires. »

— Et, voilà certainement une excellente critique, de toutes les sottises dites sur la nature. Malheureusement : Rousseau est, le fou et le sage ; bientôt il va dire : C'est moi qui suis le Père éternel.

— « Mais, continue Rousseau, tant que nous ne connaîtrons point l'homme naturel... »

— Laissez-nous donc tranquille, avec votre homme naturel. L'homme naturel, vous le connaissez parfaitement. C'est l'homme, avant sa naissance ; c'est l'homme, après sa naissance et avant le verbe ; c'est l'homme, élevé isolément; et, comparé à l'homme réel, à l'homme ayant le verbe : l'homme naturel est un monstre. Qu'en voulez-vous faire de ce monstre ; et, quelles connaissances voulez-vous en tirer?

— « ... c'est en vain, continue Rousseau, que nous voudrons déterminer la loi, qu'il a reçue, ou celle qui convient le mieux à sa constitution. »

— On ne reçoit pas une loi, on la reconnaît ou on

l'ignore. Ce qu'on veut, qui soit tenu comme loi; n'est loi, que figurément. Une loi n'a ni père ni mère. Elle est; ou, elle n'est pas.

— « Tout ce que nous pouvons voir très-clairement, continue Rousseau, c'est que non-seulement, pour qu'elle soit loi, il faut que la volonté de celui qu'elle oblige... »

— Pourquoi dire la *volonté;* et, pas tout uniment *celui qu'elle oblige?* La volonté est donc un être? Certes, la volonté est un être, le seul être réel, l'âme. Mais, ce n'est pas, dans ce sens, que vous prenez le mot volonté. *La volonté de celui* serait alors une sottise.

— « ... puisse, continue Rousseau, s'y soumettre avec connaissance... »

— Avec connaissance! Et, tout cela avant le verbe! Que de belles phrases, pour ne dire que des folies!

— « ... mais il faut encore, continue Rousseau, pour qu'elle soit naturelle, qu'elle parle immédiatement par la voix de la nature. »

— La nature est donc un être? Elle a donc une voix? Et, vous voulez qu'on entende ses paroles: avant que le verbe soit développé! Pauvres philosophes, que vous êtes loin des théologiens! Au moins ceux-ci, une fois l'anthropomorphisme accepté, marchent de la manière la plus rationnelle. Mais, vous autres! vous ne faites qu'entasser: absurde sur absurde.

— « Laissant donc, continue Rousseau, tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits... »

— Et, qui diable voulez-vous donc qui les fasse, s'ils sont libres? Tout ce qui est libre, en tant que bon ou mauvais, se fait tel par soi-même? Il n'y a que ce qui est fait, qui ne fait rien d'une manière proprement dite. Avec votre manière de voir, vous en viendriez bientôt à exorciser : les rats et les souris.

— « ... et, continue Rousseau, méditant... »

— Allons! voilà le Père éternel qui va parler. Écoutons-le.

— « ... méditant, continue Rousseau, sur les premières et plus simples opérations de l'âme humaine... »

— D'abord, une âme, en dehors de toute enveloppe, n'opère rien du tout. Ensuite, quand elle est dans une enveloppe, ayant un centre et capable de mouvement, elle est toujours l'âme d'un homme. Enfin, une âme, dans une enveloppe quelconque, n'est capable que d'une opération, *penser;* car, agir n'est encore : que, la pensée en action; ou, l'âme agissant : conformément à ce qu'elle a pensé.

— « j'y crois, » continue Rousseau...

— Vous croyez. Et, c'est là-dessus que vous allez tout établir : religion, morale, société! Mais, voyons donc ce que vous croyez. Il y a mille à parier, contre un, que ce sera deux sottises.

— « ... j'y crois apercevoir, continue Rousseau, deux principes antérieurs à la raison... »

— Antérieurs à la raison! antérieurs au verbe! Dès lors, ces principes ne raisonneront pas. Allons, énoncez-les.

— « ... dont l'un, continue Rousseau, nous intéresse ardemment à notre bien-être... »

— A notre bien-être? Mais, avant le verbe, il n'y a: ni bien-être, ni mal-être. Le bien et le mal sont relatifs: au temps, à la mémoire : et, avant le verbe, il n'y a, ni temps, ni mémoire proprement dite. Vous voulez dire: qu'avant le verbe, nous avons des attractions et des répulsions; et, immédiatement, vous allez le confirmer. Mais, ces attractions et ces répulsions ont précisément pour but : d'égorger, ce qui s'oppose à nos tendances organiques.

— « ... et, continue Rousseau, à la conservation de nous-mêmes... »

— Si, la tendance à notre bien-être, ne peut être : que, la tendance vers la conservation de nous-mêmes; pourquoi donc cette répétition?

— « ... et, continue Rousseau, l'autre nous inspire une répugnance *naturelle*... »

— Ce serait bien plus drôle : si, la nature nous inspirait une tendance, qui ne fût point naturelle.

— « ... à voir, continue Rousseau, périr ou souffrir tout être sen-
é... »

— Tout cela est un véritable conte. L'homme est
nivore et par conséquent carnivore : et la tendance
carnivore : est, de tuer et de voir ce que nous appe-
is souffrir ; s'il était possible de voir, sans figure,
ant le verbe. En général, tous les animaux ont une
dance à opprimer le faible. Dans une même espèce,
qu'un individu est malade, il est bientôt : la vi-
e de tous les autres.

- « ... et principalement nos semblables, continue Rousseau. C'est
oncours et de la combinaison que notre esprit est en état de faire de
deux principes... »

— Ainsi, c'est du concours et de la combinaison de
ux principes faux ; que, Rousseau, va tirer toutes
conséquences.
Et, que fait là notre esprit avant le verbe, s'il vous
ît, avant la raison ? Vous voulez donc · que, notre
rit combine, avant de raisonner. ? En vérité ! ceux
vous ont couronné, étaient encore plus fous que
is.

- « ... sans qu'il soit nécessaire, continue Rousseau, d'y faire entrer
de la sociabilité... »

— La sociabilité, avant le verbe, est une sottise. Il
près de deux mille ans que votre maître, Cicéron,
répété. La tendance, d'un mâle vers une femelle,
st pas de la sociabilité. Des attractions sont la cause

prédisposante au développement du verbe; mais, le verbe est, exclusivement, la source de la société. Avant le verbe, le mot *société* signifie, contact nécessaire; et là, le mot société : est figuré.

— « ... que me paraissent, continue Rousseau, découler toutes les règles du droit naturel... »

— Des règles, qui existent avant le verbe! Il faut être philosophe, pour dire ces choses-là; et, plus que philosophe, pour les écouter sans rire.

— « ... règles, continue Rousseau, que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondements, quand, par ses développements successifs, elle est venue à bout d'étouffer la nature. »

— Dire : que, la nature est précisément opposée à la raison; c'est, très-vrai. Dire : que, la raison, par ses développements successifs, vient à étouffer la nature, est encore très-vrai. Malheureusement, la nature est encore à étouffer; mais, heureusement, elle a déjà la corde au cou; et, socialement, elle exhalera bientôt son dernier sanglot. Ici, seulement, vous avez pris le négatif pour le positif; et, *vice versa*. Selon vous, il faudrait suivre la nature; et, c'est la source de tous les crimes. Selon vous, il faudrait fuir la raison; et, c'est exclusivement, la source des vertus.

— « De cette manière, continue Rousseau, on n'est point obligé de faire de l'homme un philosophe avant que d'en faire un homme;... »

— Mais, c'est précisément vous, qui voulez cela.

— Et, qui diable voulez-vous donc qui les fasse, s'ils sont libres? Tout ce qui est libre, en tant que bon ou mauvais, se fait tel par soi-même? Il n'y a que ce qui est fait, qui ne fait rien d'une manière proprement dite. Avec votre manière de voir, vous en viendriez bientôt à exorciser : les rats et les souris.

— « ... et, continue Rousseau, méditant... »

— Allons! voilà le Père éternel qui va parler. Écoutons-le.

— « ... méditant, continue Rousseau, sur les premières et plus simples opérations de l'âme humaine... »

— D'abord, une âme, en dehors de toute enveloppe, n'opère rien du tout. Ensuite, quand elle est dans une enveloppe, ayant un centre et capable de mouvement, elle est toujours l'âme d'un homme. Enfin, une âme, dans une enveloppe quelconque, n'est capable que d'une opération, *penser;* car, agir n'est encore : que, la pensée en action; ou, l'âme agissant : conformément à ce qu'elle a pensé.

— « j'y crois, » continue Rousseau...

— Vous croyez. Et, c'est là-dessus que vous allez tout établir : religion, morale, société! Mais, voyons donc ce que vous croyez. Il y a mille à parier, contre un, que ce sera deux sottises.

— Tiens! Et pourquoi donc? Vous la reconnaissez bien, vous, avant la raison! Pourquoi diable ne voulez-vous pas qu'ils la reconnaissent : aussi bien que vous. Est-ce qu'il y a encore autre chose, que la raison, qui vous distingue des bêtes?

— « ... mais, continue Rousseau, tenant en quelque chose à notre nature... »

— Voyez-vous cette nature de l'homme : qui a du plus et du moins; et, qui va depuis le bon Dieu, jusqu'à la laitue et l'écritoire!

— « ... par la sensibilité dont ils sont doués, » continue Rousseau...

— Une fois, que la sensibilité est admise chez les bêtes, il est impossible de donner, à la société, d'autre base : que, la cruauté et la tyrannie.

— « ...on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel, continue Rousseau, et que l'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoir. »

— Quand, vous entendez un homme parler de *quelque espèce de devoir;* soyez persuadé : que, vous avez affaire à un coquin, qui veut légitimer : quelque espèce de coquinerie.

— « Il semble en effet, continue Rousseau, que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible... »

— Mais, infâme coquin, vous ne pouvez avoir de

semblable qu'un être sensible ; ou sinon, vous direz bientôt; qu'un nègre n'est pas votre semblable; et, ensuite, si vous avez le bonheur d'être banquier : qu'un prolétaire n'est pas votre semblable.

— « ... qualité, continue Rousseau, qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée *inutilement* par l'autre. »

— Lecteurs ! l'*inutilement* est la cause de l'expression *infâme coquin :* qui vous aura révolté. Si, après avoir lu l'*inutilement,* vous persistez à vouloir : que, l'expression *infâme coquin* soit effacée ; du même trait, faites-nous le plaisir de nous rayer : du nombre de ceux que vous nommez honnêtes gens. Nous rougirions de leur appartenir.

— « Cette même étude de l'homme originel, » continue Rousseau...

— De l'homme, avant le verbe, vous comprenez ; de l'homme, avant la raison.

— « ... de ses vrais besoins, » continue Rousseau...

— Il paraît, qu'à cette époque : il a déjà des besoins, qui ne sont pas vrais. Selon Rousseau, le caprice naît de bonne heure.

— « ... et des principes fondamentaux de ses devoirs, » continue Rousseau...

— Voyez-vous ces devoirs : ayant leurs principes en dehors de la raison ? Comme c'est joli ! Vous voyez : qu'il y a des devoirs pour les fous. Alors, le devoir de ces Messieurs serait : d'aller demander une place à Charenton.

— « ... est encore, continue Rousseau, le seul bon moyen qu'on puisse employer pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de l'inégalité morale... »

— Ah ça ! vous rêvez donc ? La source de l'inégalité morale est la liberté. Il n'y a de morale que là où il y a inégalité morale. C'est, *inégalité sociale* que vous voulez dire. Cette inégalité existe nécessairement : aussi longtemps, que la force peut servir de base à l'existence de l'ordre. Quand, cela n'est plus possible ; cette inégalité disparaît : nécessairement aussi. Ces foules de difficultés, sont des difficultés pour des niais. Un Pygmée est arrêté par un fétu.

L'inégalité physique est relative à l'organisme ; l'inégalité morale est relative aux actions ; l'inégalité politique ou mieux sociale est relative : à l'époque d'ignorance, pendant laquelle la société ne peut exister : que, par cette inégalité.

— « ... sur les vrais fondements du corps politique, continue Rousseau, sur les droits réciproques de ses membres, et sur mille autres questions aussi importantes que mal éclaircies.

(Préface, *id.*)

« Les philosophes qui ont examiné les fondements de la société ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de nature ;... »

— Dans ce cas, tous les philosophes ont fait preuve

le bien peu d'intelligence. S'ils avaient voulu examiner l'origine du verbe, alors, si par état de nature, on comprend l'état avant le verbe, il est clair : qu'ils devaient remonter à l'état de nature. Quant aux fondements de la société, il y a des milliers d'années qu'ils sont connus, car le verbe, c'est le raisonnement.

Une fois, pour toutes, entendons-nous sur ce mot : *état de nature.*

La science démontre : que, les univers naissent et meurent. Des nébuleuses se forment.

Notre globe a commencé.

Les animaux et les végétaux se sont développés successivement : dans un ordre actuellement connu.

L'homme animal est apparu le dernier.

Quand, l'homme animal est apparu, avait-il la capacité du verbe?

Peu importe. Ce qu'il y a de certain; c'est : que, s'il s'il ne l'avait pas, il n'était pas homme intellectuel; il n'était homme : que figurément.

Dans ce cas, voilà un état de nature. C'est, un état exclusivement : relatif à l'organisme.

Quand, l'homme animal est apparu sur le globe, était-il seul, étaient-ils deux, cent, mille?

Peu importe, la capacité du verbe n'existant pas encore, l'état de nature restait le même.

Quand, la capacité du verbe est arrivée, n'est-elle arrivée qu'à un individu?

Qu'importe! un seul, pour le développement du du verbe, c'est comme aucun. Un homme avec la

capacité du verbe; et, élevé au milieu des singes, ne parle pas.

La capacité du verbe est-elle arrivée à deux, à cent, à mille à la fois?

Peu importe. A deux, c'est comme à mille : pourvu, que ces deux soient en contact, par nécessité organique.

Avec la capacité du verbe, sont-ils dans l'état de nature?

Oui, jusqu'à ce que le verbe soit développé.

Et, combien de temps l'humanité, avec la capacité du verbe, et le contact de l'homme et de la femme par nécessité organique, reste-t-elle dans l'état de nature? Peut-elle même en sortir?

Tel est le problème qu'il s'agit de résoudre. Nous le résoudrons. Ici, il s'agissait de déterminer la valeur de l'expression *état de nature;* et, nous venons de le faire.

— « ... mais aucun d'eux, continue Rousseau, n'y est arrivé. »

— Cependant, ce n'était pas difficile.

— « Les uns, poursuit Rousseau, n'ont point balancé à supposer à l'homme, dans cet état, la notion du juste et de l'injuste... »

— Cette absurdité était un peu moins évidente : que celle de l'anthropomorphisme, qui dure depuis l'origine sociale.

— « ... sans se soucier, continue Rousseau, de montrer qu'il dût avoir cette notion... »

— Et vous, quelle est votre opinion à cet égard? Il faut convenir : qu'une notion, avant la raison, est une bien belle chose !

— « ... ni même, continue Rousseau, qu'elle lui fût utile. »

— L'utilité, avant la raison, est encore une jolie chose. Surtout : quand on voit les laitues se pommer; sans, qu'elles aient eu besoin de raisonner.

— « D'autres, continue Rousseau, ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient... »

— Le droit, avant la raison, est aussi une très-jolie chose !

— « ... sans expliquer, continue Rousseau, ce qu'ils entendent par appartenir. »

— Et à vous, que vous en semble-t-il ? Ne vous paraît-il pas : que, l'appartenance, avant la raison, est une véritable calembredaine ?

— « D'autres, continue Rousseau, donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus faible, ont aussitôt fait naître le gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité et de gouvernement pussent exister parmi les hommes. »

— Que nous dites-vous là ? Est-ce, ici, ce que l'on

appelle une feinte, en fait d'armes; ou, un tour de passe-passe, en fait de charlatanisme? Les mots autorité et gouvernement sont arrivés : immédiatement après le verbe. C'est du verbe dont il s'agit; et, vous l'avez dit vous-même; c'est, de la raison. A moins, que vous ne soyez d'avis : que, l'autorité et le gouvernement puissent être en question : avant le verbe, avant la raison.

— « Enfin tous, continue Rousseau, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppressions, de désirs et d'orgueil, ont transporté à l'état de nature des idées qu'ils avaient prises dans la société; ils parlaient de l'homme sauvage... »

— Est-ce encore un tour de passe-passe, que vous nous faites ici? Il s'agit : de l'état de nature; de l'état avant la raison, avant le verbe; et, vous nous parlez de sauvage? Y avez-vous été, chez les sauvages? Leur avez-vous parlé, car ils parlent, si par hasard vous en doutiez. Si, vous y aviez été; vous auriez vu : que, chez eux, le verbe est souvent employé, avec plus de raison : qu'au sein d'une académie.

— « ... et, continue Rousseau, ils peignaient l'homme civil. »

— Est-ce que Rousseau s'imagine : qu'un homme ayant le verbe, n'est pas un homme civilisé? Est-ce qu'il s'imagine : que, les sauvages n'ont pas de civilisation? Mais, cela est impossible. C'est donc un tour de passe-passe, qu'il veut nous faire. Pour un ami de la vérité, ce n'est pas très-joli.

— « Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres, continue Rousseau, de douter que l'état de nature ait existé, tandis qu'il est évident, par la lecture des livres sacrés, que le premier homme ayant reçu immédiatement... »

— Immédiatement signifie : *après*. Après, suppose *avant*. Et, cet avant : était l'état de nature.

— « ... de Dieu, continue Rousseau, des lumières et des préceptes, n'était point lui-même dans cet état. »

— Vous voyez : que, d'après Rousseau lui-même, des lumières sont incompatibles avec l'état de nature. Et, une notion, n'est-elle pas une lumière ? Bientôt vous verrez Rousseau : conduire l'état de nature jusqu'à l'aliénation du sol à des individus; état auquel ne sont pas encore arrivés, les peuples que nous nommons sauvages.

— « Et qu'en ajoutant aux écrits de Moïse, continue Rousseau, la foi que leur doit tout philosophe chrétien... »

— Tout philosophe chrétien est un sot. Car : philosophe signifie raisonneur; et, chrétien signifie croyant. Or, raisonneur croyant est une sottise. Donc, tout philosophe chrétien est un sot.

— « ... il faut nier, continue Rousseau, que, même avant le déluge, les hommes se soient jamais trouvés dans le PUR état de nature... »

— Il y a donc : un état de nature qui n'est pas pur ? C'est, sans doute un état : où il y a raison; et, où il n'y

capacité du verbe; et, élevé au milieu des singes, ne parle pas.

La capacité du verbe est-elle arrivée à deux, à cent, à mille à la fois?

Peu importe. A deux, c'est comme à mille : pourvu, que ces deux soient en contact, par nécessité organique.

Avec la capacité du verbe, sont-ils dans l'état de nature?

Oui, jusqu'à ce que le verbe soit développé.

Et, combien de temps l'humanité, avec la capacité du verbe, et le contact de l'homme et de la femme par nécessité organique, reste-t-elle dans l'état de nature? Peut-elle même en sortir?

Tel est le problème qu'il s'agit de résoudre. Nous le résoudrons. Ici, il s'agissait de déterminer la valeur de l'expression *état de nature;* et, nous venons de le faire.

— « ... mais aucun d'eux, continue Rousseau, n'y est arrivé. »

— Cependant, ce n'était pas difficile.

— « Les uns, poursuit Rousseau, n'ont point balancé à supposer à l'homme, dans cet état, la notion du juste et de l'injuste... »

— Cette absurdité était un peu moins évidente : que, celle de l'anthropomorphisme, qui dure depuis l'origine sociale.

— « ... sans se soucier, continue Rousseau, de montrer qu'il dût avoir cette notion... »

— Et vous, quelle est votre opinion à cet égard? Il faut convenir : qu'une notion, avant la raison, est une bien belle chose!

— « ... ni même, continue Rousseau, qu'elle lui fût utile. »

— L'utilité, avant la raison, est encore une jolie chose. Surtout : quand on voit les laitues se pommer; sans, qu'elles aient eu besoin de raisonner.

— « D'autres, continue Rousseau, ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient... »

— Le droit, avant la raison, est aussi une très-jolie chose!

— « ... sans expliquer, continue Rousseau, ce qu'ils entendent par appartenir. »

— Et à vous, que vous en semble-t-il? Ne vous paraît-il pas : que, l'appartenance, avant la raison, est une véritable calembredaine?

— « D'autres, continue Rousseau, donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus faible, ont aussitôt fait naître le gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité et de gouvernement pussent exister parmi les hommes. »

— Que nous dites-vous là? Est-ce, ici, ce que l'on

— « La religion, continue Rousseau, nous ordonne... »

— Comment ! la religion ? Vous appelez donc votre religion, la religion; et, d'un coup de plume, vous donnez toutes les autres révélations, pour des sottises; qu'un théologien agisse ainsi, il fait bien, c'est son métier. Mais vous ?

— « ... nous ordonne, continue Rousseau, de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature, immédiatement après la création... »

—Vous avouez donc : que, même dans l'hypothèse de la révélation, l'état de nature a existé. Que ce soit peu ou prou, qu'importe à la réalité de l'existence. Aurez-vous, à cet égard, besoin de preuves historiques ? Quant à la création, que voulez-vous qu'on dise à un homme qui l'admet : comme possibilité ?

— « ... ils sont inégaux, continue Rousseau, parce qu'il a voulu qu'ils le fussent. »

— C'est dommage, qu'il ait eu ce caprice. Car, des hommes, qui seraient libres et égaux en morale, seraient bien plus curieux.

— « Mais elle ne nous défend pas, continue Rousseau, de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme et des êtres qui l'environnent, sur ce qu'aurait pu devenir le genre humain s'il fût resté abandonné à lui-même. »

— C'est très-bien. Mais, si le genre humain, abandonné à lui-même, peut parler; pourquoi les genres de

bêtes, abandonnés à eux-mêmes, ne parlent-ils pas? Parce que leur âme est d'une nature inférieure à la nôtre, n'est-ce pas? Toujours très-bien. C'est, le *quia facit dormire* de Molière. Et, voilà aussi pourquoi votre fille est muette.

— « Voilà, continue Rousseau, ce qu'on me demande... »

— Vous soutenez donc : que, l'origine du verbe est l'origine de l'inégalité, parmi les hommes. De quelle inégalité, s'il vous plaît? De l'inégalité physique? Il n'en est rien. De l'inégalité sociale? C'est, seulement, par le verbe : que, la société existe. Ainsi, inégalité et égalité lui sont dues. Le fait est : que, pendant toute l'époque d'ignorance, l'inégalité sociale est nécessaire à l'existence de l'humanité. Mais, il est également vrai : que, l'égalité sociale devient nécessaire à l'existence de l'humanité, du moment que l'inégalité devient incapable de servir de base à l'ordre; et cette époque arrive. Déjà, elle se voit de la montagne. Montez-y, Jean-Jacques; et, vous la verrez poindre.

— « ... et, continue Rousseau, ce que je me propose d'examiner dans ce discours, etc.....

« En dépouillant cet être ainsi constitué (l'homme) de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir et de toutes les facultés artificielles qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès; en le considérant en un mot tel qu'il a dû sortir des mains de la nature... »

— Dites donc des mains de Dieu, puisque vous êtes philosophe chrétien. Est-ce que Dieu seul ne suffit pas? Est-ce qu'il n'est que le père; et, que votre

dame nature est la mère? Tenez, votre nature fait pitié!

— « ... je vois, continue Rousseau, un animal moins fort que les autres, moins agile que les autres, mais, à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous. »

— Est-ce pour habiter dans l'eau? Certes non. Est-ce pour habiter dans l'air? Encore moins. Est-ce pour habiter sur les arbres? Pas davantage. Est-ce pour habiter sur la terre? Otez-lui le verbe; et, il sera la proie : des carnassiers, des rongeurs, des oiseaux de proie, des insectes, de la nature entière. Il n'arriverait pas à la troisième génération.

— « Je le vois, continue Rousseau, se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits. »

— Et la femelle? il n'en avait pas besoin, n'est-ce pas? Cela vous aurait embarrassé, pour reculer, pendant des siècles et des siècles, la naissance du verbe. Du reste, ce pauvre Rousseau ne pouvait parler de ce besoin. Voyez les détails de sa maladie si bien exposée par le docteur Lallemand et qui l'a conduit au suicide.

— « La terre, continue Rousseau, abandonnée à sa fertilité naturelle... »

— Au lieu de faire des discours qui n'ont ni queue ni tête, Jean-Jacques eût mieux fait d'étudier l'histoire naturelle. Il aurait appris : que, la terre est stérile par

nature; qu'elle ne sert qu'à supporter les plantes et à donner accès aux influences atmosphériques; et, que c'est seulement après avoir enseveli les dépouilles des premiers cryptogames qui prennent leur nourriture dans l'atmosphère, etc., etc., que la terre porte des forêts et commence à mériter le nom de fertile : non, par elle-même; mais, par l'humus qu'elle renferme.

— « ... et couverte, continue Rousseau, de forêts immenses que la cognée ne mutila jamais, offre à chaque pas des magasins et des retraites aux animaux de toute espèce. Les hommes, dispersés parmi eux... »

— Voyez-vous ces hommes dispersés, parmi les animaux, sans que mâles et femelles se soient unis par couples, ne fût-ce que comme les vautours et les pigeons! C'est, que les hommes n'ont pas d'instinct dans l'état de nature; vous allez voir.

— « ... observent, » continue Rousseau...

— Voyez-vous : ces hommes qui observent, avant le verbe!

— « ... imitent, continue Rousseau, leur industrie, et s'élèvent ainsi... »

— En observant sans verbe, ne l'oubliez pas. Devinez, maintenant, jusqu'où l'homme s'élève, en observant ainsi.

— « ... et s'élèvent ainsi, continue Rousseau, jusqu'à l'instinct des bêtes... »

— Voilà jusqu'où l'homme s'élève, par des observations, avant d'avoir le verbe; et voilà les sottises qu'une académie française a été assez sotte pour couronner. Que le bon Dieu pardonne à l'académie de Dijon ! nos académies en font bien d'autres.

— « ... avec cet avantage, continue Rousseau, que chaque espèce n'a que le sien propre, et que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne... »

— Ce doit être une belle machine, que l'homme de la nature qui n'a : ni instinct, ni verbe, et qui fait d'aussi belles choses ! Aussi, Jean-Jacques assure : que, cette machine n'est jamais malade. Savez-vous d'où viennent les maladies? Il vous le dira.

— « ... n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, continue Rousseau, se les approprie tous, etc.

.....

« Si la nature nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. »

— Pauvre Rousseau ! Son jugement était bien dépravé : quand, il écrivait ces belles choses !

— « Je ne vois dans tout animal, continue Rousseau, qu'une machine ingénieuse à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même... »

— Ainsi, voilà l'animal une machine. C'est clair, c'est précis. Attendez à l'alinéa suivant et vous verrez. Auparavant, remarquez : que, des sens, chez une ma-

chine, ne peuvent être : que, des conduits d'attraction et de répulsion.

— « ... et, continue Rousseau, pour se garantir jusqu'à un certain point de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'aperçois précisément la même chose dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête... »

— Les opérations d'une bête qui ne fait rien, quelle justesse d'expression !

— « ... au lieu que l'homme, continue Rousseau, concourt aux siennes en qualité d'agent libre. »

— Sans instinct, et sans verbe, n'est-ce pas ? Voilà une liberté bien prouvée. Et tout cela, parce que l'âme de la bête est d'une nature inférieure. Admirez donc : l'âme de la machine !

— « L'une, poursuit Rousseau, choisit ou rejette par instinct... »

— Admirez donc : cet instinct qui choisit !

— « ... et l'autre, continue Rousseau, par un acte de liberté... »

— Avant le verbe, n'est-ce pas ? C'est, alors, par un acte de liberté : que, l'enfant qui vient de naître, prend le sein de sa mère.

— « ... ce qui, continue Rousseau, fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire. »

— Alors, les chiens, dans les rues de Paris, n'y ra-

massent point les boulettes ; et, les perroquets ne mangent pas de persil.

— « C'est ainsi, continue Rousseau, qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur un tas de fruits ou de grains, quoique l'un et l'autre pût très-bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer ; c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fièvre et la mort, parce que l'esprit déprave les sens.... »

— Voilà, encore, le figuré employé pour le propre. On ne déprave qu'un être moral. Les sens sont toujours des sens. Mais l'être moral, par la répétition d'un acte, prend des habitudes qui sont les passions acquises ; et, les organes des sens et le cerveau lui-même subissent des modifications qui occasionnent des tendances organiques : aussi fortes, ou plus fortes, que celles dues à l'organisation primitive. C'est, ainsi, que certain ivrogne arrive à ne pouvoir vivre : que, par des liqueurs fermentées, etc., etc.

— « ... et, continue Rousseau, que la volupté parle encore quand la nature se tait. »

— La nature est une sotte ; ou plutôt : tout ce qui est habitude est nature. La nature d'un anthropophage est de manger de la chair humaine.

— « Tout animal, poursuit Rousseau, a des idées, puisqu'il a des sens. »

— Ainsi, les machines ont des idées; puisque vous venez de dire : que, les animaux sont des machines?

Alors, pourquoi l'homme ne serait-il pas une machine comme le chien? Est-ce aussi : parce que l'âme de l'homme est supérieure à celle de la bête.

— « Il combine même ses idées, continue Rousseau, jusqu'à un certain point. »

— *Jusqu'à un certain point...* est presque toujours une marque d'ignorance. Combiner des idées, pour celui qui a des idées nettes, c'est raisonner.

— « Et, continue Rousseau, l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. »

— Voilà Rousseau qui tire les conséquences des prémisses de Condillac. Arrangez-vous, comme vous voudrez; c'est toujours la philosophie qui conduit le monde. Platon, rendu orthodoxe par le sacerdoce, l'a régit deux mille ans; et, pendant cette époque, les disciples de son rival ont toujours formé les hérétiques. Depuis l'incompressibilité de l'examen, le matérialisme d'Aristote, peut être moins stupide que l'anthropomorphisme de Platon, règne à son tour. Le premier, produisait le despotisme; le second l'anarchie. L'ordre, maintenant, ne peut exister : que par l'anéantissement des deux doctrines.

— « Quelques philosophes ont même avancé, continue Rousseau, qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête. »

— Nous avons déjà vu : que, c'est la doctrine ouver-

tement professée dans toutes nos écoles supérieures : *il y a plus de différence entre Newton, et le dernier des Australasiens; qu'entre le dernier des Australasiens, et le premier des singes*. Et, remarquons : que, cette doctrine est seule rationnelle, aussi longtemps que vous n'avez pas démontré : que, l'homme SEUL est sensible.

— « Ce n'est donc pas tant l'entendement, continue Rousseau, qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. »

— Alors, un fou, un malade en délire, ne sont pas des hommes. Rousseau n'a pas réfléchi : que, partout où il y a entendement, combinaison d'idées, raisonnement, il y a liberté, et *vice versa*. Mais, son jugement était obscurci, par l'idée préconçue et absurde : qu'il peut exister des âmes de différentes espèces. Une fois cette absurdité admise, il n'y a pas de conséquence absurde qu'il ne soit possible d'en déduire logiquement.

— « La nature, continue Rousseau, commande à tout animal... »

— Encore une fois, la nature est une sotte; et, ne commande à rien du tout. Pour commander, il faut être un homme. Dites : que les organismes ont telles et telles tendances; et, vous parlerez juste.

— « ... et, continue Rousseau, la bête obéit. »

— Nous avons déjà dit : que, pour obéir il faut comprendre l'ordre; et que, pour comprendre un ordre, il faut avoir le verbe. Quand vous dites : que, le fer obéit

à l'aimant; vous dites une sottise, si ce n'est une figure; et, en science exacte, les figures sont l'origine de toutes les sottises.

— « L'homme éprouve la même impression, continue Rousseau, mais il se reconnaît libre d'acquiescer ou de résister... »

— Avant le verbe, n'est-ce pas? C'est faux. Souvent, même, c'est faux après le verbe.

— « ... et, continue Rousseau, c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme... »

—En voici d'une autre. Les âmes des bêtes ne sont donc pas spirituelles? Ici, Jean-Jacques, vous vous écartez de Condillac votre maître. Condillac avait bien vu : que, refuser une âme, une spiritualité aux bêtes, c'était leur enlever la sensibilité. Et, Rousseau voyait bien : qu'accorder une âme, une spiritualité aux bêtes, c'était en faire des hommes. Partez de l'absurde, pour raisonner; et, vous ne sortirez jamais de l'absurde.

— « ... car, continue Rousseau, la physique explique en quelque manière... »

—En quelque manière, jusqu'à un certain point, etc. Tout cela est expression d'ignorance; et, qui pire est, de vanité.

— « ... le mécanisme des sens, » continue Rousseau...

— La caractéristique du sens est la sensibilité; voilà la sensibilité, qui appartient à la mécanique.

— « ... le mécanisme des sens, continue Rousseau, et la formation des idées... »

— Voilà les idées, qui appartiennent aussi à la physique. Tout cela est logique. Le point de départ seul est absurde.

— « ... mais, continue Rousseau, dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir... »

— Comment plutôt? Vouloir, c'est choisir; et choisir, c'est vouloir.

— « ... et, continue Rousseau, dans les sentiments de cette puissance... »

— Embrouillez votre phrase, tant que vous voudrez, vous n'en obtiendrez pas davantage. En dehors du sentiment, de la connaissance de vouloir, de choisir, il n'y a de volonté, de choix qu'au figuré; ce qui signifie qu'il n'y a : ni volonté, ni choix.

— « on ne trouve, continue Rousseau, que des actes purement spirituels... »

— Et, vous avez dit : que, l'animal choisit!

— « ... dont on n'explique rien, continue Rousseau, par les lois de la mécanique. »

— Les animaux ont donc des âmes spirituelles? Soyez donc d'accord avec vous-même!

— « Mais, continue Rousseau, quand les difficultés qui environnent

toutes ces questions laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation : c'est la faculté de se perfectionner, faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres... »

— *A l'aide des circonstances?* Mais, les bêtes ont toutes ces circonstances. Pourquoi, alors, leurs facultés ne se développent-elles pas? Voyez : ou, vous êtes obligé de conclure : qu'elles n'ont pas d'âme, ce qui est pas de sensibilité; ou, vous êtes obligé d'avouer : qu'elles ont des âmes de la même nature que la nôtre; ce qui rend : les animaux des hommes; ou, les hommes des bêtes.

— « ... et réside parmi nous, continue Rousseau, tant dans l'espèce que dans l'individu... »

— Dans l'individu, c'est faux. Vous-même convenez : qu'un homme, élevé dans l'isolement, n'a pas l'usage des signes; et, en dehors des signes, il n'y a pas de perfectionnement. Cette difficulté, du perfectionnement, n'a pas échappé aux matérialistes. Aussi, M. Geoffroy Saint-Hilaire affirme-t-il : que, l'aboiement du chien est un perfectionnement, est un fruit de sa civilisation.

— « ... au lieu, continue Rousseau, qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie... »

— Et l'homme isolé est aussi, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie. Et, pourquoi le chien, qui n'est pas isolé, ne se perfectionne-t-il pas? Parce

que, dites-vous, il n'est pas libre. C'est, comme si vous disiez : parce qu'il ne se perfectionne pas. Encore une fois, pourquoi ne se perfectionne-t-il pas? S'il est sensible, s'il a une âme, il doit se perfectionner. Vous lui accordez la sensibilité. Prouvez donc pourquoi il ne se perfectionne pas. Nous vous disons qu'il ne se perfectionne pas, parce qu'il n'a pas de sensibilité; et, nous vous le prouverons.

— « ,.. et son espèce au bout de mille ans, continue Rousseau, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? »

— L'imbécillité est relative au verbe. Ainsi, demander : pourquoi l'homme est seul sujet à devenir imbécile; c'est, demander, pourquoi l'homme seul a le verbe. Du reste, en dehors du verbe, beaucoup d'animaux ont le caractère : qui figure l'imbécillité. Allez voir un mouton qui a le tournis, vous direz qu'il est imbécile.

— « N'est-ce point, continue Rousseau, qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis... »

— Oui, mais pourquoi la bête n'a-t-elle rien acquis? Là, est la question. Ne cherchez pas à éluder. Si, du reste, vous appelez imbécillité, *absence du verbe,* vous trouverez difficilement un idiot, chez lequel le verbe soit absolument éteint. Si cela était, ce serait, du reste, une affaire cérébrale. Direz-vous : qu'un homme en léthargie est un imbécile ?

— « ... et, continue Rousseau, qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme, en perdant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa *perfectibilité* lui avait fait acquérir, retourne ainsi plus bas que la bête même? »

— Est-ce de bonne foi que Rousseau compare : le pathologique au philosophique? Hélas! oui. Un sophiste, qui se noie, s'accroche de bonne foi à un brin d'herbe. S'il avait besoin de l'argument, il dirait : qu'un animal paralytique est au-dessous d'un végétal qui n'est pas malade. Toute comparaison, entre des ordres différents, peut servir en poésie : où, il s'agit de faire illusion. Mais, dans la science ; mais, lorsqu'il s'agit d'instruire ; cela prouve peu de jugement.

— « Il serait triste pour nous, poursuit Rousseau, d'être forcé de convenir que cette faculté distinctive et presque illimitée est la source de tous les malheurs de l'homme ;... »

— Est-il possible de dire de pareilles choses? De ne pas reconnaître : qu'il n'y a bonheur et malheur ; bien-être et mal-être : que, là où est le raisonnement? De ne pas *sentir* : que, jouir et souffrir, c'est raisonner ; et, qu'en dehors du raisonnement ; il n'y a, *dans le temps*, ni souffrance ni jouissance : quand même, il y aurait sensibilité?

—« ...que c'est elle, continue Rousseau, qui le tire, à force de temps...»

— A force de siècles, n'est-ce pas? C'est à force de siècles, en se dépravant, en se détériorant, que l'homme parvient à raisonner. Et de pareilles sottises

sont couronnées ! Mais, en vérité, tout homme sensé devrait se trouver injurié par de pareilles récompenses !

— « ... de cette condition originaire, continue Rousseau, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents... »

— Sans raisonner, n'est-ce pas? Toujours sans remarquer : que, la tranquillité et l'innocence sont exclusivement relatives au raisonnement ; et, qu'en dehors du raisonnement, tranquillité et innocence ne sont qu'inertie et brutalité ; ou, si vous l'aimez mieux, bestialité.

— « ... que c'est elle, continue Rousseau, qui fait éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus... »

— En dehors du raisonnement, il n'y a donc : ni vice ni vertu? Alors, comment voulez-vous : qu'il y ait innocence? Parlerez-vous : de l'innocence d'une cruche?

— « ... le rend à la longue, continue Rousseau, tyran de lui-même et de la nature. »

— Tyran de soi-même ! quelle expression ! Tyran de la nature : est pire encore.

— « Il serait affreux, continue Rousseau, d'être obligé de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité et de leur bonheur originel. »

— Que voulez-vous dire d'une société qui couronne de pareilles inepties?

— « L'homme sauvage, continue Rousseau, livré par la nature au seul instinct... »

— Tout à l'heure, l'homme sauvage n'avait pas d'instinct; et, la sauvagerie s'étendait : jusqu'à l'aliénation du sol aux familles. Maintenant, voilà l'homme sauvage, n'ayant que de l'instinct.

— « ... ou plutôt, continue Rousseau, dédommagé de ce qui lui manque peut-être... »

— Maintenant, a-t-il de l'instinct : ou, n'en a-t-il pas?

— « ... par des facultés capables, continue Rousseau, d'y suppléer d'abord... »

— Suppléer à l'instinct, avant d'avoir le verbe! Tout cela est pitoyable.

— « ... et de l'élever ensuite, continue Rousseau, fort au-dessus de celle-là... »

— Il n'y a, entre l'instinct, et l'intelligence ni au-dessus ni au-dessous. Les choses, de natures différentes, ne se comparent pas.

— « ... commencera donc, continue Rousseau, par les fonctions purement animales. »

— Voyez quelle langue nous avons : fonctions pu-

rement animales devrait signifier : des fonctions essentiellement relatives à l'âme. Pas du tout. Cela signifie : des fonctions qui n'ont aucun rapport à l'âme. Maintenant, vous allez voir les conclusions.

— « Apercevoir et sentir, continue Rousseau, sera son premier état... »

— Ainsi, pour apercevoir, pour sentir, il n'est pas nécessaire d'avoir une âme. Rousseau ne s'aperçoit même pas : que, pour apercevoir, pour sentir dans le temps, il ne suffit pas d'avoir une âme; il faut encore avoir le verbe.

— « ... qui lui sera commun, continue Rousseau, avec tous les animaux; vouloir et ne pas vouloir, désirer et craindre, seront les premières et presque les seules opérations de son âme... »

— Voilà, les opérations de l'âme inventées par Condillac; et cela : toujours sans le verbe.

— « ... jusqu'à ce que de nouvelles circonstances, continue Rousseau, y causent de nouveaux développements. »

— Et, dans une immense note, Rousseau ajoute :

— « Parmi les hommes que nous connaissons, ou par nous-mêmes, ou par des historiens, ou par les voyageurs, les uns sont noirs, les autres blancs, les autres rouges; les uns portent de longs cheveux, les autres n'ont que de la laine frisée; les uns sont presque tout velus, etc., etc.

. . . . . .

« Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire, et ont produites, en effet, dans l'espèce humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquaient dans la conformation extérieure, ou seulement

parce que ces animaux ne parlaient pas, ne seraient point, en effet, de véritables hommes sauvages dont la race dispersée anciennement dans les bois n'avait eu occasion de développer aucune de ses facultés véritables, n'avait acquis aucun degré de perfection, et se trouvait encore dans l'état primitif de nature. »

— Ici, Rousseau cite un passage de l'*Histoire des voyages*, relatif aux orangs-outangs; puis, il ajoute :

— « On trouve dans la description de ces prétendus monstres des conformités frappantes avec l'espèce humaine, et *des différences moindres que celles qu'on pourrait assigner d'homme à homme*. On ne voit point dans ces passages les raisons sur lesquelles les auteurs se fondent pour refuser aux animaux en question le nom d'hommes sauvages; mais il est aisé de conjecturer que c'est à cause de leur stupidité, et aussi parce qu'ils ne parlaient pas, *raisons faibles* pour ceux qui savent que quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui est pas naturelle... »

— Cela veut-il dire : que, les jambes sont naturelles à l'homme; et que, cependant, la marche ne lui est pas naturelle? Si, ce n'est pas cela; nous ne comprenons point. Rousseau veut-il dire : qu'un homme élevé, isolément, marche; et, qu'un homme, élevé isolément, ne parle pas? L'homme, élevé isolément, n'est un homme qu'au figuré; l'homme, élevé isolément, est un monstre : au physique comme au moral. L'homme physique, complet, se compose de l'homme et de la femme : et, l'homme physique, complet, parle naturellement, comme il marche naturellement.

— « ... et qui, continue Rousseau, commencerait jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-dessus de son état original.....

.....

« Nos voyageurs font sans façon des bêtes sans le sens de parole, de

mandrilles, d'*orangs-outangs*, de ces mêmes êtres dont, sous les noms de *satyres*, de *faunes*, de *sylvains*, les anciens faisaient des divinités. Peut-être, après des recherches plus exactes, trouvera-t-on que ce ne sont ni des bêtes ni des dieux, mais des hommes. »

— Revenons au texte.

— « Plus on médite sur ce sujet, continue Rousseau, plus la distance des pures sensations aux plus simples connaissances s'agrandit à nos regards. »

— Il y a si peu de distance : entre la plus pure sensation, dans le temps; et, la plus simple connaissance ; qu'elles sont absolument identiques.

— « Et il est impossible, continue Rousseau, de concevoir comment un homme aurait pu, par ses seules forces, sans le secours de la communication et sans l'aiguillon de la nécessité... »

— Ici, le mot *force* se rapporte au moral ; ainsi que le mot *nécessité*. Eh bien! avant les communications, avant le verbe, il n'y a pour l'homme : ni force, ni nécessité.

— « ... franchir un si grand intervalle, continue Rousseau. Combien de siècles se sont peut-être écoulés... »

— Il n'y a pas plus de raison, pour des siècles, que pour des milliers de siècles. Si, le verbe ne vient, point naturellement, comme le marcher ; il n'y a pas de raison, pour qu'il arrive jamais.

— « ... avant, continue Rousseau, que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel ! Combien ne leur a-t-il pas fallu de

différents hasards pour apprendre les usages les plus communs de ce élément ! »

— Apprendre ! avant le verbe ! Comme [illegible] est logique !

— « Combien de fois, continue Rousseau, ne l'ai-je pas [illegible] dre avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire ! »

— L'art ! toujours avant le verbe, toujours [illegible] de raisonner. En effet : l'araignée [illegible] où l'on arrive : en confondant le propre et le figuré

— « Et combien de fois peut-être, continue Rousseau, [illegible] secrets n'est-il pas mort avec celui qui l'avait découvert ! »

— Découvrir ! toujours avant le verbe ! [illegible] le croyez pas : Rousseau, [illegible]

— « Que dirons-nous de l'agriculture, continue Rousseau, [illegible] monde tant de travail et de peine, [illegible] qui très-évidemment n'est pas [illegible] menacée... »

— Il n'y a pas de [illegible] dans l'intention de [illegible] : il faut penser [illegible] ler, il faut raisonner.

— « ... et qui ne nous sert pas tout, continue Rousseau, [illegible] terre des éléments qu'elle fournit sous notre main, qu'il faut aux préférences qui sont le plus de notre goût. Mais supposons que les hommes eussent seulement assez que les productions naturelles suffisent pour les nourrir, supposition qui, pour le dire en passant, montrerait un grand avantage pour l'espèce humaine dans cette manière de vivre... »

— Dans tous les cas, un excès de population sur le globe, avant le développement du verbe, serait une chose fort curieuse.

— « ... supposons, continue Rousseau, que sans forges et sans ateliers, les instruments de labourage fussent tombés du ciel entre les mains des sauvages... »

— Ce ne sont pas des sauvages, qui font des harangues, des traités de paix, qui connaissent le droit des gens, ne vous y trompez pas ; ce sont des sauvages : qui n'ont pas encore le verbe.

— « ... que ces hommes, continue Rousseau, eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu... »

— De la haine, proprement, dite avant le verbe! c'est toujours curieux.

— « ... qu'ils eussent appris, continue Rousseau, à prévoir de si loin leurs besoins... »

— Toujours avant le verbe.

— « ... qu'ils eussent deviné, continue Rousseau, comment il faut cultiver la terre, semer les grains et planter les arbres; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le blé et de mettre le raisin en fermentation, toutes choses qu'il leur a fallu faire enseigner par les dieux, faute de concevoir comment ils les avaient apprises d'eux-mêmes: quel serait, après cela, l'homme assez insensé... »

— Insensé avant le verbe.

— « ... assez insensé, continue Rousseau, pour se tourmenter à la

culture d'un champ qui sera dépouillé par le premier venu, homme ou bête *indifféremment*... »

— Vous le voyez, c'est avant le verbe. Mais, attendez ! on vous le dira plus clairement.

— « ... à qui, continue Rousseau, cette moisson conviendra... »

— Voyez-vous le *convenir*, appliqué également : à la bête et à l'homme !

— « ... et comment chacun pourra-t-il se résoudre, continue Rousseau, à passer sa vie à un travail pénible, dont il est d'autant plus sûr de ne pas recevoir le prix qu'il lui sera plus nécessaire ? En un mot, comment cette situation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la terre tant qu'elle ne sera point partagée entre eux, c'est-à-dire tant que l'état de nature ne sera point anéanti ? »

— Vous le voyez : l'état de nature, l'état avant le verbe, s'étend, jusqu'à l'aliénation du sol aux individus. Tout cela est du galimatias, direz-vous. C'est vrai. Mais, c'est du galimatias *couronné*.

— « Quand nous voudrions, continue Rousseau, supposer un homme sauvage... »

— N'oubliez jamais : que, ce sauvage n'est ni un Huron ni un Hottentot ; c'est : un homme avant le verbe. Ne vous fâchez point, vous allez le voir.

— « ... aussi habile, continue Rousseau, dans l'art de penser... »

— Penser avant le verbe !

— « ... que nous le font nos philosophes, continue Rousseau ; quand

nous en ferions, à leur exemple, un philosophe lui-même, découvrant seul les plus sublimes vérités, se faisant, par des suites de raisonnements très-abstraits... »

— Comme vous lui en faites faire : pour l'empêcher d'être agriculteur.

— « ... des maximes de justice tirées de l'amour de l'ordre en général, continue Rousseau, ou de la volonté de son créateur ; en un mot, quand nous lui supposerions dans l'esprit autant d'intelligence et de lumières qu'il doit avoir et qu'on lui trouve, en effet, de pesanteur et de stupidité... »

— De la stupidité, proprement dite, avant le verbe !

— « ... quelle utilité retirerait l'espèce de toute cette métaphysique, continue Rousseau, qui ne pourrait se communiquer et qui périrait avec l'individu qui l'aurait inventée ? »

— Eh bien ! voyez-vous maintenant : que, tout cela est avant le verbe ?

— « Quel progrès, continue Rousseau, pourrait faire le genre humain épars dans les bois parmi les animaux ? Et jusqu'à quel point pourraient se perfectionner et s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni domicile fixe ni aucun besoin l'un de l'autre... »

— Pas même celui d'une tanière, pour y mettre ses petits, comme l'ours et la panthère ?

— « ... se rencontreraient peut-être à peine deux fois en leur vie, continue Rousseau, sans se connaître et sans se parler ? »

— C'est bien dommage : que, ces gens-là ne puissent se parler avant de penser. C'est cela, qui aurait été miraculeux ! Il faut être fou, pour dire de pareilles choses. Il faut être plus que fou, pour les admirer.

— « Qu'on songe, continue Rousseau, de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole... »

— Il y a donc des idées avant la parole ? Elles doivent être jolies ces idées.

— « ... combien la grammaire, continue Rousseau, exerce et facilite les opérations de l'esprit... »

— La grammaire et le verbe c'est tout un.

— « ... et qu'on pense, continue Rousseau, aux peines inconcevables et au temps *infini* qu'a dû coûter la première invention des langues. »

— Voulez-vous le pendant de cette belle phrase ? Allez au *Vicaire savoyard ;* et, cherchez-y : la comparaison de la mort de Socrate, avec la mort du Christ. Rousseau était né rhéteur. Voilà son talent.

— « Qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, continue Rousseau, et l'on jugera combien il eût fallu de milliers de siècles... »

— Vous le voyez : des milliers de siècles ! Et, l'homme, sur le globe, date de moins de cent siècles. Demandez-le plutôt à la géologie.

— « ... pour développer successivement dans l'esprit humain, continue Rousseau, les opérations dont il était capable.

« Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des langues. Je pourrais me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, et qui peut-être *m'en ont donné la première idée.* »

— Vous le voyez : Rousseau est l'élève de Condil-

lac, comme Voltaire l'était également. Tout le matérialisme, du dix-huitième, siècle ne vient ni de Voltaire ni de Rousseau, qui n'ont été que des échos ; mais bien de Condillac, qui a été, pour la France, l'initiateur de cette doctrine.

— « Mais, continue Rousseau, la manière dont ce philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question, savoir, *une sorte de société* déjà établie entre les inventeurs du langage... »

— *Une sorte de société* ne dit rien. Avant le langage, il n'y a pas de société proprement dite. Avant le langage, il y a la famille, société figurément dite. Condillac suppose l'homme et la femme, vivant ensemble par attraction organique, avant que le verbe ne les maintienne unis ; et, Condillac, sous ce rapport, est incontestablement dans le vrai.

— « ... je crois, continue Rousseau, en renvoyant à ses réflexions, devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet. »

—Ces Messieurs cherchent toujours, exclusivement, le jour qui convient à leur sujet ; et, non le jour qui convient à la vérité.

— « La première qui se présente, continue Rousseau, est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires... »

—Il est deux espèces de nécessités : l'une morale, l'autre physique. Une pierre tombe, quand elle n'est pas soutenue. Voilà, une nécessité physique, démontrée

par l'expérience ; c'est-à-dire : par le raisonnement, sur les corps dits inertes. Deux individus, en contact nécessaire, inventent nécessairement le langage ; si même ils ne parlaient auparavant. Voilà, une vérité morale, qui peut être démontrée par le seul raisonnement : en se servant, pour la démonstration, des connaissances déjà acquises. C'est, en outre, une vérité morale qu'il est facile de démontrer, par une expérience directe : dès, que la société voudra la faire.

— « ... car les hommes, continue Rousseau, n'ayant nulle correspondance entre eux... »

— Que signifie cette parole ? Est-ce, nulle correspondance morale, que vous voulez dire ? Parbleu, il est bien certain : qu'avant le verbe, il n'y a pas de correspondance morale ; puisque, le moral est exclusivement relatif au temps ; et le temps au verbe. Quant, à la correspondance physique, elle existe de la manière la plus évidente. La famille physique est aussi incontestable chez l'homme : que, chez le lion, l'aigle ou le vautour. Il faut déjà descendre bien bas, dans la série animale, pour voir s'éteindre la famille physique ; et, encore peut-on dire : qu'elle existe dans l'instinct, qui fait que la mère ne place les œufs : que, dans les lieux propres à leur développement. Il serait curieux de voir : accorder la famille physique au crapaud accoucheur ; et, de la voir refuser à l'homme ! Cicéron dit bien vrai : il n'y a pas d'absurdité qui n'ait été dite par quelque philosophe.

nous en ferions, à leur exemple, un philosophe lui-même, découvrant seul les plus sublimes vérités, se faisant, par des suites de raisonnements très-abstraits... »

— Comme vous lui en faites faire : pour l'empêcher d'être agriculteur.

— « ... des maximes de justice tirées de l'amour de l'ordre en général, continue Rousseau, ou de la volonté de son créateur ; en un mot, quand nous lui supposerions dans l'esprit autant d'intelligence et de lumières qu'il doit avoir et qu'on lui trouve, en effet, de pesanteur et de stupidité... »

— De la stupidité, proprement dite, avant le verbe !

— « ... quelle utilité retirerait l'espèce de toute cette métaphysique, continue Rousseau, qui ne pourrait se communiquer et qui périrait avec l'individu qui l'aurait inventée? »

— Eh bien ! voyez-vous maintenant : que, tout cela est avant le verbe ?

— « Quel progrès, continue Rousseau, pourrait faire le genre humain épars dans les bois parmi les animaux ? Et jusqu'à quel point pourraient se perfectionner et s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni domicile fixe ni aucun besoin l'un de l'autre... »

— Pas même celui d'une tanière, pour y mettre ses petits, comme l'ours et la panthère ?

— « ... se rencontreraient peut-être à peine deux fois en leur vie, continue Rousseau, sans se connaître et sans se parler? »

— C'est bien dommage : que, ces gens-là ne puissent se parler avant de penser. C'est cela, qui aurait été miraculeux ! Il faut être fou, pour dire de pareilles choses. Il faut être plus que fou, pour les admirer.

accuseront, peut-être, d'en dire trop. Tant mieux. Une fois que l'on comprend, le reste est ennuyeux. Que ceux qui nous comprennent déjà ne s'ennuient pas ; qu'ils nous abandonnent. Nous ne voulons être béquille : que pour les boiteux.

— « ... si, continue Rousseau, elle ne fut indispensable. »

— Si, le langage est la suite nécessaire, de la cohabitation de deux êtres sensibles, il est évident : qu'il est indispensable. Telle est la nécessité qu'il faut démontrer ; le reste est du bavardage.

— « Je dirais bien, comme beaucoup d'autres, continue Rousseau, que les langues sont nées dans le commerce domestique des pères, des mères et des enfants ; mais, outre que cela ne résoudrait point les objections... »

— Il n'y a pas de doute : que, cela ne résout pas les objections. Mais, avant de résoudre des observations ; avant de discuter un fait ; il faut l'établir. Rousseau a dit, en commençant, qu'il veut éloigner les faits de la question. Mais, c'est là une sottise impardonnable ; et, il faut être académicien, pour la couronner. Il n'est pas besoin de s'assurer de l'existence d'un prétendu état de nature, sottise pommée comme état constant, pour savoir qu'il y a : tendance de l'homme pour la femme, de la femme pour l'homme, protection du mâle pour une ou pour dix femelles si vous voulez ; mais, protection constante, jalousie, etc., ainsi qu'il en est pour le singe, et pour tous les autres animaux, qui

sont à la tête de la série. Nier cette attraction, cet effet de l'organisme, est ignorance ou mauvaise foi.

— « ... ce serait, continue Rousseau, commettre la faute de ceux qui, raisonnant sur l'état de nature, y transportent les idées prises dans la société, voient toujours la famille rassemblée dans une même habitation... »

—Encore une fois ; et, mille fois encore, s'il est nécessaire ; avant le verbe, il n'y a pas de famille proprement dite, de famille morale. Mais, il y a famille figurée, famille physique, famille organique si vous voulez. Il faut être fou pour le nier.

— « ... et ses membres, continue Rousseau, gardant entre eux une union aussi intime et aussi permanente que parmi nous... »

— Avant le verbe, il n'y a pas union, il y a cohabitation. Nul doute : que, si le verbe ne se développait ; l'homme quitterait une vieille femelle ; et, la femelle un grand enfant. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Une femme donnerait-elle à teter à ses petits ; et, son mâle les protégerait-il ? Voilà la question, et la réponse n'est pas douteuse. Nous vous accorderions même plus. S'il le fallait, nous vous laisserions disposer du mâle. La cohabitation entre la mère et les enfants, que vous ne nierez certainement pas, suffirait pour développer le verbe.

— « ... où, continue Rousseau, tant d'intérêts communs les réunissent ; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni maisons, ni cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeait au hasard, et souvent pour une seule nuit. »

— Allez donc étudier l'histoire naturelle, avant de nous compter de pareilles calembredaines !

— « ... les mâles et les femelles, continue Rousseau, s'unissaient *fortuitement*, selon la rencontre, l'occasion et le désir. »

— Allons donc ! la promiscuité n'existe : que, dans votre sale philosophie. Il fallait un dévergondé, comme Platon, pour l'inventer ; et, celui-là méritait, mieux que tout autre, le nom de *cynique*. Ajoutez, pour l'honneur des chiens : que, la promiscuité n'existe point chez le loup, le renard, et le chacal, dont ils sont originaires. Tant que le rut dure, le mâle ne quitte point la femelle. Après le rut, quelquefois le mâle s'en éloigne ; mais, ce n'est : jamais, que pour les espèces où la mère peut soigner seule ses petits, immédiatement après leur naissance.

— « ... sans que la parole, continue Rousseau, fût un moyen nécessaire des choses qu'ils avaient à se dire. »

— Ceci, est une mauvaise plaisanterie ; et, indigne de la pudicité de Rousseau ; il eût été mieux de rechercher : si, de cette tendance organique vers une famille physique, ne naissait point, *nécessairement*, le développement du verbe : partout, où la sensibilité *réelle* se trouvait : au sein de cette famille.

— « Ils se quittaient avec la même facilité, continue Rousseau. La mère allaitait d'abord ses enfants pour son propre besoin ; puis, l'habitude les lui ayant rendus chers... »

—Avant le verbe, il n'y a ni cher, ni odieux ; il y

a des tendances, et rien de plus. Du reste, vous convenez : qu'il y avait cohabitation, jusqu'à possibilité de vivre seul. Eh bien ! il fallait prouver : que, pendant cette cohabitation, il y avait impossibilité que le verbe se développât. Pourquoi donc passez-vous là-dessus, comme sur des charbons ardents !

— « ... elle les nourrissait ensuite pour le leur, » continue Rousseau.

— Elle raisonnait donc? Raisonner avant le verbe! n'est-ce pas comme c'est logique!

— « Sitôt qu'ils avaient la force de chercher leur pâture, continue Rousseau, ils ne tardaient pas à quitter la mère elle-même... »

—Sans avoir appris à parler, n'est-ce pas ? Vous allez voir : que, d'après Condillac : les enfants apprendront à parler, chacun une langue différente ; qu'ils ne s'entendront pas entre eux ; et, que la mère ne les entendra pas. O philosophes !

— « ... et comme il n'y avait pas d'autre moyen de se retrouver, continue Rousseau, que de ne pas se perdre de vue... »

—Vous savez : que l'homme n'a pas d'instinct, selon M. Rousseau. Le renard retrouve son trou et les petits y retournent. Mais l'homme ! vous sentez qu'il lui est impossible de retrouver sa cabane. O philosophie! sotte philosophie !

— « ... ils en étaient bientôt au point, continue Rousseau, de ne pas même se reconnaître les uns les autres. »

— Le *même* est excellent ! Vous ne savez donc pas : que, pour se reconnaître, il faut se connaître ; et, qu'avant le verbe, il n'y a pas de connaissance proprement dite. Quand on affirme : qu'un chien reconnaît son maître : ou l'on parle d'une manière figurée ; ou l'on affirme qu'il a le verbe ; ou l'on dit une sottise. On dit aussi : que, les belles de nuit dorment pendant le jour. Vous êtes-vous jamais avisé, de demander à une belle de nuit, ce qu'elle avait rêvé ?

— « Remarquez encore, continue Rousseau, que l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer... »

— On vous le répétera un million de fois : avant le verbe, il n'y a pas de besoin. C'est, comme si vous disiez : qu'une pierre a besoin de tomber.

— « ... et par conséquent, continue Rousseau, plus de choses à dire... »

— On n'a jamais à dire que ce que l'on pense ; et, pour penser il faut parler.

— « ... plus de choses à dire à la mère, continue Rousseau, que la mère à l'enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, et que la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage... »

—Voilà, la répétition de l'invention de Condillac, qui donne aux pères leurs propres enfants, pour leur apprendre à parler. Qu'un homme dans la fièvre poétique de l'invention, dise des folies ; cela se conçoit, il est sur

le trépied. Mais, qu'un homme de sang-froid les répète, cela n'a pas de nom.

— « ... ce qui multiplie, continue Rousseau, autant les langues qu'il y a d'individus pour les parler. »

— Voyez-vous les frères et les sœurs d'un même père, d'une même mère parler chacun une langue différente de celles de leurs père et mère qui, eux-mêmes, en ont chacun une différente, et de celles de leurs enfants? Il faut être archi-fou pour dire de semblables choses ; et, une génération de fous admire de pareilles folies! Il faudrait être plus fou qu'eux pour prétendre les guérir. Heureusement les générations meurent ; et, il y a de l'espoir : pour celles qui s'élèvent et n'ont pas encore été pourries : par la gangrène de leurs pères.

— « A quoi contribue encore, continue Rousseau, la vie errante et vagabonde, qui ne laisse à aucun idiome le temps de prendre consistance; car, de dire que la mère dicte à l'enfant des mots dont il devra se servir pour lui demander telle ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des langues déjà formées, mais cela n'apprend point comment elles se forment. »

— Cela est vrai. Mais, nous apprendrez-vous : comment elles se forment? Nous allons voir.

— « Supposons, continue Rousseau, cette première difficulté vaincue. Franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de nature et le besoin des langues... »

— L'espace immense! pas la millième partie d'une seconde. Du moment : que l'homme est complet ; que les deux parties de l'homme physique sont réunies ou

plutôt unies ; le besoin des langues se fait sentir. Et, ne l'oublions pas, nous appelons HOMME : tout être réellement sensible, capable de se développer dans le temps.

— « ... et cherchons, en les supposant nécessaires, continue Rousseau, comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que les précédentes... »

— Allons ! nous allons voir. Mais hélas ! ce sera encore du Condillac réchauffé.

— « ... car, continue Rousseau, si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus... »

— Bien plus... c'est faux. Autant, à la bonne heure. Ne faites pas le poëte. *Non erat hic locus.*

— « ... ils ont eu bien plus besoin encore, continue Rousseau, de savoir penser pour trouver l'art de la parole. »

— N'est-il pas vrai : que, voilà une effroyable difficulté ? Jamais, un philosophe ne pourra parvenir à la vaincre. Mais, donnez-la au premier gamin de Paris, pourvu que ce ne soit pas le fils d'un portier de philosophe, il la résoudra, sans même se distraire d'une malice. Pour parler il faut penser, dira-t-il ; et, pour penser il faut parler. Alors, on apprendra à parler et à penser en même temps. Et, là-dessus : le gamin vous fait la nique.

— « Et quand on comprendrait, continue Rousseau, comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées... »

—Qu'est-ce-que vous nous chantez avec votre voix? Ne dirait-on pas : que pour parler, pour avoir le verbe, il est nécessaire d'avoir de la voix? Les sourds-muets-aveugles et privés d'odorat dès leur naissance parlent. Est-ce pour embrouiller la question : que, vous faites ici intervenir la voix, comme condition nécessaire? Puis, il n'y pas d'interprètes conventionnels des idées *primitivement*. Une idée est une pensée; et idée, pensée, et parole doivent être simultanées. L'expression *conventionnel*, appliquée aux langues, n'a été jusqu'à présent qu'une expression figurée; à moins qu'on ne parle de la nomenclature chimique, établie par l'Académie des sciences; et, celle-là plus que toute autre : dérive du raisonnement. Jamais, il n'y a eu de convention pour le premier mot. L'un l'a prononcé, l'autre l'a accepté. Si on veut appeler cela une convention, soit. Mais alors : tout est convention.

— « ... il resterait toujours, continue Rousseau, à savoir quels ont pu être les interprètes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible... »

— Nous voilà retombé sur le phébus, dont nous nous sommes moqué au chapitre v. Toutes les idées sont sensibles : l'idée de vertu comme l'idée de pomme de terre. L'idée de vertu est une sensation dérivant d'un raisonnement; comme, l'idée de pomme de terre est une sensation dérivant d'un raisonnement. Une pomme de terre, vue par un être avant le verbe, n'est pas une idée; ce n'est pas même une sensation dans le temps; c'est une sensation dans l'éternité. Et encore :

— Le *même* est excellent ! Vous ne savez donc pas : que, pour se reconnaître, il faut se connaître ; et, qu'avant le verbe, il n'y a pas de connaissance proprement dite. Quand on affirme : qu'un chien reconnaît son maître : ou l'on parle d'une manière figurée ; ou l'on affirme qu'il a le verbe ; ou l'on dit une sottise. On dit aussi : que, les belles de nuit dorment pendant le jour. Vous êtes-vous jamais avisé, de demander à une belle de nuit, ce qu'elle avait rêvé ?

— « Remarquez encore, continue Rousseau, que l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer... »

— On vous le répétera un million de fois : avant le verbe, il n'y a pas de besoin. C'est, comme si vous disiez : qu'une pierre a besoin de tomber.

— « ... et par conséquent, continue Rousseau, plus de choses à dire... »

— On n'a jamais à dire que ce que l'on pense ; et, pour penser il faut parler.

— « ... plus de choses à dire à la mère, continue Rousseau, que la mère à l'enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, et que la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage... »

—Voilà, la répétition de l'invention de Condillac, qui donne aux pères leurs propres enfants, pour leur apprendre à parler. Qu'un homme dans la fièvre poétique de l'invention, dise des folies ; cela se conçoit, il est sur

— « ... sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées, » continue Rousseau...

— Dites donc : sur la naissance du raisonnement. Il n'y apas de pensée, avant la communication de pensée. N'avez-vous pas dit : que, pour penser il faut parler? Eh bien! parler, c'est communiquer sa pensée. Soyez donc d'accord, avec vous-même, si vous pouvez.

— « ... et d'établir, continue Rousseau, un commerce entre les esprits... »

— Les esprits ne communiquent pas; voilà encore une autre bêtise. Les hommes seuls communiquent. Toute communication est relative au temps; et des esprits, en tant qu'esprits isolés, non unis à des organismes, n'existent pas dans le temps. Unis à des organismes, ils n'y existent même : qu'après le verbe.

— « ... art sublime, continue Rousseau, qui est déjà si loin de son origine, mais que le philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection... »

— Loin de son origine! Est-ce en pire ou en mieux? Un immense philosophe de votre époque disait, et disait bien : que, si le bon Dieu venait nous parler avec nos langues, personne ne l'entendrait. Quant à la perfection, pouvez-vous seulement en avoir une idée? Où donc est votre mètre. Vous ne savez donc pas : que, le perfectionnement, en fait de raisonnement, est une sottise. On raisonne bien ou mal, il n'y a là ni plus ni moins; et, la perfectibilité, considérée sous ce rapport,

est bonne à mettre à Charenton. C'est, de Condillac et de Rousseau, que vient la folie de vouloir : que, les sciences dépendent des langues. Les langues dépendent : des sciences, du raisonnement. Quand le raisonnement est bon, la langue est bien faite ; quand il est mauvais, elle est mal faite ; et, tant qu'on parlera : de Dieu, de cause première, de création, etc., les langues seront mal faites.

— « ... qu'il n'y a point d'homme assez hardi, continue Rousseau, pour assurer qu'il y arriverait jamais... »

— Allons, vous plaisantez, Monsieur Rousseau. Du moment qu'une vérité, une seule, est connue ; les langues sont faites ; comme, lorsque vous entrez dans un magasin de toile, toute la toile peut être mesurée : si, vous avez un mètre.

— « ... quand les révolutions que le temps amène nécessairement, continue Rousseau, seraient suspendues en sa faveur, que les préjugés sortiraient des académies... »

— Nous n'aimons pas plus les académies que vous, et probablement moins que vous ; car, elles sont maintenant plus sottes, qu'elles ne l'étaient de votre temps ; mais, avant de chasser les préjugés des académies ; il faut les chasser des académiciens ; car, les académies en sont composées. Il est cependant vrai de dire : que, dix hommes d'esprit, réunis, ne valent pas un sot isolé ; et, c'est peu de chose.

— « ... ou se tairaient devant elles, continue Rousseau, et qu'elles

pourraient s'occuper de cet objet épineux durant des siècles entiers sans interruption. »

— Tâchez donc de trouver quelque chose, qui ait été trouvé par une académie; on vous donnera la pierre philosophale.

— « Le premier langage de l'homme, poursuit Rousseau, le langage le plus universel, le plus énergique, et le seul dont il eût besoin avant qu'il fallût persuader les hommes assemblés, est le cri de la nature. »

— Il est fatigant de contrôler, continuellement, de pareilles inepties. Le cri de la nature, le cri de l'organisme, n'est pas un langage, vous le savez, vous l'avez dit : et, vous êtes ennuyeux au possible, pour quiconque a plus que des oreilles; et, ne se contente pas de votre musique.

— « Comme ce cri n'était arraché, continue Rousseau, que par une sorte d'instinct... »

— Il se souvient qu'il a dit : que, peut-être l'homme n'a pas d'instinct. Eh bien! dans tous les cas, l'expression une sorte d'*instinct* est une sottise. C'est, de l'instinct; ou, ce n'en est pas. Il n'y a, entre l'instinct et l'intelligence, aucune espèce de comparaison. S'il y en avait : il n'y aurait ni instinct ni intelligence; il y aurait *force* et rien de plus.

— « ... dans les occasions pressantes, continue Rousseau, pour implorer du secours dans les grands dangers... »

— Implorer, c'est raisonner; et, on ne raisonne pas

sans le verbe. Vous êtes ennuyeux comme une mouche : dont, on ne peut se débarrasser.

— « ... ou du soulagement dans les maux violents, continue Rousseau, il n'était pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où régnent des sentiments plus modérés. »

— Avant le verbe, il n'y a pas de sentiments au pluriel. Le pluriel du sentiment appartient au temps : et, avant le verbe, il n'y a qu'éternité.

— « Quand, continue Rousseau, les idées des hommes... »

— Et les idées des bêtes, qu'en faites-vous ?

— « ... commencèrent, continue Rousseau, à s'étendre et à se multiplier, et qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite... »

—Allons, voilà un homme qui va s'imaginer : que, la communication est maintenant plus étroite, entre deux rois qu'entre le premier couple. Communiquer sa pensée, c'est communiquer sa pensée ; il n'y a là : ni large ni étroit.

— « ... ils cherchèrent, continue Rousseau, des noms plus communs et un langage plus étendu. »

—Cela signifie tout bonnement : que, quand viennent des pommes de terre ou des patates, dans un pays où il n'y en avait pas auparavant ; on leur donne des noms. Quelle malice !

— « Ils multiplièrent, continue Rousseau, les inflexions de voix... »

—Allons ! nous voilà dans la musique. Probablement, nous allons voir danser le roi David ; car, Condillac le fait intervenir dans cette affaire.

— « ... et y joignirent, continue Rousseau, les gestes... »

—Ainsi, vous vous imaginez : que, les sons articulés ont précédé les gestes. Vous vous trompez, seigneur. L'homme s'est montré, pour dire *moi;* il a montré sa compagne, pour dire *toi;* et, avant d'articuler *moi* et *toi;* et, avant de se montrer mutuellement, les expressions *toi* et *moi,* signes de ces idées respectives, avaient été *une étreinte.* Vous imaginez-vous qu'ils vont montrer : un arbre, le ciel ou le bon Dieu, avant de se montrer eux-mêmes. Vous ne savez donc pas que tout raisonnement, tout, tout, tout sans exception, se rapporte au *moi;* et, qu'*égoïser,* passez-nous le terme, ou *raisonner;* c'est, la même chose.

— « ... qui, par leur nature, continue Rousseau, sont plus expressifs... »

—Les sons, ni les gestes, ne sont expressifs en rien et pour rien. Il n'y a d'expressif : que, le sens qu'on y attache. En dehors du sens, le geste ou le son n'affecte que l'organisme.

— « ... et dont, continue Rousseau, le sens dépend moins d'une détermination antérieure. »

— Antérieure ou présente, n'importe. Dès qu'il y a

détermination, il y a raisonnement ; et, où il n'y a pas raisonnement, il n'y a qu'organisme.

— « Ils exprimaient donc les objets visibles et mobiles par des gestes, continue Rousseau, et ceux qui frappent l'ouïe par des sons imitatifs. »

— Il n'y a pas de différence, entre les sons et les gestes, du moment qu'un sens leur est attaché. Le moindre signe, la moindre exclamation contiennent toute une phrase ; et, si le sens de la phrase n'y est attaché tout entier, le signe ou l'exclamation cessent d'être signe ou exclamation ; et, ne sont plus que des mouvements : causant attraction ou répulsion. Vouloir expliquer l'origine de la pensée, par la parole, est une sottise. Primitivement, la pensée et la parole ; ou, pour être plus précis, la parole et le verbe ; naissent simultanément. C'est ensuite le raisonnement qui fait pensée et parole ; ou plutôt l'âme : au moyen du raisonnement.

— « Mais, continue Rousseau, comme le geste n'indique guère que les objets présents ou faciles à décrire... »

— Le geste n'indique rien du tout. C'est, le sens : qui y est attaché, qui donne l'indication. Un moulin à vent ferait le même geste qu'on n'y ferait pas attention. Allez-vous, quand un perroquet vous appelle ?

— « ... et, continue Rousseau, les actions visibles... »

— Il n'y a pas d'actions visibles aux yeux seuls. Les yeux ne voient pas, c'est l'âme ; et, l'âme ne voit

qu'au moyen du verbe. Avant le verbe, la vue réelle n'existe pas ; il n'y a qu'attraction et répulsion. Pour l'âme qui voit, elle voit la vertu comme un oignon.

— « ... qu'il n'est pas, continue Rousseau, d'un usage universel... »

— Allez donc demander aux sourds-muets de naissance, dont l'instruction est faite; si, le geste n'est pas d'un usage universel.

— « ... puisque, continue Rousseau, l'obscurité ou l'interposition d'un corps le rendent inutile... »

— Et aux sourds ! le son se fait-il entendre? Le verbe n'a besoin : que, d'un contact quelconque. Toute cette amplification n'a de rapport : qu'aux espèces de verbes; et, n'a rien de commun avec le verbe : proprement et généralement dit.

— « ... et qu'il exige l'attention, continue Rousseau, plutôt qu'il ne l'excite... »

— Allez donc crier aux oreilles d'un sourd : et, vous verrez : comme vous exciterez son attention. Toute cette discussion est celle d'un mauvais avocat, disputant sur un mur mitoyen.

— « ... on s'avisa enfin, continue Rousseau, de lui substituer les articulations de la voix... »

— Il ne s'agit pas, ici, du changement de signes ; il s'agit : de l'établissement des signes, de l'établissement

du verbe, du premier mot enfin. Dès qu'un mot existe, tout le dictionnaire existe; le reste, est l'affaire du raisonnement. Mais, comment naît le verbe? comment naît le raisonnement? voilà, ce qu'il faut dire.

— « ... qui, continue Rousseau, sans avoir le même rapport avec certaines idées... »

— Tous ces rapports sont des billevesées. Il n'y a à considérer, dans le verbe, que le sens qu'on attribue au signe : qu'il soit de la main ou de la voix. Tout cela est verbiage, d'un mauvais avocat.

— « ... sont plus propres, continue Rousseau, à les représenter toutes comme signes institués, substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement... »

— Ne dirait-on pas : que, des nations ont dû exister des milliers d'années, avec le verbe relatif aux yeux, avant d'avoir le verbe relatif aux oreilles ; et, que le passage, d'un verbe à un autre, a été discuté en assemblée démocratique ou aristocratique, comme le cens au marc d'argent, par la constituante?

— « ... et, continue Rousseau, d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers... »

— Et, pourquoi grossiers, s'il vous plaît? Ne dites-vous pas : que, l'homme de la nature les a plus exquis ?

— « ... n'avaient encore, continue Rousseau, aucun exercice... »

qu'au moyen du verbe. Avant le verbe, la vue réelle n'existe pas ; il n'y a qu'attraction et répulsion. Pour l'âme qui voit, elle voit la vertu comme un oignon.

— « ... qu'il n'est pas, continue Rousseau, d'un usage universel... »

— Allez donc demander aux sourds-muets de naissance, dont l'instruction est faite; si, le geste n'est pas d'un usage universel.

— « ... puisque, continue Rousseau, l'obscurité ou l'interposition d'un corps le rendent inutile... »

— Et aux sourds ! le son se fait-il entendre? Le verbe n'a besoin : que, d'un contact quelconque. Toute cette amplification n'a de rapport : qu'aux espèces de verbes; et, n'a rien de commun avec le verbe : proprement et généralement dit.

— « ... et qu'il exige l'attention, continue Rousseau, plutôt qu'il ne l'excite... »

— Allez donc crier aux oreilles d'un sourd : et, vous verrez : comme vous exciterez son attention. Toute cette discussion est celle d'un mauvais avocat, disputant sur un mur mitoyen.

— « ... on s'avisa enfin, continue Rousseau, de lui substituer les articulations de la voix... »

— Il ne s'agit pas, ici, du changement de signes ; il s'agit : de l'établissement des signes, de l'établissement

du verbe, du premier mot enfin. Dès qu'un mot existe, tout le dictionnaire existe; le reste, est l'affaire du raisonnement. Mais, comment naît le verbe? comment naît le raisonnement? voilà, ce qu'il faut dire.

— « ... qui, continue Rousseau, sans avoir le même rapport avec certaines idées... »

— Tous ces rapports sont des billevesées. Il n'y a à considérer, dans le verbe, que le sens qu'on attribue au signe : qu'il soit de la main ou de la voix. Tout cela est verbiage, d'un mauvais avocat.

— « ... sont plus propres, continue Rousseau, à les représenter toutes comme signes institués, substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement... »

— Ne dirait-on pas : que, des nations ont dû exister des milliers d'années, avec le verbe relatif aux yeux, avant d'avoir le verbe relatif aux oreilles ; et, que le passage, d'un verbe à un autre, a été discuté en assemblée démocratique ou aristocratique, comme le cens au marc d'argent, par la constituante?

— « ... et, continue Rousseau, d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers... »

— Et, pourquoi grossiers, s'il vous plaît? Ne dites-vous pas : que, l'homme de la nature les a plus exquis ?

— « ... n'avaient encore, continue Rousseau, aucun exercice... »

qu'au moyen du verbe. Avant le verbe, la vue réelle n'existe pas; il n'y a qu'attraction et répulsion. Pour l'âme qui voit, elle voit la vertu comme un oignon.

— « ... qu'il n'est pas, continue Rousseau, d'un usage universel... »

— Allez donc demander aux sourds-muets de naissance, dont l'instruction est faite; si, le geste n'est pas d'un usage universel.

— « ... puisque, continue Rousseau, l'obscurité ou l'interposition d'un corps le rendent inutile... »

— Et aux sourds! le son se fait-il entendre? Le verbe n'a besoin : que, d'un contact quelconque. Toute cette amplification n'a de rapport : qu'aux espèces de verbes; et, n'a rien de commun avec le verbe : proprement et généralement dit.

— « ... et qu'il exige l'attention, continue Rousseau, plutôt qu'il ne l'excite... »

— Allez donc crier aux oreilles d'un sourd : et, vous verrez : comme vous exciterez son attention. Toute cette discussion est celle d'un mauvais avocat, disputant sur un mur mitoyen.

— « ... on s'avisa enfin, continue Rousseau, de lui substituer les articulations de la voix... »

— Il ne s'agit pas, ici, du changement de signes; il s'agit : de l'établissement des signes, de l'établissement

nationale, d'imbéciles qui n'ont pas le verbe, pour trouver la division du discours. Au second instant du verbe, le présent, le passé, le futur, les personnes, le nombre, etc., etc., sont reconnus ; il n'y a plus rien à découvrir. Vous viendrez nous parler de peuplades, qui ne savaient pas compter jusqu'à quatre. Quel est donc le moqueur qui vous a fait ce puff? Il était de bonne foi, direz-vous? C'est possible. Pline et saint Augustin et Buffon étaient aussi de bonne foi ; et, vous trouvez chez eux : des contes de vieilles, qui sont de la même force. Nous vous avons déjà dit : que, les miracles de saint Médard sont bien mieux attestés : que, ceux de Jésus-Christ.

— « ... ils donnèrent d'abord à chaque mot, continue Rousseau, le sens d'une proposition entière. »

— Il n'y a pas de mot, qui n'ait le sens d'une proposition entière. *Moi*, signifie : l'homme que je suis ; qui ne suis : ni toi, ni lui, ni eux, etc. On pourrait vous faire un volume là-dessus. Il en est de même : de tous les mots possibles ; il n'en est pas un seul, qui ne contienne : toute la grammaire.

— « Quand ils commencèrent à distinguer le sujet de l'attribut, continue Rousseau, et le verbe d'avec le nom... »

— Le *quand ils commencèrent* est très-joli. Rousseau s'imagine-t-il : que, primitivement, l'homme caressant, s'imaginait : être la femme caressée ? Il faut avoir perdu toute espèce de jugement, pour dire de pareilles

choses. Quant au verbe, il n'y en a pas qui ne renferme le nom; comme, il n'y a pas de nom qui ne renferme le verbe. *Pierre* signifie : être (substantif) phénomène, auquel je donne le nom de *Pierre*. *Être* (verbe) signifie : *un quelconque*, une affirmation, tout, excepté le néant, qui est la négation. Homme est caressant; femme est caressée ; il n'y a pas besoin d'une seconde aurore : pour trouver cette grammaire.

— « ... ce qui ne fut pas un médiocre effort de génie, continue Rousseau. Les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres... »

— Cherchez donc un nom propre qui ne renferme pas toute la grammaire? J'appelle Pierre : l'être qui n'est pas moi, qui n'est pas lui, qui n'est pas elle, qui a des yeux bleus, bruns, etc., qui n'a pas de crinière, pas de cornes, pas de queue, qui ne mord pas, qui va vers cette rivière, etc.

— « ... le présent de l'infinitif, continue Rousseau, fut le seul temps des verbes... »

— Rousseau dira-t-il : que, les Espagnols sont des sauvages, parce qu'ils disent aussi souvent : *estar dormiendo* que dormir; *estar comiendo*, etc. Est-ce ainsi, grand Dieu ! qu'on développe l'origine du langage ? Dites donc comment sont venus : la première idée, le premier signe ; et, vous aurez trouvé l'origine du verbe. Ici, comme pour saint Denis portant sa tête, il n'y a que le premier pas qui coûte. Mais, prenez garde à ce premier pas ; et, surtout dites-nous : pourquoi le chien ne

le franchit pas aussi bien que nous, sans venir nous parler de la calembredaine : d'une âme inférieure.

— « ... et à l'égard des adjectifs, continue Rousseau, la notion ne dut s'en développer que fort difficilement... »

— En effet, comment trouver une différence : entre une morsure et un baiser ; entre l'incarnat du désir et la pâleur de la crainte. Tout cela se ressemble comme deux gouttes d'eau. Si, un père raisonnait ainsi, sur ses affaires de commerce, ses enfants le feraient enfermer.

— « ... parce que, continue Rousseau, tout adjectif est un mot abstrait... »

— Trouvez donc un mot : qui ne soit pas abstrait, qui ne soit pas une abstraction? Le mot *pomme de terre* est l'abstraction, la copie de l'idée que vous avez de la pomme de terre ; laquelle idée est, elle-même, l'abstraction, la copie de la sensation produite par une force que vous appelez *pomme de terre*. Tout cela est pitoyable ; et, le siècle qui accepte de pareilles balourdises : est, plus pitoyable encore.

— « ... et que les abstractions, continue Rousseau, sont des opérations pénibles et peu naturelles. »

— Pénible ! Abstraire, c'est raisonner. Le raisonnement est donc pénible? Quant, au *peu naturel*, il est charmant. Certes, il est peu naturel à une pierre de parler. Mais, si un être sensible existait en société ; cela est si naturel : qu'il est impossible qu'il ne parle

pas. Ce serait un bien plus beau miracle que de voir : deux êtres sensibles, se trouver en contact nécessaire; et, ne point parler. Essayez donc de nous donner ce spectacle ! Nous l'attendrons longtemps.

— « Chaque objet, continue Rousseau, reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres et aux espèces... »

— Vous verrez : que, le père et la mère ne distinguaient point leur enfant, du petit d'un chien ; que, s'il leur naissait un garçon, ils le prenaient pour une fille. Pitié !

— « ... aux genres et aux espèces que ces premiers instituteurs, continue Rousseau, n'étaient pas en état de distinguer ; et tous les individus se présentèrent isolés à leur esprit comme ils le sont dans le tableau de la nature. »

— Toujours comme Condillac, faire du matérialisme sans le savoir ; prendre le cerveau d'un homme, comme un miroir capable de réfléter; et, ne tenir aucun compte du raisonnement. Eh malheureux ! le premier homme raisonnait mieux que vous ; il n'était pas entaché d'autant de préjugés.

— « Si une chose s'appelait A, continue Rousseau, une autre chose s'appelait B. »

— Avant, de donner des noms aux autres ; il faut s en être donné un, à soi-même ; au complément de soi-même ; et, après cela, aux nécessités physiques. On n'appelait pas telle pomme ou telle banane *Perrette,*

telle autre *Françoise*, telle autre *Margot;* on disait : une pomme ou une banane ; ni mieux ni pire qu'à l'Académie.

— « Car la première idée qu'on tire de deux choses, continue Rousseau, c'est qu'elles ne sont pas la même. »

— Quelle malice !

— « Et il faut souvent beaucoup de temps, continue Rousseau, pour observer ce qu'elles ont de commun. »

— Ces malheureux étaient capables de croire : que, la banane qu'ils mangeaient aujourd'hui, était la même que celle qu'ils avaient mangée hier. Il faut être de l'Académie pour découvrir : cette différence de banane ; et cette identité de fruit.

— « De sorte, continue Rousseau, que plus les connaissances étaient bornées, et plus le dictionnaire devint étendu. »

— Rousseau s'imagine-t-il : qu'un nom commun anéantit tous les noms particuliers ; et, qu'une fois que le mot HOMME existe; les mots Pierre, Gille ou François ne sont plus d'aucune utilité, dans le vocabulaire ?

— « L'embarras de toute cette nomenclature ne put être levé facilement, continue Rousseau ; car, pour ranger tous les êtres sous des dénominations communes et génériques, il en fallait connaître les propriétés et les différences. »

— Rousseau oublie que lui-même a dit : qu'il y avait

plus de distance, de tel homme à tel homme; que, de tel homme à telle bête; et, que cette proposition est l'anéantissement de tous les genres, pris comme absolus. La série continue des êtres, expression de l'état actuel de la science, a pour conséquence : que, les genres et les espèces, ainsi que les règnes, ne sont : que, des séparations arbitraires, établies pour faciliter l'étude du TOUT.

— « Il fallait, continue Rousseau, des observations et des définitions, c'est-à-dire de l'histoire naturelle et de la métaphysique... »

— Il serait curieux de savoir : ce que Rousseau entend, ici, par métaphysique.

— « ... beaucoup plus, continue Rousseau, que les hommes de ce temps n'en pouvaient avoir. »

— Quant à l'histoire naturelle ou l'étude de la matière, il y a, actuellement, infiniment plus de connaissances, qu'au sortir du noble état de nature. Quant à la métaphysique, si par là on entend : l'étude de ce qui n'est pas physique, de ce qui n'est pas matière; il est évident : qu'on n'en sait pas plus que le premier homme.

— « D'ailleurs, poursuit Rousseau, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots... »

— On ne raisonne qu'avec des mots ; et, il n'y a d'idée que par le raisonnement. Mot, idée, verbe, raisonnement, c'est tout un. Mais, une fois qu'on s'est

mis dans la tête : qu'il y a des idées, avant qu'il y ait des mots ; des idées avant le verbe, ce qui est absurde ; il faut soutenir l'absurde par l'absurde ; ce n'est qu'à ce prix : qu'il est possible de le soutenir.

— « ... et l'entendement, continue Rousseau, ne les saisit que par des propositions. »

— Tout verbe, tout mot, tout signe, toute idée, toute pensée est une proposition ; et, l'entendement n'existe : que, par l'existence d'une proposition. Ce serait joli : qu'un entendement sans proposition !

— « C'est, continue Rousseau, une des raisons pourquoi les animaux ne sauraient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. »

— Celle de n'avoir pas de mots, n'est-ce pas ? Bien. Mais, pourquoi n'ont-ils pas de mots ? Que leur manque-t-il donc : pour en avoir ? Leur âme est inférieure à la nôtre, n'est-ce pas ? Et, vous ne rougissez pas de donner pour raison : une semblable billevesée.

— « Quand, continue Rousseau, un singe va, sans hésiter... »

— D'abord, pour aller sans hésiter, il faut raisonner ; à moins que vous ne disiez : que, le tonnerre va, sans hésiter, sur telle ou telle girouette.

— « ... va sans hésiter, continue Rousseau, d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit... »

— Et, pensez-vous qu'il ait les idées particulières des noix nommées : Françoise, Perrette, Jeannette, etc.

— « ... et, continue Rousseau, qu'il compare son archétype... »

— Un archétype est une bêtise. Allez donc pêcher : l'archétype de la noix ou de la vertu ! Tout cela est du galimatias.

— « ... à ces deux individus ? Non, sans doute, continue Rousseau ; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre... »

— Votre maître Condillac vous a appris : qu'avant le verbe, il n'y a pas de mémoire proprement dite. Pourquoi, alors, donnez-vous une mémoire au singe. Rappeler des sensations à la mémoire ; c'est raisonner ; c'est comparer.

— « ... et ses yeux, continue Rousseau, modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. »

— Quel galimatias ! Des yeux qui annoncent au goût ! Si le singe est sensible, pourquoi ne parle-t-il pas, puisqu'il est en société, qu'il a des idées, une mémoire et des membres pour exprimer, au moyen de gestes établis en signes, tout ce qu'il éprouve ? C'est : qu'il a une âme d'une espèce inférieure, n'est-ce pas ? O manie de l'absurde !

— « Toute idée générale, continue Rousseau, est purement intellectuelle. »

— Que signifie ce purement intellectuelle? Est-ce qu'il y a des idées : qui. ne dérivent point de l'intelligence; est-ce qu'il y a des idées : qui, ne dérivent que de la matière? Alors, à quoi sert donc l'immatérialité ?

— « Pour peu, continue Rousseau, que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. »

— Autre galimatias. Voyez-vous cette imagination, qui se mêle à une idée générale, pour en faire une idée particulière, comme on fait du gris : en mettant de l'encre dans du lait?

— « Essayez, continue Rousseau, de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout : malgré vous il faudra le voir, petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé; et s'il dépendait de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressemblerait plus à un arbre. »

— Après cela, essayez de vous tracer l'image d'un arbre en particulier : sans raisonner, sans vouloir; et, vous verrez ce que vous aurez. Tout cela est du galimatias; et, c'est à cela qu'on doit arriver, nécessairement; quand, en se supposant, dans le temps, avant le verbe; on veut raisonner, sur l'origine du verbe.

— « Les êtres purement abstraits, » continue Rousseau...

— Il y a donc des êtres : moitié abstraits, moitié concrets? On ne voit, on ne conçoit, ce qui est la même chose, d'êtres : que, par le moyen du raisonne-

ment. Les phénomènes, supposés êtres, sont-ils des êtres réels ; ou, de pures apparences? Question ; et, question qui est encore à résoudre. Elle sera résolue : avant la fin de ce chapitre.

— « ... se voient de même, continue Rousseau, ou ne se conçoivent que par le discours. »

— Une pomme de terre ne se voit, ne se conçoit : que, par le discours ; que, par le raisonnement. Avant le raisonnement, elle n'est pas vue : d'une manière proprement dite ; elle est : attraction ou répulsion. Faut-il le répéter mille fois ?

— « La définition seule du triangle, continue Rousseau, vous en donne la véritable idée. »

— La définition seule de la pomme de terre, vous en donne la véritable idée. Essayez donc : d'avoir l'idée d'une pomme de terre quelconque ; sans y attacher, des idées quelconques ?

— « Sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, continue Rousseau, c'est un tel triangle et non pas un autre... »

— Cela est faux. C'est, quand vous vous figurez un triangle dans le cerveau, dans l'imagination, que c'est tel triangle, et non pas tel autre. Quand vous vous figurez un triangle dans l'esprit, c'est-à-dire dans l'intelligence, c'est-à-dire dans la mémoire intellectuelle ; vous pensez : à une figure définie par trois côtés ; et,

peu importe alors : que, le triangle soit rectangle, aigu, ou obtus.

— « ... et, continue Rousseau, vous ne pouvez éviter d'en rendre les signes sensibles ou le plan coloré. »

— Rousseau ignore : qu'il y a très-peu de personnes qui soient capables de se figurer un triangle, ou tout autre objet, *à volonté*, ainsi que cela se fait involontairement dans les rêves. Plus, même, l'intelligence est exercée, c'est-à-dire plus la mémoire intellectuelle est exercée par le raisonnement ; moins, la mémoire matérielle est propre à représenter les objets absents, indépendamment des idées. On dit : qu'il n'y a que les fous ou mieux les sots, qui ne rêvent jamais. Si, c'est rêver en raisonnant ; cela est vrai. Si, c'est rêver en voyant les objets, en raisonnant peu ; si, c'est rêver en ne voyant que des tableaux; alors, il n'y a guère que les sots qui rêvent ; ou mieux : ceux qui font peu d'usage du raisonnement.

— « Il faut donc, poursuit Rousseau, énoncer des propositions ; il faut donc parler pour avoir des idées générales... »

— Il faut parler pour avoir une idée quelconque. Avant le verbe, loin que des idées existent, il n'y a pas même de sensations dans le temps ; et, ce que vous appelez une idée particulière, existant en dehors du verbe, n'est qu'une sensation dans l'éternité. Avec des mots, dont la valeur est fausse, on ne peut faire : que, de faux raisonnements.

— « ... car sitôt que l'imagination s'arrête, continue Rousseau, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. »

— Que l'imagination, qui est le cerveau, s'arrête ou ne s'arrête pas; l'esprit ne marche : qu'à l'aide du discours, qui est le verbe.

— « Si donc, continue Rousseau, les premiers inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avaient déjà... »

— Est-ce que Rousseau s'imagine : que, les seconds inventeurs pouvaient donner des noms, aux idées qu'ils n'avaient pas? Les philosophes ont parfois : de singulières idées!

— « ... il s'ensuit, continue Rousseau, que les premiers substantifs n'ont jamais pu être que des noms propres. »

— Les premiers substantifs sont : moi et toi. Dire : que ce sont là des noms propres; c'est dire : que, l'être est un nom propre. Ces Messieurs partent de l'idée biscornue : que, les bêtes ont des idées; et cela : parce qu'ils n'attachent aucun sens précis au mot *idée;* et, qu'ils confondent sa valeur, avec celle d'une modification quelconque du cerveau. C'est, sur cette base baroque, qu'ils établissent leurs théories : sur l'origine du langage.

— « Mais lorsque, continue Rousseau, par des moyens que je ne conçois pas... »

— Voilà, Rousseau qui fait le pendant de cet aveugle, qui affirmait : avoir une idée claire de l'écarlate. L'écar-

peu importe alors : que, le triangle soit rectangle, aigu, ou obtus.

— « ... et, continue Rousseau, vous ne pouvez éviter d'en rendre les signes sensibles ou le plan coloré. »

— Rousseau ignore : qu'il y a très-peu de personnes qui soient capables de se figurer un triangle, ou tout autre objet, *à volonté*, ainsi que cela se fait involontairement dans les rêves. Plus, même, l'intelligence est exercée, c'est-à-dire plus la mémoire intellectuelle est exercée par le raisonnement ; moins, la mémoire matérielle est propre à représenter les objets absents, indépendamment des idées. On dit : qu'il n'y a que les fous; ou mieux les sots, qui ne rêvent jamais. Si, c'est rêver en raisonnant ; cela est vrai. Si, c'est rêver en voyant les objets, en raisonnant peu ; si, c'est rêver en ne voyant que des tableaux; alors, il n'y a guère que les sots qui rêvent; ou mieux : ceux qui font peu d'usage du raisonnement.

— « Il faut donc, poursuit Rousseau, énoncer des propositions ; il faut donc parler pour avoir des idées générales... »

— Il faut parler pour avoir une idée quelconque. Avant le verbe, loin que des idées existent, il n'y a pas même de sensations dans le temps ; et, ce que vous appelez une idée particulière, existant en dehors du verbe, n'est qu'une sensation dans l'éternité. Avec des mots, dont la valeur est fausse, on ne peut faire : que, de faux raisonnements.

par exemple, auraient-ils imaginé ou entendu les mots de matière, d'esprit, de substance, de mode, de figure, de mouvement, puisque nos philosophes, qui s'en servent depuis si longtemps, ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes... »

— Bien de la peine! Dites donc : qu'ils ne les entendent pas du tout; puisqu'il n'en est pas deux qui, à cet égard, aient des idées communes.

— « ... et que les idées qu'on attache à ces mots, continue Rousseau, étant purement métaphysiques... »

— Comment voulez-vous que Rousseau ait une idée nette des mots physique et métaphysique, lorsqu'il attache : au mot *physique*, le sens de corporel; et, au mot *métaphysique*, le sens d'incorporel? Il est remarquable : que, Condillac et Rousseau qui, eux-mêmes, n'étaient point matérialistes, se soient fait, sans le savoir, les plus fermes appuis des matérialistes.

— « ... ils n'en trouvaient, continue Rousseau, aucun modèle dans la nature? »

— Ils sont excellents : avec leurs modèles dans la nature! Y a-t-il, dans la nature, des modèles du doux, de l'aigre, etc.? Vous allez voir : que, les premiers raisonneurs n'eurent aucune idée du doux et de l'aigre. Et, y a-t-il, dans la nature, un modèle de l'*idée* pomme de terre? Pas davantage. Il n'est, dans la nature physique, aucun modèle de raisonnement; et, une fois le raisonnement établi; tous les modèles en découlent.

late, disait-il, est l'analogue du son d'une trompette. Les Esquimaux disaient aussi : que, les navires des Européens étaient de grands animaux. Quand on raisonne, en pédagogue, sur ce qu'on ne connaît pas : on ne peut dire : que des bêtises.

— « ... nos nouveaux grammairiens, continue Rousseau, commencèrent à étendre leurs idées et à généraliser leurs mots, l'ignorance des inventeurs dut assujettir cette méthode à des bornes fort étroites; et comme ils avaient d'abord trop multiplié les noms des individus faute de connaître les genres et les espèces, ils firent ensuite trop peu d'espèces et de genres, faute d'avoir considéré les êtres par toutes leurs différences. »

—Depuis Rousseau, les différences ont été étudiées; et, on est parvenu à se retrouver au point de départ, en démontrant : qu'il n'y a ni genre, ni espèce d'une manière proprement dite; et, qu'il n'y a que des groupes relatifs : aux temps, aux climats, aux circonstances, etc. On doit beaucoup de reconnaissance à MM. Geoffroy-Saint-Hilaire qui ont rendu cette thèse *incontestable :* jusqu'à ce que la série des êtres puisse être tranchée, d'une manière absolue, en deux groupes : l'un, où il y a sensibilité réelle, immatérialité, unie à de la matière, à un organisme, à de la force; l'autre, où il y a exclusivement matière.

— « Pour pousser les divisions assez loin, continue Rousseau, il eût fallu plus d'expérience et de lumières qu'ils n'en pouvaient avoir, et plus de recherches et de travail qu'ils n'y en voulaient employer. Or, si même aujourd'hui l'on découvre chaque jour de nouvelles espèces qui avaient échappé jusqu'ici à nos observations, qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeaient des choses que sur le premier aspect. Quant aux classes primitives et aux notions les plus générales, il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore. Comment,

gine du langage; mais, du besoin qui existe : d'un meilleur outil. Une fois que l'homme a dit *moi,* il a dit *toi,* il a dit *lui :* le temps et le verbe existent.

— « Je les supplie de réfléchir, continue Rousseau, à ce qu'il a fallu de temps et de connaissances pour trouver les nombres, etc... »

— Ici, Rousseau fait une note, si singulière, que nous allons la donner, avant de continuer le texte.

— « Platon, dit-il, montrant combien les idées de la quantité discrète « et de ses rapports sont nécessaires dans les moindres arts, se moque avec « raison des auteurs de son temps, qui prétendaient que Palamède avait « inventé les nombres au siége de Troie, comme si, dit ce philosophe, « Agamemnon eût pu ignorer jusque-là combien il avait de jambes. »

— Les jambes, ni les mains, ni les doigts ne sont l'origine des nombres. Quand l'homme a dit *moi,* il a dit *un ;* quand il a dit *moi* et *toi,* il a dit deux. Dire, qu'une peuplade n'a jamais pu compter que jusqu'à trois; c'est dire : qu'ils n'ont jamais été que trois. Il faut être fou, pour écouter les contes de voyageurs : qui, n'ont aucune idée de la langue du peuple qu'ils observent ; qui doivent s'en rapporter à des interprètes, qu'ils ne comprennent pas et dont ils sont mal compris; et qui, enfin, sont toujours menteurs : même, sans le vouloir ni lesavoir.

— « En effet, continue Rousseau, on sent l'impossibilité que la so- « ciété et les arts fussent parvenus où ils étaient déjà du temps du siége de « Troie, sans que les hommes eussent l'usage des nombres et du calcul ; « mais... »

— Écoutez Rousseau, tout ce qu'il va dire décou-

lera du préjugé : que, les mots sont nécessaires pour avoir les pensées ; c'est-à-dire : que, le mot *trois* soit inventé, avant de pouvoir avoir l'idée de trois. C'est là le préjugé, qui a retenu le dix-huitième siècle dans les fers de l'ignorance ; et, y retient encore le dix-neuvième. L'idée de trois est composée de moi, plus toi, plus lui. Que le *toi* et le *lui* soient des êtres identiques au *moi*, ou qu'ils ne soient que des êtres hypothétiques, peu importe. Dès que l'être raisonnant a dit : moi, toi, et lui ; il a eu l'idée de trois ; et, bientôt un mot est inventé, pour remplacer : les mots *moi, toi et lui*. Et, quand nous disons *mot*, nous disons *signe;* que le signe soit fait : avec le geste, avec le son, ou avec le toucher sur la peau générale ; au lieu de l'être, sur la peau des yeux ; ou, sur la peau des oreilles ; peu importe.

— « ... mais, continue Rousseau, la nécessité de connaître les nom-« bres avant que d'acquérir d'autres connaissances... »

— Les nombres sont les premières connaissances que l'homme acquiert. Car, moi et toi sont les premières connaissances ; et, *moi* et *toi* sont *un* et *un ;* ou deux. Pour aller de là, jusqu'à l'indéfini, il n'y a qu'à raisonner ; et, le développement du raisonnement est relatif aux besoins. Quand on a besoin : d'un ou de plusieurs Dieux ; d'un ou de plusieurs anthropomorphes ; on les invente. Quand, l'anthropomorphisme devient incompatible, avec l'existence de la société ; parce que, l'examen ne peut plus être comprimé ; l'anthropomorphisme est anéanti.

— « ... n'en rend pas l'invention plus aisée à imaginer, continue « Rousseau. Ces noms de nombres une fois connus, il est aisé de s'en « expliquer le sens... »

— Comment ! expliquer le sens d'un mot qui n'a pas de sens ? Il faut être d'un siècle, qui n'a pas de sens commun, pour dire de pareilles choses.

— « ... et d'exciter, continue Rousseau, les idées que ces noms repré- « sentent. »

— Après en avoir expliqué le sens, qu'ils n'avaient pas auparavant, n'est-ce pas ? Pitié !

— « Mais, continue Rousseau, pour les inventer... »

— Écoutez, lecteurs !

— « ... il a fallu, continue Rousseau, avant que de concevoir ces mêmes « idées... »

— Avant de dire : moi, toi, et lui.

— « ... s'être pour ainsi dire familiarisé, continue Rousseau, avec les « méditations philosophiques... »

— Les premières méditations philosophiques, proprement dites, ont eu pour but : le maintien de l'ordre social et l'invention de l'anthropomorphisme. Les premières méditations philosophiques ont donc eu pour but : de faire accepter l'hypothèse, comme vérité. C'est dire : que, les premières méditations philosophiques

ont eu pour but : le mensonge. Et, cela doit être : pour toute l'époque d'ignorance.

— « ... s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence, con-« tinue Rousseau, et indépendamment de toute autre perception... »

— Toute cette phrase pompeuse consiste à dire : moi, toi et lui. Que d'étalage inutile ou plutôt nuisible!

— « ... abstraction très-pénible, continue Rousseau, très-métaphy-« sique, très-peu naturelle... »

— Toute abstraction est un raisonnement ; et, tout raisonnement est une abstraction ; aucun bon raisonnement, aucune abstraction bien faite ne sont possibles, il n'y a de possible que les mauvais raisonnements : quand on veut s'efforcer de les prendre pour bons. De plus, il n'y a ni raisonnement, ni abstraction métaphysiques ; il n'y a que l'âme de métaphysique, si métaphysique il y a. Un raisonnement, une abstraction, une idée est un mouvement, une modification de l'âme, un ébranlement du cerveau qui la modifie ; et, cet ébranlement, ce mouvement, quoique causé par l'âme, n'en est pas moins un mouvement ; n'en est pas moins physique. De plus, un raisonnement, une abstraction est une chose tellement naturelle à l'homme ; que, l'homme ne fait que cela, exclusivement que cela ; et, que tout ce qui n'est pas raisonnement ou abstraction, n'est fait que par la bête. Aussi, que de folies! que d'absurdités en quelques mots!

— « ... et sans laquelle cependant, continue Rousseau, ces idées n'eus-

« sent jamais pu se transporter d'une espèce ou d'un genre à un autre, « ni les nombres devenir universels. »

— Quel jargon ! comme si jamais : *moi, toi* et *lui* avaient pu être pris : pour le même individu.

— « Un sauvage, » continue Rousseau...

— Laissez donc les sauvages tranquilles ! ils raisonnent infiniment mieux que vous. Dites un homme naturel, dites une bête, dites un homme avant le verbe si vous voulez ; mais, ne vous servez pas d'expression indéterminée.

— « ... pouvait considérer séparément, continue Rousseau, sa jambe « droite et sa jambe gauche... »

— Un sauvage, si par cette expression vous entendez un homme avant le verbe, ne considère rien du tout. Considérer, c'est raisonner, c'est exister dans le temps; et, avant le verbe, le temps n'existe pas.

— « ... ou, continue Rousseau, les regarder ensemble sous l'idée in- « divisible d'un couple... »

— Admirez donc : l'*idée indivisible d'un couple!* l'éclectisme n'a rien dit de plus joli. Cela équivaut : à un égale plusieurs.

— « ... sans jamais, continue Rousseau, penser... »

— Penser, avant le verbe ! Vous oubliez donc tout ce que vous avez dit ?

— « ... qu'il en avait deux, continue Rousseau ; car autre chose est « l'idée représentative qui nous peint un objet... »

— Une idée, proprement dite, ne représente pas un objet ; elle représente le raisonnement fait sur un objet. Quand un objet est vu, sans raisonnement, c'est une sensation, dont la cause peut même n'exister que dans l'organisme. Rien ne distingue une pomme de terre, vue par hallucination, vue pathologiquement ; d'une pomme de terre, vue physiologiquement. Le raisonnement pouvait seul faire dire à Pascal : que, le précipice n'était pas à ses pieds.

— « ... et autre chose, continue Rousseau, l'idée numérique qui le « détermine. »

— Si, vous voulez appeler idée numérique, la différentiation du toi avec le moi ; il ne tient qu'à vous. Ce qu'il y a de certain ; c'est, que cette différentiation, ou le raisonnement fait sur l'un et l'autre, sont la base de l'idée qui détermine l'objet. Ne dirait-on pas : qu'une idée numérique est d'une nature ; et, une idée de qualification d'une autre ? Toute idée est l'abstraction d'un raisonnement, quel qu'il soit. Est-il donc permis d'embrouiller des choses aussi simples !

— « Mais encore, continue Rousseau, pourrait-il calculer jusqu'à « cinq... »

— Calculer avant le verbe, n'est-ce pas ? Ni jusqu'à cinq, ni jusqu'à deux, ni jusqu'à un. Il y a autant de difficulté à dire un : qu'un million. Si, on ne dit pas un

million, quand on a dit un; c'est, que cela n'est pas nécessaire. Il en est de même, pour oublier les folies. L'adoration de Jupiter, n'est tombée dans le ridicule : que, par nécessité sociale. Il en avait été de même : pour l'adoration de l'oignon. Il en sera bientôt de même : pour l'adoration de l'anthropomorphe.

— « ... et quoique, appliquant ses mains l'une sur l'autre, continue « Rousseau, il eût pu remarquer... »

— On ne remarque point, avant le verbe.

— « ... que les doigts se répondaient exactement, continue Rousseau, « il était bien loin de songer... »

— Avant le verbe, on ne songe point : dans ce sens-là.

— « ... à leur égalité numérique, continue Rousseau ; il ne savait... »

— Avant le verbe, on ne sait rien ; pas même que l'on existe.

— « ... il ne savait pas plus le compte de ses doigts, continue Rous- « seau, que de ses cheveux ; et si, après lui avoir fait entendre... »

— Lui faire entendre, avant le verbe, n'est-ce pas? Que de folies!

— « ... après lui avoir fait entendre, continue Rousseau, ce que c'est « que nombres... »

— Du moment, que le verbe existe; que, le moi est différencié du toi; le nombre est connu, avec autant

de netteté, qu'il pourrait l'être : par l'Académie des sciences.

— « ... quelqu'un lui eût dit, continue Rousseau, qu'il avait autant de « doigts aux pieds qu'aux mains, il eût peut-être été fort surpris, en les « comparant, de trouver que cela était vrai. »

— Il y a des milliers d'académiciens, auxquels il nous serait impossible de faire accepter comme vérité : que, *un* n'est pas la même chose que *plusieurs*.

— Maintenant revenons au texte, interrompu depuis la page 164.

— « Je les supplie de réfléchir, continue Rousseau, à ce qu'il a fallu de temps et de connaissances pour trouver les nombres, les mots abstraits, les aoristes et tous les temps des verbes, les particules, la syntaxe, lier les propositions, les raisonnements, et former toute la logique du discours. »

— Que d'emphase pour dire : parler ! Allez donc voir ces peuplades, que vous dites être comme dans l'état de nature ; et, vous y trouverez des langues, où il y a plus de délicatesses de pensées : que, toute votre ancienne Grèce n'a pu en avoir. Et, si les langues font tant de progrès, par le seul temps ; comment trouvez-vous donc : que, la langue française soit moins propre, à énoncer la pensée, que la langue grecque ?

— « Quant à moi, continue Rousseau, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les langues aient pu naître et s'établir par des moyens purement humains... »

— Pendant toute l'époque d'ignorance, ce qu'on ne comprend pas, est le résultat d'un miracle. C'est ainsi : que, la création a été inventée.

— « ...je laisse, continue Rousseau, à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile problème, lequel a été le plus nécessaire de la société déjà liée à l'institution des langues, ou des langues déjà inventées à l'établissement de la société. »

— Tout ce qu'on ne sait pas, paraît impossible à savoir : surtout, à ceux qui s'imaginent : que, ce qu'ils ne savent pas, personne ne peut le savoir. M. Coriolis, avant sa mort directeur de l'École polytechnique, disait à quelqu'un, qui croyait avoir fait une découverte en mécanique : « Monsieur, s'il y avait eu quelque chose à trouver sur cette voie, je l'aurais trouvé. » Quant à l'embarras de Rousseau, il est facile à lever : la société et le verbe sont nés au même instant. Quant à l'espèce de société, c'est celle relative à l'ignorance, société qui dure encore. Quant à celle relative à la connaissance, elle est à naître; aussi bien : que, la langue ayant des expressions, dont les valeurs sont déterminées.

— « Quoi qu'il en soit de ces origines, continue Rousseau, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels et de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur sociabilité... »

—La nature n'est pas un être, et ne prépare rien du tout. Le reproche s'adresserait à l'anthropomorphe. Si, du reste, il y avait eu des soins de pris par l'un ou l'autre, il serait possible de dire que rien n'a été épargné. Car, les attractions sont tellement fortes, pour rapprocher les hommes ; que, l'humanité peut seulement se perpétuer : par le rapprochement des individus.

Quant à l'usage de la parole, il est impossible : que, deux individus soient en contact nécessaire ; sans, que le verbe vienne à se développer. Ainsi, voilà une autre fois : autant de folies que de mots.

— « ... et combien, continue Rousseau, elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'imaginer pourquoi, dans cet état primitif... »

—Dans l'état primitif, dans l'état avant le verbe, il n'y a pas de pourquoi. Tout pourquoi, est relatif au temps ; et, avant le verbe, le temps n'existe pas. Pour nous qui parlons, nous dirons : qu'avant le verbe, le mâle et la femelle se rapprochent et demeurent rapprochés ; parce que ce rapprochement est une tendance organique, que chacun peut encore observer : soit chez les hommes ; soit chez les animaux ; dont les petits ne peuvent se passer de soins.

— « ... pourquoi, dans cet état primitif, continue Rousseau, un homme aurait plutôt besoin d'un autre homme qu'un singe ou un loup de son semblable... »

— En supposant même : que, par tendance organique, l'homme avant le verbe ne se rapproche pas d'un autre homme ; ce qui est bien certain : c'est, que l'homme se rapproche de la femme, par cette seule tendance ; et, qu'elle suffit au développement du verbe et de la société. Du reste, l'exemple des loups et des singes est mal choisi ; car, les loups vont souvent en troupe ; et, les singes toujours, sauf quelques espèces

qui paraissent faire exception; mais, qui n'en ont pas moins des *familles naturelles*.

— « ... ni, ce besoin supposé, continue Rousseau, quel motif pourrait engager l'autre à y pourvoir... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de motif; il n'y a que des tendances; et, la tendance, de ce qui après le verbe s'appelle secours mutuels, existe... parce qu'elle existe. Pour le savoir, ouvrez les yeux et voyez : des couples unis, par la force organique.

— « ... ni même, en ce dernier cas, continue Rousseau, comment ils pourraient convenir entre eux des conditions. »

— Voyez quelle malice! Rousseau trouve : qu'avant le verbe on ne parle pas; et, que pour faire des conditions, il faut parler.

— « Je sais, continue Rousseau, qu'on nous répète sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état... »

— Autre conte bleu. Avant le verbe, il n'y a ni misère ni bonheur. Misère et bonheur sont relatifs au temps; et, avant le verbe, le temps n'existe pas.

— « ... et s'il est vrai, continue Rousseau, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu qu'après bien des siècles avoir le désir et l'occasion d'en sortir... »

— Il n'y a pas plus de raison, pour en sortir, après un millier de siècles, qu'après deux instants. Quant au

désir, il n'y en a point avant le verbe; il n'y a que des tendances.

— « ... ce serait, continue Rousseau, un procès à faire à la nature... »

— Dites donc à l'auteur de la nature, puisque cette pauvre nature a été faite.

— « ... et non, continue Rousseau, à celui qu'elle aurait ainsi constitué. »

— Dans ces deux hypothèses de matérialisme et d'anthropomorphisme, il n'y a pas plus de procès à faire : à l'homme qu'au tigre. Dans ces deux hypothèses, l'homme et le tigre tuent comme ils lèchent : naturellement.

— « Mais si, poursuit Rousseau, j'entends bien ce terme de *misérable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse, la souffrance du corps ou de l'âme. »

— Ils sont délicieux, ces messieurs, avec leurs souffrances du corps. Quand ils ont mal à la tête, s'imaginent-ils : que, c'est leur tête qui a mal ; et quand leur cerveau est affecté, par une mauvaise nouvelle, s'imaginent-ils aussi : que, ce soit leur cerveau qui souffre ?

— « Or, continue Rousseau, je voudrais bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de misère d'un être libre... »

— Libre avant le verbe! libre avant de penser,

avant d'exister dans le temps! Vous perdez donc la tête!

— « ... dont le cœur, continue Rousseau, est en paix... »

— Le cœur, ici, signifie la conscience. Une conscience avant le verbe! c'est, de plus fort en plus fort.

— « ... et le corps en santé, » continue Rousseau.

— Il paraît, qu'avant le verbe, on est exempt de se casser la jambe. Du reste, vous avez raison ; avant le verbe, on ne souffre pas : dans le sens que vous entendez. Pour souffrir, dans ce sens ; il faut exister dans le temps ; et, avant le verbe, il n'y a qu'éternité.

— « Je demande, continue Rousseau, laquelle, de la vie civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent. »

— Sans contredit, c'est la vie civile. La vie naturelle, dans le sens d'existence avant le verbe, n'est ni supportable ni insupportable. Une vie, dans l'éternité, n'est ni l'un ni l'autre ; il en est de même : pour la jouissance. Dans l'éternité, il n'y a ni souffrance, ni jouissance ; dans le sens : que nous attachons à ces mots.

— « Nous ne voyons presque autour de nous, continue Rousseau, que des gens qui se plaignent de leur existence, plusieurs même qui s'en privent autant qu'il est en eux ; et la réunion des lois divines et humaines suffit à peine pour arrêter le désordre. Je demande si jamais on a ouï dire qu'un sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie et à se donner la mort. »

— Est-ce de bonne foi, ou de mauvaise foi, que Jean-Jacques affecte, à chaque instant, de confondre : l'homme que nous appelons *sauvage*, avec l'homme avant le verbe ? L'homme, avant le verbe, ne peut se plaindre ; pour se plaindre, il faut raisonner. Quant à ceux que nous appelons *sauvages*, parce que leur civilisation est différente de la nôtre, il y a, parmi eux : des plaintes, sur la vie, et des suicides. Il y en a moins que chez nous, à la vérité, parce que les injustices sociales y sont infiniment moins grandes.

— « Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère, continue Rousseau. Rien, au contraire, n'eût été si misérable que l'homme sauvage ébloui par des lumières, tourmenté par des passions et raisonnant sur un état différent du sien. »

— Que de folies en peu de mots ! Cette phrase signifie : que l'homme, avant le verbe, ébloui par le verbe, tourmenté avant le temps par des passions qui ne peuvent tourmenter que dans le temps, raisonnerait avant le verbe, ce que Rousseau sait être impossible ; et, qu'il raisonnerait sur un état différent du sien : quand les états sont relatifs au temps ; et, qu'avant le verbe il n'y a pas de temps.

— « Ce fut, poursuit Rousseau, par une providence très-sage... »

—La providence appartient : à l'anthropomorphisme, à l'ignorance, à l'erreur ; la justice éternelle appartient : à la religion démontrée, à la vérité. Mais, Rousseau l'ignorait ; et, cette ignorance doit excuser toutes ses

folies, moins sa vanité. Il aurait dû dire : je ne sais pas.

— « ... que les facultés qu'il avait en sa puissance, continue Rousseau, ne devaient se développer qu'avec les occasions de les exercer... »

— Les occasions, non pas d'exercer ses facultés; mais, d'exercer la seule faculté qu'il ait, celle de raisonner; se présentent aussitôt, que l'homme est complet au physique. Avant l'homme réel, l'homme moral n'existe pas encore.

— « ... afin, continue Rousseau, qu'elles ne lui fussent ni superflues et à charge avant le temps... »

— Avant quel temps? Avant le temps réel? Alors, il n'y a ni superflu ni charge. Avant le temps de sortir de l'ignorance? Il y est encore; et plus, au sein des académies que partout ailleurs.

— « ... ni tardives et inutiles au besoin, continue Rousseau. Il avait dans le seul instinct tout ce qu'il lui fallait pour vivre dans l'état de nature. »

— Dans le prétendu état de nature, il n'y a pas de vie humainement dite; il n'y a : qu'une vie organique, une vie de bête.

— « Il n'a, continue Rousseau, dans une raison cultivée... »

— Toute raison est cultivée; il n'y a pas de raison brute. Si, Rousseau s'imagine : avoir sa raison mieux cultivée que celle du Hottentot; il se trompe grossiè-

— Est-ce de bonne foi, ou de mauvaise foi, que Jean-Jacques affecte, à chaque instant, de confondre : l'homme que nous appelons *sauvage,* avec l'homme avant le verbe ? L'homme, avant le verbe, ne peut se plaindre ; pour se plaindre, il faut raisonner. Quant à ceux que nous appelons *sauvages,* parce que leur civilisation est différente de la nôtre, il y a, parmi eux : des plaintes, sur la vie, et des suicides. Il y en a moins que chez nous, à la vérité, parce que les injustices sociales y sont infiniment moins grandes.

— « Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère, continue Rousseau. Rien, au contraire, n'eût été si misérable que l'homme sauvage ébloui par des lumières, tourmenté par des passions et raisonnant sur un état différent du sien. »

— Que de folies en peu de mots ! Cette phrase signifie : que l'homme, avant le verbe, ébloui par le verbe, tourmenté avant le temps par des passions qui ne peuvent tourmenter que dans le temps, raisonnerait avant le verbe, ce que Rousseau sait être impossible ; et, qu'il raisonnerait sur un état différent du sien : quand les états sont relatifs au temps ; et, qu'avant le verbe il n'y a pas de temps.

— « Ce fut, poursuit Rousseau, par une providence très-sage... »

—La providence appartient : à l'anthropomorphisme, à l'ignorance, à l'erreur ; la justice éternelle appartient : à la religion démontrée, à la vérité. Mais, Rousseau l'ignorait ; et, cette ignorance doit excuser toutes ses

mais, il exerce la seule f
sonner; se présentent auss
au physique. Avant l'h
n'existe pas encore.

— « ... afin, continue Rousseau,
à charge avant le temps... »

— Avant quel temps? /
il n'y a ni superflu ni char
tir de l'ignorance? Il y est
académies que partout aill

— « ... ni tardives et inutiles au be
le seul instinct tout ce qu'il lui fallait

— Dans le prétendu ét
de vie humainement dite; il
que, une vie de bête.

— « Il n'a, continue R

rement. Il a mille préjugés : quand le Hottentot n'en a qu'un.

— « ... que ce qu'il lui faut pour vivre en société, » continue Rousseau.

— Rousseau s'imagine : que, les Hottentots ne sont pas en société. Les Chinois aussi nous appellent des barbares, des sauvages ; et s'imaginent : qu'eux seuls sont en société.

— « Il *paraît* d'abord, continue Rousseau, que les hommes dans cet état... »

— Pour Rousseau, l'état de nature, tantôt s'étend jusqu'à l'aliénation du sol aux familles, et comprend l'état de chasseur, de pêcheur, de pasteur, etc. ; tantôt il est restreint à l'existence avant le verbe. Nous voilà de nouveau avec l'homme avant le verbe.

— « ... n'ayant entre eux, continue Rousseau, aucune sorte de relation morale... »

— Il serait curieux : qu'il y eût des relations morales avant le verbe. Dans ce cas il *paraît* est une expression : que nous laisserons à qualifier.

— « ... ni de devoirs connus, continue Rousseau, ne pouvaient être ni bons ni méchants, et n'avaient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices dans l'individu les qualités qui peuvent nuire à sa propre conservation, et vertus celles qui peuvent y contribuer, auquel cas il faudrait appeler le plus vertueux celui qui résisterait le moins aux simples impulsions de la nature. Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement que nous pourrions porter sur une telle situation... »

être, s'il y a une justice éternelle ; puisque les hommes se servent mutuellement de bourreaux. A mesure, que l'expiation se fait, le mal augmente ; et, le remède sort : de l'excès du mal même. Quand, la société ne peut plus exister : basée sur le mensonge, sur le vice; elle finit par se baser : sur la vertu, sur la vérité.

— « ...ou, continue Rousseau, s'ils ne seraient pas, à tout prendre, dans une situation plus heureuse, de n'avoir ni mal à craindre ni bien à espérer de personne... »

— Et c'est un logicien, qui dit de pareilles folies! C'est, comme si on demandait : s'il vaut mieux exister que de ne pas exister. Certes, si l'ordre moral n'existe pas, il vaudrait mieux : ne pas exister que d'exister. Mais, qu'on y fasse attention. Si, l'ordre moral n'existe pas, en réalité ; nous n'existons pas, en réalité. Alors, tout est nécessaire ; il n'y a ni mieux ni pire. Nous sommes des illusions ; et, toute pensée et action est aussi : illusion.

— « ... que de s'être soumis, continue Rousseau, à une dépendance universelle... »

—Quelles rêveries, *s'être soumis!* Ne dirait-on pas : que, les hommes avant le verbe, sont convenus d'inventer le verbe ? Il faut être malade : pour dire de pareilles choses.

— « ... et de s'obliger, continue Rousseau, à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner. »

— Ceci est un pur galimatias. Si Rousseau veut

réel, relatif à une autre vie, les vices sont funestes aux individus vicieux, et les vertus avantageuses aux individus vertueux. S'il n'y a pas d'ordre moral, les vices sont souvent avantageux aux individus vicieux, et les vertus presque toujours funestes. Du reste, s'il n'y a pas d'autre vie : il n'y a ni vertus ni vices ; à moins, qu'on ne parle, dans le sens physique, que Rousseau a énoncé. Relativement à la société, et si on appelle vice : le maintien, de la société dans l'erreur, au moyen de la force et du sophisme ; alors, le vice est tellement avantageux à la société, pendant toute l'époque d'ignorance : que, sans le vice, la société, l'humanité périraient. Il y a plus : si l'ordre moral existe, si la justice éternelle existe, il faut que les mauvaises actions soient punies ; et, pour qu'elles le soient, il faut : qu'il y ait des mondes, où la somme des maux soit plus grande que celle des biens, et, que cette différence puisse exister, dans toutes les proportions possibles, comme les fautes commises ont, dans leur intensité, toutes les proportions possibles.

— « ... ou, continue Rousseau, si le progrès de leurs connaissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devraient se faire... »

— A mesure, que les fausses connaissances se développent ; la fausse instruction croit démontrer : que, faire du bien aux autres, à son détriment, est la plus grande des sottises. Aussi, pendant toute l'époque d'ignorance, le malheur des masses augmente, avec le développement des fausses connaissances : et, cela doit

tise, ne peut avoir qu'une sotte définition. C'est, cependant, sur cette sottise que repose : tout l'échafaudage encyclopédique.

— « ... mais les conséquences qu'il tire de la sienne, continue Rousseau, montrent qu'il la prend dans un sens qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur ces principes qu'il établit, cet auteur devrait dire que l'état de nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui... »

— Avant le verbe, il n'y a : ni soin, ni conservation dans le sens de prévision, ni préjudice, ni autrui. Tout cela est relatif : au temps, au raisonnement ; et, avant le verbe : il n'y a, ni temps, ni raisonnement. Il n'y a pas d'autrui pour une écritoire ; il n'y a pas d'autrui pour une laitue.

— « ... cet état était par conséquent, continue Rousseau, le plus propre à la paix... »

— Avant le verbe, il n'y a ni paix ni guerre. Direz-vous : que, les mauvaises herbes font la guerre aux laitues ?

— « ... et, continue Rousseau, le plus convenable au genre humain. »

— Avant le verbe, il n'y a pas de genre humain ; à moins qu'on ne veuille dire : qu'avant le verbe, le genre humain existait ; comme le monde, avant la création, existait dans la pensée de Dieu. Avec de pareilles billevesées, on justifie : tout ce qu'on veut.

— « Il dit précisément le contraire, » continue Rousseau...

— Et, ce contraire ne vaudra pas mieux.

— « ... pour avoir fait entrer mal à propos, continue Rousseau, dans le soin de la conservation... »

— Encore une fois, avant le verbe, il n'y a pas de soin ; il n'y a : que des tendances.

— « ... dans le soin de la conservation de l'homme sauvage, continue Rousseau, le besoin... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de besoin ; il n'y a : que des tendances.

— « ... le besoin de satisfaire, continue Rousseau, une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de passions proprement dites ; il n'y a : que des tendances. C'est, lorsque ces tendances, sont protégées ou combattues par le raisonnement, qu'elles deviennent passions proprement dites. Direz-vous : que, le chien de chasse a la passion de chasser les lièvres ?

— « ... et, continue Rousseau, qui ont rendu les lois nécessaires. »

—La nécessité des lois dérive : de l'existence du raisonnement. Partout, où il y a raisonnement, il faut : pour que l'ordre qui est l'existence sociale, l'existence des raisonneurs, l'existence du raisonnement, puisse persister : qu'un raisonnement, relatif aux actions, soit obligatoire. C'est, ce raisonnement obligatoire qui

porte le nom de loi. L'existence d'une loi, avant le raisonnement, est aussi stupide : que l'existence d'un droit.

— « Le méchant, dit-il, est un enfant robuste, » continue Rousseau.

— Si, cette proposition signifie : que, le méchant est un enfant qui raisonne mal ; la proposition est juste. Mais, si elle signifie : que, le méchant est un enfant qui ne raisonne pas ; c'est une sottise. En dehors du raisonnement, il n'y a : ni bonté ni méchanceté ; et un enfant qui, en naissant, étranglerait sa mère ; ne serait pas plus coupable : que, celui qui cause sa mort, par les douleurs de l'enfantement.

— « Il reste à savoir, continue Rousseau, si l'homme sauvage... »

— Dites donc, l'homme avant le verbe ; et, non pas l'homme sauvage !

— « ... si l'homme sauvage, continue Rousseau, est un enfant robuste. »

—Si, par enfant, vous entendez, un être qui ne parle pas, qui ne raisonne pas ; et, par robuste, un enfant aussi grand qu'un homme ; il est clair : qu'un homme, avant le verbe, est un enfant robuste.

— « Quand on le lui accorderait, poursuit Rousseau, qu'en conclurait-il ? Que si, quand il est robuste, cet homme était aussi dépendant des autres... »

—Relativement à l'individu, existant avant le verbe,

il n'y a : ni autres, ni dépendance ; pas plus qu'une pierre n'est un autre pour une autre pierre ; pas plus qu'un chêne ne dépend du tonnerre. Quand on mêle, continuellement, le propre et le figuré ; on ne peut faire : qu'un galimatias continuel.

— « ... était aussi dépendant des autres, continue Rousseau, que quand il est faible, il n'y a sorte d'excès... »

— Ici, le mot *excès*, se rapporte au raisonnement. On ne dit pas les excès de la foudre. Avant le raisonnement, il n'y a pas d'excès.

— « ... il n'y a sorte d'excès, continue Rousseau, auxquels il ne se portât ; qu'il ne battit sa mère lorsqu'elle tarderait trop à lui donner la mamelle... »

— C'est, ce que font tous les enfants ; sans, pour cela être méchants.

— « ... qu'il n'étranglât un de ses jeunes frères, continue Rousseau, lorsqu'il en serait incommodé... »

— A la force près, c'est ce que font tous les enfants, avant le verbe ; sans, pour cela être méchants.

— « ... qu'il ne mordît la jambe à l'autre, continue Rousseau, lorsqu'il en serait heurté ou troublé. »

— C'est, encore, ce que feraient tous les enfants ; s'ils avaient des dents avant le verbe ; et cela : sans être méchants.

— « Mais ce sont, continue Rousseau, deux suppositions contradictoires dans l'état de nature que d'être robuste et dépendant. »

— Encore une fois, avant le verbe la dépendance proprement dite n'existe pas. Direz-vous : qu'une laitue dépend de l'arrosoir ?

— « L'homme est faible quand il est dépendant, continue Rousseau, et il est émancipé avant d'être robuste. »

— Ceci est du galimatias.

— « Hobbes n'a pas vu, continue Rousseau, que la même cause qui empêche les sauvages d'user de leur raison... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de *les ;* un pluriel humain est l'expression d'une société ; et, avant le verbe, il n'y a pas de société.

— « ... comme le prétendent nos jurisconsultes, continue Rousseau, les empêche en même temps d'abuser de leurs facultés... »

— Avant le verbe, il n'y a : ni temps, ni abus, ni faculté.

— « ... comme il le prétend lui-même, continue Rousseau ; de sorte qu'on pourrait dire que les sauvages... »

—Dites donc l'homme avant le verbe ! Il y a, entre nous et les sauvages, parité quant à l'ignorance de la vérité. Seulement, chez les sauvages, il y a, pour les masses : moins d'injustice sociale.

— « ... que les sauvages, continue Rousseau, ne sont pas méchants précisément parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons. »

—Ceci est juste, pour l'homme avant le verbe. Or, n'être ni bon ni méchant, c'est moralement, humainement : n'être rien du tout.

— « Car ce n'est ni le développement des lumières, continue Rousseau, ni le frein de la loi, mais le calme des passions et l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire. »

— Avant le verbe, il n'y a pas de lumières, pas de lois, pas d'ignorance, pas de savoir, pas de vice, pas de vertu. Toute cette tirade est un attrappe-sots.

— « *Tanto plus in illis provicit vitiorum ignoratio quam in his cognitio virtutis.* Il y a d'ailleurs, continue Rousseau, un autre principe que Hobbes n'a point aperçu, et qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir en certaines circonstances la férocité de son amour-propre ou le désir de se conserver avant la naissance de cet amour, tempère l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. »

— Il ne s'agit : ni de principe donné à l'homme, ni de causes finales, folies qui se rapportent également au matérialisme et à l'anthropomorphisme; il ne s'agit pas davantage : de férocité, de désir, ni d'amour-propre, proprement dits, qui se rapportent au raisonnement, et ne peuventexister avant le verbe ; il s'agit : d'une répulsion organique à la vue ou au son de ce que, après le verbe, l'homme appelle souffrance. Cette répulsion existe ; mais, elle se trouve vaincue : par toutes les tendances de conservation. C'est, sur cette simple et faible répulsion, qui n'empêcherait pas l'homme, avant le

verbe, de mordre ce qui s'oppose à ses tendances; que, le dix-huitième siècle a échafaudé son droit naturel; ce qui n'a pu l'empêcher de reconnaître ce qu'il appelle: la férocité de son homme naturel.

— « Je ne crois pas, continue Rousseau, avoir aucune contradiction à craindre... »

—Voilà, toujours, ce que dit un avocat; quand il sait: qu'il a tout à craindre. On appelle, cela, une figure de rhétorique; ce qui signifie: un artifice dans le mensonge.

— « ... en accordant à l'homme, continue Rousseau, la seule vertu naturelle... »

—Une vertu naturelle, une vertu organique, est une sottise. Avant le verbe, il n'y a : ni vice ni vertu.

— « ... la seule vertu naturelle, continue Rousseau, qu'ait été forcé de reconnaître le détracteur le plus outré des vertus humaines. »

— Vertus humaines ! Et les vertus de chien, comment sont-elles ? Les mots *vertu humaine, science humaine*, etc., ne peuvent être entendus, par le bon sens, sans exciter : un sourire de pitié.

— « Je parle de la pitié, continue Rousseau, disposition convenable à des êtres aussi faibles et sujets à autant de maux que nous le sommes... »

— Avant le verbe il n'y a ni bien ni mal, non-seulement au moral, qui n'existe pas alors ; mais, même au physique. Le bien et le mal sont relatifs au temps ; et, avant le verbe, le temps n'existe pas.

— « ... vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme, continue Rousseau, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle que les bêtes mêmes en donnent des signes sensibles. »

—Quand même, les chiens bâtiraient des hôpitaux pour les enragés ; quand même, ils auraient des bureaux de nourrices, et des entrepreneurs de pompes funèbres ; si, tout cela existait sans le verbe ; ce ne seraient que des tendances organiques et non pas des vertus. Quand on fait de la science, il faut laisser de côté : tous les oripeaux poétiques. Le fait est : que, dans toute série animale, lorsqu'un individu est faible, malade, tous les autres s'en éloignent ; à moins que ce ne soit pour nuire à sa conservation. La nature, c'est le diable, c'est tout ce qu'il y a de pire : socialement parlant ; et, des hommes avant le verbe, des hommes naturels, forcés de vivre ensemble, se dévoreraient bientôt ; si, le développement du verbe ne venait enchaîner : leurs tendances organiques.

— « Sans parler, continue Rousseau, de la tendresse des mères pour leurs petits... »

— Allons ! encore de la poésie, encore des figures. Il n'y a pas de tendresse avant le verbe ; il y a tendance organique. Donnez des œufs de canne, à une poule ; elle sera folle de ses petits. Et, nous disons folle : puisque vous aimez les figures. Tout cela est du verbiage ; propre à amuser : des lectrices de romans.

— « ... et, continue Rousseau, des périls qu'elles bravent pour les en garantir... »

— Allons ! voilà les poules transformées en amazones. Prenez donc votre mouchoir, et courez au mélodrame.

— « ... on observe tous les jours, continue Rousseau, la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. »

— Et ces horribles fauvettes, qui ne mangent que des êtres vivants ! Vous verrez que c'est la civilisation qui les a portées : à ne pas vivre de citrouilles !

— « Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espèce, continue Rousseau ; il y en a même qui leur donnent une espèce de sépulture... »

— Vous le voyez : les bêtes ont des entrepreneurs de pompes funèbres.

— « ... et les tristes mugissements du bétail entrant dans une boucherie, continue Rousseau, annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe, etc.

.....

« ... Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate et aux esprits de sa trempe d'acquérir de la vertu par raison... »

— De la vertu sans raison ! de la vertu de chien, ou de la vertu d'un enfant qui tette, ou de la vertu du sauvage de l'Aveyron, sont de bien belles choses ! Et, tout un siècle a admiré ces folies ; et, la moitié de notre siècle les admire encore !

— « ... il y a longtemps que le genre humain ne serait plus, continue Rousseau, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnements de ceux qui le composent. »

— Ne dirait-on pas : que, ce ton dogmatique est l'expression de la vérité ? Le fait est, cependant : que, sans le raisonnement, le genre humain n'existerait pas deux générations. Pour le savoir, ouvrez les yeux ; et, étudiez l'histoire naturelle.

— « Concluons, continue Rousseau, qu'errant dans les forêts... »

— Ces Messieurs s'imaginent : que, là où l'homme n'a pas pénétré, il n'y a que forêts. Il serait bon d'avoir quelque peu voyagé, avant de parler du prétendu état de nature.

— « ... sans industrie, continue Rousseau, SANS PAROLE, sans domicile, sans guerre et sans liaison, sans nul besoin de ses semblables... »

— Pas même, pour lui donner à teter.

— « ... comme, continue Rousseau, sans nul désir de lui nuire... »

— Sans désir, bien. Avant le verbe, il n'y a pas de désir. Mais, sans tendance, c'est autre chose.

— « ... *peut-être* même, continue Rousseau, sans jamais en connaître aucun individuellement... »

— Le peut-être est inutile. Avant le verbe, il n'y a de connaissance qu'au figuré. Si, c'est au figuré, le peut-être est encore inutile : il n'y a pas de plante qui ne connaisse parfaitement la lumière ; et, le fer connaît très-bien l'aimant.

— Allons ! voilà les poules transformées en amazones. Prenez donc votre mouchoir, et courez au mélodrame.

— « ... on observe tous les jours, continue Rousseau, la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. »

— Et ces horribles fauvettes, qui ne mangent que des êtres vivants ! Vous verrez que c'est la civilisation qui les a portées : à ne pas vivre de citrouilles !

— « Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espèce, continue Rousseau ; il y en a même qui leur donnent une espèce de sépulture... »

— Vous le voyez : les bêtes ont des entrepreneurs de pompes funèbres.

— « ... et les tristes mugissements du bétail entrant dans une boucherie, continue Rousseau, annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe, etc.

. . . . . .

« ... Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate et aux esprits de sa trempe d'acquérir de la vertu par raison... »

— De la vertu sans raison ! de la vertu de chien, ou de la vertu d'un enfant qui tette, ou de la vertu du sauvage de l'Aveyron, sont de bien belles choses ! Et, tout un siècle a admiré ces folies ; et, la moitié de notre siècle les admire encore !

— « ... il y a longtemps que le genre humain ne serait plus, continue Rousseau, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnements de ceux qui le composent. »

— Ne dirait-on pas : que, ce ton dogmatique est l'expression de la vérité ? Le fait est, cependant : que, sans le raisonnement, le genre humain n'existerait pas deux générations. Pour le savoir, ouvrez les yeux ; et, étudiez l'histoire naturelle.

— « Concluons, continue Rousseau, qu'errant dans les forêts... »

— Ces Messieurs s'imaginent : que, là où l'homme n'a pas pénétré, il n'y a que forêts. Il serait bon d'avoir quelque peu voyagé, avant de parler du prétendu état de nature.

— « ... sans industrie, continue Rousseau, SANS PAROLE, sans domicile, sans guerre et sans liaison, sans nul besoin de ses semblables... »

— Pas même, pour lui donner à teter.

— « ... comme, continue Rousseau, sans nul désir de lui nuire... »

— Sans désir, bien. Avant le verbe, il n'y a pas de désir. Mais, sans tendance, c'est autre chose.

— « ... *peut-être* même, continue Rousseau, sans jamais en connaître aucun individuellement... »

— Le peut-être est inutile. Avant le verbe, il n'y a de connaissance qu'au figuré. Si, c'est au figuré, le peut-être est encore inutile : il n'y a pas de plante qui ne connaisse parfaitement la lumière ; et, le fer connaît très-bien l'aimant.

— « ... l'homme sauvage, » continue Rousseau...

— Vous voyez : que, pour Rousseau, l'homme sauvage, c'est l'homme avant le verbe.

— « ... sujet à peu de passions, continue Rousseau, et se suffisant à lui-même, n'avait que les sentiments et les lumières... »

— Des sentiments, et des lumières, avant le verbe!

— « ... n'avait, continue Rousseau, que les sentiments propres à cet état... »

— C'est, comme si vous disiez : les lumières propres à un enfant qui est dans le sein de sa mère. Que de verbiage!

— « ... qu'il ne sentait que ses vrais besoins, continue Rousseau, ne regardait que ce qu'il croyait... »

— Croire, avant le verbe!

— « ... que ce qu'il croyait avoir intérêt de voir, continue Rousseau, et que son intelligence ne faisait pas plus de progrès que sa vanité. Si, par hasard, il faisait quelque découverte... »

— Des découvertes, avant le verbe!

— « ... il pouvait d'autant moins la communiquer, continue Rousseau, qu'il ne reconnaissait pas même ses enfants. L'art périssait avec l'inventeur. Il n'y avait ni éducation ni progrès ; les générations se multipliaient inutilement ; et chacune partant toujours du même point, les siècles s'écoulaient dans toute la grossièreté des premiers âges ; l'espèce était déjà vieille, et l'homme restait toujours enfant. »

— « ... que de misères et d'horreurs, continue Rousseau, n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables... »

— Eût crié avant de parler, n'est-ce pas? Nous disons : avant de parler; puisque, selon Rousseau, l'état de nature dure : jusqu'à l'aliénation du sol à des familles.

— ... « eût crié à ses semblables, continue Rousseau : Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdu si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne! »

— Voilà, comment on gâte une bonne cause, avec de mauvais arguments. Vis-à-vis de la raison; quand, la société peut, doit exister conformément à la raison; la terre est à tous; mais, les fruits sont : à ceux qui les produisent.

— « Mais il y a grande apparence, continue Rousseau, qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient... »

— Sans langage, sans société civile.

— « ... car, continue Rousseau, cette idée de propriété dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement... »

— Avant que le temps existât, avant le verbe, avant la société civile!

— « ... ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain, continue Rousseau; il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge... »

— Toujours avant le verbe, avant la société civile.

— « ... avant, continue Rousseau, que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. »

— Vous le voyez, l'état de nature dure encore. Il faut être fou, pour dire ces choses-là ; mais, il faut être encore plus fou, pour les couronner ; et, il faut un siècle infiniment fou : pour ne point siffler de pareils juges.

— « Reprenons donc, poursuit Rousseau, les choses de plus haut, et tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événements et de connaissances dans leur ordre le plus naturel.
« Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence... »

— Avant le verbe, il n'y a ni homme proprement dit, ni sentiment d'existence dans le temps ; il n'y a : que sensibilité, éternité.

— « ... son premier soin, continue Rousseau, celui de sa conservation. »

— Avant le verbe, il n'y a pas de soin, il n'y a que des tendances, des attractions et des répulsions. Avant le verbe, rien ne distingue l'homme de l'animal, sinon que, chez l'homme, il y a sensibilité réelle, éternité ; et, chez l'animal, sensibilité apparente. Le temps ni l'éternité n'existent point, pour l'animal ; plus qu'ils n'existent : pour le végétal ou le minéral.

— « Les productions de la terre, continue Rousseau, lui fournissaient tous les secours nécessaires... »

— Comme à l'insecte, comme au champignon, comme à l'atome.

— « ... l'instinct, continue Rousseau, le porta à en faire usage. »

— Comme l'insecte, comme le champignon, comme l'atome.

— « La faim, continue Rousseau, d'autres appétits, lui faisant éprouver tour à tour diverses manières d'exister... »

— La diversité est exclusive au temps. Avant le verbe, il n'y a pas diversité.

— « ... il y en eut une, continue Rousseau, qui l'invita... »

— Qui l'*invita*, quand il s'agit de l'homme avant le verbe est une mauvaise expression; c'est qui le *porta* qu'il fallait dire. L'invitation est relative au choix; et, avant le verbe, il n'y a pas de choix.

— « ... qui l'invita à perpétuer son espèce, continue Rousseau; et ce penchant aveugle... »

— Si, le penchant était aveugle; le mot *invita* est donc mauvais.

— « ... dépourvu, continue Rousseau, de tout sentiment du cœur... »

— Le cœur est un sot; ou plutôt, les sots sont ceux

qui se servent du figuré pour le propre. Relativement aux actions, il n'y a pas de cœur dans l'homme : avant le verbe, il n'y a qu'un cerveau; après le verbe, il y a encore : le cerveau pour la bête; et, l'âme agissant au moyen du cerveau, pour l'homme.

— « ... ne produisait, continue Rousseau, qu'un acte purement animal... »

— Si ce n'était la mode, vous pourriez également dire végétal : il n'y a rien de plus, pour la copulation des étamines et des pistils d'une rose; que, pour la copulation d'un chien. De part et d'autre, il y a attraction. Il n'est pas plus étonnant : de voir un chien sortir de sa loge, pour courir après une chienne en chaleur; qu'il ne l'est de voir une plante aquatique sortir sa fleur de l'eau, pour qu'elle puisse être fécondée, quand les capsules de pollen sont prêtes à se briser.

— « Le besoin satisfait, continue Rousseau, les deux sexes ne se reconnaissaient plus... »

— Pour se reconnaître, nous l'avons déjà dit, il faut se connaître; et avant le verbe, il n'y a pas de connaissance. Si, ne plus se reconnaître signifie : se *séparer ;* cela est faux, pour les espèces animales, dont les petits ont besoin des soins du père; et, l'animal, propre à devenir homme, est dans ce cas.

— « ... et, continue Rousseau, l'enfant même n'était plus rien à la mère sitôt qu'il pouvait se passer d'elle. »

— Cela serait ainsi, si, pendant que l'enfant, que les enfants ont besoin des soins de la mère, le verbe n'était inventé, mille fois, nécessairement. Si, les animaux avaient de la sensibilité ; non-seulement le temps nécessaire à élever les petits suffirait, pour développer le verbe ; mais, le seul temps du rut serait des millions de fois plus que suffisant. Nous le prouverons, et bientôt.

— « Telle fut, continue Rousseau, la condition de l'homme naissant. »

— C'est faux. Dites : telle fut la condition de l'homme avant de naître, lorsque, propre à devenir homme, il n'était encore qu'animal. Au propre, l'homme naît avec le verbe.

— « Telle fut, continue Rousseau, la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations... »

— C'est faux. Tout animal, capable de sensations, est capable de devenir un homme.

— « ... et, continue Rousseau, profitant à peine des dons que lui offrait la nature, loin de songer à lui rien arracher. »

— Tout cela est de la poésie. La nature est une sotte et ne donne rien ; et, avant le verbe, l'homme ne profite ni n'arrache.

— « Mais, continue Rousseau, il se présenta bientôt des difficultés... »

— Il n'y a pas de difficultés avant le verbe ; il y a des obstacles, et rien de plus.

— « ... il fallut, continue Rousseau, apprendre à les vaincre. »

— Avant le verbe, on n'apprend pas. L'apprentissage réel est relatif au verbe ; il n'y a que l'apprentissage figuré qui soit relatif à l'éducation. Quand on dit : qu'un chien apprend à marcher; on dit une sottise, si on prétend ne point parler figurément. C'est, comme si vous disiez que, pendant son enfance, un pommier apprend à porter des fruits.

— « La hauteur des arbres qui l'empêchait d'atteindre à leurs fruits, continue Rousseau, la concurrence des animaux qui cherchaient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en voulaient à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps : il fallut se rendre agile, vite à la course, vigoureux au combat. »

— Tout cela, ce sont de véritables contes. Avant le verbe, c'est l'instinct qui fait mouvoir ces organes ; et l'instinct n'apprend pas, ne raisonne pas.

— « Les armes naturelles, continue Rousseau, qui sont les branches d'arbres et les pierres, se trouvèrent bientôt sous sa main. »

— Des voyageurs ont dit : que, des singes se servent de bâtons et de pierres. C'est très-douteux. Mais, quand même ils feraient du feu, par instinct; quand même ils feraient des palais par instinct, cela ne dirait absolument rien : pour la sensibilité. C'est le verbe, et le verbe seul : qui est l'expression de la sensibilité ; l'expression de l'incarnation.

— « Il apprit, continue Rousseau, à surmonter les obstacles de la nature... »

— Encore une fois, et encore mille : le mot *apprendre*, avant le verbe, est une sottise.

— « ... à combattre au besoin les autres animaux, continue Rousseau, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il fallait céder au plus fort.

« A mesure que le genre humain s'étendit, les peines se multiplièrent avec les hommes. »

— Encore une fois, et encore mille : avant le verbe, il n'y a pas de peines, il n'y a que des obstacles ; et, quand les obstacles s'accumulent, l'espèce périt. Nous avons encore des plumes du dronte ; et, sur le globe, il n'y a plus de dronte.

— « La différence des terrains, des climats, des saisons, continue Rousseau, put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. »

— Il n'y a pas de doute que les terrains, les climats, les saisons, etc., n'influent sur l'organisme, et ne changent l'organisme. Mais, comme l'instinct n'est que l'organisme en action ; quand l'organisme change, l'instinct change également. Mais, l'instinct ne fait pas venir le verbe.

— « Des années stériles, continue Rousseau, des hivers longs et rudes, des étés brûlants qui consument tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. »

— Le mot *industrie*, pris au propre avant le verbe, est délicieux !

— « Le long de la mer et des rivières, continue Rousseau, ils inventèrent la ligne et l'hameçon, et devinrent pêcheurs et ichtyophages. »

— Et pourquoi les chiens, qui mangent fort bien le poisson, ne vont-ils pas pêcher à la ligne : quand on les met sur une île ; et, qu'ils y ont mangé tout ce qui s'y trouve? Tout cela est pitoyable. Et le tout : parce que ces Messieurs ne veulent pas étudier l'histoire naturelle ; ou, qu'ils dédaignent d'y penser, quand il s'agit de métaphysique. Ne faut-il pas être fou, pour s'imaginer : qu'il est possible d'arriver à la connaissance du métaphysique, si métaphysique il y a, à moins de connaître, et de pouvoir distinguer : ce qui est physique, de ce qui ne l'est pas?

— « Dans les forêts, continue Rousseau, ils se firent des arcs et des flèches, et devinrent chasseurs et guerriers. »

— Avant le verbe, n'est-ce pas? Et, pourquoi les singes ne font-ils pas des arcs et des flèches? En vérité, de pareilles aberrations font mal au cœur ; et, ces dégoûtantes rapsodies ont été couronnées ; et, on a élevé des statues à leur auteur! Mais, après cela, un homme de sens commun se trouverait avili, s'il pouvait jamais penser : qu'on voulût lui élever une statue.

— « Dans les pays froids, continue Rousseau, ils se couvrirent des peaux de bêtes qu'ils avaient tuées. »

— Et, qu'ils avaient écorchées, sans raisonnement; afin : de se servir de leurs peaux, quand le besoin s'en présenterait. Et, personne n'a sifflé ; et, les quatre-

vingt-dix-neuf centièmes des sots, nous siffleront : pour avoir osé siffler ce Monsieur.

— « Le tonnerre, continue Rousseau, un volcan ou quelque heureux hasard leur fit connaître le feu... »

— C'est bien dommage, qu'avant le verbe, l'invention du feu n'ait pas été mise au concours ; il y aurait eu des couronnés.

— « ... nouvelle ressource, continue Rousseau, contre la rigueur de l'hiver. »

— Une ressource, avant le verbe ! C'est délicieux.

— « Ils apprirent, continue Rousseau, à conserver cet élément... »

— Et, probablement, avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas se brûler : le tout avant le verbe. *E sempre bene !*

— « ... puis, continue Rousseau, à le reproduire, et enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoraient crues. »

— Les scélérats ! Alors, ils mangeaient un homme comme un chien, puisqu'ils n'y faisaient pas de différence. Voyez-vous cet état de nature, qui est anthropophage ? Dans l'état de nature, on ne devrait manger : que, de la crême fouettée, et des petits pâtés.

— « Cette application réitérée des êtres divers à lui-même, continue Rousseau, et les uns aux autres, dut naturellement... »

— Faites attention à ce *naturellement*, il est admirable !

— « ... dut naturellement, continue Rousseau, engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. »

— Un esprit, des perceptions, et des rapports, avant de raisonner ! Comme c'est joli !

— « Ces relations, continue Rousseau, que nous exprimons par les mots de grand, de petit, de fort, de faible, de vite, de lent, de peureux, de hardi et d'autres idées pareilles... »

— Quel dommage de ne pas avoir cité : tout le dictionnaire !

— « ... comparées au besoin, » continue Rousseau...

— Des idées et des comparaisons, avant le verbe !

— « ... et, continue Rousseau, presque sans y songer... »

— Quel dommage, d'avoir inventé le verbe ! En vérité, il était plus commode de s'en passer.

— « ... produisirent enfin sur lui, continue Rousseau, quelque sorte de réflexion... »

— Toujours avant le verbe ! C'est charmant !

— « ... ou plutôt, continue Rousseau, une espèce de prudence machinale... »

— Ah ! monsieur Rousseau ! que l'on vous em-

brasse pour la prudence machinale! Si, l'Académie des sciences morales et politiques avait existé de votre temps, vous auriez eu: deux couronnes au lieu d'une.

— « ... qui lui indiquait, continue Rousseau, les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

« Les nouvelles lumières qui résultèrent de ce développement... »

— Vous le voyez, les lumières s'accumulent même sans le verbe. Que le diable emporte celui qui a inventé le verbe! C'était tout à fait inutile.

— « ... augmentèrent, continue Rousseau, sa supériorité sur les autres animaux... »

— Vous le voyez. Même sans le verbe, l'homme est supérieur aux autres animaux. Quels sont donc les sots, qui ont dit le contraire?

— « ... en la lui faisant connaître, » continue Rousseau.

— Toujours sans le verbe. En vérité ce verbe est bien inutile!

— « Il s'exerça à leur dresser des piéges, continue Rousseau; il leur donna le change en mille manières... »

— Toujours sans raisonner et par le seul moyen de la prudence machinale. Cette prudence vaut, à elle seule : dix médailles.

— « ... et, continue Rousseau, quoique plusieurs le surpassassent en force au combat, ou en vitesse à la course, de ceux qui pouvaient lui

servir ou lui nuire, il devint, avec le temps, le maître des uns et le fléau des autres. »

— Voilà, l'homme de la nature qui a des esclaves; et, qui plus est, devient tyran. En vérité! il ne valait pas la peine de se civiliser.

— « C'est ainsi, continue Rousseau, que le premier regard qu'il porta sur lui-même... »

— Le tout : sans miroir et sans raisonner.

— « ... y produisit, continue Rousseau, le premier mouvement d'orgueil. »

— Certes, il n'y avait pas de quoi. Le diable raisonnait, et il était excusable : pourquoi, son maître ne lui avait-il pas appris à mieux raisonner? Mais l'homme, et avant le verbe?

— « C'est ainsi, continue Rousseau, que, sachant encore à peine distinguer les rangs... »

— Enfin, il les distinguait. Sans le verbe, c'était beaucoup; c'était même infiniment.

— « ... et, continue Rousseau, se contemplant au premier par son espèce... »

— Voyez-vous : la contemplation exister avant le raisonnement? Ma foi, l'écolier vaut mieux que le maître; Condillac n'allait pas aussi loin.

— « ... il se préparait de loin, continue Rousseau, à y prétendre par son individu. »

— A-t-il de l'esprit cet homme de la nature! Il connaît les qualités de l'espèce, avant de connaître celles de l'individu ; et tout cela : sans le verbe. La sainte Trinité n'est rien, auprès de pareils mystères.

— « Quoique ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous, poursuit Rousseau, et qu'il n'eût guère plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux... »

— Ce plus de commerce, qu'il avait avec ses semblables, était-ce pour les manger?

— « ... ils ne furent pas oubliés, continue Rousseau, dans ses observations. »

— Il aurait dû les communiquer à l'Académie des sciences.

— « Les conformités que le temps, continue Rousseau, put lui faire apercevoir entre eux, sa femelle et lui-même... »

— Sa femelle! Mais, il n'en avait pas, dites-vous. Pour *distinguer* un mâle d'une femelle, il faut raisonner. Il n'y a que la raison qui distingue. L'aimant ne distingue pas le fer du cuivre. Il attire le premier, il n'attire pas le second.

— « ... le firent *juger*, continue Rousseau, de celles qu'il n'apercevait pas... »

—Juger! Jugez-vous : combien ce jugement est délicieux ?

— « ... et, continue Rousseau, voyant qu'ils se conduisaient tous

comme il aurait fait en de pareilles circonstances, *il conclut* que leur manière de penser et de sentir était entièrement conforme à la sienne; et cette importante vérité, bien établie dans son esprit, lui fit suivre, par un pressentiment aussi sûr et plus prompt que la dialectique, les meilleures règles de conduite que, pour son avantage et sa sûreté, il lui convînt de garder avec eux. »

— Puis, vous direz : que, le verbe est utile pour raisonner! Vous voyez bien que non. Bientôt, il faudra demander, à un concours universel : s'il n'y aurait pas moyen d'anéantir le verbe ?

— « Instruit par l'expérience, » continue Rousseau...

— Vous voyez : que, l'expérience peut instruire sans le verbe. Alors, à quoi sert-il ? A bas le verbe !

— « ... que l'amour du bien-être, continue Rousseau, est le seul mobile des actions humaines, il se trouve en état de distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devait le faire compter sur l'assistance de ses semblables, et celles plus rares encore où la concurrence devait le faire défier d'eux. Dans le premier cas, il s'unissait avec eux en troupeau... »

— S'ils raisonnaient, s'ils distinguaient, ce n'était pas un troupeau; s'ils ne raisonnaient pas, ils ne se mettaient pas en troupeau; puisque vous dites : que, l'instinct de l'homme est d'aller seul; et même, de ne pas rester plus qu'un instant avec sa femme.

— « ou tout au plus, continue Rousseau, par quelque sorte d'association libre... »

— Une association non libre est donc un troupeau? Alors, cette quelque sorte d'association libre était la

suite d'un raisonnement. Et comment raisonnaient-ils avant le verbe ?

— « ... qui, continue Rousseau, n'obligeait personne... »

— Une association libre, qui n'oblige personne, est une association raisonnée sans raison. C'est, aux seuls philosophes, qu'il est permis de dire : de pareilles choses.

— « ... et qui ne durait, continue Rousseau, qu'autant que le besoin qui l'avait formée. »

— Que signifie ce mot *besoin?* Est-il pris au propre ou au figuré? Signifie-t-il tendance organique, ou tendance rationnelle? Si, c'est tendance organique, il n'est pas causé par une distinction. Si, c'est une tendance rationnelle, l'instinct solitaire a donc changé? L'instinct ne change que par cause physique. Quelle est la cause qui l'a fait changer?

— « Dans le second, continue Rousseau, chacun cherchait à prendre ses avantages, soit à force ouverte s'il croyait le pouvoir, soit par adresse et subtilité s'il se sentait le plus faible. »

— Mais, tout cela est raisonner; ou, tout ce que vous dites n'a pas le sens commun. Il est bien ennuyeux de toujours répéter : que, vous-même convenez qu'avant le verbe, il n'y a pas de raison possible; et que, cependant, à chaque instant, vous faites raisonner avant le verbe. Si l'on veut conserver quelque

estime pour vous, il est impossible de le faire, sans vous taxer de folie.

— « Voilà comment, poursuit Rousseau, les hommes purent avoir insensiblement... »

— Vous avez dit vous-même : qu'à la fin, d'une longue suite de siècles, il était le même qu'au commencement. Soyez donc d'accord avec vous-même.

— « ... purent avoir insensiblement, continue Rousseau, quelque idée grossière des engagements mutuels... »

— Grossière ou non, une idée d'engagement mutuel est relative au temps, au verbe. Comment l'homme a-t-il eu le verbe? Une seule idée appartient au verbe, tout aussi bien que la *Mécanique céleste*.

— « ... et, continue Rousseau, de l'avantage de les remplir... »

— Il faut toute une grammaire : pour avoir de pareilles idées.

— « ... mais seulement, continue Rousseau, autant que pouvait l'exiger l'intérêt présent et sensible... »

— Cela entrait-il dans le contrat? Il paraît aussi : qu'il y a des intérêts présents et insensibles. Rousseau aurait bien dû nous en donner un exemple.

— « ... car, continue Rousseau, la prévoyance n'était rien pour eux... »

— Exister, en dehors de la prévoyance ; c'est, ne

pas encore exister dans le temps; c'est, n'avoir pas le verbe; c'est, ne pas raisonner. Vous le voyez : Rousseau en convient à chaque instant; et, à chaque instant il l'oublie. Pour lire Rousseau, et ne pas le trouver absurde à chaque instant, il faut avoir autant de foi, autant de répulsion pour le raisonnement : que, pour lire la Bible. Et, ce n'est pas seulement à son discours sur l'inégalité des conditions, que ceci s'applique; c'est, au *Contrat social*, à l'*Émile*, à tout ce qui, de lui, est le plus admiré.

— « ... et, continue Rousseau, loin de s'occuper d'un avenir éloigné... »

— Un avenir est un avenir : qu'importe, pour être avenir, qu'il soit près ou éloigné ? Il n'y a pas d'avenir sans verbe.

— « ... ils ne songeaient pas même au lendemain, » continue Rousseau.

— La mort est le lendemain de la vie. Combien peu d'hommes, qui se disent philosophes, pensent sérieusement à ce lendemain? Et combien peu, parmi eux, qui se disent y croire, se conduisent : comme si ce lendemain existait!

— « S'agissait-il, continue Rousseau, de prendre un cerf? Chacun sentait bien qu'il devait pour cela garder fidèlement son poste. »

— Le tout sans verbe, sans raisonnement!

— « Mais, continue Rousseau, si un lièvre venait à passer à la portée

de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule, et qu'ayant atteint sa proie, il ne se souciât fort peu de faire manquer la leur à ses compagnons. »

— Et certes, si *la quelque sorte d'association libre n'avait pas de sanction*, il faisait très-bien ; ce qui signifie : qu'il raisonnait très-bien.

— « Il est aisé de comprendre, poursuit Rousseau, qu'un pareil commerce n'exigeait pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des corneilles ou des singes qui s'attroupent à peu près de même. »

— Un langage est un langage, peu importe son degré de raffinement. Les corneilles ont donc un langage? Alors, la laitue parle, l'écritoire parle, et tout parle: comme dit M. de la Mennais. Puis, comme tout ce qui parle, tout ce qui a le verbe, est homme, il s'ensuit : qu'une laitue et une écritoire sont des hommes. De pareilles conclusions, tirées par analogie, font pitié.

— « Des cris inarticulés, continue Rousseau, beaucoup de gestes et quelques bruits imitatifs durent composer pendant longtemps la langue universelle... »

— Que dire : à des gens qui, à chaque instant, vous donnent le figuré pour le propre; qui appellent *langue*, l'expression de l'instinct; qui trouvent que les croassements des corneilles sont des verbes? Rien. Que dire : à ceux qui admirent de pareilles folies? Pas davantage. Alors, pourquoi écrire? Pour les générations qui s'élèvent. Celles qui sont élevées sont incorrigibles, à l'exception peut-être d'un individu, sur cent mille.

— « ... à quoi, continue Rousseau, joignant dans chaque contrée quelques sons articulés... »

— Allons! voilà la langue universelle à tous les iables.

— « ... et conventionnels, dont, comme je l'ai dit, continue Rousseau, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution... »

— Alors, taisez-vous donc; car, tout est là. C'est, de l'origine du verbe qu'il s'agit; et une fois qu'un seul signe conventionnel existe, le verbe existe dans toute son intégralité. Dites : comment ce signe existe; et, comment il vient aux corneilles, puisque les corneilles ont un langage.

— « ... on eut, continue Rousseau, des langues particulières, mais grossières, imparfaites, et telles à peu près qu'en ont aujourd'hui diverses nations sauvages. »

— Et, après tout ce long verbiage plein de nonsens; voilà, toutes les explications que vous donnez, sur l'origine du verbe? Lequel donc faut-il le plus admirer : ou, votre vanité; ou, la sottise de ceux qui vous admirent? Quant aux langues des nations sauvages, allez donc les étudier; et, vous en trouverez, dont les grammaires sont au-dessus : de vos grammaires grecques et latines.

— « Je parcours comme un trait, continue Rousseau, des multitudes de siècles... »

— Toujours des multitudes de siècles. A chaque

instant, il oublie qu'il a formellement énoncé : qu'après des multitudes de siècles, on n'était pas plus avancé qu'au premier jour. Du reste, vous allez voir : que, l'origine du verbe est due au déluge. On ne s'attendait pas : à trouver le déluge dans cette affaire.

— « ... forcé par le temps qui s'écoule, continue Rousseau, par l'abondance des choses que j'ai à dire et par le progrès presque insensible des commencements ; car plus les événements étaient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire. »

— Connaissez-vous des gens qui vont à l'Opéra et ne font attention qu'à la musique? Vous avez le pendant de ceux qui ne s'occupent que du style et non des pensées; vous avez le dix-huitième siècle, et aussi une grande partie du dix-neuvième. La musique parlée de Rousseau est de toute beauté.

— « Ces premiers progrès, poursuit Rousseau, mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclairait, et plus l'industrie se perfectionnait. Bientôt, cessant de s'endormir sous le premier arbre ou de se retirer dans des cavernes... »

— Après des multitudes de siècles ! Il serait curieux de savoir : si, les oiseaux sont restés des multitudes de siècles, avant d'inventer les nids. Ce serait, du reste, moins absurde que pour l'homme. Car, les oiseaux sont, en effet, depuis une multitude de siècles sur le globe; et, tous les monuments géologiques attestent : qu'il n'y en a point quatre-vingts, que l'homme s'y trouve.

— « ... on trouva quelques sortes de haches de pierres dures et tranchantes, continue Rousseau, qui servirent à couper du bois, creuser la

terre et faire des huttes de branchages qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile et de boue. Ce fut là l'époque d'une première révolution qui forma l'établissement et la distinction des familles... »

— Ainsi, la hache est l'origine de la famille; et, non la famille l'origine de la hache. On croirait que Rousseau, dans ce discours, s'est efforcé d'affirmer : tout ce qui est contre le sens commun.

— « ... et qui, continue Rousseau, introduisit une sorte de propriété... »

— Toujours *une sorte,* ou *quelque espèce,* ou toute autre indétermination. Quand on a des idées claires, ce n'est point ainsi qu'on s'exprime. La propriété est, ou n'est pas. La propriété est : le droit de disposer d'une chose conformément à la loi, conformément au raisonnement. Avant la loi, avant le raisonnement, il n'y a pas de propriété; après le raisonnement, après le verbe, après la loi, ce qui est tout un, tout est propriété. Vient ensuite la distinction : de bon et de mauvais raisonnement, de bonne et de mauvaise loi; mais, cette distinction ne fait rien à l'existence de la propriété. La propriété est aussi ancienne que le verbe; et, également indestructible.

— « ... d'où peut-être, continue Rousseau, naquirent déjà bien des querelles et des combats. »

— Les querelles et les combats, proprement dits, naquirent avec le verbe. Auparavant, il n'y a pas de querelles; et, il n'y a que des combats figurés; comme,

lorsqu'on dit : que, les vents se combattent. Les querelles et les combats durent ensuite, tant pour les sociétés que pour les individus : aussi longtemps qu'il y a des opinions ; aussi longtemps que l'ordre peut exister par la force ; aussi longtemps que le raisonnement, rendu incontestable, ne domine pas socialement et individuellement. Après cette époque, les querelles et combats n'ont plus d'existence qu'au figuré. Car, les querelles et les combats, de maniaques échappés d'un hôpital, ne sont querelles et combats que figurément : ce sont des organismes qui se heurtent.

— « Cependant, continue Rousseau, comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logements qu'ils se sentaient capables de défendre... »

— Mauvaise observation. Les plus forts sont toujours ceux qui font le moins. Ils font travailler les autres. Remarquez, en outre, qu'avant le raisonnement il n'y a pas de force socialement, proprement dite; un parasite tue un colosse. Après le verbe, la force proprement, socialement dite, ne consiste point dans les muscles ; mais, dans le cerveau, dans le raisonnement, qui fait mouvoir les hommes et les muscles.

— « ... il est à croire, continue Rousseau, que les faibles trouvèrent plus court et plus sûr de les imiter que de tenter de les déloger... »

— Depuis que la société existe, les faibles n'ont jamais fait ce qu'ils ont voulu ; mais, ce que les forts ont voulu ; et, cela uniquement pour le bien des forts.

Lorsque le raisonnement domine, il n'y a plus, socialement, ni forts, ni faibles; tous sont placés : conformément à la raison.

— « ... et quant à ceux qui avaient déjà des cabanes, continue Rousseau, aucun d'eux ne dut chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenait pas que parce qu'elle lui était inutile... »

— Inutile! Nous voilà dans le fourriérisme. Là, il n'y a plus de crimes, parce qu'ils sont devenus inutiles. Les crimes sont toujours utiles : aux passions des plus forts, tant qu'ils sont les plus forts. Les crimes sont seulement inutiles : lorsque, la raison démontre qu'ils sont nuisibles.

— « ... et qu'il ne pouvait s'en emparer, continue Rousseau, sans s'exposer à un combat très-vif avec la famille qui l'occupait..... »

— Comment, très-vif! S'il est le plus fort, ce sera bientôt fait; et s'il est reconnu le plus fort, il n'y aura pas même combat.

— « On entrevoit un peu mieux ici, continue Rousseau, comment l'usage de la parole *s'établit*... »

— Comment s'établit? Est-ce que vous ne nous avez pas dit : que, la langue des corneilles existait déjà; et, de plus, des signes conventionnels? Est-ce que des signes conventionnels ne sont pas des paroles? Vous trouveriez donc : qu'un élève de l'abbé Sicard ne parle pas; et, qu'un perroquet parle?

— « ... ou se perfectionna, » continue Rousseau...

— Encore une indétermination. Quant au perfectionnement, ne vous en vantez point. Votre langage est certainement plus indéterminé, et par conséquent plus mauvais, que celui du premier homme. Pour que la langue soit parfaite, c'est-à-dire claire, il faut : que, la société, l'humanité, ait besoin de cette perfection. Quand, cette nécessité existe ; et, se trouve socialement sentie ; la perfection se trouve : immédiatement.

— « ... insensiblement dans le sein de chaque famille, continue Rousseau, et l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulières purent étendre le langage et en accélérer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations... »

— Nous voilà au déluge.

— « ... ou des tremblements de terre, continue Rousseau, environnèrent d'eau ou de précipices des cantons habités ; des révolutions du globe détachèrent et coupèrent en îles des portions du continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés et forcés de vivre ensemble, il dut se former un idiome commun... »

— Vous le voyez : auparavant il n'y avait pas d'idiome commun à deux personnes ; car, un idiome commun à deux personnes, est bien un idiome commun ; à moins, que le français ne soit pas un idiome commun, parce que les Hottentots ne le comprennent pas. Vous figurez-vous, maintenant, ce que c'est qu'un idiome relatif à un individu ; quand, de l'aveu de l'auteur, un individu isolé ne peut parler? Et, cependant, de pareilles balivernes ont été couronnées !

— « ... plus tôt, continue Rousseau, qu'entre ceux qui erraient librement dans les forêts de la terre ferme. Ainsi il est très-possible qu'après

les premiers essais de navigation, des insulaires aient porté parmi nous l'usage de la parole; et il est au moins très-vraisemblable que la société et les langues ont pris naissance dans les îles, et s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le continent. »

— En voilà assez sur Rousseau. Casti, fait perdre la parole aux animaux, par suite d'un déluge. Rousseau, veut que ce soit un déluge, qui ait donné la parole à l'homme. Nous préférons Casti : il est plus amusant.

Passons, maintenant, à l'auteur de l'*Histoire comparée des philosophies, relativement aux principes des connaissances humaines* (de Gérando).

— « Platon, dit-il, considérait le langage comme un art trop profond pour n'avoir pas été produit et réglé par une intelligence. »

— D'après cet énoncé, il paraîtrait : que, pour Platon, il y aurait des arts moins profonds, qui n'auraient point été produits par l'intelligence. On aurait bien dû : en donner un petit échantillon.

— « Il se demande, continue de Gérando, s'il doit son origine à une intelligence divine ou à une intelligence humaine. »

— Il est bien singulier : que le divin Platon n'ait pas eu l'esprit de deviner : *qu'intelligence divine* et *intelligence humaine* sont absolument INCOMPATIBLES. Si l'intelligence divine existe, l'intelligence humaine n'est intelligence que pour rire; et, si l'intelligence humaine existe, rien n'est moins sérieux : que l'intelligence divine.

— « La première de ces deux solutions, continue de Gérando, ne lui paraît qu'une supposition commode à l'ignorance et imaginée par elle,

tanquam Deus ex machinâ, et il attribue l'origine du langage à l'invention humaine. (Cratyle, p. 296, 316, 343, etc.)

« Quelques écrivains affectent aujourd'hui de présenter l'opinion de la *possibilité de l'invention du langage*, comme un système imaginé par ceux qu'ils appellent *les philosophes modernes*. Ces écrivains me paraissent bien peu connaître eux-mêmes *les philosophes de l'antiquité*. »

— Les écrivains anthropomorphes et instruits n'ont point dit : que, la possibilité de l'invention du langage était un système imaginé par la philosophie moderne; mais, par la philosophie. Et, ils ont dû le dire : parce qu'en effet, l'existence de l'anthropomorphe repose exclusivement : sur l'impossibilité de cette invention. C'est, ce que nous verrons : dans le courant de ce chapitre.

— « Les citations auxquelles nous venons de les renvoyer, continue de Gérando, suffisent pour leur répondre.

« On affecte également de présenter cette opinion comme irréligieuse. »

— Si, par opinion irréligieuse il faut entendre : opinion qui nie l'existence de Dieu ; il n'y a pas de doute : que, cette opinion est éminemment irréligieuse; car, du moment qu'il est démontré : que, l'invention du langage est nécessaire au sein de la famille; l'utilité de Dieu, considérée comme base sociale, s'évanouit complétement.

— « J'espère, continue de Gérando, qu'ici encore l'autorité de Platon, le plus religieux des philosophes... »

— Nous avons déjà donné mille preuves : que, Platon était le moins religieux des philosophes; si, par religieux on comprend : anthropomorphiste. Platon, dans

tous ses ouvrages, se sert de la religion comme d'un moyen politique; et, il se moque des dieux et de Dieu : bien plus encore que des hommes.

— « ... doit suffire, continue de Gérando, pour repousser une pareille accusation.

« Ceux qui prétendent *que le langage n'a pu être inventé,* ont coutume de confondre *la faculté* du langage avec *le langage* lui-même. »

— Cela est faux. Bonald a dit : *il faut penser sa parole avant de parler sa pensée.* Et, tant que vous n'aurez point détruit la valeur de cet argument, tout ce que vous direz : ne sera que paroles.

— « Sans doute, continue de Gérando, l'homme a reçu en naissant la faculté de parler. »

— Recevoir une faculté! quel langage. On reçoit une propriété. Une faculté est ou n'est pas. Le langage est une propriété de l'union de l'âme à un organisme. La faculté de parler appartient à l'âme, dans certaines conditions, dont l'une est son union à un organisme.

— « Sans quoi, continue de Gérando, il ne parlerait jamais; et c'est en cela qu'il doit rendre grâce à la libéralité de son auteur. »

— Si l'homme a un auteur, il ne peut : ni parler, ni rendre grâce d'une manière proprement dite. Dans ce cas, il parle comme le vent siffle; et, il rend grâce comme le lion rugit.

— « Mais, continue de Gérando, il ne s'ensuit pas de là qu'il n'ait pu *user* ensuite de cette *faculté*... »

— Si l'homme a un auteur, il n'use pas, il s'use. A-t-on jamais dit : qu'une horloge use de la faculté de sonner.

— « ... pour inventer, continue de Gérando, le *langage* et s'en servir; et nous ne voyons pas que l'auteur de la nature en soit moins admirable dans ses œuvres pour nous avoir donné la *faculté de parler*, comme celle de *penser*, d'*agir*, d'inventer les arts libéraux et industriels, au lieu de nous avoir donné nos idées toutes développées, nos arts entièrement créés et nos paroles déjà formées. »

— Effectivement : que ce soit lui qui sonne la cloche ; ou, qu'il la fasse sonner; c'est toujours lui qui sonne.

— « Un autre argument ordinaire aux mêmes écrivains, continue de Gérando, est d'assurer qu'ils ne conçoivent pas comment le langage a pu être inventé. »

— Ceci est encore faux. Ils vous disent : qu'il n'a pu être inventé; et, comme preuve, ils vous disent : il faut penser sa parole avant de parler sa pensée. Détruisez cet argument ; ou, taisez-vous.

— « Nous le croyons sans peine, » continue de Gérando...

— Si vous le croyez ainsi, restez donc dans le doute; affirmer sans savoir, en fait de science, est d'un sot. Ces affirmations ne sont permises qu'au fidèle disant : *credo quia absurdum.*

— « ... mais, continue de Gérando, ce n'est ici qu'un argument tiré de l'ignorance, et ils nous apprennent souvent eux-mêmes, dans d'autres occasions, qu'il n'est pas juste de nier une chose, parce qu'on ne comprend pas comment elle peut avoir lieu. »

— Bien. Mais, il n'est pas plus juste : de l'affirmer ; que, de le nier.

— « Cependant, poursuit de Gérando, s'ils veulent trouver le *comment* un peu moins difficile à concevoir,... »

— Voyons. Cela va devenir curieux.

— « ... qu'ils veulent bien examiner, continue de Gérando, de quelle manière nos enfants sont initiés chaque jour aux langues existantes. Ils ne font que répéter rapidement les mêmes opérations par lesquelles ces langues ont pu être longuement inventées. »

— En vérité, il faut être philosophe : pour dire de pareilles choses. Comment : un enfant invente la parole ! C'est, comme si vous disiez : qu'un bambin a inventé la mécanique céleste.

— « Un enfant, continue de Gérando, n'apprend sa langue maternelle ue parce qu'il l'invente en quelque sorte avec sa mère. »

— Toutes les fois qu'un homme vous dira en *quelque sorte,* soyez persuadé : qu'il ne sait ce qu'il dit, en aucune sorte.

— « Il faut, continue de Gérando, qu'il essaye avec elle un premier langage commun donné par la nature ;... »

— Il n'y a pas de langage donné par la nature. La nature c'est l'organisme ; et, un homme isolé ne parle pas. Respirer, peu ou prou, n'est point parler ; et, crier c'est respirer : aspirer ou expirer ; et, rien de plus.

— « ... il faut, continue de Gérando, que, par son secours, il forme avec sa mère certaines conventions secondaires... »

— Des conventions secondaires sont très-jolies !

— « ... pour l'adoption, continue de Gérando, du langage articulé. »

— Les articulations ne sont pas nécessaires au langage, pas plus qu'elles ne constituent le langage. Au propre : un perroquet ne parle pas.

— « Les mêmes conventions, continue de Gérando, auraient suffi pour faire naître. »

(De Gérando, *Histoire comparée de la philosophie*, t. III, p. 35, etc.)

— Oui. Mais, pour convenir, il faut parler. Et, sans paroles : adieu les conventions.

§ 2.

Si Dieu est l'auteur du langage (1).

« Les mots, il faut le dire, ne représentent plus les mêmes idées pour tous (2); il en est même, s'il est permis de parler ainsi, qui sont devenus de simples sons vides de sens, auxquels on n'ajoute plus aucune idée, le signe d'aucun sentiment (3). »

M. Ballanche, *Essai sur les institutions*, t. II des *Œuvres*, p. 87.

— « On aura beau se récrier sur ce qu'on appelle des disputes de mots, tant que les hommes n'auront que des mots pour exprimer leurs pensées, il faudra peser les mots (4). »

Mirabeau, *États généraux*, mai 1789.

(1) La démonstration, que l'anthropomorphisme est absurde, suffirait, pour anéantir la valeur du titre de ce paragraphe. Mais, il était nécessaire de laisser subsister cette hypothèse, qui repose exclusivement sur la nécessité d'une révélation pour que le langage puisse exister; afin, de pouvoir citer tout ce qui a été dit de mieux : en faveur de cette hypothèse. Ce mieux appartient à Bonald. C'est donc lui que nous examinerons, principalement : après avoir rapporté quelques autres citations, qui se rattachent au même sujet.

(2) Il en a été de même dans tous les temps. Avant l'incompressibilité de l'examen, on ne pesait pas la valeur de beaucoup d'expressions; par la bonne raison : que, ceux qui osaient se permettre de les examiner, et de publier les résultats de leur examen, étaient grillés. Aujourd'hui, qu'il y a impossibilité de griller personne, on examine, on publie ses examens; et, l'on commence à s'apercevoir : qu'en dehors des mathématiques, il n'y a pas encore d'expressions parfaitement déterminées.

(3) M. Ballanche oublie : qu'il n'est pas permis de parler ainsi. Un son n'est pas un mot; et, ce qui n'a aucun sens n'est qu'un son. M. Ballanche a voulu dire : que, beaucoup de mots examinés n'avaient qu'un sens absurde. A cet égard le mot *Dieu*, comme expression anthropomorphique, peut être mis : en tête de la série.

(4) L'indétermination des expressions est la source de toutes les er-

— « Les noms représentent les idées (1) et sont toujours aussi clairs qu'elles; ils ne peuvent l'être *ni plus ni moins*, puisqu'ils ne sont dans le vrai que *des idées parlées* (2)..... Les mots ne sont point faits pour exprimer ou définir les choses, mais seulement les idées que nous en avons; autrement nous ne pourrions parler. Les modernes que e contredis ici de front, voudraient-ils, par hasard, condamner l'espèce humaine au silence jusqu'à ce que les essences lui soient connues (3)? »

De Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. I, p. 130.

reurs; et, aussi longtemps qu'il existe un seul mot indéterminé, et dont la valeur est absurde ou conduit à l'absurde; partout, où ce mot sera entré comme élément; l'ensemble, où il se trouvera, sera absurde; ou, conduira à l'absurde. Aussi longtemps que le mot *Dieu*, anthropomorphiquement parlant, n'est point absolument banni du langage, il est impossible de raisonner d'une manière exacte. Que dirait-on d'un mathématicien, s'il lui était demandé : quel sens il attache à tel ou tel signe; et, qu'il répondit : j'y attache le sens de tant d'unités *plus ou moins*? Il en est de même de l'homme auquel on demande quel sens : il attache au mot *Dieu*; et, qui répond : j'y attache le sens d'un être : qui fait quelque chose de rien; qui rend ce qu'il a fait libre, etc., etc. Avec des gens qui répondent ainsi, soit en mathématiques, soit en morale, il faut se taire. Essayez donc de trouver : une proposition mathématique où, l'unité ne se trouve pas : implicitement ou explicitement? Essayez ensuite de trouver : une proposition morale; où, la liberté ne se trouve pas : implicitement ou explicitement? Les deux sont impossibles.

Parler, c'est-à-dire : discuter avec des gens qui affirment l'existence de Dieu; ou, qui nient l'immatérialité de l'âme, comme nécessaire à l'existence de la liberté; est, une folie égale de part et d'autre. On ne raisonne point avec des fous, avant de les avoir guéris. Quand on ne le peut, il faut, laisser au temps le soin de la cure; ou, se résigner à les voir mourir fous. Ajoutons : qu'il y a des double-fous. Ce sont ceux qui affirment également : et, l'anthropomorphisme et le matérialisme.

(1) Nous avons déjà cité cet admirable passage de de Maistre au ch. II, § 3, du présent livre. A l'époque où nous nous trouvons, nous le répéterions mille fois, et ce ne serait pas assez.

(2) Que l'on n'oublie jamais : que, verbe et idée sont inséparables. L'idée est le verbe en dedans; le verbe est l'idée en dehors.

(3) Si, dès son apparition sur le globe, l'espèce humaine avait eu le sens commun, elle ne se serait point condamnée au silence, mais au doute : jusqu'à ce que les essences lui fussent connues. Mais, comme on est fou, aussi longtemps qu'on est ignorant; et, que d'ailleurs le doute social, a l'anarchie pour conséquence inévitable; les législateurs ont, fort

— « Une des commodités du christianisme moderne (1) est de s'être fait un certain jargon de mots sans idées (2) avec lequel on satisfait à tout, hors à la raison. »

J. J. Rousseau, *Lettre à M. de Beaumont.*

— « J'ai cherché la vérité dans les livres, je n'y ai trouvé que le mensonge et l'erreur (3). »

Id., ibid.

— « *Le langage humain* n'est pas assez clair (4). Dieu lui-même, s'il daignait nous parler dans nos langues (5), ne nous dirait rien sur quoi l'on ne pût disputer (6)... Il n'y a point de vérité si clairement énoncée, il n'y a point de si grossier mensonge qu'on ne puisse étayer de quelque fausse raison (7). »

Id., ibid.

sagement, anéanti le doute : en affirmant et en envoyant à l'échafaud ; quiconque se permettait d'exprimer son scepticisme. Quand, l'incompressibilité de l'examen vient rendre la liberté au doute social ; l'anarchie redevient endémique sur le globe ; et, alors, la vérité doit apparaître ; ou, l'humanité s'évanouir.

(1) Rousseau est ici dans l'erreur. Ce n'est point du christianisme moderne, qu'il fallait dire ce qu'il va énoncer ; c'est, de toutes les révélations possibles ; et, de toutes les législations possibles : jusqu'à ce que la vérité soit découverte.

(2) *Sans idées* est mauvais ; il fallait dire : sans idées, dont les conséquences ne conduisent point à l'absurde.

(3) Et, comme tout ce qui a été dit se trouve dans les livres ; il fallait en conclure : que, depuis l'origine de l'humanité, il n'y a eu que mensonge et erreur. Mais, Jean-Jacques s'imaginait : que, les folies qu'il débitait sur dame nature, qui n'est autre que le diable de toutes les révélations, n'avaient pas été dites avant lui.

(4) Rousseau s'imaginait, sans doute, qu'il pouvait exister : un langage non humain. Aussi longtemps, qu'on se sert de pareilles expressions ; on ne peut que déraisonner.

(5) Voyez-vous ce Dieu, transformé en grand seigneur, qui daigne parler à ses esclaves ? Jamais la raison n'apparaîtra sur notre globe ; tant, que les expressions : *Dieu, cause première, créateur, intelligence suprême*, etc., etc., appartiendront au dictionnaire terrestre.

(6) Au lieu de toutes ces circonlocutions, ne valait-il pas mieux dire : l'humanité est encore une sotte, l'humanité ne sait pas encore parler ; jusqu'à présent elle n'a fait que bégayer : sottises sur sottises ?

(7) Et, comment distinguez-vous : les fausses raisons des vraies ? Si, vous le pouvez, les langues sont bonnes : si, vous ne le pouvez, comment supposez-vous : qu'il y ait des vérités, déjà énoncées ?

— « Herder a recours à des explications mystiques en contradiction avec la théorie générale et l'esprit de son ouvrage. Ainsi, pour avoir fait l'homme trop passif et presque exclusivement sensitif, il ne sait plus comment résoudre le problème des langues (1); et comme Rousseau, et depuis M. de Bonald, il le résoud par le *Deus ex machina*. L'institution du langage, selon Herder, est d'institution divine : cela peut être (2), mais ce n'est pas moins un contre-sens dans l'ouvrage de Herder (3), où tout est expliqué humainement (4). Si Dieu intervient dans cette difficulté, il faudra le faire intervenir dans d'autres difficultés qui ne sont pas moins grandes (5), et c'en est fait de l'idée fondamentale du livre (6). »

M. Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie*, p. 349.

— « Sitôt qu'on accoutume les gens à dire des mots sans les entendre, il est facile après cela de leur faire dire tout ce qu'on veut (7). »

Rousseau, *Émile*, t. II, p. 223.

(1) Et vous, M. Cousin, l'avez-vous résolu ? C'est, cependant, le premier qu'il faut résoudre : avant de pouvoir rien affirmer. Jusque-là, il n'y a de rationnel : que, négation, scepticisme, et hypothèse.

(2) Comment, cela peut être ? Si, le Dieu créateur existait ; cela ne serait pas un peut être : mais, une nécessité. Qu'un ouvrier ait mis, dans une machine, la nécessité du développement d'une propriété, avant de la mettre en place ; ou, qu'il vienne l'y insérer, après qu'il l'a mise au clou ; peu importe ; c'est toujours à lui que se doit : le développement de la propriété. Ce, qu'il y a de sûr ; ce, qui ne souffre pas de peut être ; c'est, que si le Dieu créateur existe ; ce n'est pas nous qui raisonnons, c'est Dieu. Quand une horloge sonne ; ce n'est pas elle qui se fait sonner ; c'est, l'ouvrier qui l'a construite.

(3) Ce n'est pas seulement dans l'ouvrage de Herder, que le mot Dieu est un contre-sens ; c'est, dans les ouvrages de M. Cousin ; et, dans tous les ouvrages possibles : ou ce non-sens est supposé être : une réalité.

(4) Essayez donc de faire une explication, qui ne soit pas humaine ? Ce sera joli !

(5) Ce n'est pas de cette seule difficulté, qu'il faut éliminer Dieu ; c'est, du langage : sous peine de ne pouvoir parler réellement ; sous peine de ne produire que des sons forcés comme ceux d'un tuyau d'orgue, quand l'air vient le frapper.

(6) Il fallait dire : et, c'en est fait du raisonnement.

(7) Et, comme le mot *Dieu* est un non-sens ; et, renferme tous les non-sens possibles ; c'est le premier : qu'il faut éliminer.

— « Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité (1), de toute-puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses et aussi obscures qu'elles le sont, et qui n'ont rien d'obscur pour le peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présentent-elles dans toute leur *force*, c'est-à-dire dans toute leur obscurité (2), à de jeunes esprits? etc. »

ROUSSEAU, *Émile*, t. II, p. 226.

— « Au fond que sont les mots, sinon les images des choses (3)? Et ces images, si la vigueur des raisons ne leur donne de l'âme et de la vie, s'y attacher si fort, c'est être amoureux d'une statue (4). »

BACON, *Dignité et accroissement des sciences*, liv. I, p. 29.

— « En effet, Socrate, parmi les sectateurs d'Héraclite, ou comme vous dites, d'Homère ou de quelque auteur plus ancien, ceux d'Éphèse qui se donnent pour savants, sont tels qu'il n'est pas plus possible de disputer avec eux qu'avec des furieux. Il n'y a réellement rien de fixe dans leurs écrits. S'arrêter sur une matière, sur une question, et interroger à son tour paisiblement, est une chose qui est en leur pouvoir moins que rien, et infiniment moins que rien, tant ils ont peu de consistance.

(1) Il est bien singulier : que, ces Messieurs aient toujours donné l'idée d'éternité, comme difficile à comprendre ; tandis, qu'il est impossible de se figurer quelque chose de réel, ou même exempt de forme, qui ne soit éternel. Rousseau vient de donner l'idée de la création comme absurde. Si, l'idée de création est absurde ; l'idée d'éternité est tellement naturelle : qu'il est impossible de raisonner sans l'avoir.

(2) Ainsi les idées de création, de toute-puissance, des attributs divins, de Dieu enfin n'ont de force : que, leur obscurité ? C'est dire implicitement : que, l'idée de Dieu est absurde. Mais, il fallait le dire explicitement. Il est toujours lâche de fléchir le genou devant le mensonge : quelque dissimulée que soit la génuflexion.

(3) C'est, l'image des idées qu'il fallait dire.

(4) Le mot Dieu est, de tous, le plus dépourvu : de vigueur, de raison. Que ceux qui ne veulent pas se soumettre à la raison ; s'en servent, rien de mieux. Avec cesgens-là, il ne faut pas raisonner. Mais, que ceux qui prétendent raisonner, se servent de cette expression, dont la conséquence est l'anéantissement du raisonnement réel ; c'est, à sourire de pitié.

Si vous les interrogez, ils tirent aussitôt de leurs carquois quelques petits mots énigmatiques qu'ils vous décochent. Essayez-vous de demander raison de ce qu'ils viennent de dire, vous serez sur-le champ frappé d'un autre mot détourné à un sens nouveau. Enfin vous ne conclurez jamais rien avec eux. Ils n'avancent pas davantage entre eux, mais ils prennent garde par-dessus tout de ne laisser rien de fixe dans leurs discours, ni dans leurs pensées, persuadés, ce me semble, que c'est là cette stabilité à laquelle ils font la guerre et qu'ils excluent de tous les lieux autant qu'ils peuvent (1).»

PLATON, *Théétète*, p. 105.

— « Les mots destinés à représenter les idées *n'ont jamais tort;* ils sont aussi clairs qu'ils doivent l'être, c'est-à-dire aussi clairs que la pensée, et même ils ne sont que la pensée : de manière qu'il n'y a d'autres moyens de perfectionner une langue que celui de perfectionner la pensée (2). »

DE MAISTRE, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. I, p. 131.

— « Qui nie l'Église et croit en Dieu est un INSENSÉ (3). »

M. DE LA MENNAIS, *Nouveaux mélanges*, Paris, 1826, Préface, p. 2.

— « Nous l'avons déjà dit : si l'on prouve qu'il est impossible, d'une impossibilité physique et morale, que l'homme, tel qu'il est constitué, eût pu

(1) Le dialogue intitulé Théétète, est l'exploration de la science; la recherche de savoir : si, toute sensation est science; si tout est en mouvement, ou si tout est en repos; si la justice est absolue ou relative; s'il y a des vérités ou s'il n'y a que des opinions. Pourtant Platon, sous le nom de Socrate, tout en condamnant les sophistes, joue lui-même le rôle de sophiste; et, le portrait qu'il vient de faire, des partisans d'Héraclite, lui est parfaitement applicable. Pour lui les mots : *chose*, *âme*, *homme*, *sensation*, *connaissance*, *science*, DIEU, *vérité*, *justice*, etc., n'ont aucun sens déterminé.

(2) C'est, par le seul perfectionnement de la pensée ; que, les mots : *Dieu*, *cause première*, *créateur*, etc., peuvent être éliminés : du langage.

(3) Depuis cette époque, M. de la Mennais nie l'Église. Voyez, à cet égard, ses discussions critiques.

Maintenant, nous arrivons à Bonald ; et, nous prions nos lecteurs : de l'étudier avec le plus grand soin. Il renferme, en lui seul, tout ce qui a été dit de plus fort; en faveur de l'anthropomorphisme ; et, des révélations.

de lui-même, et par les seules forces de son esprit, inventer l'art de parler (1), on aura rigoureusement démontré l'existence d'une cause intelligente, supérieure à l'homme et antérieure au genre humain (2). Il y a même lieu de s'étonner que les différentes académies de l'Europe n'aient pas appelé l'attention des savants sur cette question plutôt que sur une foule de sujets inutiles à éclaircir, ou même dangereux à traiter (3). On ne peut pas croire qu'elles en aient été détournées par la considération de tout ce qui a été écrit en faveur de l'opinion contraire, ou de l'invention du langage. Rien de plus romanesque, de moins philosophique, de plus faible, en un mot, de principes, d'observations et de raisonnement, que tout ce que les idéologues modernes ont publié sur la possibilité du langage inventé par l'homme, et les moyens qu'ils ont dû employer pour y parvenir (4). J. J. Rousseau, dans quelques pages, a soufflé sur ces

(1) Pour Bonald, l'expression *parler* signifie : tantôt *penser :* tantôt communiquer ses pensées d'une manière quelconque ; et, tantôt communiquer sa pensée au moyen de sons articulés. Quand, on donne plusieurs valeurs, à un même signe, c'est une preuve que, la valeur de ce signe n'est point suffisamment déterminée : par celui qui l'emploie.

(2) Il faudrait être complétement fou : pour opposer, l'ombre d'un doute, à cette assertion. Mais aussi, il faut : que, la preuve de cette impossibilité, soit incontestable. Car, aussi longtemps : que, cette impossibilité n'est point parfaitement démontrée; ou, que les adversaires ne démontrent point cette possibilité; l'hypothèse de l'anthropomorphisme, abstraction faite de son absurdité démontrée, doit rester : dans le doute.

(3) Et, pourquoi les anthropomorphistes, n'ont-ils pas mis les académies, ou le matérialisme, au défi sur la solution de cette question, *base de l'anthropomorphisme ?* C'est, que, de part et d'autre, l'absurdité de la doctrine craignait toute discussion serrée. Chaque parti craignait la lumière. Il n'appartient qu'à la vérité, de ne craindre ni objection ni discussion. Pour elle, rien n'est dangeureux à traiter. Dans l'ignorance, il n'est rien qui ne le soit. Aussi, l'ignorance sociale n'a de base : qu'une inquisition.

(4) Cela est parfaitement vrai. C'est, que du moment : que, vous admettez le sentiment de l'existence, ou la sensibilité réelle, chez les animaux ; il est de toute impossibilité de trouver une origine du langage, pour l'homme ; qui, ne le soit aussi: pour les animaux. Le seul Descartes, capable d'une pareille discussion, a rejeté la sensibilité des animaux. Mais, il s'imaginait : que, l'âme isolée pouvait penser ; et, sur cette voie, il est impossible de rencontrer la vérité.

rêves de l'imagination (1), et sans doute le sentiment de cet homme célèbre aurait été d'un plus grand poids aux yeux de ses contemporains, si les plus clairvoyants n'en eussent redouté les conséquences pour des croyances que J. J. Rousseau a toujours défendues et qu'on ne lui a jamais pardonnées. »

BONALD, *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, t. II, 1818, p. 22.

Il faut convenir : que, s'il ne s'était agi que de la vérité, jamais il n'aurait existé d'aussi sotte querelle : que, celle des anthropomorphistes avec les matérialistes. Si, l'anthropomorphisme est réel ; l'homme n'est rien : que, le jouet de l'anthropomorphisme. Si, le matérialisme est réel ; l'homme n'est rien : que, le jouet des forces. Un seul brin de raisonnement aurait dû suffire : pour les mettre d'accord ; ou plutôt pour reconnaître : que, rien ne pouvait dépendre d'eux. Mais, ce n'était point de la vérité, qu'il s'agissait ; c'était : d'une part, de conserver l'exploitation des masses ; de l'autre, d'arracher cette exploitation à ceux qui en jouissaient : pour en jouir soi-même.

Voilà l'opinion de Bonald bien établie. Selon lui, le verbe est révélé. Selon lui, cela doit être prouvé car il dit:

— « Que ce soit Bacon où Descartes, Leibnitz ou Locke qui vienne me proposer ses opinions, je n'en reçois jamais que ce que je comprends ou ce que je crois comprendre. Je ne puis même adhérer à ses pensées

(1) Jean-Jacques admettait l'anthropomorphisme ; et, une fois cette absurdité admise, il est absurde : de ne point admettre une révélation, quelle qu'elle soit. Si, Dieu a fait l'homme, il est évident : qu'il lui a donné la parole. Le nier, ce serait nier : que, l'horloger donne à l'horloge, faite pour sonner, la nécessité de sonner.

qu'autant que je les retrouve dans mon esprit, ou plutôt qu'elles sont les miennes; comme je ne puis obéir à un autre homme, ou MÊME A DIEU, qu'autant qu'il me fait vouloir moi-même. »

—Voyons, comment l'auteur va s'y prendre : pour, que ses pensées, sur la révélation du verbe, deviennent les nôtres.

— « Le vœu de tous les philosophes, dit l'auteur, ou plutôt le premier besoin de la philosophie, est de trouver une base certaine aux connaissances humaines, une vérité première de laquelle on puisse légitimement déduire toutes les vérités subséquentes, un point fixe auquel on puisse attacher le premier anneau de la chaîne de la science, un *critérium* enfin qui puisse servir à distinguer la vérité de l'erreur; et c'est à la détermination de cette base, de cette vérité première, de ce point fixe, de ce critérium que commence la divergence de tous les systèmes. »

(*Id.*, p. 81.)

— Si, c'est là que commence cette divergence; et, cela est vrai; il faut commencer par la faire cesser, sinon, elle continuera d'exister. Bonald l'essaye. Nous allons prouver qu'il n'a nullement réussi; ce ne sera : ni long, ni difficile.

D'abord, on ne détermine pas un critérium; on détermine la valeur de cette expression; puis, on cherche : le critérium déterminé. Quand on veut une règle, une mesure quelconque, on détermine d'abord : la longueur, le poids, le volume, etc., qu'elle doit avoir; puis, on cherche si elle existe. Si, elle n'existe pas; et, aucun critérium physique n'existe d'une manière absolue; on prend une approximation, suffisante aux besoins de la vie. Au moral, le critérium ne peut être un à peu près; il faut : qu'il soit ABSOLU. Or, pendant toute l'époque d'ignorance; pendant toute l'époque que la

règle rationnelle des actions ne peut être démontrée; ce critérium ne peut être ABSOLU. La nécessité oblige donc d'en prendre un relatif; et, on le prend relatif à un fait non démontré. De là, les révélations, les critériums moraux qui régissent les nations : depuis l'origine sociale. Voilà, un commencement qui est clair; et, que personne ne contestera.

Quand, l'examen devenu incompressible, par l'impuissance des inquisitions, vient renverser ces critéria; les sociétés se trouvent en état d'anarchie : jusqu'à ce que le critérium moral, qui doit être ABSOLU, soit trouvé. Pendant l'époque d'ignorance, le mot critérium serait déterminé : si, du reste, on s'en servait. Alors, il signifie *révélation :* puisque, tout raisonnement, sans aucune espèce d'exception, lui est soumis ; même jusqu'à celui de : *trois ne sont pas trois, mais un.* Une fois que l'époque d'examen, ou d'anarchie par défaut de critérium, est arrivée; le mot, *critérium,* cesse d'être déterminé. Déterminons cette valeur.

Le mot *critérium* signifie : règle, mesure, étalon, etc. Voilà qui est clair. C'est : un mètre, un kilogramme, un litre, un are, etc. Et, comment fait-on pour les avoir ? ON RAISONNE. Ce n'est donc, en réalité : ni le mètre, ni le kilogramme, ni le litre, ni l'are qui sont des critéria; c'est, le raisonnement. Mais, comme le raisonnement est bon ou mauvais; et, que là où il n'y a rien d'absolu, il n'y a, en réalité, ni bon ni mauvais; la société donne sa force à un raisonnement quelconque, et dit : l'à peu près de ce mètre, de ce kilogramme, de ce litre, etc., sera considéré : comme ABSOLU. Il en

est de même, pour toutes les sciences physiques ; nous n'avons que des à peu près et que des inductions ; nous n'avons même, pendant toute l'époque d'ignorance, d'autre certitude sur la réalité du raisonnement : que, les révélations ; et, une fois les révélations anéanties, le raisonnement lui-même, critérium physique, reste : *socialement* sans valeur.

Qu'est-ce, maintenant, que le critérium moral ? C'est le critérium du critérium physique, le critérium du raisonnement ; qui, pendant toute l'époque d'ignorance, n'est réel : que, relativement aux révélations ; qui, toutes ont été inventées : pour rendre l'AME, base du raisonnement, une réalité et non une illusion ; c'est-à-dire : un être IMMATÉRIEL ; et non, un fait TEMPOREL.

L'âme, ou la base du raisonnement, ou la sensibilité, doit donc être : un fait non temporel; un fait éternel ; pour, que le critérium moral, qui doit avoir une existence ABSOLUE, puisse : exister.

C'est donc par savoir : si, l'âme est éternelle, qu'il faut commencer : pour, que le critérium puisse être connu : s'IL EXISTE. Nous avons dit ailleurs : quel est le chemin qu'il faut suivre, pour arriver à cette connaissance ; et, nous y arriverons au présent chapitre.

Une fois, arrivé à cette connaissance ; et, par cela seul qu'on y est arrivé ; il est facile de distinguer : les AMES, seules VÉRITÉS ; de ce qui n'est pas AME ; de ce qui n'est qu'illusion ; c'est-à-dire : ERREUR.

Pour ce qui est illusion ou physique, la bonté du raisonnement consiste : à observer l'enchaînement des

illusions ; ce qu'on appelle causes et effets ; et, l'expression de ces enchaînements se nomme : vérité physique.

En morale, en société, ce qui est la même chose; la bonté du raisonnement consiste : à déduire, par identités et non par analogies; à déduire, dis-je : des âmes, reconnues éternelles : la liberté réelle de l'homme; l'égalité réelle des hommes, basée sur des âmes égales, comme éternelles, immatérielles; et, leur fraternité, comme se rattachant tous : à une sanction identique et également éternelle.

Voilà, le critérium moral déterminé. Reste à voir s'il existe; et, il doit exister : pour, que l'humanité, la société, puisse persister : une fois, que les puissances de révélation sont anéanties.

Tout ce que nous venons de dire : est clair, incontestable, et rend la valeur du mot *critérium moral* parfaitement diaphane. Voyons, maintenant, ce que va dire Bonald. Nous allons lui laisser citer un morceau de l'*Histoire comparée des systèmes philosophiques*, etc.

— « Les philosophes, dit l'*Histoire comparée*, demandent une chose qui serait sans doute bien agréable et bien commode dans l'usage, lorsqu'ils veulent trouver un critérium tellement prompt, tellement simple, qu'il puisse au premier coup d'œil faire distinguer la vérité de l'erreur... »

— Tout ce que l'on sait bien est prompt, simple; et, si c'est une règle, elle fait distinguer, au premier coup d'œil, la vérité de l'erreur ; et cela, bien plus au moral qu'au physique. Rien n'est plus long, plus composé, plus difficile à trouver : qu'un mètre, considéré

comme dix-millionième partie du quart du méridien. Mais, une fois trouvé, le mètre, le kilogramme et le litre servent, au premier coup d'œil, à distingner la vérité de l'erreur. Ici, cependant, remarquons bien : que, le critérium n'est pas tel mètre en bois, en fer, en or ou en argent. Le mètre corporel n'est que l'expression, plus ou moins approchée, du mètre incorporel, donné par le raisonnement ; ou, du mètre abstrait, pour se servir du langage de ces messieurs. Il en est de même pour le critérium moral. Rien n'est moins prompt, moins simple, pour celui qui l'ignore, que le raisonnement, qui démontre l'immatérialité des âmes. Mais, une fois que cette démonstration est faite ; une fois que le verbe est donné comme l'expression de ce critérium, en tant que les âmes ont une existence dans le temps ; rien ne devient plus prompt, plus simple : que, l'usage de ce critérium ; ou, plutôt de l'expression du critérium ; et, rien alors n'est plus facile : que, de distinguer, au premier coup d'œil, la vérité de l'erreur, les réalités des illusions. Après cela, rien n'est encore plus facile : que, d'en déduire toutes les vérités subséquentes.

— « ... servir, continue de Gérando, de cachet sensible... »

— Nous avons déjà dit : qu'une idée est aussi sensible qu'un bœuf. Il faut traîner dans les boues de l'ignorance, ces expressions : de *sensible* et *d'insensible*, de *tangible* et d'*intangible*, de *visible* et d'*invisible*. Encore une fois, une idée, à l'âme qui SEULE VOIT ; une idée est visible : comme un bœuf.

— « ... universel, continue de Gérando, aux connaissances légitimes... »

— Ceci est du galimatias. Le critérium est applicable à toutes les connaissances ; comme un mètre est applicable : à toutes sortes d'étoffes.

— « ... et, continue de Gérando, dispenser ainsi de tout examen. »

— Autre galimatias. Comment un critérium peut-il dispenser d'examen? C'est, comme si on disait : que, l'on mesure sans mesurer. Quand on a le critérium moral ; et, qu'il est démontré que le verbe est son expression ; on examine : un chien, une laitue, une écritoire ; on regarde s'ils ont le verbe. S'ils l'ont, on dit : ce sont des hommes ; des êtres *moraux* comme vous et moi ; des êtres réels ; des vérités. S'ils ne l'ont pas, on dit : ces êtres, ne sont êtres : qu'illusoirement ; que figurément ; ce sont des êtres physiques, des phénomènes, des apparences, des illusions, des erreurs. Tout cela se fait : promptement, simplement ; mais, ne dispense pas : de tout examen.

— « Mais, continue de Gérando, ils demandent une chose tout à fait impossible... »

— Et pourquoi, s'il vous plaît, déclarez-vous cela impossible ? Qui vous autorise : à donner vos connaissances, comme les bornes du possible ? Cela est tellement possible, qu'il faut : que, cela soit, et promptement ; ou, que notre monde moral périsse.

— « ... et, continue de Gérando, l'inutilité des tentatives qui ont été faites dans tous les temps pour l'obtenir, suffirait pour en démontrer l'impossibilité. »

— D'abord, il n'y a jamais eu que des individus, qui aient cherché le critérium ; et, s'ils l'avaient trouvé ; et, qu'ils eussent eu la sottise de vouloir le montrer à la société ; ils auraient été anéantis par les inquisitions, avant de pouvoir exposer leur démonstration. La première chose, pour trouver le critérium rationnel ou moral, est de répudier : toute espèce de révélation ; toute espèce d'anthropomorphisme ; sous le régime desquels, les âmes sont nécessairement temporelles ; sous le régime desquels, il ne peut exister, ni liberté, ni égalité, ni fraternité. Le critérium moral ne peut être socialement accepté : que, lorsqu'il est socialement cherché ; il ne peut être socialement cherché : que, lorsque le besoin s'en fait socialement sentir ; et, ce besoin peut seulement être senti, socialement, lorsque la société reconnaît : qu'elle doit posséder ce critérium ; ou, périr.

— « La destinée de notre raison, » continue de Gérando...

— Autre sottise. Il n'y a pas deux raisons ; il ne peut y en avoir qu'une : la sensibilité modifiée par un organisme ayant un centre. Si, votre bon Dieu raisonne, il raisonne comme nous. Si, un chien raisonne ; il raisonne comme le bon Dieu. Quiconque n'est pas susceptible de raisonner mal ; n'est pas susceptible de raisonner bien.

— « ... serait trop brillante et trop heureuse, continue de Gérando,

s'il existait pour la vérité des caractères si apparents qu'ils pussent être reconnus du premier coup d'œil ;... »

— M. de Gérando veut, sans doute, qu'il n'y ait : que, les intelligences d'élite; les académiciens; les riches ; les nobles ; qui puissent voir la vérité. Il lui faut du privilége à ce Monsieur. Seigneur ! le temps des priviléges est passé. Il faut maintenant : que, la vérité soit pour tout le monde; ou, pour personne.

— « ... il n'est rien, continue de Gérando, qui puisse l'affranchir du devoir d'une réflexion patiente et méthodique. »

— Eh ! malheureux homme; il n'y a que la bête qui ne réfléchisse pas..... Nous nous trompons, ou plutôt vous vous trompez. Si, votre Dieu existe, vous êtes incapable de réfléchir, *en réalité*. Écoutez Bonald :

— « Que ce soit Bacon ou Descartes, Leibnitz ou Locke qui vienne me proposer ses opinions, je n'en reçois jamais que ce que je comprends ou ce que je crois comprendre. Je ne puis même adhérer à ses pensées qu'autant que je les retrouve dans mon esprit ou plutôt qu'elles sont les miennes, comme je ne puis obéir à un autre homme, ou MÊME A DIEU, qu'autant QU'IL ME FAIT VOULOIR MOI-MÊME. »

(P. 71.)

— Vous voyez bien que Bonald, lui-même, reconnaît : que, Dieu existant, l'homme n'est qu'une machine.

Maintenant, c'est Bonald qui va continuer :

— « Mais il s'en faut bien, dit-il, que les hommes aient cherché *à s'affranchir du devoir d'une réflexion patiente et méthodique* dans la

poursuite de ce *critérium*, puisqu'il y a trois mille ans qu'ils y réfléchissent avec une patience que Dieu n'a pu rebuter, et qu'ils ont de siècle en siècle imaginé de nouvelles méthodes d'investigation. »

— Nous répétons : que, pendant l'époque d'ignorance ; et, avant que la vérité soit devenue nécessaire; il est permis de dire toutes les *bêtises* possibles ; mais, que celui qui s'aviserait de dire la *vérité* est nécessairement brûlé ; et avec raison. La vérité n'est utile : que, lorsqu'elle est nécessaire. Il est évident, qu'ici : le mot, *socialement,* est sous-entendu.

— « L'inutilité des tentatives faites jusqu'à présent, continue Bonald, prouve bien moins l'impossibilité de réussir que la constance des recherches et les talents de ceux qui s'y sont livrés ne prouve qu'il existe un objet à cet effort opiniâtre de l'esprit humain, et qu'il ne doit pas désespérer de l'atteindre. »

— Vous voyez : que, Bonald est d'avis : que, le critérium incontestable, nécessaire pour distinguer la vérité de l'erreur, doit exister. Cela est vrai. Mais, ce critérium devient seulement nécessaire : lorsque la société ne peut plus se baser : sur une révélation ; sur l'anthropomorphisme ; sur l'erreur.

— « Enfin, continue Bonald, l'homme n'a aucune raison de penser que la raison ne soit pas appelée à une *destinée heureuse et brillante ;* et il n'y a rien dans la philosophie, dans la morale, même dans l'histoire de l'esprit humain, qui puisse nous autoriser à borner ainsi la fortune de notre raison.

« Cette base, cette vérité primitive, ce point fixe, ce principe en un mot, ne peut être qu'*un* fait qu'il faut admettre comme certain... »

— Comme certain ! Que signifie ce mot? Certain d'illusion? certain de réalité? certain de doute? Un

fait est toujours certain, quand même ce serait une illusion. Quand on a une illusion, on est bien certain de l'avoir. S'il y a un Dieu, tout est illusion ; et, lui-même, comme étant seul : n'est rien. Admettre un fait comme certain, sans distinction d'illusion ou de réalité, sans démonstration; c'est, répondre à la question par la question. Comment est-il possible, qu'un homme de la capacité de Bonald, capacité immense, ait pu avancer de pareilles choses ? Le malheureux croyait; il croyait en Dieu. Dans cette croyance, et en présence de l'examen, il n'y a pas de salut.

— « ... pour pouvoir, continue Bonald, aller en avant avec sécurité dans la route de la vérité. »

— Et, où est-elle cette route? C'est, n'est-il pas vrai? celle de la révélation, que vous admettez comme vérité. Soit! Mais, vous voyez bien : que, sur cette route, le raisonnement réel est impossible.

— « Les faits primitifs, dit M. Ancillon, ou les premières conditions de la pensée, sont la base qui doit porter l'édifice de nos connaissances... On doit piloter jusqu'à ce qu'on arrive à un fond solide. »

— Quel galimatias! Qu'est-ce qu'un fait primitif? C'est un fait éternel. C'est Dieu, dans votre système; et, alors, tout le reste : est secondaire; n'est rien de réel. Hors de là, les faits primitifs sont : les âmes et la matière. En dehors de leur union, il n'y a aucune connaissance possible. La base des connaissances est :

1° L'union d'âmes, à des organismes, ayant capacité de développer l'intelligence;

2° La société;

3° Le verbe.

Le fond solide est : la connaissance de la vérité.

— « Mais les philosophes, dit l'auteur que j'ai souvent cité, continue M. Ancillon, ont commencé par admettre comme un fait primitif l'expérience des phénomènes intellectuels... »

— Quel jargon! L'expérience, le raisonnement, est le premier phénomène intellectuel.

— « ... et ils ont dit, continue M. Ancillon : le germe de la science de l'homme est renfermé tout entier dans le phénomène de la conscience. »

— Continuation de jargon. Conscience et raisonnement, c'est la même chose; et, en dehors de la société, il n'y a pas de raisonnement.

— « C'est-à-dire, reprend Bonald, qu'ils ont cherché ce fait primitif dans notre esprit, dans notre âme, et ses opérations purement intellectuelles;... »

— Voilà l'âme qui fait des opérations; qui raisonne seule. C'est là, du pur matérialisme; car, raisonner, ou comprendre, est complexe; et, si l'âme seule raisonne, elle n'est que matière. Il est impossible d'être anthropomorphiste, sans être matérialiste, si on est logicien.

— « ... ils l'ont cherché dans l'homme intérieur, continue Bonald, au lieu de le chercher dans l'homme extérieur. »

— Autre jargon, galimatias double. Qu'est-ce qu'un homme intérieur? qu'est-ce qu'un homme extérieur? Comment un homme de talent peut-il écrire de pareilles balivernes? Supposons même : que, l'homme intérieur soit l'âme; et, l'homme extérieur la bête. C'est donc dans la bête qu'il faut chercher le fait primitif de nos connaissances? C'est encore là du matérialisme. Au seizième siècle, M. de Bonald aurait été brûlé mille fois; et, avec toute justice.

— « Ainsi, continue Bonald, *les rationalistes...* »

— Les faiseurs de fables, comme les faiseurs d'évangiles, comme les faiseurs des meilleures équations, sont des rationalistes. Quiconque a le verbe est rationaliste; et, Bonald, lui-même, qui dit : ne pouvoir obéir à Dieu qu'en raisonnant; peut fort bien être taxé de rationalisme, au premier chef. Nous dirons même : que, toutes les fois qu'il n'a plus l'intelligence obscurcie par le préjugé; il raisonne très-bien.

— « ... les rationalistes, continue Bonald, ont cru le trouver dans *l'évidence, la raison suffisante, la raison pure, la conscience, l'intuition, la connaissance réfléchie, le sens moral, le sens commun, etc.*; ils ont donc posé un fait purement intérieur et intellectuel, dont chacun est juge et dont personne n'est témoin... »

— Voilà, Bonald qui, après avoir démontré : que, l'homme isolé ne peut raisonner; prétend : que, l'âme isolée raisonne.

— « ... fait aussi obscur, continue Bonald, que nos esprits sont impénétrables... »

— Si, nos esprits sont impénétrables, c'est-à-dire : incompréhensibles; pourquoi donc écrivez-vous ? Votre intention est-elle de ne professer : que, la physiologie ? Voilà encore du matérialisme.

— « ... aussi varié, continue Bonald, qu'ils sont différents... »

— Pour Bonald le mot esprit signifie *âme,* il vient encore de le dire. Ainsi, les âmes sont différentes. Et, comme il n'y a que la matière qui soit susceptible d'avoir des qualités ; voilà encore : l'âme matérielle.

— « ... fait sur lequel, continue Bonald, il est à peine possible à deux hommes de s'accorder pleinement et entièrement... »

— Rien n'est plus facile, que de s'accorder sur l'âme ; quand on n'est : ni anthropomorphiste; ni panthéiste. Et quand on est l'un ou l'autre ; et, qu'on est logicien ; il est encore très-facile de s'accorder, en reconnaissant : que, dans les deux cas, l'âme n'est rien du tout. Quant au fait intellectuel, le raisonnement, il est évident : que, deux hommes ne peuvent s'accorder, aussi longtemps : qu'ils se trouvent hors du giron d'une foi commune ; et, que la vérité n'est point encore démontrée : d'une manière rationnellement incontestable.

— « ... fait par conséquent insuffisant, continue Bonald, pour fonder une certitude générale et universellement convenue... »

— Que signifie ce nouveau galimatias, une *certitude convenue?* Une certitude convenue est une sottise. La certitude réelle, la vérité démontrée, est si peu convenue ; qu'elle est : *nécessairement* acceptée.

— « ... et qui même, continue Bonald, fût-il évident pour chacun, ne pourrait avoir d'autorité sur TOUS, PARCE QUE l'évidence serait individuelle;... »

— Voilà bien le plus singulier *parce que,* qu'il soit possible d'inventer! Comment, le fait *un* est *un,* n'a pas autorité sur tous? Il n'y a qu'à Charenton : que, ce fait soit sans autorité.

— « ... et, continue Bonald, que l'autorité doit être publique... »

— Il paraît que vous voulez insinuer : que, l'autorité pratique peut faire accepter : que, un n'est pas un, mais trois. C'est vrai; mais : pour autant que l'inquisition peut subsister. Essayez donc d'obliger à croire, maintenant : que, *un* n'est pas *un?*

— « ... et de là uniquement sont venus, continue Bonald, et les systèmes, et les incertitudes, et les disputes. »

— C'est vrai, depuis qu'on ne peut plus brûler les hérétiques. Mais, il faut que cela finisse; ou, que l'humanité finisse elle-même.

— « Il s'agirait donc, poursuit Bonald, de trouver un fait, un fait sensible et extérieur... »

— Tous les faits perçus sont sensibles ; tous les

faits sensibles ne sont ni intérieurs, ni extérieurs à l'âme qui n'a ni intérieur ni extérieur; ils sont relatifs à l'intelligence : qui est l'union de l'âme à un organisme.

— « ... un fait, continue Bonald, absolument primitif... »

— Un fait, absolument primitif, est : une âme; ou, la matière. Est-ce la matière que vous voulez prendre : pour critérium moral?

— « ... et *à priori*, continue Bonald, pour parler avec l'école... »

— L'école est une sotte. Si, elle était sage, elle forcerait : l'assentiment universel.

— « ... absolument général, » continue Bonald...

— Le seul fait absolument général, absolument identique, est : l'existence des âmes; si, âme réelle il y a.

— « ... absolument évident, » continue Bonald...

— L'évidence absolue est exclusivement relative aux âmes; à l'âme, après cependant : que, la réalité des âmes est incontestablement démontrée. Jusque-là : *un* est *un;* est une hypothèse.

— « ... absolument perpétuel, continue Bonald, dans ses effets... »

— Pourquoi, ne pas dire éternel? A cause de la

création, n'est-ce pas? Mais, si la création existe, devant la logique qui vous est si chère, il n'y a absolument rien, de réel; pas même : le Créateur.

— « ... un fait commun, continue Bonald, et même usuel... »

— Au moral, le seul fait commun et usuel; c'est: l'âme. Mais, y a-t-il des ames? y a-t-il un moral? Voilà ce qu'il faut démontrer. Autrement, c'est se rouler perpétuellement dans un cercle vicieux.

— « ... qui pût servir de base à nos connaissances, continue Bonald, de principe à nos raisonnements, de point fixe de départ, de *critérium* enfin de vérité. »

— Le point fixe de départ, est : le sentiment de l'existence; la sensibilité. Le point d'arrivée à la vérité; et, le *critérium* de vérité; est la démonstration: que, le sentiment de l'existence, la sensibilité, l'âme: n'est point matière; n'est point temporelle; mais, qu'elle est immatérielle; éternelle. Voilà, qui est clair; voilà, qui est dépouillé : de toute espèce de galimatias.

— « Ce fait existe, continue Bonald, pour les sciences physiques, spéculatives ou pratiques. »

— Est-ce que la morale n'est pas une science spéculative et pratique? Sciences physiques, signifie : sciences relatives à la matière; et, vis-à-vis de la raison, à laquelle vous vous soumettez plus qu'à Dieu lui-même, il n'y a que des sciences physiques : jusqu'à

ce que vous ayez démontré : qu'il y a des êtres qui ne sont point matière.

— « Ainsi, continue Bonald, les unes partent du fait extérieur, primitif, général, évident, usuel, que *la ligne droite est la plus courte entre deux points donnés...* »

— Ce fait n'est pas plus extérieur : que la connaissance du carré de l'hypothénuse. On démontre, en géométrie : que, la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre ; et, cette démonstration appartient à la connaissance des triangles, qui démontre : qu'un côté est toujours plus court que les deux autres. Ce fait n'est pas *primitif* : puisque, le raisonnement lui est antérieur ; il n'est pas *général* : puisque, avant le verbe il est impossible qu'il soit connu ; il n'est pas *évident* : puisqu'il a besoin de raisonnement, de démonstration ; et il n'est pas *usuel* : puisque, ceux qui ne raisonnent pas n'en usent pas.

— « ... du mouvement en ligne droite, continue Bonald, ou de la tendance des fluides à se mettre en équilibre, etc., etc. Les autres, comme la zoologie, la botanique, la minéralogie, ont pour fait primitif les corps mêmes soumis à leurs observations, plantes, métaux, animaux, dont les propriétés sont l'effet de leurs recherches ; et c'est uniquement à l'avantage qu'ont toutes ces sciences de commencer par quelque chose d'évident, d'extérieur et d'universellement convenu... »

— Les sciences, relatives à la nature, commencent si peu par quelque chose d'évident, et d'universellemsnt convenu ; qu'il n'est pas deux organismes qui soient identiquement affectés par la même force ; que l'on se trompe, continuellement, en n'écoutant que le

rapport des sens; et, que c'est exclusivement le raisonnement, qui est la base de toute science quelconque. Il y a plus : ou, M. de Bonald devait renoncer à la raison, à laquelle il se dit si soumis; ou, il devait reconnaître : que, si l'âme doit être reconnue immatérielle, ce ne peut être : qu'après avoir obtenu une parfaite connaissance de la matière; et, qu'ainsi, si la science morale existe en réalité; elle doit avoir les sciences physiques pour point de départ. Sinon : soumettez-vous à la révélation; et abjurez le raisonnement.

— « ... qu'elles doivent, continue Bonald, la certitude de leurs démonstrations... »

— Il n'y a de certitude, dans les sciences physiques, que pour ce qu'elles ont de ramené aux sciences mathématiques. La certitude réelle, absolue, appartient exclusivement à la science morale; si, cette science peut exister.

— « ... l'autorité de leur enseignement, » continue Bonald...

— Quiconque affirme, d'une manière absolue : que, le soleil paraîtra demain, est un sot. Tous les jours des étoiles disparaissent.

— « ... et, continue Bonald, les progrès de leurs découvertes.
« Ce fait pour les sciences morales doit être non-seulement extérieur et par conséquent sensible, mais il doit encore être moral... »

— Avant de parler de morale, devant la raison, il faut avoir prouvé : que, tout n'est pas physique; et,

quand vous avez fait cette preuve ; vous avez le critérium. Vouloir l'avoir, auparavant, est digne de Charenton.

— « ... ou pris dans l'ordre des choses morales, continue Bonald, puisqu'il doit servir de base à la science des êtres moraux... »

— Vous admettez, donc : qu'il y a des êtres moraux ? Qui vous l'a dit ? — La révélation ? — Avec celle-là on ne raisonne pas. — La raison ? — Où sont vos preuves ? Donnez-les ; puis, l'âme sera votre critérium ; et, la preuve son expression.

— « ... et, continue Bonald, de leurs rapports à la science de Dieu... »

— Si, Dieu existe : il n'y a pas d'êtres moraux. Devant la raison, dégagée de préjugé, c'est clair comme *un* est *un*.

— « ... de l'homme, continue Bonald, et de la société.
« Ce fait, nous en avons vu la raison, ne peut se trouver dans l'homme intérieur... »

— Nous répétons : que, l'expression *l'homme intérieur*, est un galimatias qui n'a pas de sens ; ou, qui n'a qu'un sens absurde : ce qui est encore pire.

— « ... je veux dire, continue Bonald, dans l'individualité morale... »

— Il n'y a pas d'individualité morale ; l'âme, isolée, n'est pas morale ; elle EST. L'individu moral est divisible : en âme ; et, en organisme. L'âme n'est morale qu'en tant : qu'unie à un organisme.

— ... « ou physique, » continue Bonald ;...

— Une individualité physique est très-joli ! L'organisme de l'homme, dira-t-on, ne peut se couper en deux sans mourir. Cela pourrait être autrement, en tant qu'organisme. Au bas de l'échelle, une foule d'*individualités physiques* se coupent en deux, en dix. Jolies individualités !

— « ... il faut donc, continue Bonald, le chercher dans l'homme extérieur ou social... »

— Que signifie : cet autre galimatias ? Qu'est-ce qu'un homme extérieur, qui est synonyme d'homme social ? Comment se nomme-t-il ? Société ? Et, l'on accepte un pareil jargon !

— « ... c'est-à-dire, continue Bonald, dans la société. »

— Il y a donc quelque chose, dans la société. Dans quelle poche garde-t-elle ce qu'il y faut prendre ? L'expression de l'homme moral est le raisonnement ; l'expression de la société est un raisonnement. Il y a : raisonnement bon ; et, raisonnement mauvais. Sortez de là, il n'y a plus que galimatias. En y restant, il n'y a plus qu'à examiner : si, le raisonnement est réel ; si, nous sommes libres ; si, l'âme est immatérielle ; si, enfin, Dieu n'est qu'une absurdité. Ces points éclaircis, le *critérium* est trouvé.

— « Ce fait est, poursuit Bonald, ou me paraît être... »

— On ne dit point *me paraît* en mathématiques. Toutes les fois, qu'en fait de science, on dit il me paraît; cela signifie : *je ne sais pas;* et, *je ne suis pas assez modeste : pour l'avouer.*

— « ... le don primitif et nécessaire, continue Bonald, du langage fait au genre humain... »

—Pourquoi *un don?* Vous décidez, ce qui est à prouver. Pourquoi *primitif?* L'homme existe avant le langage. Le langage appartient à la société, direz-vous. Alors, pourquoi les bêtes ne parlent-elles pas? Parce qu'elles ne sont pas des hommes direz-vous. Alors, le langage n'appartient pas à la société; mais, à des hommes en contact nécessaire; et, la société, proprement dite, n'est : que, le résultat de ce contact; ou, l'expression du langage. Le langage, au contraire, est l'expression de l'humanité. Le langage ou le verbe est le lien : qui unit l'homme à la société.

— « ... question fondamentale, continue Bonald, de toutes les questions morales, disait l'auteur de ce discours (dans la *Législation primitive*), et qu'on peut comparer à ces postes importants que deux armées se disputent avec opiniâtreté, et dont la possession décide du succès d'une campagne. »

— Cela est vrai. Mais, il n'appartient : ni, aux anthropomorphistes; ni, aux panthéistes; de résoudre cette question, en effet fondamentale. Cela ne leur appartient pas : parce que, sa solution anéantit : et, l'anthropomorphisme; et, le panthéisme.

— « Examinons-en tous les caractères, continue Bonald, pour pouvoir en indiquer toutes les conséquences.

« Ce fait est pris dans l'homme social ou la société... »

— Cela est faux. La société n'est que l'expression du langage. Le langage, et la société, sont simultanés; comme, la pensée et la parole ou le verbe. Mais, comme dans la communication de la pensée, l'expression est postérieure à la pensée; de même, dans la conception de deux faits, la société est postérieure au langage.

— « ... puisque, continue Bonald, la parole n'a été donnée à l'homme que pour la société... »

— Voilà, encore une fois, la question décidée par la question.

— « ...et, continue Bonald, qu'elle n'est nécessaire qu'à l'homme vivant en société. »

— Nécessaire pour quoi ? Il n'y a pas de doute : que, la parole n'est pas nécessaire pour respirer; mais, elle est nécessaire : pour être un être moral; dans le sens d'agissant en réalité. Dira-t-on; que, le verbe n'était pas nécessaire à Robinson dans son île? Ou, dira-t-on qu'il était en société? Alors, un homme, seul sur le globe, serait en société avec les habitants de la lune. Une fois, qu'on a quitté le chemin de la vérité; on trébuche à chaque pas.

— « Ce fait, continue Bonald, est à la fois moral et physique... »

— Tâchez de trouver un fait : qui, ne soit pas moral et physique en même temps ! Un bœuf, comme organisme, est un fait physique; comme perçu, il est

un fait moral. L'âme, est un fait moral, en tant qu'immatérielle. C'est un fait matériel, si on ne considère que la pensée, par laquelle elle est connue, qui est elle-même matérielle.

— « ... intérieur et extérieur, continue Bonald, puisque la parole est l'expression de l'homme moral et de ce qu'il y a de plus intérieur dans l'homme, et qu'elle résulte de l'action des organes de l'homme extérieur et physique. »

— Nous répéterons mille fois : qu'il n'y a pas d'homme intérieur; ni d'homme extérieur. L'homme est l'union : de l'âme à un organisme. De plus, l'organisme est incapable : d'action réelle.

— « Ce fait, poursuit Bonald, est absolument primitif *a priori*, puisqu'on ne saurait remonter plus haut, et qu'il a commencé avec l'homme et avec la société. »

— Quel galimatias! Si même, Dieu a donné la parole à l'homme ; il fallait encore : que, l'homme existât avant la parole; sinon : la parole serait inhérente à l'homme; puis, adieu le don de la parole!

— « Ce fait est absolument général et perpétuel, continue Bonald, puisqu'on le retrouve partout où il y a deux créatures humaines, et qu'il ne peut finir qu'avec le genre humain. »

— Un homme et une femme, élevés dans l'isolement, et réunis, feraient des enfants; et, continueraient le genre humain, si même ils restaient seuls sur le globe. Ils parleraient donc! Alors, à quoi sert le bon Dieu. Du reste, ce que vous dites là devrait encore

être démontré ; et, nous le démontrerons : par le raisonnement. Rien, ensuite, ne serait plus facile ; que, de le démontrer par la pratique. Pourquoi donc ne l'a-t-on pas fait ? Pourquoi, aussi, n'a-t-on pas raisonné juste ? Parce que, cela n'a pas encore été : socialement nécessaire.

— « Ce fait est absolument commun et même usuel, continue Bonald, puisque absolument tous les hommes libres de corps et d'esprit en offrent encore la preuve ; les plus ignorants des hommes comme les plus habiles, et les peuples les plus abrutis comme les plus civilisés. »

— Très-bien. Mais, cela ne prouve point : que, la parole ou le verbe a été révélé.

— « Ce fait, poursuit Bonald, sur lequel il ne s'était pas élevé de contestation, et qu'aujourd'hui il faut défendre avant d'avoir songé à l'établir, peut, *je crois*, devenir absolument évident... »

— Il l'est devenu pour vous. Et, vous dites : *je crois*. Allons ! c'est trop modeste ; ou, ce ne l'est pas assez.

— « ... et, continue Bonald, être rigoureusement démontré par l'impossibilité physique et morale que l'homme ait pu inventer l'expression de ses idées avant d'avoir aucune idée de leur expression... »

— Voilà, tout ce que vous avez à dire ? Cet argument tombe en vous disant : que, l'idée et le verbe ; l'idée et l'expression ; sont simultanées ; que du MOI, verbe tout entier, connu et exprimé par un mouvement quelconque, verbe constituant le raisonnement, DÉRIVENT : toutes les idées ; toutes les expressions d'idées ;

tous les raisonnements. Vous direz : prouvez. Nous prouverons.

— « ... et encore, continue Bonald, par des considérations prises dans la nature même du langage et des idées de l'homme, du temps et des modes de son action, des rapports des *personnes* dans la société, de la correspondance de ses organes avec les opérations de son intelligence, etc., etc.

« En exigeant la démonstration de ce fait primitif, je vais plus loin que plusieurs philosophes même de notre temps, qui, forcés d'admettre des vérités primitives ou immédiates, des vérités de fait, où l'on puisse légitimement placer le principe de nos connaissances, veulent que ces vérités n'aient aucun besoin de démonstration, et qu'elles éclairent les esprits immédiatement et par elles-mêmes. »

— Ceci est bon : pour ceux qui trouvent la vérité en regardant leur nombril. Il n'est aucun fait qui n'ait besoin : d'une démonstration bonne ou mauvaise. Démontrer, c'est raisonner. *Un est un*, est une démonstration, un raisonnement; et, ce raisonnement, pour être accepté sans contestation, a besoin de la preuve de l'immatérialité de l'âme; car, jusque-là, *un* n'est *un* qu'hypothétiquement, temporellement. Rien ne vient de rien, est une démonstration, un raisonnement; c'est, *le même est le même*. La matière est éternelle, n'est : que, la conséquence de cette démonstration. L'attraction, elle-même, est démontrée par le raisonnement, qui prouve : qu'elle est. L'intuition n'est bonne que pour les pierres.

— « Dieu, l'homme, la société, poursuit Bonald, sont, comme nous l'avons dit, l'objet de la philosophie.

« Examinons donc si le fait supposé du don primitif du langage donne une *raison suffisante* des questions élevées, en philosophie, sur Dieu, sur l'homme et sur la société. »

— Il n'y a rien à dire : à un homme, qui vous offre d'examiner. Ainsi, examinons !

— « 1° S'il a été *nécessaire*, continue Bonald, à prendre cette expression dans le sens rigoureux et métaphysique, que l'homme, quelle que soit l'époque de l'origine de l'espèce humaine, ait reçu le langage en même temps que l'existence; s'il est impossible qu'il se soit élevé de lui-même et avec les facultés que nous lui connaissons, jusqu'à cette étonnante propriété de sa nature, il a donc existé de toute nécessité, antérieurement à l'espèce humaine, une cause première de ce merveilleux effet, un être supérieur à l'homme en intelligence, supérieur à tout ce que nous pouvons connaître ou même imaginer, de qui l'homme a positivement reçu le don de la pensée, le don de la parole, et qui a formé l'inexplicable nœud de la parole et de la pensée, de l'esprit et des organes, etc., etc. »

— Tout cela est incontestable. Prouvez cette impossibilité; et, vous aurez prouvé : l'existence de la cause première; si, l'absurde peut être prouvé. Mais, admettons cette cause première, cet absurde qui tombe devant la démonstration *ex nihilo nihil;* qu'en résultera-t-il? Que, de votre propre aveu, vous ne pourrez vouloir : sans, que cette cause ne vous fasse vouloir; ce qui vous rend : une véritable machine parlante; comme, une horloge est une machine sonnante. Est-ce là ce que vous voulez prouver? Alors, ne vous disputez pas avec les matérialistes; c'est là, aussi : ce qu'ils veulent.

Le chapitre que nous venons d'examiner, et qui est le premier, a pour titre : *De la philosophie*. Le second, traite : *De l'origine du langage*.

— « Les philosophes, dit-il, sont partagés sur la question de l'origine du langage comme sur toutes les autres questions de la société.

« Les uns pensent que l'homme, être essentiellement intelligent, est né d'une cause intelligente... »

— C'est l'anthropomorphisme. Ce système ne peut masquer son absurdité : que, vis-à-vis de ceux, qui répudient le raisonnement.

— « ... qui, continue Bonald, a formé les organes et les a animés d'un souffle de vie et d'un principe actif de pensée et de mouvement;... »

— Ce qui les rend de pures machines.

— « ... ils croient, continue Bonald, que cette première cause de l'existence des premiers humains, après les avoir produits de deux sexes, dans le plein exercice de toutes les facultés de l'esprit et du corps... »

— Cependant : sans *vouloir;* que, ce que Dieu *fait vouloir;* ainsi, que le dit fort bien l'auteur.

— « ... et par conséquent, continue Bonald, avec la parole, a confié à cette première société le devoir... »

— Quelle espèce de devoir peut donc avoir : une machine; un vase de terre; ainsi, que le dit saint Augustin.

— « ... le devoir, continue Bonald, de se reproduire, de perpétuer le genre humain, de conserver et d'étendre la société par la transmission héréditaire et jamais interrompue de la vie et du langage, expression naturelle des pensées de l'homme, et *moyen* nécessaire de la société.
« D'autres, heureusement en petit nombre,... »

— L'auteur se trompe. Ceux qui comptent, *en fait de science,* sont ceux : qui sont à hauteur; ou qui ont dépassé l'état de la science. Ces derniers, même, ne comptent pas *socialement;* ils sont toujours considérés comme des fous. Or, l'état de la science est matéria-

liste. Le nombre des matérialistes n'est donc pas petit; mais, embrasse : la totalité de ceux qui se considèrent, comme capables de raisonner. Ce qu'il y a de singulier, c'est : que, les matérialistes se croient capables de raisonner; n'étant que des machines. C'est en cela, que le système, que l'état de la science, est évidemment : absurde.

— « ... font éclore l'homme, continue Bonald, par les seules forces des agents physiques, de la chaleur du soleil et des sens de la terre... »

— Quand, on combat un système; il faut, surtout ne le rendre ridicule : que, dans ce qu'il a réellement de ridicule. La science ne dit pas : que, l'homme est venu de la chaleur du soleil; et, des sens de la terre; l'état de la science dit et prouve : que, depuis sa conception jusqu'à sa naissance, l'homme passe par tous les états de la série animale ; et, que sur le globe, l'homme n'est apparu : qu'après l'apparition successive des animaux de cette même série. Il y a là, ordre éternel; et, non point, effet de chaleur solaire et de sens terrestres. L'absurdité de la science ne consiste pas : à avoir établi la série zoologique; mais, à n'avoir pas su distinguer : là, où commençait la sensibilité réelle; là, où finissait la sensibilité apparente.

— « ... d'abord plante ou poisson, continue Bonald, insecte ou reptile, ayant tout à acquérir pour devenir homme, âme et corps, pensée et parole, et ayant tout acquis à force de temps et de *circonstances favorables.* »

— Les circonstances *favorables* ne sont jamais invo-

quées : que, par les sots, qui se servent du mot *hasard*, sans savoir : qu'il ne signifie qu'*ignorance*. Il y a des sots partout ; et, dans ce qu'on appelle science, plus que partout ailleurs.

— « D'autres enfin, poursuit Bonald, tenant le milieu entre ces deux opinions extrêmes,... »

— Et, toutes les deux absurdes, nous venons de le voir.

— « ... en ont hasardé une troisième, continue Bonald, faible et inconséquente, comme toutes les opinions *moyennes* en morale. »

— Voilà, une immense vérité. De trois opinions, également fausses ; la plus inepte, la plus fatale à la société est toujours celle qui tient des extrêmes. On a dit : *in medio virtus*. C'est une sottise énorme en morale. La vérité est absolue ; et non, sur une ligne. Cette maxime appartient exclusivement au domaine physique ; et là, elle est la vérité figurée ; la vérité absolue n'y pouvant exister.

— « Ils ne nient pas, continue Bonald, qu'une cause intelligente n'ait créé ou n'ait pu créer l'homme et l'univers ; mais ils veulent qu'en donnant à l'homme l'organisation physique qui le distingue des autres êtres animés, et sans laquelle il n'aurait pu vivre, elle l'ait doté d'une simple puissance ou capacité de devenir être moral, raisonnable ou sociable, et qu'il ait dû à sa seule industrie l'invention du langage et par conséquent de la société. »

— Cette troisième opinion, est la plus évidemment absurde des trois ; en ce : qu'elle se prive des avan-

tages d'une révélation ; et, qu'elle ne couvre point, du bouclier de la foi, l'absurdité : d'accorder la liberté, à un être fabriqué. Mais, parmi les hommes instruits et de bonne foi, il y a infiniment peu de déistes. Le déisme, de toute antiquité, a été inventé : pour masquer le matérialisme. C'est, surtout Voltaire qui a renouvelé cette doctrine ; et, jamais personne n'a été, plus que lui, entiché du matérialisme. Nous le prouverons ailleurs.

— « Ainsi, continue Bonald, jusqu'à l'époque de l'invention du langage, *époque nécessairement très-éloignée de l'origine de l'homme*, le genre humain a vécu dans la condition la plus *misérable* qu'on puisse imaginer, *sans parole, sans pensée, sans société, au-dessous même de la brute.* »

— Comment un homme, aussi instruit que Bonald, peut-il allier : les idées de misère, avec celles d'absence de pensée, de parole ?

— « Cet état primitif, continue Bonald, qu'ils appellent *nature* ou de pure nature,... »

— La doctrine de l'état de nature est une sottise, inévitablement professée, par ceux qui, rejetant toute révélation, ne se servent du déisme : que, comme masque du matérialisme. Il faut, peut-être, en excepter ce pauvre Jean-Jacques ; dont, l'éloquence couvrait l'incapacité d'établir un système d'une certaine étendue, sans le tisser d'absurdités.

— « . . ils le rejettent, continue Bonald, dans un passé indéfini, et

quelques myriades de siècles avant tous les monuments historiques et toutes les traditions. »

— Si, tous ces Messieurs, à style musical et ne pouvant plaire qu'aux oreilles, avaient la modestie de croire l'étude de l'histoire naturelle bonne à quelque chose ; ils apprendraient : que, l'homme n'est sur le globe, que depuis un très-petit nombre de siècles. S'ils voulaient, même, lire un peu d'histoire ; ils trouveraient dans Solis : que, les Mexicains, sous Montézuma, étaient arrivés du degré des peuplades les plus brutes à l'état de civilisation où les trouva Cortès : en CENT ET TRENTE ANNÉES.

— « Ces trois opinions sur l'origine du langage, poursuit Bonald, correspondent, comme on peut le voir, etc. »

— Nous avons déjà dit : que, pour l'auteur, le mot *parler* n'a point exclusivement le sens de penser et de pouvoir transmettre sa pensée. Nous reviendrons souvent sur ce point important.

— « Un homme, dit Bonald (p. 85), ne parle pas s'il n'a pas *entendu* parler ; il ne parle que les langues qu'il a apprises à parler ; le mutisme ne vient que de surdité, soit que l'homme, par un vice de l'organe de l'ouïe, ne puisse pas entendre la parole de ses semblables, ou qu'il n'ait pu l'entendre par la faute de circonstances qui l'auraient isolé de toute société ; et on ne trouve ni dans l'histoire ni dans la tradition la trace d'aucun fait qui démente la nécessité de la transmission successive du langage. Pascal aurait inventé la géométrie, un autre homme de génie pourrait inventer la musique ou la poésie ; des hommes industrieux inventent tous les jours dans les arts ; mais il faut pour inventer, même dans les arts, avoir appris à parler, parce que la parole, qui nous sert à nous-mêmes pour *connaître nos propres pensées*... »

— Le verbe ne sert pas : pour connaître des pen-

sées, que l'on ne peut avoir avant le verbe. Le *verbe* n'est autre : que, la *pensée* : tant à l'intérieur; qu'à l'extérieur; VERBER, qu'on nous passe cette expression, c'est : PENSER; comme, PENSER; c'est, VERBER. Alors, qu'est donc la pensée : si, elle n'est le verbe ?

— « ... est, continue Bonald, le moyen et l'instrument de toutes les inventions. »

— Ici, l'auteur met en note :

— « On ne voit pas que les sourds-muets aient rien inventé dans les arts. »

— Il est évident : qu'ici, Bonald parle des sourds-muets instruits. Ainsi, pour lui, Massieu ne parlait pas. Il soutient donc : que, si Massieu eût été doué du génie de la peinture, du génie de la mécanique, etc., il aurait été incapable de rien inventer. En vérité, une pareille proposition ne mérite pas d'être réfutée.

Et ailleurs (p. 123) :

— « L'organe de l'ouïe, quoique isolé et physiquement indépendant de l'organe vocal, est absolument nécessaire pour recevoir la connaissance du langage... »

— Ici, l'auteur veut dire : ou, qu'un sourd-muet de naissance ne peut avoir le verbe; et, pour le contredire, il suffit d'aller à l'institut des sourds-muets; ou, qu'un sourd-muet de naissance ne peut apprendre à parler sa pensée, par des sons articulés, qu'il ne peut cependant entendre en sa qualité de sourd. A cet

égard, l'auteur aurait encore pu se convaincre : qu'il était dans l'erreur. Déjà, à la fin du siècle dernier, toute l'Europe a vu une charmante petite Anglaise, à l'école des sourds-muets, qui parlait parfaitement, quoique sans accent ; ce qui provenait seulement de ce qu'elle était sourde.

— « ... puisque, continue Bonald, les hommes sont toujours muets ou peuvent le devenir, lorsqu'ils n'ont pas entendu ou qu'ils cessent d'entendre la parole... »

— L'auteur met ici en note : « Les sourds par accident finissent par parler très-peu. » C'est vrai. Mais c'est parce qu'ils n'entendent pas ce qu'on leur dit.

— « ... faute du sens de l'ouïe, continue Bonald, ou faute de société. Les langues, expression des idées communes, confirment cette vérité en faisant du mot *entendre* le synonyme de comprendre ;... »

— Si le genre humain avait été, originairement, privé de l'ouïe ; il n'en aurait pas moins inventé le langage. Et, alors, *voir :* eût été synonyme de *comprendre,* comme, à présent, *entendre :* est synonyme de comprendre.

Il y a même plus :

Si le genre humain avait été primitivement privé de l'ouïe, de la vue et de l'odorat ; à supposer qu'il pût se conserver physiquement dans cet état ; le verbe aurait encore été inventé, sous la seule condition d'un contact nécessaire ; car le verbe a pu être inculqué à des sourds-muets et aveugles de naissance par le seul tact. Et, ce qui peut être inculqué, se développe seul,

nous le prouverons bientôt, dans la circonstance de contact nécessaire.

— « ... et l'on dit indifféremment, continue Bonald, *je n'entends pas* ou *je ne comprends pas.* »

— Et ailleurs (p. 124), l'auteur dit encore :

— « La question tout entière du langage réel ou inventé peut être réduite à la démonstration de l'impossibilité de son invention ; et cette démonstration se trouve dans cette proposition sérieusement méditée : *que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée*, ou autrement, *que l'homme ne peut* PARLER *sa pensée sans penser sa parole.* »

— Cela est vrai. Mais, ce n'est nullement une preuve qu'il soit impossible, à l'humanité, d'inventer le langage. En effet, cela prouve : que, le verbe et la pensée sont une seule et même chose ; et, quand nous avons dit : que, le verbe et la pensée naissaient simultanément ; nous réservions de faire sentir à nos lecteurs, sans qu'il fût besoin de le leur dire : que, verbe et pensée c'est une seule et même chose. La proposition de Bonald, pour être exacte, et ne laisser aucune ambiguïté, sur la valeur de l'expression *parole;* devrait être : l'homme ne peut *verber* sa pensée ; sans, penser son *verbe*.

Écoutons l'auteur, revenant à sa thèse favorite : l'anthropomorphisme.

— « Comment, dit-il, ceux qui admettent un être suprême, et même la *création* de l'homme, peuvent-ils supposer que cet être, essentiellement puissant et bon, ait mis l'homme sur la terre pour y vivre en société, sans reconnaître en même temps qu'il a dû lui donner ou lui inspirer dès le premier moment de son existence les connaissances nécessaires à sa vie

individuelle et sociale, physique et morale, connaissances qui, transmises naturellement du père aux enfants et de génération en génération, se sont développées avec la société, et ont pu s'altérer avec la société?..... »

— Tout cela est très-vrai. Mais, c'est du raisonnement. Et, du moment que le raisonnement est admis comme autorité; il vient proclamer : qu'une cause première est absurde; et, que, toute création, est l'expression de cette absurdité. Il ajoute : que, dans l'hypothèse de la création, il est encore absurde, à l'être créé, de se croire libre; que, relativement à la puissance et à la bonté, il est encore absurde d'accorder cette bonté : à un être qui crée des êtres destinés à être brûlés, pendant toute l'éternité; et cela, pour le seul amusement de les voir brûler.

— « En supposant, contre toute raison et toute autorité, continue Bonald, que le genre humain ait commencé dans la barbarie absolue... »

— Ce morceau est dirigé contre le prétendu état de nature embrassant des générations. Il est digne du talent de l'auteur.

— « ... où pouvait être pour l'homme, continue Bonald, la nécessité du langage? En avait-il besoin pour être éclairé de la lumière du soleil, pour se retirer dans une grotte à l'abri des injures de l'air, pour cueillir le gland et s'en nourrir? En avait-il besoin pour éteindre sa proie ou éviter un ennemi, pour manger, digérer ou dormir? Dans cette misérable existence, il ne pouvait avoir que des nécessités corporelles... »

— Et, des nécessités incorporelles aussi. L'homme a besoin de lumière; et, la lumière n'est pas un corps.

— « ... et il lui suffisait pour les satisfaire, continue Bonald, de voir et

de toucher les objets qui étaient à sa portée, et dont l'image reçue par ses sens se retraçait involontairement à son imagination... »

— Avant le verbe, l'imagination : c'est le cerveau.

— « ... sans qu'il lui fût nécessaire, continue Bonald, de leur donner un nom ou de disserter sur leurs propriétés. Les brutes qui éprouvent les mêmes besoins reçoivent aussi les images des objets que *l'instinct de leur conservation* (1) les porte à fuir ou à chercher... »

— Fuir et chercher supposent le raisonnement. En dehors du raisonnement, *fuir* et *chercher* sont des expressions figurées, dont les valeurs sont : *effets d'attraction ou de répulsion.*

— « ... et, continue Bonald, n'ont pas besoin de langage. »

— Pour avoir un *besoin,* il faut avoir le langage. Auparavant, il n'y a : que, *tendance.*

— « L'enfant qui ne parle pas encore, continue Bonald, le muet qui ne parlera jamais, se font aussi des images des choses sensibles... »

— *Se faire*, au propre, est la suite d'un raisonnement. Avant le verbe, on n'est pas actif, mais passif. Il n'est ensuite aucune chose qui ne soit sensible ; et, nous le répéterons mille fois : un bœuf, et la vertu, sont également sensibles au cerveau, après le développement du verbe.

— « ... et la parole, continue Bonald, nécessaire pour la vie morale et sociale... »

(1) Organisme serait plus clair.

— La parole, ou mieux le verbe, n'est pas nécessaire pour la vie morale ou sociale, qui sont une seule et même chose ; la parole, qui est la pensée, qui est le raisonnement, EST : LA VIE MORALE.

— « ... ne l'est pas du tout, continue Bonald, à la vie physique et individuelle ; et c'est ce qui fait qu'il n'y a jamais eu de société sans langage, et qu'il y a des hommes condamnés par la nature ou par leur propre volonté à ne jamais parler. »

— Ne point parler *volontairement;* c'est encore parler ; c'est dire : je ne veux point parler. Quant à l'incapacité de parler, d'avoir le verbe, elle ne peut être : que, physiologique. Des hommes, privés dès leur naissance : de l'ouïe, de la vue et de l'odorat, peuvent parler, je le répète. Pour parler, il ne faut : qu'être susceptible d'éprouver lès modifications du *sentir;* et, savoir à qui les faire éprouver.

— « Et comment supposer, continue Bonald, que l'art de la parole... »

— Ce qui existe, *nécessairement,* n'est point un art ; et, le verbe est la suite nécessaire : du contact, plus ou moins prolongé, de *deux intelligences latentes.*

— « ... le plus merveilleux et le plus compliqué de tous les arts, continue Bonald, ait été inventé sans nécessité... »

— Rien n'est plus vrai. Pour inventer il faut parler. Aussi, le verbe n'est pas inventé : dans le sens d'être un art.

— « ... et encore au sein des plus profondes ténèbres de l'esprit, con-

tinue Bonald, si toutefois l'esprit peut exister avant la parole qui lui révèle sa propre pensée? »

— Quel galimatias! révéler une pensée qui n'existe pas! Parole ou verbe, et pensée; c'est : une seule et même chose.

— « Qui est-ce qui aurait pu, dans cet état, continue Bonald, donner aux hommes le désir ou même la pensée... »

— Pour avoir des désirs, il faut penser; et, toute pensée vient d'une pensée, sauf la première : qui, résulte du contact de deux intelligences, même lorsque toutes les deux sont à l'état latent; pourvu : que, le contact soit excité et conservé : par des tendances organiques.

— « ... ou même la pensée, continue Bonald, d'une condition meilleure... »

— Avant le verbe, il n'y a : ni mauvais, ni meilleur.

— « ... qui, continue Bonald, n'existait nulle part pour des créatures humaines, et dont ils ne pouvaient avoir aucune connaissance? Telle est l'incohérence de nos systèmes, que nous commençons par placer l'homme dans un état contraire à sa nature, dans un état où il ne fut jamais, où il ne peut pas avoir été... »

— Cela est vrai. L'état de nature, embrassant des générations, ne peut pas avoir existé. Mais, il faudrait dire un pourquoi; et, il n'y en a que deux. Le premier, est la possibilité de la création, ce qui est absurde. Le second, la nécessité du développement du

verbe, au sein de la première famille naturelle. Voilà, ce qu'il fallait démontrer.

— « ... pour, continue Bonald, lui attribuer gratuitement les goûts, les sentiments, les connaissances, les besoins que fait naître un état tout différent..... »

— Un matérialiste, un partisan de la série des êtres, ne peut rien répondre à de pareilles propositions; qui, nous le répétons, sont dignes du talent de l'auteur.

— « Le hasard, poursuit Bonald, qui peut arracher à l'homme vivement affecté d'un objet un cri, un son fugitif, ne sert de rien pour expliquer la formation du langage. Il aurait fallu, pour en inventer le système entier (car nous verrons que le langage n'a pu exister sans être complet)... »

— Alors, le langage n'existe pas encore; car, tous les jours il acquiert plus de développement. Le langage est complet : dès qu'il y a communication de pensée. Et, dès que deux êtres, en contact, ont dit MOI; ils ont dit TOI; et, le langage existe. Le reste, est l'affaire du raisonnement, développant cette première pensée; ou, pour parler juste, de l'âme : développant cette première pensée, au moyen du raisonnement.

— « ... il aurait fallu, continue Bonald, si l'invention eût été possible, toute la force, toute l'étendue, toute la sagacité de réflexion et d'observation dont l'homme peut être capable, et les plus profondes combinaisons de la pensée. »

— Il paraît que l'auteur ne se doute pas : que, le genre humain est encore plongé : dans la plus profonde ignorance.

— « Aussi, continue Bonald, les partisans de l'invention du langage ne manquent pas de dire que les hommes s'observèrent, réfléchirent, comparèrent, jugèrent, etc., etc. »

— L'auteur a bien raison de se moquer de ces folies. Mais, lui-même va tomber dans une autre.

— « Car, continue Bonald, il fallait tout cela pour inventer l'art de parler. »

— Il n'y aurait pas de doute : si, le langage était un art. C'est, le développement du langage, qui est un art; si, cependant, le nom d'art peut être donné: au raisonnement.

— « Mais, etc.... »

— Ici, nous renvoyons le lecteur curieux à l'auteur qui va parler, à peu près pour ne rien dire.

Nous allons voir, maintenant, ce que l'auteur entend : par une langue parfaite.

— « Toute langue, dit-il, est finie, complète, parfaite, si l'on veut, à prendre ce mot dans une acception philosophique, lorsqu'elle a eu d'une manière ou d'une autre, et *plus ou moins explicitement*, toutes les *parties d'oraison* qui sont l'essence et la constitution du langage, dont les mots ne sont que des accidents. »

— Très-bien ! Aussi, l'essence du langage est, tout entière, dans une proposition substantif, verbe et adjectif. Une langue est donc parfaite, avec la pensée *moi*, qui, signifie : MOI-ÊTRE-EXISTANT.

— « Toute langue, continue Bonald, a été complète dès qu'elle a été parlée... »

— Impossible de dire mieux. *Moi* est une parole. *Moi* est donc une langue ; *moi* est le verbe.

— « ... et c'est peut-être par un sentiment confus de cette vérité, continue Bonald, que Duclos a dit de la langue fixée par l'écriture : « *L'écriture est née* TOUT A COUP *et comme la lumière.* »

— C'est ainsi, en effet, que naît le langage. Le verbe est : LA LUMIÈRE DE L'AME.

Ce qui suit cet admirable passage est bien faible. Mais, nous aimons à citer : les deux passages suivants.

— « Les parties *d'oraison*, sous une forme plus ou moins explicite, ont été et seront toujours les mêmes dans toutes les langues en espèces ou en équivalents.

.....

« Le langage est partout le même, quoique les idiomes soient différents. »

— Ce qui suit, ces belles pensées, est également faible ; et, faux quelquefois.

A la page 170, l'auteur dit : que,

— « La parole créa l'intelligence et la tira du néant. »

— Il faut avoir : un grand amour de création et de néant ; pour dire de pareilles choses.

Pour Bonald les animaux ont un langage.

— « La surprise et l'effroi dit-il (p. 226), arrachent toujours à l'homme un cri involontaire. Mais ce cri n'est pas, comme celui des animaux, *un langage* ; c'est un accident, etc. »

— La fin de ce chapitre est, en partie, consacrée à

à la critique de Condillac. Cette critique est souvent très-juste. Les défauts viennent de l'hypothèse anthropomorphique, à laquelle l'auteur se trouve soumis. En critiquant Condillac, il dit :

— « En vérité, on a quelque peine à concevoir pourquoi les animaux qui vivent près de nous, et pour ainsi dire avec nous, ne parlent pas notre parole, puisqu'ils ont pour l'apprendre autant de facilité, ou même plus que nous n'en avons eu pour l'inventer. »

— Cela, est très-vrai. Mais, si l'on demandait à Bonald : pourquoi, son Dieu a donné la parole à un animal, et ne l'a pas donnée à l'autre ; pourquoi, il en destine un à brûler, pendant l'éternité, et l'autre à souffrir tous les caprices de la tyrannie, sans avoir commis de péché ; que répondrait-il ? Que, le potier est le maître du vase qu'il fabrique ? Mais, c'est là une réponse de tyran ; et non, une réponse rationnelle ou divine.

Donnons un exemple des folies, auxquelles on peut se livrer, quand on s'est mis dans la tête de soutenir un système : *per fas et nefas*.

— « Pour moi, dit Bonald, je crois que, même l'union des sexes dans l'espèce humaine, est un effet de la société. »

— En vérité, il faut bien aimer les mystères : pour, dire de pareilles choses !

La fin de ce chapitre, cite J. J. Rousseau. L'auteur s'appuie, sur cette autorité, pour affirmer : que, dans l'état de pure nature, l'institution du langage n'était : ni nécessaire ; ni possible.

Le chapitre troisième, a pour titre : *De l'origine de l'écriture*. L'auteur dit : qu'elle est révélée comme la parole. Un professeur de la Sorbonne, faculté des lettres, a consacré deux années à vouloir prouver : que, du temps d'Homère, l'écriture n'était pas connue. Ces deux opinions sont dignes l'une de l'autre. Ce qu'il y a de plus curieux, dans ce chapitre, est le passage suivant :

— « Peut-être n'est-ce pas tout à fait sans raison qu'on croit retrouver quelque indice du caractère d'un homme dans le caractère de son écriture. »

(P. 280.)

— Voici, les conclusions de ce chapitre :

— « L'homme ne peut parler sa pensée sans penser sa parole.

« L'homme ne peut décomposer les sons que d'une langue écrite, c'est-à-dire déjà décomposée.

« DONC il est *physiquement et moralement* IMPOSSIBLE que l'homme ait inventé l'art d'écrire ou l'art de parler. »

— Le chapitre quatrième est intitulé : *De la physiologie*.

Ce chapitre renferme le passage suivant : où, l'état actuel de la science, est parfaitement exposé :

— « D'autres physiologistes, dit Bonald, venus principalement dans ces derniers temps, ne remontent pas plus haut que le cerveau et l'organisation en général, pour trouver le principe même de nos déterminations. Ils regardent la pensée, ainsi que toutes les autres fonctions productives du corps humain, comme une faculté dérivée de la seule organisation matérielle (1). Ce qu'on a toujours appelé l'homme moral n'est, à leurs yeux, que le physique, observé sous un rapport particulier. »

(1) Singulière expression ! Est-ce que l'auteur connait des organisations immatérielles ?

— Du moment, que la cause première est reconnue, ce qu'elle est, absurde ; l'homme moral ne peut être : que, le physique observé sous un rapport particulier... jusqu'à ce qu'il soit démontré : que, les âmes sont immatérielles ; ce qui ne peut exister, qu'en démontrant : que : les animaux n'ont qu'une sensibilité apparente.

— « Mais, continue Bonald, en considérant l'intelligence comme le produit final de l'organisation, ils ont été conduits, pour ainsi dire malgré eux-mêmes, à reconnaître de l'intelligence partout où ils voyaient une organisation. Ainsi ils ont attribué des facultés ou des affections qui supposent de l'intelligence à l'animal... »

— Et, que fait donc l'auteur, quand il dit : que, les cris des animaux sont un langage ?

— « ... et peut-être au végétal, continue Bonald ; peu s'en faut même qu'ils n'en aperçoivent jusque dans l'organisation artificielle des mécaniques, qui sont l'ouvrage de l'homme ; et l'auteur du traité de physiologie déjà cité (1), observe des traces d'une faculté de *contracter des habitudes* dans la plus grande facilité de jeu et de mouvement que les machines reçoivent de l'usage et de la répétition fréquente des mêmes opérations.

« Dans cette hypothèse, l'homme n'est l'être le plus intelligent que parce qu'il est le mieux organisé ; et s'il a plus d'intelligence que la brute, il n'a pas une intelligence d'une autre espèce. »

(P. 294.)

— Le chapitre cinquième a pour titre : *Définition de l'homme : Une intelligence servie par des organes.*

Nous avons déjà dit : que, l'âme, considérée comme intelligence, était la source de toutes les erreurs philosophiques. Une fois entré dans cette voie

(1) Cabanis.

qui distingue la [illegible] de l'âme. [illegible] impossible, en suivant la chaîne du raisonnement, de ne pouvoir arriver au matérialisme. Dans ce cas, il n'y a que la foi, les mystères, la création, l'immortalité, et toutes les absurdités qui en sont les conséquences qui, puissent vous sauver de cet abîme.

— « S'il était permis, dit Bonald, de [illegible] à la vérité de ses propres pensées, j'oserais dire que la définition de l'homme, une *intelligence servie par des organes*, présente le premier les êtres sous le rapport à la fois le plus simple, le plus étendu et le plus exact, et qu'elle réunit à la concision et à la généralité d'un axiome, la vérité de ce que l'homme est par sa nature et de tout ce qu'il peut être par la raison. Je vais plus loin, et je ne crains pas d'avancer que cette définition renferme tout ce qu'il suffit à l'homme, et plus encore à la société, de savoir des rapports du monde et de lui-même. »

— Vis-à-vis de la foi, c'est [illegible]. Vis-à-vis de la raison, c'est [illegible] : « si l'âme est « intelligence : comme l'intelligence est [illegible] « ment composée : de sensibilité et de [illegible] « de sensibilité ; il s'ensuit : que l'âme est composée « Et, comme tout ce qui est composé est matériel « j'en conclus : que l'âme est matérielle. » Et c'est là, la conclusion à laquelle [illegible] que ses mânes soient satisfaits. Tel est l'état actuel de la science : l'état actuel du raisonnement.

— ... Si nous étions encore, continue Bonald, « en ce que nommons la vie sociale, où l'homme modéré, même dans ses désirs de connaître, satisfait de savoir les choses utiles, ne cherche pas les choses curieuses, et n'abandonne pas des vérités simples et éprouvées... »

— *Éprouvées* est délicieux !

— ... pour courir, continue Bonald, après un vain luxe d'opinions nouvelles, etc. »

— Le chapitre sixième est intitulé :

— « Définition de l'homme : une masse organisée et sensible, qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins. (*Catéchisme philosophique* de Saint-Lambert.)

— Bonald prouve : que, cette définition est l'expression du matérialisme. Cela n'était pas difficile.

Ce chapitre contient une singulière proposition, la voici :

— « Hélas ! et les plus grandes découvertes qui appartiennent à l'homme, puisqu'on peut en nommer les auteurs et en assigner l'époque, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, un nouveau monde tout entier, on dispute encore et l'on disputera longtemps pour savoir si elles ont été plus utiles que funestes ; et le problème devient tous les jours plus difficile à résoudre. »

(P. 330.)

— Il est évident : que, ces découvertes ont singulièrement affaibli la valeur de la définition de l'homme : *une intelligence servie par des organes*. Et, il n'y a pas de doute : que, ce serait un grand malheur, s'il fallait s'en tenir à la définition de Saint-Lambert, qui a rempli d'enthousiasme la fin du dix-huitième siècle ; définition qui a placé et maintient, sur le trône du monde, le veau d'or israélite. Mais, ce règne passera : comme, tout ce qui est bâti sur l'erreur. Il s'écroulera, sous son propre poids.

Le chapitre septième est intitulé : *De la pensée.*

A propos de la proposition, base, dit-il, du matérialisme : que, *penser* et *sentir* c'est une seule et même chose; proposition qui, cependant, ne conduit au matérialisme : que, parce que la sensibilité réelle n'est point encore distinguée de la sensibilité purement apparente; Bonald dit :

— « Il y a même bien peu de philosophie à soutenir que penser et sentir sont une même chose, lorsqu'on est forcé de se servir de deux termes différents. »

— Puis il ajoute, avec beaucoup de raison :

— « Il peut y avoir des synonymes ou des termes à peu près équivalents en poésie; mais la philosophie n'en connaît pas; et elle conçoit deux idées partout où elle entend deux expressions. »

— Rien, n'est plus philosophique; c'est-à-dire : rien n'est plus raisonnable; que, cette réflexion. Aussi, nous ne pouvons trop engager nos lecteurs à ne jamais la perdre de vue. Bonald, malheureusement, a manqué bien souvent à son propre précepte.

Nous avons déjà dit, et nous allons répéter, pour ceux dont la mémoire serait faible, quelle différence il y a entre *penser;* et, *sentir*. Penser, c'est : sentir dans le temps. Bonald avoue : que, les animaux sentent. Alors, ils sentent, dans l'éternité; ils sentent, comme les enfants qui viennent de naître. Dans ce cas, et comme le dit Bonald, pourquoi les animaux n'apprennent-ils pas à parler? Parce que, dit toujours Bonald : il est impossible à l'homme de parler sans la

révélation ; et, si l'homme parlait sans révélation, il n'y aurait pas de raison pour que les animaux ne parlent pas également. D'accord. Nous prouverons : que, l'homme parle sans avoir besoin de révélation. Si, cela est ; alors, et de l'aveu de Bonald, les animaux n'ont pas de sensibilité.

— « L'âme, dit Bonald, est : imagination, entendement, sensibilité. »

— Laissons l'imagination et l'entendement de côté, qui appartiennent à la définition : que, l'âme est intelligence. Si, la sensibilité est âme ; les animaux, qui sont sensibles, ont donc des âmes. Nous voilà au matérialisme démontré. Mais, dira Bonald, c'est par la volonté de Dieu que les âmes sont immortelles ; et, que celles des animaux sont mortelles. Alors, nous voilà dans l'anthropomorphisme ; et, ce chemin, vis-à-vis de la raison, conduit au matérialisme ; aussi bien : que, le catéchisme de Saint-Lambert.

Le chapitre huitième a pour titre : *De l'expression des idées.*

Ce chapitre est important. Nous devrions, peut-être, laisser à nos lecteurs : le soin de critiquer Bonald eux-mêmes. Ils doivent, maintenant, en être capables. Ce que nous allons dire, ne sera donc encore : qu'en faveur des faibles.

— « Nous reviendrons, dans ce chapitre, dit l'auteur, sur la nécessité des expressions ou paroles, pour penser aux choses qui ne peuvent se peindre à notre esprit sans images. »

— L'auteur pense donc qu'il est possible : de pen-

ser à des choses, sans expressions, sans parole ou verbe? Il est dans une erreur profonde; et, pour s'en convaincre, il n'aurait eu qu'à réfléchir. Penser à un bœuf, n'est point voir le bœuf comme on le voit dans un rêve, sans aucune espèce d'idée ou de raisonnement. Voir un bœuf, comme Pascal voyait un précipice, n'est point penser; c'est *sentir : dans l'éternité*. Du moment, qu'il se joint à cette sensation un élément de temps, c'est penser; et, alors, ce n'est pas de l'image bœuf, dont il est question; mais, du raisonnement, représenté par l'expression *bœuf*.

Poursuivons :

— « Comme nous ne pouvons rien imaginer, dit Bonald, c'est-à-dire nous former des images d'aucun objet, que par les impressions que les corps extérieurs font sur nos organes, lesquelles impressions devenues intérieurement des images, peuvent être transportées au dehors par le geste ou le dessin... »

— *Imaginer* est actif; et, avant le verbe, il n'y a pas d'activité réelle. Ainsi, avant le verbe, pas d'imagination réelle. Après le verbe, pour s'imaginer un bœuf, il faut le vouloir; et, on ne le peut : que, par des signes. Ajoutons même : qu'il est très-peu de personnes, qui soient assez maîtresses de leur cerveau, pour se figurer, à volonté, tel bœuf devant les yeux internes, comme on le voit dans un rêve, les yeux externes fermés. Quand on dessine un bœuf, on le dessine avec des raisonnements; sans cela : un chien vous dessinerait un lièvre.

— « ... ainsi, continue Bonald, nous ne pouvons rien idéer, si l'on me permet cette expression... »

— On vous la passera, si vous voulez. Mais, vous avez dit : qu'en philosophie, il ne doit pas y avoir de synonyme ; et, alors il ne faut pas de terme inutile. Or, celui d'*idéer*, est complétement inutile ; puisque idéer, c'est faire des idées ; et, que faire des idées, n'est autre chose : que, *raisonner*. Idéer *vertu;* ou idéer *bœuf;* c'est toujours idéer ; c'est toujours raisonner.

— « ...je veux dire, continue Bonald, avoir des idées présentes des choses... »

— Il serait très-joli : d'avoir des idées, qui ne fussent pas présentes. Quand, on veut retrancher les synonymes ; c'est, qu'on veut retrancher les mots inutiles ; et Bonald ne prêche pas d'exemple.

— « ... qui, continue Bonald, ne tombent sous le sens... »

— Le sens, c'est le cerveau ; et, il n'y a aucune chose qui ne tombe sous le sens : la vertu y tombe ; comme le bœuf.

— « ... qu'à l'aide, continue Bonald, des expressions que nous recevons du dehors par la parole ouïe ou lue... »

— Et, pourquoi ne dites-vous pas : parole ouïe ; ou lue ; ou sentie? Vous n'aviez donc pas deviné : que, des sourds-muets-aveugles et privés d'odorat, dès la naissance, pouvaient parler? Ils parlent français ou anglais, ou, etc., direz-vous. C'est vrai. Mais, si vous alliez dans un monde, ou dans un pays ; où, il

n'y aurait que des sourds; et, qu'ils voulussent bien vous apprendre leur langue, qui ne serait : ni française, ni anglaise, ni, etc.; alors, vous apprendriez une langue, qui n'aurait jamais été parlée, par la parole articulée; et, pour nous la rendre, vous seriez obligé de nous la traduire. Alors, les sourds diraient : que, vous avez traduit la parole vue, en parole ouïe; et, si vous aviez été chez des sourds-muets-aveugles, qui remplaceraient les usages du son et de la lumière par l'odorat; ils diraient que vous avez traduit la parole sentie par la peau ou par le nez en parole ouïe pour nous, et en parole vue par des sourds. Si, le verbe dépendait des articulations sonores; *Vert-Vert* aurait été composé : par un perroquet.

— « ... et que nous transmettons au dehors, continue Bonald, par la parole articulée ou écrite. »

— Tout ce qui suit, sur ce sujet, est d'une grande faiblesse. Non, que Bonald ne fût une intelligence de premier ordre. Mais, dans le chemin de l'erreur, on ne peut éviter l'absurde évident; que, par des sophismes que l'on s'efforce, en vain, de faire accepter: comme de bons raisonnements.

Citons le passage suivant, qu'il est bien étonnant de rencontrer, chez un homme, qui avait profondément étudié le langage.

— « L'auteur des rapports du physique et du moral semble, dit-il, s'écarter de ce sentiment lorsqu'il dit, d'une manière générale : — « On « peut penser sans se servir d'aucun idiome connu, » *ce qui est vrai sans doute,* continue Bonald, tant qu'on pense par images et à des objets figurables, etc. »

— Voilà bien la proposition la plus hétéroclite qu'il soit possible d'imaginer. C'est, comme si on disait : qu'il est possible de parler sans penser. Nous avons relu dix fois cette proposition, avant de pouvoir nous imaginer : qu'elle avait pu être écrite, par un homme de mérite.

Le passage suivant, fait autant d'honneur à Bonald; que, le passage que nous venons de citer, lui en fait peu. C'est, à propos de Cabanis, qu'il a critiqué, avec raison, sur la proposition idiote et adorée du dix-huitième siècle : qu'une science n'est qu'une langue bien faite.

— « Toutes ces propositions, dit-il, qu'on retrouve dans tous les ouvrages de la même école, sont louches et sophistiques. Un peuple ne fait pas de progrès parce qu'il améliore sa langue; mais il améliore sa langue parce qu'il fait, ou lorsqu'il fait des progrès. La langue n'est pas la cause de ses progrès, elle en est le résultat et l'indice. »

— Bonald a raison. Il aurait dû conclure : que, la langue est le résultat du raisonnement; et, non pas le raisonnement, le résultat de la langue; et, qu'une fois que l'humanité a fait le premier raisonnement, identique à la première expression : *moi;* le développement, de cette expression radicale, appartient en entier : au raisonnement. Nous ferons voir : comment, ce premier raisonnement n'existe jamais, chez une intelligence isolée ; et, comment ce premier raisonnement a lieu, *nécessairement;* quand, l'organisme met deux intelligences latentes : en contact nécessaire.

Le passage, que nous venons de citer, est, malheu-

reusement, suivi de raisonnements faux ; et, peu dignes de ce qui précède.

Ce qui va suivre, est encore : indigne de notre auteur.

— « Dans ce que nous avons dit de la nécessité de l'expression pour la manifestation ou la présence même mentale d'une idée, c'est-à-dire pour la représentation d'un objet qui ne tombe pas sous le sens et ne fait pas image, on peut trouver un moyen d'accommodement entre les partisans des *idées innées* et ceux qui ne veulent que des idées acquises par les sens ou des *sensations transformées : l'idée est innée, son expression est acquise.* »

(P. 393.)

— Bonald, ne s'est pas rappelé avoir dit : qu'en morale, les opinions mitoyennes sont toujours : faibles et inconséquentes.

Le chapitre neuvième a pour titre : *que, l'âme n'est pas le résultat de l'organisation corporelle.*

Pour Bonald *corporel* est synonyme de matériel. Nous répétons que nous serions curieux de savoir : ce que l'auteur comprenait par une organisation immatérielle ? Il est évident, qu'à cet égard : il n'avait aucune espèce d'idée.

Certes Bonald est loin de prouver la proposition qu'il avance. Mais, nous aimons à transcrire le commencement de ce chapitre ; dans lequel, il est facile de reconnaître : un homme d'un grand mérite.

— « Il n'en est pas, dit-il, de la réfutation d'un système de philosophie morale, comme de la discussion d'un ouvrage historique. Une histoire se compose de faits, les uns vrais, les autres faux, d'autres douteux, de faits qui n'ont en eux-mêmes rien de *nécessaire*, rien qui n'ait pu ne pas arriver, ou ne pas arriver autrement, et qui souvent n'ont entre eux

d'autre liaison que de s'être passés dans le même pays et dans le même temps. La critique est donc obligée de suivre l'historien pas à pas, de parcourir avec lui la suite des époques, de revenir sur les détails des événements pour lui apprendre ce qu'il a ignoré, pour distinguer ce qu'il a confondu, éclaircir ce qu'il a obscurci, et de là il peut résulter un ouvrage aussi étendu que l'histoire elle-même.

« Mais un système de philosophie morale (1) est un enchaînement de raisonnements, qui tous tendent à un but, celui d'*établir une opinion*. Cette opinion à prouver, est le *pivot* sur lequel roule toute la machine du système, et le point *unique* auquel tout se rapporte. Si ce point est prouvé, le système cesse d'être une simple hypothèse, et il prend son rang parmi les vérités ; s'il est contesté, le système n'est encore qu'une supposition qui a besoin d'être fortifiée par de nouvelles preuves ; mais s'il vient à être renversé... »

— Ce qui signifie : s'il est reconnu anti-rationnel, absurde ; ainsi, par exemple, qu'il en est : pour la création, la cause première, l'anthropomorphisme, etc. ; vis-à-vis de ceux qui sont parvenus : à se dépouiller des préjugés.

— « ... l'édifice entier s'écroule, » continue Bonald...

— Ce qui signifie : la révélation s'écroule ; la morale qui se base sur la révélation, sur l'anthropomorphisme, s'écroule également ; et, par conséquent, la société tout entière... Jusqu'à ce qu'une *nouvelle base* puisse *la supporter*.

— « ... il n'y a plus de système, continue Bonald, *ni même d'hypothèse...* »

— En effet : l'hypothèse de l'anthropomorphisme a cessé d'exister : vis-à-vis de ceux qui raisonnent.

(1) Cette distinction est du plus grand mérite ; et, nous la recommandons particulièrement : à l'attention, à l'étude de nos lecteurs.

— « ... et quelquefois l'erreur, une fois démontrée, continue Bonald, prouve toute seule la vérité de l'opinion opposée. »

— Cela existe : lorsqu'il n'y a que deux possibilités. Par exemple : l'âme est matérielle ou immatérielle ; temporelle ou éternelle. Une fois, que vous avez démontré : qu'elle n'est point matérielle ; vous avez démontré : qu'elle est immatérielle ; une fois que vous avez prouvé : qu'elle est immatérielle ; vous avez prouvé : qu'elle est éternelle.

— « Les raisonnements de l'auteur, poursuit Bonald, peuvent être conséquents ; »

— Comme, la création est conséquente : lorsque la cause première est le point de départ ; lorsque, le néant est admis.

— « ... mais, continue Bonald, il est parti d'un principe erroné ; les faits allégués peuvent être vrais, mais ils s'appliquent à un autre ordre de vérités. »

— Par exemple : il est vrai qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Mais, c'est dans l'ordre des temps. Vouloir induire de cette vérité, *dans l'ordre des temps ;* que, la création est une réalité ; c'est conclure : *de l'ordre de temps ; à l'ordre d'éternité ;* ce qui est absurde. L'éternité ne peut avoir : ni cause première ; ni cause finale.

— « Il suffit donc, dans l'examen d'un système de philosophie, continue Bonald, de s'attacher à la conclusion générale que l'auteur en a tirée... »

— Ceci est une erreur. Il n'est pas nécessaire : que, l'auteur tire la conclusion, de ses prémisses ; pour, que la conclusion puisse en être tirée. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, des professeurs actuels, professent la série continue ; c'est-à-dire : le matérialisme ; et, très-peu avouent, ou même reconnaissent : que, leurs doctrines ont, *nécessairement*, le matérialisme pour conclusion. Parce que ces Messieurs ne tirent point, de leur doctrine, la conclusion qui doit en être déduite ; faut-il, pour cela, ne point avertir la société : que, ces prétendus hommes d'ordre, sont les plus grands fauteurs de l'anarchie ?

— « ... et, continue Bonald, de la discuter directement et en elle-même. Cette marche abrége même la discussion;... »

— Et, voilà pourquoi nous avons commencé par démontrer : qu'admettre la sensibilité, chez les animaux ; c'était prêcher : le matérialisme ; l'immoralité ; l'anarchie.

— « ... et j'en fais ici l'observation, continue Bonald, pour tranquilliser les lecteurs qui compareraient le nombre des volumes plutôt que la force de la raison.

« C'est donc sous ce point de vue que nous allons considérer le système dominant dans quelques traités modernes de physiologie, et plus expressément développé dans le rapport du *physique et du moral de l'homme*. Il est possible que les physiologistes ne conviennent pas de tous les faits avoués dans cet ouvrage, et il paraît même que l'auteur n'est pas toujours d'accord avec le savant Barthez, dans ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme*. Il est possible encore qu'une saine logique n'en trouve pas tous les raisonnements concluants ; la philosophie ne voit que le résumé du système, qui est :

« *Que notre âme est non un être, mais une simple faculté de notre organisation, ou plutôt, que notre âme est notre organisation elle-même;*

que les opérations de l'intelligence et de la volonté se trouvent confondues à leur origine, avec les autres mouvements vitaux tels que la digestion, la circulation, la sécrétion, etc., que le physique de l'homme fournit les bases de la morale, que le même ressort se peut les chercher ailleurs, etc.; et qu'enfin l'homme moral, c'est que l'homme physique considéré sous un autre aspect. »

— Il est impossible de mieux résumer : LA PRÉTENDUE SCIENCE ACTUELLE.

— « C'est là, pourtant Bonald, ce que tous les faits, tous les raisonnements, toute l'érudition physiologique, anatomique, médicale, physique et métaphysique de beaucoup d'ouvrages vaudront à prouver. »

— Ce n'est pas de beaucoup, qu'il faut dire : mais de tous ceux qui sont à hauteur de la science, tous qui sont au-dessous de comparaître.

— « Mais, comme Bonald a pu prétendre à ne faire que ne pouvoir être que des mouvements... »

— Voilà, Bonald qui reconnaît : qu'en physique, il n'y a que mouvement, donc, la cause est force, bien, comme la physique est la science de la matière ; il s'ensuit : que, sans doute, la matière n'est que mouvement; ou mieux : que, force.

— « ... la morale, continue Bonald, a les siens qui sont des actions... »

— Des actions *réelles*, sont la suite d'un raisonnement réel. Il fallait donc dire : la morale a les siens qui sont des raisonnements. Et, comme il n'y a pas de raisonnement ; là, où il n'y a pas de sensibilité dans

le temps ; il fallait dire : la morale a les siens, qui dérivent : de la sensibilité dans le temps. Et, comme il n'y a de sensibilité dans le temps ; que, là où il y a sensibilité réelle ; il fallait dire : la morale a les siens, qui dérivent : de la sensibilité réelle. Après cela, il eût été facile de dire : la *force*, est la caractéristique de la matière ; et, la *sensibilité* est la caractéristique de l'immatérialité. Voilà, Bonald qui a dit, il y a cinquante ans ; ce, que nous disons maintenant.

— « ... et des faits purement matériels, poursuit Bonald, ne prouvent pas plus pour ou contre une vérité morale, que de simples raisonnements ne prouvent pour ou contre la certitude d'un fait physique. »

— Il est impossible de trouver un passage, plus philosophique ; que, celui que nous venons de citer.

Le passage suivant est également remarquable. Mais, Bonald, qui l'a écrit contre les matérialistes, n'a pas observé : qu'il a une valeur, parfaitement égale, contre les anthropomorphistes. C'est, ce que nous allons montrer.

— « L'homme, dit-il, dans ce système... »

— Bonald entend : le système matérialiste. Supposez : que, ce soit un matérialiste, qui en dise autant contre les spiritualistes admettant la création ; il n'y aura de changé : que, les expressions relatives à ce changement. Les raisons resteront : les mêmes.

— « ... est donc, continue Bonald, une *masse organisée* pour penser, une machine à penser, comme une horloge est une masse ou portion de

matière organisée, c'est-à-dire une machine à marquer les heures. L'homme pense par le jeu de ses organes. . »

— Il est évident : que, dans le système anthropomorphiste, l'âme est un organe comme le cerveau. Organe signifie instrument. L'âme est l'instrument, dont le créateur se sert, pour faire penser l'homme; comme, le ressort est l'instrument, dont l'horloger se sert, pour faire aller une horloge.

— « ... comme l'horloge, continue Bonald, indique l'heure par le mouvement de ses rouages; si l'horloge est l'ouvrage de l'homme, l'homme aussi doit son existence à son semblable; et si le mouvement de la machine artificielle doit tous les huit jours être renouvelé par la tension du ressort qui lui donne l'impulsion, le mouvement de la machine humaine ou la vie a besoin aussi, à peu près tous les jours, d'être entretenu, c'est-à-dire renouvelé par la nutrition des organes qui la constituent : et toutes les deux finissent, l'une par le relâchement des ressorts qui ne peuvent plus être remontés; l'autre par la dissolution d'organes usés, qui ne peuvent plus être réparés par la nutrition. Les fonctions de l'horloge sont, à la vérité, plus simples que celles de la machine humaine; mais aussi l'appareil de ses ressorts est bien moins compliqué, et dans les deux machines, le mécanisme est relatif à leur destination. Si les partisans de l'organisation pensante ou de la pensée organique... »

— Contre l'anthropomorphisme, dites : si, les partisans de l'organisation pensante, *créée;* ou, de la pensée *créée*.

— « ... veulent, continue Bonald, admettre cette comparaison, qui me paraît résulter naturellement de leur système et être d'une parfaite exactitude, je me bornerai à leur présenter une réflexion.

« Cette machine artificielle qu'on appelle horloge, n'est que le *moyen, l'instrument* dont l'intelligence de l'ouvrier s'est servie pour marquer les *divisions* du temps. *Cette intelligence est réellement et constamment présente à la machine, quoique le corps de l'ouvrier en soit éloigné;* elle en anime les ressorts, elle en règle le mouvement, et peut seule le rétablir, s'il est arrêté ou dérangé. Toute mécanique, quel qu'en soit

l'usage, considérée sous cet aspect, n'est jamais qu'un *moyen* de l'intelligence humaine... »

— Contre l'anthropomorphisme dites : toute mécanique quel qu'en soit l'usage, considérée sous cet aspect, n'est jamais, même la machine humaine, qu'un moyen de l'intelligence divine, etc.

— « ... un nouvel organe qu'elle se donne, continue Bonald, un corps artificiel dont elle s'est revêtue; c'est encore ici *une intelligence servie par des organes,* pour exécuter telle ou telle opération, etc. »

— Oui : mais, ici, l'intelligence qui fait l'horloge est la même que celle qui fait les machines humaines. Voilà, les intelligences réelles réduites à une seule; il n'y a plus qu'*un être réel;* et, de l'anthropomorphisme, nous voilà tombés : dans le panthéisme ; et, comme dit M. Cousin, *point de substance ou une seule.* Vis-à-vis de la raison, panthéisme et anthropomorphisme sont toujours absolument identiques. Ils ne peuvent être distincts : que, vis-à-vis de l'ignorance.

A la fin du premier volume, Bonald dit :

— « On a demandé si Dieu, qui a créé nos âmes, pourrait les détruire. Cette question est tout au moins inutile. »

— Cela est vrai, au moins vis-à-vis de la raison. Car, un homme *créé* ne peut pas plus raisonner *en réalité;* qu'une horloge ne peut se refuser à sonner les heures; ou, ne peut en sonner dix : quand, l'horloger veut qu'elle en sonne douze.

— « Il semble, continue Bonald, qu'il répugne à l'idée de la toute-

puissance de Dieu et de sa toute-raison d'anéantir des êtres faits à son image... »

— Mais, nous anéantissons, tous les jours, des petits bonshommes de pain d'épices, faits à notre image; et, nous ne nous le reprochons pas. Il est vrai : que, si les petits bonhommes souffraient, nous nous reprocherions, peut-être, de les faire souffrir; eux, qui ne pourraient faire : que, ce à quoi nous les aurions destinés.

— « ... et à sa ressemblance, continue Bonald, et qui sont capables de le connaître et de l'aimer. »

— De le connaître, c'est possible. Mais, de l'aimer, en raisonnant : ce serait autre chose.

— « Dieu, continue Bonald, pouvoir suprême de la société, des êtres intelligents, ne peut dépendre de ses sujets, etc. »

— Il aime mieux les garder : pour les faire brûler éternellement. Que dirait-on de nous : si, ayant fait de petits bonshommes de pain d'épices, capables de souffrir; nous préférions, au lieu de les manger, les conserver, pour les faire rôtir, jusqu'à la consommation des siècles? Et qu'on ne nous dise pas : que, la doctrine de l'éternité des souffrances : est figurée, est maintenant rejetée, etc. Voici, à cet égard, ce que vient de dire encore : le premier prédicateur de notre époque.

— « Il y a un enfer et des feux éternels. Jamais, jamais l'éternité mal-

heureuse n'aura de terme, jamais elle n'aura de fin ! Je le crois, c'est ma foi, je la professe et la révèle de toute l'énergie de mes convictions et de mon dévouement. Mais Dieu est juste, Dieu est bon, et il sera éternellement l'un et l'autre, même en enfer. »

(L'ABBÉ DE RAVIGNAN, cité par la *Revue sociale*, avril 1846.)

— Il faut être bien malade, pour énoncer de pareilles propositions.

Le second volume commence par la suite du chapitre neuvième et a pour titre : *Réponse à quelques objections*.

Des objections, auxquelles un homme comme Bonald croit devoir répondre, méritent d'être examinées : pour voir s'il les a exposées, dans toute leur force ; pour étudier, s'il a pu les anéantir, par ses raisonnements.

— « On n'avait jamais douté, dit-il, que la parole *articulée* et *entendue des autres* ne fût indispensablement nécessaire pour la production de l'idée, ou sa manifestation au dehors. Mais il semble qu'il n'était pas aussi universellement reconnu que la parole simplement pensée ou intérieure fût également nécessaire pour la conception et la contemplation de l'idée, ou sa représentation *purement mentale*, et qu'il fallût, comme nous l'avons dit ailleurs, *penser sa parole pour pouvoir parler sa pensée*; cependant cette dernière proposition, aussi vraie que l'autre, et même aussi évidente pour ceux qui prennent la peine d'y réfléchir, pourrait faire croire que l'*esprit n'est que la mémoire des mots*, etc. »

(P. 1.)

— Voilà, Bonald qui établit clairement : que, la parole, articulée et entendue des autres, est indispensablement nécessaire : à la production des idées, du verbe, de l'existence dans le temps.

Comment est-il possible : qu'un homme, aussi instruit, ait pu poser un principe aussi évidemment faux ?

Nous ne lui dirons pas : que, les sourds-muets parlent, lorsqu'ils ont été à une institution formée à cet effet ; il pourrait nous répondre : ils parlent français ou anglais, etc., selon le pays où ils ont été instruits ; et, s'ils ont des idées ; c'est, parce qu'ils ont été initiés, au verbe, par ceux qui articulent et entendent. Il pourrait lui être répondu : que, pour apprendre le français ou l'anglais, à ces sourds-muets de naissance, il a fallu, auparavant, les faire penser : sans se servir d'aucun idiome articulé. Mais, nous prendrons un exemple plus facile à saisir.

Malheureusement, ce n'est encore qu'une très-faible fraction des sourds-muets de naissance, qui sont instruits à parler, par signes, une langue articulée, par les autres. Que l'on observe un sourd-muet de naissance : soit, au sein d'une famille saine, et non suspecte de crétinisme ; soit, aux colonies où il y a des esclaves sourds-muets de naissance ; et, où l'intérêt oblige à développer leur intelligence, pour en profiter. Ces sourds-muets ne parlent ni français ni anglais. Partout où ils existent, il y a entre eux et ce qui les entoure : une véritable langue, ayant toutes les parties de l'oraison ; et, partout différente : par la manière d'exprimer les idées ; et, par la manière de les combiner. Dira-t-on : que, ces sourds-muets n'avaient pas d'idées ; et, ne les manifestaient pas au dehors ? Il faudrait avoir perdu le sens, pour faire une pareille objection. Nous avons possédé une sourde-muette, avec laquelle il était plus facile de raisonner juste : qu'avec beaucoup d'académiciens.

— « L'esprit, dit Bonald, n'est pas seulement la mémoire des mots, l'esprit consiste à *découvrir de nouveaux rapports.* »

— Il n'y a pas de doute : que, l'esprit ne consiste pas dans *la mémoire des mots;* sans cela, un perroquet aurait de l'esprit. Mais il ne consiste pas non plus : à découvrir de nouveaux rapports. L'esprit consiste : à raisonner; à posséder le verbe; à exister dans le temps; *à tout rapporter à soi :* car, raisonner n'est pas autre chose. Certes, en raisonnant, on trouve de nouveaux rapports; si, par nouveaux rapports, on entend : des rapports qui n'ont pas encore été trouvés par les autres. Si, par nouveaux rapports, Bonald entend : que, celui qui raisonne, trouve, en raisonnant, des rapports qu'il n'avait pas encore trouvés; il est certain que, l'enfant qui commence à raisonner, ne cesse, depuis qu'il a dit *moi*, de trouver de nouveaux rapports, à chaque raisonnement qu'il suit. Mais, cela est trop simple: pour avoir besoin d'être dit.

Nous avons cru, au premier volume : que Bonald condamnait la proposition de Condillac : qu'*une science est une langue bien faite.* La langue, dit-il, est l'expression de la science; et, la science n'est pas l'expression de la langue. Au second volume nous trouvons (p. 9) :

— « Condillac le dit avec raison : *Une science est une langue bien faite.* »

— Quand, dans un même ouvrage un auteur, dit ainsi, blanc et noir, sur une même chose : c'est une

preuve : qu'il n'a pas de ce qu'il traite, des idées parfaitement claires.

— « De là vient, dit-il, que la chimie, la botanique, la médecine, la tactique, ont refait et refont encore tous les jours leur langue... »

— Si les chimistes, etc., refont leur langue ; c'est donc : qu'ils la trouvent mal faite ; alors la langue suit les variations des connaissances ; et, non les connaissances, les variations de la langue. Il est évident, qu'aussi longtemps : que, les connaissances varient ; que, la vérité n'est pas trouvée ; les langues doivent varier : comme ces connaissances. Mais, une fois la vérité trouvée ; il est impossible : que, la langue varie, pour ce qui concerne la vérité. Il est même évident : qu'aussi longtemps que la langue varie, sur un sujet dit scientifique ; c'est : que, la science n'existe pas encore ; et, que ce qu'on appelle *science*, alors ; n'est, que du scepticisme ou de l'ignorance ; et, souvent encore : de l'ignorance de la plus mauvaise espèce ; de l'ignorance méconnue.

— « ... et que la morale, en se détériorant, continue Bonald, a aussi changé la sienne. »

— Nous venons de voir : qu'aussi longtemps que la morale change la langue ; c'est : que, la science morale réelle n'existe pas encore ; et, que cette prétendue science, n'est qu'à l'état : de scepticisme.

— « La politique, je crois, continue Bonald, a besoin de refaire sa langue... »

— Lorsqu'on dit : *je crois;* on fait aveu d'ignorance. Que dirait Bonald, à quelqu'un qui dirait : *je crois le contraire?* Il donnerait ses raisons. C'est ce qu'il aurait dû faire.

— « ... et l'on peut, continue Bonald, remarquer que, dans le moyen âge, lorsque la théologie, la philosophie, la jurisprudence, la médecine, s'emparèrent de la langue latine, la seule qui fût alors universellement entendue, elles l'accommodèrent à leurs pensées, etc. »

— Très-bien ! Mais, est-ce une raison : pour, que la théologie, la philosophie, la jurisprudence et la médecine du moyen âge, soient l'expression de la vérité ?

— « C'est, continue-t-il, parce qu'une autre langue suppose d'autres pensées... »

— Voilà bien l'idée la plus excentrique, qu'il soit possible d'avoir. Comment ! Bonald a-t-il pu énoncer une pareille folie ? Comment ! la pensée : que, les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, n'est pas la même : en français et en anglais ? Mais, il n'y a qu'à une académie qu'il soit permis de dire de pareilles choses ! !

— « ... ou, continue Bonald, des pensées diversement modifiées ;... »

— Cette modification, de proposition, est aussi fausse : que la principale. Les expressions sont diverses ; mais, la pensée, clairement énoncée, est la même : en français, comme en anglais. Et dans la

société universelle, le langage français et le langage anglais ne diffèrent entre eux ni plus, ni moins; que ne diffère d'un autre, chaque langage d'un sourd-muet de naissance, ou de plusieurs sourds-muets de naissance, en contact dans une même société particulière de non sourds; ou même entre eux. Et, je le répète, le verbe, au sein d'une population de sourds-muets isolée, se développerait, comme au sein d'une population ayant l'ouïe.

— « ... que la religion chrétienne, continue Bonald, en permettant aux langues vivantes l'enseignement de la morale,... »

— Vous voulez donc bien que la morale change ?

— « . . n'a confié sa liturgie, continue Bonald, qu'à une langue morte depuis longtemps; immobile aujourd'hui comme le peuple qui la parlait, et d'autant plus propre à transmettre fidèlement le dépôt des vérités universelles... »

— Quand, on n'a plus qu'une langue morte, pour appuyer des vérités universelles; c'est, que ces prétendues vérités sont déjà reconnues : n'être que des mensonges.

— « ... qu'elle est plus à l'abri, continue Bonald, des opinions locales. »

— Il faut avouer : que, des vérités universelles, qui craignent des opinions locales, sont bien mal établies.

— « Les religions, continue Bonald, qui ont adopté pour leur culte les langues vulgaires, se sont exposées à toute la mobilité des pensées humaines, et l'histoire des variations de leurs dogmes n'est, à le bien prendre, que l'histoire des variations de leurs langues. »

— C'est là une preuve incontestable : que, la religion réelle ; la religion basée sur la raison ; n'existe pas encore. Quand, cette religion existera ; elle n'aura rien à craindre : des variations du langage. Sur la vérité, démontrée, le langage ne varie jamais. Voyez ! s'il a varié : sur le carré de l'hypoténuse ?

Passons à une discussion, d'une immense importance ; dont les difficultés ont été bien aperçues par Bonald ; mais, qui ont été mal résolues.

— « Une difficulté d'un genre plus grave est, dit-il, celle qu'on peut élever à l'occasion de la part que les physiologistes et même les moralistes donnent à l'organe cérébral dans l'opération de la pensée.

« Que le cerveau, dira-t-on, soit la cause de la pensée ou son moyen; qu'il soit l'âme elle-même ou seulement son instrument pour l'opération intellectuelle, toujours est-il vrai que l'état natif ou accidentel de cet organe doit influer sur la *qualité* de nos pensées ;... »

— Les pensées, relativement au raisonnement, ne peuvent avoir que deux qualités ; c'est : d'être contestables ; et, d'être incontestables. Les pensées sont contestables, c'est-à-dire : leur conclusion est contestable : quand la conclusion dérive d'un enchaînement, par analogie ; au lieu de dériver d'un enchaînement, d'une déduction, par identité. La conclusion est encore contestable : quand même l'enchaînement se fait par identité ; si, le point de départ est lui-même contestable. Or, tout cerveau, non pathologiquement af-

fecté ; est capable de servir : à connaître ces qualités.

— « ... et, continue Bonald, comme le cerveau, dans son organisation native ou dans ses modifications *adventives*, ne dépend point de notre volonté,... »

— C'est, pour cela : qu'une société, rationnellement organisée, reconnaît : qu'il ne lui appartient pas de juger des intentions. Elle ne dit jamais : cet homme est méchant ; mais, cet homme est fou, ou paraît fou. Nous devons essayer de le guérir ; et, l'empêcher de nuire par sa maladie. Quant à punir : cela est du ressort de la justice éternelle ; et, n'appartient pas à la société.

— « ...il est évident, continue Bonald, que nos pensées sont déterminées de telle ou telle manière par l'état actuel de notre cerveau,... »

— Il n'y a pas de doute : qu'un cerveau pathologique, ne sert point au raisonnement, comme un cerveau physiologique.

— « ... et que nous ne sommes pas libres, continue Bonald, de penser sur tel ou tel objet comme on le voudrait, et comme nous le voudrions nous-mêmes. »

— Quand, le cerveau est à l'état physiologique ; nous sommes libres : de penser, de raisonner, sur tel ou tel sujet. Mais, nous ne sommes jamais libres : de penser de telle ou de telle manière. Il nous est aussi impossible de penser : que, trois sont un ; que, d'aller

dans la lune et même plus. Les pensées ; c'est-à-dire : les conclusions des pensées ; sont, *nécessairement*, conformes à leurs prémisses ; car, conclusions et prémisses sont identiques ; et, ne diffèrent : que, par l'expression. Mais, si Dieu d'une part ; et, le matérialisme d'une autre ; sont des absurdités, nous sommes libres de prendre nos précautions : pour pouvoir agir, conformément à des pensées reconnues bien établies ; et, pour ne pas nous exposer à devenir fous ; c'est-à-dire : incapables d'agir, conformément à un jugement reconnu bon.

— « Mais, continue Bonald, la volonté est déterminée par la pensée... »

— Une volonté déterminée, n'est pas une volonté réelle. Le fou, n'a pas de volonté réelle ; il obéit à l'organisme. La volonté, c'est l'âme ; c'est elle, qui détermine, conformément à la pensée ; ou, contre la pensée. Quand un homme sait : que, s'il commet telle action, il sera puni ; et, que cependant il veuille la faire ; il est libre. Si, sachant, aujourd'hui : que, s'il fait telle action, dans huit jours, il sera puni ; et, qu'il ne prenne point les précautions nécessaires pour n'être point fou dans huit jours ; il est coupable : pour n'avoir pas pris ces précautions, qu'il était libre de prendre ; quoique en commettant cette action, huit jours après, il l'eût commise involontairement, comme étant devenu fou. Saint Jean d'Arbrissel, qui couchait avec deux jolies filles toute nues, pour vaincre la tentation, n'était pas coupable, au moment de succomber : mais, il était coupable de s'y exposer.

— « ... et, continue Bonald, l'action par la volonté. L'homme tout entier pensant, voulant et agissant, est donc une machine mue par son organe cérébral,... »

— Vis-à-vis du raisonnement, il n'y a aucune espèce de doute : que, si l'anthropomorphisme d'une part, le matérialisme d'une autre, sont des vérités; l'homme tout entier pensant, voulant et agissant est une machine mue, dans le premier cas par l'anthropomorphe, dans le dernier, non point par le cerveau; mais, par la résultante : des forces dont le cerveau est composé ; et des forces qui agissent sur lui.

— « ... comme une horloge, continue Bonald, l'est par son grand ressort; et lors même qu'on n'étendrait pas cette nécessité rigoureuse jusqu'aux actions matériellement criminelles,... »

— Quelle expression! Toute action est matérielle ou immatérielle selon qu'elle est considérée. Si, on la considère comme venant de l'âme, considérée comme immatérielle, il est possible de dire : qu'elle est immatérielle. Si, elle est considérée : non pas même comme accomplie; mais, seulement comme préméditée, comme pensée; elle est encore matérielle, puisque la pensée est elle-même matière ou mouvement. Et, d'ailleurs; si, l'homme tout entier est machine, pourquoi y aurait-il des exceptions? Est-ce que l'entier renferme, en lui, quelque chose de plus que l'entier?

— « ... on ne pourrait s'empêcher, continue Bonald, de la reconnaître

dans les opinions spéculatives, comme le sont par exemple les croyances religieuses, etc. »

— Est-ce que l'opinion, qu'on peut faire du pain avec des os de mort, n'est pas aussi spéculative que celle que trois sont un? C'est, absolument la même chose. Seulement, la dernière est plus facile à reconnaître, comme sottise, que la première... pourvu que l'éducation, c'est-à-dire une folie, ne s'y oppose pas. Toute éducation est une folie; si, la raison ne confirme pas : ce qu'elle inculque.

— « Voilà, poursuit Bonald, l'objection dans toute sa force; mais il faut observer, avant d'y répondre, que ce que nous avons dit des croyances religieuses ou des dogmes pourrait s'appliquer aux croyances civiles ou aux lois, et que ce prétendu défaut natif ou accidentel de pénétration et d'étendue d'esprit pourrait être allégué par ceux qui refusent de se soumettre aux lois de l'État, comme par ceux qui rejettent les dogmes de la religion. »

— Sans aucune espèce de doute. Aussi, la force seule, et non la raison, peuvent obliger d'obéir : à des lois que l'on ne comprend point parfaitement. Pour l'enfant, pour le mineur à quelque âge qu'il soit, il n'y a pas de lois, il n'y a que de la force; il n'y a pas de religion, il n'y a que des momeries.

— « Si la religion et le gouvernement, continue Bonald, imposaient à chaque homme, comme une condition nécessaire, la science d'un père de l'Église, les talents d'un général d'armée... »

— Il ne s'agit pas de talent, en fait de religion et de loi; il s'agit de connaissance. Quant à la science des pères de l'Église, elle est pure folie : car, il n'en

est pas deux qui aient été d'accord ; et, il n'en est pas un seul, qui se soit compris.

— « ... ou seulement, continue Bonald, cette disposition d'esprit qui fait les grands poëtes et les habiles artistes,... »

— Ce ne sont point les dispositions, non pas d'esprit mais du cerveau, qui font les grands poëtes et les habiles artistes; mais, c'est avec ces dispositions : qu'ils se font.

— « ... la plupart, continue Bonald, pourraient s'excuser sur la faiblesse de leur intelligence... »

— Descartes lui-même, et mille autres ont démontré : que, tout ce qui est compris, par un homme non malade, peut être compris : par un autre. Avec une échelle, une méthode, un enfant peut arriver, partout, où va un géant ; pourvu : que, l'échelle et la méthode soient appropriées : à ceux, auxquels elles doivent servir.

— « ... et, continue Bonald, accuser la Providence de partialité... »

— Partout, où il y a Providence, dans le sens anthropomorphique ; la liberté ne peut exister. Ainsi, la question finirait là.

— « ... de partialité, continue Bonald, dans la distribution de ses dons ; mais en *permettant* aux meilleurs esprits,... »

— Et, quels sont les bons esprits, s'il vous plaît ?

Où est votre critérium, pour les juger? Vous accordez la science aux pères de l'Église. Un autre dira qu'ils n'ont fait que déraisonner. Qui aura raison? La force? Voilà un beau juge!

— « ... en en exigeant même, continue Bonald, l'emploi de tous les talents qu'ils ont reçus pour la recherche et la connaissance des plus hautes vérités... »

— Vous permettez, la recherche de la vérité, à ceux qui consentent à croire : qu'il n'y a de vérité, que ce que vous leur donnez comme vérité. Qu'auriez-vous dit, au seizième siècle, à celui qui aurait affirmé : que, les dogmes chrétiens n'ont pas le sens commun?

— « ... ou l'exercice des plus sublimes vertus, continue Bonald; la société ne demande de tous que de savoir ce qu'elle enseigne à tous... »

— Et, si la société n'enseigne que des sottises; vous voulez : que, celui qui raisonne prenne ces sottises pour des vérités? Tant, que vous aurez un bourreau à vos ordres; à la bonne heure! Mais, quand le règne du bourreau est passé; il faut : que, la vérité puisse être touchée, par tous; ou que la société périsse.

— « ... et, continue Bonald, d'y conformer leur conduite, c'est-à-dire de croire et d'obéir. »

— Conformer sa conduite aux lois, est très-bon : tant, que le bourreau est le plus fort. Quant, à croire

une sottise, sans être un sot; c'est, précisément, ce qui est impossible.

— « La société tout entière, poursuit Bonald, religieuse et politique, n'est que *pouvoirs* et *devoirs* ;... »

— Tout cela est parler : pour ne rien dire. La société est l'expression des connaissances; comme, le verbe est l'expression de la pensée. Quand, la vérité n'est pas connue; la force, comme base sociale, tient lieu de vérité. Quand, la vérité est devenue nécessaire et se trouve connue; c'est elle, qui est base sociale; et, la force ne fait que lui obéir.

— « ... et si prescrire et diriger, continue Bonald, constituent le pouvoir,... »

— Pendant l'époque d'ignorance; le pouvoir, c'est la force. Pendant, l'époque de connaissance; le pouvoir, c'est la vérité.

— « ... écouter et mettre en pratique, continue Bonald, sont tous les devoirs. »

— Oui, pendant l'époque d'ignorance. Mais, une fois que l'époque de connaissance est devenue nécessaire; il n'y a de devoir : que, de mettre en pratique; ce, que l'on comprend devoir y être mis.

— « On ne peut pas même concevoir, continue Bonald, de société sans cette double nécessité de commandement et d'obéissance,... »

— Une fois, que l'examen est devenu incompressi-

ble ; la nécessité d'obéir, à ce qu'on ne comprend pas, disparaît ; et, voilà pourquoi il faut maintenant : que, chacun comprenne ; ou, que la société périsse.

— « ... et toute réunion d'hommes, continue Bonald, où il n'y aurait aucune autorité qui eût le droit d'exiger l'obéissance à ses décrets... »

— C'est, précisément, ce qui existe actuellement ; où, la force *seule*, exclusivement *seule*, peut se faire obéir ; s'il est permis de donner le nom d'obéissance, à ce qui n'est que soumission involontaire : à la force.

— « ... serait proprement une anarchie, continue Bonald, c'est-à-dire l'absence et la mort de toute société. »

— Et, voilà pourquoi notre société se trouve à l'agonie. Une agonie sociale peut durer des siècles.

Le chapitre dixième traite de la cause première. Nous examinerons ce chapitre en traitant du troisième moyen despotique.

Le chapitre onzième traite des causes finales. Les causes finales se rapportent à une création ; et la création étant absurde, nous passerons ce chapitre.

Le chapitre douzième est intitulé : *De l'homme ou de la cause seconde*. Nous y trouvons :

— « Je le répète, dit Bonald, l'homme est cause seconde dans l'univers, comme l'être suprême en est la cause première, et il est en quelque sorte le créateur du monde secondaire et industriel, comme Dieu est le créateur du monde primitif et naturel. »

— C'est, absolument, comme si on disait : que, le

grand ressort est : le créateur secondaire de l'horloge.

Nous trouvons dans le même chapitre des propositions que nous allons relever, en faveur de ceux de nos lecteurs qui ne se seraient point familiarisés avec ce que nous avons dit au chapitre cinquième.

— « La vie, dit Bonald, je le répète, n'est en rien séparée de l'être qui vit,... »

— Quelle tautologie! C'est, comme si on disait : que, la vie ne peut être séparée de la vie. Voilà, comme on parle : quand, on n'a pas d'idées claires.

— « ... puisque, continue Bonald, la vie n'est que la durée de l'être par le jeu des organes. »

— Les organes, sont le résultat de la vie ; et, la vie n'est pas le résultat des organes.

— « La vie, continue Bonald, est le temps de l'être animé,... »

— Le mot *être animé* n'a pas de sens, aussi longtemps : que, le mot *âme* n'a pas de sens. Le mot *animal* n'a, lui-même, aucun sens déterminé. La vie, n'est pas le temps de l'être animé. Le temps est relatif au verbe; et, l'être *réellement animé* n'existe *dans le temps;* qu'après, ou plutôt : qu'en même *temps,* qu'il a le verbe.

— « ... et le temps, continue Bonald, n'est que la succession des êtres ; ... »

— Le temps, n'est pas la *succession des êtres;* c'est la *succession des idées.*

— « ... et il ne serait plus, continue Bonald, si les êtres cessaient d'exister. »

— S'ils étaient anéantis, n'est-ce pas? Voilà, le néant qui fait le pendant de la création. Le temps, ne serait plus; si, le verbe n'était plus. Le temps : est l'expression du verbe.

Le chapitre treizième est intitulé : *Des animaux.* Écoutons : le défenseur de l'anthropomorphisme, sur ce point important !

— « Il y a peut-être, dit-il, de quoi s'étonner de l'importance qu'on a mise à la question de l'âme des bêtes. »

— Il est bien plus étonnant, de voir : un homme, comme Bonald, s'étonner de cette importance. C'est, de la solution de cette question; que, dépend : le matérialisme ou le spiritualisme; et, Bonald appelle cela : une question de peu d'importance ! Il oublie donc : que, l'examen est devenu incompressible; que, le bourreau ne suffit plus, pour faire accepter l'absurdité anthropomorphique, sur laquelle ont reposé, jusqu'à présent : l'immatérialité de l'âme, la morale, la société; et, qu'il faut maintenant : que, la question de l'âme des bêtes, soit résolue; ou, que la société périsse.

— « Il suffirait sans doute, continue Bonald, à la dignité de l'espèce humaine... »

— Du moment : que, la révélation a perdu son autorité; et, que la question de l'âme des bêtes n'est pas décidée; il n'y a pas plus de dignité, chez l'homme ; que, chez la bête.

— « ... et même à ses besoins, continue Bonald, d'étudier les habitudes des animaux, de connaître leur instinct, pour les faire servir à son utilité; et c'était assez, pour ce roi de l'univers, de cultiver sa raison, ... »

— Si, la création, ou le matérialisme, sont des réalités; la raison, n'appartient pas plus à l'homme; qu'une prune, n'appartient au prunier. Dès lors, il n'y a raison nulle part; mais, partout : FATALITÉ.

— « ... sans employer, continue Bonald, son esprit et son temps à chercher la nature du principe intérieur qui conduit les êtres qui végètent et ne *vivent* pas, ... »

— Comment! les animaux ne vivent pas? Et, vous dites : que, les animaux sentent? Mais, une pareille proposition devrait seule suffire pour démontrer : qn'un système est absurde.

— « ... et en qui il ne peut apercevoir, continue Bonald, ni pouvoir sur eux-mêmes, ni devoir envers les autres.

. . . . . .

« Il peut donc être avantageux pour la connaissance de l'homme physique, d'étudier l'anatomie et la physiologie des animaux. Mais la *psychologie* des bêtes, si l'on peut ainsi parler, ... »

— L'état actuel de la science peut tellement s'exprimer ainsi : que, la chaire de physiologie comparée, établie au Muséum d'histoire naturelle, devait porter le nom de : psychologie comparée; et, qu'elle n'a

reçu celui qu'elle porte : que, parce que, a dit, au cours d'ouverture, M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences : LA PSYCHOLOGIE EST UNE BRANCHE DE LA PHYSIOLOGIE.

— « ... quelle peut en être l'utilité ? » continue Bonald,...

— Cette utilité consiste à savoir : s'il y a une morale, ou s'il n'y en a pas; si, maintenant, la société peut vivre; ou, si elle doit nécessairement mourir. Trouvez-vous : qu'il y ait là quelque utilité ?

— « ... et quelles lumières sur le principe intérieur qui préside à nos actions, continue Bonald, peut nous fournir la correspondance apparente de l'existence des brutes avec leurs mouvements... »

— Comment! vous ne voulez pas même qu'il y ait une correspondance réelle : entre l'instinct, entre la force qui meut les bêtes; et, les mouvements qui sont les résultats de cette force? Mais, de pareilles propositions sont inouïes!!

— « ... que nous ne trouvions en nous-mêmes, continue Bonald, et avec bien plus d'éclat et de certitude, dans la connaissance distincte, ou plutôt dans le sentiment intime de l'influence évidente de notre volonté sur nos actions?

« Quoi qu'il en soit, la question de *l'âme des bêtes*, après avoir été sur les bancs un objet de pure curiosité propre à exercer les esprits... »

— Est-ce aussi, pour exercer les esprits; que, l'Ecclésiaste dit : que, l'homme et la bête meurent également en *totalité?*

— « ... et à fournir un aliment inépuisable aux disputes de l'école,

continue Bonald, est devenue une arme dangereuse entre les mains des sophistes... »

— En bonne logique, il faudrait n'appeler les autres des sophistes ; qu'après avoir prouvé : qu'ils sont mauvais logiciens.

— « ... qui n'affectent de comparer l'homme à la brute, continue Bonald, que pour éloigner de son esprit toute idée de rapport et de ressemblance avec la suprême intelligence. »

— Si, la suprême intelligence existe ; la question est jugée ; et, il n'y a pas plus de spontanéité réelle, chez l'homme ; que, chez la bête.

— « Dès qu'ils ont eu avancé que notre faculté de penser était tout entière dans notre organisation, poursuit Bonald, conséquents avec eux-mêmes, ils ont supposé une intelligence, sinon égale, du moins semblable à la nôtre, partout où ils ont aperçu une organisation semblable en quelque chose à celle de l'homme ; et tous les êtres *animés* ont été classés dans une série de termes semblables, dont le ver et l'homme sont les extrêmes... »

— Bonald n'était point à hauteur de la science. Vis-à-vis de la science actuelle, la cause de l'animation est la force ; et, la série s'étend : jusqu'à la dernière parcelle matérielle.

— « La parole restait à l'homme, continue Bonald, expression simple de son intelligence, moyen de sa sociabilité, premier instrument de son industrie, caractère incommunicable de sa prééminence ; et voilà qu'on l'attribue aux animaux, qu'on nie même qu'elle appartienne exclusivement à l'homme : et il est assurément digne de remarque que dans le même temps, au sein de nos compagnies littéraires, un savant estimable, un peu trop prévenu peut-être pour ses occupations bienfaisantes, avançait, sur la foi de je ne sais quel voyageur, qu'il existait sur quelque point

reculé du globe, une peuplade qui ne connaissait pas le langage articulé. »

— Linné avait placé dans son genre *homo* : et, l'homme proprement dit ; et, le premier des singes.

— « Un autre savant, continue Bonald, faisait entendre à ses confrères la langue des rossignols et des corbeaux. »

— M. de la Mennais, dans sa *Philosophie*, prétend : que, tout parle. C'est bien plus : que, les rossignols et les corbeaux. Tout cela est : parler pour ne rien dire. Les animaux parlent-ils ; ou ne parlent-ils pas? Répondez et prouvez d'une manière incontestable ; sinon, c'est toujours parler pour ne rien dire. Si, les animaux ne parlent pas ; pourquoi ne parlent-ils pas? Répondez encore ; et prouvez toujours d'une manière rationnellement incontestable. Sinon : c'est toujours parler pour ne rien dire.

— « Mais enfin, poursuit Bonald, les bêtes sont-elles de simples *machines*, montées à l'avance pour tous les mouvements qu'elles doivent exécuter, mouvements qui, par une sorte d'*harmonie préétablie*,... »

— Harmonie préétablie est encore une de ces expressions, qui n'a pas de sens, parce qu'elle se rapporte : tantôt à l'ordre de temps ; et, tantôt à l'ordre d'éternité. *Préétablie* est une expression qui doit se remplacer : par l'expression *éternelle* ; et, celle-ci n'a : ni *avant*, ni *après*.

— « ... coïncident, continue Bonald, avec leurs besoins et avec la

présence des objets destinés à les satisfaire; ou bien ont-elles en elles-mêmes une intelligence qui anime leurs organes,... »

— Ce n'est pas l'intelligence, qui anime; c'est, la sensibilité. L'intelligence n'est qu'un développement de la sensibilité réelle, unie à un organisme. Ainsi posée, la question se réduit à savoir : si, les bêtes ont de la sensibilité RÉELLE; ou, si leur sensibilité n'est : qu'APPARENTE.

— « ... reçoit des impressions, continue Bonald, forme des volontés... »

— Ainsi l'intelligence ou l'âme forme des volontés; et, n'est pas volonté? Quel galimatias!

— « ... et, continue Bonald, transmet des ordres? »

— Probablement : à des intelligences; à des âmes secondaires; car, pour recevoir des ordres, il faut être intelligence. Nous voilà dans les archées d'un professeur de l'École de médecine, qui en compte par douzaines.

— « Ces deux opinions, poursuit Bonald, ont eu leurs partisans; mais, en laissant à part les inconséquences, ... »

— Pour les laisser à part; il faudrait, auparavant : les avoir fait connaître, comme inconséquences. La plus grande, de toutes les inconséquences, est : de prétendre se soumettre au raisonnement; et, de vou-

loir obliger à croire, ce qui est évidemment contre le raisonnement; comme, par exemple, l'existence: d'une cause première; d'une création; d'une âme, intelligente et simple; de la liberté d'un être créé, etc., etc.

— « ... il semble, continue Bonald, que, dans ces derniers temps, la question de l'âme des bêtes a été décidée par chaque école... »

— Il n'y a pas deux écoles, il n'y en a qu'une: l'état de la science; et, l'état de la science dit: que, l'âme est une *entité*. La foi, n'est pas une école; c'est, la négation de la valeur des écoles. Celui, maintenant, qui n'est pas matérialiste; ou, qui ne prouve pas, d'une manière incontestable, que le matérialisme est un sophisme; ce qui ne peut être prouvé qu'en démontrant: que, les animaux n'ont point de sensibilité réelle; celui-là, fait preuve d'ignorance.

— « ... d'après l'opinion dominante, continue Bonald, sur la spiritualité ou la matérialité de l'âme humaine;... »

— Aussi longtemps: que, des écoles n'ont que des opinions; elles ne sont écoles que pour rire. Elles ont de la foi, en elles-mêmes; et, rien de plus.

— « ... de telle sorte, continue Bonald, qu'on a incliné davantage à attribuer les mouvements de l'animal à un principe intelligent, à mesure qu'on était moins disposé à le reconnaître dans les actions de l'homme. »

— Cela est vrai; et, devrait surtout se reprocher: aux partisans de la suprême intelligence. Car, à me-

sure qu'ils sont plus disposés à reconnaître une suprême intelligence; ils devraient reconnaître qu'ils sont, eux-mêmes : incapables, d'en avoir une réelle.

— « Condillac, poursuit Bonald, est allé jusqu'à leur attribuer gratuitement la plus haute fonction de l'intelligence,... »

— L'intelligence n'a ni haute ni basse fonction. L'intelligence est l'union d'une sensibilité réelle, unie à un organisme. L'intelligence, développée par la société, sert à raisonner; et... voilà tout. N'est-ce pas assez?

— « ... la faculté, continue Bonald, de se former des idées générales,... »

— Les idées sont des raisonnements; et, le raisonnement *chien* est un raisonnement; comme, le raisonnement *vertu*.

— « ... faculté, continue Bonald, qu'il refuse même à Dieu,... »

— Si, Dieu raisonne; c'est un homme; c'est, à prendre ou à laisser.

— « ... sur cette inconcevable raison, continue Bonald, que les idées générales ne prouvent que la limitation de l'esprit. »

— Il serait joli : un esprit qui aurait des limites; et, serait immatériel! Tout ce galimatias, de part et d'autre, vient : de rendre l'AME, synonyme d'INTELLIGENCE.

Si, on doutait : que, Bonald, ayant dit : que, *les animaux végètent et ne vivent pas;* doit, par conséquent, leur refuser les sensations ; on se tromperait.

— « J'entre tout à fait, dit-il, dans la pensée de M. de Buffon, qui dit : *Les animaux ont des sensations et n'ont pas des idées;* et dans celle de Bossuet : *Il semble que tout le mieux qu'on puisse faire pour les animaux est de leur accorder des sensations.....*

.....

« *Ainsi*, dit encore Bossuet, *la raison nous persuade que ce que les animaux font de plus industrieux se fait de la même sorte que les fleurs, les arbres et les animaux eux-mêmes, c'est-à-dire avec art* DU CÔTÉ DE DIEU, *et sans art qui réside* EN EUX. »

— Et, la raison nous persuade également : que, si Dieu EXISTE ; il en est de même : pour nous.

Vous croyez, peut-être : que, Bonald est certain de l'immortalité de son âme ? Il est trop bon logicien pour cela ; il sait : qu'une âme faite, doit se défaire : suivant la raison.

— « Et PEUT-ÊTRE, dit-il, n'est-il pas impossible de tirer de cette différence entre l'âme de l'homme et l'instinct de la brute *quelques inductions éloignées* sur l'immortalité de l'une et la mortalité de l'autre. »

— Nous renvoyons le lecteur à l'original : pour trouver ces inductions éloignées ; qui, reposent sur un *peut-être*.

Il est curieux de voir : comment, Bonald cherche à excuser la suprême intelligence ; de la suprême injustice.

— « L'animal souffre sans doute, dit-il, mais il n'est pas malheureux... »

— Nous renvoyons, à l'original; pour trouver le *parce que :* de cette singulière proposition.

La proposition, qui va suivre, est d'un tout autre genre ; et, nous aimons à la citer.

— « Si, dit-il, les pies pouvaient, comme on l'a dit, compter jusqu'à trois et même jusqu'à neuf, il n'y aurait pas de raison pour que les pies ne pussent, avec le temps, embrasser le système entier du monde physique. »

— Bonald aurait dû ajouter : ... *et, du monde moral.* Une fois : que, le *moi,* le *un,* a été prononcé; le raisonnement existe; et, le raisonnement embrasse : le possible, et l'impossible.

Ce volume est terminé : par, des considérations générales. Elles méritent : d'être étudiées.

— « On ne réfléchit pas assez, dit Bonald, à la position défavorable dans laquelle certaines opinions placent leurs défenseurs. »

— Il y a, dans cette plainte, un cri de conscience qui reconnaît : la faiblesse de la cause, soutenue par Bonald.

Comment! la création, l'anthropomorphisme enfin, est la base sociale, depuis l'origine de l'humanité; la conviction, que cette opinion est la vérité, se trouve enracinée et se trouve pour ainsi dire devenue organique, au moyen de l'éducation; tous les meilleurs esprits, dites-vous, l'ont appuyée de leurs raisons et de leur autorité; puis, vous appelez DÉFAVORABLE : une pareille position. Mais, ce sont vos adversaires, qui sont dans la plus mauvaise des positions. Il faut :

qu'ils aient mille fois raison ; pour, qu'on soupçonne, seulement, qu'il est dans les possibles : qu'ils n'aient pas tort ; et, ce tort serait considéré : comme, le plus grand des crimes.

— « Les écrivains, continue Bonald, qui soutiennent l'existence de la cause première, la spiritualité de l'âme humaine,... »

— Si, la *cause première* existe ; rien ne peut être *spirituel;* c'est-à-dire : *éternel*, sinon ELLE. Une spiritualité créée, est une contradiction dans les termes ; et, par conséquent, une absurdité. Et, cela est tellement vrai : que, les partisans de la création de l'âme immatérielle, ont encore besoin d'une volonté particulière du Créateur, pour que l'âme soit immortelle. Ils supposent donc : qu'une âme immatérielle peut mourir ? C'est encore là : un véritable mystère.

— « ... ces croyances générales, continue Bonald, dont toutes les religions ont fait leurs dogmes,... »

— Mais, un dogme n'est qu'une opinion ; et, l'opinion de l'immatérialité de l'âme n'a été établie en dogme : que, parce qu'elle est nécessaire à l'existence de l'ordre. Si, maintenant, que l'examen est devenu incompressible, la raison reconnaît qu'il y a incompatibilité : entre la cause première ou Dieu ; et, l'immatérialité de l'âme ; lequel, des deux dogmes, voulez-vous conserver : celui de l'anthropomorphisme, qui n'a été inventé que pour baser l'immatérialité de l'âme et ne sert à rien d'autre ; ou, celui de l'immatérialité

de l'âme, hors laquelle immatérialité, l'existence de l'ordre, vie sociale, est impossible?

— « ... et sur lesquelles, continue Bonald, tous les gouvernements ont fondé leurs lois, ne combattent pas pour des opinions qui leur soient personnelles,... »

—Comment! qui ne vous est pas personnelle? Vous n'êtes donc pas d'opinion : que, l'anthropomorphisme est une réalité? Ce n'est, certainement, pas cela que vous avez voulu dire; mais, c'est ce que vous dites.

— « ... mais, continue Bonald, pour la doctrine de tous les temps et de tous les lieux... »

— Il n'y a pas de prescription, en faveur de l'absurde; et, la cause première, ainsi que le néant : sont absurdes.

— « ... et le sentiment unanime des nations, continue Bonald, instruit par cette raison universelle qui a parlé une fois pour tous les peuples. »

— Ceci, est de la pure déclamation; c'est parler : pour ne rien dire.

— « Certes, poursuit Bonald, il peut marcher avec confiance celui qui se sent appuyé d'une pareille autorité; et quand il resterait au-dessous d'une si grande cause,... »

— Tout ce qui est en cause est en doute. La vérité, n'a pas besoin de tant de précautions. Une cause première est absurde. Quiconque, n'a point l'intelligence cataractée par le préjugé, voit cela : comme il sent son

existence. S'il ne le voit pas, il est paralysé moralement.

— « ... ou même, continue Bonald, qu'il mêlerait à la défense de ces hautes vérités les erreurs particulières de son esprit, il serait digne d'estime pour ses intentions,... »

— En fait de discussion, il ne s'agit pas d'intention ; mais, de vérité.

— « ... s'il n'était pas, continue Bonald, recommandable par ses talents ; soldat imprudent, qui n'aurait écouté que son courage et se serait jeté sans armes au fort de la mêlée. »

— Tout cela, est phrase de rhéteur. La cause première est-elle absurde, oui ou non ? Osez répondre : sans penser à ce que vous croyez être les conséquences, d'une décision rationnelle ; et, vous direz : oui, la cause première est une absurdité.

— « Mais, continue Bonald, celui qui vient faire secte... »

— Faire secte, c'est mettre : une opinion en place d'une autre. La vérité ne fait jamais secte. Quiconque fait secte, est toujours coupable : contre l'ordre social, ayant une autre secte pour base. Mais, quand une opinion est devenue incapable de servir de base à l'existence de l'ordre ; ceux, qui défendent cette opinion, sont les sectaires et les coupables.

— « ... qui vient faire secte, continue Bonald, dans cette unanimité générale... »

— Celui-là serait bientôt mis à mort ; et, la preuve qu'il n'y a plus unanimité à cet égard ; c'est, qu'il vous est impossible de mettre à mort ; celui qui démontre : que, votre opinion est absurde.

— « ... dans cette unanimité générale de croyance, » continue Bonald...

— Pour qu'une croyance puisse être base sociale, elle a besoin du bourreau ; et, il n'y a plus de croyance, qui ait des bourreaux à son service.

— « ... et opposer des opinions particulières, continue Bonald, au sentiment de l'univers,... »

— Celui qui opposerait une opinion, au sentiment de l'univers, serait un sot ; celui qui opposerait une vérité, à une erreur universellement acceptée, serait encore un sot. Une vérité *sociale* n'est utile : que, lorsqu'elle est devenue nécessaire ; et, il est devenu nécessaire de démontrer : que, la cause première est une absurdité. Et, cela : parce que, cette absurdité est devenue incompatible avec l'immatérialité de l'âme ; et, que l'immatérialité de l'âme doit être tenue pour réelle : pour, que l'humanité puisse persister.

— « ... celui qui, continue Bonald, s'annonçant pour le libérateur promis aux nations, ose accuser le genre humain tout entier d'une imbécile crédulité,... »

— Ceci, est encore déclamatoire. Jamais, depuis que le genre humain existe, aucun esprit éclairé et

dégagé de préjugé, n'a cru : à l'anthropomorphisme; à la cause première. Toujours, et toujours : les gens instruits ont été panthéistes. Certes, le panthéisme est aussi une absurdité ; mais, beaucoup moins évidemment que l'anthropomorphisme. Vis-à-vis de la raison, le panthéisme peut rester dans le doute, aussi longtemps qu'il n'est pas démontré : que, les animaux sont privés de toute sensibilité réelle. Mais, l'anthropomorphisme n'a jamais été bon : que, pour les ignorants.

— « ... et venir, continue Bonald, après tant de siècles de durée, de recherches, de progrès, révéler à l'homme, à la société, au monde, qu'ils se sont trompés sur tout et sur la cause première de l'univers,... »

— Qu'ils se sont trompés !... Non pas, s'il vous plaît. Mais, que les gouvernements ont trompé ; et, qu'ils ont bien fait de tromper : puisque, la société reposait sur le mensonge, qu'ils faisaient accepter comme vérité. Si, ce mensonge pouvait encore servir de base sociale ; celui, qui chercherait à en démontrer la fausseté : serait criminel.

— « ... et, continue Bonald, sur le pouvoir de la société,... »

— Le pouvoir social est toujours la force. Mais, en époque d'ignorance la force est basée sur le sophisme ; et, en époque, de connaissance, sur la vérité rendue incontestable à chacun.

— « ... et, continue Bonald, sur les devoirs de l'homme,... »

— Des devoirs, qui présupposent la liberté, sont incompatibles : avec une cause première. Aussi, depuis l'origine sociale, la liberté n'a été appuyée que sur le galimatias ; ou, sur le mystère et le bourreau.

— « ... comment peut-il, continue Bonald, justifier à ses propres yeux et à ceux des autres cette inconcevable présomption... »

— Très-facilement. D'abord, en prouvant : que, l'ordre social est devenu incompatible, avec l'anthropomorphisme considéré comme base morale ; ensuite, en prouvant : que, l'anthropomorphisme est inutile : puisque, la démonstration de l'immatérialité de l'âme renferme, en elle-même, la démonstration de la sanction inévitable des actions ; ce qui ne pouvait même être obtenu, avec l'anthropomorphisme : qu'en sacrifiant la liberté ; et, par conséquent, toute source de moralité.

— « ... et ne pas trembler, continue Bonald, à la vue de l'effrayante responsabilité à laquelle il se soumet? »

— Ceux qui doivent trembler vis-à-vis de la responsabilité à laquelle ils s'exposent, ce sont les défenseurs de l'anthropomorphisme, à une époque : où, l'anthropomorphisme ne peut plus être base d'ordre. Ils rendent, ainsi, nécessaires : toutes les horreurs d'une anarchie que moins d'entêtement, de leur part, permettrait d'éviter.

— « Peut-il, quel qu'il soit, continue Bonald, trouver, dans les flatteries les plus outrées de ses amis, ou dans l'estime la plus exagérée de

lui-même, un motif suffisant de se croire lui seul plus éclairé que toutes les sociétés ensemble,... »

— Il ne se croit pas plus éclairé, pour reconnaître l'absurde ; puisque, tout ce qu'il y a eu d'éclairé, depuis que le monde est monde, a toujours considéré : l'anthropomorphisme comme absurde. Et, depuis que le monde est monde, les gens éclairés ont toujours mis le panthéisme en doute. Or, celui qui résoud un doute, n'a pas de quoi se vanter. Il a monté sur les épaules des autres ; il a vu de plus loin ; il a démontré ; la démonstration a été un belvédère, sur lequel tous les autres sont montés ; et, ils ont vu comme lui : voilà tout.

— « ... ou même, continue Bonald, que tous les hommes célèbres qui, de siècle en siècle, ont combattu les opinions qu'il défend... »

— Elles ont donc été soutenues, ces opinions : que, l'anthropomorphisme, la création, etc., étaient absurdes ; et, à cette époque, elles ne pouvaient cependant être soutenues *publiquement :* que, par des insensés qui ne voyaient pas : que, le mensonge était *alors :* la seule base sociale possible.

— « ... ont défendu, continue Bonald, celles qu'il attaque ? »

— Et, ils faisaient bien de les défendre ! parce qu'alors : elles étaient nécessaires.

— « Et en portant aussi loin qu'il puisse aller le délire de l'orgueil, continue Bonald, se croit-il appelé à réformer le monde ? et pense-t-il que le genre humain attendit sa venue pour se fixer sur ce qu'il doit croire

et ce qu'il doit pratiquer, et établir enfin sur une base invariable les lois et les mœurs? »

— Tout cela : est déclamatoire ou insensé. Il ne peut y avoir délire d'orgueil à présenter : une démonstration rationnellement incontestable. Puis, quand une erreur ne peut plus servir de base à l'existence de l'ordre, il faut bien : que, ce soit *quelqu'un* qui présente la vérité. Quant au genre humain, il ne peut croire : qu'autant que les croyances sont basées sur le bourreau. Et, quant aux lois et aux mœurs, il faut : qu'elles aient une base invariable ; ou, tenue pour telle; sinon, elles ne sont : que, brigandages et bestialité.

Bonald est enchanté, de ce que Rousseau veut : que, l'athéisme soit puni de mort. S'il fallait maintenant punir de mort tous les athées ; c'est-à-dire : tous ceux qui nient l'anthropomorphisme, soit explicitement, soit implicitement ; il faudrait mettre le feu à Paris ; et, bientôt : à l'Europe entière.

Passons, à la *Législation primitive* du même auteur. Autant que possible, nous éviterons ce qui aura déjà été examiné, dans les *Recherches philosophiques*.

— « Pour mieux prouver, dit Bonald en parlant de Condillac, que des enfants abandonnés avaient pu inventer la parole, il s'appuya très à propos de l'exemple de quelques êtres à la figure humaine trouvés dans les bois, même deux ensemble, dont aucun ne faisait entendre un mot, un seul mot articulé, etc. »

(T. I, p. 50.)

— Condillac, en aucun endroit de ses ouvrages, ne

parle de deux enfants trouvés ensemble dans les bois. Il est bien de citer ; mais, il faut citer juste ; et, ne pas inventer.

Plus loin Bonald dit :

— « Des enfants abandonnés, hors de toute communication avec des hommes parlants, ne feraient point de gestes imitatifs.... Pour faire des gestes imitatifs délibérés et avec intention, il faut avoir vu des actions à imiter, avoir observé que tel geste correspond à telle action, etc. »

— Ceci, est une pure négation. C'est, précisément, ce qui est à démontrer. Quand un homme résoud la question par la question ; c'est une preuve : que, ses idées ne sont pas claires.

— « Si la parole, dit Bonald, est d'invention humaine, il n'y a pas de vérités nécessaires, puisque toutes les vérités nécessaires ou générales ne nous sont connues que par la parole,... »

— Eh bien ! avant la parole, on ne les connaît pas ; voilà tout. Si, sur notre globe, il n'y avait pas d'intelligence ; cela empêcherait-il : que, deux et deux soient quatre ?

— « ... et que nos sensations, continue Bonald, ne nous transmettent que des vérités relatives et particulières. »

— Ceci est du galimatias.

— « Il n'y a plus, continue Bonald, de vérités géométriques, car comment sais-je, autrement que par la parole et le raisonnement, qu'il y a des lignes absolument et nécessairement droites, des cercles absolument ronds, des triangles absolument rectangles,... »

— Voilà de bien singulières propositions. C'est, au contraire, la parole; c'est-à-dire : le raisonnement, qui nous fait connaître : qu'il n'y a pas : de ligne absolument droite; de cercle absolument rond; de triangle absolument équilatéral; parce que : ligne, cercle et triangle appartiennent au monde matériel; et, que dans le monde matériel, il n'y a rien d'absolu.

— « ... lorsque mes sens, continue Bonald, ne me rapportent jamais que des lignes relativement droites et des cercles relativement ronds, etc., etc.? »

— Les sens ne rapportent rien du tout. L'âme raisonne : au moyen de son union avec un organisme; union constituant : intelligence.

— « Il n'y a plus de vérité arithmétique, continue Bonald; car mes sens ne voient qu'*un, un, un,* et c'est ma parole qui compte trois, quatre, cent, mille, et qui combine des valeurs qui ne sont jamais tombées et qui ne tomberont jamais sous mes sens. »

—Les sens ne voient : ni un; ni deux; ni quoi que ce soit; c'est l'âme, qui voit par les sens; la parole ne compte ni trois ni quatre; c'est l'âme qui raisonne, au moyen de l'intelligence : développée par le verbe.

— « Il n'y a plus de vérités morales, poursuit Bonald; car toutes ces vérités ne nous sont connues que par des formes de langage que l'inventeur, libre dans ses inventions, a pu ne pas inventer ou inventer toutes différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui,... »

— Qu'est-ce que vous dites là? Vous plaisantez

donc? L'homme complet, la famille, n'est pas libre de ne pas inventer le langage ou le raisonnement; il n'est pas libre de dire : que, trois ne sont qu'un; et, quand il le dit, il n'est plus homme sain; il est malade.

— « ... ou différentes encore chez les différents peuples, continue Bonald; car pourquoi n'y aurait-il qu'un inventeur? »

— Il y en aurait des milliards : que, le raisonnement serait toujours le même.

— « Il n'y a plus de vérités historiques, continue Bonald, et l'homme ne sait que ce qu'il voit et ce qu'il touche,... »

— Ceci est encore du galimatias.

— « ... et encore, continue Bonald, s'il saisit ces êtres, ne peut-il combiner leurs rapports, puisqu'il ne les combine qu'à l'aide de la pensée exprimée par la parole. »

— Et, qu'importe donc : que, la parole soit révélée ou inventée, pour que le raisonnement existe? Cependant, nous nous trompons : si, la parole est révélée, l'anthropomorphisme existe; et, dans ce cas, c'est, l'anthropomorphe qui raisonne, et non point nous. Alors, l'anthropomorphe dit : aujourd'hui blanc; demain noir; et, il n'y a plus : ni ligne, ni cercle, ni triangle, ni vérité; il n'y a rien, pas même l'anthropomorphe : parce qu'un être unique et le nihilisme; c'est la même chose, SOCIALEMENT.

— « L'uniformité des langages, dit encore Bonald, dans le sens qu'ils

se traduisent tous les uns des autres, et font entendre la même pensée chez les divers peuples, dépose contre l'invention attribuée à l'homme. »

— Quand un homme de mérite n'a pas de meilleure raison, pour défendre un système; ce n'est pas la faute de l'homme, c'est la faute : du système.

Bonald, a quelquefois : de bien singulières idées! En voici une, qui ne sera point accusée : d'être dépourvue de patriotisme, spirituel et temporel.

— « Les deux langues les plus vraies, dit-il, ou les plus analogues du monde, sont l'hébraïque et la française. »

— Nous avons un auteur qui affirme : que, le paradis terrestre se trouvait en Bourgogne. Alors, l'hébreu n'est qu'un français : dégénéré.

Nous avons déjà dit : que, Bonald est un homme du plus grand mérite; ayant profondément réfléchi; sur la nécessité du verbe pour penser. Mais, nous avons dit aussi : qu'il n'avait pas attaché, au sens *verbe, parole*, une valeur parfaitement déterminée; ce qui a été chez lui : la cause de beaucoup d'erreurs; et, même de contradictions.

— « Les sourds-muets, dit-il, pensent, mais seulement par *images*,... »

— La parole dit Bonald est nécessaire à la pensée; et, c'est très-vrai : lorsque, parole signifie : mouvement représentatif de pensée. Si donc, les sourds-muets pensent : ils ont le verbe, la parole. Quel sens peut avoir, chez Bonald, cette expression *penser par images?* Si, on pensait par images, un miroir pense-

rait. Ainsi que Bonald l'a dit, on pense : par paroles; et, non par images. Quand un sourd-muet parle par *gestes;* ses gestes, sont des *paroles*.

— « ... et, continue Bonald, n'expriment ainsi que des *images* par le geste ou le dessin ;... »

— On n'*exprime* rien par geste ou dessin; quand le geste ou le dessin, n'est pas l'expression d'une pensée, d'une parole ; et, quand le geste ou le dessin sont expressions de pensée ; ce n'est ni le geste ni le dessin qu'ils expriment; mais, la pensée.

— « ... ce qui fait, continue Bonald, qu'on ne peut les instruire que par le geste ou le dessin. »

— Et, cependant, on peut leur faire prononcer des mots comme aux perroquets. Vous voyez donc que la parole *articulée* n'est pas nécessaire à la pensée.

— « Le mot même qu'on leur fait entrer par les yeux, comme aux autres par les oreilles, continue Bonald, n'est pas pour eux une expression comme *son*, mais une expression comme *image* ou *figure*,... »

— Comment? lorsque Massieu trouvait dans un livre le mot *âme*, il n'attachait à ce dessin que l'assemblage d'un *a*, d'une *m* et d'un *e?* Quelle force de préjugé faut-il avoir en soi : pour, qu'un homme de mérite, dise de pareilles choses !

— « ... et ce n'est pas non plus par *la parole*, continue Bonald, mais par le geste ou l'*action* qu'ils expriment le sens qu'ils y attachent. »

— Ainsi, ils attachent des sens, ils parlent, sans avoir de parole. Alors, la parole articulée n'est donc pas nécessaire à la pensée !

—« Les bêtes sans doute, poursuit Bonald, ont des images,... »

— *Avoir* des images, *au propre,* c'est avoir le verbe. Avant le verbe, il n'y a pas, même pour l'homme : d'images proprement dites. Pour qu'une image, soit image; il faut : qu'elle soit vue; et, avant le verbe, il n'y a pas de vue intellectuelle proprement dite. Avant l'existence du verbe, la réflexion d'un arbre par l'eau d'un lac, n'est pas une image; c'est : un *mouvement.*

— « ... puisque, continue Bonald, elles ont des sensations... »

— Voilà, Bonald matérialiste, sans qu'il s'en doute; pas plus, qu'il ne se doute de l'être, en qualité d'anthropomorphiste. Il oublie : que, dans sa théorie du pouvoir, il a approuvé, fortement, l'auteur des *Études de la nature,* lorsqu'il dit . *je suis,* non point parce que *je pense;* mais, parce que *je sens.* Ainsi, et de son propre aveu, si les animaux *sentent,* ils ont une âme : comme l'homme.

— « ... sensations bornées, continue Bonald, à leur état purement physique,... »

— Ainsi, voilà la montre capable de sentir? de sentir *au propre.* Bonald, a-t-il bien réfléchi : où, une pa-

reille proposition doit le conduire ? Hélas ! non. Ses préjugés l'ont empêché : de faire aucune réflexion, à cet égard. S'il en avait été capable, il aurait reconnu : que, l'existence de l'âme, comme immatérielle, est aussi impossible : avec l'existence de Dieu ; qu'avec l'existence de la sensibilité, chez les animaux.

— « . . et, continue Bonald, qu'elles n'expriment point par des *gestes*, qui sont des actions délibérées,... »

— Si, des gestes sont des actions *délibérées;* ce sont des actions *pensées*. Les gestes, sont donc : des expressions de pensées ; des paroles. Quand, on se contredit, ainsi, dix fois dans une page ; c'est qu'on n'a pas d'idées claires : de ce, sur quoi on écrit.

— « ... mais à l'occasion desquelles, continue Bonald, elles font des mouvements, *suite nécessaire de leur organisation* et de leurs *rapports avec les objets matériels.* »

— Très-bien ! Mais, s'il en est ainsi, à quoi donc sert la sensibilité ? Autant vaudrait dire : que, l'horloge sent les coups du marteau sur la cloche ; et, que c'est le mal, qu'elle éprouve, qui lui fait crier les heures.

— « Elles ont des *images*, continue Bonald, puisqu'il en résulte un mouvement correspondant à l'image *présente* par l'impression actuelle ou l'impression conservée,. . »

— C'est, comme si vous disiez : que, l'horloge a l'image du ressort, qui la fait aller.

— Ainsi, ils attachent des sens, ils parlent, sans avoir de parole. Alors, la parole articulée n'est donc pas nécessaire à la pensée !

—« Les bêtes sans doute, poursuit Bonald, ont des images,... »

— *Avoir* des images, *au propre,* c'est avoir le verbe. Avant le verbe, il n'y a pas, même pour l'homme : d'images proprement dites. Pour qu'une image, soit image; il faut : qu'elle soit vue; et, avant le verbe, il n'y a pas de vue intellectuelle proprement dite. Avant l'existence du verbe, la réflexion d'un arbre par l'eau d'un lac, n'est pas une image; c'est : un *mouvement.*

— « ... puisque, continue Bonald, elles ont des sensations... »

— Voilà, Bonald matérialiste, sans qu'il s'en doute; pas plus, qu'il ne se doute de l'être, en qualité d'anthropomorphiste. Il oublie : que, dans sa théorie du pouvoir, il a approuvé, fortement, l'auteur des *Études de la nature,* lorsqu'il dit . *je suis,* non point parce que *je pense;* mais, parce que *je sens.* Ainsi, et de son propre aveu, si les animaux *sentent,* ils ont une âme : comme l'homme.

— « ... sensations bornées, continue Bonald, à leur état purement physique,... »

— Ainsi, voilà la montre capable de sentir? de sentir *au propre.* Bonald, a-t-il bien réfléchi : où, une pa-

— Est-il nécessaire de faire remarquer : ce galimatias.

— « ... et, continue Bonald, comme elles n'ont qu'un *instinct* ou volonté forcée (si on peut allier ces deux mots),... »

— Il paraît : que, Bonald s'est aperçu qu'il déraisonnait. Et, cependant, il a continué.

— « ... elles n'ont, continue Bonald, que l'expression de l'instinct,... »

— L'expression, la parole de l'instinct, est digne : de la volonté forcée. Bonald a raison. Si, Dieu existe; nous n'avons que des volontés forcées : et, nos paroles ne sont : que, l'expression d'un instinct.

— « ... l'action invariable, continue Bonald, uniforme et inévitablement DÉTERMINÉE. »

(*Législation primitive*, t. II, p. 149)

— DÉTERMINÉE ! Par qui ? Par Dieu ? Alors, vous n'avez qu'un instinct : comme le chien ou la carotte. Par l'ordre éternel ? Alors, il faut que vous prouviez : que, Dieu n'existe pas ; et, qu'il y a une différence absolue ; entre vous, libre, d'une part ; et, d'une autre, le chien ou la carotte, soumis à l'ordre éternel, aux lois éternelles de la matière.

Bonald met ici la note suivante :

— « Le P. Gerdy dit que l'opinion qui fait des bêtes de pures machines est PEUT-ÊTRE un peu trop philosophique,... »

— Pourquoi donc PEUT-ÊTRE ? Le mot, PEUT-ÊTRE, n'appartient pas à la science ; mais, à l'ignorance.

— « ... et, continue le P. Gerdy, que celle qui leur suppose un principe distingué de la matière, ... »

— Il paraît que pour le P. Gerdy comme pour Bonald, le principe *sentant* n'est pas distingué de la matière. Le principe *pensant* n'est cependant autre : que, le principe sentant ; et Bonald approuve, lui-même, la proposition : *je suis, par ce que je sens, et non parce que je pense.*

— « ... quoique, continue le P. Gerdy, d'un ordre inférieur à l'âme humaine, ne l'est pas assez. »

— Comment ! ne l'est pas assez. Mais, c'est tout ce qu'il y a de plus philosophique ; et, par conséquent, de plus matérialiste. Allez, plutôt, le demander aux professeurs de philosophie ! C'est, peut-être, le seul point sur lequel : ils sont d'accord.

— « Ce savant estimable, reprend Bonald, est aujourd'hui cardinal. »

—Et, probablement, après sa mort, Bonald aurait donné sa voix : pour, en faire un saint. Voilà, comment on a fait : le calendrier.

Le passage suivant est extrêmement remarquable : en ce, qu'il va contenir l'aveu implicite : que, l'homme peut inventer la parole. Or, de le pouvoir à le faire, nécessairement ; il n'y a plus qu'un pas : les *circonstances* qui rendent *nécessaire :* ce développement de puissance.

— « On peut absolument concevoir, dit Bonald, qu'on peut inventer le nom du substantif ;... »

— En voilà assez : pour, que le langage soit dans la puissance de l'homme. *Je, moi*, est le premier des substantifs ; et, une fois inventé, il renferme : *moi, être; moi, être modifié*. Voilà : le sujet, le verbe et l'attribut. Le développement, du reste de la grammaire, n'est plus qu'un jeu.

— « ... nous en inventons tous les jours, continue Bonald ; mais quant au verbe ,... »

— Il est compris : dans le substantif.

— « ... avec ses modes de temps, d'action, de personne, » continue Bonald...

— Ils dépendent du raisonnement. Et, quand le *moi* est prononcé ; le raisonnement existe.

— « ... il ne s'en introduit jamais de nouveaux dans le langage, continue Bonald, qu'ils ne soient tirés de quelque autre mot. »

— L'âme, au moyen du raisonnement, les tire : du *je;* du *moi*. Moi, pas moi ou *toi;* pas moi ni toi, mais *lui*, etc.

— « Or, continue Bonald, on peut parler sans substantif,... »

— Comment ! on peut parler sans substantif? Sans dire *moi?* Autant vaudrait dire : qu'il est possible de parler, sans sentir.

— « ... parce que, continue Bonald, le geste exprime l'objet présent ,... »

— Vous venez de dire : que, le geste est une action DÉTERMINÉE ; une action PENSÉE ; une action RÉELLE. Pour faire un geste, il faut donc penser ; il faut exprimer le substantif, qui contient le verbe ; et, en dehors duquel, il n'y a pas de pensée : possible.

— « ... et le dessin, continue Bonald, l'objet absent. »

— La présence et l'absence sont des raisonnements ; et, pas de raisonnement sans verbe. C'est vous qui l'avez dit.

— « Mais, continue Bonald, on ne peut parler sans verbe. »

— Comment Bonald n'a-t-il pas compris : que, tout substantif renferme le verbe. Il sait : que, le verbe n'est qu'une affirmation. Qu'il tâche donc de trouver un substantif qui ne soit pas une affirmation. Une négation est l'affirmation : que, la négation existe ; que, le raisonnement existe.

Nous avons déjà dit : que, Bonald n'a pas d'idées claires, sur ce qui empêche les sourds-muets d'articuler les sons. Nous allons donner un nouvel exemple de cette confusion d'idées ; et, en même temps, nous aurons occasion de faire citer à Bonald, une des explications les plus excentriques qui aient été données : sur l'origine du langage.

— « Si l'organe des premiers inventeurs du langage, dit-il, au temps de la plus extrême barbarie, puisqu'elle précédait l'invention du langage,... »

—Avant le langage, il n'y a : ni barbarie, ni civilisation ; il y a organisme ; et, l'âme, si elle existe, n'est encore : que, dans l'éternité. Si, les chiens ont des âmes ; ils ne sont point à l'état de barbarie ; ils sont à l'état de chiens. Les enfants (*infans*) ne sont point à l'état de barbarie ; ils sont : dans l'enfance.

— « ... a pu, continue Bonald, à cause de sa prodigieuse souplesse, se prêter, comme dit M. Damiron,... »

— Nous n'avons pas rapporté cette belle explication, de M. le professeur de philosophie ; parce : qu'en vérité, nous ne voulons point abuser de la patience de nos lecteurs.

— « ... aux *mouvements* intellectuels, et, continue Bonald, produire *spontanément* le langage, comment nos muets, au milieu de toutes les relations de la société, qui donnent aux esprits bien plus de mouvement et d'activité, entourés d'êtres parlants et entendants, et en commerce continuel avec eux, malgré tous les bienfaits d'une éducation qui ne leur laisse pas les mots à inventer, puisqu'elle s'applique à leur enseigner les mots d'une langue toute formée, comment nos muets ne peuvent-ils pas même répéter cette parole,... »

— Bonald oublie : qu'on ne se fait pas honneur, en réfutant sérieusement l'absurde ; surtout, quand l'absurde qu'on veut réfuter n'est pas un préjugé social, contre lequel préjugé il faut toujours parler sérieusement. Mais, ici un autre tort de Bonald est de n'avoir pas compris : pourquoi les sourds-muets instruits n'articulent pas ordinairement, quoiqu'ils soient capables d'articuler quand on veut se donner la peine de leur apprendre cette manière de s'exprimer. Les sourds-muets

n'articulent point les sons, parce que l'articulation des sons est une imitation de ce qui a frappé l'oreille, comme la peinture est une imitation de ce qui a frappé les yeux. Par lui-même, le sourd-muet, même instruit ne peut donc articuler. Mais, si on lui explique : comment il faut ouvrir la bouche, pour émettre les voyelles ; et, comment il faut frapper ces émissions de voix, avec la langue, les dents, les lèvres ou le gosier, pour émettre des consonnes ; alors, avec assez de patience, on parvient à le faire parler. Si, on parvenait à faire parler un perroquet sourd ; on serait bien sûr : qu'il a une âme ; et, qu'il n'est pas un perroquet seulement ; mais, un homme perroquet.

— « ... et, continue Bonald, ne font-ils entendre que des sons inarticulés qui les rapprochent bien plus de la brute que de l'homme ? »

— Comment ! un sourd-muet, instruit, plus rapproché de la brute que de l'homme ? Mais, Bonald n'y pense pas. Il faut être bien fanatique d'un système, pour s'exprimer ainsi.

Résumons !

Si, Dieu est l'auteur du langage ; l'homme n'est qu'une machine.

Mais, entendons-nous bien : seulement, pour autant que, par le mot Dieu, nous comprendrons l'anthropomorphe créateur, personnification de l'éternelle justice. Si, au contraire, par le mot Dieu, nous comprenons l'éternelle justice ; alors, le mot auteur, exclusivement relatif au temps, disparaît : tout apppartient à Dieu ; tout appartient à l'ordre éternel ; tout appar-

—Avant le langage, il n'y a : ni barbarie, ni civilisation ; il y a organisme ; et, l'âme, si elle existe, n'est encore : que, dans l'éternité. Si, les chiens ont des âmes ; ils ne sont point à l'état de barbarie ; ils sont à l'état de chiens. Les enfants (*infans*) ne sont point à l'état de barbarie ; ils sont : dans l'enfance.

— « ... a pu, continue Bonald, à cause de sa prodigieuse souplesse, se prêter, comme dit M. Damiron,... »

— Nous n'avons pas rapporté cette belle explication, de M. le professeur de philosophie ; parce : qu'en vérité, nous ne voulons point abuser de la patience de nos lecteurs.

— « ... aux *mouvements* intellectuels, et, continue Bonald, produire *spontanément* le langage, comment nos muets, au milieu de toutes les relations de la société, qui donnent aux esprits bien plus de mouvement et d'activité, entourés d'êtres parlants et entendants, et en commerce continuel avec eux, malgré tous les bienfaits d'une éducation qui ne leur laisse pas les mots à inventer, puisqu'elle s'applique à leur enseigner les mots d'une langue toute formée, comment nos muets ne peuvent-ils pas même répéter cette parole,... »

— Bonald oublie : qu'on ne se fait pas honneur, en réfutant sérieusement l'absurde ; surtout, quand l'absurde qu'on veut réfuter n'est pas un préjugé social, contre lequel préjugé il faut toujours parler sérieusement. Mais, ici un autre tort de Bonald est de n'avoir pas compris : pourquoi les sourds-muets instruits n'articulent pas ordinairement, quoiqu'ils soient capables d'articuler quand on veut se donner la peine de leur apprendre cette manière de s'exprimer. Les sourds-muets

§ 3.

Si les animaux parlent ?

Au § 1, nous avons dit :

« Le chien sent-il ? Première question. Avant de l'a-
« voir résolue, il est impossible de savoir d'une ma-
« nière *incontestable*, s'il a des signes ; ou, s'il n'en a
« pas. »

D'après ce passage, il paraîtrait : que, nous aurions dû intituler ce paragraphe : *Si les animaux sentent.* Avant de discuter ce point, nous croyons préférable de voir : ce qui a été dit, sur la question de savoir : *Si les animaux parlent.*

— « Rien, dit M. Cousin, n'induit plus à faire des cercles vicieux... »

— Les cercles vicieux sont inhérents au langage : aussi longtemps, que le point de départ du langage, n'est point démontré : être absolu. Jusque-là, tout point de départ est nécessairement hypothétique ; et, toute hypothèse appartient à un cercle vicieux, qui n'a ni commencement ni fin. C'est, ce cercle qu'il faut briser : avant de pouvoir sortir de l'hypothèse.

— « ... que, continue M. Cousin, l'habitude des abstractions logiques... »

tient à l'éternelle justice ; dont, l'harmonie, entre la liberté des actions et la fatalité des événements, est l'expression. De ces points de vue, les affirmations et les négations : DÉISME, ATHÉISME et PANTHÉISME peuvent alors être données comme vérités. Voilà, comment, avec des langues indéterminées, les contraires peuvent paraître : également rationnels.

---

ont point. *Signe*, d'après le dictionnaire, signifie : *qui exprime la pensée*. Or, Descartes; et, M. Cousin; et, le sens commun; et, le raisonnement réel; disent : que, SENTIR; c'est, PENSER. Toute l'Académie des sciences affirme : que, les animaux sentent et par conséquent qu'ils raisonnent; nous avons donné mille preuves de ce fait, de cette affirmation au titre premier. Il faudrait, cependant, être d'accord avec soi-même. Et, cela n'existe point, pour ces Messieurs.

— « C'est, dit-il, continue M. Cousin, qu'il n'est pas capable de distinguer les sensations particulières... »

— Est-ce que Messieurs de Tracy et Cousin s'imaginent : qu'il y a des sensations générales? Est-ce qu'ils s'imaginent qu'il est possible : de se trouver *en société*, avec une mémoire; et, de ne point distinguer ses sensations, QUAND ON EN A?

— « ... renfermées, continue M. Cousin, sous une sensation complexe. »

— Est-ce que MM. de Tracy et Cousin s'imaginent : qu'il y a des sensations, qui ne soient point complexes? S'ils en trouvent : qu'ils les mettent donc en bouteille ; ce sera curieux!!

— « Mais, continue M. Cousin, comme l'animal ne pourrait faire cette opération sans signes, il s'ensuit que l'animal n'a pas de signes parce qu'il n'a pas de signes. »

— M. Cousin se moque, très-agréablement et très-

spirituellement, de M. de Tracy. Il a parfaitement raison. Mais, quand on critique, il faut : ou, faire mieux ; ou avouer son ignorance. M. Cousin n'avoue pas son ignorance. Voyons ! s'il fera mieux. Toute la question *philosophique*, c'est-à-dire *morale*, *religieuse*, *sociale*, se trouve là. Allons, M. Cousin, la question est bien posée ; résolvez-la.

— « Toute institution, continue M. Cousin, suppose une puissance d'institution. »

— Dès l'entrée, nous voilà dans le vague, jusque par-dessus les oreilles. Il y a puissance illusoire et puissance réelle. La puissance illusoire est relative à l'organisme, à la matière ; la puissance réelle, s'il y a des puissances réelles, est relative : aux âmes. Aussi longtemps, que ces deux puissances ne sont pas distinguées, on tourne dans le cercle ; et, on n'en sort pas.

— « Or, continue M. Cousin, l'institution réagissant sur la puissance qui l'institue... »

— Est-ce une puissance réelle qui institue, ou, est-ce la nécessité, l'organisme. Parle-t-on, comme on tette ?

— « ... la développe, continue M. Cousin, l'étend, de sorte que celle-ci lui doit ses progrès et *paraît* en dépendre. »

— Un matérialiste fera usage de cet argument, comme un spiritualiste. Il vous *paraît*, dira-t-il : que,

le langage dérive de la liberté; c'est une erreur, il dérive : de la nécessité, de l'organisme.

— « Mais, continue M. Cousin, comme la puissance d'institution a créé l'institution... »

— Oui, dira le matérialiste, comme un capucin de carte en tue un autre; quand il est renversé par un autre.

— « ... qui, continue M. Cousin, la fortifie, il est vrai de dire que c'est *à elle-même* réellement qu'elle doit tous ses progrès,... »

— A qui se rapporte cet *à elle-même?* Est-ce à la puissance; ou, à l'institution. Si, c'est à l'institution, il n'est pas vrai de dire : que, c'est à elle-même, réellement, qu'elle doit tous ses progrès; pas plus qu'il n'est vrai de dire : que, c'est à une hache que l'on doit la plus belle des charpentes; ou à une plume le plus beau des poëmes. Une fois, l'âme unie à un organisme; c'est à l'âme, c'est à la puissance, *et à la société* que tout est dû : *sans exception aucune.*

— « ... qu'elle doit, continue M. Cousin, ses progrès ultérieurs. Aussi le génie moral dicte les lois qui règlent la moralité... »

— Qu'est-ce que vous dites? Il y a donc un être, qui s'appelle génie moral? Il n'y a pas de génies moraux; ou, il n'y a que des génies moraux. Tâchez donc de trouver un génie physique, et, mettez-le en bouteille.

— « ... et, continue M. Cousin, paraissent la faire. »

— Ce qu'il y a de sûr; c'est, que jusqu'à présent, toute morale a été *faite*. Car, tout ce qui est hypothèse est *fait;* il n'y a pas d'hypothèse dans la nature. Y a-t-il une morale? Ce qu'il y a de certain encore; c'est, que si le panthéisme, ou l'anthropomorphisme, sont des réalités; toute morale : est une calembredaine; un cercle vicieux; un rien du tout.

— « Si, continue M. Cousin, l'on examinait aussi les effets des grandes institutions naturelles,... »

— Qu'est-ce que vous dites encore? Des institutions naturelles! En voilà une expression qui est joliment philosophique! Vous verrez : que, l'attraction et la répulsion sont des institutions. Est-ce : des institutions du Créateur, que M. Cousin veut parler? Alors, nous voilà encore dans le panthéisme : par voie d'anthropomorphisme.

— « ... on verrait, continue M. Cousin, qu'ils ne sont point arbitraires,... »

— Que signifie ce galimatias? Un effet dérive : de la nécessité; ou de la liberté. S'il dérive de la nécessité, il n'est pas arbitraire; s'il dérive de la liberté, il est arbitraire, quand même il arriverait *nécessairement*. Voilà encore où conduit l'indétermination des expressions. Il y a nécessité matérielle; et, nécessité intellectuelle. La terre tourne à l'entour du soleil; voilà une nécessité matérielle. Deux êtres réels unis à des organismes ayant mémoire, et étant en société;

parlent *nécessairement* : nous le prouverons. Voilà, une nécessité intellectuelle, qui dérive : de la liberté; de l'union d'une âme à un organisme. Il y a, encore ici, le défaut de passer : de l'ordre d'éternité, à l'ordre de temps, sans le remarquer. Avant le développement du verbe, le temps n'existe pas encore. Et, l'arbitraire appartient à l'ordre des temps. Parler d'arbitraire, avant que le verbe soit développé, c'est passer, sans le savoir, d'un ordre à un autre. Et, voilà comment on fait : du galimatias inextricable.

— « ... parce que, continue M. Cousin, leurs causes ne le sont pas,... »

— Arbitraire, voyez le dictionnaire, signifie : qui dépend de la volonté. Y a-t-il des volontés; et, qui a une volonté. Si, le panthéisme existe; il n'y a pas de volonté, il n'y a pas d'arbitraire. Si, l'anthropomorphisme existe; il n'y a que l'anthropomorphe qui ait une volonté; et, tout est arbitraire, relativement à lui; mais, rien n'est arbitraire relativement à nous. Si, le panthéisme et l'anthropomorphisme sont des calembredaines; si, nos âmes sont des êtres réels; tout ce que nous faisons, par le raisonnement, est arbitraire. Avant le raisonnement, le temps n'existe pas, il n'y a pas d'arbitraire, il n'y a encore rien *dans le temps*.

— « ... et l'on ne confondrait pas, continue M. Cousin, les causes prochaines et immédiates avec les vraies causes plus éloignées. »

— Comment! que dites-vous? Si, le panthéisme existe; il n'y a pas de causes réelles : qu'elles soient

prochaines ou éloignées. Si l'anthropomorphisme existe; il n'y a qu'une cause, *l'anthropomorphe;* et, le raisonnement le réduit à rien du tout. Si, les âmes existent; il n'y a de causes réelles, prochaines ou éloignées : que, ce qui en dérive. Si, je donne un coup à un capucin de carte, placé devant dix mille autres, je sais la cause de la chute : du dernier comme du premier. Tâchons donc de parler clairement!

— « Il est absurde, poursuit M. Cousin, de dire que l'homme ne pense qu'au moyen des signes,... »

— Faites bien attention, lecteurs! M. Cousin va dire des folies; mais, de ces folies qui ne sont jamais dites : que, par les plus belles intelligences. Nous le répéterons mille fois, M. Cousin est une des plus belles intelligences qui aient jamais existé. C'est dommage qu'il l'ait pervertie par sa vanité. S'il avait su douter, jusqu'à ce qu'il sût, il serait arrivé à la vérité.

— « ... si l'on n'ajoute, continue M. Cousin, qu'il n'a des signes que parce qu'il pense. »

— Toute l'erreur de M. Cousin gît dans cette phrase. Si, M. Cousin avait dit : « Si l'on n'ajoute « qu'il n'a des signes que parce qu'il *sent* et qu'il est « en société. » Il aurait été exempt de reproches; et, il serait arrivé à la vérité; et, il aurait vu la vérité, pour ainsi dire : sans le vouloir. Et, pourquoi a-t-il commis cette faute? Par l'indétermination des termes.

Il n'a pas reconnu : que, *sentir* appartient à l'ordre *d'éternité;* et, que *sentir* n'est *penser* : que, lorsque le verbe est développé. Si, *sentir* appartient à l'ordre d'éternité ; PENSER, appartient à l'ordre des temps ; et, il n'y a pas de pensées, pas de temps, avant le développement du verbe, avant l'établissement du signe.

— « Les signes, continue M. Cousin, ne créent point des facultés;... »

— Les facultés, chez un homme, sont des sottises. L'âme, unie à un organisme, etc., est-elle faculté? c'est-à-dire : est-elle réellement âme? Voilà la question.

— « ... ils supposent, continue M. Cousin, une activité... »

— Pas du tout. Ils en supposent deux. Laissez un homme seul : il ne parlera jamais ; il ne pensera jamais ; il ne sortira point : de l'éternité.

— « ... une activité intentionnelle antérieure, continue M. Cousin, qui a pu les créer,... »

— D'abord, on ne crée pas. Créer est absurde : vous l'avez dit. Ensuite, cette activité intentionnelle a bien l'air : anthropomorphique.

— « ... parce que, continue M. Cousin, elle l'a voulu,... »

— Voilà encore la même faute. La volonté, est relative au temps. Parler de volonté, avant le développement du verbe ; c'est, passer, sans le savoir, de

prochaines ou éloignées. Si l'anthropomorphisme existe; il n'y a qu'une cause, *l'anthropomorphe;* et, le raisonnement le réduit à rien du tout. Si, les âmes existent; il n'y a de causes réelles, prochaines ou éloignées : que, ce qui en dérive. Si, je donne un coup à un capucin de carte, placé devant dix mille autres, je sais la cause de la chute : du dernier comme du premier. Tâchons donc de parler clairement!

— « Il est absurde, poursuit M. Cousin, de dire que l'homme ne pense qu'au moyen des signes,... »

— Faites bien attention, lecteurs! M. Cousin va dire des folies; mais, de ces folies qui ne sont jamais dites : que, par les plus belles intelligences. Nous le répéterons mille fois, M. Cousin est une des plus belles intelligences qui aient jamais existé. C'est dommage qu'il l'ait pervertie par sa vanité. S'il avait su douter, jusqu'à ce qu'il sût, il serait arrivé à la vérité.

— « ... si l'on n'ajoute, continue M. Cousin, qu'il n'a des signes que parce qu'il pense. »

— Toute l'erreur de M. Cousin gît dans cette phrase. Si, M. Cousin avait dit : « Si l'on n'ajoute « qu'il n'a des signes que parce qu'il *sent* et qu'il est « en société. » Il aurait été exempt de reproches; et, il serait arrivé à la vérité; et, il aurait vu la vérité, pour ainsi dire : sans le vouloir. Et, pourquoi a-t-il commis cette faute? Par l'indétermination des termes.

veloppés. Nous donnons ici des détails qui seront inutiles, pour plusieurs de nos lecteurs. Mais, nous les prions de nous pardonner : en faveur de ceux pour lesquels ils ne le seront point.

— « Pourquoi, continue M. Cousin, l'animal ne pense-t-il pas? »

— Allons! voilà la question bien posée. De Maistre dit : qu'une question, bien posée, est plus d'à moitié résolue. C'est vrai. Si donc, M. Cousin ne la résoud pas ; il y aura de sa faute. Car, son intelligence est assez belle pour la résoudre.

— « Parce qu'il n'a pas de signes, dit-on, continue M. Cousin ; mais pourquoi n'a-t-il pas de signes? »

— Très-bien! de mieux en mieux! Allons! du courage! vous touchez au but. Le malheureux! il va virer de bord!

— « Parce qu'il ne pense pas, continue M. Cousin ; et il ne pense pas parce qu'il ne veut pas ;... »

— Eh non! Monsieur Cousin. Il ne pense pas..... *parce qu'il ne sent pas*. Si, dans la *solitude*, il sentait dans l'éternité : dans la société, il sentirait nécessairement dans le temps. Il penserait par nécessité intellectuelle ; et, c'est seulement alors : qu'il aurait une volonté. Nous le prouverons... Mais, alors, et nous le répétons : cela sera inutile. Tant mieux! on ne sait bien : que, ce que l'on apprend soi-même.

— « ... c'est-à-dire, continue M. Cousin, qu'il ne produit pas volontairement (1), et par conséquent, ce qu'il fait (2) n'étant pas un effet qu'il puisse distinguer de sa cause,... »

— Quel galimatias! N'était-il pas plus simple de dire : ne sentant pas, il est incapable d'établir des signes; incapable d'établir des signes, il est incapable de penser; incapable de penser, il est incapable de vouloir. Dès lors, tout ce qu'il fait, il le fait *nécessairement, illusoirement,* il ne fait pas, IL PARAIT FAIRE.

— « ... il est toujours, continue M. Cousin, sous la loi de l'affection passive. »

— C'est dommage; car, une affection *active* serait bien jolie! A l'article *Affections* le dictionnaire dit : « terme de philosophie, qualités qui surviennent à un « corps SOUMIS à l'action d'une cause. » M. Cousin devrait nous donner son dictionnaire.

— « Il n'a pas, continue M. Cousin, et par conséquent il ne conçoit pas l'intention et ne peut attacher une intention métaphysique... »

— C'est encore bien dommage! Mais, il paraît qu'il y a des intentions physiques. Ce doit être une bien belle chose qu'une intention physique. M. Cousin en aura probablement mis en bouteille. Nous donnerions bien des choses pour en voir une. Quel jargon!

(1) Voilà, un c'est-à-dire, qui équivaut à l'explication du *Médecin malgré lui.*

(2) Voilà, une conclusion, digne de l'exorde!

Est-il permis de faire un pareil salmigondis : de choses bonnes ; et, de choses mauvaises.

— « ... et ne peut attacher, continue M. Cousin, une intention métaphysique à un son. »

— Le son immatériel se trouve probablement dans la fiole à côté de l'intention physique. Tenez, lecteurs ! vous nous tueriez plutôt que de nous empêcher de rire : quand, un grand homme nous dit une bêtise. Que voulez-vous ? c'est une maladie.

— « L'homme, poursuit M. Cousin, est essentiellement une *force libre* : ... »

— Voyez-vous ces deux mots : qui hurlent de se trouver ensemble ! C'est, comme si vous disiez : l'homme est essentiellement de la matière qui n'est pas matière. Et, pourquoi l'animal n'est-il pas aussi : de la matière qui n'est pas matière ? Sera-ce parce qu'il est matière qui est matière ? L'argot est cent fois préférable : à un pareil jargon.

— « ... là est, continue M. Cousin, sa dignité, ... »

— Si, sa dignité équivaut à la définition de sa réalité ; sa dignité est d'un beau poil.

— « ... l'origine, continue M. Cousin, ou du moins la condition de toutes ses connaissances. »

— Il y a diablement de conditions pour avoir, même une *seule* connaissance.

— « ... c'est-à-dire, continue M. Cousin, qu'il ne produit pas volontairement (1), et par conséquent, ce qu'il fait (2) n'étant pas un effet qu'il puisse distinguer de sa cause,... »

— Quel galimatias! N'était-il pas plus simple de dire : ne sentant pas, il est incapable d'établir des signes; incapable d'établir des signes, il est incapable de penser; incapable de penser, il est incapable de vouloir. Dès lors, tout ce qu'il fait, il le fait *nécessairement, illusoirement,* il ne fait pas, IL PARAIT FAIRE.

— « ... il est toujours, continue M. Cousin, sous la loi de l'affection passive. »

— C'est dommage; car, une affection *active* serait bien jolie! A l'article *Affections* le dictionnaire dit : « terme de philosophie, qualités qui surviennent à un « corps SOUMIS à l'action d'une cause. » M. Cousin devrait nous donner son dictionnaire.

— « Il n'a pas, continue M. Cousin, et par conséquent il ne conçoit pas l'intention et ne peut attacher une intention métaphysique... »

— C'est encore bien dommage! Mais, il paraît qu'il y a des intentions physiques. Ce doit être une bien belle chose qu'une intention physique. M. Cousin en aura probablement mis en bouteille. Nous donnerions bien des choses pour en voir une. Quel jargon!

(1) Voilà, un c'est-à-dire, qui équivaut à l'explication du *Médecin malgré lui.*

(2) Voilà, une conclusion, digne de l'exorde!

Est-il permis de faire un pareil salmigondis : de choses bonnes ; et, de choses mauvaises.

— « ... et ne peut attacher, continue M. Cousin, une intention métaphysique à un son. »

— Le son immatériel se trouve probablement dans la fiole à côté de l'intention physique. Tenez, lecteurs ! vous nous tueriez plutôt que de nous empêcher de rire : quand, un grand homme nous dit une bêtise. Que voulez-vous ? c'est une maladie.

— « L'homme, poursuit M. Cousin, est essentiellement une *force libre* : ... »

— Voyez-vous ces deux mots : qui hurlent de se trouver ensemble ! C'est, comme si vous disiez : l'homme est essentiellement de la matière qui n'est pas matière. Et, pourquoi l'animal n'est-il pas aussi : de la matière qui n'est pas matière ? Sera-ce parce qu'il est matière qui est matière ? L'argot est cent fois préférable : à un pareil jargon.

— « ... là est, continue M. Cousin, sa dignité,... »

— Si, sa dignité équivaut à la définition de sa réalité ; sa dignité est d'un beau poil.

— « ... l'origine, continue M. Cousin, ou du moins la condition de toutes ses connaissances. »

— Il y a diablement de conditions pour avoir, même une *seule* connaissance.

1° Il faut être un être réel, un être sentant.

2° Il faut être uni à un organisme.

3° Il faut que cet organisme ait une mémoire.

4° Il faut que cette mémoire soit développée par l'âge.

5° Il faut être en société.

6° Il faut que le verbe soit développé.

Otez une seule de ces choses; et, la connaissance va se promener : la canne à la main.

— « Il y a de l'action, continue M. Cousin, dans toute connaissance,... »

— Le mot action a deux valeurs. Il y a : action *réelle;* et, action *illusoire*. Toute action réelle, est relative au temps ; le temps est relatif au verbe. Ainsi, avant le verbe, il n'y a pas d'action réelle. Aussi, la première connaissance, le premier signe, ne dérive pas : d'une action réelle. C'est, seulement par le signe : que, l'âme devient capable d'action. Auparavant, il n'y a qu'action illusoire; action organique.

— « ... et toute action, continue M. Cousin, est essentiellement libre. »

— Oui, une action réelle. C'est, comme si vous disiez : qu'une action est une action.

— « Le reste, continue M. Cousin, n'est point de l'action, mais du mouvement. »

— Il est impossible de dire mieux. Vous le voyez,

Messieurs ! en dehors de l'action réelle, de l'action de l'âme, il n'y a : que, mouvement, matière. C'est, M. Cousin qui l'a dit. La vérité, dit-on, sort de la bouche des enfants. Que signifie ce proverbe ? Que, les enfants n'ont pas encore de préjugés ; et, que c'est chez eux qu'il est le plus facile : de reconnaître la vérité. Qu'est-ce qui masque la vérité ? Les préjugés. Anéantissez les préjugés, la vérité reste évidente. Ici M. Cousin, sans le savoir ; et, par ce non-savoir ; a laissé paraître la vérité.

— « Notre vraie puissance, continue M. Cousin, est notre volonté. »

— Toujours de mieux en mieux : notre vraie puissance est l'âme ; et, notre fausse puissance, est : l'organisme ; la matière ; la *force*. Force et volonté ; ce qui signifie ici : force et âme ; sont ainsi les antipodes. Voilà M. Cousin disant lui-même : que l'âme n'est pas une force ; et que, par conséquent, elle n'est pas : *une force libre*.

— « Si l'homme ne voulait pas, continue M. Cousin, il ne pourrait rien. »

— Trop gratter cuit ; et, trop parler nuit. A quoi bon ajouter, à de belles choses, des vérités de la Palisse ? C'est, par trop enfant de dire : que, si l'homme ne voulait pas, il ne pourrait pas. Et, encore ici, l'homme doit signifier l'*âme*, pour ne pas dire une folie. Un homme, qui a la fièvre, peut étrangler ce qu'il a de plus cher. Il ne veut pas l'étrangler cependant.

Et, si vous ne faites la distinction, n'est-ce pas l'homme qui étrangle?

— « Il ne pourrait, continue M. Cousin, que ce que peut l'animal;... »

— Parfaitement bien! L'homme est donc : une âme, plus une bête. Or, comme l'âme est exclusivement : ce qui sent; ce qui est capable de penser; les bêtes, qui sont incapables de penser, selon le M. Cousin d'ici, ne sentent donc pas. Allons : M. Cousin! il faut sortir ou entrer. Si, la bête n'a pas de puissance réelle; n'a pas de volonté réelle; avec tout ce qu'il faut pour développer la volonté; elle n'a donc pas d'âme? Et, si elle n'a pas d'âme, elle ne sent pas. Ou, M. Cousin veut-il : que, ce soit la matière qui sente? Le célèbre Laplace disait, du reste, qu'on ne pouvait affirmer : qu'une salade était incapable de souffrir mort et passion. Écoutez ce qui va suivre : quand, M. Cousin parle comme un enfant, il est admirable.

— « ... c'est-à-dire, continue M. Cousin, que *la force universelle de la nature, à l'aide de circonstances extérieures et de ressorts internes, déterminerait en lui des expressions et des mouvements purement organiques.* »

— Messieurs! tout notre travail consistera : à vous prouver la vérité, de ce que M. Cousin vient de vous exposer. Jamais, Descartes n'a rien dit, sur l'automatisme, qui eût plus de valeur : que, ce que vient de dire M. Cousin.

— « Parmi ces mouvements, continue M. Cousin, il faut compter le *langage primitif*,... »

— Voilà, M. Cousin qui cesse d'être enfant; le voilà redevenu philosophe; et, le voilà perdu dans l'indétermination : entre le propre et le figuré.

— « ... tout signe, continue M. Cousin, involontaire et irréfléchi. »

— L'expression *signe involontaire* équivaut : à l'expression *blanc noir*. Un signe, dit le dictionnaire, est l'expression de la pensée; et, ce qui est involontaire, n'est pas une expression de pensée; M. Cousin vient de le dire. Au propre, un perroquet ne parle pas; même, quand il dit : *bonjour, Jacot*. Maintenant, vous allez avoir : du galimatias; du philosophisme.

— « Quand ces signes irréfléchis, continue M. Cousin, seraient aussi riches qu'ils le sont peu,... »

— Voyez-vous : le passage d'un ordre à un autre; de l'ordre de nécessité, à l'ordre de liberté? Et, pourquoi donc le langage primitif de la bête ne devient-il pas riche?

— « ... quand, continue M. Cousin, l'imagination systématique... »

— Quel langage! L'imagination n'est pas un être. Le mot imagination a deux valeurs : l'imagination est réelle ou illusoire; active ou passive. Là, où le verbe n'est pas développé; et là, où il n'y a pas de source de

verbe; comme chez l'homme isolé, pour le premier cas; ou, chez l'animal même en société figuree, pour le second; il n'y a que mémoire, imagination illusoire, imagination passive, où la force, la matière, l'organisme simulent l'activité réelle. Là, où le verbe est développé, là, seulement, il y a imagination réelle. Quant, à l'épithète *systématique* : c'est, une philosophade. Du reste M. Cousin, par l'imagination systématique a voulu dire : l'*esprit de système, le préjugé*. Ce qui va suivre, sauf quelques taches, est excellent.

— « ... leur prêterait, continue M. Cousin, les caractères dont *ils sont entièrement dépourvus*,... »

— Les caractères de la volonté, les caractères de l'âme; et, par conséquent, les caractères du sentiment; car, l'âme est le sentiment; ou, ce n'est rien du tout. Suivez bien M. Cousin. Voilà encore l'enfant qui va parler.

— « ... si parfaits, continue M. Cousin, qu'on les suppose,... »

— Ce sont les signes des animaux, ne l'oubliez pas.

— « ... considérés isolément en eux-mêmes, continue M. Cousin, ils ne pourraient jamais servir de moyens de rappel ou de communication à la pensée. »

— Qu'est-ce que vous nous chantez, M. Cousin? La pensée n'est pas un être; les pensées ne communiquent

pas; ce sont les âmes qui communiquent, au moyen des pensées; ou, plutôt, des expressions de pensée qu'elles peuvent émettre et recevoir : par leur union à des organismes. Le langage primitif, qui n'est pas du tout un langage, est transformé en langage réel : partout, où il y a des êtres réels en contact, ayant déjà ce prétendu langage primitif.

— « Ils ne seraient même jamais des signes, » continue M. Cousin : ...

— Très-bien! M. Cousin. Voilà que vous distinguez le propre du figuré. Alors, pourquoi ne concluez-vous pas?

— « ... ils seraient exactement, continue M. Cousin, comme s'ils n'existaient pas,... »

— Ainsi, quand le chien crie, après avoir reçu un coup de bâton, c'est relativement à la douleur, relativement à l'âme, absolument comme s'il chantait. C'est vous, qui le dites, M. Cousin. Nous, nous le prouverons.

— « ... si, comme on le dit ordinairement avec assez de justesse, continue M. Cousin, l'homme n'avait quelque pensée à leur donner... »

— Quel jargon! On ne donne pas une pensée à un mouvement, à un signe figurément dit; l'âme donne à ce signe, une valeur; et, dès lors, ce signe figuré devient : un signe propre; une expression de pensée; et, non une pensée. Dites donc alors : que, partout où les signes figurés existent, ainsi que la société qui rend les

signes propres nécessaires; et, que cependant les signes propres ne viennent point à être inventés; *c'est, qu'il n'y a personne pour les inventer;* c'est, qu'il n'y a pas d'âme, pas de sentiment; et, que les signes qui apparaissent, même après des coups de trique, sont, ainsi que le dit M. Cousin, *comme s'ils n'existaient pas*. C'est, un arbre qui crie en tombant.

— « ... quelque pensée à leur donner à signifier, continue M. Cousin, ou plutôt s'il n'avait le pouvoir de se les approprier et de les apercevoir. »

— Ainsi, où ils ne sont pas appropriés, c'est, qu'il n'y a personne pour les apercevoir. Quand, le chien crie; c'est, comme s'il chantait. C'est M. Cousin qui le dit.

— « Car, continue M. Cousin, tout ce qui est inaperçu est insignifiant et nul. »

— Quand, le chien crie; c'est, comme s'il chantait : c'est M. Cousin qui le dit; ne l'oubliez jamais!

— « Or la condition essentielle de toute aperception, continue M. Cousin, est l'action intérieure,... »

— C'est clair; et, où il n'y a point appropriation des signes, il n'y a point d'action intérieure *réelle;* il n'y a qu'action intérieure *illusoire : la force universelle de la nature,* comme dit M. Cousin.

— « ... cette action personnelle et fondamentale, continue M. Cousin, que les scolastiques appelaient la forme substantielle de l'existence. »

— Eh! grand Dieu! dites donc, tout bonnement : le *sentiment*. Pourquoi, ne point parler comme tout le monde? La forme substantielle de l'existence! Qui diable voulez-vous qui comprenne cela? Dites, le *sentiment de l'existence;* et, toutes les cuisinières vous comprendront.

— « Ce n'est pas l'aperception, continue M. Cousin, qui nous constitue,... »

— Prenez garde, M. Cousin! Vous allez tomber dans le galimatias.

— « ... c'est bien plutôt nous, continue M. Cousin, qui constituons l'aperception. »

— Quel jargon! Dites donc : là, où il n'y a pas d'âme, pas de sentiment; il n'y a qu'aperception illusoire; là, où il y a sentiment, il y a aperception réelle. C'est, comme si vous disiez : il y a sentiment; là, où il y a sentiment; et, il n'y pas sentiment; là, où il n'y a pas sentiment. Il faut éviter de pareilles tautologies, qui ne sont bonnes : qu'à faire gagner les imprimeurs; et, à faire devenir fous des malheureux jeunes gens, qui ne peuvent s'imaginer : qu'un philosophe vienne leur dire : qu'un pain d'un sou, vaut cinq centimes.

— « Où manquerait l'action intérieure, continue M. Cousin, défaillirait l'aperception... »

— Cela signifie : que, quand le boulanger n'a pas de pain, il ne peut nous en donner.

— « . . et il n'y aurait rien pour nous, » continue M. Cousin.

— Cela signifie encore : que, quand vous donnez des coups de bâton à un chien ; s'il crie, c'est comme s'il chantait.

— « En vain l'animal en nous pousserait des cris, » continue M. Cousin,... »

— Écoutez bien! cela devient intéressant. Vous allez voir : combien il est possible d'approcher de la vérité ; et, de faire naufrage sans y aborder. Et cela, parce que lorsque la vérité paraît ; si, vous ne jetez les préjugés à l'eau ; ils font chavirer le navire.

— « ... exécuterait mille mouvements, continue M. Cousin, ne sachant rien parce qu'il ne saurait pas,... »

— Ceci est obscur : parce que le mot *nous*, que nous avons souligné, peut avoir plusieurs valeurs. Il peut signifier : un animal, purement et simplement, sans avoir d'âme ; il peut signifier : un animal ayant une âme ; et, alors, c'est un homme ; mais, qui peut être complétement isolé ; il peut signifier encore : un homme, en rapport avec son semblable, avant que le verbe soit développé. La bête, pure et simple, exécuterait ses mouvements, pousserait ses cris par suite de la force universelle, ainsi que le dit M. Cousin. L'homme, isolé, n'attacherait aucune valeur à ses mouvements ; parce qu'il n'existerait pas encore dans le temps ; parce qu'il serait encore incapable de penser.

Quelques lignes de plus auraient suffi pour démontrer : comment la société développe le verbe ; là, où existe le verbe non développé ; là où existent des âmes unies à des organismes.

— « ... ne se sachant pas, » continue M. Cousin,...

— Ne pas *se savoir*, quand on ne distingue pas l'ordre d'éternité de l'ordre de temps, est une expression qui n'a pas le sens commun. *Ne pas se savoir*, signifie : ou, ne pas sentir, n'avoir pas de sentiment ; et, alors, c'est n'être qu'illusoirement ; ou, se sentir dans l'éternité et ne pas encore se sentir dans le temps ; et, c'est l'existence de l'enfant, avant le développement du verbe. L'animal, le chien, par exemple, qui chasse dans une meute : est-il un animal, qui n'a pas le sentiment de l'existence ; ou, est-il un animal, comme l'enfant chez lequel le verbe n'est pas développé ? Là est toute la question. C'est, parce qu'il ne la détermine pas ; que, M. Cousin est obscur.

— « ... parce qu'il n'aurait jamais ni agi ni voulu, continue M. Cousin, il ne saurait jamais ni que lui, ni à plus forte raison qu'un autre que lui, eût exécuté un mouvement extérieur, encore moins qu'il eût voulu l'exécuter, et que ce mouvement réfléchit un sentiment, une idée. »

— D'abord, un sentiment ne se réfléchit pas ; ou, plutôt, le sentiment ne se réfléchit pas. Le sentiment est l'âme ; elle est, ou elle n'est pas. Ensuite, un mouvement ne réfléchit pas le sentiment ; le mouvement est l'expression de l'organisme ; et, il n'est l'ex-

pression de l'âme : que, lorsque le verbe est développé. Enfin, le mouvement d'un enfant, chez lequel il y a sentiment, et chez lequel le verbe n'est pas développé, n'est pas l'expression d'une idée. Il n'y a idée : que, là, où il y a verbe développé. Tout cela est nécessairement obscur : parce que, M. Cousin ne sait ce qu'il dit. C'est, un aveugle ; à la vérité, un aveugle fort adroit ; qui marche, avec son bâton. Mais, c'est toujours un aveugle. Il trébuche à chaque instant. M. Cousin devait nous dire : pourquoi les hommes parlent ; et, pourquoi les bêtes ne parlent pas. Pourquoi ne le dit-il pas ? Nous le dirons, nous.

— « Ce n'est donc pas, poursuit M. Cousin, la puissance de la parole et du signe... »

— Allons ! quel est l'imbécile qui ait jamais dit : que, le signe, la parole, étaient des puissances et non des outils ? C'est donc bien amusant, de se forger des monstres, pour avoir le plaisir de les combattre ?

— « ... considérés en eux-mêmes, continue M. Cousin, qui produit les miracles qui nous accablent aujourd'hui... »

— Eh ! M. Cousin ; laissez donc les miracles et les mystères de côté. Pour un aveugle, tout ce qui a rapport à la lumière est mystère. Ouvrez les yeux : et les miracles et les mystères s'évanouiront. Le tout est simple comme bonjour.

— « ... et dans l'éclat desquels, continue M. Cousin, le signe et la parole cachent leur origine. »

— Allons! voilà du Saint-Esprit tout pur. Mettez-vous donc à genoux!

— « Car, continue M. Cousin, ôtez l'activité humaine... »

— Ne l'oubliez pas! M. Cousin vient de vous dire: que, l'action humaine réelle dérive : de l'âme; de la volonté; de la forme substantielle de l'existence; ce qui, pour dire simplement qu'il fait clair de lune, signifie : que l'activité humaine dérive : du sentiment de l'existence, de la sensibilité. Ainsi, ôtez le sentiment de l'existence, ou la sensibilité; et, vous ne parlerez pas. Ayez sensibilité, mémoire, société, etc., et, vous parlerez. Les bêtes ne parlent pas. Elles ont, évidemment : mémoire et société. Elles n'ont donc pas la sensibilité. C'est clair, comme bonjour. Nous rendrons cela plus clair encore, s'il est possible, quand, nous expliquerons : comment, le verbe se développe, *nécessairement,* partout où il y a les conditions *nécessaires;* et, comment il est possible de reconnaître : que, l'une des conditions manque, nécessairement : quand, les autres existent; et, que le verbe ne se développe pas. Tout cela, du reste, est tellement clair : qu'il serait honteux d'en parler deux fois, après l'avoir expliqué une..... si, les préjugés ne rendaient aveugle. Galilée a été obligé de dire : que la terre ne tournait pas. Du reste, la vérité ne peut être acceptée : avant, que les fautes soient expiées.

C'est juste. *Fatalité* et *liberté* doivent être HARMONIQUES; sinon..... RIEN.

— « ... et, continue M. Cousin, cette puissance mystérieuse... »

— Parlez-nous donc de votre ignorance; et, non de mystère. Un mystère : c'est un ballon de vanité. Dites : Je ne sais pas; je suis un ignorant, un sot : cela vaudra mieux. Socrate le disait bien; pourquoi ne le diriez-vous pas?

— « ... cette puissance mystérieuse, continue M. Cousin, se réduit à rien. »

— C'est-à-dire : que, les animaux ne sont rien..... de réel. Il y a longtemps, que nous vous le disons. Vous le dites comme nous. Nous sommes d'accord.

— « Laissez l'activité, au contraire, continue M. Cousin; laissez-lui apercevoir ces cris, ces gestes, qui, tant qu'ils lui sont étrangers, sont *insignifiants* en eux-mêmes. Elle les aperçoit. »

— Il fallait donc conclure et dire : voilà pourquoi l'activité humaine parle. C'eût été infiniment plus clair que le fameux : « Et, voilà pourquoi votre fille est muette. » La suite de la conclusion était : Et voilà pourquoi les animaux ne parlent pas. S'ils avaient une activité réelle, une activité indépendante de la force universelle, une volonté, une forme substantielle de l'existence, un sentiment de l'existence, la sensibilité enfin, ils parleraient. Ce serait également plus

clair : que, ce même : « Et voilà pourquoi votre fille est muette. »

— « Bientôt, continue M. Cousin, elle va les répéter librement,... »

— Très-bien! M. Cousin. Il n'y a, en effet, liberté : qu'après le développement du verbe. C'est, maintenant, vous qui le dites.

— « ... se les approprier, continue M. Cousin, les rendre significatifs pour elle... »

— Pour elle; et, pour un autre, au moins. Pour elle seule; par elle seule; elle ne ferait rien du tout. Le verbe ne se développerait point.

— « ... qui les comprend parce qu'elle les produit, continue M. Cousin, qui les produit puisqu'elle les répète librement. »

— Nous voilà retombé dans la tautologie. Puis, avant d'avoir conclu : que, les animaux ne sentent pas; il vous est impossible de savoir : si, l'âme est immatérielle; et, par conséquent, si l'âme produit réellement, librement, au propre et non au figuré. Si, le chien sent le coup de bâton; il n'y a pas plus d'âme, chez l'homme, que dans le creux de la main. C'est, à prendre ou à laisser.

— « Car toute répétition volontaire, continue M. Cousin, est une véritable production. »

— Pour l'amour du bon Dieu, laissez-nous donc

tranquille avec votre tautologie! On croirait entendre les cloches, un jour des Morts!

—« Voilà, continue M. Cousin, les signes inventés : ... »

—Eh bien! après? Concluez donc! Il faut bien avoir la rage, de parler sans rien dire; quand, il est si facile de conclure.

—« ...l'activité, continue M. Cousin, n'a plus qu'à les perfectionner,... »

— Allons! encore des bêtises. L'activité ne suffit pas. Allez voir des peuplades qui ne comptent pas plus loin que trois, ce qui du reste est bien difficile à croire; mais, enfin, allez voir des langues qui restent des siècles sans se perfectionner. C'est, qu'il faut plus que l'activité; il faut des besoins. Sans le besoin de la vérité; sans l'anarchie, causée par MM. les philosophes, M. Cousin en tête; jamais, la vérité ne serait cherchée; et, si elle était trouvée; M. Cousin et ses acolytes la fouleraient aux pieds. Ce sont des philosophes anthropomorphes qui ont incarcéré Galilée; et, les philosophes panthéistes valent encore moins. Les premiers ont, au moins, l'excuse de vouloir l'ordre; les derniers, pour s'excuser, n'ont que leur vanité. Belle excuse!

— « ... à les varier, continue M. Cousin, à les unir, à en faire à la longue, pour la pensée,... »

— Eh non! M. Cousin; ce n'est pas pour la pensée;

c'est pour l'âme. Que diable voulez-vous donc que la pensée rappelle? La pensée n'est pas plus un être, que la force, qui se trouve dans une bille.

— « ... les moyens de rappel, continue M. Cousin, de communication ou même de production ultérieure si actifs et si puissants,... »

— Des moyens actifs! des moyens puissants! des outils actifs! des outils puissants! Quel jargon figuré. On peut dire : qu'un acide est actif, pour dire qu'il est concentré. Cela est bon dans le règne matériel. Mais, passer ces expressions dans le règne intellectuel, c'est faire du matérialisme; et, qui plus est, du galimatias!

— « ... puisqu'ils sont, continue M. Cousin, dépositaires de toute l'activité et de toute la puissance de l'intelligence volontaire et libre... »

— Encore une fois, quel jargon! Est-il possible qu'un homme d'autant de mérite dise de pareilles sornettes; et, cela : pour confondre la pensée avec l'âme!

— « ... dont ils sont à la fois, continue M. Cousin, les effets et les instruments. »

— La cause des signes est l'âme. Les moyens de l'*âme*, pour établir les signes, sont : son union à un organisme, suffisamment développé; et, l'état de société. Puis, les signes se perfectionnent : à mesure que les besoins l'exigent.

— « Les signes, continue M. Cousin, la parole, ne sont donc rien en eux-mêmes. »

— Non : il n'y a rien, qui soit en soi-même : que les âmes ; si, âmes il y a. Ici, nous parlons des individualités. Les signes et la parole sont faits : comme du beurre et du fromage.

— « Ils ne sont, continue M. Cousin, que ce que la volonté les fait être ;... »

— Le premier signe naît : de l'âme, unie à un organisme; et, de la société. La volonté et le temps naissent : avec les signes; avec le verbe. Après cela, les signes sont en effet, ce que *la volonté les fait être*. Du reste, c'est de la tautologie. Dire : que, les signes sont essentiellement conventionnels; c'est tout dire. Bien entendu, s'il y a des volontés réelles : ce qui est à démontrer.

— « ... et en ceci comme en beaucoup d'autres choses, continue M. Cousin, il est dur d'entendre partout célébrer les effets quand la cause est ou méconnue ou repoussée. »

— C'est vous, qui repoussez et méconnaissez la cause, en accordant : qu'elle n'est pas exclusive à l'homme. Si, la sensibilité galope sur toute la série; on a raison de dire : que, si une laitue ne fait pas un poëme; c'est, qu'elle ne parle pas. Demandez, plutôt, à M. le marquis de la Place?

— « Que l'on y songe, continue M. Cousin; la théorie que nous combattons ne va pas à moins qu'à faire produire l'homme par la parole;... »

— Vous ne combattez rien du tout. Nier, n'est pas combattre; et, encore moins vaincre. Pour combattre et vaincre, il faut prouver : que, l'âme, la sensibilité, appartiennent exclusivement à l'homme. Sinon, il est évident : que, l'homme n'est rien que par la parole; et, dans ce cas, ce n'est : qu'une très-mauvaise bête.

— « ... mais l'homme de cette théorie, continue M. Cousin, n'est qu'une machine... »

— C'est vrai. Et l'homme, fait par l'être unique, n'est-il pas une machine? Jusqu'ici, messieurs les philosophes, vous vous êtes rangés parmi les machines; et, en vérité : c'était justice.

— « ... une machine, continue M. Cousin, dont se sert plus ou moins heureusement le langage... »

— Il doit être bien joli, cet être nommé langage! A-t-il des oreilles, pour entendre toutes ces belles choses?

— ... « qui vient alors, continue M. Cousin, on ne sait d'où. »

—Il vient du Dieu : UN et PLUSIEURS. Il en est la conséquence logique.

— « N'est-ce pas-là, continue M. Cousin, un véritable suicide? »
(*Fragm. philos. Pensées détachées; langage*, t. I, p. 212, 213.)

—Tout à fait. Mais, si une âme peut tuer le corps;

elle ne peut se tuer elle-même... si elle est. Le plus sot des suicides, est d'étudier : la philosophie de ces messieurs.

Nous venons de juger bien sévèrement M. Cousin. Disons néanmoins : que, personne, avant lui, n'a approché autant du but. S'il est coupable, c'est pour ne point l'avoir touché. Il ne tenait qu'à lui de le voir, il n'avait qu'à se frotter les yeux.

Voici un autre morceau également très-remarquable. Nous en signalerons les défauts.

— « Que d'absurdités, dit M. Cousin, n'a-t-on pas entassées sur la question du langage et des signes ! »

— C'est vrai ; c'est très-vrai ; nous verrons cela en traitant du verbe. (Voyez au chapitre cinquième.)

— « L'école théologique, continue M. Cousin, pour abaisser l'esprit humain,... »

— L'école théologique a toujours eu raison. Aussi longtemps, que la vérité ne peut être connue, il faut abaisser l'esprit humain, puisqu'esprit humain il y a ; ou sinon : l'humanité doit aller se promener dans le néant. Et, une fois qu'on ne peut plus abaisser l'esprit humain, qui alors est un esprit fort bête ; il faut : que, ce charmant esprit trouve la vérité ; ou, qu'il aille faire la même promenade.

— « ... prétend, continue M. Cousin, que Dieu seul a pu inventer le ngage. »

— C'est, précisément, pour cela : que, le bon Dieu a été inventé. Une fois que l'on sait, quelle est l'origine du verbe, on n'a plus besoin de lui ; et, du moment qu'on n'en a plus besoin, il s'évanouit. *Pasato il pericolo, gabbato il santo.*

— « Mais, continue M. Cousin, la difficulté n'est pas d'avoir des signes. »

— Comment ! la difficulté n'est pas d'avoir des signes ? Mais, il n'y en a pas d'autres. Voilà, M. Cousin, qui confond des mouvements instinctifs : du corps, ou du gosier, ou du sang, avec des signes. Il a cependant dit, plus haut, qu'il y avait un abîme : entre des mouvements et des signes.

— « Les sons, continue M. Cousin, les gestes, notre visage, tout notre corps expriment nos sentiments... »

— D'abord, avant le verbe il n'y a pas de sentiments au pluriel, de sentiments dans le temps ; il n'y a qu'éternité, sentiment d'existence ; ensuite, ce qui va suivre est pire encore.

— « ... instinctivement, » continue M. Cousin,...

— Tout ce qui est instinctif n'est pas un signe proprement dit. Si, les animaux n'ont pas de sentiments, ont-ils des signes proprement dits ? La sensitive, qui ferme ses feuilles, fait-elle des signes ?

— « ... et souvent même, continue M. Cousin, à notre insu. »

— Est-ce que M. Cousin s'imagine : qu'il y a des signes, proprement dits, à notre insu? Le *bonjour Jacot* du perroquet est-il un signe?

— « Voilà, continue M. Cousin, les données primitives du langage, les signes naturels... »

— Qu'est-ce que vous dites? Des signes naturels? Voilà, encore deux mots qui hurlent de se trouver ensemble. Signe naturel équivaut : à infini fini ; à Dieu *un* et *plusieurs;* à nécessité liberté; à matière immatérielle. Un signe est, précisément, le contraire : de naturel; de dérivant du seul organisme. Il est artificiel, conventionnel, ou il n'est pas. Mais, dira M. Cousin, on se sert de mouvements pour en faire des signes. Et de quoi voudrait-il donc qu'on se servît? Du néant? Ils sont singuliers ces philosophes! Et cela : pour avoir la rage de parler trop vite.

— « ... que Dieu a faits, continue M. Cousin, comme il a fait *toutes choses.* »

— S'il a fait toutes choses, il a donc fait la parole. Il faut perdre la tête, pour dire de pareilles folies. Une fois, que le bon Dieu fait quelque chose, il fait, comme le dit M. Cousin, *toutes choses;* et, l'homme *ne fait rien du tout.* M. Cousin s'imagine-t-il : que, c'est la truelle qui fait le maçon? Eh bien! s'il y a un bon Dieu; l'homme est sa truelle.

— « Maintenant, continue M. Cousin, pour convertir ces signes naturels en véritables signes... »

— Ainsi, les signes naturels ne sont pas des signes? Pourquoi donc les appelez-vous signes? Est-ce pour embrouiller ce que vous dites, par la confusion du figuré avec le propre.

— « ... et instituer le langage, continue M. Cousin, il faut une autre condition : ... »

— Une autre condition! Pouvoir produire des mouvements, est donc une condition du langage; et, par conséquent, de la pensée? L'âme ne peut donc penser : sans produire des mouvements? L'âme doit donc être unie au mouvement, pour pouvoir penser? L'âme est donc séparée du mouvement; car, si elle était mouvement, elle ne serait pas simple, elle ne serait pas âme? L'âme ne peut donc penser? L'âme n'est donc pas un *être pensant?* Qu'en dites-vous?

— « ... il faut, continue M. Cousin, qu'au lieu de faire de nouveau tel geste, de pousser tel son *instinctivement*, comme la première fois, ayant *remarqué* nous-même que d'ordinaire les mouvements extérieurs accompagnent tel ou tel mouvement de l'âme,... »

— Ta, ta, ta, ta, ta; vous voilà parti au galop avec le mors au dent. Mais, cette *remarque* est un raisonnement; et un raisonnement très-complexe; or, pour raisonner il faut des signes. Il y a donc des signes, avant qu'il n'y ait des signes? Puis, nous voilà, jusqu'au cou, dans le cercle vicieux : pour lequel M. Cousin paraît avoir tant d'horreur. Et, tout cela : parce qu'on veut parler, avant d'avoir pensé. Alors, on là-

che *instinctivement* des paroles; et, on ne dit rien du tout.

— « ... nous les répétions volontairement, continue M. Cousin, avec l'intention de leur faire exprimer les mêmes sentiments. »

— Et, alors, pourquoi les chiens ne parlent-ils pas? Selon vous, ils ont des sentiments. Pourquoi diable ne remarqueraient-ils pas, comme vous; si, on peut remarquer sans signes? Direz-vous, aussi, cette belle calembredaine : que, c'est parce qu'ils ne peuvent articuler des sons comme les perroquets? Vous imaginez-vous : que, si l'humanité était sourde-muette de naissance, l'humanité n'aurait pas le verbe? Allons! M. Cousin, vous plaisantez!

— « La répétition volontaire d'un geste ou d'un son, » continue M. Cousin,...

— Vous le voyez; vous le dites vous-même : l'humanité, sourde-muette de naissance, parlerait. Pour, que des hommes parlent; qu'ils soient dans des enveloppes de chiens ou de chauves-souris, il leur suffit : de faire des mouvements; d'avoir des besoins; et d'être en société. Ce n'est pas plus malin que cela.

— « ... produit d'abord par l'instinct, » continue M. Cousin,...

— C'est, du mouvement, sans doute, que vous voulez parler; et, non de tel mouvement. Alors, il serait très-joli : que, le mouvement ne fût pas produit par

instinct! Vous ignorez donc : que, l'instinct n'est qu'une force, un mouvement? Il faut donc vous remettre à l'A, B, C? Tout cela : c'est, parler pour ne rien dire; ne pouvant dire pour parler.

—« ... et sans intention, » continue M. Cousin,...

— Ce serait bien joli : s'il était produit : par instinct; et, avec intention! Ce serait cela : qu'il faudrait mettre en bouteille!

— « ...telle est, continue M. Cousin, l'institution du signe *proprement* dit, du langage. »

— Eh bien! si cela se fait comme cela; et, que le bon Dieu ait fait l'homme comme cela; l'homme est la truelle du bon Dieu, qui lui sert à faire le langage. On ne coud pas un habit avec du fil; on le coud avec une aiguille. De cette manière-là, ou d'une autre, c'est toujours le bon Dieu qui fait le langage; comme, c'est le tailleur qui fait l'habit; et, non l'aiguille ni le fil. Mais, encore une fois, pourquoi les chiens ne parlent-ils pas? Ne tournez donc pas autour du pot; et, venez au fait.

— « Cette répétition volontaire, continue M. Cousin, est la convention primitive sans laquelle toute convention ultérieure avec les autres hommes est impossible. »

— *Very well*, disent les Anglais. Mais, c'est précisément ce premier pas, qui est le plus difficile. C'est l'affaire de saint Denis : portant sa tête, pendant deux lieues.

— « Or il est absurde, continue M. Cousin, d'employer Dieu pour faire cette convention première à notre place. »

— C'est bien vrai. Comme il serait absurde : que, le tailleur fît les trous d'aiguille avec le bout de son doigt. Mais, en est-ce moins le tailleur qui fait les trous ?

— « Il est évident, continue M. Cousin, que nous *seuls* pouvons faire celle-là. »

— Ah çà ! camarade, vous supposez donc : que, le bon Dieu a les doigts trop gros, pour pouvoir faire des trous aussi fins qu'on peut les faire avec des aiguilles ? Nous pouvons donc faire, ce que le bon Dieu ne pourrait faire ? Allons ! vous frisez le fagot.

— « L'institution du langage par Dieu, continue M. Cousin, recule donc et déplace la difficulté et ne la résoud pas. Des signes inventés par Dieu seraient pour nous, non des signes, mais des choses... »

— Très-bien ! M. Cousin ; parfaitement bien ! Il est impossible de dire mieux. Et, comme s'il y a un bon Dieu, c'est nécessairement lui : qui fait les signes, comme le tailleur fait les trous ; vous voyez donc bien ; et, vous dites parfaitement : que, s'il y a un bon Dieu, nous n'avons pas de signes en réalité ; nous ne pouvons penser, raisonner en réalité ; c'est-à-dire : qu'alors, nous ne sommes *rien du tout*. Bravo, M. Cousin ! bravissimo !

— « ... qu'il s'agissait ensuite pour nous, continue M. Cousin, d'élever à l'état de signes en y attachant telle ou telle signification. »

— Pas possible, M. Cousin; pas plus, qu'il n'est possible à une aiguille de faire un trou sans le tailleur. C'est le bon Dieu qui fait tout, vous venez de le dire : *il fait toutes choses*. Vous aurez beau faire; tant qu'il est là, vous ne ferez rien du tout..... en réalité.

— « Le langage, poursuit M. Cousin, est une institution de la volonté... »

— Bien certainement, M. Cousin, si volonté signifie l'âme ; et, si cependant il y a des volontés. Pour le savoir, voilà par où il faut commencer : y a-t-il des volontés? S'il y a un bon Dieu; pas plus de volonté que dans le creux de la main. Dans ce cas, c'est *lui, lui seul qui est volonté*. Ne dites-vous pas qu'il est l'ÊTRE UNIQUE? Eh bien! concluez donc.

— « ... travaillant, continue M. Cousin, sur l'instinct et la nature. »

— La nature et l'instinct, M. Cousin; c'est une seule et même chose! Vous aimez donc bien à embrouiller les questions?

— « Mais, continue M. Cousin, ôtez la volonté, il n'y a plus de répétition libre possible... »

— Très-bien! Vous voyez donc : que, partout où le bon Dieu se trouve; il n'y a rien ailleurs ; et, que partout où il est, il n'y a que lui. Vous l'avez dit : il est *l'être unique, la substance des substances*. C'est bien joli : une substance élevée au carré!!

— « ... d'aucun signe naturel, continue M. Cousin, il n'y a plus de vrais signes possibles, et la sensibilité toute seule... »

— Savez-vous bien ce que c'est, M. Cousin, que la sensibilité toute seule ? C'est, l'âme séparée de l'organisme ; c'est, la sensibilité dans l'éternité. La sensibilité dans le temps, c'est diablement complexe. D'abord, là elle n'est pas toute seule ; elle est unie à un organisme ; et, ce n'est pas tout. Il faut : que, cet organisme soit développé ; et, ce n'est pas tout. Il faut : que, cet organisme ait une mémoire ; et, ce n'est pas tout. Il faut : que, cet être double puisse faire des mouvements ; et, ce n'est pas tout. Il faut : que, cet être double ait des besoins ; et ce n'est pas tout. Il faut : qu'il ne soit pas seul ; et, ce n'est pas tout. Il faut encore : que, le verbe soit développé. Et, c'est seulement alors : qu'il y a langage et volonté.

— « ... la sensibilité toute seule, continue M. Cousin, n'explique pas plus le langage que l'intervention de Dieu. »

— Comment ! l'intervention de Dieu n'explique pas le langage ? Mais, vous voulez donc vous faire brûler ? L'intervention de Dieu explique TOUT ; par une bonne raison : c'est, qu'avec l'intervention de Dieu ; toute explication est une sottise.

— « Enfin, continue M. Cousin, ôtez la volonté,... »

— Qu'est-ce que vous dites ? Mais, ôter la volonté c'est ôter l'âme. Vous perdez donc la tête ? La ques-

tion est de savoir : s'il y a des volontés; s'il y a des âmes, qui soient des réalités, et non : des calembredaines.

— « ... c'est-à-dire, continue M. Cousin, le sentiment de la personnalité, la racine du *je* est enlevée. »

— Nous voilà, encore, dans le cercle vicieux; et, cela : parce que M. Cousin passe, sans le savoir, de l'ordre de temps, à l'ordre d'éternité. Dans le temps : le JE, la volonté, n'existe : qu'après le verbe; qu'après avoir dit : JE. Dans l'éternité : la racine du JE; la racine de la volonté; existe : avant le verbe. Tout cela, est clair comme bonjour. Mais, quand on ne distingue pas : c'est du noir, à couper au couteau.

— « Il n'y a pas de sujet, » continue M. Cousin,....

— Pas de sujet, dans le temps, c'est vrai. Mais, il existe dans l'éternité.

— « ... ni par conséquent d'attribut, » continue M. Cousin;...

— Le sujet, peut exister sans être uni : à des attributs; à des qualités; à de la matière; et, alors, le sujet est dans l'éternité. L'attribut, isolé du sujet, c'est : la qualification; la matière. Mais, la matière n'existe dans le temps; ces attributs n'existent dans le temps; que, lorsque le temps existe; et, le temps n'existe : que, lorsque le verbe existe. Vous ne voyez donc pas : que, pour que des qualifications existent, il

faut : que, le qualificateur existe. Le temps est un dérivé du verbe; et, non le verbe un dérivé du temps. Avant le verbe, il n'y a pas de temps; il n'y a : qu'éternité.

— « ... il n'y a plus de verbe, » continue M. Cousin...

— Dites : il n'y a pas encore de verbe; et, vous serez dans le vrai.

— « ... il n'y a plus de verbe, continue M. Cousin, expression de l'action de l'existence. »

— Très-bien! Le verbe est, en effet, l'expression de l'action de l'existence; et, il est impossible de mieux dire. Mais, pour que l'existence, l'âme, puisse agir; il faut : qu'elle soit unie à un organisme, etc., etc. — Voilà, ce qu'il fallait expliquer. Il fallait, surtout, ajouter le mot *réelle* : au mot *existence*. Car, si un phénomène, un arbre par exemple, est une existence réelle; quand cet arbre tombera et criera; il aura parlé.

— « Il n'est pas plus au pouvoir de Dieu, continue M. Cousin, qu'il n'appartient aux sens et à l'imagination de nous en suggérer la moindre idée. »

(*Fragments philosophiques*, t. II, p. 74.)

— Dire : que, quelque chose n'est pas au pouvoir de Dieu; parce que cette chose est absurde; c'est dire : que, Dieu est incompatible avec l'absurde. Dès

lors, dire : que, *Dieu est un et plusieurs* (1), c'est affirmer : que, Dieu n'existe pas. C'est M. Cousin qui le dit... et nous y souscrivons... pour le sens de ces messieurs.

Malgré, toutes nos critiques déjà faites; et, que nous ferons encore; nous répéterons : que, M. Cousin est celui qui a le moins mal raisonné, sur l'origine du langage et sur le langage. Nous ne laisserons rien échapper de ce qu'il a écrit sur ce sujet. Ses erreurs sont utiles, en ce qu'elles donnent occasion de les signaler. Écoutons-le de nouveau.

— « Nous ne saurions, dit-il, trop insister sur cette erreur singulière de Condillac. Séduit par un amour excessif de la simplicité,... »

— La simplicité, en fait de raisonnement, c'est : la clarté; l'incontestabilité; l'absolu; la vérité. Et là, il n'y a pas d'excès possible : parce qu'il n'y a ni plus ni moins. Où, il y a plus et moins, il n'y a point : clarté; vérité; simplicité. Condillac n'est simple : que, pour ceux qui ne réfléchissent pas. Quand, on prend la sensation pour point de départ des connaissances réelles; on prend le double pour le simple; et, la simplicité va se promener.

— « ... il substitue ici, continue M. Cousin, dans l'explication du fait, la cause extérieure à la cause intérieure, qui est seule la réelle,... »

— Vous le voyez, M. Cousin vous dit : que, les causes extérieures, la matière, ne sont que causes il-

(1) Définition de M. Cousin.

lusoires ; et, que la cause réelle est l'âme. Toute la philosophie est là. Il n'y a plus qu'à prouver : que, cela est.

— « ... et s'arrête, continue M. Cousin, à un principe qu'il aurait reconnu pour conséquence,... »

— C'est, que Condillac était beaucoup meilleur logicien que M. Cousin. Si, vous ne dites pas, comme Condillac, que l'homme doit tout à la parole; vous êtes obligé de dire : que, la parole est due : à une âme, unie à un organisme ayant une mémoire; et, à la société ou au non-isolement. Dès ce moment, vous reconnaissez : que, les chiens doivent parler. Condillac a vu le précipice; et, n'a pas voulu s'y jeter. M. Cousin ne le voit pas; ou, ne veut pas le voir. Arrangez-vous comme vous voudrez : ou, les chiens ne sentent pas; ou, ils doivent parler.

— « ... s'il avait, continue M. Cousin, creusé un peu plus avant. »

— Eh bien! M. Cousin; voyons si vous, vous allez creuser. Allons, courage! le champ est libre.

— « Pourtant, poursuit M. Cousin, l'explication de Condillac a fait fortune; on a répété partout après lui que si l'homme pense, c'est qu'il a des signes,... »

— Et, l'on a bien raison; si, l'homme pense : c'est, qu'il a des signes. Sans signes on ne pense pas. *Il faut penser sa parole avant de parler sa pensée.*

— « ... et que si l'animal ne pense pas, continue M. Cousin, c'est qu'il est privé de signes. »

— C'est encore parfaitement vrai. S'il sentait : il aurait des signes.

— « Mais ce qu'il importe d'expliquer, continue M. Cousin, c'est pourquoi l'homme a des signes, et pourquoi l'animal n'en a pas. »

— Bravo, bravissimo, M. Cousin ! Vous avez mis le doigt sur la plaie. Allons ! dites pourquoi ; et, nous vous tiendrons quitte de tout le reste. Toute la philosophie est là.

— « Si Condillac, continue M. Cousin, s'était posé cette question, il aurait compris la véritable origine du langage. »

— Alors, M. Cousin qui s'est posé cette question, va la résoudre. Allons ! résolvez : nous vous écoutons.

— « Qu'est-ce que le langage ? » continue M. Cousin.

— Mais, homme du bon Dieu que vous êtes ! vous l'avez déjà dit cent fois ; le langage, c'est l'existence des signes. Et, maintenant vous allez vous plonger et nous avec, dans le galimatias par-dessus les oreilles. Est-ce comme cela que vous résolvez vos questions ? Vous avez donc été à l'école des sibylles ?

— « C'est, continue M. Cousin, le rapport entre deux termes, dont l'un sert d'expression à l'autre. »

— Sert d'expression! Dites donc qu'il fait clair e lune. Servir d'expression, c'est être signe. C'est omme si vous disiez : Qu'est-ce que le langage? Et ue vous répondiez : C'est le langage. Est-ce pour dé-ister les chiens que vous employez cette tautologie? On ne vous demande pas, ce que c'est que le langage; on le sait. Il s'agit de savoir : pourquoi l'homme parle; et, pourquoi les chiens ne parlent pas?

— « Or, poursuit M. Cousin, exprimer, c'est produire au dehors... »

— Ainsi, quand le volcan produit la lave au dehors, il parle? Ne vaudrait-il pas mieux dire, tout bonnement : *je ne sais pas;* que, de donner de pareilles explications? Vous oubliez donc : que, Socrate a été déclaré le plus sage des hommes, pour avoir dit : *je ne sais pas?*

— « ... c'est manifester, continue M. Cousin, c'est rendre sensible... »

— Quand, vous amoncelleriez les bêtises; en seriez-vous plus clair?

— « ... ce qui se fait, continue M. Cousin, par la correspondance établie entre les deux termes dont l'un est nécessairement invisible, intérieur, immatériel,... »

— Qu'est-ce que vous chantez là? L'invisible est donc l'immatériel. Vous voyez donc la force, qui vomit la lave? Et, cette force invisible, les chiens ne l'ont-ils pas? Pourquoi donc ne veulent-ils pas?

— « ... et l'autre, continue M. Cousin, visible, extérieur, matériel. »

— Quel jargon !

— « Dans le langage dit naturel, » poursuit M. Cousin,

— Allons ! encore confondre le propre et le figuré. Il n'y a pas de langage naturel, il y a des mouvements naturels. Les chiens ont des mouvements naturels, pourquoi ne parlent-ils point ? Allons ! ne tergiversez pas.

— « ... c'est la nature elle-même, continue M. Cousin, qui crée cette correspondance ;... »

— Vous avez dit, vous-même : que, la création est une bêtise, une chimère ; ensuite, la nature n'est pas un être ; à moins, que cette nature ne soit votre bon Dieu anthropopanthée ; votre être UNIQUE. Dans ce cas, que voulez-vous que fasse l'homme ? il n'est rien du tout. Il ne peut faire que des trous, comme l'aiguille entre les mains du tailleur.

— « ... l'homme, continue M. Cousin, n'y intervient pas. »

— Il y interviendra, si vous voulez : comme l'aiguille.

— « Dans le langage artificiel, » continue M. Cousin,...

— Encore une fois, homme du bon Dieu ! le langage est-il artificiel ? Toute la question est là. Si, l'âme

est matérielle, le langage, puisqu'il existe, est naturel, est une conséquence des lois inhérentes à la matière. Dire : qu'il y a de l'artificiel réel; c'est dire : qu'il y a de l'immatériel. Nous voilà dans le cercle vicieux. Et puis encore : pourquoi les chiens ne parlent-ils pas?

— « ... c'est l'esprit qui crée, » continue M. Cousin...

— Créer est une bêtise ; vous l'avez dit. Ensuite, y a-t-il des esprits. Toute la question est là. Puis, le chien qui a de l'esprit comme l'homme, puisque, selon vous, le phénomène est inséparable de la substance; le chien, qui a de l'esprit, pourquoi ne parle-t-il pas? Est-ce que le chien a une espèce d'esprit qui ne crée pas? Tâchez donc de mettre deux espèces d'esprits dans une bouteille! cela fera une liqueur délicieuse.

— « ... c'est l'esprit qui crée, continue M. Cousin, le rapport sur l'exemple que lui offre la nature. »

— A la bonne heure! voilà des esprits bien dociles; et, qui profitent bien des leçons qu'on leur donne. Et, c'est à la France, à l'Europe, au monde, que l'on fait avaler : de pareilles calembredaines!

— « Mais, continue M. Cousin, comment parvient-il ainsi à créer? »

— Oui, c'est là le joli de la question. Est-ce du premier coup? Jean-Jacques dit : qu'il faut des milliers d'années. Et, des philosophes avalent toutes ces sornettes!

— « Par la puissance d'abstraction, » continue M. Cousin...

— Et, voilà pourquoi votre fille est muette. Voyez-vous cet esprit qui abstrait, qui raisonne, avant d'avoir des signes? Il est bien gentil cet esprit. Mais, il a trop d'esprit; il ne vivra pas longtemps.

— « ... par la puissance d'abstraction, continue M. Cousin, qui lui est propre. »

— Ce serait plus curieux encore, si c'était par une puissance qui ne lui fût pas propre. Tout cela ne vous ennuie point? Vous avez le cerveau dur.

— « Or, continue M. Cousin, l'abstraction n'est autre chose que la volonté... »

— En voilà d'une autre : l'abstraction qui est la volonté. Homme du bon Dieu! vous êtes donc, pour le dictionnaire, comme les enragés sont pour l'eau? Allons, tenez cet homme à quatre; et, faites-lui lire, dans le dictionnaire, l'article Abstraction : « Examen « d'une chose séparée de ses accessoires, de ses par- « ties; séparation en idée; acte de l'esprit qui sépare « une idée de celles qui lui coexistent, etc. » Vous voyez : que, tout cela est raisonner. Et, comment voulez-vous : que, tout cela se fasse sans signes? C'est ennuyeux, très-ennuyeux, d'être obligé : de vous dire ces choses-là.

— « ... n'est autre chose, continue M. Cousin, que la volonté faisant effort... »

— Prenez donc garde! Cette volonté pourrait attraper une entorse.

— « ... que la volonté faisant effort, continue M. Cousin, pour séparer ce que la nature a uni et confondu. »

— Où donc loge-t-elle, dame nature? Laissez donc les figures de côté; et, parlez clair! La nature ne fait rien, la nature est une sotte; ce que l'homme ne fait pas, *se fait*. A moins : cependant, que tout ne soit fait par votre être unique. Mais, alors, l'homme ne fait rien du tout. Puis : comme, être tout seul; c'est, comme si on n'était pas; votre être *unique* ne peut rien faire... que, de se promener dans le néant... la canne à la main.

— « C'est donc à la volonté, poursuit M. Cousin, qu'en définitive l'homme doit le langage;... »

— Voilà, toute votre démonstration? Voilà, tout ce que vous savez? Eh bien! ce n'est pas grand'chose. Il n'est pas du tout malin de dire : que, c'est la volonté qui fait le langage; quand, on se contente d'affirmer. C'est, prouver qu'il faut. D'abord y a-t-il des volontés? Voilà, par où il faut commencer. Ensuite, s'il y a des volontés, expression des âmes, il faut que le verbe existe : pour, qu'elles puissent exister. Voyons! avez-vous quelque chose de mieux à dire? Dépêchez-vous.

— « ... et comme la volonté, continue M. Cousin, est le type de la nature humaine,... »

— Et, pourquoi diable, ne voulez-vous pas : que, les chiens aient de la volonté; s'ils ont de l'esprit comme nous? Si, comme nous venons de le dire, vous accordiez : que, la volonté dérive du verbe; vous pourriez dire : que, les chiens n'ont pas de volonté, parce qu'ils n'ont pas de verbe. Mais, alors, nous vous demanderions toujours : pourquoi les chiens n'ont-ils pas le verbe? Dites donc : *je ne sais pas*. Ce sera bien plus tôt fait.

Ensuite, que signifie ce jargon : *la volonté est le type de la nature humaine?* Type signifie modèle, original. La nature humaine est donc une copie? Alors, ce n'est rien du tout. Envoyez-la promener cette nature; elle ne vaut pas mieux : que, la nature du chien.

— « ... il sait que c'est à lui-même, continue M. Cousin, à l'excellence de sa nature, que l'homme doit le langage,... »

— C'est-à-dire : que, l'homme parle, parce qu'il parle. C'est joli! très-joli! !

— « ... ainsi, continue M. Cousin, que tous les progrès dont le langage est le principe. »

— Le langage, M. Cousin, n'est le principe d'aucune connaissance. Le principe, c'est l'âme; son outil, c'est l'intelligence; et, son champ, c'est la société.

— « Il ne faut pas dire, continue M. Cousin, que l'homme est *supérieur* aux animaux parce qu'il a le langage :... »

— Supérieur! L'homme est donc de même nature

que l'animal? Car, il n'y a d'infériorité et de supériorité, qu'entre choses de même nature. Voilà, M. Cousin, votre panthéisme à nu. Quand on est panthéiste, on devrait cependant savoir : qu'on est incapable de raisonner. Quand, on ne le sait pas; on est fou, sans le savoir. C'est, du reste, ce qui doit être. On n'est fou : que, quand on ne le sait pas. Une fois qu'on le sait; c'est, le commencement de la sagesse.

— « ... il faut dire, continue M. Cousin, qu'il a le langage parce qu'il leur est supérieur. »

(*Cours d'hist. de philosophie morale*, 3e leçon, p. 112.)

— C'est-à-dire : que, les animaux ne parlent pas, parce qu'ils ne parlent pas. Et, voilà : ce, que M. Cousin appelle une démonstration. C'est encore bon : à mettre en bouteille.

Pauvre M. Cousin! il n'a rien expliqué. Et il le sait bien, il va vous le dire.

— « Herder, s'écrie-t-il, a recours à des explications mystiques en contradiction avec la théorie générale et l'esprit de son ouvrage. Ainsi, pour avoir fait l'homme trop passif et presque exclusivement sensitif,... »

— Eh! M. Cousin! laissez dire Herder. S'il a un tort, c'est de ne pas dire *exclusivement sensitif*. Que diable! voulez-vous donc que l'homme soit autre chose que sensitif? Sensitif, c'est : raisonnable. Et, l'homme n'est que cela, rien que cela, il ne peut être que cela, il ne sera jamais autre chose que cela, et il n'y a que cela... de *réel*. Est-il nécessaire d'ajouter : dans le temps?... Feriez-vous une chicane; si, on laissait ce *dans le temps*, en ellipse? Il faut donc tout vous dire?

— « ... il ne sait plus, continue M. Cousin, comment résoudre le problème des langues,... »

— Et vous, M. Cousin, le savez-vous? Tout à l'heure vous allez dire que non. Si, vous saviez cela, vous sauriez tout. Après cela, il n'y a plus rien à savoir... en morale. Faut-il encore l'ajouter? Ne peut-on le laisser en ellipse? Il faut donc encore : tout vous dire?

— « ... et, comme Rousseau et depuis M. de Bonald, continue M. Cousin, il le résoud par le *Deus ex machinâ.* »

— Eh bien! M. Cousin; c'est, la moins mauvaise solution qu'il soit possible de donner. Il n'y a que la bonne : qui, vaille mieux.

— « L'institution du langage, selon Herder, poursuit M. Cousin, est d'institution divine : cela peut être;... »

— Comment cela peut être? Vous n'en savez donc rien? Alors, que diable nous parlez-vous de solution? Dites donc *je n'en sais rien.* Ce sera plus tôt fait; et nous ne serons pas obligé, à chaque instant, de vous donner des camouflets.

— « ... mais, continue M. Cousin, ce n'est pas moins un contre-sens dans l'ouvrage de Herder, où tout est expliqué humainement. Si Dieu intervient dans cette difficulté, il faut le faire intervenir dans d'autres difficultés qui ne sont pas moins grandes, et c'en est fait de l'idée fondamentale du livre. »

(*Introduction à l'histoire de la philosophie,* p. 349.)

— M. Cousin a raison. Une fois que le bon Dieu

intervient, en quoi que ce soit; il n'y a plus que lui. Et, comme il n'y a que lui; il n'y a rien. Alors, c'est bientôt fait (1).

(1) Nous aurions voulu intercaler ici, l'examen des expressions *raison* ou *langage, idée, mémoire, durée;* examens qui appartiennent au chapitre cinquième; et, que nous publierons séparément; chapitre constituant l'EXAMEN DE L'ÉCLECTISME. Mais, cette intercalation n'étant point, ici, *absolument* nécessaire, nous nous bornons à l'indiquer, au lecteur.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.